

# BYZANTINOSLAVICA

МЕЖДУНАРОДНЫЙ ЖУРНАЛ ПО ВИЗАНТИНОВЕДЕНИЮ  
INTERNATIONAL JOURNAL OF BYZANTINE STUDIES  
REVUE INTERNATIONALE DES ETUDES BYZANTINES

*Rédigée,  
avec la collaboration de spécialistes des principaux centres  
de byzantinologie et le conseil de rédaction,  
par*

B. HAVRÁNEK ET A. DOSTÁL

*Membres du conseil de rédaction:*

J. DOLANSKÝ, J. EISNER, J. KURZ, M. PAULOVÁ, A. SALAČ,  
F. TAUER, B. ZÁSTĚROVÁ

*Rédacteur gérant:*

B. HAVRÁNEK,  
membre de l'Académie Tchécoslovaque des Sciences

*Secrétaire de la rédaction:*

B. ZÁSTĚROVÁ,  
chargée de recherches à l'Institut Slave

XIV

PRAGUE 1953

# BYZANTINOSLAVICA

Международный журнал по византиноведению

International Journal of Byzantine Studies

Revue internationale des études byzantines

*publiée par l'Institut Slave de l'Académie Tchécoslovaque des Sciences,  
Prague I, Valentinská 1*

PRAGUE 1953

XIV<sup>e</sup> ANNÉE

*rédigée,  
avec la collaboration de spécialistes des principaux centres  
de byzantinologie et le conseil de rédaction,  
par*

BOHUSLAV HAVRÁNEK et ANTONÍN DOSTÁL

*Membres du conseil de rédaction:*

J. DOLANSKÝ, J. EISNER, J. KURZ, M. PAULOVÁ, A. SALAČ, F. TAUER, B. ZÁSTĚROVÁ

*Rédacteur gérant:*

B. Havránek,

membre de l'Académie Tchécoslovaque des Sciences

*Secrétaire de la rédaction:*

B. Zástěrová,

chargée de recherches à l'Institut Slave

---

Paraît deux fois par an, en volume de 8–10 feuilles de tirage

*Prière d'adresser toute correspondance concernant la rédaction aux rédacteurs:*

M. B. Havránek, Prague I, Valentinská 1. — M. A. Dostál, Prague XVI, Zborovská 24.

*Abonnement annuel:*

Tchécoslovaquie 40, – Kčs. Etranger: \$ 7,20 (ou la somme équivalente en monnaie de chaque pays).

*Conditions d'abonnement:*

On peut s'abonner aux Byzantinoslavica dans toutes les librairies ou directement dans la Librairie de l'Académie Tchécoslovaque des Sciences, Prague II, Vodičkova 40. La diffusion à l'étranger est assurée par Artia Entreprise du commerce extérieur pour l'importation et l'exportation d'articles culturels, Praha II, Smečky 30.



1453-1953



*Le 29 Mai 1453, Constantinople tomba aux mains des Turcs et l'atroce tragédie de Byzance fut consommée. La chute de l'empire millénaire entraîna des conséquences funestes pour les populations des Balkans et de l'Europe Centrale, les Slaves surtout. Le XV<sup>e</sup> siècle ne connut que des restes épars de l'ancienne puissance byzantine. Constantinople et Salonique, les deux empories byzantines, le despotat de la Mer Noire et la Morée que des liens féodaux rattachaient à l'ancien empire. Rien ne serait pourtant plus faux que de vouloir considérer la chute de l'Empire byzantin et celle de Constantinople comme inéluctables. La toute récente exégèse historique a découvert, dans les peuples habitant les restes de l'ancien empire au XV<sup>e</sup> siècle, une source intarissable de forces créatrices. Au sein du régime féodal et de la grande propriété foncière germent des rapports capitalistes, faibles mais incontestables. Des manufactures naissent à Constantinople. Le commerce extérieur continue à jouer son rôle important. Jusqu'à la découverte de la voie maritime aux Indes, Constantinople gardera sa position favorable de médiateur des relations commerciales entre l'Europe et l'Asie. Personne d'ailleurs ne s'attendait à sa chute. Les appels que les empereurs byzantins lançaient pour solliciter le secours de l'Europe occidentale, s'étaient trop souvent répétés pour éveiller l'attention que pourtant ils auraient méritée. Lorsque le monde latin commença à se rendre compte de l'importance stratégique de Constantinople, c'était déjà trop tard. Loin d'être le point culminant ou le couronnement de l'expansion réussie de l'armée ottomane — la première armée régulière en Europe — la prise de Constantinople ne constitue que le « début » d'une conquête progressive de l'islam victorieux. Constantinople était la clé de voûte des parties européenne et asiatique de l'Empire ottoman. Avec Constantinople — citadelle imprenable en arrière — les offensives turques ne pouvaient se déployer librement dans les Balkans ni, à plus fort raison, dans l'Europe Centrale. Ce n'est que la chute de Constantinople qui donna naissance au pachalik de Bude et qui permit à l'offensive turque de l'étendre jusqu'aux portes de Vienne.*

*Pour les peuples slaves, le 500<sup>e</sup> anniversaire de la chute de Constantinople est intimement lié aux plus douloureux souvenirs d'une sinistre tragédie nationale. La chute de Constantinople et la désagrégation que subit l'empire chrétien du Bosphore exercèrent une influence funeste même sur des Etats slaves aussi éloignés que la Pologne ou la Bohême. L'hégémonie turque supprima, pour des siècles entiers, toute activité politique et cultu-*

relle des Bulgares et des Serbes et étouffa leur littérature et leur art au moment même où, surtout l'art serbe, commençait à accuser, au déclin du Moyen Age, une sève originale et vigoureuse. Dans la vie économique des pays conquis, le terrorisme de l'occupant fortifia, pour plusieurs siècles, le féodalisme dans ses aspects les plus odieux. La conquête turque détruisit l'ancienne unité du territoire croate. Les expéditions dévastatrices des hordes ottomanes pénétrèrent jusqu'à Zagreb et dans les pays slovénes. C'était l'héroïque défense croate qui arrêta la conquête turque devant Zagreb : au XVI<sup>e</sup> siècle ce n'étaient pourtant que des ruines — de funestes « reliquiae reliquiarum » — qui restaient de l'ancien glorieux royaume trinitaire des Croates. Les riches pays de la couronne de Bohême payaient cher les guerres, défensives au début et offensives plus tard, que la dynastie des Habsbourgs menait contre la Turquie après la conquête de la Hongrie par les Ottomans. L'expansion turque ne resta pas aussi sans influence sur les « états » tchèques, hongrois et croates qui, ayant élu Ferdinand I<sup>er</sup> d'Habsbourg pour roi des Tchèques, des Hongrois et des Croates, contribuèrent ainsi à fonder l'Autriche—Etat où l'hégémonie allemande et hongroise paralyseront le développement politique, économique et culturel des Slaves jusqu'au moment même de sa chute, en 1918. Les régions fécondes que les Slaves habitaient sur les rives du Danube et l'Ukraine devinrent, pour des siècles entiers, la cause d'une rivalité féroce entre la Turquie et les Etats slaves — l'Empire polono-lithuanien et Moscou — rivalité que les Turcs manifestaient par une chaîne ininterrompue de sanglantes guerres offensives et par une oppression brutale des peuples assujettis. Parmi les historiens modernes, quelques-uns ont cru démêler, dans la domination turque, des éléments positifs — problème qui nécessitera une analyse minutieuse.

Toute l'histoire des peuples balkaniques au XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles n'est qu'une lutte sanglante contre l'attaque ottomane à l'extérieur et une suite de querelles parmi les féodaux à l'intérieur. La création de l'Empire ottoman orienta l'expansion sans cesse croissante des Turcs vers les régions limitrophes de la sphère ottomane, lesquelles devinrent de nouvelles victimes de déprédation et d'oppression. Les peuples déjà soumis connurent alors un soulagement relatif et temporaire que, cependant, ils payèrent par une perte totale de leur liberté nationale et par l'atroce misère qu'ils eurent à endurer pendant un demi-millénaire. La noblesse serbe et bulgare fut, en partie, décimée, en partie expulsée. Celle qui survécut, se réfugia dans les montagnes où elle joignit les « haïdouks ». Ce ne fut qu'en Bosnie-Herzégovine et en Albanie que la noblesse indigène, s'étant faite musulmane, passa dans les rangs des usurpateurs. Les villes, surtout en Bulgarie, subirent une réelle invasion d'artisans, de petits industriels et de marchands turcs. Les habitants slaves furent en majeure partie répudiés. L'élément turc s'empara de toutes les valeurs économiques qui avaient contribué à donner naissance aux villes et imprima un cachet particulier même à la physiognomie extérieure des villes

bulgares. Le kharadje, impôt de base de l'Empire ottoman, fut, au début, inférieur, semble-t-il, à l'impôt de l'Empire byzantin, sans cesse menacé. A partir du XVI<sup>e</sup> siècle cependant, les impôts et l'oppression du peuple avaient atteint les limites de l'endurance humaine, dû à l'épanouissement progressif des tendances de décentralisation, présage de la ruine future de l'Empire. Les janissaires représentaient le terrible « impôt de sang » que la population non-islamique asservie devait payer. Les gens préféraient abandonner leur propriété et se réfugier dans les montagnes, non seulement pour échapper à l'oppression et aux lourds impôts, mais aussi pour fuir l'administration turque et, surtout, la violence et la licence des receveurs de contributions turcs. L'Eglise grecque orthodoxe fut la seule à éprouver un certain soulagement, la domination turque l'ayant délivrée des liens du latinisme. Cependant, l'Eglise grecque des Phanariotes en Bulgarie dénationalisait le peuple bulgare. Le patriarcat serbe, renouvelé en 1557, réunit « tous les Serbes », même ceux de Hongrie et ceux de Croatie qui, pour la première fois dans leur histoire, se trouvèrent concentrés à l'intérieur d'un même Etat — l'Empire ottoman. Aux usurpateurs turcs, qui englobaient dans un commun mépris toutes les populations de « mécréants » humiliés, l'idée d'une oppression nationale était, en somme, inconnue. L'Eglise nationale serbe put donc raviver l'amour de la patrie dans le cœur des Serbes, ranimant les souvenirs d'un passé glorieux et libre, tel que le chantent les chansons et les épopées nationales des Serbes et des Bulgares. Cette influence « conservatrice » ne fut, malheureusement, qu'un quietisme inactif, que, en plus, les Serbes étaient les seuls à partager. En Bulgarie, au XIX<sup>e</sup> siècle encore, au moment de la renaissance nationale du peuple, les Phanariotes continuaient à prêcher, dans les église et aux écoles qu'ils dirigeaient, que seul le grec était la langue des gens cultivés. L'humanisme et la renaissance s'arrêtèrent aux frontières turques. La raya non-islamique ne formait qu'un ensemble d'esclaves sans possibilité d'instruction individuelle et d'épanouissement national. Et pourtant ce peuple asservi garda l'ardente passion de la liberté et le souvenir fier du passé glorieux de son peuple et de son Etat au Moyen Age. C'est au nom de la liberté et de l'ancienne gloire que les Slaves devenaient « haidouks » pour maintenir, dans des montagnes et des forêts inaccessibles, le foyer de résistance nationale. Dans sa lutte centenaire pour sauvegarder leur vie et leur civilisation, les peuples slaves ne cessèrent jamais de s'efforcer, à la moindre occasion, de secouer le joug turc.

Le massacre des Grecs sur l'île de Chios (en 1822) dévoila, pour la première fois, aux yeux des peuples européens qui, depuis longtemps déjà, cherchaient à saper les bases de la féodalité, un horrible tableau de terreur médiévale. Les peuples slaves n'oublieront jamais les atrocités que les Turcs commirent contre les Bulgares, lesquelles déclenchèrent la guerre « pour la liberté de la Bulgarie » (en 1878). Ce sinistre événement du XIX<sup>e</sup> siècle nous fait entrevoir quelle avait pu être la vie des peuples sous la domination turque au Moyen Age, avant la proclamation de la constitution turque. Ce

*qui, cependant, constitue une perte irréparable pour la civilisation slave et ce que les peuples slaves déplorent en premier lieu est cette funeste période d'un silence demi-millénaire, période de mortification que le régime terroriste de l'islam infligea aux meilleures forces créatrices des peuples slaves.*

*La rédaction des Byzantinoslavica voit, dans la chute tragique de Constantinople un point de repère dans l'histoire slave dont l'extrême importance mérite une attention toute particulière. A la chute de Constantinople se rattachent plusieurs problèmes historiques relatifs au déclin de l'Empire byzantin et restés obscurs jusqu'alors. Très significatif est le retentissement que la tragédie de Byzance eut dans différents pays. Les Mélanges que la rédaction met aux mains de ses lecteurs évoquent le souvenir pénible d'un bien triste anniversaire...*

LA RÉDACTION

## LE SIÈGE DE CONSTANTINOPLE D'APRÈS LE SEYĀḤATNĀME D'EVLIYĀ ČELEBĪ

Le fameux voyageur turc Evliyā Čelebī (mort en 1058 H. = 1669 de notre ère) décrit dans le premier tome de sa célèbre œuvre de dix tomes « *Tarīh-i seyyāh* » connu sous le nom de « *Seyāḥatnāme* », le siège de Constantinople en 857 H. = 1453 de notre ère.

Quiconque a essayé de traduire et d'évaluer au point de vue critique son œuvre a trouvé le plus souvent des obstacles presque insurmontables. Le manuscrit original (qui est introuvable) avait été écrit à la hâte — Evliyā l'a écrit sous forme de journal brouillon pendant quarante ans sous le règne de Murād IV, Ibrāhīm et Mehmed IV, y laissant en blanc des places pour les notices postérieures — mais encore les copistes y ont fait de nombreuses erreurs, même des fautes.<sup>1</sup> Outre cela Evliyā même avait une fantaisie prodigieuse et c'est pour tout cela qu'on ne peut pas se fier entièrement à ses descriptions. Le Seyāḥatnāme a néanmoins une grande valeur, Evliyā y décrivant tantôt fidèlement, tantôt de manière exagérée entre autres des événements, des habitudes des différents peuples, des batailles et des combats qui ne sont notés nulle part.

J'ai essayé de traduire — aussi fidèlement que possible — le dixième chapitre du premier tome (édition İKĖDAM, Constantinople, 1313 H. = 1895/96 de notre ère) décrivant le siège de Constantinople en 1453. L'édition — comme on le sait — n'est pas très précise d'après le manuscrit Pertev Paşa 458—462. J'espère pouvoir recevoir sous peu des photocopies d'un manuscrit qui me permettra alors de rectifier le texte de l'édition et de traduire d'après une source plus exacte le onzième chapitre qui achève la description du siège de Constantinople en 1453.

Dans le dixième chapitre, on trouve beaucoup de fantaisies d'Evliyā qui, en outre, a fait revivre des personnes qui étaient mortes depuis longtemps; mais l'auteur a également trouvé le moyen de faire une description intéressante, bien que souvent au détriment de la vérité historique.

---

<sup>1</sup> Il y a plusieurs manuscrits, cf. *Die neue Stambuler Ausgabe von Ewlijā Tschelēbis Reisewerk* par Franz Taeschner, dans *Der Islam* XVIII (1929), fasc. 1/2, 299 sq.

*X<sup>e</sup> chapitre décrivant le onzième siège de Constantinople par le Père  
de la victoire, le sultān Mehmed*

Autrefois — d'après les manuscrits des historiens de la péninsule balkanique c'était en 857 de l'hégire<sup>2</sup> — la victoire de Mehmed Hân<sup>3</sup> s'acheva complètement pas ses mots: « Celle-ci est une complète dizaine. » A la date susmentionnée le Père de la victoire et des guerres<sup>3</sup> avec une masse innombrable de soldats se rendit à marches forcées d'Andrinople (à Stamboul); dehors, devant la porte Edirne kapısı<sup>4</sup> à Stamboul<sup>5</sup> toutes les armées de croyants en un Dieu unique avec leurs tentes et leurs trains s'arrêtèrent. Quelques milliers de soldats des contrées d'Anatolie traversèrent le détroit des Dardanelles, se rencontrèrent avec les troupes islamiques et s'arrêtèrent dans les régions de Yedikule. Des soldats des contrées de Tokat, Sivas, Kemach,<sup>6</sup> Erzurum, Gānga,<sup>7</sup> Bayburt<sup>8</sup> et Trabzon<sup>9</sup> qui auparavant avaient été enlevés de la main d'Uzun Hasan<sup>10</sup> se rendirent aussi à Stamboul par mer et par terre, regagnèrent toute l'armée en traversant le Bosphore et s'arrêtèrent à une place nommée Okmeydanı<sup>11</sup> du côté opposé aux infidèles. Ces soldats sans fin avec leurs tentes et leurs enseignes s'arrêtèrent transformant l'Okmeydanı en un parterre de tulipes.

Tous les soldats islamiques ne commencèrent à assiéger que les côtés de la terre ferme de Stamboul et s'occupèrent à préparer des tranchées et les travaux nécessaires concernant les mines et les remparts pour les canons fracassants.<sup>12</sup> Il ne resta que la région marine de la forteresse (libre) et quand les soldats islamiques se réunirent dans un endroit, il y avait soixante-dix-sept personnages grands et nobles, de grands saints dévoués à Dieu. Parmi eux se trouvaient: Aḳ Şemsuddīn<sup>13</sup> et Kara Şemsuddīn de Sivas<sup>14</sup> et Mollā Kūrānī<sup>15</sup> et sa sainteté Emīr Buḥārī<sup>16</sup> et Mollā

<sup>2</sup> C.-à-d. en 1453.

<sup>3</sup> Mehmed II le Conquérant (1451—1481).

<sup>4</sup> Porte d'Andrinople.

<sup>5</sup> Au lieu d'Istanbul (Stamboul) Evliyā écrit presque toujours Islambol=plein d'islām.

<sup>6</sup> Ville d'Anatolie du nord-est, dans le vilāyet d'Erzincan.

<sup>7</sup> جانجه (جانبه) = Gümüşane, ville d'Anatolie. Cf. E. Čelebī II, 343.

<sup>8</sup> Ville d'Anatolie du nord-est, dans le vilāyet de Gümüşane.

<sup>9</sup> Dans l'édition: طرب افرون

<sup>10</sup> Uzun Hasan de la dynastie de Aḳ Koyunlu. Cf. Zambaur 258.

<sup>11</sup> Place de flèches.

<sup>12</sup> Dans l'édition: طوپ کوب; je lis: طوپ کوب et je traduis: canons fracassants.

Cf. Bianchi-Kieffer: طوب قلعه کوب canon qui fracasse les murs d'une forteresse.

<sup>13</sup> Ak Şemsuddīn, un mollā très connu du temps de Mehmed II; cfr. Mehmed Şureyyā, *Siğill-i 'osmānī* (abrég. S'O) t. II/60. Ak Şemsuddīn a retrouvé d'après une vision le prétendu tombeau d'Eyyūb Anşārī (le porte-drapeau du prophète) qui mourut pendant le siège de Constantinople en 52 H. = 672 de notre ère.

<sup>14</sup> Şemsuddīn Abu 'l-Sanā' Aḥmed nommé Kara Şemsuddīn; éponyme de l'ordre des derviches de Şemsiya, cf. Handwörterbuch des Islam, 672.

Fenārī<sup>17</sup> et Ğubbe ʿAlī<sup>18</sup> et Anşārī Dede<sup>19</sup> et Mollā Pulād<sup>20</sup> et Ayā Dede<sup>21</sup> et Ğoros Dede<sup>22</sup> et Haṭablı Dede<sup>23</sup> ve Şeiḥ Zindānī.<sup>24</sup>

En leur demandant des grâces et de bons vœux, le Conquérant (leur) promit: « La moitié de la ville de Stamboul est à vous et la moitié est aux guerriers musulms et un quart est à moi. Avec le butin je bâtirai un couvent et une chapelle sépulcrale<sup>25</sup> et un hospice (ʿimāret) et une école et un collège et une maison pour cultiver les traditions sacrées pour chacun de vous » et il confirma ses promesses. Ensuite les savants et les hommes pieux se réunirent dans un endroit; au milieu de l'armée islamique les crieurs convoquèrent (les croyants). Toutes les armées croyantes en un Dieu unique renouvelèrent l'ablution, firent deux inclinaisons et une prière de demande<sup>26</sup> et après avoir accompli des bénédictions ils crièrent par trois fois l'invocation de guerre.<sup>27</sup> Et d'après l'usage du prophète, comme s'ils avaient assiégé la forteresse, ils envoyèrent le paşa Maḥmud<sup>28</sup> avec une lettre à l'empereur Constantin. Après la lecture de la lettre, aussitôt que le sens fut connu, orgueilleux de la solidité de la forteresse et de nombreux soldats, ils (= les défenseurs) renvoyèrent l'ambassadeur (avec ces mots): « Nous n'acceptons ni le ḥarağ,<sup>29</sup> ni l'islām, ni la capitulation de la forteresse. »

D'un côté les soldats islamiques zélés prirent courage et se livrèrent aux préparatifs à la bataille et attaquèrent la forteresse. De tous les côtés — autant que possible — les soldats attaquèrent les murs de la forteresse

<sup>15</sup> Mollā Kūrānī Şemsuddīn, précepteur de Mehmed II, savant versé dans le droit et écrivain; cf. *Enzyklopädie des Islam* (abrég. *E. I.*), II, 1210.

<sup>16</sup> Emir Buhārī, un Şeiḥ de l'ordre des derviches de Nağşebendīya, mort en 922 H. = 1516; cf. *Kāmūs-ul ʿlam*, II, 1041.

<sup>17</sup> Mollā Fenārī, un parfait savant qui a étudié à Herat, Samarkand et Buḥara, est devenu maître d'école et se rendit en Turquie au temps de Mehmed II, devenant maître de la medresse à Bursa (Brousse); cf. Taş Köprü Zāde, *aş-Şakāʾiḳ an-Noʿmānīya*, I, 202.

<sup>18</sup> Dans le texte: جبه علی; conjecture: جب علی Ğubbe ʿAlī.

<sup>19</sup> Anşārī Dede = Anşārī Dede Ğūrānī Sulṭan, cf. E. Celebī X, 60.

<sup>20</sup> Mollā Pulād. Reste à identifier.

<sup>21</sup> Ayā Dede. Voir n. 20.

<sup>22</sup> Ğoros Dede, un des derviches d'Aḥmed Yesevī; cfr. Köprülü Zāde Mehmed Fuad, *İlk müteşavvifler*, Stamboul, 1919, 55, où cet auteur cite aussi quelques lignes d'Evliyā Celebī du tome I, 100, qui sont traduites dans cet ouvrage, p. 8—9.

<sup>23</sup> Haṭablı Dede. Voir n. 20.

<sup>24</sup> Şeiḥ Zindānī — voir p. 9, n. 81.

<sup>25</sup> Dans le texte: توريه; conjecture: توريه

<sup>26</sup> Dans le texte: صلوات الحاجت; conjecture: صلوات الحاجة Cf. *Handwörterbuch des Islam*, 644.

<sup>27</sup> Allāh akbar — Dieu est le plus grand.

<sup>28</sup> C'est Maḥmud Adenī Paşa Velī, grand vizir sous Mehmed II; v. p. 12, n. 109, cf. S'O IV, 309, *E. I.* III, 147, Babinger, *Die Geschichtsschreiber der Osmanen und ihre Werke*, 25.

<sup>29</sup> Tribut payé par les sujets non musulmans.

comme des abeilles jaunâtres. Avec (le cri) « au nom d'Allāh » ils entrèrent (dans le combat) et du matin jusqu'au soir déployèrent les plus grands et les plus complets efforts au combat.

Dans la forteresse, le rusé assiégé réunit deux cent mille libertins-idolâtres. Les rassemblés firent sur les murs et les remparts des milliers de diableries rusées. Dans la forteresse cernée,<sup>30</sup> ils (= les défenseurs) restaient comme le phénix dans le feu de leur orgueil. Ils rassemblèrent toutes leurs forces pour le côté de la terre et ne craignant pas (l'ennemi) du côté de la mer, l'idée de l'heure de la mort fixée ne leur vint pas (à l'esprit). Comme sur le Point de Seray cinq cents canons fracassants étaient préparés et ces canons étant placés sur trois rangs, excluaient la possibilité qu'un (seul) oiseau puisse voler à la surface de la mer, ils ne se soucièrent pas du côté de la mer. Et les prêtres, évêques et patriarches rassemblés, en promettant à chaque infidèle une idole abandonnée<sup>31</sup> de Lat et Manat,<sup>32</sup> éveillèrent en ces mendiants rusés le désir du combat. Et à l'aide de l'astrologie ils avaient trouvé qu'à la fin du temps un Muḥammad (Meḥmed)<sup>33</sup> viendrait qui détruirait quelques milliers d'églises. Ses adhérents prendraient Antioche, Jérusalem, le Caire et Constantinople. Et de la terre viendraient quelques milliers de bateaux à voiles déployées. Sur la tête il aurait le bonnet de juge, il serait assis sur une mule, aux pieds il aurait des bottines bleues. Huit cent cinquante années se seraient écoulées lorsque ce Muhammad (Meḥmed) viendrait détruire les églises et vaincre les peuples du Caire et d'Antioche et de Jérusalem. Et il est impossible que des bateaux viennent de la terre et que cette forteresse soit prise et ce Muḥammad (Meḥmed) n'est pas celui-ci (qui assiège).

Depuis Muḥammad le Grand, on a vu onze sièges de Constantinople. Et si les Arabes n'ont pas réussi (à prendre Constantinople) est-ce que les Turcs y réussiront? En prononçant ces vanités à cause de leurs raisons insuffisantes, ils consolait Constantin et néanmoins ils entreprirent les préparatifs du combat.

Mais hors de la forteresse les soldats islamiques pénétrèrent dans la profondeur des fondements de la forteresse et commencèrent à y faire des brèches çà et là. Des secours et des provisions arrivaient à nouveau jour et nuit de tous les quatre côtés pour les soldats islamiques. Mais aux infidèles pas un grain de moutarde ne venait. Et comme ils avaient précédemment bâti des forteresses dans les régions de la Méditerranée et

<sup>30</sup> Dans le texte: دائراً مادار; conjecture: دائراً ما دار

<sup>31</sup> Dans le texte: مهملات; conjecture: مهملّة

<sup>32</sup> Dans le texte: لات و ملات; conjecture: لات و منات Idôles des Arabes païens; cf. Wellhausen, *Reste des arabischen Heidentums*. Berlin, 1890, 24—33.

<sup>33</sup> Meḥmed est la prononciation turque du nom arabe Muḥammad; en lettres arabes on écrit les deux noms de la même façon: محمد



de la Mer Noire, ils étaient enfermés. Et pour cette raison ceux qui étaient dans la forteresse déployaient leurs efforts et combattaient.

Il y avait dans la forteresse un santan nommé Yāvadūd Sultān.<sup>34</sup> Il dit dans la forteresse: « La victoire n'aura pas lieu » et priant le Créateur, sa prière fut exaucée. De jour en jour (l'espérance de) la victoire de la forteresse augmenta jusqu'au dixième jour. Le Conquérant réunit tous les šeiḥs fidèles. « A quoi mènera-t-il? La forteresse trouve de jour en jour plus de forces. La victoire paraît faible, » dit-il. Sa sainteté Aḳ Šemsuddīn répondit tout de suite à sa majesté: « Mon prince, ne te tourmente pas. C'est toi qui seras le conquérant de cette forteresse. C'est ce que nous<sup>35</sup> t'avons annoncé. Mais par l'ordre de Dieu tout puissant c'est le travail de ces armées répandues. Il y a dans la forteresse un santan qui s'attribue le nom de Yāvadūd, un des aides du šeiḥ Maḳṣūd.<sup>36</sup> Tant que celui-ci ne sera pas mort, il n'y a pas de probabilité que la forteresse soit prise. Mais dans cinquante jours il sera mort. » En disant cela il désigna l'heure et la minute précise de la prise de la forteresse et à la fin révéla le secret. « Toi, mon prince, garde néanmoins avec le plus grand soin ce secret divin qui reste entre nous. Fais du bien aux soldats islamiques et montre ton bon cœur! »

Tout de suite le Conquérant donna l'ordre à Timur Taš Paša<sup>37</sup> de construire avec tous les soldats arabes cinquante galères<sup>38</sup> dans une vallée se trouvant dans la région de Kāgīdhāne.<sup>39</sup> On pilla quelques villages et on employa des planchettes et du bois propres à la construction de bateaux. Et Koğā Mustafa Paša<sup>40</sup> avec tous les soldats arabes avaient auparavant préparé cinquante galères et cinquante bateaux pour le transport de chevaux<sup>41</sup> dans un lieu nommé Levend çiftliği<sup>42</sup> derrière l'Oḳmeydanı dans la vallée de Kubāḥ.<sup>43</sup> Le dixième jour les cinquante galères de Kāgīdhāne étaient déjà prêtes. Non seulement par terre mais aussi par mer, les bateaux avec les soldats islamiques étaient prêts. Ce jour-là le sultān Mehmed avec quelques milliers de soldats ardents et choisis marcha à l'Oḳmeydanı.

<sup>34</sup> Ce nom provient probablement de l'exclamation « Yā Vadūd » = « O aimant » qui est le 47<sup>e</sup> des noms très beaux d'Allāh (epitheta ornantia).

<sup>35</sup> Dans le texte: علم شهزاده لکده

<sup>36</sup> Šeiḥ Maḳṣūd. Voir n. 20.

<sup>37</sup> Il était — selon S'O II, 60 et E. I. IV, 847 — général et vizir 'oṣmān qui mourut en 805 H.=1402/03. Il est donc impossible qu'il ait vécu en 1453.

<sup>38</sup> Kadyrga du mot grec κάρτερον, un bateau à 25 paires de rames.

<sup>39</sup> Situé près de la fin au nord-ouest de la Corne d'or.

<sup>40</sup> Vizir sous le sultan Bāyezīd et Selīm I<sup>er</sup>, fut tué en 918 H = 1512/13. Cf. Kāmūs-ul a'lam, V, 3715; un ḡāmi<sup>c</sup> portant son nom est à Istanbul, dans le quartier d'Ayvan Seray, cf. *Hadīkat-ül-ḡewāmi<sup>c</sup>* par Huseyn b. Ismā'īl, Stamboul, 1281 H.=1864/65, I, 167.

<sup>41</sup> Dans le texte: اب قابقلى; conjecture: ات قابقلى

<sup>42</sup> Levend çiftliği, situé presque précisément, au milieu entre Kāgīdhāne et Rumili Hışar.

<sup>43</sup> Kubāḥ. (Koyāḥ, Koyāğ). Evliyā désigne par ce mot très souvent un lieu idyllique, ombragé.

On répandit sur les poutres, au-dessous des susdits bateaux du millet. Avec des rouleaux attachés sur ces poutres et par des cabestans — à l'aide de la science de transport des fardeaux — quelques milliers de fameux héros volontaires, tirant à force, vinrent dans cette prairie-plaine de l'Oḳmeydanı. Par l'ordre de Dieu très haut un favorable vent soufflait, les voiles de tous les bateaux se déployèrent et le cri *Allāh, Allāh* s'échappa de la bouche de tous les musulmans. Sous les coups joyeux des canons et des fusils cette place avec cent cinquante bateaux ressemblait à la surface de la mer.

Les infidèles de Stamboul voyant cette beauté et ces bateaux s'écrièrent: « A quoi bon cela, » et restèrent stupéfaits. Une querelle éclata parmi les infidèles de la forteresse. Et les lieux d'où tous les soldats musulmans firent descendre les cent cinquante bateaux dans le débarcadère nommé *Šāh Kūli*<sup>44</sup> au jardin de *Tershāne*<sup>45</sup> sont visibles jusqu'aujourd'hui à l'Oḳmeydanı. Jusqu'à nos jours le millet, répandu auparavant dans cet endroit au-dessous des bateaux, « croît seul et mûrit seul »<sup>46</sup> dans ce lieu-ci. Ensuite tous les soldats musulmans avec des outils et des armes montèrent sur les bateaux; ils étaient préparés jusqu'à ce que les cent cinquante grandes galères construites par *Timur Taş Paşa* à *Kāgıdhāne* fussent visibles du côté d'*Eyub*. Les bateaux déployèrent leurs voiles par un vent favorable. Les combattants pour la religion se trouvant sur les bateaux déchargèrent leurs canons et leurs fusils et avec l'invocation de guerre<sup>47</sup> ils coururent à la flotte de l'Oḳmeydanı qui se trouvait sur la pente de *Tershāne*. Quand ils furent visibles avec des cris *hāj* et *huj* et *Allāh, Allāh*, les soldats musulmans assiégeant la forteresse atteignirent la toute puissance. Pendant les grandes batailles et les combats, la guerre et la mise en mort,<sup>48</sup> toute la flotte impériale, pleine de soldats islamiques passa au côté opposé; aussitôt que les infidèles l'aperçurent, la raison les quitta et ils commencèrent à manifester de la faiblesse. Et encore pendant l'assaut de ce même jour ils virent des brèches de tous les côtés de la forteresse. Verset (du *ḳurʾān*): « *Ils mettent leurs doigts dans leurs oreilles devant les foudres par crainte de la mort.* »<sup>49</sup> Et se voyant dans l'état décrit ils se mirent à dire des paroles injurieuses contre l'empereur frappé d'aveuglement: « Le vingtième jour il nous faut livrer la forteresse. » En un mot les païens de la forteresse, les infidèles trompés qui comptaient sur la solidité de la forteresse, les désappointés et ceux qui étaient déçus

<sup>44</sup> *Šāh Kūli*. Ce nom vient peut-être du nom d'un certain *Šāh Kulu Re'īs*, cf. *Čelebī X*, 60—61.

<sup>45</sup> *Tershāne*, quartier de Constantinople, situé au bord gauche de la Corne d'or.

<sup>46</sup> Dans le texte: *کندی بیتوب کندی یت*, un proverbe ou une locution d'*Evliyā* qui se trouve assez souvent dans ses récits, p. ex. *Seyāhatnāme V*, 466.

<sup>47</sup> Dans le texte: *کلیسانک محسدى*, conjecture: *کلبانک محمدي*

<sup>48</sup> Dans le texte: *قتال*, conjecture: *قتال*

<sup>49</sup> Partie du verset 18 du 2<sup>e</sup> chapitre du *ḳurʾān*.

et dans l'erreur, ceux qui ne voulaient pas obéir jusqu'à maintenant<sup>50</sup> disaient: « *Et là ils furent vaincus et ils rentrèrent humiliés* »<sup>51</sup> et en attaquant l'aveugle empereur ils disaient: « D'un côté cherté et famine, d'un côté la pluie du ciel, d'un côté un tel va et vient des Turcs nous a fait périr. » Chacun d'eux en faisant les préparatifs nécessaires se mit à fuir à la fin par les lieux où la forteresse avait des brèches et passa au côté des soldats islamiques en criant « *grâce* ». Les soldats islamiques les voyant dans un tel état furent encore plus raffermis et eurent des égards pour les infidèles qui fuyaient de l'intérieur à l'extérieur.

Ce jour Karamān Oğlu<sup>52</sup> et Germiyan Oğlu<sup>53</sup> et Teke Bay Oğlu<sup>54</sup> et Aydın Bay Oğlu<sup>55</sup> et Şarı Hân Bay Oğlu<sup>56</sup> avec soixante-dix-sept mille soldats bien armés vinrent au secours.<sup>57</sup> L'armée musulmane prit de nouveau courage. Tout de suite Tîmur Taş Paşa alla avec les bateaux au côté opposé et débarqua les soldats sur la côte de la mer. D'abord Anşārî Sultân<sup>58</sup> attaqua de la porte d'Aba Eyub Anşārî et Mollâ Pulād de la porte de Sultân Pulād. C'était un savant de Şaurân,<sup>59</sup> un maître de miracles qui savait par cœur le *kur'ân*. Sa Sainteté Mollâ Fenārî attaqua de la *kız kapisı*.<sup>60</sup> Pendant une nuit les infidèles de ce côté jetèrent des fondations pour un petit fort et firent une solide forteresse que les souverains<sup>61</sup> de nos jours ne purent achever. Jusqu'à maintenant c'est une forteresse conservée. Et un moine du nom de Petro avec trois cents prêtres s'enfuirent de la construction de cette forteresse et tous devinrent musulmans. Comme Mehmed Petro attaqua de ce lieu on le nomme Petro *kapisı* ou Taş *kapisı*.<sup>62</sup> Et par l'ordre de Dieu Mehmed Petro prit pendant la nuit d'abord cette forteresse nouvellement bâtie et on lui fit don d'un étendard.

<sup>50</sup> Dans le texte: نادمين; conjecture: تا دميين

<sup>51</sup> Verset 116 du chapitre 7 du *kur'ân*.

<sup>52</sup> Karamān Oğlu — la plus importante des dynasties turcomanes en Asie mineure au 13<sup>e</sup> siècle; cf. *E. I.*, II, 800, E. de Zambaur, *Manuel de Généalogie et de Chronologie pour l'histoire de l'Islam* (abrégé. ZAMBAUR) 158, 160.

<sup>53</sup> Kermiān Oğlu (Germiān Oğlu) — une dynastie turque qui se rendit indépendante à l'écroutement de l'empire seldžuk; le pays fut occupé en 832 H. = 1429 par Mûrad II. Cf. *E. I.* II, 140, IV, 1013, ZAMBAUR 152.

<sup>54</sup> Teke Oğlu — une dynastie d'Anatolie au 14<sup>e</sup> siècle; cf. *E. I.* IV, 780, ZAMBAUR 151.

<sup>55</sup> Aydın Oğlu — une dynastie d'Anatolie (1307—1403); cf. *E. I.* IV, 1013, ZAMBAUR 151.

<sup>56</sup> Sārūhān Oğlu — une dynastie d'Anatolie au 13<sup>e</sup> siècle; cf. *E. I.* IV, 189, ZAMBAUR 150.

<sup>57</sup> C'est une fantaisie d'Evliyā, car à ce temps-là presque toutes les dynasties mentionnées ici s'étaient éteintes par la mort.

<sup>58</sup> Anşārî Sultân. Cela doit être Anşārî Dede, voir n. 20.

<sup>59</sup> Şaurân = Yasy, ancien nom de la ville de Turkestân.

<sup>60</sup> Porte de fille.

<sup>61</sup> Le texte n'est pas assez clair.

<sup>62</sup> Porte de Petro ou porte de pierre.

Et Ayā Dede avec trois cents derviches Nakšbendi<sup>63</sup> attaqua aussi de la porte d'Ayā et devint martyr,<sup>64</sup> Il fut enterré à l'intérieur de la porte de la forteresse où était notre ancienne cour de justice au débarcadère de Sirkeği.<sup>65</sup> Et comme Sa Sainteté Ğubbe 'Alī a attaqué de la porte de Ğubālī, en mémoire de lui on dit fautivement au lieu de Ğubbe 'Alī Ğubālī. En Égypte il était un šeiḥ de sultān Kalā'ūn.<sup>66</sup> Pour être présent à la prise de Stamboul il vint à Brousse. Dans l'ordre de Zeynuddīn Hāfī<sup>67</sup> il était devenu maître du tapis de prière.<sup>68</sup> Comme il s'habillait d'un habit (ğubbe) fait d'une housse à chevaux, on l'a surnommé Ğubbe 'Alī. Puis quand la prise de Stamboul s'acheva, il devint boulanger en chef et livrait le pain à l'assemblée des soldats islamiques. Pas une créature vivante n'avait connaissance de son secret: d'un (seul) four il livrait à plusieurs reprises du pain pur et blanc, semblable à du coton rose pour cent mille servants d'Allāh. Et Sa Sainteté, ce Ğubbe 'Alī ne s'était pas embarqué dans les bateaux qui avaient glissé de l'Oķmeydanı. Tout se suite — devant le jardin de Tersḥāne — lui et trois cent derviches de Zeynuddīn Hāfī ayant étendu leurs peaux d'animaux à la surface de la mer et occupés aux louanges de Dieu,<sup>69</sup> ils battirent du tambour et des hachettes, ouvrirent leurs enseignes de Hāfī et traversèrent la mer — plus clairs que le soleil — à pied ou assis sur les peaux d'animaux. Lorsque les infidèles de la forteresse destinés à l'enfer virent cela, ils perdirent la raison de terreur et de peur. Sa Sainteté Ğubbe 'Alī prit les peaux d'animaux de la mer et attaqua de la porte de Ğubālī. Après la prise — parce qu'il avait révélé le miracle — lui seul devint martyr et fut enterré dans la cour de Gül-ğāmi.<sup>70</sup> Tous ses derviches se retièrent dans ce lieu de repos.

Et Ħoros Dede était à (la porte d')Unķapanı et c'est pour cela qu'on la nomme Ħoros ķapısı.<sup>71</sup> De l'extérieur de la porte se rendant à l'intérieur à gauche, au-dessus du seuil de la porte, il y a le portrait d'un coq. C'est pour cela qu'on la nomme porte du coq. Ħoros Dede était un des derviches de notre aïeul Sa Sainteté Hoķa Aḥmed Yasevī Turk Turkān.<sup>72</sup>

<sup>63</sup> L'ordre des derviches de Nakšbendiya, cf. Handwörterbuch des Islam 573 et 733.

<sup>64</sup> Šehīd = muslim tué pour la défense de la religion.

<sup>65</sup> Débarcadère de Constantinople, au bord droit de la Corne d'or.

<sup>66</sup> Sultān Kalā'ūn — le 6<sup>e</sup> sultān des Mameluks bahritiens; cf. *E. I.* II, 733.

<sup>67</sup> Zeynuddīn Hāwafı = Zeynuddīn Abū Bekr Muḥammad b. Muḥammad al Hāwafı, fondateur de l'ordre des derviches de Zeynıya (1356—1435); cf. *E. I.* IV, 1298.

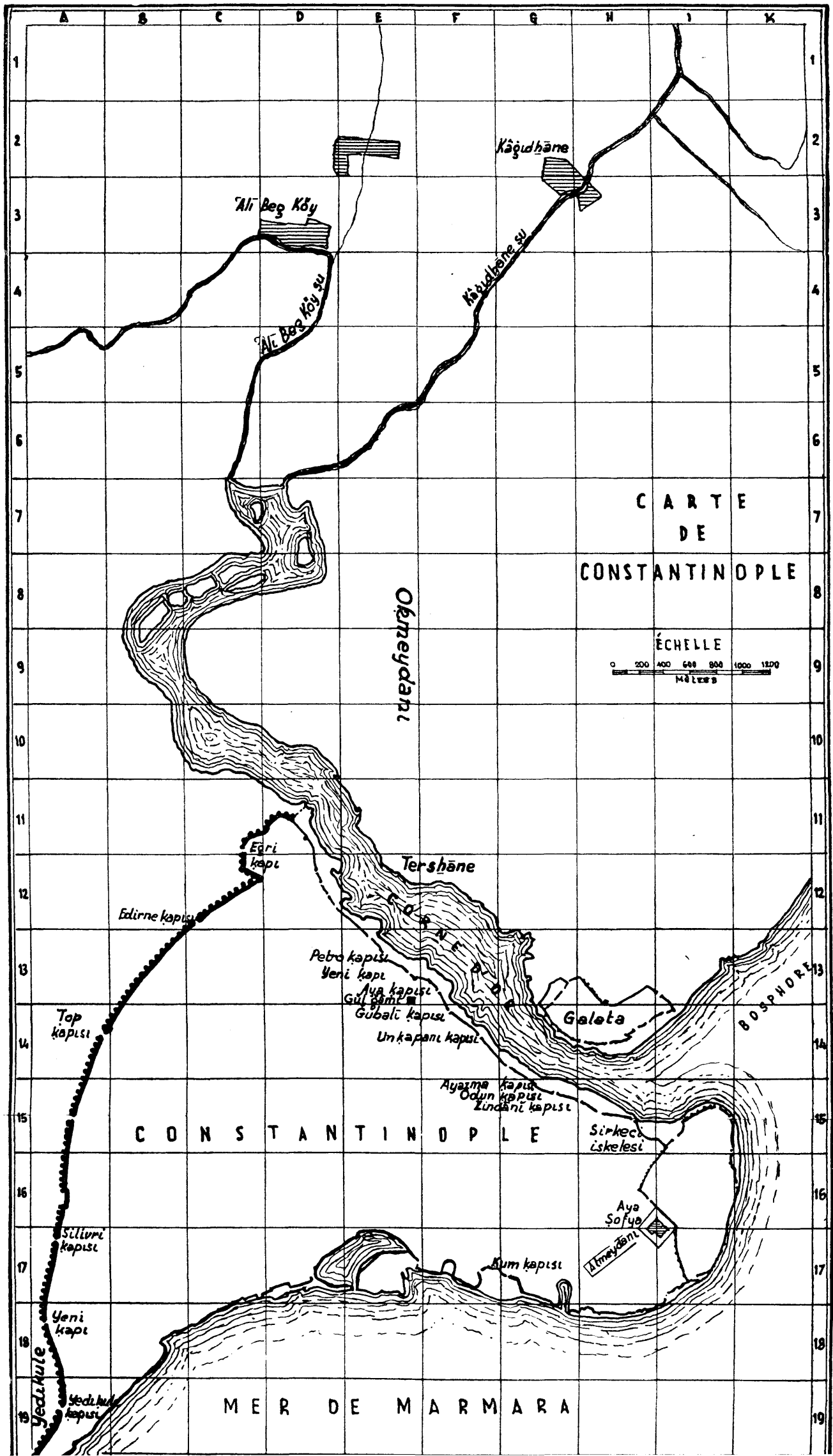
<sup>68</sup> Dans le texte: صاحب سجاده; en Égypte on nomme ce dignitaire *šaiḥ as-Sağğāda*; c'était le supérieur d'un ordre. Cf. Handwörterbuch des Islam 632.

<sup>69</sup> Tewhīd = littéralement: déclarer l'unité; cf. Handwörterbuch des Islam, 744.

<sup>70</sup> Gül ğāmi = mosqué de roses dans le quartier du même nom; cf. Ḥuseyn b. Isma'īl, *Hadıķat ül-ğewāmi*. Stamboul, 1281 H. (1864/65).

<sup>71</sup> Porte du coq.

<sup>72</sup> Aḥmed Yasevī un des plus anciens et des plus célèbres šeiḥs et mystiques des Turcs de l'est, mort en 562 H. = 1166; cf. *E. I.* I, 217 et l'article de Gordlevsky (Festschrift Georg Jacob. Leipzig, 1932, 57).



Il était venu avec Hoğa Bektaş Veli<sup>73</sup> de Hōrasān. C'était déjà un homme vieux et caduc lorsqu'il vint à Stamboul avec le Conquérant. Parmi les soldats, nuit et jour en vingt-quatre heures vingt-quatre fois il poussait le cri du coq: « Levez vous insoucians. » C'est pour cela que les soldats musulmans l'ont surnommé Hōros Dede.<sup>74</sup>

Le défunt Javūḳ Er<sup>75</sup> ayant été très pieux, on a construit en son honneur à l'intérieur d'Unḳapanı un ġāmi<sup>c</sup> qui est aujourd'hui sur le marché des tanneurs et on le nomme Javūḳ Er ġāmi<sup>c</sup> et le quartier, quartier de Javūḳ Er.

Quand approcha la fin de la vie de Hōros Dede, il mourut au pied de Hōros ḳapısı et fut enterré près de mon grand-père à l'extérieur de la Porte d'Unḳapanı dans une terrasse au-dessous de la route. A côté on a construit un lieu avec des robinets pour y faire les ablutions. Aujourd'hui c'est un lieu de pèlerinage.

Le beg d'AYazmand, 'Alī Yār Beg<sup>76</sup> de la dynastie de Kāraḳoyunlu était un des oncles paternels d'Uzun Ḥasan. Il attaqua avec tous les soldats de l'AYazma ḳapısı<sup>77</sup> et il creusa une fontaine pour renouveler les ablutions. C'est pour cela qu'on nomme la porte AYazma ḳapısı. Au bord de la mer c'est une source d'eau pure.

Hataḅli Sultān<sup>78</sup> a Aksaray<sup>79</sup> connu sous le nom d'Odunġuzāde était un parfait précepteur (muršīd) très connu, à l'aspect d'un mystique. Il attaqua avec mille derviches l'Odun ḳapısı<sup>80</sup> et de là cette dénomination. Jusqu'aujourd'hui on la nomme Odun ḳapısı.

Sa Sainteté šeiḥ Zindānī 'Abdarrūf Šamadānī<sup>81</sup> est un grand saint des nobles descendants de Muḥammad. Baba Ğa'fer Sultān<sup>82</sup> qui, au siècle d'Hārūn ar-Rašīd, vint comme ambassadeur et devint martyr, ayant été empoisonné par le roi, était un des aïeux de Sa Sainteté šeiḥ Zindānī. Celui-ci savait que son aïeul avait été enterré à l'intérieur de Zindānī ḳapısı.<sup>83</sup> Il était venu avec le Conquérant d'Andrinople. Avec trois mille nobles descendants de Muḥammad il ne fit grâce (à personne), fortifia la Porte de Zindānī et alla dans la forteresse (au tombeau) de son grand aïeul; après la visite, il mit son turban vert à la place où son aïeul Baba Ğa'fer

<sup>73</sup> Hoğa Bektaş Veli — saint islamique et éponyme de l'ordre des derviches de Bektaşiya; cf. *E. I.* I, 720; Handwörterbuch des Islam 79; Georg Jakob, *Beiträge zur Kenntnis des Dervischordens der Bektaschis*. Berlin, 1908.

<sup>74</sup> Hōros Dede = Père Coq. v. note 22.

<sup>75</sup> Yavūḳ Er. Voir n. 20.

<sup>76</sup> 'Alī Yār Beg. Il n'y en avait pas dans cette dynastie. Cf. Zambaur 257.

<sup>77</sup> Porte de la fontaine.

<sup>78</sup> Hataḅli Sultān. Il doit être identique avec Hataḅli Dede, v. n. 20.

<sup>79</sup> Dans le texte: آفسرای; conjecture: اق سراي, ville d'Anatolie centrale.

<sup>80</sup> Porte de bois.

<sup>81</sup> Šeiḥ Zindānī 'Abdarrūf Šamadānī. Voir n. 20.

<sup>82</sup> Baba Ğa'fer Sultān. Voir n. 20.

<sup>83</sup> Porte de Zindānī et aussi: Porte de prison.

Sultān avait son heureuse tête. Après la prise (de Constantinople) il fut pendant soixante-dix ans gardien d'une chapelle sépulcrale (türbedār) et bâtit un lieu de repos (couvent). Comme après la prise le Conquérant avait fait de cette place aussi une prison<sup>84</sup> et que le šeiḥ Zindānī l'a prise, on la nomme Zindānī ƙapısı. Ensuite Sa Sainteté šeiḥ Zindānī nomma à sa place de türbedār auprès (du tombeau) de Baba ġa'fer de nouveau un descendant de Muḥammad d'origine pure.

Lui-même avec le sultān Bāyezīd Velī<sup>85</sup> étaient présents à la prise de Kilia et Aḡ-Kermān en 889<sup>86</sup> et lui (= šeiḥ Zindānī) et Ƙara Šemsuddīn annoncèrent la nouvelle de la prise.<sup>87</sup> Après la prise quand Sa Sainteté šeiḥ Zindānī fut venu à Andrinople avec Bāyezīd Velī, il quitta le monde d'ici-bas pour la vie éternelle. Bāyezīd — pour son âme — remit en liberté tous ceux qui se trouvaient en prison. Vis-à-vis de la tour de la prison de l'autre côté de la route commune, il bâtit une chapelle sépulcrale illuminée. Bāyezīd Velī prit part en personne à l'enterrement du šeiḥ; il fut enterré à une place où descend la lumière. Dans ce lieu de repos, il y a un chronogramme fait par Tiġi Beg.<sup>88</sup> Aujourd'hui c'est un grand couvent. Il y est enterré avec tous ses enfants; c'est un lieu de pèlerinage d'Abdarrūf Šamadānī. Ceux qui gardent aujourd'hui à Stamboul le lieu de repos de Baba ġa'fer Zindānī, sont ses descendants. Dans leur arbre généalogique ils sont inscrits comme suit: « Abdarrūf Šamadānī, fils de ġemāluddīn, fils de la fille d'Emīr Sultān, fils de Šerefuddīn, fils de Tāġuddīn; il est aussi, du côté maternel, descendant de Rāzi Belā qui de son côté est de la fille de Seyyīd Sekīn; ce dernier est enterré dans le voisinage d'Aḡ Šemsuddīn à Türbeliköy.<sup>89</sup> Il est un fils de Baba ġa'fer, enterré à Stamboul à (la Porte de) Zindānī. C'est un descendant de Mehmed Ḥanefī qui remonte à notre aïeul Aḡmed Yasevī, fils de Mehmed Ḥanefī. Nous savons qu'avec la valeur personnelle et la noble descendance ainsi est-il inscrit dans nos arbres généalogiques ».<sup>90</sup>

Kāmgār Beg<sup>91</sup> à Kütahya<sup>92</sup> était de la dynastie de Germiān.<sup>93</sup> Avec trois mille héros il attaqua de la Šehīd ƙapısı.<sup>94</sup> Quand il fut près d'Aya Šofya un grand nombre de chrétiens vinrent, ouvrirent la porte, un grand combat s'engagea; comme ici tous les guerriers musulmans devinrent

<sup>84</sup> Zindān = prison.

<sup>85</sup> Bāyezīd II (1481—1512).

<sup>86</sup> = 1484 de notre ère.

<sup>87</sup> Le texte de l'édition concernant cette partie semble être déformé; j'ai essayé de le traduire tant bien que mal.

<sup>88</sup> Tiġi Beg. Voir n. 20.

<sup>89</sup> Türbeliköy, Selon E. J. I, 238, Aḡ Šemsuddīn est enterré à Göinikte.

<sup>90</sup> Il semble que cette généalogie d'après le texte soit assez confuse.

<sup>91</sup> Il n'y en avait pas dans cette dynastie. Cf. Zambaur 152.

<sup>92</sup> Kütahya — ville d'Anatolie de l'est.

<sup>93</sup> Voir note 53, p. 7.

<sup>94</sup> Porte de martyr.

martyrs et comme au siècle d'Hārūn ar-Rašīd quelques-uns des nobles compagnons de Muḥammad ont goûté le coup de miel du martyr dans ce lieu, on nomme (la porte) Šehīd kapısı. Mais dans la langue du peuple on dit Ğifūd kapısı; c'est une erreur. Mais comme tout le peuple juif habite cet endroit au lieu de « ġehūd », <sup>95</sup> on nomme la porte Ğifūd kapısı. <sup>96</sup> Mais authentiquement c'est la Šehud (Šehīd) kapısı. Et jusqu'aujourd'hui les portes se trouvant du côté de Hunkārseray n'avaient jamais été assiégées. Mais la Porte de Yediķule fut attaquée de côté de Yediķule par Karamān Oğlu (avec des soldats) nouvellement venus au secours.

Et Teke Bay Oğlu fut destiné pour la Porte de Silivri et Aydın Bay Oğlu attaqua de Yeni kapı <sup>97</sup> et Sarı Hān Bay Oğlu attaqua de Top kapısı <sup>98</sup> et c'est en ce chemin <sup>99</sup> qu'il devint martyr. A sa place <sup>100</sup> fut désigné Menteša Bay Oğlu. <sup>101</sup>

Pour la Porte d'Andrinople fut commandé Isfendiyār Oğlu <sup>102</sup> et on dit qu'il se battit vraiment comme un Isfendiyār. <sup>103</sup> Pour l'Egri kapı <sup>104</sup> fut destiné Hamīd Bay Oğlu; <sup>105</sup> les deux côtés de Stamboul furent assiégés. Et seulement les côtés de Kum kapı <sup>106</sup> situés au bord de la mer entre Yediķule et le Ponih de Seray ne furent pas assiégés. Mais de côté de Yediķule le serdār-poète Aḥmed Paša <sup>107</sup> déploya les plus grands efforts

<sup>95</sup> = Juif.

<sup>96</sup> جفود altéré de جهود

<sup>97</sup> Nouvelle porte.

<sup>98</sup> Porte de canon.

<sup>99</sup> Dans le texte: اول ات طوب يولنده. Un canon très grand avait été construit et transporté d'Andrinople à Stamboul, resp. à Yedikule. Cf. Colonel Lamouche, *Histoire de la Turquie*. Paris, 1902, 53—54: « L'arrivée au camp turc d'un transfuge hongrois, peut-être d'origine roumaine, nommé Urban, permit au sultan de développer d'une façon extraordinaire la puissance de son artillerie. — Urban, habile fondeur de canons, avait d'abord offert ses services à l'empereur Constantin, mais mécontent des conditions qui lui étaient faites, il s'enfuit de Constantinople, en emportant, dit-on, des renseignements utiles sur les fortifications de cette ville. Mehmed l'accueillit avec faveur et lui alloua un traitement élevé, puis il lui demanda de construire un canon dépassant tout ce qui existait alors en ce genre. Urban le promit, et il fonda, en effet, une bouche à feu dont le corps avait 3 pieds (près d'un mètre) de diamètre et qui lançait à une mille de distance un boulet de pierre de 1200—1500 livres. Il fallut deux mois pour transporter d'Andrinople jusque devant Constantinople, ce formidable engin traîné par 30 paires de bœufs. »

<sup>100</sup> Dans le texte: برينه; conjecture: برينه

<sup>101</sup> Menteše Oğlu — une dynastie d'Anatolie (1300—1425), cf. *E. I.* IV, 1013, ZAM-BAUR 153.

<sup>102</sup> Isfendiyār Oğlu — une dynastie turkmène à Kastamuni au 13<sup>e</sup> siècle; cf. *E. I.* II, 567, ZAMBAUR 149.

<sup>103</sup> Isfendiyār — un héros du Šāhnāme de Firdousī.

<sup>104</sup> Porte courbée.

<sup>105</sup> Hamīd Oğlu — une dynastie d'Anatolie (1300—91); cf. *E. I.* IV, 1013, ZAM-BAUR 153.

<sup>106</sup> Porte de sable.

<sup>107</sup> Aḥmed Paša — le plus grand poète du temps de Mehmed II; cf. *E. I.* IV, 1019. Taş Köprü Zāde, *aş-Şāka'ik an-No'māniya*, I, 225.



et se défiant des canons et des fusils des infidèles, il détruisit et dévasta quelques endroits de la forteresse.

Le serdār de la Porte de Silivri Ğem šah Haydar Paša<sup>108</sup> ne laissa même pas (le temps aux infidèles) d'ouvrir les yeux et ne les laissa pas tirer. Adenī Paša qui était Maḥmud Paša<sup>109</sup> était serdār de la Nouvelle porte (Yeni kapı) ; il démolit la forteresse, donna trois fois l'assaut, mais ne réussit pas. Le serdār de la Porte de canon (Top kapısı) Nišanī Paša<sup>110</sup> était un des descendants de Ḳaramānī Meḥmed Paša<sup>111</sup> des descendants de Ğelāluddīn Rūmī.<sup>112</sup>

Dans le combat avec Uzun Hasan il montra beaucoup de courage. C'était un brave vizir. De la Porte de canon il ne laissa pas tirer les infidèles un (seul) coup de canon. A la Porte d'Andrinople était (serdār) Ğem šah Sa'di Paša<sup>113</sup> qui était un chef belliqueux. Avec Ğem šah<sup>114</sup> il avait longtemps habité l'Europe (Firengistān) et avait acquis quelques milliers d'expériences de combat. A la Porte d'Andrinople il s'accordait parfaitement et en tout avec le courageux Isfendiyār Oğlu. Disant d'après la tradition honorée : « La prise de Constantinople est à nous » — de deux endroits, deux courageux héros célèbres des deux côtés, il s'entoura de la ceinture de zèle. Ce qui est visible c'est qu'ils ont démolé de sept endroits les côtés de la Porte d'Andrinople. Et Hersek Oğlu Aḥmed Paša<sup>115</sup> était serdār à la Porte courbée. Il visait sur cette porte (Eğri kapı), tira et répandit des projectiles sur les chrétiens et atteignit leur milieu et en fit des momies.<sup>116</sup> De la susdite manière la forteresse de Constantinople fut assiégée pendant vingt jours sans qu'on pût voir une marque de prise ou de victoire.

Quand tous les guerriers musulmans excédant le nombre de trois mille, et soixante-dix saints de Dieu, croyant en un Dieu unique, et des théologiens-savants s'entendant dans le fatwā<sup>117</sup> de quatre maḡhaba<sup>118</sup> et tant

<sup>108</sup> Ğem šah Haydar Paša. Voir n. 20.

<sup>109</sup> Maḥmud Adenī Paša-Velī — voir note 28, p. 3.

<sup>110</sup> Nišanī Paša, un des descendants de Ğelāluddīn Rūmī; cf. Kāmūs-ul a'lam. VI, 4577.

<sup>111</sup> Ḳaramānī Meḥmed Paša, grandvizir 'oḡmān, poète et historien; cf. S'O IV, 105, E. I. II, 798.

<sup>112</sup> Ğelāluddīn Rūmī, un des plus grands poètes mystiques de l'islām, né à Balḥ en 1207, et fondateur de l'ordre des Derviches de Mevleviya; cf. E. I. I, 1048, Handwörterbuch des Islam, 105—106.

<sup>113</sup> Ğem šah Sa'di. Voir n. 20.

<sup>114</sup> Ğem šah — fils de Meḥmed II, empoisonné à Naples en 900 H. = 1495. Meḥmed II avait en 1453 l'âge de 23 ans, il est donc impossible qu'en ce temps-là il eût un fils ayant voyagé en Europe.

<sup>115</sup> Hersek Oğlu Aḥmed Paša — le fils-renégat du voyvode d'Herzégovine štěpán Vukčić; cf. S'O I, 195.

<sup>116</sup> Je ne suis pas persuadée que la traduction soit juste.

<sup>117</sup> Fatwā — un jugement juridique d'un savant juridique; cf. E. I. II, 97.

<sup>118</sup> Maḡhaba = rite; dans l'islām il y a quatre rites; cf. E. I. II, 97.

de šeihs mystiques, (tous) n'eurent pas conquis la forteresse au bout de vingt jours, ils furent tristes. Tous en un lieu se tournèrent du sein du cœur vers le Créateur et quand ils implorèrent la conquête, tout de suite sur l'ordre de Dieu très suprême, des ténèbres passèrent au-dessous de Stamboul, l'éclair apparut et le tonnerre éclata. Dans ce moment le feu apparut dans les endroits d'Atmeydanı,<sup>119</sup> parvint jusqu'au sommet du ciel et fit sauter quelques solides édifices en l'air jusqu'au ciel; quelques-uns tombèrent sur la terre, quelques-uns du côté de la mer. Ce jour-là trois mille infidèles s'enfuirent de peur et de crainte de la forteresse, quelques-uns furent honorés par l'islām et entrèrent aux services du pādīšāh, quelques-uns s'enfuirent dans d'autres pays. Mais néanmoins les infidèles ne perdirent pas leur zèle, réparèrent les brèches de la forteresse et combattirent. Mais ceux qui étaient dans la forteresse étaient tristes de la cherté et de la famine.

Ce fut le trentième jour du siège que le sultān Mehmed mit le turban du savant sur son heureuse tête, mit ses bottines bleu-clair à ses pieds, monta sur une mule qui était semblable à Duldul<sup>120</sup> et fit le tour des murs autour de Stamboul, fit des bienfaits et des grâces aux soldats islamiques, distribua de bonnes paroles pleines de promesses. Il se promena entre les troupes musulmanes pour exciter l'émulation au combat. Il passa de ce côté, marcha avec quelques milliers de soldats d'Eyub vers les régions d'Kâğıdhāne; ils traversèrent le ruisseau d'Alī Beg Köy<sup>121</sup> et celui de Kâğıdhāne et parvinrent à l'endroit nommé Levend çiftliği où quarante frégates avaient été construites. Ils les prirent, les traînèrent de nouveau sur des rouleaux et les transportèrent de l'Oḡmeydanı; une masse innombrable de soldats aidèrent et ils mirent les bateaux au débarcadère de Šāh Kūlī à la mer. L'intérieur (de ces bateaux) fut rempli de quelques hardis soldats arabes, portant des fez rouges et des bonnets d'Irāk. C'était le projet de partir de nouveau pour Stamboul.

<sup>119</sup> Atmeydanı — une partie de l'hippodrome de Byzance.

<sup>120</sup> Duldul — nom de la mule blanche du prophète; cf. *E. I.* I, 1129.

<sup>121</sup> Dans le texte: بك; conjecture: على بك كوی. Village, pas très loin de Kâğıdhāne.

# LA CONQUÊTE TURQUE ET LA PRISE DE CONSTANTINOPLE DANS LA LITTÉRATURE SLAVE CONTEMPORAINE

Les événements tragiques du 29 mai 1453 n'étaient point quelque chose d'accidentel dans la vie des peuples du Sud-Est européen. Bien au contraire, ce n'était que le corollaire d'un développement séculaire. En effet, dès le printemps de 1354, quand les troupes turques réussirent à occuper la forteresse de Gallipoli et, de cette façon, mirent fermement pied dans les territoires de la Péninsule Balkanique, jusqu'au printemps de 1453, les envahisseurs ottomans avaient pu faire la conquête presque complète des terres balkaniques et, de ce fait, avaient encerclé la capitale byzantine qui devait inévitablement tomber dans leurs mains. Ainsi l'avalanche turque était arrivée au comble de sa force, s'agrandissant toujours de plus au cours de ce siècle. Les conquérants avaient tiré parti de toutes les possibilités et avaient employé tous les moyens pour établir leur domination dans les domaines des Etats balkaniques. Il serait long et peut-être superflu de rappeler ici en détail toutes les péripéties de la conquête turque.<sup>1</sup> Il suffirait de dire seulement que le danger menaçait presque dans

<sup>1</sup> Sur la conquête turque en général voir les indications données par: J. v. Hammer, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, I. Pesth, 1840, 116 sqq. — J. W. Zinkeisen, *Geschichte des Osmanischen Reiches in Europa*, I. Hamburg, 1840, 184 sqq. — J. Dräseke, *Der Übergang der Osmanen nach Europa im XV Jahrhundert*. Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, Geschichte u. deutsche Literatur, XXXI (1913) 476—504. — H. A. Gibbons, *The Foundation of the Ottoman Empire*. A History of the Osmanlis up to the Death of Bajezid I (1300—1403). Oxford, 1916, 110 sqq. — M. Silberschmidt, *Das orientalische Problem zur Zeit der Entstehung des türkischen Reiches nach venezianischen Quellen*. Ein Beitrag zur Geschichte der Beziehungen Venedigs zu Sultan Bajezid I. zu Byzanz, Ungarn und Genua und zum Reiche von Kiptschak (1381—1400). Leipzig-Berlin, 1923, 49 sqq. — A. A. Vasiliev, *Histoire de l'Empire byzantin*, II. Paris, 1932, 305 sqq. — G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*. München, 1940, 385 sqq. — L. Bréhier, *Vie et mort de Byzance*. Paris, 1948, 447 sqq. — Voir aussi les études spéciales: Fr. Babinger, *Beginn der Türkensteuer in den Donaufürstentümern (1394 bzw. 1455)*. Südost-Forschungen VIII (1942) 1—35. — Idem, *Beiträge zur Frühgeschichte der Türkenherrschaft in Rumelien (14.—15. Jh.)*. München, 1944. — Ст. Новаковић, *Срби и турци XIV и XV века*. Историске студије о првим борбама с наездом турском пре и после боја на Косово. Београд, 1893, 97 sqq. — Л. Војновић, *Дубровник и Османско царство*, I. Београд, 1898, 9 sqq. — К. Иречек, *История Болгар*. Одесса, 1878, 415—481, сар. XXII—XXIV. — К. Ј. Иречек, *История на България*. Поправки и добавки отъ самия авторъ. София, 1939, 230—268. — К. Иречек, *История Срба*. Превео и допунио Јов. Радонић, I. Београд (1922) 306—328; II (1923) 73—214. — П. Ников, *Турското завладѣване на България и сждбата на последнитѣ Шишмановци*. Изв. на Историческото дружество, VII—VIII (1928) 41—112; Българска историческа библиотека, I. 1 (1928) 1—47.

la même mesure l'Empire de Constantinople que les Etats slaves de la Péninsule.

Il y a un champ où ces événements fatals ont laissé des reflets ineffaçables: c'est la poésie populaire des Slaves du Sud. Il n'y a presque pas de grand événement lié à la conquête ottomane dans les terres slaves de la Péninsule, qui n'ait trouvé son écho dans cette poésie populaire.<sup>2</sup> Il est inutile de rappeler que dans toutes ces chansons populaires, l'héroïsme des peuples balkaniques qui combattaient contre les envahisseurs, a été ennobli et même exalté, tandis que les ennemis ont été peints avec des traits les plus obscurs. Le menu peuple qui a créé cette poésie et qui a souffert le plus de la cruauté des conquérants, s'est vengé et n'a pas voulu dire

<sup>2</sup> Quant à la poésie épique bulgare voir, par exemple, les études suivantes: М. Халанский, *Южно-славянския сказания о Кралевиче Марке в связи с произведениями русского былевого эпоса*, I—IV. Варшава, 1893—1896. — К. П. Мисирков, *Южно-славянския епическия сказания о женитъбе короля Волкашина в связи с вопросом о причинах популярности короля Марка среди южных славян*. Одесса, 1909. Cf. *Периодическо списание*, LXX (1909) 725—735. — В. Йорданов, *Крали-Марко въ българската народна епика*. Сборникъ на Българското книжовно дружество въ София, I. София, 1901, СIII—227 pp. — В. Йорданов, *Крали-Марко*. Историко-литературенъ прегледъ. София, 1916. — Н. Начов, *Мара бѣла българка въ нашия народенъ епосъ*. Сборникъ на Българската академия на наукитъ XI (1920) 1—36. — А. П. Стойлов, *Предвѣстие за падане на царство*. Легендата за оживяване на пържени риби. Изв. на Народния етнографски музей въ София, VII (1927) 60—68. — Б. Ангелов, *Българската народна историческа балада*. Училищенъ прегледъ XXXI (1932) 37—52; — *Българската народна балада изъ живота на народа при татаритъ отъ края на XIII до половината на XIX в.* Училищенъ прегледъ XXXI (1932) 1592—1602; XXXII (1933) 117—142. — К. Висковатый, *Исторический элемент в старочешской песне о битве под Варной 1444 г.* Slavia X (1931) 754—768. — Le même savant [voir: К. Висковатый, *По поводу одной давней историко-литературной ошибки*. Slavia XV (1938) 418—420], avait exprimé l'opinion que «в библиографии и литературе появились указания и статьи о несуществующих на самом деле болгарских песней о полских королях Владиславе Варненчике и Яне III. Таких песенъ до наших дней не сохранилось, если только они не окажутся в еще неизданных материалах». Par contre, Б. Ангелов, *Една българска народна балада отъ XV вѣкъ*. Поражението на Владислава Варненчикъ при Варна на 1444 г. Славянски гласъ XXV, 3 (1931) 95—102, voit des réminiscences des événements de 1444, dans une poésie populaire publiée dans le recueil bien connu: Братя Миладинови, *Български народни пѣсни*. Трето издание. Подъ редакцията на проф. М. Арнаудовъ. София, 1942, 351—352, № 245. D'après lui, «тя по всѣка вѣроятность е изработена въ XV в. подъ непосредственото впечатление на самата катастрофа при Варна въ 1444 г.». — On trouvera aussi des matériaux très riches dans les publications suivantes: Б. Ангеловъ—Хр. Вакарелски, *Сѣнки изъ невиделица*. Книга на българската народна балада. София, 1936, 369—415. — Б. Ангеловъ—Хр. Вакарелски, *Тремъ на българската народна епика*. Отъ Момчила и Крали Марка до Караджата и Хаджи Димитра. София, 1939, 29—218. — Хр. Вакарелски, *Българска историческа балада*. Родина I, 3 (1939) 72—86. — Des indications très utiles ont été données dans le livre de А. Димитрова—М. Янакиев, *Предания за исторически лица въ българскитъ народни умотворения*. Изв. на Семинара по славянска филология при Университета Св. Климентъ Охридски VIII—IX (1947) 411—606.

d'eux, dans sa poésie, même un mot favorable. Quand ceux-ci furent devenus ses maîtres au fur et à mesure que s'aggravait leur oppression, le peuple trouvait dans ses chansons une sorte de réaction politique et faisait les ombres encore plus sombres. En somme, il faut considérer cette poésie, dans laquelle le peuple exprimait tous ses sentiments : sa haine, ses craintes et ses espoirs, comme la répercussion la plus immédiate de la conquête turque chez les peuples slaves du Sud.

Il est très intéressant cependant d'étudier les reflets de la conquête turque dans la littérature slave contemporaine. Parmi les Slaves c'étaient notamment les Slaves du Sud qui étaient les plus menacés de l'agression turque. Cela nous explique pourquoi, dans leur littérature de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> siècle, on découvre tant de reflets de l'inquiétude et de l'angoisse avec lesquelles on suivait alors l'avancement turc dans les terres balkaniques. On dit souvent que les contemporains ne sont pas en état d'apprécier toute la portée des événements historiques qui se déroulent devant leurs yeux, et qu'il est nécessaire, par conséquent, qu'un laps de temps assez considérable s'écoule pour que l'on puisse en avoir une vue d'ensemble et en apprécier toute l'importance. Il me semble que cette assertion trop générale ne pourrait pas être appliquée littéralement à l'attitude des écrivains slaves face aux événements historiques qui précédèrent la prise de Constantinople et à la prise même de la capitale byzantine en 1453. Consternés devant le danger turc, les peuples slaves de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> et de la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle avaient d'autres occupations que celle d'écrire et d'enregistrer l'histoire de la conquête étrangère. Il s'agissait naturellement plutôt de combattre ou au moins de sauver sa vie que de s'occuper d'historiographie. Ce fut, bien entendu, une des causes qui expliquent le manque, dans la littérature contemporaine des Slaves du Sud, des chroniques de la conquête turque dans tous ses détails. Mais il faut ajouter tout de suite que, parmi les dangers mêmes de la lutte mortelle, des écrivains slaves et quelquefois des humbles copistes et scribes ont trouvé assez de loisir pour annoter certains faits et immortaliser leurs sentiments envers le conquérant. Prises au milieu des épreuves de la lutte, ces notes sont d'autant plus précieuses parce qu'elles nous donnent l'expression des sentiments qui animaient alors les Slaves du Sud devant la conquête ottomane. Nous connaissons suffisamment les faits mêmes de la conquête, grâce aux sources historiques d'origine byzantine et turque, et les œuvres de la littérature slaves ne peuvent nous offrir que relativement peu de détails complètement inconnus. Il est nécessaire pourtant d'étudier les œuvres littéraires des Slaves du Sud pendant cette époque, pour pouvoir découvrir leur réaction immédiate devant la conquête du Turc. Bien que la production littéraire des Slaves du Sud pendant ce temps-là ne soit pas très riche et abondante, il n'est pas possible de faire ici une analyse exhaustive de toutes les sources. Au lieu d'épuiser toutes les œuvres de la littérature bulgare et serbe contempo-



avertir tout de suite cependant que nous n'avons ici que la traduction presque littérale d'une prière d'origine byzantine.<sup>8</sup> En modifiant son contenu stéréotype, Euthymius avait ajouté deux spécifications — le nom des Bulgares, comme compatriotes du saint de Rila, et la mention du roi bulgare contemporain, et de cette façon avait donné l'expression la plus éloquente de ses propres angoisses et espoirs pendant la tempête des invasions turques.<sup>9</sup> Évidemment, l'on serait fondé à attendre des indications plus explicites sur le danger turc, de la part de celui qui était à la tête de l'Eglise bulgare pendant la période la plus critique et qui, au moment de l'occupation de la capitale bulgare par les Turcs, était resté le représentant unique de la population devant l'envahisseur. Mais Euthymius était un disciple fidèle des hésychastes byzantins et, à l'instar d'un grand nombre de ses contemporains, au lieu de regarder en face le danger de la vie réelle, préférait se plonger dans le mysticisme et y chercher le refuge des désastres de la vie présente.

Pendant la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle fut composée, par le patriarche de Constantinople Calliste I (1350—1354, 1355—1363), une *Vie de l'anachorète et hésychaste bulgare Théodose de Tırnovo*. Ecrite originellement en grec, cette œuvre n'est connue que dans sa version bulgare,<sup>10</sup> faite probablement vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. L'original byzantin n'ayant pas été découvert jusqu'à présent, il est impossible d'établir dans quel degré nous avons ici une traduction littérale ou une réélaboration libre, pour pouvoir déterminer strictement la valeur des témoignages sur l'invasion turque que l'on y lit. En tout cas quand le patriarche constantinopolitain composa son œuvre, les conquérants faisaient encore leurs premiers pas dans les territoires balkaniques, et l'on ne connaissait pas

<sup>8</sup> J'ai en vue la prière semblable que l'on lit, dans l'Eglise orthodoxe, vers la fin des matines pendant le carême.

<sup>9</sup> Cf. aussi les textes chez Kałużniacki, op. c., 74, dans la *Vie de St Parascève (Petka)*: ты иси българьмъ красота, застоупница же и хранителница. о текѣ царє наши хвалєт се. твоимъ застоупникомъ всѣмъ ратующимъ насъ въспрѣимає. о текѣ градь нашъ оутвѣждает се и сѣтѣмъ поставлєнѣмъ побѣдоу. колицѣ многождѣ царє и варварѣ въсхотѣше твоєй славыи градь Тръновъ озлобити и безъ вѣсти сътворити, въ немже въсєчьствоє твоє лежить тѣло. на ты, якоже нѣкий храбрыи вождє, тѣхъ лица посрамлєна шгнала иси крѣпостію...

<sup>10</sup> Voir les éditions du texte et les études sur la *Vie de l'anachorète bulgare*: O. Бодянский, Житіе и жизнь преподобнаго ѿца нашего Θεодосіа... списано стѣнишимъ патриархомъ Константина града къръ Каланстома. Чтенія въ имп. обществѣ исторіи и древностей российскихъ при Моск. Университетѣ, кн. I (1860) IV—IV' pp. — В. Н. Златарски, Житіе и жизнь преподобнаго отца нашего Θεодосіа иже въ Тръновѣ постнишествовакаша списано скетнишимъ патриархомъ Константина града къръ Каланстома. Сборникъ за народни умотворения, наука и книжнина XX (1904) 1—41. — Cf. В. Сл. Киселков, Житието на св. Теодосий Търновски като исторически паметникъ. София, 1929; cf. П. Ников: Македонски прегледъ III. 2 (1927) 162—166. — Ив. Дуйчев, Изъ старата българска книжнина, II. Книжовни и исторически паметници отъ Второто българско царство. София, 1944 (XXIX) 212—228, 399—401. Cf. aussi la publication: Левкински Пардений, Послѣдованиє съ житіємъ преподобнаго и богоноснаго отца нашего Θεодосіа Търновскаго, иже на Кефаларскѣй горѣ постнишавше. София, 1951.

toute la terreur de l'invasion étrangère. Les données sur la conquête ottomane sont donc relativement peu nombreuses, mais il faut supposer qu'elles proviennent d'une source bien informée et d'origine bulgare. *La Vie de Théodose*, faisant déjà partie de la littérature bulgare du XIV<sup>e</sup> siècle, exprimait indubitablement les sentiments communs aux Byzantins et aux Bulgares concernant l'invasion turque.

Le patriarche Calliste nous raconte donc que le célèbre hésychaste byzantin Grégoire le Sinaïtès avait demeuré au commencement à l'Athos, mais « quand la tribu agarène attaqua toute la terre grecque et détruisa tous les lieux et toutes les régions », étant impossible d'y rester plus à cause de fréquentes « agressions barbares », il quitta la Sainte Montagne et chercha refuge dans la Paroria.<sup>11</sup> Théodose alla dans cette région de Paroria, située entre l'Etat bulgare et l'Empire byzantin, probablement dans la montagne de Strandža,<sup>12</sup> pour s'y associer au hésychaste fameux. Mais bientôt aussi cette région montagnarde n'était plus sûre pour les hésychastes parce qu'elle « fut remplie par des brigands et des assassins »,<sup>13</sup> évidemment des envahisseurs turcs.<sup>14</sup> « Accablé à cause des agressions inhumaines de ces assassins », de leurs « captures quotidiennes », le chef de la communauté monacale fut contraint de construire, avec l'aide matérielle du roi bulgare Jean Alexandre (1331—1371) une fortification qui devait protéger les moines des « attaques des brigands ». <sup>15</sup> Quelque temps plus tard Théodose lui-même et son disciple Roman essayèrent de leur côté de s'établir dans les solitudes de l'Athos, mais ils durent abandonner leur projet, toujours à cause des agressions turques.<sup>16</sup> Les deux moines

<sup>11</sup> Златарски, оп. с., 13: елма же агарѣнскын родъ въсоу гръцьскую земаю обече и поуста въса сътвори мѣста же и страны, изыде и тѣ ѿ вѣтнѣнше оне горы, не могу ѿ честихъ нахожденн карварскыхъ тамо сътворити прѣбыване...

<sup>12</sup> В. Сл. Киселков, *Срѣдновѣковна Парория и Синаитовиятъ манастиръ*. Сборникъ въ честь на В. Н. Златарски. София, 1925, 103—118. — Г. Н. Аяков, *Стари манастири въ Странджа*. Приносъ къмъ въпроса за мѣсто нахождението на Синаитовия манастиръ. Изв. на Българския археологически институт, XIII (1939) 253—264. — N. A. Bees, *Ein Buchgeschenk an das Madonna-Katakeryomeni-Kloster*. Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher XV (1939) 187—195. — Г. Н. Аяков, *Странджа*. Етнографски, географски и исторически проучвания. София, 1938, 160. — П. Делирадев, *Принос към историческата география на Тракия*, I. София, 1953, 307—308.

<sup>13</sup> Златарски, оп. с., 14: елма же парорское онѣ мѣсто пѣно разбонникъ и оубицѣ быхъ...

<sup>14</sup> Cf. Сырку, *Время и жизнь*, 153.

<sup>15</sup> Златарски, оп. с., 14: ѿ безчлнхъ онѣхъ оубицѣ нападеніа стоуживе си и ѿ нже на въсакъ дѣнь тѣхъ пѣнни и безмалъствовати ѿноу. ѿ не вставляюще нже чюднымъ старцемъ живущихъ мнишское житіе, послааеъ чюднаго сего Феодосіа, паче же истиннѣ рещи бл҃гого дара, къ нже тогда бѣлгарскаа правенѣому скуптра цѣкви александру. ... въса тому вѣдома сътворити, еда како въ мѣста прѣклонисе, оутвержденіе и приѣжище съ зиждеъ и ослабѣ и ѿдѣхнѣти чюдному подасть и соущимъ съ нимъ ... пригоу же прочее съвършившѣсе и цѣкви. безмалъне въсакъ и тишиноу положѣши, и разбонничскимъ нападенн прѣмѣнише.

<sup>16</sup> Златарски, оп. с., 16: не могу же ради карварскаго нахождениа тамо прѣбыване сътворити.



cherchèrent alors refuge dans un lieu qui était situé non loin de la ville de Mésembrie dans la Bulgarie Orientale.<sup>17</sup> Mais même ici il ne leur fut possible de demeurer longtemps parce que le lieu fut assailli par « des brigands et des sanguinaires ».<sup>18</sup> C'étaient fort probablement non des brigands ordinaires,<sup>19</sup> mais justement des Turcs qui pénétraient dans ces régions et opéraient leur ravages et pillages. S'étant transporté avec ses disciples dans les environs de Kélifarevo, près de la capitale bulgare d'alors, Tirnovo, Théodose ne put rester, même ici, tranquille, parce que les invasions turques le menaçaient toujours. Les Turcs faisaient des incursions dans la Thrace Orientale et arrivaient même dans les environs de la capitale bulgare.<sup>20</sup> *La peur des attaques turques* forme donc une des idées fondamentales que l'on découvre dans la Vie de St Théodose de Tirnovo.

Pendant les derniers lustres du XIV<sup>e</sup> siècle fut composée aussi la *Vie* d'un des disciples les plus fervents de Théodose — *Roman* ou *Romil*. Etant connue tout d'abord uniquement une version bulgare,<sup>21</sup> l'on avait cru que l'original fut composé en bulgare. Après avoir découvert, à la Bibliothèque du Vatican, un fragment grec d'une rédaction abrégée,<sup>22</sup> et plus tard une version grecque complète, conservée dans un manuscrit au monastère Diosiniou à Mont Athos,<sup>23</sup> il faut conclure que, originairement, la Vie fut écrite en grec, et qu'en même temps, fut faite une version bulgare. En somme, cette œuvre doit être considérée comme un monument de la civilisation mixte gréco-slave qui se forma au cours du XIV<sup>e</sup> siècle dans les monastères hésychastes de la Péninsule, où habitaient conjointement des moines grecs et slaves. Or, dans ce texte, nous trouvons quelques indications qui ont trait à la conquête turque. Ainsi, Г р е г о и р е — l'auteur

<sup>17</sup> Златарски, оп. с., 16—17. — Сырку, оп. с., 158.

<sup>18</sup> Златарски, оп. с., 17: ниже тоу тѣхъ остави безмалъно съдѣти добру нечестникъ, на и въздвигне оубице и кривоупице на безмалъное онѣ мѣсто, недоумѣахоу се что и сътвореть... испитахше кѣ опаснѣ мѣсто без страха соущи и въсакому разбонникоу негѣходно... и ѿ злыхъ моужен нечестно...

<sup>19</sup> В. Сл. Киселков, *Св. Теодосий Търновски*. София, 1926, 14—19.

<sup>20</sup> Златарски, оп. с., 30: крѣмени же немалу прѣшашоу, и измалатъскому роду въсоу макенонѣ попавникоу, ниже тѣхъ тамо оставашоу безмалъвы почивати. сиѣхъ ради прѣходенѣ ѿ тоудѣ пакы творитъ...

<sup>21</sup> П. А. Сырку, *Монаха Григория Житие преподобного Ромила*. По рукописи XVI в. Имп. Публичной библиотеки собранія Гильфердинга. С приложением службы преподобному Ромилу по рукописи XVII в. Белградской народной библиотеки. СПб, 1900. Памятники древней письменности и искусства, СХХХVI. — Б. Цонев, *Кирилски рѣкописи и старопечатни книги въ Загребъ*. Сборникъ на Българската академия на наукитѣ, I. Sofia (1913) 34, № 79, indique « прѣписъ отъ ново врѣме » avec « Lazara kneza život, i Romila pustinika ».

<sup>22</sup> Iv. Dujčev, *Un fragment grec de la Vie de St Romile*. Byzantinoslavica VII (1938) 124—127, d'après le Cod. Urb. 134, f. 258' de la Bibliothèque du Vatican.

<sup>23</sup> Iv. Dujčev, *Un manuscrit grec de la Vie St Romile*. Studia historico-philologica Serdicensia, II (1939) 88—92, d'après cod. 3666 (132), ff. 417—443' dans la bibliothèque du monastère de St Denys au Mont Athos. J'ai préparé l'édition complète de ce texte grec et j'espère pouvoir le publier bientôt.

de la Vie — nous parle des agressions des brigands dans la région de Paroria et des menaces que le roi bulgare Jean Alexandre leur adressa.<sup>24</sup> On nous dit plus loin<sup>25</sup> que, tandis que Roman et ses confrères habitaient à Paroria, le commandant de la citadelle de Skopelon<sup>26</sup> les avertit que les Turcs se préparaient — sous le faux prétexte de chasser, comme le faisait tant de siècles auparavant Attila,<sup>27</sup> — d'entreprendre une invasion dans ces régions. Il leur conseillait de chercher refuge dans le bourg construit par les autres moines, ou de quitter le lieu pour se sauver du danger. « En écoutant donc ce message néfaste — écrit l'auteur de la Vie<sup>28</sup> — nous fûmes remplis d'une telle douleur qu'il est impossible de l'imprimer. Des larmes coulaient de nos yeux quand nous devions abandonner notre chère solitude. » Peu de temps après Roman retourna encore une fois à Paroria et se réfugia dans les localités les plus désertes de la montagne.<sup>29</sup> Les Turcs continuaient leurs incursions dans ces parages. Ayant encerclé une fois les moines dans leur tour, ils avaient pillé leurs bêtes de somme et, en mettant siège devant le refuge des moines, les couvraient de leurs flèches. Terrorisés, les moines se dispersèrent.<sup>30</sup> D'après le témoignage de notre texte,<sup>31</sup> quand le despote serbe Jean Ougleša périt dans la bataille de Ćirmen, le 26 septembre 1371,<sup>32</sup> cet événement eut une réper-

<sup>24</sup> Сырку, оп. с., 12: нъ старца неотѣшнымъ бѣ въ истину никакже. бѣше бо тогда гадѣхъ крѣпкъ по мѣстѣхъ онѣхъ, яко не обрѣтати се въ кели старци ино что въ прѣпитаніе, тѣчно : ала нѣкаа рѣжца, ню же и вѣдоу кареще въ мѣсто късакы пище приемаху. нан нужде ради многаго злострада(а)нія оногю, нан за зѣланое томаніе злолютихъ разбонникъ, нхъ же и хусаве мѣста оногю жителемъ наричють. желѣза бѣ раждежена въ оутробе инокумъ вѣлагающе, истежуще ѿ нихъ нхъ же нмаху малыхъ потребъ. и снхъ приемающе ѿхождаху, вставляюще кожы рабы и слоужители, ѹлишены и тѣхъ самѣхъ ноужныхъ потребъ...; 14: цѣу бѣ ѿлеѣандру съ гнѣвомъ запрѣтешу многомъ разбонникымъ и ѹчинцамъ, нже обычанъ имѹщымъ нскушени наносити рабамъ бѣлымъ...

<sup>25</sup> Сырку, оп. с., 17—18.

<sup>26</sup> Сырку, *Время и жизнь*, 158 п. 3. — К. Иречек, *Княжество България*, II. Печатанія по България. Пловдивъ, 1899, 785, 685, 701.

<sup>27</sup> Cf. C. de Boor, *Excerpta de legationibus*, I. Berolini, 1903, 124, 32 sqq. — E. A. Thompson, *A History of Attila and the Huns*, Oxford, 1948, 106.

<sup>28</sup> Сырку, *Житіе*, 17: таковы же оубо ѹмыслѣнные похѣты мы слышатели бывше, нѣс' мощно рещи коликовы испълнѹхмсе болѣзни. слъзы бо точахусе ѿ очюхъ нашихъ любезнѣишимъ пустынемъ ѿлоучитисе хощемъ.

<sup>29</sup> Сырку, оп. с., 18: вставляемъ Загоре и погоре, елико ногоу имѣ, оутекомъ въскорѣ постиже, страхъ мюсѹлманскыи ни въ чтоже вѣмѣнень... въ внѹтряннѹю поустыню горы въшъдъ, колѣну въдрѹзи...

<sup>30</sup> Сырку, оп. с., 19: многашъ вѣходѹще въ горѹ онѹ мюсѹлманы, якоже скопелскыи кѣфалъ прѣдизываеи бжтенымъ промысломъ подвижемъ, окрѹжаху многашъ пнргъ и стрѣлами нныкы стрѣлающе, вѣзъмше же прѣвѣи и бѣмѣноснаа животноа нхъ. тѣмже оубо швсеше иншци яко дос(то)итѣ, изыдоше ѿ мѣста, ннѣ инамъ разскашеше, прѣвѣи пнрагъ запалнеше, яко да не въселет се въ него бѣопротвенни.

<sup>31</sup> Сырку, оп. с. 32: да яко по малѣ вѣмѣни нѣкоемъ саѹчи се и оубіеніе быти христіанствѣнѣишаго деспота Оуглеше, метежа и страхъ вси иншци, нже въ стѣнъ горѣ сен живѹщени испълншеше, и паче же нже въ шшальничствѣи въ безмалѣи въ поустыняхъ сѣдѣщен. тѣмже и иншци ѿ ошальничъ тогда ѿ стѣи горы изѣтгоше...

<sup>32</sup> Sur cette bataille voir les indications chez Babinger, *Beginn der Türkensteuer*, 29, n. 113. — Bréhier, оп. с., 456—458. — Иречек, *Историја Срба*, I, 324—326: « с бит-

cussion profonde aussi à Athos, parmi les moines et les anachorètes. Confusion et peur saisirent tous les moines et surtout ceux qui menaient la vie d'ermites et demeuraient dans des lieux isolés. Pour cette raison un grand nombre d'entre eux *quittèrent Athos* et cherchèrent refuge ailleurs. Roman ou Romil lui-même dut aller alors jusqu'à la côte de l'Adriatique, à Valona.<sup>33</sup>

De la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle nous possédons aussi quelques notes marginales qui se rapportent à l'invasion turque dans les régions balkaniques. En premier lieu il faut citer ici la note du moine Isaja<sup>34</sup> de 1371, ajoutée à la version slave de *Denis l'Aréopagite*.<sup>35</sup> Après avoir mentionné que la traduction fut commencée pendant des années heureuses, Isaja ajoute qu'il termina son travail à une époque très malheureuse: « J'ai terminé cela — écrit-il — pendant les temps les plus malheureux quand Dieu inspira de colère aux chrétiens des régions occidentales (de la Péninsule Balkanique) et quand le despote Ougleša leva toute l'armée serbe et grecque, avec son frère le roi Vülkašin et plusieurs autres seigneurs — une armée choisie d'environ 60.000 hommes. Ils partirent vers la Macédoine (la Thrace Orientale), pour chasser les Turcs, sans comprendre que personne n'est en état de s'opposer à la colère de Dieu. Ainsi, loin de réussir à chasser les Turcs, eux-mêmes ils furent exterminés par eux. Là tombèrent leurs os et restèrent sans sépulture. La grande multitude d'eux périrent — les uns furent tués par l'épée, les autres furent emmenés en captivité, et seulement quelques-uns se sauvèrent. *Malheur et cruauté* se répandirent dans toutes les villes et territoires de l'Occident (la Péninsule Balkanique), tels que les oreilles n'en avaient pas ouï, et les yeux n'en avaient pas vu! Après le meurtre du despote Ougleša, cet homme vaillant, les Ismaélites se répandirent et se dispersèrent sur toute la terre, comme des oiseaux dans l'air. Ils faisaient périr certains des chrétiens par l'épée, en emmenaient d'autres en captivité, tandis que les autres furent anéantis par une mort intempestive. Ceux que la mort avait épargnés, périrent de la *famine*, parce qu'il arriva une telle famine dans tout le pays qu'il n'y en avait pas eu depuis la création du monde, ni — ô, Jésus

ком на Марици починье турско господство над јужним Словенима». — Новаковић, *op. c.*, 168—193.

<sup>33</sup> Сырку, *op. c.*, 32: тогда селеніе творить сѣби въ поустыни гл҃гменъ Явлонъ... и малѣ ко-  
ланѣу въдрѣзырь, въ нѣмъ мѣткы и мѣлєна благопрѣтнаа бѣ възснєла прѣбѣнкаше. сѣ слышавше нѣ  
страха ради иноплѣмєнникѣ, ѿ сѣбе гори избегши и нѣщѣ желаниємъ распалєнѣмъ съ скоростіє при-  
хѣждахѣ къ прѣ(ѣ)н(ѣ)добному...

<sup>34</sup> Sur lui voir l'étude de Vl. Мошин, *Житие старца Исаји, игумена Русскаго монастыря на Аѡнѣ*. Сборник Русскаго археологическаго общества въ Корол. Юго-славии III (Белград, 1940) 125—167.

<sup>35</sup> Л. Стојановић, *Стари српски записи и натписи*, III. Београд, 1905, 41—44, № 4944. — Ђорд. Иванов, *Български старини изъ Македония*. София, 1931, 225—227. — Дуйчев, *Изъ старата българска книжнина*, II, XXVII, 174—176, 390—391. — Мошин, *op. c.*, 154—158.

miséricordieux! — devrait y être dorénavant. Ceux enfin qui furent épargnés aussi par la famine, furent attaqués, par la permission divine, par des loups, de nuit et de jour, et furent dévorés par eux. Hélas, une vue triste était ce que l'on pouvait observer alors. La terre resta déserte de tous ses biens: gens, bétail, et fruits! Il n'y avait alors ni prince, ni chef, ni gouverneur parmi les gens, ni sauveur, ni libérateur, mais tous furent remplis de peur devant les Ismaélites, de sorte que mêmes les cœurs des hommes les plus vaillants devinrent des cœurs très faibles de femmes... Et alors les vivants en vérité estimaient heureux ceux qui étaient morts auparavant. Croyez-moi — s'écrie à la fin Isaja, — ce n'est pas seulement moi, qui suis ignorant de tout, mais même le très sage parmi les Hellènes, Libanius,<sup>36</sup> ne serait pas en état de décrire le mal qui avait atteint les chrétiens des régions occidentales (c'est-à-dire de la Péninsule Balkanique). » Il aurait été difficile donc de trouver dans toute la littérature des Slaves du Sud du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> siècles une pièce plus éloquente sur la conquête ottomane, que ne l'est cette simple note de l'écrivain slave. Après le désastre de 1371, le tableau en effet était désespéré...

Quelques observations très intéressantes pourraient être faites en étudiant le texte du *Synodikon de l'Eglise bulgare*,<sup>37</sup> au moins de la partie qui fut composée, en Bulgarie pendant la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. On pourrait supposer même que le dernier patriarche de la Bulgarie médiévale prit part à la rédaction de ces suppléments au texte fondamental du Synodikon.<sup>38</sup> Ainsi, en parlant de la princesse Mara-Tamara, fille du roi bulgare Ivan Alexandre,<sup>39</sup> on lui consacre « aeternam memoriam » parce qu'elle avait épousé « le grand émir » turc Mourad I<sup>er</sup>, pour sauver son peuple: *Кѣра Ѡамари дъщерѣ великаго црѣ Іуванна Ялѣандра великои г(оспо)ждин обржчници же сжици великаго амирѣ Ямоурата оданѣ же быехи за нѣ рода радн блѣгарскаго. Она же тамо шедши и кѣрѣ православиѣ съхраниши и родъ свои свободѣши и добрѣ и блѣгочестнѣ поживши и съ миромъ скончавшисѣ, кѣчнаѣ памѣть.*<sup>40</sup> Il faut noter qu'ici l'appellation « grand émir », que l'on lit aussi dans autres sources contemporaines,<sup>41</sup> n'est aucunement un terme d'adulation, mais uniquement un titre officiel qu'on reconnaît au sultan turc.<sup>42</sup>

<sup>36</sup> М. М. Башић, *Из старе српске књижевности*. Београд, 1931<sup>4</sup>, 286, п. 5: « Који је ово јелински писац Ливиније, није познато, ако не мисли на римског историчара Ливија ». — Мошин, *ор. с.*, 156; « ритора Либанија ». Il s'agit sans doute du philosophe et rhéteur païen du IV<sup>e</sup> siècle Libanius (ca. 314—ca. 395).

<sup>37</sup> М. Г. Попруженко, *Синодикъ царя Борила*. София, 1928.

<sup>38</sup> Попруженко, *ор. с.*, XCIII sqq., CXXX, CLXXVI sqq.

<sup>39</sup> Ников, *Турското завладѣване на България*, 61—63, 65.

<sup>40</sup> Попруженко, *ор. с.*, 89 § 124.

<sup>41</sup> Cf. ici note 66.

<sup>42</sup> Voir les indications chez Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica*. II. Sprachreste der Türkvolker in den byzantinischen Quellen. Budapest, 1943, 71—72.

Mais dans le Synodikon il y a quelques passages où l'on chante « aeter-nam memoriam » à un certain nombre de personnes qui avaient péri en luttant contre les envahisseurs ottomans. On y trouve les noms de deux boljars Prijazd et Baldjo qui périrent « pour la foi de leur souverain », c'est-à-dire en défendant le pays de l'invasion étrangère: Прото-келіштіноу Прияздъ и вѣсехадъ Балдѣю, иже оубиени бышѣхъ за вѣкры гѣа сегоу, вѣчнаа памѣат.<sup>43</sup> Un second passage est encore plus significatif: on y a commémoré les noms de quelques Bulgares, en y ajoutant en mention générale « tous ceux qui, avec eux, avaient fait preuve de courage contre les Turcs impies et avaient versé leur sang pour la religion chrétienne » Гамироу, Івнчю, Доброміроу, Іванышоу и вѣси елици съ ними мѣжъствовакше на безбожныѣ туркы и крѣкы своѣ пролашѣхъ по православиѣи вѣрѣ хри-стианстѣи...<sup>44</sup> Dans un paragraphe suivant on a énuméré 16 autres noms, évidemment toujours de défenseurs du pays contre l'invasion turque.<sup>45</sup> Immédiatement après viennent les noms du Vülkašin et de Jean Ougleša qui avaient péri en combattant contre les envahisseurs turcs dans la bataille de Ćirmen, le 26 septembre 1371: Вѣлкашиноу краљу, вѣч-наа памѣатъ). деспотю Оуглишоу, вѣчнаа памѣатъ).<sup>46</sup> En commémorant tous ces noms, on glorifiait d'une façon indubitable, du haut de la chaire ecclé-siastique, la lutte contre les conquérants asiatiques.

Un contemporain du patriarche Euthymius, le métropolite de Vidin, (dans la Bulgarie du Nord-Ouest), Joasaph, nous a laissé un sermon en honneur de *Ste Philothéa*.<sup>47</sup> Son œuvre a été composée après la conquête turque de la capitale bulgare et des territoires qui formaient l'Etat du roi Ivan Šišman, et avant l'occupation par les Turcs de la petite prin-cipauté de Vidin, donc pendant la période bien déterminée de 1393 à 1396.<sup>48</sup> La menace turque frappait déjà à la porte de la citadelle de Vidin, et l'on avait donc une idée claire du danger qui incombait. Le métropolite nous parle de l'occupation de la ville de Tirnovo par les Turcs, de la destruction déplorable de cette ville et des autres villes qui sont dans ses environs: на мѣсто оно ради безвѣстныхъ тайныхъ божиныхъ гнѣвъ и нашестви велико агарѣнское сътвори се, оубы, и конѣчное разрушени оумилинно града того съдѣка се съ окрѣстными, не вѣмъ како, попоущениемъ вѣсеснаго

<sup>43</sup> Попруженко, op. c., 90 § 134.

<sup>44</sup> Попруженко, op. c., 94 § 167.

<sup>45</sup> Попруженко, op. c., 94 § 168.

<sup>46</sup> Попруженко, op. c., 94 §§ 170—171.

<sup>47</sup> Voir l'édition du texte chez E. Kałużniacki, *Aus der panegyrischen Litteratur der Südslaven*. Wien, 1901, 89—128. Une version bulgare voir chez B. Сл. Киселков, *Митрополитъ Йоасафъ Бдински и словото му за св. Филотея*. Българска историческа библиотека, IV. 1 (1931) 169—206; Дуйчев, op. c., XXX, 250—259, 403—404 (fragments).

<sup>48</sup> Cf. К. Иречек, *Българский царь Срацимиръ Видинский*. Периодическо пи-сание на Българското книжовно дружество I (1882) 42—45.

промысла, егоже соудобъ глѣбна велика...<sup>49</sup> Suivant la mode byzantine, Joasaph a cherché à exprimer sa douleur devant les tristes événements dont il était témoin, au moyen d'une longue série de citations, empruntées à l'Écriture Sainte. Bien que toutes ces citations, adroitement choisies, aient presque rendu obscure la pensée individuelle de l'auteur, il nous a donné çà et là une indication réaliste et directe. On avait élaboré, dans la littérature byzantine, un schéma que nous retrouvons presque partout où l'on parle d'une conquête et d'une invasion étrangère.<sup>50</sup> Dans sa description, Joasaph a employé un schéma pareil. Il nous dit que sous les armes des conquérants étaient tombés tous les hommes; les sacerdotes et les citoyens furent chassés de la ville et durent subir des tortures et des outrages; le patriarche lui-même fut envoyé en exil; les sanctuaires furent détruits et les gens restèrent sans toit (егда въсакъ възрастъ моужьскаго пола оружьемъ паде се. егда нектроуемое чюдѡ съверъшааше се, еѣдноє Іереме при- глашающи пакы: пролаше крѣкъ ихъ, рече, шко вѣдоу окръсть Іеросалима, и не бѣ погрѣбен. полежаще троупа рабъ тѡихъ брашна птицама небеснымъ, паѣти прѣподобныхъ тѡихъ звѣремъ землянымъ (*Psalms*, LXXIX, 2—3; cf. *Jerem.*, XVI, 4, etc.) ... тогда архіерейство и гражданства изгонимо быкааше оумилѣнѣ, въ моужы же и облыгана многѡобразно издаваемъ, и ш бѣды, и патриаршескому заточению бывшѡу ради благочѣстіа, сѣктилоу оному сѣ- тливомъ и христѡподобномуу образу, егда шт прѣмншгыхъ слыша се: оуни оубѡ еѣ слѣнцоу оугасноути, нежели бѣдимекоу языкоу оумалѣноути... тогда въ нектхѡдимѡмъ свѣтаа светыхъ скеръннынъ ногы въхождааху... свѣщенници же, оуны, и людѣ и прѣмншгѡмъ съборища на шснинѣ страждаху, ни храмы молитвенны имѡущѣ и ниже шт законъ правды, нечѣстивымъ равно, приѣмающе... дано оубѡ бысть лютѣ съпротивнымъ бѡгѡуштынѡмъ гнѣвомъ на благочѣ- стивыѣ иршти се, и дрѣзновѣннѣ сѣлашъ нечѣстивыхъ на благочѣстивыѣ...<sup>51</sup> D'après le témoignage de notre auteur, les conquérants avaient imposé, par des moyens divers, leur propre religion à une partie de la population subjuguée (и, ш безмѣстіа, мнѡшн въ неподобнѣи еѣркѣ Моамедѡвѣ приеръ- гоше се, ови оубѡ страхомъ оужасше се, нѣциѣ же ласканми оумекчѣше се или имѣнми прибытка побѣждѣни бывше, дроузни же простотою нрава прѣлащѣше се, писаниѣмъ же и лѣщенѣмъ прѣсѣвъѡкоупише се съпротивнымъ).<sup>52</sup> A la fin, après avoir qualifié la sainte protectrice commune des chrétiens (общѡю христіанѡмъ застоупницоу, рѣшитѣлницѡу недооумѣннынѡмъ сѣтованіѣмъ, плѣн- ныѡмъ оскѡбождѣнѣ, заточеныѡмъ възвращѣнѣ), Joasaph lui adresse la prière ardente de leur assurer « la délivrance et l'affranchissement de tous les maux de la part des païens, des invasions barbares et de toute colère et

<sup>49</sup> Kałużniacki, op. c., 109—110.

<sup>50</sup> On pourrait indiquer plusieurs exemples dans la correspondance du patriarche de Constantinople Nicolas I<sup>er</sup> Mystikos avec le roi bulgare Siméon (893—927): voir Migne PG CXI (1863), coll. 39—196, par exemple coll. 85, 124, 140, 160 *passim*.

<sup>51</sup> Kałużniacki, op. c., 109—110.

<sup>52</sup> Kałużniacki, op. c., 110—111.



L'auteur de cette inscription simple et naïve était donc un des boljars de l'armée du dernier roi bulgare. Il avait combattu contre les envahisseurs pour défendre la religion chrétienne et avait supporté de grandes souffrances. Au contraire, un autre scribe a trouvé seulement la force d'annoter que les Turcs avaient attaqué le roi de Tirnovo Ivan Šišman et qu'il fut défait par eux.<sup>59</sup> Un scribe, après avoir donné quelques détails sur la bataille de Kossovo en 1389,<sup>60</sup> ajoute: « Tous les chrétiens qui périrent alors et versèrent leur sang, le Seigneur Dieu les fit honorer comme tous (les martyrs) qui ont souffert pour son nom... » (все же тогда погублены и кровь свою пролившие (хри)стиани Господь богъ сподоби съ всеми пострадавшими за име нго...). D'après ce scribe donc les combattants contre les envahisseurs ottomans étaient en réalité de vrais martyrs de la foi chrétienne. Mais un autre scribe, en mentionnant de la défaite de l'armée serbe dans la bataille de Čirmen, exprime l'opinion que ce n'était que le résultat de la colère divine.<sup>61</sup> Dans une note datée de 1388, un scribe nous

<sup>59</sup> Ю. Трифонов, *Животъ и дейность на Константина Костенецки*. Списание на Българската академия на наукитѣ и изкуствата LXVI (1943) 291—292: при хртѣубиен-вѣмъ цѣю и послѣдному българину Шишману, попушениемъ всеселаного къ живота съ црѣвѣмъ обнажена ѿ измаланьского цѣа Блазита, сѣа Имурата цѣѣ оубиеного на косоку Милошема, в лѣ(то) ѿца, тогда и бѣдѣи еѣ въ Стенинѣхъ изганѣтас надеже и конецъ житно прѣмь... црѣкы же Петротиса падшиса до основани ѿ нечастныхъ вѣрѣмь владѣщихъ, темже и грѣбъ стѣго неѣдомъ оустроиса до днес... — Cf. Б. Цонев, *Опись на славянските ръкописи въ Софийската народна библиотека*. II. София, 1923, 33: „Из Радославъ Келмѣвъ ѿ Канѣра придохъ въ сѣмъ монастырѣ храмъ с. Иан. Имѣахъ лѣтъ 167 въ неже лѣтъ баху нападнали туркамъ къ Търновѣтѣмъ царѣ Іо. Шишманъ и разбѣиъ енде ц(а)ря ѿ туркамъ“. Un scribe de la fin du XVIII<sup>e</sup> ou du commencement du XIX<sup>e</sup> siècle a copié ici une note marginale du commencement du XV<sup>e</sup> siècle qu'il avait trouvée dans le manuscrit.

<sup>60</sup> Стојановић, *op. c.*, III, 44, № 4945. Voir aussi *ibid.*, 44—45, № 4946; 45—46, № 4947. — Sur la bataille de Kossovo en général voir Јиречек—Радонић, *op. c.*, II, 90—93. — Новаковић, *op. c.*, 186 sqq. — Gibbons, *op. c.*, 173 sqq. — Vasiliev, *op. c.*, II, 398 sqq. — Ostrogorsky, *op. c.*, 393. — Bréhier, *op. c.*, 461 sqq. — Sur cette bataille voir aussi les études spéciales: Н. Радѡјчић, *Грчки извори за Косовску битку*. Гласник Скопског научног друштва VII—VIII (1930) 163—175. — Idem, *Die griechischen Quellen zur Schlacht am Kossovo Polje*. Byzantion VI (1931) 241—246. — Н. Grégoire, *L'opinion byzantine et la bataille de Kossovo*. *Ibid.* 247—251. — N. Radojčić, *Die griechischen Quellen zur Schlacht am Kossovo Polje*. Actes du III<sup>e</sup> Congrès international d'Etudes byzantines. Session d'Athènes, Octobre 1930. Athènes, 1932, 315—319. — А. Олеснишки, *Грчки извори о Косовском боју*. Гласник Скопског научног друштва XIV (1935) 59—98. — М. Braun, «Kossovo». *Die Schlacht auf dem Amselfelde in geschichtlicher und epischer Überlieferung*. Leipzig, 1937. — Ст. Станојевић, *Кад је убијен цар Мурад?* Гласник Скопског научног друштва XV—XVI (1936) 45—51. — М. Динић, *Хроника сен-дениског калуђера као извор за бојева на Косову и Ровинама*. Прилози XVII 1 (1937) 51—66. — Ћ. Сп. Радѡјчић, *Савремене вести о Косовској битци код руског путописца Ђакона Игњатија*. Старинар XII (1937) 47—54. Cf. М. Пурковић: Гласник Скопског научног др. XIX (1938) 251—252. — М. Динић: Глас CLXXXII (1940) 133—178.

<sup>61</sup> Стојановић, *Стари српски записи и натписи*, I. Београд, 1902, 45, № 134; p. 45 n. 1: «Мисли се без сумње српска погибија на Марици». — *Ibid.*, 51—53, № 162.



avertit que « les étrangers maudits » avaient détruit l'église du monastère de Gračanica, en Serbie, avaient brûlé le tour du monastère et fait périr beaucoup de personnes. Un prêtre (« le pécheur p o p e N o v a k ») exprime la douleur commune devant la mort héroïque du prince serbe Lazar, qui succomba dans la bataille de Kossovo:<sup>62</sup> да не вѣдомо есакомоу... ꙗколика тѣга бѣше по земан кади се ꙗви кнезь... вѣлики царь тѣрски... Et plus loin: колика тѣга бѣше по земан за кнеза Ла(за)ра до(ба)... Il faut ajouter que le peuple serbe n'a jamais oublié son héros national. L'existence de quelques textes hagiographiques qui lui sont dédiés, en est la meilleure preuve.<sup>63</sup> En glorifiant le prince, on glorifiait la lutte contre les envahisseurs asiatiques. Parmi les textes liés au nom du prince Lazar, il faudrait citer ici au moins l'éloge, composé, semble-t-il, vers la fin même du XIV<sup>e</sup> siècle: въ краснихъ мира сего въспиталь се еси вѣ юности сконче, в неки моучениче, кнеже лазаре, ... господствеваля еси и земаню вѣчьстемъ си. и въ всехъ благыхъ възвеселихъ еси въ роужении ти християни, и моужьственнымъ сердцемъ и желаниемъ благоусти (v. l. благочестия) изышля еси на змя и съпостата божьственныхъ цркъвъ, расоудихъ нестрпимо бити сердце твоемоу, зрети християни вѣчьстемъ ти владдемымъ бити изманатени, аще ли сего неполучиши, вбавити се кровю сконю, и съвкоупити се съ кон небснаго цара. тѣмъ же и дѣтъ желеме получилъ еси, и змя оубилъ еси, и моучениа вѣнцы въсприелъ еси вѣ бога. и нынѣ не въ забвении постави възлюбленнаа ти чѣда, нѣже сирхъ вставиля еси прѣшкственнымъ твоимъ. тебе бо оупразниешоу се въ небснаа веселя вѣчна, многи скръби и болѣзни вбави възлюбленнаа ти чѣда, и въ мнозѣхъ скръбехъ житие проваждяють. владдемы бо соуть изманатени, и трѣбують въси помощи твое...<sup>64</sup>

Tandis qu'un scribe s'est contenté d'annoter seulement la prise de la ville de Skopie par les Turcs en 1392,<sup>65</sup> un autre plus tard annota, dans un manuscrit conservé au monastère de Slepčе en Macédoine,

<sup>62</sup> Стојановић, *op. c.*, I, 53, № 164; 55, № 171.

<sup>63</sup> Voir les indications des sources dans l'étude de Вл. Качановский, *Сербския жития и летописи, как источник для истории южных славян в XIV и XV веках*. Славянский сборник III (Петербург, 1876) 193—196. — Башић, *op. c.*, 244—247, 250—254, où sont données les versions en serbe moderne des textes relatifs. Quant à la question de l'auteur d'un de ces textes, voir une indication intéressante chez St. Stanojević dans *Archiv f. slavische Philologie* XVIII (1896) 414 n. 1. Voir aussi les renseignements dans l'étude de Ђ. Сп. Радојчић, *Избор патријарха Данила III и канонизација кнеза Лазара*. Гласник Скопског научног друштва XXI (1940) 33—81.

<sup>64</sup> Voir l'édition du texte chez P. J. Šafařík, *Památky dřevního písemnictví Jiho-slovanův. Okázky občanského písemnictví*. V Praze 1870, 27—28. — Cf. aussi Стојановић, *op. c.*, I, 61—62, nr. 198. Une version en serbe moderne chez Башић, *op. c.*, 250—251.

<sup>65</sup> Стојановић, *op. c.*, I, 56, № 177. — Йорд. Иванов, *op. c.*, 115, № 24. Cf. Ив. Снегаров, *Скопската епархия*. Годишник на Софийския университетъ, богосл. факулт., XVI 2 (1938—1939) 1 sqq.

les événements contemporains.<sup>66</sup> Il nous dit que le manuscrit fut écrit en 1393: « pendant ces jours, où, par la permission de Dieu, — écrit-il — nous fûmes livrés, à cause de nos péchés, entre les mains d'ennemis iniques et abominables et sous le pouvoir d'un roi qui est le plus injuste et le plus perfide que tous les autres sur la terre. Et alors, à cause des Ismaélites impies, il y eut un dépeuplement et une douleur si grands qu'il n'y en a jamais eu, et n'en aura jamais à l'avenir » (въ дни въ нѣже попу- щениемъ божинмъ прѣдани быхомъ грѣхъ ради нашихъ въ рѣцѣ крагы безза- конныхъ и мръскихъ и царю неправднѣ и лукавѣишоу паче всѣхъ земли. и тогда бысть запустѣние и скорбь велиа въ безбожныхъ изманихъ, иже не бысть ни бѣдетъ).

Un témoignage précieux sur les derniers jours de l'Etat bulgare médiéval et sur la conquête turque, nous a été laissé par un des disciples d'Euthymius, Grégoire Camblak.<sup>67</sup> Il est vrai qu'il composa son éloge du dernier patriarche bulgare quelques années après la mort de celui-ci,<sup>68</sup> sans avoir été témoin des événements mémorables qui se dérou-

<sup>66</sup> Стојановић, *op. c.*, I, 57, № 182. — Voir aussi *ibid.*, 59, № 193. — 63, № 200: по прѣшкстению же и тѣхъ господъ начеть господувати велики амира Памизта, и съе свето мѣсто начеть разарати се и шипустквати. — *Ibid.*, 66 № 208: писа Иканко слова сиа въ дни цара Балзита. — Une indication sur la conquête turque se trouve peut-être aussi dans le texte d'une inscription bulgare de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, malheureusement très fragmentaire: азъ блгочестниа і хѣтолюбн[ра Мѡриа снѣ]хѡ прѣеанкаго црѣ Іу Ялксанъ[дра спрѣлѣа црѣ]ка . . . . . дошел[ши ми здѣ] и вѣрѣтши зема кѣг[арска]а шмрь[сена ѿ] изман[антъ . . .]. Voir Ив. Гошев, *Търновски царски надгробен надпис от 1388 година*. Български старини XIV (София, 1945) 7. — Cf. Дуйчев, *op. c.*, 416—417. La reconstruction du texte est très difficile. Il faut indiquer ici aussi la notice que l'on trouve dans la Vie du moine Isajia (sur lui voir ici la note 34), publiée par Н. Дучић, *Старине Хилендарске*. Гласник српског ученог друштва LVI (1884) 63—77; p. 76: пошкльшоу же нѣкогда въ лавроу блаженному, и съ нимъ нѣтъ братни чѣстныа мѡжи инокъ. ш, оуы мнѣ, нѣкыи ради потрѣбн, выпадоше по срѣдѣ варваръ и всѣхъ похватакъше въвѣргоше въ кораба. прѣподобнаго же шѣца Исаяю они проклетн крѣкопнице немилостивн толко бнше по всемоу тѣлоу и по скетѣн глагѣ тако и всемоу тѣлоу обагрити се крѣвно. нь, ш, сѣтн ш скрен коланка ни оскрѣтоше тогда. нь Исая по смотренню божню прилоучише се праведному. многы бо скрен праведному. нь благин и снанин и чловеколюбивн милостивн Богъ свое оугодники бнѣтъ искоушати, нь сѣмрѣти не прѣданы до коньца. и ѿ сѣ напасти въскрѣ блаженнаго съ всю благостнию свободн мановениемъ своимъ якоже шнѣ вѣсть... D'après Мошин, *op. c.*, 167, « неизвестно, ни какіе варвары захватили Исая съ его спутниками, ни какимъ путемъ освобождены были подвижникъ изъ плѣна ». Si l'on considère les incursions entreprises par les Turcs dans l'Athos pendant la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, il est fort probable que ces « Barbares », dont nous parle la *Vie du moine Isaja*, étaient justement des Turcs.

<sup>67</sup> Sur lui voir, entre autre: А. И. Яцимирский, *Григорий Цамблак, Очерк его жизни, административной и книжной деятельности*. СПб, 1904. — N. Bănescu, *Peut-on identifier le Zambalac des documents ragusains?* Mélanges Ch. Diehl, I. Paris, 1930, 31—35. Cf. aussi la note de Fr. D(ölger) dans *Byz. Zeitschr.* XXXI (1931) 450—452. — Voir aussi E. Turdeanu, *Grégoire Camblak: faux arguments d'une biographie*. Revue des études slaves XXII (1946) 46—81. — J. Ostrowski, *Camblak (Grégoire)*. Dictionnaire d'histoire et de géographie eccl. XI (1948) 546—547, et la note critique de V. L(aurent) dans *Byz. Zeitschr.* XLIII (1950) 458.

<sup>68</sup> Voir l'édition de Архим. Леонид, *Нова грађа за бугарску историју*. Гласник српског ученог друштва XXXI (1871) 243—291. — Kałużniacki, *Aus der paneg. Litte-*

lèrent en Bulgarie pendant ce temps-là. Malgré cela, l'œuvre de Camblak doit être considérée comme une des sources principales pour l'étude des faits historiques et de l'état d'esprit au temps de la conquête turque. Ayant quitté son pays natal peu de temps avant l'occupation de Tirnovo par les Turcs, Camblak connaissait bien la menace ottomane. Il y revient plusieurs fois dans son récit. Ainsi, il nous dit<sup>69</sup> qu'un jour Euthymius, ayant visité Théodose de Tirnovo, dont il était le disciple spirituel, le trouva dans sa cellule tout en larmes. A sa demande, le moine lui expliqua que la cause de sa tristesse était le dépeuplement complet de la région qu'ils habitaient en suite d'une invasion turque (приѣти еже въ агаренъ страны мноѣ тако-вымъ киненое быти штеѣщающе и конечное запустѣние желаемыа поустыниа шны). Aux dires de notre auteur, la prophétie de l'anachorète se vérifia bientôt. Les « Barbares », ajoute Camblak, commencèrent à ravager toute la contrée (варваромъ иже шкрѣсть въскъ плѣнѣющимъ), et les deux moines, maître et disciple, furent obligés de chercher le salut dans la capitale byzantine.

Après avoir raconté l'activité d'Euthymius comme patriarche de la Bulgarie, Camblak nous donne une description assez détaillée de l'occupation de la ville de Tirnovo par les Turcs en 1393.<sup>70</sup> Sans nommer directement le sultan Bajazet I<sup>er</sup> qui fit la conquête des territoires bulgares, Camblak nous dit que « le roi barbare », enorgueilli « par ses victoires et la conquête de plusieurs pays », ayant entendu parler de la ville de Tirnovo, eut le désir de la conquérir (варварскы царь, похвадами и оудръжаниемъ многыхъ азыхъ къзнес сѧ, понеже слышаше о такомъ градѣ, ... изволи доброненакитный того разорити). Quand le sultan mit le siège devant la capitale bulgare, « les armées féroces » qu'il avait amenées, occupèrent un vaste territoire autour de la ville. Le Barbare, affirme Camblak, sévissait et menaçait de brûler les habitants, de les tailler en pièces et de leur infliger la mort de quelque autre manière s'il refusaient de lui obéir (и реще сѧ варвару, прѣтаети, огнемъ съжизати, на оуды съскцати обѣщавающе сѧ и инымъ ноуднымъ съмрътемъ прѣдати, иже тако прѣбжджтъ неповиноужие сѧ). Mais, forcé de dire enfin que le sultan réussit à occuper la capitale bulgare, Camblak ajoute que ce ne fut pas à cause de sa propre force, mais parce que telle fut la décision secrète de Dieu.

Bien que, dans sa description de la conquête de Tirnovo, Camblak ait suivi, en partie, le schéma général et ait noyé son récit dans les flots de la rhétorique byzantine, il nous en a donné néanmoins un tableau impressionnant.<sup>71</sup> Sans doute, c'est la description la plus émouvante de l'ancienne littérature bulgare. Dans le désir de glorifier son héros, Camblak ne s'est

ratur, 1—88. Quant à la date, voir Сырку, *Время и жизнь*, XII sqq. — Яцимирский, *op. c.*, 469, 208—209.

<sup>69</sup> Kałużniacki, *op. c.*, 33—34.

<sup>70</sup> Kałużniacki, *op. c.*, 50—53.

<sup>71</sup> Kałużniacki, *op. c.*, 51 sqq.

pas fait faute de traiter les envahisseurs en des termes particulièrement forts. Ainsi, en parlant de l'expulsion du patriarche de son église, il nous dit<sup>72</sup> que cette église fut occupée par « les auteurs de l'impudence », par « les Assyriens » — se servant ici d'un terme emprunté à la Bible, — et que « les choses les plus sacrées et vénérables furent jetées aux chiens » (И АБІЕ УТ ЦРЪКВЕ УТГОНИТ СЯ ЧРІЙ, ПРИЕМАЮТ ЖЕ СІЯ ДЪЛАТЕЛЕ СТОУДА, БЪ ИНОПЛЕМЕННЫХЪ РЪЖКИ КЪКОТ ЗАБѢТА КЪПАДАЕТЪ, СКАТАА СКАТЫМЪ АССУРИИМЪ БЪ ВЕЛАСАТИ БЫЕЛАЖЪ И, ЕЖЕ ИСТИННѢЙШЕЕ, СКАТАА ПЪМЪ ПРЪДАЛАГАЖЪ СЯ). En même temps, il fait l'éloge de l'héroïsme du patriarche qui eut le courage de se présenter devant le sultan pour calmer « sa soif de meurtres » (ТОГО ОУБИСТКОМЪ ДЫХАЮЩЕЕ СТЪРМЛЕНІЕ ОУТОЛАЕТА), et contribua à adoucir « l'aspect terrible du barbare » (ГРОЗНОЕ УНО КАРКАРА КИДЪНЪ), parce que même « la démence barbare a d'habitude vergogne devant la vertu d'hommes pareils » (ВБЫЧЕ БО И КАРКАРСКОЕ НЕИСТОКЪСТВО ТАКОВЫХЪ МОУЖЕЙ СТЫДЕТИ СЯ ДОБРОДЪТЕЛИ). Il est intéressant de noter l'aveu de Camblak, que le sultan, après avoir fait des promesses au patriarche, ne crut pas nécessaire de les tenir. Le patriarche fut obligé de se déplacer dans une autre église, où il continua son activité en faveur de ses compatriotes, pour les « sauvegarder intacts du péril barbare » (КАКО СЪХРАНИЛА БЫ КАРКАРСКАГО ГОУБИТЕЛЪСТВА НЕПРИАТНЫ).<sup>73</sup> Se servant des termes usuels de la littérature hagiographique, Camblak assimile les conquérants en général au diable, et parle des « exploits et victoires » du patriarche sur celui-ci (« le rusé »).<sup>74</sup> Ayant choisi une figure de rhétorique de ce genre, il cherche à l'amplifier par des citations des Ecritures Saintes. Il nous dit en outre que le gouverneur turc entreprit, peu de temps après l'occupation, de grandes persécutions: « il souleva une tempête beaucoup plus grande et plus féroce que la première » (ПОДЕВИЖЕ БОУРА, ПРЪКЪМЪ КЕЛНЧАЙШЖ ЖЕ И ЛЮТЪИШЖ)<sup>75</sup>. Camblak ajoute que le récit même en « mortifie la langue humaine et fait que les os de l'homme commencent à frémir » (КО ЕЖЕ ПОВѢСТИ И ЧЛОВѢЧЬСКИЙ ЛЪЗЫКЪ ОУТЕРПАЕТЪ И СЪДРОГАНИЕ УБЪЕМАЕТЪ КОСТИ). Suit le récit de l'extermination de 110 notables bulgares, convoqués par le gouverneur turc sous un faux prétexte et assassinés impitoyablement. Camblak nous informe que le gouverneur turc (КРОКОДЪДНЫЙ ЗЕЪРЪ) les fit tuer à l'intérieur même de l'église, et après cela, il abandonna leurs cadavres aux oiseaux de proie (ПОЛЪЖИ СІХЪ ТРОУПИ ЛЪЖИТЕЛЪ БРАШИНА ПТИЦАМЪ НЕБЕСНЫМЪ). Alors arriva le tour du patriarche d'être puni. L'épisode de la punition est bien connu,<sup>76</sup> et il serait inutile de le raconter ici. D'après notre auteur, quand le bourreau turc leva le bras pour lui porter le coup de grâce, son bras se paralysa et resta immobile. Il faut dire tout de suite que l'hagiographe a suivi ici un schéma, em-

<sup>72</sup> Kałużniacki, op. c., 50—51.

<sup>73</sup> Kałużniacki, op. c., 51—52.

<sup>74</sup> Kałużniacki, op. c., 52.

<sup>75</sup> Kałużniacki, op. c., 52—53.

<sup>76</sup> Kałużniacki, op. c., 54—55.

prunté à la Bible (*III Regum*, XIII, 1—6) et largement répandu dans la littérature médiévale.<sup>77</sup> Evidemment, en utilisant un tel schéma, Camblak désirait seulement démontrer encore plus la force spirituelle de son héros et la puissance de sa personnalité même vis-à-vis des conquérants étrangers. Le discours que le patriarche aurait prononcé devant le gouverneur turc,<sup>78</sup> n'est sans doute qu'un discours imaginé par l'auteur dans le but de faire voir toute la force d'esprit d'Euthymius.

Camblak nous informe plus loin que le patriarche devait être tué par « une main meurtrière » (оубійствѣнѣа... дѣсницѣа). Après la délivrance miraculeuse d'Euthymius, la foule turque qui y assistait, fut tellement effrayée, aux dires de notre source, qu'elle s'enfuit du lieu du supplice, et que le patriarche fut laissé libre de s'en aller.

La scène de l'adieu à patriarche exilé de ses ouailles, décrite par Camblak, représente une des pages les plus émouvantes de la littérature des Slaves du Sud.<sup>79</sup> Le gouverneur turc, nous dit Camblak, ordonna *un déplacement de la population bulgare*: certains devaient être transportés en Asie Mineure, d'autres ailleurs. Le patriarche même fut envoyé en exil. En faisant la description de l'adieu du patriarche à la population, Grégoire Camblak a fait ressortir, d'une manière frappante, toute la cruauté de cet acte des conquérants. Les gens du peuple, accablés par ce malheur, faisaient leurs adieux à celui qui, seul alors, pouvait leur dire un mot de consolation. La conscience de perdre, en ce moment, leur chef spirituel et leur unique représentant devant les autorités étrangères, faisait naître dans leurs âmes une douleur que Camblak a essayé d'exprimer. Il y a réussi admirablement, tout en n'en donnant que peu de détails. Il vaut la peine de lire cette page dans l'œuvre de Camblak, pour sentir toute la force de protestation contre la cruauté commise: и исхождаше съ людьми коупно ѿко Іереміа дроугій — nous raconte Camblak — и самомоу каменіюу оногo града съзам податѣлно видѣни. чѣда бѣ въ штьцѣ раздѣлахахъ сѣ и въ братѣи сѣрѣдній, ниже бѣ въ сѣи къ єдино штевдани бѣхъ, ѿко понѣ въ видѣни оутѣшени имѣти печалнихъ, нѣ оки поемлѣхъ сѣ, єанци и рѣдом и богатствѣмъ и красотѣи лица разнѣствовахъ, шєи же оставѣлахъ сѣ. и плача бѣхъ дѣни шни. что бѣ прѣселени горше и сѣрѣднихъ разлѣчени бѣдѣнише, въспоминаниємъ штьцѣста и сконхъ ѿко жжѣмъ присно пробѣдаємъ сѣрдце? Прѣче шєемлѣхъ дроугъ дроуга, цѣлокахъ, прѣщаахъ, рыдани шглѣшаахъ мѣсто. по сѣдѣ же сиѣ великий пѣишъ шестєуѣ, жєломъ подпирѣмъ, сѣзамъ обѣнаємъ и тѣмъ стрѣлѣ оуязвлѣхъ доушѣ не въ нѣхъ же страдалєше самъ, таже и недѣгомъ и старостѣи оудрѣченъ, нѣ хѣплємъ людіи страданиємъ и мѣдєнєцъ бєзгоднымъ вѣзрѣстомъ. и понєже до мѣста приндѣшѣ, идєже и нѣхѣтѣ разлѣчити сѣ хѣташе въ нѣхъ пастырь (ш кто бєз сѣлѣзѣ си

<sup>77</sup> Voir pour les détails chez Ив. Дуйчев, *Легендарный мотив у Григория Цамблака*. *Slavia* XXI (1953) 345—349.

<sup>78</sup> Kałużniacki, op. c., 54.

<sup>79</sup> Kałużniacki, op. c., 55—58.

помѣнеть?) припадаахъ къ ншгамъ, очесными сна омакаа тжчамн, оустны прилагажше и лица, ржжъ цѣлокажше, пастырѣ нарицаахъ и оучителѣ, шца чадолобнеа и того разажченемъ доуша раздѣлахъ. жены, оыа оубо скоа прѣд ним помѣтаахъ отрочата, оыа же и близъ быкше ржцѣ сподоблахъ са, инны одежди, и той яко нѣкоторой шт ржкъ скатаго прилагажше са, тшпыамн тж напаахъ слъзамн. дроугыж шт вѣры трѣбж въстрѣсаахъ, на нейже стоаше. дроугыж же, оугнѣтаемн шт нарѡда и не мшгжше приближити са, веплем горкынхъ слъзъ послѣднее издадече благословеннѣ призыаахъ и пршценнѣ прошаахъ. извѣщеннѣ къ доушн имаше яко не к томуу того въ тѣлѣ оузрѡт...

En parlant ensuite des derniers jours d'Euthymius, Camblak nous avertit que le vieux patriarche, malgré les souffrances subies, n'avait pas renoncé à travailler pour son peuple.<sup>80</sup>

En conclusion il faut dire que la description sur la prise de Tirnovo et sur les derniers jours d'Euthymius, donnée par Camblak, représente la meilleure illustration des sentiments qui animaient alors les écrivains slaves. Ayant pris comme centre de son exposé le sort du patriarche, Camblak nous a fait voir d'une manière persuasive toute la grandeur du malheur qui avait atteint le peuple bulgare à la suite de la conquête étrangère. Malheureusement, une bonne partie des œuvres de Camblak, qui fut un écrivain assez fécond, reste encore inédite,<sup>81</sup> et il est impossible de faire une analyse de tout ce qu'il a dit sur le sujet avec la conquête ottomane dans la Péninsule Balkanique.

<sup>80</sup> Kałużniacki, op. c., 58 sqq.

<sup>81</sup> Il faudrait citer ici les renseignements en rapport avec l'invasion turque que l'on trouve dans le récit de Grégoire Camblak de la translation des reliques de Ste Parasève de Tirnovo à Vidin et ensuite en Serbie. Voir l'édition du texte chez Kałużniacki, *Werke*, 432—436: боуру възднжеть и метежъ непостояннъ нже шт начела съмшреннѣ ратникъ, цара варварскаго на славѣншн онъ градь (Tirnovo) въшроужаетъ, нже и пришъд, въсе оубѡ българскы прѣдѣлы якоже гнѣздо удръжа, на чюдныи же градь пришъд, недооумѣкааше къ прѣтию... бездѣлнъ хотѣаше възвратити се варваръ. ... грѣхѡу прѣвъзышъдшѡ, въ роукоу бысть аки нже никогдаже сѣ полоучити мнѣшомѡу се. таже что? аще оубѡ по дробноу вашей любви нже тогда творнмал прѣдставляю писаннѣмъ, вѣмъ извѣстно, къ печалн и слъзамъ низведѡу васъ... таже въгрѣскомѡу кралю и съ нже под нимъ силами доунакъ рѣкоу прѣшъдшѡу и бдинскын град прѣмшѡу и въ Никополи бывшѡу, Византию всталакъ варварскый начелникъ (люто бѡ сѣ бораше тогда), и на въгрн, еанка скоростъ, въшроужаетъ се. и съраженню бывшѡу, снхъ оубѡ до конца побѣждаеть, въ рѣцѣ же оудакити се творитъ мншжайшой честн коннства, и тако свѣтлыми побѣдами красѡу се нсманантинѣ, на Бдинскын прихѡдитъ градь и цара оубѡ, къ нмѡу изышъдша, не боица се за нхъже ради къ нмѡу послала вѣше оѣщаннѣ, свезана того въ прѣсейскый градь штпоуцаеть, нмѣна же его, въсако чнсла вышъша соуца, и възъмъ та въ скоа штпоуцаеть... Plus loin il nous dit que même les « tyrans » (моушнтелѣ) sont capables d'admirer la vertu. Ayant été transportées en Serbie, les reliques de la Sainte furent, d'après notre auteur, sauvées « des mains des Barbares ». A la fin Camblak ajoute (ibidem, 435) : съхрани Богъ и прѣподескыи шт варварскаго ннстоства мощи... прошъдше тѣкме, нсмананте до конца смѣрише и едѡа дѡхати оустрѡише... Cf. Иречек, *Българский царь Срацимиръ*, 50—52. — Йорд. Иванов, *Български старини изъ Македония*, 433—436. — Voir aussi chez A. И. Яцимирский, *Из истории славянской проповеди в Молдавии. Незвестни произведения Григория Цамблака, подражания ему и переводы монаха Гавриила*. СПб, 1906, des indications sur les autres œuvres de Grégoire Camblak.

Nous possédons en outre une chronique anonyme, d'origine bulgare, sur la conquête turque pendant le XIV<sup>e</sup> et au commencement du XV<sup>e</sup> siècle.<sup>82</sup> L'auteur inconnu de cette œuvre admirable a pris comme centre de son exposé précisément l'histoire de l'Etat turc, et en raconte le sort depuis l'époque d'Osman jusqu'à Mohammed I<sup>er</sup>, c'est-à-dire pendant la période qui va de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à 1413. L'histoire des Etats balkaniques a été exposée plutôt comme un reflet de l'agrandissement de la puissance turque. Tous les événements ont été décrits systématiquement, dans une langue simple et vivante, sans embellissements rhétoriques et avec des citations peu nombreuses de l'Ecriture Sainte — ce qui d'ailleurs n'était pas en usage chez les vrais Byzantins de l'époque. Composée pendant les premières années du gouvernement de Mohammed I<sup>er</sup> (1413—1421), cette chronique est en réalité l'œuvre la plus importante de l'historiographie bulgare au Moyen Age. Elle nous donne, sur la conquête turque, un grand nombre de renseignements fort intéressants qui manquent dans nos autres sources historiques, même d'origine byzantine. Mais une chose qui devrait être soulignée tout particulièrement en rapport avec cette chronique, c'est l'esprit d'objectivité et d'impartialité avec lequel l'auteur anonyme a exposé tous les événements. Cette chronique trahit une telle impartialité, même à l'égard du sort du peuple bulgare, et des peuples balkaniques en général, conquis par les Turcs, qu'un savant admet même qu'elle n'est nullement l'œuvre d'un écrivain bulgare, mais doit être considérée plutôt comme une version bulgare d'un original byzantin inconnu.<sup>83</sup> Nous connaissons un grand nombre de chroniques by-

<sup>82</sup> Voir l'édition de I. Bogdan, *Ein Beitrag zur bulgarischen und serbischen Geschichtschreibung*. Archiv f. slav. Philologie XIII (1891) 526—536. — Version bulgare et commentaire chez Дуйчев, op. c., XXX, 265—275, 406—411. Voir aussi l'excellente étude de K. Jireček, *Zur Würdigung der neuentdeckten bulg. Chronik*. Archiv f. slav. Philologie XIV (1892) 255—277. Cf. aussi les notices chez Ив. Дуйчев, Преглед на българската историография. Jugoslovenski istoriski časopis IV (1938) 49—50.

<sup>83</sup> Voir Kałużniacki, *Werke*, CIX n. 1; idem, *Aus der panegyrischen Litteratur*, 18 n. 1. Il écrit à propos de l'identification de l'auteur de notre chronique: « Auch ist es ferner sehr, noch sehr recht die Frage, ob wir es hier überhaupt mit einer bulgarischen Originalarbeit oder vielleicht nur mit einer Übersetzung aus dem Griechischen zu tun haben. Ich für meinen Teil stehe nicht an, der jetzteren Alternative schon darum den Vorzug zu geben, weil ich mir absolut nicht vorstellen kann, daß ein bulg. Verfasser an den Schicksalen Constantinopels ein ungleich größeres Interesse genommen hätte, als an denen der eigenen Caren- und Patriarchenstadt Trnovo... Mein Standpunkt bezüglich der von J. Bogdan... herausgegebenen historischen Compilation ist also der, daß sie weder einen Bestandteil der alten bulgarischen Annalen bilde, noch überhaupt eine bulg. Originalarbeit repräsentiere, sondern lediglich als Übersetzung einer einschlägigen griechischen Arbeit zu gelten habe, welch' letztere sich speziell die Aufgabe stellte, die allmähliche Ausbreitung der Türken auf der Balkanhalbinsel in der Zeit von 1296 bis 1413 chronikenartig der Darstellung zu bringen“ (idem, *Werke*, CIX n. 1). Plus tard (*Aus der paneg. Litteratur*, 18 n. 1) Kałużniacki insistait encore une fois sur l'hypothèse que nous avons ici « nicht... eine bulgarische Originalarbeit, sondern... eine Übersetzung einer inzwischen verloren gegangenen oder vielleicht noch nicht entdeckten griechischen Arbeit... ». L'opinion de Kałużniacki resta plus ou moins isolée dans la littérature historique bien qu'elle méritât d'être analysée d'une manière plus approfondie.

zantines de cette époque,<sup>84</sup> mais il est impossible d'en indiquer aucune qui puisse être considérée comme le prototype de notre chronique. Il faut conclure, par conséquent, que nous avons fort probablement ici une œuvre originale, composée par un ecclésiastique bulgare inconnu pendant le premier quart du XV<sup>e</sup> siècle.<sup>85</sup> Dans cette chronique, on pourrait observer, mieux peut-être que dans les autres œuvres de l'époque, les signes de la *résignation* et de l'abattement général qui régnaient parmi les Bulgares immédiatement après la conquête de leur pays par les Turcs. D'ailleurs, s'il est nécessaire de chercher des parallèles historiques, on peut indiquer l'exemple de certains auteurs byzantins contemporains, qui prirent aussi comme centre de leurs écrits justement l'histoire turque, en faisant quelquefois preuve de sentiments nettement turcophiles.<sup>86</sup> Il n'est pas probable que cette attitude était due uniquement à une certaine dénationalisation de la part de nos auteurs. Sans toucher à leurs sentiments personnels quant à la conquête étrangère, il faut dire qu'en faisant profession d'historiens, ils avaient jugé justement les faits et les forces historiques qui devaient inévitablement déterminer le développement futur, et s'étaient efforcés de leur donner la première place dans leurs écrits.

En analysant attentivement le contenu de notre chronique anonyme, on trouvera certains passages où l'auteur a blâmé les Etats chrétiens de la Péninsule balkanique, pour les discordes et les luttes intestines qui régnaient entre eux, et en même temps a fait des éloges aux gouvernants turcs. Les historiens modernes ne peuvent qu'approuver la conception de notre auteur que ce furent justement les dissensions entre les peuples balkaniques qui contribuèrent le plus à les affaiblir devant les forces de l'envahisseur et qui permirent aux Turcs de s'infiltrer dans les territoires de la Péninsule. L'Anonyme a choisi une série de faits historiques pour nous démontrer clairement sa conception fondamentale. Ainsi nous informe-t-il des pourparlers entrepris par Jean Cantacuzène en vue d'empêcher la pénétration ottomane dans les terres balkaniques, et du refus des Bulgares et des Serbes d'y collaborer.<sup>87</sup> Leur refus obligea Cantacuzène de donner libre passage aux Turcs à travers les Détroits, et les territoires bulgares furent impitoyablement ravagés. Il faut observer en

<sup>84</sup> Voir surtout l'édition de Sp. Lambros—K. I. Amantos, *Βυζαντινά χρονικά*. Athènes, 1932 (Académie d'Athènes). Cf. aussi le compte-rendu de P. Wittek dans *Byzantion* XII (1937) 309—323, qui en a tiré beaucoup d'observations très utiles. Voir aussi les indications fournies par Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica. I. Die griechischen Quellen der Geschichte der Türkvölker*. Budapest, 1942, 116—123.

<sup>85</sup> Bogdan, op. c., 492: „Leider hat uns der Verfasser seinen Namen nicht überliefert. Wir können nur soviel vermuten, daß er ein Bulgare war und daß er wahrscheinlich eine hervorragende Stellung in der staatlichen oder kirchlichen Hierarchie einnahm“.

<sup>86</sup> Voir les indications chez Moravcsik, op. c., I, 126 sqq., 157 sqq., 160 sqq., 230 sqq., 151 sqq., 327, etc.

<sup>87</sup> Bogdan, op. c., 526—527. — Cf. Jireček, *Zur Würdigung*, 259 sqq.



outré qu'en parlant de la bataille de Ćirmen, notre auteur ne souffle mot en faveur des chrétiens, mais mentionne uniquement la victoire turque et les pertes des Serbes, sur un ton d'une objectivité stupéfiante.<sup>88</sup> Il blâme cependant les conquérants turcs en disant qu'ils avaient violé les traités conclus avec les Byzantins et avaient fait des incursions dans les territoires de l'Empire (таже тѹрци прѣстѣпашѹ клѣтѹ, иже съвѣщашѹ съ грѣкъ, и особинѹ себе градь Калниполѣ и окрѣстнаа его села и вѣзашѹ Македонѹ и тако начашѹ кокѣати ѿкоже имѹ годѣ бѣше, и бродѹ съ катрѣгами сконими бяюстѣла постаки, а грѣкъ изгнашѹ и отслашѹ по домохѹ сконхѹ).<sup>89</sup> D'après l'auteur, les Turcs réussirent pendant le règne de Manuel Paléologue, à occuper les territoires balkaniques, « parce que les Etats chrétiens étaient impuissants, et qu'il n'y avait personne pour leur opposer résistance » (тогда оҹѹко много събра сѹ Тѹрѹки и вѣзѹдошѹ и начашѹ прѣѣмати и пѣнокати землѹ и градоѹ, прѣѣшѹ же и ѿморѣж до Бакѹлона, и пакѹ отѹ тѣдѹ вѣзѹвѣщашѹ сѹ вѣзашѹ Драчѹ даже до Далматѹ и вѣсѹ ѿрѣбанскѹ землѹ, христѹианстѹи сѹлаѹ немощномѹ сѹщѣмѹ и не имѹщѣмѹ кого съпрѣтивѣѣжѹаго имѹ).<sup>90</sup>

A propos de la bataille de Kossovo, l'anonyme après avoir dit qu'il y eut une grande effusion de sang, cite l'exploit de Miloš Obilić, en le comparant avec l'action de St Démétrius vis-à-vis du roi bulgare Kalojan en 1207, relatée par la légende hagiographique.<sup>91</sup> Tandis qu'il donne ici un nom injurieux au roi bulgare — Skilojan,<sup>92</sup> l'Anonyme fait la narration de la bataille sur un ton très favorable aux Serbes.<sup>93</sup> Le récit de l'expédition de Bajazet contre le prince Mircea le Grand est empreint également d'un esprit d'indifférence envers les chrétiens.<sup>94</sup> Mais malgré cela notre auteur nous a donné un tableau expressif des pertes subies dans cette bataille. Il est arrivé cependant à l'apogée de sa réserve envers les peuples chrétiens quand il en vient à nous parler de l'occupation des terres bulgares par les Turcs et se limite à dire à peine quelques mots sur ces événements fatals pour sa patrie (ѣмѹ оҹѹко блѣгарсѹкаго царѣ Шишмана и оҹѣитѹ его вѣ лѣто . . . ѿцѣгѹ, мѣсѣца ѿнѹа .г. таже прѣѣмѹ блѣгарсѹкѹ землѹ и постаки вѣ нѣи обѣладѣѣла сѹкож по вѣсен землѹ блѣгарстѣи).<sup>95</sup> Etait-il tellement con-

<sup>88</sup> Bogdan, op. c., 528. — Cf. Jireček, 264 sqq.

<sup>89</sup> Bogdan, op. c., 529.

<sup>90</sup> Bogdan, op. c., 529.

<sup>91</sup> Pour les détails voir chez Iv. Dujčev, *Appunti di storia bizantino-bulgara*. Studi bizantini e neoellenici IV (Roma, 1935) 133—137.

<sup>92</sup> Bogdan, op. c., 529. Cf. l'interprétation proposée par Jireček, op. c., 266 sqq.

<sup>93</sup> Bogdan, op. c., 529.

<sup>94</sup> Bogdan, op. c., 530. Cf. Jireček, op. c., 267 sqq.

<sup>95</sup> Bogdan, op. c., 530. Cf. Jireček, op. c., 270 sqq. Il faudrait indiquer ici les observations faites par Kałużniacki, *Werke*, CIX n. 1, à propos de ce passage de notre chronique. „Nun ist es aber Tatsache, daß in besagter Compilation die zwischen 1399 und 1402 vor sich gegangene Belagerung Constantinopels durch die Türken in einer sehr ausführlichen und außerdem für die Griechen sehr sympatischen Weise geschildert wird,

sterné du sort de son pays, qu'il ne trouvait pas la force de rappeler les événements tragiques qu'il avait vécus?

C'est avec une sympathie non dissimulée que l'auteur anonyme a décrit, en y ajoutant quelques traits poétiques, la bataille de Nikopol en 1396<sup>96</sup> entre les Croisés et Bajazet (нечѣстивы же Бѣазитъ). Sans faire l'éloge au sultan pour sa victoire, il a cherché cependant à expliquer la défaite des chrétiens; celle-ci fut due à l'attitude présomptueuse des chefs de l'armée chrétienne: и кралъ оубо елицимъ мѣчтаніемъ и съ похвалою приде, вѣщешимъ срамомъ и бесчѣстіемъ отиде, погубѣвъ множество, оставѣвъ же костен множество, яко, не мощи прохѣдити чловекомъ отъ костен). Une conséquence de cette défaite fut l'occupation du petit royaume de Vidin par les Turcs, immédiatement après la bataille de Nikopol, et l'Anonyme s'est limité à mentionner ce fait en quelques mots seulement: обаче Бѣазитъ не пождавъ ни мало, нжъ отъ тѣхъ денѣхъ съ вѣзиде къ западу поемаа царствѣи и землѣ, и емъ Грацимира царѣ къ лѣто .хшс. подъ собожъ сътвори.<sup>97</sup>

Après la bataille de 1396, Bajazet entreprit une incursion dans les terres hongroises et en retourna victorieux.<sup>98</sup> Sur le siège de Constantinople,<sup>99</sup> l'auteur de notre chronique nous a donné bien des détails.

während ein in der Geschichte der Bulgaren so wichtiges und folgenschweres Ereignis, wie die Belagerung und Erstürmung der Stadt Trnovo im Juli des Jahres 1393, darin nicht einmal Erwähnung findet. Und wo sind, fragt es sich, die Nachrichten über die Abschaffung des bulg. Patriarchats und ähnliche, in das politische und kirchliche Lebender Bulgaren tiefts einschneidende Begebenheiten? ... Il faut chercher l'explication de cette attitude, à mon avis, plutôt dans le fait que toute la vie intellectuelle et particulièrement la littérature bulgare vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle était sous l'influence prépondérante et exclusive de Byzance (sur le problème en général voir P. Mutačiev, *Der Byzantinismus im mittelalterlichen Bulgarien*. Byz. Zeitschr. XXX [1929/30] 387—394).

<sup>96</sup> Sur la bataille de Nikopol (28 Septembre 1396) voir en général: Jireček, *Zur Würdigung*, 271 sqq.; Silberschmidt, op. c., 49 sqq.; Gibbons, op. c., 208 sqq.; Ostrogorsky, op. c., 396—397; Bréhier, op. c., 468 sqq.; Babinger, *Beginn der Türkensteuer*, 17 et n. 76. Voir aussi l'étude spéciale de A. S. Atiya, *The Crusade of Nicopolis*. London, 1934. Cf. la critique de Fr. Pall, *Les croisades en Orient au Bas Moyen âge*. Revue historique du Sud-Est Européen XIX, 2 (1942) 532 sqq. Voir aussi l'étude de R. Rosetti, *Notes of the Battle of Nicopolis (1396)*. The Slavonic and East European Review XV (1936/37) 629—638.

<sup>97</sup> Bogdan, op. c., 530—5 l. Cf. Jireček, *Zur Würdigung*, 272—273, qui a cité un passage d'une chronique bulgare: въ лѣто .хшцг. побѣже Моуратъ и светынъ князь Лазаръ штъ Пасошника нкъ Топлице. и сѣ лѣто помръче солнце мѣсѣца гинария .а. день .а. часъ дне, на светѣго Васіа, елико видѣти се звѣздамъ небеснымъ невычайноу съѣтаюшымъ, нъ шгнено ... видѣне и кръваво видно нѣкако, на оуманѣне зраки являюще и боѣзнь показующе и кръвемъ излѣти прѣжде бѣвшѣхъ и пакы послѣжде, еже излѣши се штъ безбожника и богъмъ попущеннаго грѣхъ ради нашихъ Исмаиля, якоже излѣши се на Косовѣу и на Оугровласѣхъ и пакы съ зымити на рѣцѣ Роситѣ оу Никополѣ, и на Косовѣ, съ сръблы и начелникымъ нхъ присно поминаемымъ и христолюбивымъ господномъ и светлымъ княземъ Лазаремъ, съ Оугровлаш же послѣжде, нмъ же начелникъ бѣ Мирча боевода, и пакы съ зымити, нхъ же начелникъ бѣ кралъ жигмоундъ. и си вѣси побѣжденъ быше исмаилити (!) грѣхъ ради нашихъ ...

<sup>98</sup> Pour les détails cf. Jireček, op. c., 274; Gibbons, op. c., 224 sqq.

<sup>99</sup> Voir les détails chez Jireček, op. c., 274 sqq.; Gibbons, op. c., 199 sqq., 232 sqq.; Ostrogorsky, op. c., 397 sqq.; Babinger, op. s., 17.

Evidemment, le sort de l'Empire byzantin — déjà presque réduit à la capitale — l'intéressait particulièrement: c'était l'unique foyer de la chrétienté resté libre dans le Sud-Est balkanique! Notre anonyme, en parlant du siège de la capitale byzantine, entrepris par le sultan turc, a fait l'éloge des défenseurs de la ville et a comblé Bajazet d'injures.<sup>100</sup> En même temps il a dit quelques mots en éloge de la collaboration établie entre les habitants de la capitale et les « Francs », c'est-à-dire les Génois et les Vénitiens qui y demeuraient, pour la défense de la ville. En levant le siège, Bajazet avait proféré des menaces envers les défenseurs (и не хотѣ съ стѹдомъ рѣкѣ на ѹстѣхъ сконхъ положи се тѣкмо прирекѣ, ꙗкоже І҃улианъ нѣкогда къ свѣтому великому Василиѹ кесаринскому хвалѣше сѧ, вънегда на перси идѣше, ꙗко въ граджще лѣто прѣимѣ градъ, такожде и тѣ сицева рѣкѣ отиде). C'est avec un soupir de soulagement que notre auteur ajoute une notice sur la fin inopinée de Bajazet: и не по мнозѣхъ днѣхъ дасть того богъ брашно людемъ едіопскимъ. въсташъ бо отъ слѣпечнаго въстока чѣда агарѣнскаа съ силами скончи, и ѹбіенъ бысть нечѣстникъ отъ нихъ, и погнѣе памѧть его съ шѹмомъ (cf. *Eccles.*, IX, 5) къ лѣто „сѹц., мѣсѡца І҃сїа .кн'").<sup>101</sup> Les luttes intestines qui commencèrent peu de temps après entre les fils de Bajazet pouvaient faire naître quelque espoir parmi les peuples subjugués. Notre texte finit par une notice sur la mort de Musa: **Усофиса и Муси вѣкъ къ лѣто „сѹцкк. (6922 = 1414) и наста Кричи солтанъ къ лѣто .сѹцкк. (1625 = 1417).**<sup>102</sup> Par ces simples mots: « Musa Beg creva aussi... » l'auteur anonyme a exprimé d'une façon éloquente ses sentiments envers celui-ci dont la cruauté est immortalisée dans la mémoire des peuples balkaniques jusqu'à nos jours.<sup>103</sup>

Au commencement du XV<sup>e</sup> siècle, quand notre auteur a composé sa chronique, on était donc arrivé à une explication des causes de la conquête turque dans les terres balkaniques, et cette explication n'était guère favorable aux peuples chrétiens de la Péninsule. Parler de l'histoire des peuples balkaniques pendant cette période, cela signifiait tout simplement énumérer toute une longue série d'erreurs politiques, de luttes réciproques, de défaites et de malheurs...

L'excellente biographie du prince Etienne Lazarević (1389—1427), composée par Konstantin Kostenecki — un écrivain d'origine bulgare, qui passa toute sa vie comme émigré dans les terres serbes<sup>104</sup> —

<sup>100</sup> Bogdan, op. c., 532—534.

<sup>101</sup> Bogdan, op. c., 534. Sur l'indication du nom du Julien l'Apostat voir chez Дуйчев, *Изъ старата българска книжнина*, II, 409—410.

<sup>102</sup> Bogdan, op. c., 535. Cf. Jireček, op. c., 276.

<sup>103</sup> Voir les indications chez Димитрова—Янакиев, *Предания*, 595. Ангелов—Вакарелски, *Тремъ*, 97—104; 212—213.

<sup>104</sup> Sur lui voir la monographie de K. M. Kujew, *Konstantyn Kostenecki w literaturze bulgarskiej i serbskiej*. Kraków, 1950; cf. aussi mon compte-rendu dans *Byzantinoslavica* XIII, 2 (1952/3), 328—334. — Voir aussi l'étude de Ю. Трифонов, *Животъ и дейность на Константина Костенецки*. Списание на Българската академия на

contient d'abondantes notices sur la conquête turque et en général sur l'histoire turque.<sup>105</sup> En parlant de l'époque de la bataille de Kosovo, par exemple,<sup>106</sup> Konstantin nous donne une description assez réaliste de l'invasion turque: „Второмъ же изманиаѣтскихъ родъ, иже такоже нѣкатори проузи на насъ изанише се, оѣхъ оѣведиште, оѣхъ же порабоштаюште, оѣхъ же плѣноуяште и оѣхъ закалаюште, огнь такоже измаждае и въсѣхъ сътираюште, идѣже обрѣштааху се и присьно вѣмѣштаюште се и гредоуште иже оставиша поисти и погоубити немилостивно. Le prince Lazar prit la résolution d'opposer sa résistance aux envahisseurs, parce qu'il voyait les ravages et les exterminations opérées par les Turcs: Иже оубо конгождо рода (? года I. D.) зре грады и страны и обители и църкви благочестивыхъ овы огнемъ пожигани овы же понираемы и множество оубиенниа и крови текоуштин рѣкы и ина мнка снцвала съдѣванма. Ибо изъ давна гръцскому скиптроу смѣраному и Изманиаѣтскому оумножающини се и испроликающини се даже и въ западныа постигнути, коупно и Перьсы съ собою нмоуште.<sup>107</sup> Pour notre auteur, il était évident que l'Empire byzantin s'affaiblissait de plus en plus, tandis que le Turc devenait toujours plus puissant. Mais en narrant l'histoire turque depuis les origines les plus lointaines,<sup>108</sup> Konstantin a donné un exposé très objectif et impartial. Il a cru nécessaire de faire un éloge du prince Lazar pour sa décision de lutter contre les agresseurs ottomans: Съ же не сътрѣпѣ проче ждати и прѣнѣрѣшти оуди свое, паче же Христове, развѣсцани и отрѣзани, нѣ тако да стоудъ си хъ отъ въсѣхъ потрѣбѣти, или самого оумрѣти паче же съсѣвѣдѣтельствовати моченими...<sup>109</sup> Après avoir raconté en détail la bataille de Kossovo, l'exploit de Miloš Obilić et la mort héroïque du prince Lazar, Konstantin, en donnant au sultan Bajazet le titre officiel de « grand émir », nous informe du mariage de la princesse serbe Olivéra avec le sultan: вѣданъ сию въ женоу амирѣ великому, въ иже съпасае быти стадо христоименитно отъ вѣкы гоубиштинъ и.<sup>110</sup> Si, dans son exposé historique, notre auteur a fait preuve d'une certaine tolérance envers le sultan turc, il faudrait y voir non une louange à celui-ci, mais plutôt une glorification indirecte

наукитъ и изкуствата LXVI (1943) 223—292. — Voir aussi l'étude fondamentale de St. Stanojević, *Die Biographie Stefan Lazarević's von Konstantin dem Philosophen als Geschichtsquelle*, Archiv f. slav. Philologie XVIII (1896) 409—472.

<sup>105</sup> Voir l'édition de B. Јагић, *Константин Философ и његов живот Стефана Лазаревића деспота српскога*. Гласник српског ученог друштва XLII (1875) 223—328, 372—377. Voir la traduction serbe: *Старе српске биографије XV и XVII века. Цамблук, Константин, Пајсије*. Превео Л. Мирковић, са предговором П. Поповића. Београд, 1936 (Српска књижевна задруга, коло XXXIX, књига 265. Старе српске биографије, III свезка).

<sup>106</sup> Јагић, оп. с., 258—259.

<sup>107</sup> Јагић, оп. с., 259.

<sup>108</sup> Јагић, оп. с., 259—260.

<sup>109</sup> Јагић, оп. с., 260—261.

<sup>110</sup> Јагић, оп. с., 261—263. — Јиречек, *Историја Срба* II, 95, 218.

du prince Etienne Lazarević. Konstantin désirait faire voir que le prince avait réussi à imposer respect même au sultan, et avait assuré de cette manière la paix et la tranquillité de son pays.

La sympathie de l'auteur est nettement du côté des chrétiens quand il parle de la bataille de Rovine en 1394.<sup>111</sup> D'après lui,<sup>112</sup> Marko, prince de Prilep, avait déclaré avant la bataille: Ибо ехши си съ Исмананты въхоръ яко и неколю нъ по ноужди, яко же глаголють о блаженѣмъ Маркѣ рекышоу къ Константину (Konstantin Deanov): Язъ глаголю и молю господа еже християномъ быти помощьники, азъ же пркени въ мрътемихъ на рати седи да боду... Au contraire, les notations sur le siège de Constantinople, entrepris par Bajazet,<sup>113</sup> et sur la croisade de Nikopol,<sup>114</sup> sont données dans un esprit d'objectivité.<sup>115</sup> Konstantin, sans dire un seul mot en faveur des chrétiens, a mentionné la victoire des Turcs et les pertes énormes des croisés. L'auteur de la biographie n'avait sûrement pas beaucoup de sympathies pour les Hongrois, et c'est pourquoi, en parlant de l'expédition de Bajazet dans les territoires hongrois, il a toujours gardé une attitude réservée.<sup>116</sup> La description de la bataille d'Angora<sup>117</sup> et de ses conséquences immédiates est très détaillée et objective.<sup>118</sup> Konstantin a loué cependant

<sup>111</sup> Sur cette bataille (10 Octobre 1394) en général voir les détails chez: Babinger, op. c., 4 sqq.; Jireček, *Zur Würdigung*, 267 sqq.; Ostrogorsky, op. c., 395 sqq.; G. P. Radojčić, *La chronologie de la bataille de Rovine*. Revue historique du Sud-Est Européen V (1928) 136—139. — Cf. aussi la note dans Byz. Zeitschr. XXVIII, 205. D'après le savant serbe, la bataille a eu lieu le 17 Mai 1395. Cf. encore l'indication de M. Пурковић: Гласник Скоп. научног др. XIX (1938) 251—252; idem, *Прилози српској историји*. 4. Још о години битке на Ровинама. Ibid. XXI (1940) 167.

<sup>112</sup> Јагић, op. c., 269—270.

<sup>113</sup> Voir ici note 99.

<sup>114</sup> Voir ici note 96.

<sup>115</sup> Јагић, op. c., 270.

<sup>116</sup> Јагић, op. c., 270—271.

<sup>117</sup> Sur cette bataille (20 Juli 1402) voir les indications chez Babinger, op. c., 2 et n. 3; Gibbons, op. c., 243 sqq.; Jireček, op. c., 275 sqq.; Ostrogorsky, op. c., 400 sqq.; R. Grousset, *L'Empire des steppes. Attila, Gengis-khan, Tamerlan*. Paris, 1939, 528 sqq.; Bréhier, op. c., 472 sqq. En parlant de la crise ottomane et du relèvement byzantin pendant la période de 1402 à 1421, Bréhier (ibid., 475) a relevé qu'après Angora « la puissance ottomane était détruite, la guerre civile éclatait entre les fils de Bajazet, les vassaux d'Europe se révoltaient, les émirs turcs d'Asie étaient rétablis dans leurs Etats, Byzance revendiquait les territoires qui lui avaient été arrachés. Cependant les jalousies mutuelles des Etats chrétiens, leur politique maladroite vis-à-vis des prétendants, permirent à l'Etat ottoman de se reformer en moins de 20 ans et de reprendre sa politique de conquête. Jamais les conditions n'avaient été si favorables à une croisade, mais, le danger passé, on n'y pensait plus. L'état d'anarchie de l'Occident, guerres anglaises, grand schisme, guerre des Hussites, luttes entre les Etats italiens, rendait impossible toute croisade ». — Voir encore: G. Roloff, *Die Schlacht bei Angora (1402)*. Hist. Zeitschr. CLXI (1939) 244—262. — P. Wittek, *De la défaite d'Ankara à la prise de Constantinople. Une demi-siècle d'histoire ottomane*. Revue ét. islam. 1938; cf. Byz. Zeitschr. XXXIX (1939) 262—263.

<sup>118</sup> Јагић, op. c., 271—278.

le fils de Bajazet, Soliman, à cause de vue ses bons rapports avec les Byzantins.<sup>119</sup> Parmi les fils de Bajazet, c'était justement le sultan Mohammed I<sup>er</sup> qui méritait, d'après l'opinion de Konstantin,<sup>120</sup> les plus grands éloges. Quand à la participation des princes serbes dans l'armée turque, Konstantin nous avertit qu'ils avaient fait cela contre leur propre volonté: Бѣху же тогда съ речеными Моусоульманомъ и сынове сестры старѣише деспотовы Мары,<sup>121</sup> иже и не хотѣше тоурыкомъ побарадоху, ни бо инако възможно бѣ.<sup>122</sup> En général, tous les faits historiques de cette époque ont été relatés par Konstantin d'une manière objective et c'est seulement par exception que l'on trouve quelques notes de reproche et de critique amère. Ainsi, par exemple, en décrivant les souffrances de la population chrétienne, causées par le sultan Soliman, Konstantin ajoute:<sup>123</sup> И велико въскъмъ бѣше люто...

Ailleurs<sup>124</sup> il parle de Musa, en lui donnant la qualification de « *bête sauvage* » (звѣрь). Il faut rappeler pourtant que dans la seconde partie de la biographie, il y a quelques chapitres qui ont trait presque exclusivement à l'histoire turque.<sup>125</sup> A la manière de certains auteurs byzantins, Konstantin a pris comme canevas pour exposer les événements historiques les faits de l'histoire turque, en se réservant cependant toujours une attitude critique. Ainsi, il met en évidence la cruauté de Musa, en l'appelant encore une fois « *bête sauvage* », <sup>126</sup> il nous parle des menaces qu'il avait adressées aux Serbes en partant en expédition dans les terres serbes,<sup>127</sup> enfin il fait souligner les malheurs qu'avait à supporter le peuple serbe,<sup>128</sup> etc. D'autre côté, cependant, il fait un éloge de Mohammed I<sup>er</sup> avec lequel les Serbes réussirent à établir de bons rapports.<sup>129</sup> Ici encore se manifeste le désir de notre auteur de faire d'une manière indirecte un éloge du despote Etienne. Konstantin désirait toujours souligner devant ses lecteurs les mérites exceptionnels du prince qui avait su épargner à son peuple les ravages et les pillages turcs, en maintenant de bons rapports avec les gouverneurs turcs. Malgré tout, çà et là on y trouve quelque indication à peine voilée de l'attitude réelle des Turcs. D'après Konstantin, Mourad II qui maintenait des rapports plus ou moins amicaux avec les Serbes, était en même temps un prince astucieux: Бѣше же и съ такоже и отьць его въса-

<sup>119</sup> Јагић, оп. с., 279.

<sup>120</sup> Јагић, оп. с., 280.

<sup>121</sup> Mara était fille du prince Lazar et sœur du despote Etienne; cf. Јиречек—Радонић, оп. с., II, 86, 96, 104, 116.

<sup>122</sup> Јагић, оп. с., 280.

<sup>123</sup> Јагић, оп. с., 299.

<sup>124</sup> Јагић, оп. с., 301.

<sup>125</sup> Јагић, оп. с., 301—303.

<sup>126</sup> Јагић, оп. с., 302: « *Тъ же вѣшть оумисленъ пришедь къ томоу звѣрю...* ».

<sup>127</sup> Јагић, оп. с., 306.

<sup>128</sup> Јагић, оп. с., 306—309.

<sup>129</sup> Јагић, оп. с., 309.

кыимъ царьскыимъ чиномъ, обаче же лоукавыи киши.<sup>130</sup> Bien que, aux dires de notre auteur, après la mort du despote serbe, il y eût même des Turcs qui le pleurèrent, Mourad profita de la détresse du peuple serbe pour attaquer et occuper quelques villes serbes.<sup>131</sup> Les agressions du Turc avaient semé l'effroi et le trouble parmi les Serbes.

Konstantin Kostenecki a donné peu de renseignements sur les Turcs dans son œuvre sur les lettres slaves — *Skazanije o pis'menech*.<sup>132</sup> Entre autres, il faudrait indiquer ici d'une manière particulière le passage où il nous dit<sup>133</sup> que le despote serbe l'avait sauvé « de la bête fauve qui rugissait » (въ рыкающаго ко зѣбра д(оу)шу мою истрѣже). Influencée par le langage biblique,<sup>134</sup> cette phrase devrait être interprétée non comme une allusion abstraite aux Turcs en général,<sup>135</sup> mais plutôt comme une indication de Musa lui-même.<sup>136</sup> Ce sultan turc avait été appelé par Konstantin *zvër* (« bête sauvage ») pour des raisons peut-être personnelles qui nous restent inconnues, tandis qu'en mentionnant les Turcs il leur donne, dans son *Skazanije*,<sup>137</sup> le qualificatif de « loups ».

Les peuples slaves de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle avaient vu la destruction de l'Empire byzantin et la prise de Constantinople par les Turcs.<sup>138</sup> Par suite de la conquête des pays balkaniques par les Turcs, il

<sup>130</sup> Ягић, оп. с., 316.

<sup>131</sup> Ягић, оп. с., 319—323. Cf. Јиречек—Радонић, оп. с., II, 130—132.

<sup>132</sup> И. В. Ягич, *Разсуждения южно-славянской и русской старины о церковно-славянском языке*. Исследования по русскому языку. Издание Отделения русского языка и словесности Академии наук. I. СПб, 1885—1895, 366—581: «Книга Константина Философа и Грамматика о письменныхъ»; 960—970, 1018—1021. — Cf. П. А. Сырку, *Очерки из истории литературных сношений болгар и сербов в XIV-XVII веках*. СПб, 1901, LXXX sqq. — Gj. Daničić, *Knjiga Konstantina Filosoфа o pravopisu*. Starine I (1869) 3—47. — Kujew, оп. с., 26—85.

<sup>133</sup> Ягич, *Разсуждения*, 387—388.

<sup>134</sup> Cf. Isaías, V, 29—30; Amos, III, 12; etc.

<sup>135</sup> Ягич, оп. с., 366: «Будучи когда-то освобожден старанием или посредничеством деспота из опасности угрожавшей его жизни от турок...».

<sup>136</sup> Трифонов, *Животъ и дейность*, 239—240.

<sup>137</sup> Ягич, *Разсуждения*, 447: «аще ли и не сего ради, то снѣкаа навькохом и въ своен земли, аще и по срѣдъ исманантъ ес(тъ), врага обанчнѣти. пач(е) же тамо не тѣчно обанчнѣти хѣтѣхъ, нѣ и бже въ законѣ е(о)ж(е)ствѣнкѣмъ о казни. да егда тамо възможно посрѣдъ тѣлѣхъ, колми пач(е) зде о обанчнѣни...».

<sup>138</sup> Sur les événements en général voir: Vasiliev, оп. с., II, 320 sqq.; Ostrogorsky, оп. с., 397 sqq.; Bréhier, оп. с., 475 sqq. — Voir encore: Gy. Moravcsik, *Görög költemény a Várnai csatáról*. Budapest, 1935 (Magyar-Görök Tanulmányok, 1). — Cf. Byz. Zeitschr. XXXIX, 223, d'autres indications relatives à ce poème. — O. Halecki, *Nowe uwagi krytyczne o wyprawie Warneńskieј*. Polska akademія umiejętności. Rozprawy wydziału historyczno-filol., ser. II, t. XLV (t. 70), nr. 5. Kraków, 1939, 439—518. — F. Pall, *Autour de la croisade de Varna. La question de la paix de Szeged et de sa rupture (1444)*. Bulletin de la sect. hist. Acad. Roum. XXII. 2 (1941) 144—158. Cf. F. D(ölger) dans Byz. Zeitschr. XLI, 2, 534—535. — Д. А. Ихчиев, *Историческата битка при Варна въ 1444 г.* Периодическо списание на Българското книжовно дружество XVII (1906) 678—694. — А. Иширков, *Дѣ е станала Златишката битка въ 1443 г.* Списание на Българската академия на наукитѣ XXIV (1922) 9—19. — X. К. Шкорпил, *Владислав Варненчик*

y avait maintenant parmi les peuples slaves de la Péninsule une nouvelle génération d'écrivains qui vivaient sous le régime turc. Ces écrivains slaves connaissaient mieux que leurs prédécesseurs, les Turcs, les malheurs de l'occupation étrangère, les cruautés et les ravages. Bien que le conquérant ottoman ait mis à feu et à sang leurs pays, les écrivains slaves de cette période — peu nombreux d'ailleurs — nous donnent sur lui des informations très maigres. La cause en est évidente: ils avaient sans doute à craindre la colère du conquérant et, pour cette raison, cherchaient à être réservés, dissimulés, ou quelquefois même énigmatiques, en parlant des Turcs et de leur conduite dans les pays conquis. Mais malgré tout on peut indiquer dans leurs œuvres des appréciations particulièrement intéressantes sous ce rapport.

A cet égard il faut mentionner en première place Vladislav Gramatik.<sup>139</sup> Originaire de la ville serbe de Novo Brdo, il vécut,

1444—1923 г. Варна, 1923. — Г. Д. Баласчев, *Походитѣ на полско-маджарския кралъ Владиславъ III Ягело презъ 1443 и 1444 г. противъ турцитѣ и битката при Варна*. София, 1935. — П. Мутафчиев, *Стариятъ друмъ презъ «Траянова врата»*. Списание на Българската академия на наукитѣ LV (1937) 125—145: «*Походътъ на Владислава III въ 1443 г.*». — М. Костић, *Опис војске Јована Хуньадија при поласку у бој на Косово*. Гласник Скопског научног друштва I, 1 (1925) 79—91. — De la littérature sur la prise de Constantinople par les Turcs en 1453 (voir les indications bibliographiques chez Moravcsik, op. c., I, 68—69) on devrait citer ici au moins les études spéciales de E. Pears, *The Destruction of the Greek Empire and the Story of the Capture of Constantinople by the Turks*. London, 1903. — G. Schlumberger, *Le siège, la prise et le sac de Constantinople par les Turcs en 1453*. Paris, 1915. — Voir encore l'étude récente de Gy. Moravcsik, *Bericht des Leonardus Chiensis über den Fall von Konstantinopel in einer vulgär-griechischen Quelle*. Byz. Zeitschr. XLIV (1951) 428—436. A titre de curiosité plutôt on pourrait mentionner ici quelques ouvrages de caractère littéraire: Вѣх. Ракић, *Исторія о разореній последнѣмъ святаго града Јерусалима и о взятіи Константинополя*. Сочиненая стихами... У Венециі, 1804. — Г. Хаџић, *Плачевно паденіе Константинополя 1453 Цариграда несрећне године*. Изъ бизантиски исторія. Съ гркогъ на србски езикъ преведено и историческимъ примѣтбама умножено... У Новомъ-Саду, 1853. — Voir Ст. Новаковић, *Српска библиографија за новију књижевност 1741—1867*. У Биограду 1869, 62—63, № 271; 361 № 1920; 353 № 1874. Cf. encore les indications chez P. J. Šafařík's *Geschichte des serbischen Schriftthums*. Prag, 1865, 394 nr. 469. — С. Н. Миларов, *Падането на Цариградъ*. Драма въ петъ дѣствия. Периодическо списание на Българското книжовно дружество IV (1883) притурка, 32 pp.

<sup>139</sup> Sur cet auteur voir: Dj. Daničić, *Rukopis Vladislava Gramatika*. Starine I (1869) 44—54. — М. Сперанский, *Загребскія рѣкописъ на Владислава Граматика*. Сборникъ за народни умотворения, наука и книжнина XVI—XVII (1900) 325—338. — Сырку, *Очерки*, CLX—CCII. — Ив. Снегаров, *История на Охридската архиепископия-патриаршия отъ падането ѝ подъ турцитѣ до нейното унищожение (1394—1767 г.)*. София, 1931, 312—315. — Б. Ангелов-М. Генов, *Стара българска литература*. София, 1922, 549—559. — Иванов, *Св. Иван Рилски*. 112; Жития, 21—22. — Ю. Трифонов, *Въ кой Никополь сѣ били пренесени мощитѣ на св. Ивана Рилски въ 1469 г. при връщането имъ отъ Търново въ мѣнастира*. Известия на Истор. дружество XVI—XVII (1939) 476—482; *Софийската редакция на Владиславъ-Граматиковия разказъ за пренасяне мощитѣ на св. Иванъ Рилски отъ Търново въ манастира*. Списание на Българ академия на наукитѣ LX (1940) 67—94. — В. Сл. Киселков, *Родното мѣсто*



semble-t-il, quelque temps dans les terres bulgares et entre autres dans le monastère de Rila où il composa un récit sur la translation des reliques de St Jean de Rila de Tirnovo dans le monastère.<sup>140</sup> Le récit de cet écrivain et copiste de manuscrits, qui était sans doute un des hommes les plus instruits de son temps, n'est en réalité qu'une continuation de la *Vie de St Jean*, composée par le patriarche Euthymius,<sup>141</sup> qui avait raconté le sort des reliques jusqu'à leur transport dans l'ancienne capitale bulgare. Vladislav avait donc à narrer l'histoire des reliques depuis la fin du XIV<sup>e</sup> siècle jusqu'à la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle. Ainsi, il devait inévitablement toucher à la conquête turque des pays balkaniques.

Il y avait naturellement un problème fondamental qui occupait les esprits à cette époque: c'était le problème des causes de la conquête ottomane. Comment devait-on expliquer le fait même de la prépondérance turque et de la faiblesse des peuples balkaniques? Il n'y a presque pas d'œuvre littéraire d'origine bulgare ou serbe de cette époque, où l'on ne trouve les traces de cette question angoissante que se posaient alors les écrivains slaves. La réponse générale était simple et sans équivoque: déchirés par les dissensions intestines et des rivalités, les peuples chrétiens de la Péninsule étaient devenus facilement proie de la conquête étrangère. Vladislav lui-même a exprimé, d'une façon absolument claire, ce jugement des penseurs slaves contemporains. En narrant l'histoire des reliques de St Jean de Rila, il nous dit que les Grecs et les Bulgares étaient en guerre incessante entre eux, et que les Turcs en avaient profité pour occuper tout d'abord certains territoires de l'Empire byzantin, et s'établir ensuite dans les régions balkaniques:<sup>142</sup> грѣкъмъ же крѣпкоу аби и непрѣмѣнителноу и блѣгарѣмъ между собою съдръжещимъ рать, боурю въздвигеть и метежъ непростоянъ иже ѿначала съмирению ратникъ на въсе страны соущее грѣчьскаго ц(а)рства и области блѣгарскыи и начелства же сръбскаго и ныне коупно въсе окръсть ихъ къ сѣвероу и западу соущее страны Персе безбожнѣише съ многымъ наглѣствомъ и разскръпѣниемъ съ въстока подвижъ. и напрасно ѿноудъ въсточноу въсоу, еликоу под грѣкы, и южныи страны съ Асїю поковѣахше же и похвадахше, постигаютъ и въ Македонїю... Immédiatement après, il

на Владислава Граматикъ. Изв. на Българското историческо др., XIX—XX (1944) 177—181; Нов лъч върху книжовната дейност на Владислава Граматик. Ibid., XXII—XXIV (1948) 170—179; Владислав Граматик и неговата рилска повест. София, 1947.

<sup>140</sup> Voir l'édition du texte: Kałużniacki, *Werke*, 405—431. — Иванов, *Жития*, 74—85. Cf. aussi les versions bulgares modernes: Йорд. Иванов, *Владислав Граматикъ. Прѣнасяне тѣлото на св. Ивана Рилски отъ Търново въ Рила*, 1469 г. Духовна култура I. 3—4 (1920) 211—216; Старобългарски разкази. София, 1935, 72—79, 227—237. — П. Ников, *Владиславъ Граматикъ. Пренасяне мощитѣ на св. Ивана Рилски отъ Търново въ Рилския манастиръ*. Българска историческа библиотека I. 2 (1928). 165—187. — Киселков, *Владислав Граматик*, 57—70.

<sup>141</sup> Voir ici note 7.

<sup>142</sup> Иванов, *Жития*, 74.

mentionne la bataille de Kosovo et émet aussi un jugement sur Mourad I<sup>er</sup> qui y trouva la mort: *пастѣ приключи се абиѣ по срѣдѣ рати лютомуу насилникоу, иже сѣхъ начелство имоущоу, достоинное възмѣзды своего безбожѣ скорѣише приимущоу, еже заѣ и непод(о)бѣнѣ варварскоу скою и нечѣстивоу ѿверѣши д(оу)шѣ, ѿ срѣбескихъ воеи напрасно по срѣдѣ разбоя живѣти лишившѣ се...*<sup>143</sup> Obligé de reconnaître le fait de la victoire turque, Vladislav, d'accord plus que jamais avec les conceptions des écrivains médiévaux, en attribuait le mérite non au sultan turc ou à son armée, mais à une décision divine impénétrable. La conquête des terres bulgares et la prise de la ville de Tirnovo a été narrée brièvement, mais avec une série de détails réalistes:<sup>144</sup> *маломъ же по сѣхъ и болгарские оудръжавше прѣдѣлы, такоже нѣкоторое хоудо гнѣздо, тако и съ чюднѣишимъ шѣмъ градомъ, въ немъ же чюдодѣиные чюдотворникаго шѣа сълежашѣ мощи, некротѣкъ коупно и безбожнѣ имаютъ се воинства пакы, пѣнованѣ чѣстаа и крѣвопролитѣа на кѣждо дѣнь же и вѣрѣме съдѣловающе, злобное тѣхъ стрѣмленѣе никомоу же ѿноудѣ оудръжати могоущоу, въсѣмъ и въсоудѣ бранными съраженными прѣдѣлѣвающимъ и сѣкѣтѣамъ на нихъ поставляющемъ побѣды...*

Pendant la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, donc quelques décades après la conquête de la Bulgarie par les Turcs, un certain apaisement régnait déjà dans le pays. On avait oublié en partie les atrocités de la conquête et l'on avait réparé les destructions et les pertes. A peine alors pouvait-on penser à la reconstruction des monastères ravagés et rendus déserts, comme c'était le cas du monastère de Rila.<sup>145</sup> En mentionnant cependant les noms des sultans turcs contemporains, Mourad II et Mohammed II, Vladislav est assez réservé et circonspect, en leur donnant même quelque attribut laudatif.<sup>146</sup> Mais en même temps, il nous informe que les personnes qui formaient le cortège avec les reliques de St Jean de Rila, en se préparant à quitter la ville de Sofia, durent s'abstenir d'organiser une procession trop pompeuse, pour ne pas provoquer les représailles des Turcs.<sup>147</sup> Ce détail ainsi que la circonspection et les réserves dont fait preuve Vladislav en parlant des Turcs, sont assez significatifs et donnent la possibilité d'apprécier la réalité contemporaine de notre auteur qui vivait sous la domination du Conquérant de Constantinople.

Un contemporain et ami de Vladislav — Démétrius Cantacuzène descendant slavisé peut-être de la célèbre famille des Cantacuzènes byzantins,<sup>148</sup> demeura aussi quelque temps dans le monastère de

<sup>143</sup> Иванов, *Жития*, 74—75.

<sup>144</sup> Иванов, *Жития*, 75.

<sup>145</sup> Иванов, *Жития*, 75—76.

<sup>146</sup> Иванов, *Жития*, 78.

<sup>147</sup> Иванов, *Жития*, 82.

<sup>148</sup> Sur lui voir: Д. Маринов, *Димитри Кантакюзинъ. Сборникъ за народни умотворения, наука и книжнина XVIII* (1901) 74—98. — Сырку, *Очерки*, ССП sqq. — Иванов, *Св. Иван Рилски*, 113. — Ангелов-Генов, *op. c.*, 560—564. — Снегаров, *op. c.*, 321—324. — Иванов, *Жития*, 22—25.

Rila, où il était venu des terres serbes. Pendant la période entre 1469 et 1479 il écrit une *Vie du St Jean de Rila*,<sup>149</sup> Cet ouvrage étant composé dans un esprit byzantinisant quant à la forme et au contenu, certains savants expriment des doutes sur la langue originelle.<sup>150</sup> La partie introductive contient quelques allusions précieuses sur la vie des peuples conquis sous le sceptre du Mohammed II. En faisant une analogie entre « la vie misérable » de son époque et un voyage pendant une chaude journée d'été, Cantacuzène se compare lui-même à un voyageur: *ниже сего мирскаго и паче нѣмашнаго окаяннымъ житіа поутникѣмъ въ жетѣвныя ꙗкоже слово по прилоучаю шѣствовоущимъ годы и варшмъ сѣлнымъ, ноуждѣнѣмъ и зноемъ крѣпцѣмъ одръжнимъ, едеа дыхающемъ и изнемагающемъ, едѣмъ же никакоже обрѣтающимъ въ прохладѣнии и злыхъ шельгѣнии, не мало оутѣшеніи таковымъ сѣнь въ припоутин обрѣсти и тоу под нѣю прѣмѣненіи одръжнимъ въ малѣ полуцити зѣль, и ꙗкоже прохладѣнна въ себе въздоуха дыханіемъ привлѣщи, минт се таковымъ и въноутрьнаа прохладати и сладко нѣкое въ часѣ онимъ прѣпокоени бывати. въ тако еѣмъ прилоучи се и при насъ нѣна подобіемъ еѣщи пронзыти, поутници бо житіа скоропрѣходнаго есмы сего и въ жетѣвныя по прилоучаю достигохъмъ шѣствовати часы. жертвоу же ми разумѣи, близъ соущѣ плодовымъ събраніа ерѣме, вар же опалѣенъ ноуждѣнѣмъ, належѣще сѣмоучителствѣнѣшии цѣтко знои же крѣпкынъ вароу послѣдоуи, къ тѣхъ мръскымъ дѣламъ приоупод(с)блини...*<sup>151</sup> Il y a ici, entre autre, une allusion de caractère chiliastique: l'an 700 approchait, autour duquel on faisait alors des spéculations sur la fin prochaine du monde.<sup>152</sup> Cantacuzène qui écrivait donc peu de temps avant cette année (7000 A. M. = 1492), composait son œuvre pendant les dernières années du règne de Mohammed II. Ce fait nous explique pourquoi, en appréciant le gouvernement du sultan contemporain (Mohammed II), il nous dit que c'était « le règne le plus tyrannique », mais sans citer explicitement le nom du souverain turc. Ce silence est révélateur en soi-même. La chaleur — c'étaient les « choses abominables » de la vie présente, et la translation des reliques du saint était pour notre auteur une sorte d'ombre et de repos. Après avoir cité un passage des *Psaumes* (CVI, 35—37: Et commisti sunt inter gentes, et didicerunt opera eorum; et servierunt sculptilibus eorum; et factum est illis in scandalum; et immolaverunt filios suos, et filias suas demonibus) qu'il estimait réalisé pour son temps, Démétrius Cantacuzène ajoute:<sup>153</sup> *изнемагамъ же и едеа дыхаемъ ѿ тѣхъ придаваемы наносимыхъ тежестми,*

<sup>149</sup> Voir l'édition par Иванов, *Жития*, 86—102.

<sup>150</sup> Иречек, *Путевания по България*, 635 п. 5; cf. cependant Иванов, *Жития*, 24; Снегаров, *op. cit.*, 322 п. 2.

<sup>151</sup> Иванов, *Жития*, 86.

<sup>152</sup> J'espère pouvoir m'occuper du problème dans une étude spéciale. Voir quelque indication chez Ю. Трифонов, *Списание на Българската академия на наукитѣ LVIII* (1939) 7—8.

<sup>153</sup> Иванов, *Жития*, 86—87.

и праведнаа злобѣ възмѣзды приѣмлюще, еяды же никакоже обрѣтаемь, понѣ въ малое оутѣшени, еядоу же ми мнѣго соудѣи бѣ приими, и еядоу учении, юже не имамы, нѣс' еѡ въ вѣрѣме се отрочьское рещи княза, ни прор(о)ка, ни нгоумена, еядоу и ѿ слѣзъ, юже петое и подвижничише крѣщеніе бѣсавъ нарече, еядоу же и пико дѣа... Il faut supposer indubitablement que nous n'avons pas ici seulement une figure de rhétorique. Evidemment Cantacuzène s'est servi de cette figure poétique pour exprimer d'une manière éloquente sa douleur de la situation présente et donner à celle-ci une caractéristique aussi sévère.

Dans la seconde partie de son œuvre, Cantacuzène se prend encore une fois à décrire la situation politique dans la Péninsule Balkanique pendant le règne de Mohammed II le Conquérant: нѣ зде словомъ бывшоу ми, ноужда поутемъ шѣствоуѣщи пѣвѣсти и нѣкаа ѿ тоуждинъ къ себѣ приѣти, и не тоуждинъ, нѣ и слѣш нашихъ. <sup>154</sup> ѿ плачевнаго повѣданіа, молю въ глѣмаа слоухы приложше послоушати, коликымъ слѣзамъ достойна соутъ нашаа и каковымъ злымъ сами виновни быхум...<sup>154</sup> Les peuples balkaniques étaient donc coupables de l'état présent: les conquérants avaient profité des dissensions entre les Etats chrétiens dans la Péninsule Balkanique pour s'emparer de leurs territoires. En indiquant cela, notre auteur ajoute: християнумъ междоусобною іако лютѣ дръжущемъ брань, грѣчьскому родоу и блѣгарскому глѣю, и сръблемъ ѿчестіи, іако тогда слабѣшимъ и онѣмъ подроучнимъ, они же мнѣголтнѣ и злѣ и ноужднѣ, и не поношоу блѣгарскому прѣвѣа родоу донелѣже непросвѣщенны вѣроу бѣахоу, ѿнеанже крѣщениемъ едино быше и злыхъ не прѣмѣнише се, и тѣхъ соудрѣстѣо и безчлѣне ненавидѣ хоулю, и грѣчьскоу не похвалаю съ выскоуміемъ прѣвѣзнесенною грѣдѣнню.<sup>155</sup> Par conséquent, tous les peuples balkaniques — les Grecs, les Bulgares et les Serbes — étaient également coupables pour avoir facilité par leurs propres rivalités la conquête ottomane: злѣ оубо тѣмъ іако имоущемъ междоу собою и крѣвы пролѣкающе ское іако еяды, еже ни въ иноуѣрныхъ дѣати под(о)бно, желаемое полоучають прочее, и еже ѿ многаго вѣрѣмене събранное многое гнѣва трѣпѣниа ради множества и безмѣрнаго милеваніа вл(а)д(ы)кы вѣсѣхъ бѣа, праведнымъ того и ими же самъ вѣсть ѿдаает се соудбамъ. не сіа ли, рече, събраше се у мене и запечатанше се въ скровищѣхъ монхъ, въ дѣи ѿмѣщениа вѣздамъ (cf. *Deuteronom.*, XXXII, 34—35) мнѣголтное бо ихъ на злоу краждоу и безчловеѣнное трѣпѣише ношени, оустаклает прочее вѣразом сѣмъ... Après avoir donné quelques citations des Ecritures Saintes en rapport avec les Ismaélites (*Genesis*, XVII, 20; XXI, 13; XVI, 9—12; XXI, 17—18), Cantacuzène nous dit que « la multitude satanique » s'était répandue sur la surface de toute la terre pour mettre à l'épreuve tout être vivant. La domination ottomane dans les terres balkaniques durait déjà depuis quelques dizaines d'années. Cette période semblait aux contemporains

<sup>154</sup> Иванов, *Жития*, 95.

<sup>155</sup> Иванов, *Жития*, 95.

de Cantacuzène infiniment longue et presque interminable. A juger d'après les affirmations de notre auteur, les gens avaient perdu l'espoir, semble-t-il, de se reconquérir la liberté et l'indépendance politique: *аще и великы бѣху или лѣта многы намъ страждоущимъ искоушениа ихъ яви се, нъ тысящца, по пророкоу, лѣты прѣд очима гнима яко днь въчерешнии, иже мимомиде, аще и не прѣходна намъ, грѣхъ ради нашихъ, лѣта сѧ мнѣт се.*<sup>156</sup> En citant les mots du Psalmiste (*Psalmi*, XC, 4: Quoniam mille anni ante oculos tuos, tamquam dies hesternae, quae praeteriit...), Cantacuzène y voyait une consolation — à coup sûr, il faut l'avouer, assez maigre. Ni notre auteur cependant, ni aucun autre parmi ses contemporains ne pouvait guère supposer que la domination ottomane qui les opprimait depuis quelques décades et leur semblait déjà insupportable, devait durer environ un demi-millénaire...

L'Empire byzantin représentait, d'après les conceptions de Cantacuzène, la première et la plus importante barrière contre l'invasion turque. Les rivalités et les luttes des Etats chrétiens cependant avaient contribué à l'affaiblir et avaient permis aux envahisseurs asiatiques de s'établir dans les territoires balkaniques. A l'appui de sa pensée Cantacuzène a brièvement exposé les luttes des Byzantins contre les Turcs depuis le XII<sup>e</sup> siècle. Quand les Turcs occupèrent les régions orientales et méridionales de l'Empire de Constantinople, nous dit-il, les Grecs avaient tenté de leur opposer résistance, mais sans aucun résultat parce qu'ils devaient lutter, en même temps, contre les Bulgares. Le comble du malheur était pourtant, d'après notre auteur, la quatrième croisade, l'occupation de Constantinople par les Croisés et l'anéantissement de l'Empire byzantin pour une période de presque 60 ans: *сн оубо южныа съ восточными прѣемше страны грѣкомъ съпротивѣюще, бранными побѣжденми и градовъ низложенми, плѣненми же и робленми и ихъ крѣпе на кждо такоже рещи днь пролитиемъ обилнѣ тѣхъ насыщаютъ. злѣ бѣ прочее грѣкомъ тѣмъ съпротивляти се и болгаромъ, и къ своимъ дрѣжати рать, иже ни къ единымъ довлѣху. третѧ симъ и паче надежде приходитъ начелнаа же паче да речет се и кончнаа пагоуба. вѣстизн съ прочими западными и соущими ѿ Италиа, латинская вѣси моудрѣствоущи иже злѣ цркви раздѣлаше прѣѣе приложениа дѣлаа неподобнаго въ вѣроу, зли прѣославленымъ ратници вѣспогоубство вниоуни, вѣконнише се тогда о прѣославленныхъ, злѣ прѣославленныа ратоваше и црѣствоущи прѣемше моудителскы оудрѣжаше градъ, вѣсоу, ѹви, юже въ немъ неизреченноу оноу црквеноу погубише красотоу, шестидесятъ и множае того оудрѣжаше лѣта...*<sup>157</sup>

Ayant repris la ville de Constantinople, les Grecs continuèrent à guerroyer avec les Bulgares, tandis que les Turcs en profitaient pour imposer leur domination dans les régions de l'Asie Mineure et de la Péninsule Balkanique. Exposés aux attaques incessantes des Bulgares et endurent de grandes souffrances, les Grecs furent obligés, d'après Canta-

<sup>156</sup> Иванов, *Жития*, 96.

<sup>157</sup> Иванов, *Жития*, 96.

cuzène, de chercher l'aide des Turcs contre leurs ennemis. D'après notre auteur, cette politique des Byzantins devint la cause de la perte non seulement des Bulgares, mais aussi des Byzantins eux-mêmes: *грѣци єдиначе съ блѣгары ратоваху се, градъ и пакы іако въ роукоу нмоуше, и симъ въсиху соущемъ, ерѣме оубо ісманатѣне оулоучше, въсоу до моря Янатолю прѣимше, под собою оучинише, грѣки подроучныхъ нмаху. Грѣкомъ же непрѣмѣнно ратоеумомъ ѿ блѣгаръ и лютеѣ страждоущемъ, крѣпчаншихъ потрѣбовахше, прѣбодеть на ѿмѣщеніи немощнѣишихъ и заломоу съгнатию залѣиши пластирь прилагають и смраднымъ ранамъ мръскоу лѣчебу растекають. и тако, люте горкымъ цѣлти изволише, въ въсеконѣчное свое же и блѣгарское запоустѣніе и въсапагоустеко... Installedés dans les territoires balkaniques et bien organisés, les Turcs réussirent facilement à imposer leur suprématie aux Bulgares et aux Byzantins et à les subjuguier. Les conquérants anéantirent complètement l'Etat bulgare et firent disparaître même le souvenir de son indépendance politique de jadis. Le pays fut rendu désert, les hommes furent tués impitoyablement, les femmes, privées de leurs enfants, furent exposées à l'infamie et réduites en esclavage, enfin les richesses pillées (и оубо іако сию мора нмѣху страну и жезлаа хоудожикъ творити вѣдѣи, обонхъ смѣрише, по малому ерѣмени въ роукоу нмоутъ, и блѣгарскаа тако съткарають, іако ниже вѣрнѣ быти, еже о тѣхъ нѣкогдашніе повѣствоемо. земаа поуста прочее, моужіе, иже хрістіанскыи и єдиноверныхъ въ желани бывшии крѣве, свою напраснѣ немилостивнѣ пролѣваему видѣше, жены безчѣдствованнѣ и безчѣдствованнѣ въ работоу продавають се, юннии плѣноуемы, оуки, и праслава измѣноуемы и залъ събраннаа нмѣниа расхыщаема).<sup>158</sup>*

Cantacuzène a exposé ensuite en quelques lignes l'histoire de l'Etat serbe pendant la période de son épanouissement sous le sceptre d'Etienne Doušan (1331—1355). Il a raconté aussi le sort tragique du successeur du Doušan, Ouroš (1355—1371), en y ajoutant que tandis que l'Empire d'Etienne Doušan était déchiré par les discordes de ses nobles, les Turcs avaient réussi à s'emparer des villes de la Thrace (*тоурици же дракинскыи прѣимлють грады*). Suit le récit de la bataille de Ćirmen pendant le mois de Septembre de 1371.<sup>159</sup> La victoire turque, assure notre auteur, fut due non à la force ou à la supériorité de l'armée ottomane, mais uniquement à l'impiété des chefs de l'armée serbe, et doit être considérée — de même qu'en général la conquête turque dans les territoires balkaniques — comme une punition divine. D'après l'opinion de Cantacuzène, la défaite des chrétiens en 1371 marqua la fin de l'indépendance des Etats balkaniques, et fournit l'occasion aux Turcs de pénétrer dans les terres serbes et de les soumettre au pillage et à la dévastation: *ѿсоудѣ соудебамъ бѣжнми, іако неиспытанны, въса под роукою нмоутъ, и сръбскаа равнаа страдати начеше, никтоже съпротивляе се, ниже съпротивити се могы, аще ли же и съпро-*

<sup>158</sup> Иванов, *Жития*, 96—97; cf. 55—56.

<sup>159</sup> Voir ici note 32.

тѣмъ се кто, ничтоже оуспѣ до дѣнь, присно на вышше црѣствоу нхъ въсхо-  
дещоу такоже дѣнь. храмы оубо б(о)ж(е)ственны разараютъ се и сѣтъхъ жилища  
запоустѣнию прѣдають се... En lisant ces mots de notre auteur, il n'est pas  
difficile de s'apercevoir d'une note extrêmement tragique qui y résonne:  
c'est le désespoir presque complet. Depuis la bataille de  
Čirmen il n'y avait personne, nous assure Cantacuzène, à opposer résistance  
à l'invasion turque, et si quelqu'un était en état de le faire, il ne pouvait  
avoir de succès. La puissance ottomane, conclut-il tristement, était en  
son temps en son ascendance, toujours plus haute, comme le jour...

En parlant cependant du sultan Mohammed II le Conquérant, Canta-  
cuzène lui a adressé quelque éloge:<sup>160</sup> иже бо нами нѣмъ црѣтвоуен, великыи  
и самодръжавныи и въсѣхъ иже прѣжде того црѣтковашихъ силою и славою  
и величствомъ црѣта прѣшѣд, ѿ юности ѿчимъ прѣпоасакъ се црѣтвомъ, встро-  
оумиамъ многомъ и пуденсы къ кованіюмъ и разоуміюмъ оукрашенъ, воинства  
чюдна съставъ и велика и ратна оустроеніа страшна и дивна, и любе воин-  
ствовати и црѣта разширати дрѣжавоу, и славою нскы прѣждныхъ прѣвѣз-  
ходити, не къ пищамъ и пивствомъ, ни къ разлѣниіюмъ и покоемъ тѣла, паче  
же рещи оунынию себе, такоже множанцию ѿ црѣ ѿдакъ. аще оубо и тежестьна  
въ ныхъ и казни съгрѣшше бѣу іакъи се, Кѡнстантіновъ великыи іакъо прѣиетъ  
градъ, по малѣ прѣстолю црѣтѣю въ нѣмъ въдроужаетъ, грады крѣпкы разарае  
оудръжаваетъ, црѣта прѣимаетъ и господствіа, соущоу такоже рещи и морѣ...  
Notre auteur était obligé de reconnaître à la fin que le gouvernement de  
Mohammed II était en réalité tyrannique pour la majorité de la popu-  
lation, mais que le sultan avait garanti la liberté aux moines et leur avait  
donné la permission de réparer les églises et les monastères détruits:  
въ лѣта оубо того аще и тежка іакъи се и ноуждна въ прочиныхъ, нѣ инокомъ  
въсака свобода бѣ и отради наслаждаахъ се, никто же тѣмъ смѣе съпроти-  
вно вѣщати.<sup>161</sup> La circonspection avec laquelle Cantacuzène parlait de Mo-  
hammed II, même sans proférer explicitement son nom, était due, sans  
doute, non seulement au désir de ne pas s'exposer aux représailles, mais  
aussi à l'attitude favorable aux moines de la part du Conquérant.

Démétrius Cantacuzène nous a laissé aussi un autre ouvrage — *une prière en vers adressée à la Vierge*.<sup>162</sup> Le ton général de cette poésie trahit  
une tristesse infinie, un désespoir sans limites. Peut-être y faudrait-il voir  
un certain maniérisme d'après la mode des auteurs byzantins, et, pour  
cette raison, ne pas prendre tout à la lettre. Pourtant il est évident qu'en  
bonne partie le désespoir du notre auteur provenait de la situation poli-  
tique des peuples chrétiens pendant ce temps. Dans cette prière, ce même

<sup>160</sup> Иванов, *Жития*, 97—98.

<sup>161</sup> Иванов, *Жития*, 98—99.

<sup>162</sup> Voir le texte chez Маринов, *op. c.*, 4—9. Une version bulgare moderne chez Ангелов-Генов, *op. c.*, 562—564. Sur le manuscrit de Belgrad avec le texte de la prière cf. Л. Стојановић, *Каталог рукописа и старих штампаних књига. Збирка Српске краљевске академје*. Београд, 1901, 180: «Молитва съ оумилениемъ къ прѣсвѣтѣ и владычици нашей Богородици». Cf. encore Daničić dans *Starine I* (1869) 50.

état d'esprit de Cantacuzène qu'on sent déjà si vivement dans son récit de la translation des reliques de St Jean de Rila a donc trouvé une expression poétique.

De la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle nous possédons un certain nombre de notes marginales, dues à des écrivains bien connus ou à des scribes dont on connaît à peine le nom. Tandis que quelques-unes de ces notes sont rédigées dans un ton de prudence envers le sultan turc contemporain, d'autres au contraire contiennent des expressions assez fortes et des observations sévères à l'adresse des souverains ottomans et sur leur gouvernement.<sup>163</sup>

<sup>163</sup> Sans avoir la possibilité et même l'intention de recueillir ici toutes les notes marginales des Slaves du Sud pendant le XIV<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècles qui ont trait à la conquête ottomane et à la situation des pays chrétiens dominés par les Turcs, on pourrait citer au moins quelques-unes qui sont particulièrement caractéristiques. Voir par exemple: Б. Цонев, *Славянски ръкописи и старопечатни книги на Народната библиотека в Пловдив*. София, 1920, 20 № 30 (229): поменн еи попа Івсифа тако ималъ не сию книгѹ и при смъртъ непочинѹ ненадѣйнѹ ѿ преклети инопѣмненни агарени. — Цонев, *Опись на ръкописитѣ и старопечатнитѣ книги на Народната библиотека в София*, I, 90 в лѣт(о)

ѡцмг (= 1435) ... вѣ црѣво Мѹрата нечестиваго изманиѣнина ... — c'est-à-dire Mourad II (1421—1451). — Ibid., 122—123. — Стојановић, op. c., I, 78 № 246: une note de 1428: оуѣкше изманиѣни светаго великомѹченика Христова Гевргѣна ... при царѣ Мѹратѣгоу. — Ibidem I, 78—84 № 250: вѣ врѣме же то прѣвое изѣшьствие бысть вѣ сръбскоу землю царѹ измаласкоу глаголемѹ ймѹратѣ (Mourad II), и пѣтѣ сътворѣнѣ, пакы състави се, мирѣа царѹ нашемѹ вѣзвѣщае ... Ibidem I, 261 № 85: une note fut écrite ... по кончинѣ благочестнаго деспота Стефана .з. лѣто вѣ царѣство безбожѣаго цара Мѹратѣ-бѣга тѹрскаго вѣ области Скопскаго града ... Ibid., 86 № 265, une note dans un manuscrit du monastère de Zograf, de la

même époque: вѣ лѣто ѡц. м. в. (= 1434) бы нѹжда великаа благочестноу хриѣанскоу. — Стојановић, op. c., IV. Ср. Карловци, 1923, 27 № 6131. — Ibid., IV, 21 № 107: се писахъ азъ последни вѣ иноцѣхъ и грѣшнѣ бѣсѣхѣ ... вѣ юности же быхъ сауга цара тѹрскаго Иадрымъ Баизита, бежави же ѿ цара того вѣ Светѹю гору пострѣгохъ се. — Un certain grecophobe Romain nous avertit d'avoir écrit sa note pendant l'année 1442 вѣ многометежно врѣме (ibid., I, 89 nr. 278). — Il faut rappeler encore une note de 1448 (ibid., 91 nr. 290) où il est dit que мѣсеца шкѣм(вриа) .к.з. оу пѣтъхъ дѣньме (много)ство изникъ сѹпн се вѣсточнѣхъ и за(па)днѣхъ стран. начелници бѣрскоу языку Іанко, агаренимъ Мѹрат, и бы бон под Прицинимъ и зѣло многоство тѹрпнѣ чловѣчьскѣхъ паде ... — Dans deux notes marginales a été mentionnée la prise de Constantinople par les Turcs (ibid., 94 nr. 306): вѣ тоже лѣто принесе изманиѣн славни и дикни Цариград, мѣсеца јѹниа .и. дѣиъ. La date de l'occupation de la capitale byzantine, indiquée ici, est inexacte, parce que la notice à ce qu'il semble était parvenue assez tard dans les terres serbes. Dans une autre note (ibid., I, 94 nr. 307) on y lit: писахъ сѣа слова по ѹзети Цариграда къд' понде Мѹхмед царѣ сръбскѹ землю на десно, вѣ лѣто ѡ. с. ц. ѡ. в. мѣсеца јѹниа. — Ayant fondé la ville d'Elbasan, Mohammed II a fait transporter dans la nouvelle ville des gens de différentes autres localités de la Macédoine, pour la repeupler (cf. sur la fondation d'Elbasan les indications chez Fr. Babinger, *Rumelische Streifen*. Berlin, 1938, 32 sqq.; 53—62: «Die Gründung von Elbasan»; ibid., 32 n. 3 et 53 sqq. sur la forme Конюхъ (Konjuch). De la même année (1466) nous possédons deux notes marginales où a été mentionnée l'émigration forcée de la population bulgare d'Ochrida et de Skopie à Konjuch (Elbasan). Voir Иванов, *Български старини изъ Македония*, 44 № 25: вѣ лѣт(о)

ѡсѣе (= 1466). вѣ сѣ лѣт(о) прѣселн цѣрь Мѹхмед охридани. мѣца шѣтомвриа в дѣиъ сѣго Куприана и Оѹстины. Cf. Стојановић, op. c., I, 102 № 329. — Ibid., 102 № 330; № 331: сѣ лѣто прѣ-



Il faut noter ici enfin les « *généalogies* » (*rodoslovi*) et les *chroniques* (*ljetopisi*) d'origine serbe qui datent de la même époque.<sup>164</sup> Sources d'une valeur particulière pour l'étude de l'histoire serbe et, en général, de l'histoire balkanique de cette période, ces oeuvres contiennent de nombreuses indications en rapport avec l'invasion turque et la conquête de la Péninsule. On y a en-

сеашиѣ ѿ скопа града .ѿ. кука православныхъ христан . . . порока не имѣе вини никое оу граду рекомоу Конюху ѿ арбанашскихъ земан съгражденому ѿ цара Мехмеда царствующи тогда. — Иванов, *op. c.*, 115 № 25; 151—152 № 3; Стојановић, *op. c.*, I, 98—102 № 328. Le scribe nous informe d'avoir écrit повелѣниемъ ниже въ тогдашние вѣрме соущаго въ Охридѣ блаженаго архієпископа българскаго кур Дорудеа, ниже и по сихъ не възмога до конца искоущениа зашкы окрѣтителю оубѣжати врага, нѣ нѣкоторѣи крамоуѣ междоусобицѣи подвигши се тоу приращени къ немуѣ сътворшмъ нѣкимъ прѣдвѣжит се въ Квнстантинъ градъ царемъ Мехмедомъ и съ мнѣжаншмъ ѿ боляръ шхридскихъ и причѣтннкъ црквиныхъ такожде, възвращающоу се тогда царю съ воинствомъ ѿ странъ арванитскихъ къ царствоущемоу Квнстантиновоу градуу, но еже пѣвннѣи емоу мнѣгдѣ мнѣжѣства ниже въ странахъ онѣхъ живеоущихъ доущъ, и тѣмъ въ разпѣкннѣи и работоу, уѣвы нашнхъ зѣлкъ, развѣденшмъ быти, инѣхъ же, ш бывшаго на насъ попоущена божия, и остриемъ оружія поразити, и къ странама итали-скимъ Скендера прогнати. . . Sur l'archevêque Dorothee voir chez Снегаров, *op. c.*, II, 183—184; sur l'histoire de Skenderbeg voir l'excellente publication de Јован Радонић, *Ђураћ Кастриот Скендербег и Арбанија у XV веку*. Историска граѣа. Београд, 1942. — Стојановић, *op. c.* I, 103—107 № 335; 110 № 344; Иванов, *op. c.*, 135—136 №№ 8—9, des notes de Vladislav. — Стојановић, *op. c.*, I, 109 № 341. въ дни злочѣстнаго и злоуѣчнаго и неситаго Југде Мехмѣла-ѣѣга цара, къзвдигшаго се до небесъ, и пакы скиндет до ада. . . Cf. *ibid.*, IV, 33 № 6170. — *Ibid.*, I, 110 № 345; 110 № 346; 110 № 348: „и померъ еи господи хри-стѣански и погубен Мехмедъ въ лето „ѿц. (п. з.) царъ Мехмедъ погубен ѿнѣк, господара новобръдскаго и .д. сынове, и отъ нѣхъ сынове .ѿ. сыновъ. . .“. De la mort de Mohammed en 1481 cf. Стојановић, *op. c.*, I, 111 № 350: и тожде лѣто. . . оумрѣ царъ Мехмѣд) море прѣшкѣ съ воинствомъ ѿ Цариграда къ Јанатоли маѣ .г. и принми царс(тво) сына его Бѣазитъ. . . Cf. *ibid.*, IV, 34—35 Nos 6173—6174. — Иванов, *op. c.*, 136—137 Nos 10—11. — Quelques notes marginales se rapportent au règne du sultan Bajazid II (1481—1512). Voir par exemple une note de 1486 chez Стојановић, *op. c.*, I, 112 № 355: въ днѣи и въ царство зѣло крѣпкаго и прѣ-високаго измѣнѣтѣскаго цара соултана Бѣазита, емуже попусти бога снаго и крѣпость над христанѣи грѣхъ рад нашнхъ и безаконн. . .; cf. *ibid.*, 123 № 393: во дни же царствующому карварскому царю Пѣазнтоу. . ., note de 1504. Sur la forme Пѣазнт cf. chez Moravcsik, *op. c.*, II, 206—208. — Voir aussi une note de 1488 chez Стојановић, *op. c.*, IV, 35 № 6178: писа сѣно кнѣгѣу мно-гогрѣшнѣи Никола диакъ. . . въ дни трѣклетѣаго цара пѣазита. . .; cf. *ibid.*, I, 112 № 356. — *Ibid.*, IV, 35 № 6179. — *Ibid.*, I, 116—118 № 381—382: . . . црквины праздни светыхъ кнѣгъ грѣхъ ради нашнхъ разхушнѣемъ и раздраниемъ агаранскихъ чедъ. . . (p. 117); . . . оумалиемъ светнхъ кнѣгъ расхушнѣемъ и раздраниемъ агаранскихъ чедъ (p. 118). — *Ibid.*, IV, 36 № 6187: сы светнхъ и божественнхъ тетрѣвѣгѣахъ сыписа се въ лѣт(о) „ѿ. ѿ. въ. . . дѣннѣи нечѣстивнхъ исманатѣхъ, въ царство цара Бѣазита. . . Une note de 1499 v. *ibidem*, IV, 37 № 6190: пишѣмъ да се зна како пр(идѣ) поплъ Мнаѣе у великѣу црковѣу да учни помятъ лѣтургию. . . то писа за п. . . проклетъ агарѣнѣи са стра-хомъ великомъ. . . — Cf. Спространѣв, *Рѣжкописитѣ на Рил. мон.*, 92; Стојановић, *op. c.*, III (1905) 148 № 5579.

<sup>164</sup> Sur les « *rodoslovi* » et les « *ljetopisi* » d'origine serbe voir: Л. Стојановић, *Стари српски родослови и летописи*. Ср. Карловци, 1927. — Voir aussi: Л. Стојановић, *Српски родослови и летописи*. Гласник српског ученог друштва LIII (1884) XVI—1—160. — Качановский, *Сербскія житія и летописи*, 199—221. — Cf. Јо. Грчић, *Историја српске књижевности*. У Новом Саду (1906), 25—26: «Што су гусле у дане робованѣа биле за прост народ, то су летописи биле за писменѣе лѣуде, одржавали су наиме спомен за стару славу и господство». — П. Поповић, *Преглед српске књижевности*. Београд, 1909, 61—75, 397—402. — Башић, *op. c.*, 264—279.

registré tous les événements relatifs, quelquefois d'une manière très schématique, à la façon des anciens annalistes, sans aucune appréciation et avec une apparente impartialité. D'autre fois, au contraire, les auteurs serbes n'ont pas caché leurs sentiments et ont donné libre expression à leur état d'esprit devant la conquête turque. Ainsi, il faudrait rappeler, par exemple, une description de la bataille de Kossovo en 1389, où l'on trouve plusieurs détails sur l'attitude du prince serbe Lazar, sur l'invasion turque, la bataille de Kossovo et ses résultats.<sup>165</sup> D'après l'auteur anonyme de ce texte (*letopis Studenicki*), le prince Lazar vivait pacifiquement quand въстаєтъ нже агарениѡмъ царь амира Ямоурать, и много въсточныхъхъ странъ, по божию попушєнію, прїемъ къ наше наказаніе, паче же да прѣстоупленіа въ ѡмъщеніе, ... исходитъ на сего благочѣстїаго княза Лазара, хоте и сего подъ собою оучинити. сеѡмѡ же не вѣставающеу кънѣти нечѣстїевымъ въ свѣтїище божіе, и сице възъраняющеу, вѡмѡмъ же настоупающеу, сѣраженію же быкшоу падаетъ нечѣстїевыи вѣнь по срѣдѣ на нѣмъ же състаше се поли Косокоу. Стаєтъ же въ мѣсто его сынъ Памзѣтъ. Сѡ же благочѣстїевыи ... нѣкако мѡченичѣскыи провѣщаваши глаго: станѣмъ мѡужьскыи, братіе, въпїе, не прѣдадимъ благочѣстїа нашего не тѣкмо по сѣродникѡхъ нашихъ, нѣ и чѣстїиныхъ ради мѣстѣ вѣнѣхъ, въ нїхъже днь и ношъ въсилаютъ се молбы ш насъ къ Господоу ... и много поучивъ и къ мѡужьствоу въдвїгъ, вънїдоше, и что по срѣдѣ сїхъ съ таковою надеждоу вънїде благочѣстїевыи князь Лазарь, іакоже вї рещи нѣмѣ чистоу съѣѣстѣ къ Богоу и члѡвѣкѡмъ ... сице же, іакоже рече се сїмъ бывающеимъ, въ роукахъ ѣзычѣскыихъ сїхъ звѣрокидныхъ вїдѣше се о҃че словеснаго и свѣтаго стада Христова, ігоже самъ амира сеѡно роукою чѣстноюу сънѣмлетъ и свѣтоу глагоу. таже и земаю сръбскоу поѡиноуетъ, грѣхъ бо нашихъ ради сїа пострадахомъ и безчисленныи вѣдїи по того сѣмрѣти подѣхѡмъ. глаголютъ же, іако прѣдъ того сѣмрѣтїю сѣнцѣ въ тѡмѡу прѣложи се толїко, іако и звѣздамъ въ полоудньє іакїти се показоуе вѣдоу хотеющеу по сїхъ быти. сице мѡченичѣскыи исходитъ съи новыи и великыи въ мѡченицѣхъ и по господню глагоу сїе бываетъ, еже рече: мнозыи боудоутъ послѣдныи прѣкыи, и прѣкыи послѣдныи. и сего въ послѣднымъ родѣ прѣкаго въ мѡченицѣхъ...

Dans toutes les annales serbes, dans *stariji letopisi* ainsi que dans les *mladji letopisi*, on trouve des annotations assez nombreuses relatives à la conquête turque. On y trouve des indications sur tous les événements qui ont trait à l'invasion turque, par exemple: sur la prise de la citadelle de Gallipoli,<sup>166</sup> les batailles de Pločnik et de Čirmen,<sup>167</sup> la bataille de Kossovo,<sup>168</sup> la prise de Tirnovo,<sup>169</sup> la bataille de Rovine,<sup>170</sup> la croi-

<sup>165</sup> Стојановић, *Стари српски родослови и летописи*, 91—99.

<sup>166</sup> Стојановић, *op. c.*, 117 (229), 122 (322), 206—207 (578—579), 287 (1089).

<sup>167</sup> Стојановић, *op. c.*, 36 (23), 84 (132), 113 (191), 115 (210), 117 (221), 199 (537), 215 (591—592), 287 (1092), 287 (1099).

<sup>168</sup> Стојановић, *op. c.*, 41 (30), 54—55 (91), 117 (222), 122 (323), 215—217 (593), etc.

<sup>169</sup> Стојановић, *op. c.*, 116 (219), 121 (301), 218 (595), 288 (1103).

<sup>170</sup> Стојановић, *op. c.*, 218—219 (596), 288—289 (1104).

sade de Nikopol,<sup>171</sup> l'occupation du royaume de Vidin,<sup>172</sup> la bataille d'Angora,<sup>173</sup> les luttes intestines entre les fils de Bajazet et les dévastations de Musa,<sup>174</sup> la croisade de Varna en 1444,<sup>175</sup> la prise de Constantinople et les autres guerres de Mohammed II,<sup>176</sup> etc. Les scribes inconnus qui ont rédigé ces notes dans les annales serbes se sont limités à enregistrer les faits historiques qui leur semblaient importants, en y ajoutant rarement quelque parole exprimant leurs sentiments personnels et leur attitude envers les conquérants étrangers.

Aujourd'hui nous pouvons raisonner plus ou moins abstraitement sur les souffrances des peuples balkaniques durant la conquête turque, sur les causes de la prépondérance des envahisseurs, les conséquences de la prise de Constantinople, etc. Mais avant tout, il faut donner la parole à ceux qui en étaient les contemporains et en ont souffert. Ces témoins sont assez peu nombreux, ou bien ils ont parlé presque laconiquement, avec des réserves et des réticences compréhensibles de la part de gens qui avaient à craindre la vengeance pour toute parole plus franche. Cette attitude est extrêmement éloquente et démonstrative en soi-même. Mais il y a d'autres contemporains de la conquête ottomane qui ont gardé un silence complet. Peut-être leur silence est-il encore plus significatif, parce que la douleur muette est très souvent plus forte et plus profonde.

(A suivre)

---

<sup>171</sup> Стојановић, *op. c.*, 219 (587), 220 (602), 289 (1105), 289 (1107).

<sup>172</sup> Стојановић, *op. c.*, 220 (601—602), 287 (1107).

<sup>173</sup> Стојановић, *op. c.*, 41 (31), 113 (197), 220—221 (604), 289 (1109).

<sup>174</sup> Стојановић, *op. c.*, 221—225 (607—631).

<sup>175</sup> Стојановић, *op. c.*, 235 (678), 293 (1167).

<sup>176</sup> Стојановић, *op. c.*, 116 (218), 117 (234), 119 (252), 119 (261), 120 (271—276), 236—253 (688—781).

## LA CHUTE DE CONSTANTINOPE DANS LA LITTÉRATURE POPULAIRE ROUMAINE

La chute de Constantinople (Tzarigrad en langue populaire roumaine) a impressionné si profondément le monde chrétien, qu'elle a laissé des traces aussi bien dans la vieille littérature populaire roumaine, que dans l'ancienne peinture ecclésiastique. Dans l'iconographie ecclésiastique orientale représentant l'Hymne Acathiste en l'honneur de la Sainte Vierge grâce à la merveilleuse intervention de laquelle Constantinople fut sauvé, il était d'usage d'ajouter un motif reproduisant Constantinople assiégé en 626, par mer et sur terre, par les Perses et les Avars. Ce motif que l'on ne retrouve qu'une seule fois dans les peintures anciennes des églises roumaines, a été modifié par l'impression de la chute de Constantinople en 1453, en y introduisant des éléments du siège par les Turcs en ladite année. On le retrouve, à notre connaissance dans l'ancienne décoration picturale des églises roumaines, en quatre endroits.<sup>1</sup>

Dans les anciens livres populaires roumains<sup>2</sup> qui circulaient sous forme de manuscrits, le récit de la conquête par les Turcs de la cité glorieuse de Tzarigrad se trouve dans plusieurs d'entre eux sous forme isolée; mais on le trouve aussi plusieurs fois incorporé dans le cadre des légendes populaires sorties d'histoires universelles, dénommées « Chronographes », qui nous ont été conservées dans de très nombreux manuscrits.<sup>3</sup> Ces manuscrits sont des copies effectuées dans le courant du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup> jusqu'après le début du XIX<sup>e</sup> siècle. Ces chronographes rédigés en forme populaire, embrassent toute l'histoire universelle, en commençant par la création du monde et l'histoire juive d'après la Bible, et passent ensuite à l'histoire des Perses,

<sup>1</sup> Voir V. Grecu, *Eine Belagerung Konstantinopels in der rumänischen Kirchenmalerei*. Byzantion I (1924), 273—289. Ajoutons que la représentation picturale qui se trouve à Vatra Moldovitei est également reproduite dans K. Parrhegopoulos—P. Karolidis, *Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ ἔθνους* V<sup>5</sup>. Athènes, 1925, 329. Voir aussi O. Tafrali, *Le siège de Constantinople*, dans « Mélanges Gustave Schlumberger » II. Paris, 1924, 456—461 et dans la revue roumaine « Arta și Arheologia », III, fasc. 3. Iași (1929) 1—5, où se trouve une reproduction en couleurs de la même représentation picturale. On ne peut affirmer avec certitude que la représentation picturale des églises de Balnești et de Probota en Moldavie reproduise la chute de Constantinople, étant donné que les tableaux sont extrêmement détériorés.

<sup>2</sup> Sur ceux-ci voir la remarquable œuvre du regretté N. Cartoian, *Cărțile populare în literatura românească*, tome I: *Epoca influenței sud-slave*. Bucarest, 1929; tome II: *Epoca influenței grecești*. Bucarest, 1938.

<sup>3</sup> Rien qu'à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine de Bucarest sont conservés plus de quarante volumineux manuscrits contenant de semblables chronographes.

<sup>4</sup> Voir Revista Istorică Română IX (1939) 19, n. 1.

des Grecs, des Romains, des empereurs de Byzance, pour se clore par une partie plus ou moins étendue traitant de l'histoire des sultans turcs.

Les chronographes roumains, véritables œuvres de littérature populaire, ont été divisés, suivant les sources dont ils émanent, en deux types, l'un sorti du volumineux chronographe Βιβλίον ιστορικὸν περιέχον ἐν συνόψει διαφορῶν καὶ ἐξόχων ιστορίας dû à Dorothée, métropolitain de Monémbasie, l'autre provenant du chronographe Νέα Σύνοψις διαφορῶν ιστοριῶν dû à Mathieu Kigala de Chypre. Le texte de Dorothée de Monémbasie, copié en Roumanie<sup>5</sup> aux frais d'Apostole Tzigara, gendre de Pierre le Boiteux, prince de Moldavie (1574—1579 et 1582—1591), fut imprimé pour la première fois à Venise en 1613. Il fut maintes fois réédité jusqu'après le commencement du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est aussi à Venise, où Mathieu Kigala était curé de l'église San Giorgio dei Greci,<sup>6</sup> que parut son chronographe Νέα Σύνοψις en 1637; certains exemplaires portent la date de 1650.<sup>7</sup> Le chronographe de Kigala n'a pas eu la même diffusion que celui de Dorothée, mais les deux ont été connus de bonne heure en Roumanie et il est clair, qu'ils ont constitué la source des chronographes roumains, spécialement celui de Kigala.<sup>8</sup>

Mais à part les deux types de chronographes roumains, — les uns inspirés du chronographe de Dorothée de Monémbasie, les autres de celui de Mathieu Kigala — il semble en exister un troisième, du moins en ce qui concerne le récit de la prise de Constantinople par les Turcs en 1453. Ce récit de Dorothée, presque le même que celui de Kigala. Toutefois, dans certains chronographes roumains, de même que sous forme de récit indépendant, on rencontre une version très différente de celles que contiennent les chronographes de Dorothée et Kigala, et les chronographes roumains inspirés par Dorothée et Kigala. Il est vrai qu'on y trouve aussi des ressemblances. Ainsi, par exemple, dans les trois versions, il est dit que les citoyens de Tzarigrad fournissent de la nourriture et de la chaux et de la pierre de construction aux Turcs qui bâtissaient la citadelle de Rouméli-Hissar; ils avaient le pouvoir d'empêcher l'édification de la citadelle; mais s'ils ne le firent pas c'est parce qu'ils avaient foi dans les traités de paix et dans les assurances données par le Sultan. Dans les trois versions, la cause de la chute de la ville doit être recherchée dans les péchés. Ce dernier point est toutefois bien plus accentué dans la troisième version, où il occupe une place beaucoup plus importante. En sus de l'empereur Constantin XI Paléo-

<sup>5</sup> Voir D. Russo, *Studii istorice greco-române*, I. Bucarest, 1939, 82.

<sup>6</sup> Voir Ἐπετηρίς Ἐταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν VIII (1931) 310.

<sup>7</sup> Voir Revista Istorică Română IX (1939) 13.

<sup>8</sup> Sur la question assez compliquée des chronographes roumains voir D. Russo, *Elenizmul în România*. Bucarest, 1912, 33—36, et Idem, *Studii istorice greco-române*, I, 91—100; en plus l'étude conçue sur un plan très large, mais inachevée de Julien Stefanescu, dans la Revista Istorică Română IX (1939) 1—77.

logue, il est également fait plusieurs fois mention d'une impératrice, mention qui ne se retrouve point dans les deux premières versions, lesquelles ne parlent d'aucune impératrice. Ce fait semble prouver que la représentation du siège de Constantinople dans la peinture ecclésiastique ancienne des Roumains a été modifiée d'après le récit de la chute de Tzarigrad donné par cette version. Car, en tête de la procession qui se déroule sur les murs de la cité, apparaît une impératrice couronnée, tandis que dans la figuration primitive, on ne trouve dans la procession qu'une image de la Vierge.<sup>9</sup> La troisième version est, par rapport aux deux autres, beaucoup plus riche en divers détails qui manquent dans les autres; elles est en général beaucoup plus longue et plus explicite. Le héros principal, c'est l'empereur lui-même, autour duquel se rallie toute la défense de la cité, véritable héros homérique par ses plaintes et ses larmes, mais aussi par ses hautes prouesses et sa bravoure. Auprès de l'empereur, le génois Giustiniani<sup>10</sup> joue un rôle principal; il est couvert de louanges et d'admiration pour sa sagesse et son courage. Blessé une première fois à la poitrine, la seconde fois à l'épaule droite, il n'est dit nulle part qu'il aurait abandonné le combat, ainsi que le disent les autres versions.<sup>11</sup>

Les particularités de cette version, de même que son titre, rapprochent ce récit de la prise de Tzarigrad contenu dans la vieille littérature populaire roumaine de la version slave « *Pověst' o vzatii Carigrada* », car les deux versions présentent d'importants recoupements.<sup>12</sup> Il est donc très probable que cette troisième version sur la prise de Tzarigrad soit reliée à cette version slave. Le chronographe de Dorothée de Monémbasie a été également traduit en langue slave en 1665. Mais, en plus de cette traduction, il y a eu d'autres types.<sup>13</sup> Un exemple de type distinct est celui que contient le manuscrit roumain № 1385 de la bibliothèque de l'Académie Roumaine de Bucarest. Ce manuscrit contient un chronographe qui a été traduit du slave au XVII<sup>e</sup> siècle; en 1453, il traite de l'histoire de Russie jusqu'à Michel Romanov.<sup>14</sup>

Le récit de la prise de Tzarigrad, dans le manuscrit 1385, a le titre suivant et commence comme suit:

<sup>9</sup> Voir fig. 2 dans Byzantion I (1924) 276 et fig. 5, p. 285.

<sup>10</sup> « *Un domn Zănovitean* » dans le texte roumain, du nom « *Zustinei* » et « *Zustenei* » selon les manuscrits Nos 48, 154, 505 et 1385; « *Zăstonie* » d'après le manuscrit № 44; « *Zăstonie* » nous conduirait vers une source slave, quoique pouvant être également une forme purement roumaine (Ητοιστον γειδς dans le chronographe de Kigala).

<sup>11</sup> Suivant Dorothée et Kigala, Giustiniani blessé une seule fois au pied droit, se retire et meurt ignoré dans l'île de Chios.

<sup>12</sup> Autant qu'il m'est possible d'en juger suivant le contenu d'une courte note bibliographique de Mr Fr. Dölger, dans Byz. Zeitschr. 43 (1950) 143 sur M. Braun—M. Schneider, *Bericht über die Eroberung Konstantinopels nach der Nikon-Chronik* (übersetzt und erläutert). Leipzig, 1943.

<sup>13</sup> Voir Revista Istorică Română IX (1939) 12—13 et 4, n. 2.

<sup>14</sup> Voir N. Iorga, *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea* (1688—1821), I. Bucarest, 1901, 537, n. 10.

« *De la prise de Tzarigrad par les Turcs infidèles et le mécréant Mehmed,*<sup>15</sup>  *fils de Mourad, empereur turc, sous le règne de l'empereur Constantin, fils de Manuel.*

En l'an 6961 du règne du très pieux empereur Constantin, fils de Manuel et à l'époque du grand prince de Moscou Vasile Vasiljevič, du métropolitain Jean de Moscou et de toute la Russie et du patriarche Athanase de Tzarigrad, Mehmed, sultan des Turcs, fils d'Amurat et descendant d'Orcan, empereur ottoman, pillait tout le pays grec et marcha sur Tzarigrad, soufflant avec fureur, tel un loup dévorant un animal sauvage. Il vint, — et pour l'expiation de nos péchés, Dieu le lui permit, — le premier jour du mois de Décembre, avec de nombreuses troupes, par terre et par mer. Ainsi commença une grande guerre. Et l'empereur Constantin députa des ambassadeurs à Mehmed pour solliciter la paix... » Ms. N<sup>o</sup> 1385, f. 431<sup>r</sup>.

Le récit finit de la manière suivante: « Mehmed ayant fait rechercher inlassablement l'impératrice et se demandant où elle se trouvait, on lui dit que le grand Doucas, le patriarche Athanase, le protostrator André et son neveu Asan ancien (sic!) Paléologue et Nicolas, évêque de la cité, lui avaient fait prendre passage sur les vaisseaux de Zustunei. Et tous ceux-ci furent mis à mort dans les tortures par ordre du misérable sultan Mehmed II. Ainsi fut-il décidé en expiation de nos péchés et de nos fautes, par le jugement de Dieu; car les péchés appellent le châtiment ». Ms. N<sup>o</sup> 1385, f. 434<sup>v</sup>.

On retrouve, dans le récit du manuscrit 1385 sur la prise de Tzarigrad, maintes particularités de la troisième version roumaine: ainsi, il y est également question d'une impératrice, d'un patriarche Athanase; ce sont aussi les péchés des habitants qui sont la cause de la perte de Tzarigrad; Giustiniani (Zustunei dans le manuscrit) est un grand héros, admiré et écouté, mais on ne trouve rien au sujet de sa blessure; les Latins refusent de donner leur aide, dans l'espoir que si les Turcs prennent Tzarigrad, ils le leur reprendront, mêmes conseils répétés, adressés à l'empereur Constantin pour qu'il sorte de la ville; etc. etc. Certains passages sont reproduits mot à mot.

L'anachronisme relatif au patriarche Athanase, à moins qu'il ne résulte d'une confusion avec le patriarche de Jérusalem qui, à cette époque, portait le même nom,<sup>16</sup> pourrait être un indice chronologique. A l'époque du siège de Constantinople, il n'y a pas eu de patriarche portant le nom d'Athanase. Ce n'est qu'après la conquête turque, en 1634, qu'apparaît un patriarche de ce nom.<sup>17</sup> Il est possible que ce soit à cette date qu'ait été rédigé un chronographe slavon-russe ou qu'il ait été traduit en roumain.

Une comparaison sommaire de cette troisième version roumaine sur la prise de Tzarigrad par les Turcs en 1453, avec les deux autres versions roumaines d'origine grecque et avec la version du chronographe slavon-russe contenue dans le manuscrit 1385, révèle que cette troisième version

<sup>15</sup> Mahmetu ms. 1385 (passim).

<sup>16</sup> Voir P. Nasturel, *Lista patriarhilor ortodocși* dans « Chrisovul » VII (1947) 167.

<sup>17</sup> Ibid., 154.

de vieille littérature populaire roumaine est une compilation d'après les trois autres versions. La compilation a été largement développée et amplifiée. La description d'un même épisode a été reprise, répétée et amplifiée d'après deux ou même trois versions. On trouve aussi, dans le cours du récit, des passages entiers de pure invention littéraire, fruit de l'imagination. Ainsi s'explique que la troisième version roumaine est arrivée à être presque plus longue que les trois autres réunies. Mais il y a plus; il semble aussi que cette version a dû s'inspirer d'autres sources encore.<sup>18</sup>

Actuellement, avec les moyens d'investigation dont je dispose, il ne m'est pas possible de donner tous les détails qui s'imposeraient sur cette version inédite de la prise de Tzarigrad dans l'ancienne littérature populaire roumaine.

Mais à cause même des problèmes posés par cette nouvelle version de la prise de Constantinople, nous estimons qu'elle mérite d'être publiée en entier dans une langue répandue. Nous la publions plus bas, spécialement d'après le texte du manuscrit N° 48, ff. 192—208 (196—212) = A, où elle apparaît dans le cadre d'un chronographe; nous tenons compte toutefois aussi des manuscrits N°s 44, ff. 116—133 = B (où elle n'est pas conservée en entier) et 154, ff. 36—73 = C, dans lesquels on la trouve parmi d'autres récits, comme épisode autonome; le manuscrit N° 505 (A<sub>1</sub>) est à peu près identique au N° 48.<sup>19</sup>

*« Sur la prise de la très glorieuse cité de Tzarigrad, appelée aussi la nouvelle Rome, qui fut réduite à l'esclavage par le Sultan Mehmed II, huitième empereur des Turcs en l'an chrétien 1453.*

Après la mort de son père Mourad en Asie dans le pays de Bithynie,<sup>20</sup> à qui il fit faire de belles funérailles, Mehmed,<sup>21</sup> sultan turc (deuxième de ce nom), hérita sans aucun obstacle, de tout son empire. Jean Paléologue, empereur des Grecs vint à mourir également et son frère Constantin Paléologue lui succéda. Pour la première fois, le sultan turc Mehmed II partit en guerre continuelle contre le prince de Caramanie;<sup>22</sup> dirigeant une armée importante, il le vainquit et lui imposa sa volonté. A la suite de quoi, ne voulant pas s'employer à de petits travaux, il songea à réaliser de grandes œuvres, ayant le grand désir d'arriver à conquérir tout l'empire des Grecs et

<sup>18</sup> Ainsi entre autres par exemple les Lamentations Θρήνοι sur la prise de Constantinople; voir K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*.<sup>2</sup> München, 1897, 839—841 et D. Russo, *Studii istorice greco-române* I, 55—56 et 78, n. 1; sur Θρήνοι voir encore dans *Studi bizantini e neoellenici* IV (Rome, 1935) 237—248.

<sup>19</sup> Voir la description de ces manuscrits dans I. Bianu, *Biblioteca Academiei Române; Catalogul manuscriselor românești*, tome I. Bucarest, 1907, 104—107; 109—115; 348—349 et tome II. Bucarest, 1913, 250—252.

<sup>20</sup> dans le pays de Bithynie en la cité... A; dans sa maison B; dans le pays de Bithynie en la cité Bursat C.

<sup>21</sup> Mehmet et Mohamet A; Mahmetu B et ms. 1385 Muhamet C (passim).

<sup>22</sup> Caramanie] pays des Caraimans A; pays des Carmirs B; pays Caraiman C.



d'obtenir la possession de Tzarigrad; il ne songea nullement à observer la paix, qui avait été faite et scellée par son père avec Jean Paléologue, frère de Constantin. Mehmed fut très encouragé par les luttes, les émeutes et les malentendus entre chrétiens, car, à cette époque, quant aux Etats chrétiens, on pouvait dire qu'en voyant ils ne voyaient pas et en entendant ils n'entendaient pas,<sup>23</sup> car ils laissaient s'effondrer l'empire très glorieux des Grecs du côté du Levant, sans essayer de conjurer le mal, de combattre et de prêter leur assistance. Quant aux Grecs, ils perdirent finalement la tête, car ils préférèrent périr après avoir enfoui leurs trésors, plutôt que de les dépenser pour se défendre et pouvoir en jouir tranquillement pendant toute leur vie avec leurs femmes et leurs enfants. Mais à quoi bon le dire, car toute aide humaine est vaine si Dieu le veut ainsi, étant donné qu'à cette époque, les discussions et les luttes entre les empereurs grecs, les princes et surtout les nobles s'étaient multipliées et les péchés de la multitude avaient détourné la miséricorde divine.

Le récit contenu dans les histoires anciennes sur la chute de l'empire des Grecs et de la très glorieuse cité de Tzarigrad s'exprime de la manière suivante: Lorsque le sultan Mehmed, empereur des Turcs, eut soumis toute la Thrace, il n'eut plus d'autre désir que d'arriver à conquérir Tzarigrad.

Et pour mieux pouvoir vaincre les Grecs, il témoigna des sentiments amicaux envers l'empereur grec Constantin Paléologue, sollicitant un emplacement pour y construire une citadelle. L'empereur lui donna alors un emplacement près de Tzarigrad dans les parages de la Propontide, sur la rive de la mer de Thrace, appelé actuellement Iskisaraï. Le sultan y édifia une puissante citadelle munie de bastions. En sus, les habitants de Tzarigrad apportaient aux maîtres maçons des vivres et autres choses dont ils avaient besoin, de la chaux et de la pierre, comme s'ils avaient été mus par la peur. Les habitants de Tzarigrad auraient pu empêcher la construction de la citadelle, mais ils avaient foi dans les serments que le père de cet empereur avait prêtés non pas une, mais plusieurs fois, à l'empereur des Grecs, de ne jamais rien entreprendre ni lui, ni ses enfants ou petits-enfants contre Tzarigrad, serments renouvelés aussi par le sultan actuel après son père. Mais sa parole s'avéra menteuse.

Et après avoir terminé la citadelle, il la renforça de canons et arbora des étendards sur les murailles. Ensuite, il mit à la mer de nombreux galions et navires et flûtes, remplis d'artillerie et de soldats, afin de couper aux Grecs la route par mer. A ces nouvelles, l'empereur Constantin apprenant que le sultan préparait la guerre contre eux, ne sachant quel parti prendre et sous l'empire de la peur, envoya des ambassadeurs<sup>24</sup> à Mehmed pour lui demander de ne pas rompre le traité de paix, mais de le renforcer. Mais le sultan renvoya les ambassadeurs<sup>25</sup> sans résultats et commença les pré-

<sup>23</sup> Evangile, Math. XIII, 13.

<sup>24</sup> *des ambassadeurs* AC; *un grand ambassadeur* B.

<sup>25</sup> *l'ambassadeur* B.

paratifs d'investissement de la ville. L'empereur Constantin et toute la multitude, éprouvèrent alors une grande frayeur, ne disposant que de forces insuffisantes à opposer à un semblable adversaire, car on n'avait réuni que peu de troupes et, de plus, les frères de l'empereur étaient absents et les faibles troupes dont on disposait n'étaient guère initiés au métier des armes. C'est pourquoi il coururent au pays latin de Rome, pour demander aide au pape. Ils s'adressèrent aussi à d'autres princes, sollicitant leur aide par de nombreuses supplices et des plaintes. L'empereur appela encore aux secours, ses frères de Morée,<sup>26</sup> de même que d'autres parents afin d'obtenir des troupes. Mais les Latins ne tinrent aucun compte de sa requête et ne prêtèrent même pas le bout de l'oreille à ses prières. Certains d'entre eux souhaitaient même une telle chose, car les Italiens et les Français avaient projeté plus d'une fois de conquérir Tzarigrad. C'est pourquoi ils ne donnèrent aucun secours se disant : « Lorsque les Turcs prendront Tzarigrad, nous le leur reprendrons ». Mais ils pensaient ainsi, car nul d'entre eux ne pouvait entreprendre sans motifs une guerre contre les Grecs ; et ils ne se rendaient pas compte que plus tard, les autres Etats s'effondreraient. De la sorte, l'empereur Constantin, après avoir vainement sollicité leur secours, en fut réduit à s'enfermer avec les siens dans la ville rempli de frayeur.

Or, en l'an 6961 à compter de la création du monde, et 1453 à compter de l'incarnation du verbe de Dieu, au mois de Décembre, le sultan Mehmed arrivait par terre et par mer sous les murs de Tzarigrad avec une innombrable armée très fortement équipée et animée d'un terrible esprit d'offensive, ordonna de communiquer à toute l'armée que s'il arrivait à vaincre et à prendre la ville, toutes les richesses s'y trouvant reviendraient aux troupes. De la sorte, il excita le courage des soldats, qui commencèrent le combat. Il leur enjoignit de construire des bastions en bois plus hauts que les tours de la cité, de creuser des tranchées et des trous, de lancer de ponts et des passerelles au-dessus des ravins et de construire un pont, long de 60 toises,<sup>27</sup> sur l'endroit nommé Peras,<sup>28</sup> jusqu'à Galata, pour empêcher la ville de recevoir du secours par mer. De même, il ordonna de creuser de profondes galeries de mines.

D'autre part, l'empereur Constantin, de même que tous les assiégés, voyant les préparatifs de l'ennemi et privés de tout secours, mirent leur espoir en Dieu et, tout en poussant de profonds soupirs, ils combattaient les Turcs courageusement avec les moyens dont ils disposaient. Ils faisaient des sorties et les attaquaient pour les empêcher de mener à bien leurs artifices dont le but était démolir les murailles et de s'approcher de la ville. Mais ils ne pouvaient les entraver, car la puissance du Turc était si pesante, que l'on pouvait dire qu'ils se battaient un contre mille. Ainsi fut investie la ville par les armées ; il en fut de même pour la cité de Galata, qui se

<sup>26</sup> *Amorée AB.*

<sup>27</sup> *60 B: 900 toises et un autre à côté du premier, long de 1100 toises AC.*

<sup>28</sup> *Peresu BC.*

trouve de l'autre côté du détroit. Elle était tellement entourée de troupes, qu'il était impossible de lui porter secours, par où que ce fût. Et tous ceux qui étaient dans la ville, empereur, impératrice, patriarche, avec tout le clergé et tout le peuple, hommes, femmes et enfants, versaient des larmes et faisaient le tour des saintes églises en récitant des prières. L'empereur parcourait sans cesse les défenses de la cité, exhortant les chefs d'armée<sup>29</sup> et les soldats à ne pas faiblir, à tenir tête à l'ennemi, en mettant leur espoir en Dieu. Et il ordonna aux chefs d'armée et aux seigneurs de répartir leurs hommes sur les murailles de la cité, aux portes, dans les tours et aux endroits où ils le jugeraient nécessaire et que là où l'ennemi avancerait, ils installent des canons et autres bouches à feu et fassent des abris fortifiés pour défendre les soldats. Il ordonna en outre que chacun d'entre eux eût à défendre les parties des murailles qui lui auraient été confiées, de combattre les Turcs et de ne pas sortir de la cité. Mais les murailles de la cité quoique supérieures par leur hauteur et leur beauté aux murailles édifiées dans d'autres pays du monde, étaient vieilles et délabrées à leur fondement et à la crête, par suite du défaut d'entretien de la faute des gouvernants grecs.

Lorsque les Turcs eurent investi la ville de toutes parts et qu'ils se furent préparés à la détruire, ils estimèrent que le moment de l'assaut réel était venu. Et le quatorzième jour de Février,<sup>30</sup> toute l'armée turque reçut l'ordre de jeûner. En quoi consistait le jeûne? Les soldats ne jeûnaient que pendant le jour; la nuit, ils mangeaient, dansaient et s'embrassaient en s'étreignant l'un l'autre, comme s'ils avaient perdu l'espoir de se revoir. Ensuite, ils commencèrent à bombarder la cité de toutes parts. Ils luttèrent ainsi sans relâche avec les défenseurs pendant 13 jours, ne leur laissant pas la moindre trêve pour se reposer. Ils préparaient la prise de la ville. Et les habitants luttaient avec acharnement contre les Turcs, chacun combattant à la place qui lui avait été assignée sur les remparts. Quatorze jours après le début du combat et leur jeûne de mécréants, qui avait duré jusqu'au vingt-huitième jour de Février, les Turcs dès l'aube, firent de nouveau leurs prières impies et commencèrent à faire résonner toutes sortes de musiques guerrières et de cymbales, et rapprochèrent une multitude de canons et autres bouches à feu, puis commencèrent le bombardement de la ville; ils tiraient des coups de canon et lançaient de telles nuées de flèches que les assiégés ne purent se maintenir sur les remparts à cause de l'intensité du feu et furent obligés de descendre, s'attendant à voir les Turcs sauter à l'intérieur de la ville. Mais ceux d'entre eux qui résistèrent, faisaient feu de leurs canons et autres bouches à feu, tuant de nombreux Turcs. Et lorsque les Turcs parvinrent à repousser tous les défenseurs du haut des murailles à l'intérieur, toute l'armée commença à crier *Allah, Allah* et se rua de tous côtés sur la ville, criant et hurlant, les uns munis d'échelles et d'engins d'escalade, les autres de toutes sortes d'outils, la plupart destinés à la démolition des

<sup>29</sup> voévodes ABC (passim).

<sup>30</sup> Février BC: Février en l'année du Christ 1454 (sic!) A A<sub>1</sub>.

murailles. Ils se précipitèrent avec élan, croyant qu'il prendraient la ville par surprise. Mais les soldats qui se trouvaient dans la cité coururent aux remparts, chacun à sa place de combat, poussant des cris et combattant les Turcs avec acharnement. Quant à l'empereur, il parcourait la ville, exhortant et encourageant les soldats et le peuple à être hardis, se recommandant à l'aide de Dieu. Il ordonna de faire sonner toutes les cloches pour rassembler le peuple de par toute la ville. Mais en entendant le grand vacarme de toutes les cloches, les Turcs firent sonner de nombreuses trompettes et leurs innombrables instruments sonores. Alors commença une lutte terrible et sans merci, au bruit des canons, des autres bouches à feu, des cloches et du tonnerre de toutes les armes des deux partis, qui semblait plus effroyable que la foudre de plusieurs tonnerres, de sorte que la terre paraissait trembler; à ce vacarme s'ajoutaient les cris des hommes, les pleurs des femmes et des enfants. On ne pouvait plus distinguer les paroles des uns de celles des autres, à cause du grondement des canons, des autres bouches à feu et des fusils. A cause de la violence du feu déversé de part et d'autre, une fumée si épaisse enveloppait la ville et les combattants, que l'on ne pouvait plus distinguer contre qui l'on se battait. Ce fut aussi la cause que beaucoup de gens périrent asphyxiés. Il s'ensuivit une terrible boucherie qui dura tout le jour, jusqu'à la tombée de la nuit. Lorsque la nuit fut venue, les deux armées rompirent le contact et la boucherie s'arrêta. Les Turcs regagnèrent leur camp, en abandonnant leurs morts. Et les défenseurs épuisés tombèrent à terre comme morts. Peu d'entre eux demeurèrent sur les remparts pour faire le guet.

Le lendemain, de grand matin, l'empereur ordonna de ramasser les corps de ses soldats et de les enterrer. Parmi les Grecs fameux et tombés, il y avait 1440 morts et 400 parmi les Francs et les Arméniens. Ensuite l'empereur et les grands dignitaires montèrent sur la muraille de la cité pour voir leurs braves soldats. Il les regardait en cheminant, mais aucune voix ne se faisait s'entendre, tant l'excès de fatigue rendait leur sommeil pareil à celui de la mort. L'empereur, jetant un coup d'œil vers l'ennemi, hors de la cité, vit toutes les tranchées pleines de cadavres turcs et des ruisseaux de sang; sur le bord de la mer, de grands tas de cadavres païens. L'empereur fit compter les corps des Turcs; on en compta 18.000.<sup>31</sup> L'empereur donna ensuite des ordres à ses soldats de sortir en cachette de la cité et de mettre le feu à tous les préparatifs que les Turcs avaient faits en vue de la destruction des murailles et qu'ils avaient abandonnées sous les murs de la cité. Puis l'empereur, accompagné du patriarche, de tout le clergé et des grands dignitaires, se rendit à la grande église, où il loua Dieu et le remercia. Car il croyait que le sultan Mehmed, lorsqu'il verrait les pertes et les dégâts subis par son armée, prendrait peur et s'éloignerait de la ville. Mais le sultan, avec son âme de bête sauvage ne pensait pas de même.

---

<sup>31</sup> 38.000 BC.

Le lendemain, le sultan Mehmed II fit compter ses morts. Après en avoir appris le nombre, il expédia de nombreuses escouades de soldats pour ramasser les morts. Et l'empereur Constantin ordonna de ne pas gêner les Turcs et de n'user d'aucune arme contre eux, mais les laissa nettoyer les fossés et les ruisseaux. Ainsi, les Turcs emportèrent les cadavres et les brûlèrent. Mais quoique le païen Mehmed II eût vu que rien n'avait pu ébranler la cité et que ses troupes avaient subi de lourdes pertes, il ne renonça pas à ses projets. Il convoqua les chefs de son armée et leur ordonna de rassembler en hâte un grand nombre de canons et d'autres bouches à feu et de les approcher de la cité, avec toute l'armée. De la sorte, la guerre continua, sans donner aux assiégés le moindre répit. En voyant que Mehmed poursuivait ses desseins, l'empereur Constantin et ceux de la ville dépêchèrent en Morée, à Venise et dans autres lieux et îles, pour demander du secours. L'empereur demanda aussi du secours à ses frères. Mais il ne reçut la moindre aide de nulle part, car ses frères étaient également engagés dans des guerres avec leurs voisins. Quant aux autres, ils s'en tinrent comme la première fois à leurs idées et renvoyèrent les ambassadeurs les mains vides, sans aucun résultat. Ainsi, il ne reçut d'aide de nulle part, si ce n'est d'un seigneur génois nommé Zustineï,<sup>32</sup> — suivant les historiens grecs marchand génois de la cité de Gênes, dont ils ne mentionnent pas le nom —, qui partit pour Tzarigrad au secours de l'empereur Constantin avec deux navires et deux flûtes, emmenant avec lui 600<sup>33</sup> soldats armés et choisis parmi les plus braves. Ils passèrent au milieu de toute l'armée turque et arrivèrent sans encombres sous les murs de Tzarigrad. Ce seigneur était un homme illustre et un vrai brave, ainsi que la présente histoire le dira plus loin.

A la nouvelle de son arrivée et à son aspect, l'empereur Constantin éprouva une grande joie et lui fit de grands honneurs de même qu'à ses compagnons, car il voyait que c'était un homme brave et hardi. Il demanda en grâce à l'empereur de lui confier la garde de l'endroit le plus faible de la cité;<sup>34</sup> et l'empereur lui donna encore des soldats.<sup>35</sup> Et prenant en charge la garde de la ville, il combattit puissamment les Turcs avec grande hardiesse et courage, tant et si bien que les Turcs, ne pouvant résister à ses braves soldats se retirèrent de la place qu'il défendait et dont ils ne s'approchèrent plus comme auparavant. Mais il ne se borna pas à la défense de la place qui lui avait été confiée; il circulait partout sur les murailles donnant du courage aux soldats et leur conseillant de ne pas faiblir dans « *leur espoir qu'ils doivent mettre en Dieu, qui nous aidera* ». Et cet homme était si brave que tout le monde l'aimait et lui obéissait avec zèle.

Mais les Turcs se rapprochaient de la ville de tous côtés, les habitants

<sup>32</sup> Zustineï AB; Zustuneï A<sub>1</sub>; Zăstoneï C (passim et ms. 1385).

<sup>33</sup> 900 C.

<sup>34</sup> cité A: muraille BC.

<sup>35</sup> soldats C: soldats 1100, complétant ainsi le nombre de 2000 AB.

étaient fort incommodés, n'ayant de repos ni jour ni nuit, car la multitude des Turcs était grande.

Trente jours après le premier assaut, les Turcs mirent en avant tous leurs canons et autres bouches à feu et les engins qu'ils avaient préparés pour la démolition des murailles. Ils commencèrent à attaquer la cité de toutes parts. Parmi les canons, il y en avait deux très gros; les projectiles de l'un arrivaient à la hauteur de la ceinture d'une homme debout, ceux de l'autre, à hauteur du genou. Ce gros canon fut pointé à l'endroit du mur défendu par Zustinei; là, la muraille était basse et épaisse. Sous le coup, la muraille commença à trembler fortement. Au second coup, la muraille s'effondra sur une longueur de cinq toises. Le troisième coup ne fut tiré à cause de la nuit tombante. Zustinei ordonna de rebâtir en hâte le mur démoli et d'y ajouter un mur en bois avec un remplissage de terre, ce qui fut fait.

Le lendemain, les Turcs recommencèrent à attaquer au même endroit avec de nombreux canons; lorsque le mur eut faibli, ils amenèrent le grand canon et tirèrent, s'attendant à voir le mur s'écrouler jusqu'à sa base. Mais le boulet passa au bas du mur, brisa à peine 7 créneaux<sup>36</sup> et frappa le mur de l'église<sup>37</sup> et se brisa en morceaux. Vers le milieu du jour, les Turcs se préparèrent de nouveau à faire feu du gros canon. Alors Zustinei pointa un canon contre celui des Turcs et ordonna de tirer. Le coup frappa la bouche du canon turc et le détruit.<sup>38</sup> A cette nouvelle Mehmed, entra dans une grande colère et furieux, se mit à crier aux siens de détruire la ville. Alors, toute l'armée poussant des clameurs et munie de toutes sortes d'engins, s'approcha de la cité, tant du côté de la terre que de celui de la mer, pour prendre la cité. Les assiégés coururent aux remparts et résistant aux Turcs, ils combattirent avec acharnement; du feu incessant de leurs canons et de leurs autres bouches à feu, ils tuèrent un grand nombre de Turcs, car toute la population avait couru aux armes. Seuls, le patriarche et les prêtres restèrent dans les églises pour réciter des prières. L'empereur et tous les seigneurs venant jusqu'auprès des murs, encourageaient les chefs d'armée<sup>39</sup> et les soldats. Il ordonna de faire sonner toutes les cloches dans toute la ville. De même Zustinei, courant sur les murs de la cité, donnait du courage à ses troupes. Lorsque le peuple entendit sonner les cloches des saintes églises, il prit courage pour combattre les Turcs avec vigueur. Quels mots pourraient rendre la hardiesse des deux partis, car Mehmed en personne exhortait les siens à la lutte, promettant aux uns des dons et des honneurs, menaçant les autres et, au besoin, employant la force. Ainsi excités, les Turcs combattaient sans relâche, faisant feu de milliers de canons et autres bouches à feu. S'étant rapprochés de la cité, ils montèrent sur les murs comme des grenouilles et tentèrent de démolir avec leurs dos les portes de la cité. De

<sup>36</sup> *créneaux* BC: *longueurs du mur* A.

<sup>37</sup> *église* A: *église grande* BC.

<sup>38</sup> *détruisit* BC: *brisa* A.

<sup>39</sup> *voévodes* ABC (*passim*).

leur côté, les Grecs luttaient merveilleusement et avec beaucoup de courage contre les Turcs. Les deux partis combattaient diversement, en tuant de différentes manières. Il y avait beaucoup de tués des deux côtés; les Turcs et les Grecs tombaient à bas des murailles comme des gerbes et le sang coulait en ruisseaux. Tant les fossés se remplirent de corps humains, qu'il était possible de monter sur eux comme sur l'échelle, ce que firent les Turcs qui combattaient; leurs morts leur servaient de ponts et d'échelles pour monter sur les murs et pénétrer dans la cité. De même que les ruisseaux et les fossés autour de la cité étaient pleins de morts, le détroit de Galata était souillé de sang; tant fut la lutte acharnée. Et sans la venue de la nuit qui fit cesser le combat, la cité eût été certainement perdue, car les défenseurs étaient épuisés et tombaient morts de fatigue. Ainsi, quand il fut nuit, les Turcs rentrèrent dans leur camp et les habitants de la ville s'endormirent là où ils se trouvaient. Et pendant cette nuit, on n'entendit nul autre bruit que les plaintes et les soupirs des agonisants.

Le lendemain, l'empereur Constantin donna l'ordre de rassembler les cadavres de ses soldats et de les enterrer et de faire soigner les blessés par les médecins. Parmi les morts au nombre de 5700 se trouvaient des Grecs, des Francs, des Arméniens et d'autres étrangers. Zustinei, lui, accompagné par les autres chefs d'armée, parcourut les murs de la cité pour voir les cadavres des païens, et rapporta à l'empereur et au patriarche qu'il en évaluait le nombre à 25.000.<sup>40</sup> L'empereur pleurait beaucoup en voyant ses soldats tués sans espoirs d'aide de nulle part, ni que l'ennemi renoncât à la guerre. Le patriarche et les synclitiques<sup>41</sup> consolaient l'empereur. Il se rendirent tous à la grande église avec tous les grands nobles; toute la nuit ils récitèrent des prières en invoquant Dieu. Mehmed ne fit pas ramasser les corps de ses soldats, dans l'intention de les lancer par son artillerie à l'intérieur de la ville pour que leur putréfaction rendit aux habitants l'existence intenable. Mais on lui démontra que vu les dimensions de la ville, une semblable mesure ne pourrait produire de préjudice, ni à la ville, ni à ses habitants. Aussi envoya-t-il de nombreuses escouades de soldats pour ramasser les corps, et, les ayant rassemblés, les brûlèrent.

Neuf jours plus tard, Mehmed ordonna de nouveau à ses troupes de s'approcher de la ville, de l'attaquer tous les jours, et de préparer en hâte<sup>42</sup> le gros canon.

Ce voyant Zustinei, tint conseil avec le patriarche et tous les grands dignitaires. Ils se présentèrent à l'empereur et lui donnèrent leur avis en disant: « *Empereur, notre maître, tu vois que Mehmed, notre ennemi, ne renonce point à ses projets et se prépare de nouveau à un combat encore plus acharné. Et que ferons-nous? Car nous n'avons reçu d'aide de nulle part et nous n'en attendons même plus. C'est pourquoi il te sied, ô empereur,*

<sup>40</sup> 25.000 B: 35.000 A: 45.000 C.

<sup>41</sup> *singlitici* A: *siglochidui* B: *siglitul* C (passim).

<sup>42</sup> *préparer en hâte* A: *charger très fort* BC.

*de sortir de la cité et de te rendre à un endroit propice. Lorsque tes frères et les peuples voisins apprendront cette nouvelle, ils viendront t'apporter leur secours, notre ennemi alors prendra peur et fuira loin de la cité!* » — Ils dirent encore d'autres choses à l'empereur et Zustinéi lui proposa ses navires et ses flûtes. L'empereur les regarda, les yeux pleins de larmes et garda longtemps silence. Après quoi, il dit: *« Je vous remercie de votre conseil, qui est avantageux pour moi. Il en est peut-être ainsi! Mais comment pourrais-je faire une chose pareille, abandonner les saintes églises de Dieu, le clergé, l'empire et tout le peuple dans un aussi grand péril? Même si tous les hommes et tout le monde me disaient de le faire, je ne le ferai pas! Je ne le ferai jamais, ô amis, car c'est ici, auprès de vous, que je mourrai! »* — Et l'empereur éclata en amers sanglots. Le patriarche et les grands dignitaires cessèrent de parler<sup>43</sup> et empêchèrent l'empereur de pleurer pour ne pas impressionner le peuple. L'on envoya de nouveau des ambassadeurs en Morée, dans d'autres lieux et d'autres îles, pour demander du secours. Pendant ce temps, la guerre se faisait fortement dans la cité.

Les assiégés résistèrent et combattirent jour et nuit. Les uns descendaient la nuit au bas des murs et faisaient des brèches dans les parois du fossé<sup>44</sup> en de nombreux endroits, y introduisant de nombreux récipients remplis de poudre. Sur les murailles, ils préparèrent des vases contenant de la poix, du soufre, de la poudre mélangée à du goudron. Ils combattirent de la sorte pendant 25 jours sans répit.

Après ces 25 jours, Mehmed ordonna de nouveau de rapprocher le grand canon, qui avait été renforcé par plusieurs bracelets de fer. Mais lorsque le canon tira, il se brisa en mille morceaux. Mehmed en eut chagrin, comme si lui-même avait été bafoué. Brûlant de colère et hurlant, il donna des ordres pour que toute l'armée apportât en hâte les gros rondins qui avaient été préparés. Les Turcs transportèrent encore beaucoup de bois et le posèrent sur tout le long du fossé de la cité, dans le but de le combler avec des rondins, du bois et de la terre, pour pouvoir rapprocher à feu de la cité un grand nombre de canons et d'autres bouches à feu; et il ordonna de miner en plusieurs endroits les murailles de la cité, pour les jeter à terre. A la vue du grand nombre de Turcs travaillant à combler les fossés, les assiégés descendirent des murailles en tapinois et mirent le feu à l'improviste aux dépôts de poudre dissimulés. Subitement, tonna comme un éclat de tonnerre terrible; la terre, les rondins et les poutres avec une multitude d'hommes, volèrent jusqu'aux nuages, emportés comme par un ouragan. L'épouvante fut si grande en entendant le coup de tonnerre et l'écrasement des Turcs, leurs clameurs et leurs cris, que les combattants des deux partis s'enfuirent, les assiégés quittant les murs et les Turcs s'éloignant des abords de la cité. Du ciel pleuvaient des corps humains et des morceaux de bois

<sup>43</sup> cessèrent de parler C; commencèrent à le distraire AB.

<sup>44</sup> faisaient des brèches dans les parois du fossé AC: perçaient les parois du fossé par le milieu et faisaient des galeries de mines B.



soit dans la ville, soit dans le camp turc et dans les fossés, de sorte que tous les environs furent remplis des corps des Turcs. Et lorsque les habitants de la ville montèrent sur les remparts ils virent les corps de nombreux Turcs gisant dans les fossés; ils mirent tout de suite le feu aux engins fabriqués avec du goudron, de la poix et de la poudre et les lancèrent sur les Turcs, dont un bon nombre furent tués. Et de cette manière, ce jour-là ils sauvèrent la cité.

Mehmed entouré de la foule de ses élus, regardait de loin le massacre des siens. Il en était effrayé et tremblant de peur, ne sachant quel parti prendre. Ses troupes furent également prises de panique et ceux qui étaient restés près de la cité s'en éloignèrent. Les Grecs effectuèrent une sortie et tuèrent les Turcs restés vivant dans les fossés. Ils les rassemblèrent en tas et les brûlèrent avec les corps qui s'y trouvaient antérieurement.

L'empereur Constantin, le patriarche, les grands dignitaires et tout le peuple en éprouvèrent une grande joie; ils se rendirent aux églises, récitaient des prières et remerciant Dieu, car ils croyaient à la proche fin de la guerre.

Alors Mehmed réfléchit pendant quelques jours; il pensa lever le siège de la ville, étant donné que l'accès par mer était devenu plus facile et qu'il s'attendait à ce que la ville reçût des secours de toutes parts.

De son côté, l'empereur Constantin et le patriarche tinrent conseil avec les synclitiques et les conseillers; ils estimèrent que l'ennemi avait cessé d'attaquer depuis quelques jours pour se mieux préparer à reprendre la guerre afin de conquérir la ville. Ils envoyèrent à Mehmed une ambassade avec des paroles de paix. Mais le rusé Mehmed s'en réjouit, car il démêla que les assiégés devaient être en grande nécessité pour demander la paix. Il renonça à s'éloigner. Il commença à discuter la paix avec les envoyés et leur répondit: *« Je ne ferai jamais la paix à moins que l'empereur ne parte pour la Morée. De même, le patriarche et tout le peuple pourront quitter la ville sans être inquiétés. Je ne demande que la cité vide. Ainsi conclurai-je la paix éternelle avec eux et ils pourront partir pour la Morée ou toutes autres îles. Quant à ceux qui ne voudront pas sortir de la ville, qu'ils y restent et y vivent sous ma domination, sans éprouver de préjudices et sans être molestés »*.

A leur retour, les ambassadeurs rapportèrent ces paroles à l'empereur et au patriarche, qui les écoutèrent avec tout le peuple. Ils poussèrent des soupirs et levant les bras au ciel, invoquèrent la miséricorde divine. De nouveau ils reprirent les préparatifs de combat, proférant des plaintes et regrettant d'avoir envoyé une ambassade à l'ennemi, qui n'eut pour résultat que de le décider à continuer le siège de la ville.

Trois jours après cette ambassade, les Turcs annoncèrent au sultan que le grand canon était bien préparé. Il donna l'ordre de tirer pour l'éprouver. A toute l'armée, il ordonna de se rendre sous les murs de la cité et de combattre. Telle était la volonté de Dieu à cause des péchés de ses habitants,

et pour laisser s'accomplir aux dépens de la ville tout ce qui a été dit auparavant, et écrit sur la tombe de l'empereur Constantin.

Or, le sept<sup>45</sup> du mois de Mai, Mehmed se rapprocha à nouveau de la ville; il ordonna de faire tirer par de nombreux canons sur l'endroit précédemment attaqué. Après trois jours de feu, le mur avait faibli. C'est alors qu'il fit tirer le grand canon, abattant un grand pan de mur. Au second coup, une grande surface du mur s'effondra et de nombreux Turcs s'y précipitèrent. Et les assiégés leur tinrent tête bravement et combattirent si âprement, qu'il était effrayant de voir avec quelle hardiesse et quel courage les adversaires se battaient. Le soir venu, les Turcs commencèrent à tirer dans la brèche avec de nombreux canons et continuèrent toute la nuit, sans donner le temps aux assiégés de réparer la muraille effondrée. Toutefois les Grecs, malgré l'opposition de l'ennemi, parvinrent à édifier près de la brèche un nouveau mur de défense.

Le lendemain matin, les Turcs pointèrent leur grand canon sur un endroit du mur situé plus bas que le premier. Une grande partie du mur tomba. De même au second et au troisième coup. Ayant ouvert une large baie, les Turcs, criant et se poussant les uns les autres vers l'entrée, sautèrent dedans. Les Grecs coururent à leur rencontre et les taillèrent en pièces, hurlant comme des bêtes fauves. Et c'était un terrible spectacle que de contempler cette hécatombe d'hommes.

Alors le valeureux Zustinei, entraînant avec lui de nombreux soldats, poussant de grands cris, fondit sur les Turcs avec grand courage, les chassa des murs et remplit les fossés de leurs cadavres. Mais un certain Amourad, chef des janissaires, homme très vigoureux, entra dans la mêlée en combattant les Grecs et se frayant un passage jusqu'à Zustinei, commença à le combattre. Il l'aurait vaincu sans l'intervention d'un soldat grec, qui sauta à bas du mur et coupa une jambe à Amourad d'un coup de hache, sauvant ainsi Zustinei de la mort.

Après quoi le porte-étendard,<sup>46</sup> le chef de l'armée d'Orient et Amur-bey<sup>47</sup> se ruèrent avec leurs troupes sur les Grecs, les écrasant par leur nombre et versant le sang avec abondance, jusqu'au moment où le stratège Rangabé<sup>48</sup> vint à la rescousse. Il chassa les Turcs et les battit; il arriva en présence d'Amar-bey, lequel le voyant si terrible et abattant les Turcs, fonda sur lui sabre au clair. Ils luttèrent tous deux avec acharnement, jusqu'à ce que Rangabé se dressât sur ses étrières; et, saisissant son glaive des deux mains, il en frappa Amar-bey entre les épaules, le coupant en deux, car il était d'une grande force. Les Turcs se pressèrent alors autour de Rangabé et le hachèrent en menus morceaux, car il était impossible de tenir tête à toute cette multitude. Les Grecs furent de la sorte repoussés à l'intérieur de la

<sup>45</sup> sept AC; cinq B.

<sup>46</sup> flaburar A; flaburaim C; flapuratu B (passim).

<sup>47</sup> Arma-beiul B.

<sup>48</sup> Rangabei AC; Ragabeiul B.

cité. Toute la ville pleura Rangabé, qui était brave et bon et aimé de l'empereur. A la tombée de la nuit, le combat cessa et les adversaires regagnèrent leurs lieux. Mais les Turcs tiraient sans relâche sur la brèche.

Les assiégés commencèrent à construire devant la brèche un nouveau mur de défense. Ils y travaillèrent fébrilement et y installèrent en secret de nombreux canons. Et le lendemain, lorsque les Turcs virent que la muraille avait été réparée, ils y sautèrent en poussant des cris et en se battant contre les Grecs. Les Grecs faiblirent sous leur attaque et les Turcs, s'enhardissant se ruèrent sur eux et les refoulèrent. Estimant qu'ils avaient vaincu la cité, de nombreux Turcs se précipitèrent dans la brèche. Les assiégés acoururent avec des canons et d'autres bouche à feu et attaquèrent les Turcs, dont ils tuèrent un grand nombre. Et de l'intérieur de la cité, arriva le stratège Paléologue avec de nombreux soldats qui luttaient puissamment contre les Turcs. Mais le porte-étendard Mustafa, chef de l'armée d'Orient, intervint dans la lutte avec beaucoup de Turcs et rejeta les Grecs dans la ville. Les Turcs s'avérèrent plus forts que les Grecs et ils parvinrent presque à se rendre maîtres des murailles. Alors le *polkovnik*<sup>49</sup> Théodore, s'unissant à Zustinei, vint à l'aide de ses soldats; il s'ensuivit un combat acharné,<sup>50</sup> dans lequel les Turcs furent vainqueurs et firent irruption dans la ville.

Pendant ce temps, l'empereur se trouvait dans le portique de la grande église avec tous les grands dignitaires et les chefs d'armée, tenant conseil sur l'invasion de l'ennemi. Et l'empereur s'exprimait ainsi: « *Voilà bien des jours que nous combattons sans cesse contre les Turcs et que bien des nôtres ont péri. Si les choses continuent de la sorte, nous sommes perdus et la cité sera prise. Réunissons-nous avec l'élite de l'armée et sortons de la ville en grand nombre; rendons-nous dans un endroit propice et de là, pendant la nuit et avec l'aide de Dieu, peut-être,*<sup>51</sup> *pourrons-nous trouver le salut* ». — A cet avis, la plupart se plièrent, sachant quel était le courage et la puissance de l'empereur. Et le patriarche, ainsi que l'éparque Nicolas gardèrent un grand silence; après quoi ils répondirent: « *Cinq mois ont passé depuis le début de la guerre contre les Turcs; et en implorant l'aide de Dieu, nous serons capables, s'il le veut, de combattre cinq autres mois. Mais si Dieu ne vient pas à notre secours, que pourrons-nous faire, car dès à présent, nous sommes exposés à périr tous et à perdre la cité* ». — Le grand maréchal<sup>52</sup> et avec lui le grand logothète et d'autres nombreux conseillers conseillèrent à l'empereur de sortir de la ville en emmenant avec lui les troupes nécessaires et de sauver ainsi la cité, afin d'enlever aux Turcs le courage de s'approcher de la cité: en s'éloignant, il pourrait prendre les mesures qu'il croirait opportunes et à cette nouvelle, les chrétiens se grouperaient autour de

<sup>49</sup> *polcovnic* ABC; expression slave dans le texte roumain.

<sup>50</sup> *peut-être* AC; nous pourrons tomber sur leur aile droite et ainsi périrons-nous pour l'église de Dieu, ou B.

<sup>51</sup> *domestih* ABC (passim); expression grecque.

<sup>52</sup> *l'empereur* A; la guerre BC.

lui en grand nombre. Pendant qu'ils échangeaient leurs avis, des messagers vinrent en hâte prévenir l'empereur que les Turcs avaient escaladé les remparts et repoussaient les défenseurs. L'empereur se précipite en hâte, suivi de tous les seigneurs et de ses élus. Ces derniers dépassèrent l'empereur et en hâte arrivèrent sur les lieux; rencontrant une multitude de fuyards, ils furent repoussés par les Turcs qui les battirent. Quant à Zustinei avec d'autres seigneurs et les chefs d'armée, il se battit dans la ville avec acharnement; parfois, il était vainqueur, parfois il avait le dessous. Mais une autre multitude de Turcs, après avoir fait un pont sur le fossé, entrèrent à cheval dans la ville. Tous les seigneurs et les chefs d'armée, se réunissant à Zustinei, tombèrent sur les Turcs et les repoussèrent jusqu'aux murailles. Ensuite une grande multitude de chevaliers et de fantassins turcs, faisant irruption dans la cité, mirent les chefs de l'armée en fuite et les battirent. Et les Grecs furent vaincus. Si l'empereur ne s'était pas hâté de leur venir en aide avec les siens, la ville aurait été définitivement perdue. Mais l'empereur arrivant avec ses soldats d'élite tomba sur les Turcs et lui-même, tenant son glaive des deux mains, occit beaucoup de Turcs. Et c'était un spectacle terrible de voir le brave et très pieux empereur faire preuve d'une telle vaillance, sabrant virilement les ennemis. Ceux qu'il frappait, il les coupait en deux, ou les fendait de la tête à la selle. Il en tua ainsi un grand nombre. Les Turcs s'assemblaient pour tenir tête aux prouesses de l'empereur et lançaient toutes sortes d'arme contre lui, — ils tiraient sur lui des nuées de flèches mais, comme il est dit, la défaite de l'empereur<sup>53</sup> et la fin de la guerre<sup>54</sup> ne peuvent arriver sans la volonté de Dieu—, de sorte que toutes leurs armes, lances et flèches, tombaient en vain, volant autour de lui et passant au-dessus. Les Turcs ne purent résister à la colère et à la force de l'empereur et des autres seigneurs et s'enfuirent vers la brèche où s'amassant en foule, les Grecs en tuèrent un grand nombre et chassèrent les autres au-delà des fossés. Le soir venu, les Turcs s'éloignèrent de la cité.

L'empereur<sup>55</sup> ordonna de lancer hors des murailles les corps des Turcs tués, afin d'effrayer les ennemis. On ramassa 25.000<sup>56</sup> cadavres, que les Turcs emportèrent pour les brûler.

A l'endroit du mur écroulé, l'éparque de la ville ordonna de construire un mur en bois et à ses côtés une tour car il croyait que l'ennemi allait s'éloigner. Mais Mehmed n'en avait nullement l'intention. Au bout de trois jours, il réunit ses pachas et ses autres conseillers et après les avoir consultés, il dit: « *Il nous faut constater que les Grecs combattent si courageusement que nous ne pouvons pas arriver à les vaincre; car au seul endroit où les murailles ont été démolies, il y a trop peu de place pour de nombreux com-*

---

<sup>53</sup> la guerre A; l'empereur BC.

<sup>54</sup> L'empereur B; Le lendemain, Nicolas, éparque de la cité AC.

<sup>55</sup> 25.000 A; 2.000 B; 32.000 C.

<sup>56</sup> Justinien empereur AC; empereur Constantin B.

*battants. En petit nombre, nous sommes battus par les Grecs. Déchaînon donc un aussi grand assaut que la première fois, dressons en même temps des échelles et des engins d'escalade sur les murailles de la cité en plusieurs endroits, et lorsque les assiégés se seront divisés dans de nombreux endroits pour nous combattre, alors nous nous précipiterons en hâte dans la brèche ».*

Ayant pris cette décision, il ordonna d'en poursuivre la réalisation. Et pour les péchés de tout le peuple, il fit comme il avait dit. Les Turcs préparèrent les moyens d'escalade, les échelles et de nombreux autres engins pour pouvoir sauter à l'intérieur de la cité. En même temps, les soldats luttèrent sans cesse contre les assiégés, sans leur laisser de répit. Ils procédèrent ainsi pendant plusieurs jours.

Le vingt-et-unième jour de Mai, il y eut un présage terrible pour la cité. Dans la nuit, une grande lumière éclaira subitement toute la ville; les veilleurs coururent alors voir ce qui se passait. Car ils pensaient que les Turcs avaient mis le feu à la cité. Poussant des cris, ils coururent, amenèrent beaucoup de monde et regardèrent ce qui se passait. Et ils virent sortir par les fenêtres supérieures de la grande église de Sainte Sophie une fournaise de flammes qui embrasa tous les murs de l'église. Les flammes restèrent là longtemps; puis le feu se concentra à un seul endroit et, changeant de nature, il jeta une vive lumière et s'éleva tout de suite vers le ciel. Les spectateurs furent épouvantés et commencèrent à verser des pleurs amers en clamant: « *Dieu, aie pitié de nous!* » — Et lorsque la lumière arriva au ciel, le ciel s'ouvrit sur le champ pour la recevoir. Ainsi prit fin cette vision.

Le lendemain, les veilleurs contèrent au patriarche ce qu'ils avaient vu. Alors, le patriarche, emmenant avec lui les seigneurs et les conseillers, se rendit auprès de l'empereur pour lui conseiller de sortir de la ville avec l'impératrice. Et l'empereur prêta attention aux paroles du patriarche, qui lui dit: « *O empereur, tu sais tout ce qui a été dit précédemment concernant la cité. Mais voilà qu'un terrible présage vient de se manifester: la lumière qui était dans la sainte et grande église, les très saints pères de l'église, les très pieux empereurs, de même que l'ange auquel Dieu avait confié la garde de la grande église et de cette ville à l'époque de l'empereur Justinien<sup>56</sup> sont montés au ciel cette nuit. C'est le signe que la miséricorde divine et ses bienfaits nous ont abandonnés, et que le Seigneur Dieu a décidé, à cause de nos péchés, de nous laisser tomber avec la cité aux mains de nos ennemis* ». — Après ces paroles, on fit avancer les personnes qui avaient été témoins de la vision; elles en donnèrent tous les détails à l'empereur. En entendant ce récit, l'empereur Constantin s'écroula à terre comme mort et resta longtemps sans voix. Après qu'on l'eût lavé avec des aromates, il put à peine se lever. Quand il eut repris ses sens, le patriarche et les synclitiques lui conseillèrent de nouveau de sortir de la cité avec autant de troupes qu'il voudrait, et d'essayer d'apporter des secours. L'empereur refusa de céder à leurs conseils et répondit: « *Du moment que Dieu a révélé sa volonté,*

*comment pourrions-nous fuir son courroux? Tant d'empereurs<sup>57</sup> grands et illustres, qui m'ont précédé, ont souffert et sont morts par amour de la patrie, et le dernier ne suivrait pas leur exemple? J'ai donc fermement décidé de mourir ici, avec vous ».—*

Le lendemain de la vision, la nouvelle fut donnée au peuple, qui s'effraya fort. La peur pénétra jusque dans leurs os, ils se mirent à trembler, faillirent et fondirent comme la cire. Et le patriarche se répandit en paroles de consolation au peuple, en lui promettant l'aide de Dieu. Ensuite le patriarche, accompagné par les prélats et tout le clergé, sortit les saintes icones et les croix protectrices et fit le tour des murailles, adressant à Dieu de nombreuses prières et des pleurs, et implorant sa pitié. En même temps, tout le peuple courut aux églises pour implorer la miséricorde divine.

Les Turcs attaquaient sans cesse, ne donnant aux Grecs nul répit. Le sultan Mehmed II réunit les chefs de ses armées et leur assigna leurs places en vue de la prise de la cité. Il ordonna à Karadja-bey de bombarder et attaquer la cité du côté des palais impériaux; à Kariharé, d'attaquer la vieille ville; au porte-étendard Mustafa, chef de l'armée d'Orient, d'attaquer vers Pighia et vers le Marché d'or; au chef des armées d'Occident, d'attaquer vers Cherson. Mehmed, lui, resta au centre aux portes de Saint Roman et à l'endroit de la brèche ouverte dans le mur. Aux chefs de la flotte, Baltaolu-pacha et Gaga-pacha, il ordonna de tenir les deux côtés de la mer, afin que tous ensemble et simultanément, ils entourassent la cité par terre et par mer, en la bombardant et attaquant puissamment.

Le vingt-sixième jour de Mai, quand les imans eurent terminé leurs prières de mécréants, toutes l'armée réunie fondit avec fierté sur la cité. Les fantassins accoururent, rapprochèrent les canons et autres bouches à feu et les échelles, ainsi que les engins, qu'ils avaient préparés pour la démolition du mur. Tous furent tirés près de la cité. En même temps, les navires et les flûtes se rapprochèrent par mer en nombre incalculable. Et de toutes parts, le bombardement et l'attaque de la cité commencèrent. Dès que les Turcs eurent repoussé les assiégés des murailles, il construisirent des ponts sur les fossés et élevèrent des bastions de bois et des tours, s'efforçant de grimper sur les murs. Alors le sultan Mehmed ordonna de faire battre tous les tambours et de faire résonner toutes les trompettes et les musiques guerrières; il se leva lui-même de sa place avec tous ses dignitaires, rapide comme la tempête, et s'installa devant la brèche, croyant qu'en faisant parade d'une telle bravoure, il pourrait prendre la cité tout de suite. Tous les chefs d'armée de la cité, y compris Zustinei arrivèrent à cet endroit avec de nombreux soldats d'élite et combattirent âprement les Turcs. Et quoique les pertes fussent grandes dans les rangs des Grecs, l'heure de leur perte n'était pas encore venue. Ils luttèrent avec tant d'acharnement contre les Turcs que ce combat fut encore plus terrible que le premier. C'était un terrible et effroyable spectacle que de voir la hardiesse et le courage des deux partis.

<sup>57</sup> A partir de cet endroit, le récit manque dans le manuscrit B.

Pendant ce temps, le patriarche, tout le clergé et les moines, priaient sans cesse dans la grande église, demandant aide à Dieu et à la Sainte Vierge très pure contre l'ennemi, les suppliant de donner aux troupes chrétiennes le courage et la force nécessaires.

L'empereur, suivi de ses élus, arriva à la brèche et voyant le combat sans merci, s'adressa à ses soldats avec des sanglots : « *O mes frères et amis, le temps est venu pour nous d'obtenir la gloire éternelle et surtout la couronne des martyrs qui meurent pour leur foi !* » — Et frappant son cheval, il voulut sauter par-dessus la brèche et arriver jusqu'à l'empereur, Mehmed, pour racheter le sang chrétien. C'est à peine si les chefs d'armée purent le retenir, car son dessein était irréalisable, vu que Mehmed se tenait en un endroit inexpugnable.

L'empereur se retourna alors contre les Turcs et avec une fureur sans pitié, il commença à sabrer les Turcs comme mauvaise herbe. Tous ceux qu'il frappait de son sabre, étaient coupés en deux. Les Turcs fuyaient hors de la cité et des fossés. Le sultan Mehmed excitait le combat de toutes parts, se précipitant et criant et forçant les soldats à combattre ; et il s'attendait à tous moments à dévorer la cité. Les assiégés lançaient sur les Turcs, du haut des murs, de la résine enflammée, mêlée de goudron, de poix et de poudre soufrée. Les Grecs qui se trouvaient sur les murs prirent ainsi courage et se criaient l'un à l'autre : « *Courons, frères, à la brèche et mourons pour l'église de Dieu !* » — Ils tuèrent beaucoup de Turcs jusque tard dans la nuit et les rejetèrent hors des murs et de la cité. Ainsi le combat prit fin. Mais les Turcs ne s'éloignaient pas de la cité et allumant de nombreux feux, ils restèrent sur place. Mehmed II, lui-même, ne s'éloigna pas et demeura sur les lieux, pour garder les engins préparés pour l'assaut de la cité et pour empêcher les Grecs de les détruire.

Le vingt-septième<sup>58</sup> jour de Mai, Mehmed ordonna de nouveau de bombarder la cité près de la brèche, avec de nombreux canons et bouches à feu. Et vers la neuvième heure,<sup>59</sup> il fit venir le grand canon, dont il fit tirer trois décharges, détruisant ainsi le bastion. Ainsi passa cette journée.

La nuit venue, Zustinei et ses soldats entreprirent de réparer le bastion. Subitement, une balle frappa une pierre qui se brisa et dont l'un des morceaux frappa Zustinei à la poitrine. Il tomba comme mort. On le frictionna avec du vinaigre et une heure plus tard, il revint à lui et fut porté dans une maison. Tous ceux qui étaient avec lui faiblirent, ne sachant plus ce qu'ils devaient faire, car seuls, sa présence, sa grande sagesse et son courage auraient pu défendre la brèche. L'empereur, à cette nouvelle, se désola et se rendit tout de suite auprès de lui, accompagné de ses seigneurs, pour le consoler. Toute la nuit les médecins prirent toutes les peines pour le soigner, et c'est avec difficulté que, revenant à lui, il put prendre quelque nourriture

<sup>58</sup> *Carihareî AC.*

<sup>59</sup> *Vers 4 heures de l'après-midi.*

et boire un peu de vin. Après quoi, il ordonna qu'on le portât de nouveau à l'endroit de la brèche et que les travaux de réparation de la tour fussent poursuivis en sa présence avec la plus grande activité.

Le vingt-huitième<sup>60</sup> jour de Mai, les Turcs voyant les Grecs travailler à la tour, coururent bien vite et très courageusement à la brèche. Le porte-étendard Mustafa, chef de l'armée d'Orient, y courut aussi avec une multitude de Turcs, dont cinq étaient des hommes grands de taille, d'un aspect effroyable et qui tuaient force Grecs. A leur rencontre, se ruèrent le protostrator et son fils à la tête de nombreux soldats; il s'ensuivit une terrible boucherie, au point que le sang coulait en ruisseaux. Sur les murs se trouvaient trois soldats grecs qui étaient frères. Voyant les cinq Turcs qui tuaient sans pitié les habitants, ils sautèrent à bas des murs et se précipitèrent sur eux; ils sabraient si fort que les Turcs en furent émerveillés et s'attendirent à être tous tués. Les trois frères parvinrent à tuer deux Turcs sur les cinq; ils sortirent sains et saufs du combat et remontèrent à leurs places sur les murs.

Mais à l'endroit de la brèche, la lutte devenait de plus en plus acharnée, et les Turcs beaucoup plus nombreux, avaient l'avantage. Contre eux combattait avec acharnement les chefs d'armée et les seigneurs y compris Zustinei; bien des hommes tombèrent des deux côtés. Mais les Turcs faisaient tomber sans trêve une pluie de feu sur la cité. A ce moment, une balle sortie d'un canon, frappa une poutre là où l'on travaillait à la tour. Un grand morceau s'en détacha et brisa l'épaule droite de Zustinei, qui tomba comme mort. Les seigneurs et les gens du peuple se précipitèrent sur lui, pleurant amèrement, et l'emportèrent. Lorsque les Turcs entendirent les plaintes et les pleurs du peuple, ils se précipitèrent tous en poussant des cris, foulant aux pieds et écrasant les défenseurs. Et les battant de la sorte, ils les refoulèrent dans la cité. Lorsque les chefs d'armée, les seigneurs et les autres braves virent cette formidable poussée de l'ennemi, qu'ils ne pouvaient arrêter, ils prirent la fuite. La cité aurait été prise définitivement, si l'empereur n'était venu à l'aide avec les siens. En courant, l'empereur rencontra Zustinei qui fuyait, respirant à peine, et ses soldats qui pleuraient amèrement leur chef. L'empereur et ses troupes d'élite tombèrent alors sur les Turcs et les sabrèrent furieusement, lui, tenant en mains son glaive nu comme auparavant. Chaque ennemi qu'il frappait, il le coupait en deux, et le cavalier et le cheval, car ni les cottes de maille, ni l'épaisseur des chevaux ne pouvaient tempérer sa force. Les Turcs épouvantés prirent la fuite devant lui, se bousculant les uns les autres vers la brèche. Là, une grande multitude s'étant amassée, les Grecs tuèrent un grand nombre de Turcs et les chassèrent tous de la cité; ceux qui restaient dans les rues de la cité furent tués sur place. De cette manière, la cité fut sauvée et les Turcs s'éloignèrent. Et les Grecs tombèrent à terre pour prendre du repos. Pendant cette nuit-là, il n'y eut aucun fait d'armes.

<sup>60</sup> vingt-huitième A; vingt-neuvième C.



L'empereur et le patriarche, avec tous les synclitiques, croyant que la guerre avait pris fin, se rendirent à la grande église pour remercier Dieu. L'empereur fut loué, lui aussi, pour sa grande bravoure. Les uns disent que l'empereur lui-même éprouva de la fierté, en pensant que tout était dû à son courage. Ainsi, il n'attendait que le départ de l'ennemi,<sup>61</sup> ne sachant quelle sera la volonté de Dieu. Le sultan Mehmed ne dormit pas pendant cette nuit, ayant appris les pertes subies par ses troupes et ouï dire les prouesses de l'empereur. Il tint conseil avec ses agas qui lui conseillèrent de fuir pendant la nuit, étant donné que la route de mer était devenue libre et qu'on pouvait s'attendre à ce que la cité reçoive des secours de toutes parts. Mais, pour l'accomplissement de la volonté de Dieu, le sultan ne tint pas compte de cet avis; car dans le courant de la nuit, un signe fit son apparition au-dessus de la cité: vers la sixième heure<sup>62</sup> de cette nuit d'épaisses ténèbres obscurcirent le ciel en entier; des figures en pleurs firent leur apparition et lâchèrent sur la cité des gouttes semblables à des larmes, aussi grandes que des yeux de bœuf et rouges de couleur. Elles demeurèrent pendant plusieurs heures sur le sol. Ce voyant le peuple s'effraya de plus belle et se mit à trembler pendant des heures. Le patriarche et les synclitiques, voyant ce signe de la colère divine, se rassemblèrent et se rendirent auprès de l'empereur, et le supplièrent en pleurant et en disant: *« Rappelle-toi bien, ô pieux empereur, tout ce qui a été dit auparavant sur le sort de cette ville par les hommes sages; tout ce qu'ils ont dit se réalise maintenant par la volonté de Dieu qui est contre nous, pour l'expiation de nos péchés; tu as déjà vu que tout l'esprit saint nous a quitté pour monter au ciel et voilà qu'à présent la nature même apparaît en pleurs, ce qui ne signifie pas autre chose que la perte de la ville. C'est pourquoi nous te prions de sortir de la cité, pour ne pas périr tous ensemble »*. — Mais l'empereur ne tint aucun compte de leur prière et répondit: *« Que la volonté de Dieu soit faite! Ce n'est pas la première fois que je vous ai promis de souffrir pour l'amour de ma patrie et surtout pour la foi chrétienne et pour les chrétiens de la vraie croyance »*. —

Lorsque le sultan Mehmed vit l'obscuré se faire sur la cité, il convoqua ses érudits et leur en demanda la signification. Ils lui répondirent: *« Cette obscurité ne signifie pas autre chose que la perte de la cité »*. — Le sultan, entendant ces mots, s'en réjouit fort; il renonça à partir et se prépara à une lutte plus acharnée.

Et le vingt-neuvième jour <sup>63</sup> de Mai, il ordonna de faire avancer dix mille<sup>64</sup> fantassins, emportant avec eux de nombreux canons et d'autres bouches à feu. Ils approchèrent avec beaucoup de témérité, s'arrêtèrent

<sup>61</sup> Les uns disent... le départ de l'ennemi A; Et ainsi, tous avaient dans le cœur l'espoir de voir s'éloigner l'ennemi C.

<sup>62</sup> Vers minuit.

<sup>63</sup> vingt-neuvième A; trentième C.

<sup>64</sup> 10.000 A; 40.000 C.

près de la brèche et déchaînèrent un feu terrible sur la cité. Les défenseurs, n'en pouvant soutenir la force, fuirent cet endroit. L'infanterie nettoya alors la route, pour rendre possible le passage de la cavalerie; ils comblèrent le fossé et en d'autres places, firent des ponts au-dessus des fossés. La route une fois libre, la cavalerie, poussant de grands cris, fit irruption dans la ville avec toute l'armée, en écrasant tous les habitants qui se trouvaient sur leur passage. Les chefs d'armée et les maghistants,<sup>65</sup> suivis par de nombreuses troupes montées, accoururent de toutes parts sur les lieux, donnant du courage au peuple. Ils se heurtèrent en une lutte sauvage aux Turcs qui remplissaient les rues de la cité. Après eux, l'empereur lui-même, accompagné par les seigneurs et ses troupes d'élite, arriva au lieu du combat. Dans la cité, Grecs et Turcs se massacraient en une effroyable mêlée. Mais les Turcs furent repoussés par les Grecs et commencèrent à fuir vers la brèche. Alors le porte-étendard Mustafa, chef de l'armée d'Orient, homme de haute stature et guerrier courageux, se mit à crier à pleine poitrine et se rua sur les Grecs, les repoussa en les arrêtant dans leur élan. Brandissant sa lance, il se rua sur le preux empereur lui-même, mais la lance se heurta à sa cotte de mailles et l'empereur, le frappant à la tête de son glaive, le fendit en deux. Les Turcs, pleurant tous le porte-étendard, relevèrent son corps et le portèrent au sultan. Après quoi le reste des Turcs fut repoussés hors de la cité.

Mais leur nombre étant très grand, il y en avait d'autres qui reprenaient le combat, tandis que les assiégés, combattant sans cesse, étaient épuisés; beaucoup tombaient exténués.

Lorsque le sultan Mehmed II apprit la mort du chef de l'armée porte-étendard, il le pleura fort, car il l'aimait beaucoup pour sa bravoure et sa sagesse. Bouillant de colère, il quitta sa place et pénétra par porte violemment. Il ordonna de diriger contre l'empereur canons et bouches à feu, car il le craignait. Et s'approchant, il s'installa dans le voisinage de la brèche, excitant le combat. Il ordonna de faire de nombreux canons et bouches à feu et de tirer sans cesse; ils mirent ainsi en fuite les assiégés. Après avoir nettoyé la route pour la cavalerie et les autres troupes, Mehmed II fit avancer le pacha Baltaule à la tête de nombreux groupes de soldats. Séparément, il envoya trois<sup>65</sup> mille soldats, leur ordonnant de faire en sorte de capturer l'empereur. Et s'ils ne pouvaient le prendre vivant, de le tuer, même s'ils devaient périr jusqu'au dernier.

Lorsque les seigneurs, les chefs d'armée et les maghistans virent la puissance de l'attaque ennemie, ils firent s'éloigner l'empereur pour ne pas l'exposer inutilement à être tué. Et lui, pleurait amèrement, en leur disant: « *Ne m'emmenez pas; laissez-moi ici, afin que je puisse mourir avec vous pour la sainte foi, ainsi que je l'ai juré* ». — Eux-mêmes, gens du peuple, jurèrent de mourir pour lui et lui conseillèrent de sortir de la cité, ce qu'il

<sup>65</sup> *maghistanii* AC; expression grecque: *grands seigneurs, grands dignitaires*.

refusa. Ainsi, après s'être réciproquement pardonné leurs fautes et après s'être donné l'accolade suprême, ils coururent vers la brèche, où il se heurtèrent à Baltaule-paşa, féroce, accompagné de nombreuses troupes. Il s'ensuivit une mêlée confuse, encore plus terrible que les combats précédents. Ainsi ne pouvant plus tenir tête aux Turcs, tombèrent tous les seigneurs, les chefs d'armée, les hauts maghistans et les chefs des hautes classes, les soldats et d'innombrables gens du peuple. Les survivants prirent la fuite et rapportèrent à l'empereur ce qui se passait. Un nombre incalculable de Turcs furent également tués. Environ trois<sup>66</sup> mille soldats se répandirent par les rues de la cité, à la recherche de l'empereur. Mehmed envoya d'autres troupes dans la cité chercher l'empereur. Lui, entouré des janissaires, s'enferma dans son camp, qu'il fortifia de canons et d'autres bouches à feu.

Lorsque le très croyant empereur Constantin apprit que la cité était perdue, il se rendit à la grande église, où il tomba la face contre terre, se repentant de ses péchés et demandant à Dieu d'avoir pitié de lui et de lui pardonner ses péchés. Alors après avoir échangé avec le patriarche et les autres, le pardon réciproque de leurs fautes, et donnant l'ultime baiser à son épouse, la très croyante impératrice, et à ses deux filles, il s'inclina profondément de tous côtés et communia recevant la sainte hostie. Toute la foule éclata en sanglots prolongés et poussa des lamentations, de même que le patriarche, les synclitiques, le clergé, l'impératrice, les femmes des dignitaires avec leurs enfants et toute la multitude qui était présente. Il semblait que tant de pleurs et de plaintes faisaient trembler l'église jusque dans ses assises et que les voix arrivaient jusqu'au ciel. Et l'empereur, en sortant de l'église, s'exprima ainsi : « *Que ceux qui veulent souffrir pour l'église de Dieu et pour la vraie foi chrétienne, me suivent !* » Et montant à cheval, il se dirigea vers les Portes d'Or, espérant y trouver seul le sultan Mehmed. De toutes les troupes, environ trois mille hommes seulement se rassemblèrent autour de lui et l'escortèrent. Aux Portes, ils se trouvèrent en présence de nombreux Turcs, qui en assuraient la garde. Ils luttèrent contre eux et en tuèrent un grand nombre. Poussant en avant, ils s'efforcèrent de passer par la porte de la cité, cherchant le sultan Mehmed pour racheter le sang de tous les chrétiens qui avaient été tués. Mais ils ne purent passer à cause des monceaux de cadavres. Là, ils se heurtèrent de nouveau à une multitude de Turcs, que l'empereur Constantin combattit courageusement durant trois heures, mais qu'il ne put vaincre, car ils étaient trop nombreux. Il était impossible de venir seul à bout de tant d'ennemis, même avec le courage d'un lion ou la force d'un taureau sauvage, surtout la volonté de Dieu étant ainsi. L'empereur fut tué en cet endroit.

Ainsi périt le très pieux empereur Constantin et souffrit le martyre pour l'église de Dieu et la vraie foi chrétienne, en l'année 6961 de la création

<sup>66</sup> trois A et ms. 1385; dix C.

du monde, le vingt-neuvième<sup>67</sup> jour de Mai. Il tua de sa main un grand nombre de Turcs. Avec l'empereur périrent également un grand nombre de seigneurs.

Alors, on vit dans la cité un spectacle vraiment effroyable et terrible. Les Turcs s'emparèrent des vases saints et des vêtements sacerdotaux, firent irruption dans les églises, ligotèrent les prêtres et les moines et les tirèrent derrière eux comme des moutons destinés à l'abattoir; les femmes, les vierges et les veuves furent soumises aux derniers outrages et traînées à terre, — ô Dieu, combien ta patience est grande!

Quoique la cité eût été vaincue, les assiégés postés dans les tours, dans les endroits retranchés et dans les cours des maisons, combattaient encore les Turcs et refusaient de se rendre. Ce jour-là, bien des hommes du peuple, des femmes et des enfants furent tués en combattant sans cesse contre les Turcs, soit à l'intérieur, soit hors de la cité. Pendant le jour, ils fuyaient et se dissimulaient sous terre ou dans des endroits cachés. Mais ils profitaient de la nuit pour fondre sur les Turcs et les tuer. D'autres lançaient des pierres et des espars, ou mettaient le feu à la toiture en bois des palais pour les jeter sur les Turcs, ou encore leur causaient d'autres pertes. Ce voyant, les pachas et les agas s'en inquiétèrent et firent savoir au sultan qu'ils ne pourraient venir à bout des habitants que s'il venait lui-même dans la cité. Le sultan fit rechercher l'empereur, car il craignait qu'il ne se fût caché en quelque endroit. Il partit emmenant des troupes d'escorte, car il était très inquiet. Il ordonna de faire comparaître devant lui les seigneurs, les chefs militaires et les maghistans grecs, qui avaient été faits prisonniers, et les envoya dans la cité, avec les pachas et les agas, pour demander aux habitants qui résistaient, de cesser le combat, leur promettant, sur la foi du sultan, qu'il ne leur serait fait aucun mal, qu'ils ne seraient ni tués, ni réduits en esclavage. Toutefois s'ils refusaient de se soumettre, toutes les femmes et les enfants périraient par le sabre. Les combattants cessèrent la lutte et ainsi, la guerre prit fin. Et tous les soldats se soumirent aux ordres des seigneurs et des chefs de l'armée grecque et des pachas turcs. A la nouvelle de la soumission des habitants, le sultan éprouva une grande joie. Il ordonna de nettoyer les rues de la cité, les places et les maisons, de rassembler les cadavres turcs et grecs qui jonchaient la cité au dedans et au dehors, et de les brûler.

Onze jours après la prise de la cité, le sultan Mehmed, escorté de tous les chefs de l'armée et de toutes ses troupes, fit son entrée dans la cité par la porte de Saint Roman et se dirigea vers la grande église, où se tenaient rassemblés le patriarche et tous son clergé et une innombrable multitude d'hommes, de femmes et d'enfants. En arrivant sur la place de l'église, le sultan descendit de cheval, tomba la face contre terre et répandit de la

---

<sup>67</sup> vingt-neuvième A; trentième C.

poussière sur sa tête, émerveillé par la majesté de ce monument et de la beauté de la cité. Il s'exprima alors ainsi : « *C'est vraiment un peuple élu que renfermait cette cité et ce n'est pas en vain qu'il montra tant de vaillance dans la guerre. Mais le voilà vaincu, et à l'avenir, ce sera miracle d'en voir de semblables* ». — Et il entra dans l'église. Ainsi pénétra dans l'église de Dieu la hideur dévastatrice et s'arrêta dans le saint lieu. Alors le patriarche et tout le clergé s'exclamant tout en larmes, tombèrent à terre. Le sultan, faisant signe de la main, leur dit de finir et de se taire. Après que le silence se fut fait, Mehmed leur dit : « *Je m'adresse à toi, Athanase, à tes amis et à tout ce peuple, pour vous dire qu'à partir de ce jour, vous n'aurez plus à craindre ma colère, ni exécutions, ni esclavage!* » — Et se tournant vers les généraux de son armée, il leur ordonna de dire aux soldats de ne faire aucun mal aux gens du peuple. Et si d'aucuns outrepassaient ses ordres, qu'ils seraient punis de mort. Désirant voir les ornements et le trésor de l'église, il ordonna à tout le monde d'en sortir. Le peuple sortant lentement, le sultan n'eut pas la patience d'attendre et sortit de l'église; la place se remplit de monde. D'autres allaient par les rues, si nombreux qu'elles ne les pouvaient contenir, sans que l'église se fût encore vidée. Et le sultan s'émerveilla que tant de monde ait pu sortir d'une seule église.

De là le sultan se rendit à la cour impériale. Là un Serbe<sup>69</sup> vint à sa rencontre, portant la tête du très pieux empereur Constantin. Il s'en réjouit fort et fit appeler les seigneurs et les chefs d'armée grecs, pour leur demander si la tête était bien celle de l'empereur; et eux, dominés par la peur, ne nièrent pas que c'était la tête de l'empereur. Et le sultan baisant la tête dit : « *Dieu a su ce qu'il a voulu en te plaçant à la tête du monde et surtout en te faisant empereur! Pourquoi as-tu voulu périr en vain?* » —

Il envoya la tête au patriarche en lui ordonnant d'en prendre soin aussi bien qu'il le pourrait. Le patriarche prenant la tête, la déposa dans un cercueil d'argent, et d'après ce que l'on raconte, l'inhuma sous la sainte table de la grande église. Quant au corps, on raconte qu'il fut enlevé de la place où il avait été tué, et ensuite caché à la cour impériale dans un endroit secret.

L'impératrice, après s'être séparée de son époux, fut emmenée par les chefs d'armée et les seigneurs qui restaient, et avec elle, d'autres dames et demoiselles de haute naissance prirent passage sur les navires de Zustinei pour se rendre dans leurs familles aux îles de la Morée. Le sultan fit de nombreuses recherches pour trouver l'impératrice; on lui rapporta qu'elle était partie par mer avec d'autres dames de haute naissance.

Le sultan interrogea alors le grand duc, le grand maréchal André, fils du protostrator, un de ses neveux nommé Paléologue et l'éparque Nicolas;

<sup>69</sup> un Serbe quelconque A; un quelconque homme serbe ms. 1385; un Serbe C; dans les manuscrits roumains « *sirbu* » AC; *sărb* ms. 1385. Probablement un malentendu en roumain pour *șerb*, *serv*, c'est-à-dire *esclave*, *serviteur*.

tous ceux-ci furent exécutés en sa présence. Les enfants du grand duc furent poignardés devant lui. Ainsi le sultan Mehmed II avec son peuple turc prit-il possession de Tzarigrad, de par la volonté de Dieu.

O, de quelles larmes il convient de déplorer la perte de cette cité! O, malheur à toi, cité bâtie sur sept montagnes, d'être tombée sous la domination des étrangers! O, combien grande est la puissance du péché, et quels maux provoquent la désobéissance aux lois, et l'orgueil! »

---

J. V. POLIŠENSKÝ / PRAGUE

## BOHEMIA, THE TURK AND THE CHRISTIAN COMMONWEALTH (1462–1620)

The tasks facing any serious student of the early relations of Turkey with the European states are threefold. First comes the fundamental question of interpretation. What were the causes and consequences of the Turkish expansion from the fifteenth century onwards? Unless we know more of the structure of the military-feudal order of the Ottoman Empire we cannot answer this question satisfactorily. Secondly, what was the character of the Turkish expansion as witnessed by the peoples concerned? How does this picture fit into the fashionable thesis of the “progressive” character of this expansion? And finally, taking into account the motives underlying the defensive struggle of the Slavonic peoples against the Turks, what part did this struggle play in their respective histories?

The first task, of course, lies quite outside the scope of non-specialists.<sup>1</sup> But even the historians of nations not directly bordering the Ottoman Empire can testify as to the picture which the different social strata of the population had of the Turks. The specialists will gain most from an analysis of the travel-books, memoirs and various attempts at geographic and historical surveys of the Turkish Empire.<sup>2</sup> For students of public opinion the study of the “Turkish Question” is of immense value. And the last set of problems, if properly solved, will make the respective national histories much more real.

For the Czech historian all these aspects have long since had a certain attractiveness. Since the times of Tomáš Pešina of Čechorod, the Turkish danger, the Turkish wars had an unparalleled fascination. It is to be hoped that a number of problems, which can be only touched in this essay, will become the objective of a new generation of historians, better prepared methodologically for these tasks. There is no lack of source material in

---

<sup>1</sup> Recent publications in Czech include: J. Rypka, *Osmánské impérium v rozmachu a stínu slávy* (1453–1664), *Dějiny lidstva*. Vol. V, Prague, 439–472; F. Tauer, *Přehled dějin islámských zemí*, MS study of the authority on the period, Prague, 1953.

<sup>2</sup> See Prof. J. Rypka's bibliography on p. 472 of his above-mentioned study and the essay by J. Daňhelka, accompanying his edition of *Příhody Václava Vratislava z Mitrovic*, Prague 1950, p. 195–200. A new literary appreciation of “Turkish literature” is prepared by Dr H. Procházková. Dr Ella Illingová has undertaken the task of an historical interpretation of the Turkish Question. Her help is herewith warmly acknowledged.

all major Central European libraries and archives, and a new interpretation of the present knowledge is highly desirable.

The scope of the present essay is given by two documents, illustrating fairly well the importance of the Turkish Question to Post-Hussite Bohemia.

In the draft of alliance of European princes, submitted in 1462 by King George of Bohemia we read: "There is nothing that shall bring more glory upon us, but make a true, pure, and firm peace, union and love among the Christians, in order to defend our Christian faith against the most terrible Turk."<sup>3</sup> 160 years later the envoy of King Frederick of Bohemia received an instruction, wherein the general attitude towards the Turk was completely different: "And therefore we desire to ask humbly the High Mighty Ottoman Emperor... to live with our Most Excellent King and with us, the united provinces, in good neighbourhood, amity and peace, in the same way as he is with the above mentioned father-in-law of His King's Majesty, the King of Great Britain, His cousin, the most valiant Prince Maurice and the United Provinces of the Netherlands."<sup>4</sup>

The form of the present essay makes an exhaustive study of the Turkish problem utterly impossible, but perhaps, even so, it will be possible at least to hint where the grossest misconception can be clarified on the ground of the material at hand, and where a detailed study would be both useful and interesting.

## I

Before we start our short chronological survey, let us have a look at the heart of the Continent soon after the fall of Constantinople. Writing in 1930, Wilhelm Bauer, at that time Professor of Vienna University, summed up the situation as follows: "Christendom" was endangered by two powerful enemies: the Czech Hussites and the Turks.<sup>5</sup> To tell the truth Hussite Bohemia was held in a sort of ideological quarantine at that time. Vienna, as Professor Bauer pointed out, was for a time a busy centre of news informing the rest of Europe of what was going on in the provinces of the old kingdom of Bohemia (Bohemia proper, Moravia, Silesia and Lusatia). We can say that Vienna was a hotbed of counter-propaganda, trying to stave off the flow of dangerous ideas emanating

<sup>3</sup> Draft of the treatise concerning the league of European princes of 1462, edited by F. M. Bartoš, *Návrh krále Jiřího na utvoření svazu evropských států*. Tábor, 1940, 13.

<sup>4</sup> Pavel Skála ze Zhoře, *Historie církevní*, MSIB 7 of the Library of the National Museum, Prague. Vol. IX., p. 1264, see also idem, *Historie česká*, ed. by K. Tieftrunk, Vol. IV, Prague 1868, 216—218.

<sup>5</sup> W. Bauer, *Die öffentliche Meinung in der Weltgeschichte*. Potsdam, 1930, 140.



from Hussite Bohemia.<sup>6</sup> There, of course, the parallel ends. The Bohemia of the fifteenth century was ostracised by the rest of Europe in the same way that England was during the Commonwealth, France during the Jacobin period and revolutionary Russia after November, 1917. But even her most pronounced adversaries did not exclude Bohemia from the old "common corps of Christendom".<sup>7</sup> They tried, as did Enea Silvio Piccolomini, alias Pope Pius II, to subdue the Czech heretics, while these, in their turn, tried to show their adversaries that they were in fact the true, catholic Christians. By the middle of the fifteenth century the élan of the revolutionary movement was spent. The Hussite movement was a great upheaval of anti-feudal character. It struck a mighty blow at the old order, but it could not, and did not destroy it.<sup>8</sup> It strengthened the non-feudal social elements, at least temporarily. It gave a considerable power to the townspeople, it alleviated, again temporarily, the lot of the common people of the countryside, it eliminated the temporal power of the Church in Bohemia and it weakened the nobility. But the inner articularity of the old order was still solid, and the second generation of Hussite leaders was already recruited from among the scions of the great feudal houses. They were no longer heroes holding revolutionary ideals. They belonged to the new ruling class, enriched by the secularisation of ecclesiastical property, and asking merely for a compromise with the powers-that-be. The general trend of this policy was naturally towards reconciliation with their neighbours — which means with the neighbouring feudal sovereigns and with the Church of Rome. The former task was accomplished without difficulty, the latter was made impossible by the adamant attitude of the irreconcilable Curia.

Such was the situation in the late fifties. After the fall of Constantinople only the military ability of John Hunyadi stemmed the Turkish advance into Hungary. Italy was in danger of becoming the next target

<sup>6</sup> For the new interpretation of the Hussite movement see: R. R. Betts, *La société dans l'Europe centrale et dans l'Europe orientale. Son développement vers la fin du moyen âge*, Revue d'histoire comparée. Vol. VII, Nouvelle série, 1948. Budapest and by the same author: *The Social Revolution in Bohemia and Moravia in the Later Middle Ages*. Past & Present 1952, № 2, reviewing recent czech literature on the subject. See also: J. Macek, *The Hussite Movement in Bohemia*, Prague 1953.

<sup>7</sup> For this problem see the classic works by Joseph von Hammer, *Geschichte des osmanischen Reiches*, Vol. II—VI, Budapest 1828—1830 and N. Iorga, *Geschichte des osmanischen Reiches, nach den Quellen dargestellt*, Vol. II—VI, Gotha 1909—11. The continuity of the idea of "the common corps of Christendom" is stressed by Samuel Chew, *The Crescent and the Rose*, New York, 1937, and Franklin L. Baumer, *England, the Turk and the Common Corps of Christendom*. The American Historical Review, Vol. L, 1944, 26—48. See also C. D. Rouillard, *The Turk in French History*. Thought and Literature, 1520—1660, Paris 1938.

<sup>8</sup> See J. Macek, *Husitské revoluční hnutí*, Prague 1952, 159 and ff. Compare with the traditional interpretation in "Problems of the Reign of George of Poděbrady, in The Slavonic and East European Review, Vol. XX, 1941, 206—222.

of the advance. Czech warriors, fighting as mercenaries under Hunyadi's command, proved the value of Czech military strength — foreign observers noted especially the good use of the Czech waggon-tactics and the accompanying use of artillery combined with the Hungarian methods of cavalry attacks.<sup>9</sup> At the same time, however, there was always the danger that Bohemia proper would be isolated and overrun by a new crusade. King George of Bohemia was evidently fully aware of this danger. His was a policy of compromise, reconciliation, even religious tolerance, a policy of cooperation with the lesser nobility and the towns. But the towns were fatally divided into two camps, on the lines of ideological and national division, and at any rate, they could never outweigh the power of feudal lords and knights. Thus King George never had a chance of establishing the "New Monarchy" in the style of the France of Louis XI or the England of Henry VII. We cannot even say that what he had in mind was an absolute monarchy — but even his attempts to set up a centralised royal government had a definitely progressive character.

His main concern was to prevent a further isolation of his kingdom to oblige the Pope to abandon measures of coercion against the Hussites, and turn to the field of political negotiation. Using the expert advice of his diplomatic agent, Dr. Martin Mair, he launched a plan, which was to secure for him the title and office of a King of Rome. In 1461, this plan was wrecked by the opposition of the Hohenzollerns, but at the same time the plan for a reform of the Holy Roman Empire reappeared, directly linked with the Turkish question. The Turkish question became, in its turn, the guiding idea of another plan of George's, which occupied him for several years. This plan, often called the greatest political conception in Czech history, aimed at the formation of a league of princes, at an offensive against the Turks and at preserving peace.<sup>10</sup>

This plan, which, as some historians maintained, made George "a precursor of the League of Nations", or a politician of doctrinaire fantasy, losing sight of actual possibilities, was either condemned or highly praised by the conflicting schools of bourgeois historiography. Its actual author was sought in George's advisers, the Frenchman Antoine Marini or Dr. Martin Mair. The plan was compared with its famous precursor, that of Pierre Dubois, and all the similar projects, from Nouveau Cynée towards the Treaty of Versailles and the Conference of San Francisco.<sup>11</sup> In fact,

<sup>9</sup> For the appreciation of the Czech part in the defence of Central Europe see K. Krofta, *My a Maďaři v bojích s Turky*. Prague 1934, and R. Urbánek, *Češi a války turecké. Co daly naše země Evropě a lidstvu*, Prague 1940, 117—123.

<sup>10</sup> Older literature on the league in summed up critically in F. M. Bartoš, *Návrh krále Jiřího na utvoření svazu evropských států*. Tábor 1940.

<sup>11</sup> See e. g. J. ter Meulen, *Der Gedanke der internationalen Organisation in seiner Entwicklung 1300—1800*, den Haag, 1917. Another opportune interpretation was that of J. Kliment, *Svaz národů Jiřího z Poděbrad a idea jediné světovlády*. Prague 1935. The authorship of M. Mair, defended by F. M. Bartoš, is doubtful, if we

the whole history of this plan clearly shows that it was nothing else but another instrument of George's political offensive against the Curia. It was revealed as such only after Pope Pius II presented Hussite Bohemia with an ultimatum, breaking the Compacts, the compromise reached between the Council of Basel and the Hussites, on March 31, 1462.<sup>12</sup>

It appears for the first time in the proposed league of mutual assistance against the Turks, in the negotiations with King Casimir of Poland at the congress of Głogów in Silesia. These negotiations provided the basis for further negotiations in Venice, Burgundy, France and Hungary, until they took the form of a precisely formulated proposal for a league of princes, ostensibly an anti-Turkish project, revolutionary only in so far that it practically excluded the Pope from its leadership. This was to belong to the France of Louis XI, just then at loggerheads with the Curia over the succession affair at Naples. The power of the Pope was nevertheless strong enough to prevent the realisation of the plan. The negotiations of the years 1462—1464 did not fulfil George's great expectations, but even the meagre result — the alliance between France and Bohemia concluded on July 18, 1464, directed against Burgundy, secured Bohemia from isolation and made her unassailable for the time being. The negotiations with France and other powers prevented an attack on Bohemia and marred the diplomacy of Pius II, dying at Ancona in August 1464, just before the departure of a futile crusade against the Turks.<sup>13</sup>

The Turkish question reappeared afterwards in the diplomatic activity of George's agents, Martin Mair and Gregory Heimburg. The most fantastic of these later plans — the idea of gaining recognition of the "Byzantine Empire" — which has brought George so much ridicule in later historical tradition — was not so fantastic as it sounds. Dr. Mair used the plan in 1465, offering the military and financial forces of Hussite Bohemia against the Turks in return for some indulgence on the part of the Curia, but in vain. Heimburg's plan of a direct union between Bohemia, Hungary and Venice, with a military action against the Turks in view, presuming of course some kind of settlement of the differences between George and the Curia, was brought to nought in 1466. Soon afterwards, King Matthew of Hungary let himself turn, by his ambition and Papal diplomacy, against George, thus committing a fatal offence against the vital interests of Hungary and the "Christian Commonwealth" in general.<sup>14</sup>

examine closely other works generally attributed to A. Marini (see M. Myška-K. Novotný, *Mariniho názory na povznesení obchodu v Čechách*. Based on the MS of the Třeboň archives).

<sup>12</sup> See J. Polišenský, *Doba Jiřího z Poděbrad*. Prague, 1940, 19 ff.

<sup>13</sup> R. Urbánek, *Zahraniční politika krále Jiřího z Poděbrad*. Co daly naše země Evropě a lidstvu, Prague, 1940, 112—117.

<sup>14</sup> Bibliographic survey of the literature concerning King Mathew of Hungary is contained in D. Kosáry, *Bezevetés a Magyar történelem forrásaiba és irodalmába*, Vol. I, Budapest, 1951, 174—179.

This reappraisal of the famous "Plan" does not tend to diminish the historical greatness of King George. But his greatness lies somewhere else than in these diplomatic manœuvres, so dear to the historians of nationalist schools. A similar reassessment awaits his great adversary, King Matthew of Hungary. There is no doubt of his positive importance in Hungary herself. But his volte-face and the story of his opening the flank to the Turks make the old thesis of Hungary — "the shield of Christian Europe" highly improbable.

Even later, after the treaty of Olomouc (1478), when the end of his Bohemian war brought Matthew both the title of king of Bohemia and the greater part of the territory of the Crown of Bohemia (Moravia, Silesia and Lusatia), his ambition still turned in the then customary direction to the West, detrimental to the interests of Hungary and all Central Europe. The mistakes of his reign were not corrected and rectified under the weak Jagellons who succeeded him (1490—1526). The advantages of the new situation, when the Hungarian and Bohemian lands were once again united under the same ruler, were unpardonably wasted. This time the main fault lay with the incorrigible class egoism of representatives of the Hungarian "political nation", that is, her feudal ruling class. Both Bohemia and Hungary remained independent realms, whose inhabitants were obliged to defend only the frontiers of their own state, and were not committed to conduct campaigns outside these frontiers. Of course, any help, either military or financial, given by the Bohemian Estates to Hungary, even when it was motivated by an interest in their own safety, was voluntary.

How far were the Bohemian nobles willing to go in this aid? The danger was not yet imminent before 1526 and it is not easy to find out how much they knew of its approach. One finds strangely few signs of animosity against the Turks in the first three accounts by Czech travellers who came into direct contact with them at the end of the fifteenth century. The first of them, Martin Bakalář, was a Utraquist parson, who travelled to Jerusalem via Venice, Taranto, Corfu, Crete and Damascus in 1490. The Czech translation of his Latin work, today inaccessible, stresses only in one place the cruelty of the Turks and their habit of kidnapping and enslaving the inhabitants of Mediterranean sea coasts.<sup>15</sup> A member of the Unity of Brethren, Martin Kabátník, a craftsman from Litomyšl, was sent with three other Brethren to the East in 1491—92 to find there the remnants of the true Apostolic Church. He found only depravity among the Christians, but he saw many remarkable things, which he later related to the notary of the town of Litomyšl, Adam Bakalář. His narrative, called *The Journey from Bohemia to Jerusalem*.

---

<sup>15</sup> *Kněze Martina Bakaláře Cesta z Čech do Jerusáléma*. MS XVIII E 10 of the Library of the National Museum, Prague.

published in 1539, is free from any animosity.<sup>16</sup> Much more of the anti-Turkish feeling can be found in the third narration of a pilgrimage to the Holy Land, performed in 1493 by a Catholic nobleman, Jan Hasištejnský of Lobkovice.<sup>17</sup> His notes of all things picturesque and novel to him from Dalmatia, Rhodos and Cyprus contain interesting information on the struggle of the inhabitants of Croatia, Ragusa, Durazzo against the Turks, and there is no doubt where his sympathies lay. The courage of the Albanians, an admiration for the Venetians and Knights of Rhodos (the Knights of the Order of St. John), and the tragic outcome of a battle in the Croatian borderland show interests which were not common among his contemporaries.<sup>18</sup>

There is no doubt that the cruelties which accompanied the Turkish progress had made the Turks nearly proverbial. But it is significant that the representatives of the burghers, and even more the masses of the "common people", compared the Turkish exploitation with the methods of their own feudal lords, and the result was not flattering to the latter. Just in these years (more exactly 1495—1499, and respectively 1502—1508) the man who more than anybody else spoke in the name of the bourgeoisie, already amidst a fierce conflict with the nobles, and who tried to rob the townspeople of the gains of the Hussite period, was Viktorin Kornel of Všehrdu. He wrote in his "Nine Books of Laws, Courts and Registers of the Land of Bohemia": "Poor humble people have to perform heavy, lawless corvées, they have to work against all human and divine, Christian and worldly, justice. Neither the Turks nor other pagans act in a similar way."<sup>19</sup> And continuing he described how people fled from their farms, deserted their families and villages, rising in revolt and forming armed groups of outlaws in the mountains. Although the news from the Hungarian border occupies a prominent part in the irregular newsletters, printed especially after 1515, there is no doubt that there was little enthusiasm among the people in case of a campaign against the Turks.

The plan to arrange such an expedition never disappeared completely. The foremost Czech military authority of these times, Captain Václav Vlček of Čenov, wrote of the tactics necessary in a fight against the Turks in his "Advice to King Vladislav, concerning the arrangement of Foot, Horse and Waggons." His advice was to form massive groups of men and

<sup>16</sup> Martin Kabátník, *Cesta z Čech do Jerusalema a Kaira r. 1491—1492*, ed. by J. V. Prášek, Prague, 1894. See also: O. Nahodil, *Místo a význam cestopisu Martina Kabátníka v dějinách české ethnografie*. Český lid 39 (Prague 1952), 152—202.

<sup>17</sup> Jan Hasištejnský z Lobkovic, *Putování k svatému hrobu*, ed. by F. Maleček, Prague, 1907.

<sup>18</sup> J. Hasištejnský, op. cit., 41, 49, 52—53, 70—71, 76—78, 138, 142—145.

<sup>19</sup> Viktorin Kornel of Všehrdu, *O práviech, o súdiach i dskách země české knihy devatery*, ed. by H. Jireček, Prague, 1874. See K. Krofta, *Dějiny selského stavu*. Prague, 1949, 125.

use mighty vanguards as well as guards in the rear and on the flanks.<sup>20</sup> Unfortunately, Czech military strength was never used by King Vladislav or his son Lewis. On the contrary, the remaining regular troops, led by Czech Captains such as Franc of Háj or Haugvic of Biskupice, were disbanded at the first opportunity. Thus even the most eloquent plea ever written by a Czech to launch a great offensive against the Turks, remains a purely literary affair. Its author is another member of the Catholic family of the lords of Lobkovice, Bohuslav Hasištejnský of Lobkovice, and its title is "Carmen adhortatorium ad Bellum Contra Turcas" (in another version: "Carmen Heroicum ad Imperatorem, et Christianos Reges, de bello Turcis inferendo"). It was published as number 8 of Bohuslav's poetic *Opuscula* (1509), edited by the Humanist Jan Sturn and after Bohuslav's death by Tomáš Mitis in his *Farragines* (1561—1562).<sup>21</sup> As the title indicates, Bohuslav Hasištejnský urged, the Roman king, the Pope and the other rulers of Europe to a war against the Turks. It is significant, that the King of Bohemia appears only under his title of King of Hungary. An analysis of the poem by Professor Ryba showed, however, that it would be false to overrate Bohuslav's verses. Its arrangement and even some details are dependent on a similar poem by the Italian Humanist Battista Spagnuoli<sup>22</sup> and form a curious, if ingenious composition, full of quotations or paraphrases of Vergil, Horace, Ovid and Tibullus. It is illuminating that Hasištejnský (Catholic as he was) did not put the Pope in the first place, as Battista did, that his picture was much more real and corresponded to the political situation of ca 1500 and that it ended with an address to his own King Vladislav.<sup>23</sup>

We know little so far of the intensity of the class-struggle in Bohemia in the two decades preceding the battle of Mohács (1526). It is certain that at a time when the country was firmly in the hands of the Estates, the non-feudal elements of the society were definitely on the retreat. The peasant revolts were numerous, the miners fought with stubbornness and the compromise, reached between the nobility and the burghers (1517) was an uneasy one. If the defeat of feudal Hungary at Mohács is understandable, when we have in mind the state of this country after the suppression of the Peasant Rebellion under George Dózsa in 1514, the inadequate aid from Bohemia was conditioned by the state of things there.

<sup>20</sup> V. Vlček of Čenov, *Naučení ku králi Vladislavovi, kterak se mají šikovati jízdní, pěší i vozy*. Ed. by F. Palacký in *Časopis Českého musea* II/1828, 15.

<sup>21</sup> The critical text of Hasištejnský's *Carmen* was kindly put to my disposal by Prof. B. Ryba, to whom all my thanks are due. See also "*Spisy Bohuslava Hasištejnského z Lobkovice*". Vol. I. Prosaic Works, ed. by B. Ryba, Prague, 1933, esp. p. 72. The *Opuscula* from 1509 are under bookmark 49 B 16 in the Library of the National Museum, Prague.

<sup>22</sup> The dependance of Hasištejnský upon the poem by Battista Spagnuoli is shown by Prof. Ryba in *Listy Filologické*, 1932, 426. See also Works, 72.

<sup>23</sup> See *Carmen Heroicum ad Imperatorem* . . . in *Opuscula* and the text of Spagnuoli. B. Ryba, *Listy Filologické* 1931, 427.

The common people of the Czech towns viewed the Turkish advance with indifference and the contingents of the Hussite city of Tábor died at Mohács in vain.

## II

Since the end of the fifteenth century the situation in Central and Eastern Europe was becoming ripe for the establishment of large multi-national states. States like the multinational realm of Poland-Lithuania, the Habsburg monarchy, comprising Austria, Bohemia and Hungary, later on the Russian multi-national realm were all hastily united, centralised states, whose formation was accelerated by the exigences of self-defence.<sup>24</sup> In Central Europe this accelerating factor undoubtedly arose from the necessity of defense against the Turks. Hungarian nobles tried several times to gain a partner to bear the burden of the defense. As soon as Ferdinand of Habsburg became King of Hungary, the Transylvanian nobility expressed their attitude as follows: "They desire Your Grace to defend them, but not at their expense, since they acknowledged their subjection to Your Grace for this purpose, that you should defend and protect them".<sup>25</sup> This attitude led already in 1490 to the election of the Jagellon King Vladislav of Bohemia. There was, already at this time, a possibility of forming a Polish-Bohemian-Hungarian union under the sway of the Jagellons. But it was made impossible by the expansion of the Polish feudal state towards the East and the ensuing wars against the Moscow Principality. This left the field free for the Habsburgs, the more so, as their realm was just becoming a great Western European power. Emperor Maximilian's policy was soon making use of the above-mentioned attitude of the Hungarian nobility (the treatise of Bratislava, 1492). This led to the Habsburg-Jagellon family pact, concluded in Vienna in 1515. Of course, the Habsburgs, too, were bound by the obligations, imposed by their aggressive foreign policy, especially against France. While France and England with their "New Monarchies" were becoming national states with a rising bourgeoisie, supporting at this stage of development the ruler of the centralised monarchy, the Habsburgs, especially after the defeat of the "Communeros" in Castille (1521), were closely linked with the feudal oligarchy and the ideology of the Catholic Church. There was normally little chance that a Habsburg would be elected by the Hungarian or Bohemian Estates. In Bohemia, this election was finally made possible by the corruption of the big magnates and by the Habsburg's temporary submission in accepting the strict pre-election pledges (Capitulations).<sup>26</sup>

<sup>24</sup> J. Stalin, *Marxism and the National and Colonial Question*. London, s. d., 13, 88—89. See also idem, *Сочинения* 2. Moscow, 1953, 303.

<sup>25</sup> Quoted by R. Urbánek, *Češi a války turecké*, ut supra, 119.

<sup>26</sup> F. B. Bucholtz, *Geschichte der Regierung Ferdinands I.*, Vol. I, 1831; A. Rezek, *Zvolení a korunování Ferdinanda I. za krále českého*. Prague, 1877.

Under the given circumstances, the Habsburg monarchy, consisting of three political units (the Alpine provinces of Austria, and the kingdoms of Hungary and Bohemia), linked by the same ruler, was a loose federation of feudal countries, inhabited by a number of nationalities. The late feudal form of the régime of Estates survived but the Habsburgs did their best to discard the "liberties" of the Estates as soon as possible. In these attempts the Habsburgs on the whole followed the Spanish example — seeking the support of the Catholic hierarchy and bribing a part of the feudal nobility. Thus, after 1526, the incorrigible egoism of the political representatives of the Hungarian nobility competed with the Habsburg absolutism. The Habsburgs, while doggedly adhering to their political and ecclesiastical plans, exacerbated the opposition of the Hungarian Estates and undermined the very foundation of any common action against the Turks. Thus, the Habsburgs and Hungarian magnates were maintaining, if not actually extending, the sphere of Turkish influence in Hungary. Not even the most sophistic apologists who have tried or still try to defend, Hungarian nobility and the Habsburgs, by putting their faults in a milder and more excusable light, are able to justify them.

Thus it came about that the constant great sacrifices of their neighbouring allies, in the first place those of Bohemia, only had the effect of more or less preserving the status quo, of holding back in the west and north of Hungary the tide of Turkish expansion, which after 1541 had a permanent platform for attack in the central region, governed by the Pasha of Buda. For the kingdom of Bohemia this defence against the Turks meant not only the neutralisation of the Turkish threat to Moravia, but also the preservation of the main section of the Hungarian domains of the Habsburgs — present-day Slovakia, — which represented a great extension of the Czech cultural area. The fact that the rule of a common sovereign did not merge Bohemia and Hungary into one country had important consequences for their defence. It is understandable that the granting and execution of aid was not achieved without objections and opposition from the Estates of the separate lands of the Crown of Bohemia. In the end, of course, they always granted the aid, without which the defence of Hungary was inconceivable.

Later writers, for example Daniel Adam of Veleslavín, in 1584 recalled with nostalgia the times when the kings of Bohemia did not need to burden themselves with the defense of foreign countries: "So that wise men and lovers of their country have now lately begun to meditate on this, and to this day it remains doubtful whether the kingdom of Hungary is worth all the money which the Czechs have sent out of their country for its defence."<sup>27</sup> Similarly Wenceslas Vratislav of Mitrovice

---

<sup>27</sup> Daniel Adam z Veleslavína, *Kroniky dvě o založení země české*. Prague, 1585, see also R. Urbánek, *Češi a války turecké*, 117.



uttered the characteristic complaint: "This once most glorious kingdom (Hungary) suffers violence, the neighbouring peoples pine in mighty dread, and we, poor Czechs, have felt on ourselves many misfortunes and evils in these times through the war in Hungary; an incalculable sum of money has been taken out of our land, an incalculable number of good people, of our dear Czech friends, has been left dead in Hungary, so that this Hungarian land is now in no way worth such a price."<sup>28</sup> And others went so far as to use the phrase "The land of Hungary is the graveyard of Europe" (Nicholas Dačický of Heslov).

If we look more closely into the validity of these statements, we only get a glimpse of what the Turkish wars meant for Bohemia in the 16<sup>th</sup> century. Even if we greatly reduce A. Rezek's figures of the troops mobilised in 1529 and 1532, it was some tens of thousands of Bohemian troops that gathered at the Moravian frontier. Ferdinand was to a large degree right, when he said to the Estates of the Austrian provinces, that Vienna had been saved the year before not by them, but his own initiative and the help from Bohemia. In the actual defence of Vienna in 1529, a prominent part was played there too by the soldiers from Bohemia, who in the companies of Arnošt of Brandenštejn only numbered about 3000 men. The Czech captain, Peter Peřina of Maličín, found his place in the verses of Hans Sachs. Neither in 1529 nor on other occasions were the massive forces gathered against the Turks properly used. This was partly due to the opposition of the participants, who wished to limit their operations to the defensive, partly to the inadequate organisation and qualities of the high command.<sup>29</sup> The Czech participation in the Turkish wars in the 16<sup>th</sup> century makes it plain that Czech military strength, even if it no longer occupied its earlier eminent position, still was a factor of considerable importance. Newly published documents of a similar character show that apart from the county-levies of doubtful quality, Bohemia supplied to the Hungarian battlefields good human material both in soldiers and in commanders, especially in subordinate positions. Czechs were rarely employed in leading positions, in the army or diplomacy by the Habsburgs.

One century after V. Vlček of Čenov, another military authority, Sigmund Chotek of Chockov, though a severe judge of the younger generation, whose lack of fighting spirit he deplored, said (1593): "In spite of all this, from time to time, there awoke and returned to the vitals of the Czech youth the valour inherited from their ancestors, and as for what experts observed in the expeditions to Hungary, our soldier showed the enemy his face and not his back, and when opportunity offered, met him in good heart."<sup>30</sup> Vilém Trčka of Lipá, Albert Pětipeský of Chyš, Peter

<sup>28</sup> V. Vratislav z Mitrovic, *Přihody*, ed. by J. Daňhelka, 38. M. Dačický z Heslova, *Paměti*, ed. by A. Rezek, Prague, 1878, 213.

<sup>29</sup> See R. Urbánek, *op. cit.*, 119.

<sup>30</sup> See R. Urbánek, *op. cit.*, 120.

Rašín of Riesenburk became heroes in songs and newsletters. But there were other positive assets that Bohemia could offer. Guns, munitions and other military material found their way from the rich stores of Bohemian towns to the Hungarian battlefields.

But what the Habsburgs found much more important were the financial resources of the Bohemian Crown. In material wealth and density of population old Bohemia by far surpassed both the Austrian hereditary provinces and the remnant of Hungary which still belonged to the Habsburgs. Hungarian possessions were able to contribute to the war with the Turks only one-seventh of what was paid out by Bohemia. By virtue of their tax-paying capacity the composite parts of the Crown of Bohemia were the basis of the international power of the Austrian branch of the Habsburg dynasty and they had a key position in the struggle against the Turks. In 1490, when Vladislav of Jagellon was elected king of Hungary on the death of Matthew Corvin, the Bohemian crown was to pay Hungary 400,000 ducats for the return of Moravia, Silesia and Lusatia to the Bohemian state, but the help given to Hungary against the Turks soon outweighed this sum.<sup>31</sup>

In 1541, when the Turkish inroads threatened the eastern Austrian provinces, the governor of Styria, Hans Ungnad, produced a memorandum, which shows the importance of the tax-paying capacity of the Bohemian crown and of Bohemia in particular. He proposed that an annual tax of three million florins should be approved for three years in advance so that Bohemia alone was expected to pay one third, the rest of the Bohemian lands another, and the whole of Austria the remaining third. This proposal paid little heed to the legal obstacles which stood in the way of this plan. He would have liked to see a General Assembly of the Estates of all Habsburg domains debate the question of taxation, a common penal code, and defence system — even the introduction of a common currency. These were projects leading further than the Estates were prepared to go.

They saw in this plan, not without reason, a potential danger to their own "liberties", and the agreement, reached at the General Assembly of the crown of Bohemia in 1542 was, due to their opposition, only a partial success for the Habsburg. Of the proposed 1,146,000 florins not quite one third was assigned to the Austrian lands, the Bohemian lands outside Bohemia itself (Moravia, Silesia and Lusatia) agreed to pay a little more than one-third, the taxes from Bohemia itself had to yield the remainder (almost one full third of the whole). The comparative figures of numbers

---

<sup>31</sup> For the taxation, see O. Placht, *České daně 1517—1652*. Prague 1924; The same, *Odhad majetku stavů král. českého z r. 1547*. Prague 1949; M. Volf, *Nástin správy české berně v době předbělohorské*. Sněmy české. Vol. XI, Prague 1941; The same, *Královský důchod a úvěr v XVI. stol.* Český časopis historický XLVIII—XLIX/1949, 110—171.

of troops, horse and foot, which were to be maintained by the proceeds of this tax, also corresponded to this division. In other cases we get figures slightly different but on the whole the crown of Bohemia paid in taxes twice as much as the directly threatened provinces of Austria.<sup>32</sup>

In taxation, the Estates saw a powerful weapon against the monarch, who in his turn became dependent on great banking houses and a handful of wealthy magnates to whom he had to turn for credit. The Estates argued that the taxes were being taken out of the country. General discomfort, grown out of the economic malaise of the forties, led to the formation of a loose anti-Habsburg opposition, with a strong non-feudal wing, represented by the non-conformist bourgeoisie of the Czech towns. Although this opposition represented a part of the ruling class, its fight had positive, even progressive sides. But in 1547 the revolt of the opposition ended with a complete victory of King Ferdinand. The tide turned in favour of the royal power, which from then on demanded new, higher taxes. Thus "began the imposition of taxes at first unheard-of, but which later became customary in Bohemia" (Dačický).<sup>33</sup>

This heavy burden came in a period when the traditional markets of Bohemian towns were shrinking. The account-books of the merchant firms of Jihlava clearly show the causal connection between the end of exports of Moravian hats and cloth to Hungary via Vienna and the stabilisation of the Turkish border along the Danube.<sup>34</sup> The older route via Cracow to Leopold and the Crimea ceased to be of importance since the end of the 15<sup>th</sup> century. Thus the burden meant under changing circumstances an over-taxation at a time when the taxes brought out of the country the last remnants of Bohemian silver — and Bohemian mines were just at the point of exhaustion.<sup>35</sup> We can say that Bohemia had a similar position in the monarchy of the Austrian Habsburgs as the Netherlands had in the Empire of the Spanish Habsburgs — only with the difference that the Netherlands were augmenting their wealth, while Bohemia was becoming an impoverished country, asked to play a role for which her resources were completely inadequate.

Czech writers of this period had little reason to think kindly of the Turks, even if they looked askance at their own rulers, the self-imposed defenders. The only Czech traveller of importance, Oldřich Prefát of Vlkav, who visited the island of Cyprus in 1546, just before it was captured by the Turks, on his way to Palestine, stressed the inconveni-

<sup>32</sup> On Ungnad and the financial participation of Bohemia in the Turkish wars see R. Urbánek, *op. cit.*, 120 ff.

<sup>33</sup> M. Dačický, *op. cit.*, 349, 176—213, 239, 242, 353, 355.

<sup>34</sup> See J. Kvasňová, *Vývoz českého sukna a klobouků v XVI. stol.*, doctoral thesis. Prague, 1952.

<sup>35</sup> See B. Mendl, *Les Grandes Découvertes et l'argent de Bohême*. Bulletin of the International Committee of Historical Sciences VII/1935, 484—495.

ences and suffering caused to the pilgrims by the Turks.<sup>36</sup> The Bohemian Cosmography, a Czech adaptation of the famous Cosmography by Seb. Münster, translated and augmented by Sigmund of Púchov (1554) proves, how the Habsburgs tried to make their own profits from their participation in the struggle against the Turks. While Sigmund (or Münster) found little to report on the Turkish Empire proper, (there is little else there beyond the description of the expansion of the "enemy Turk"), the chapter describing Hungary contains a good survey of events from 1529 and ends with an eloquent condemnation of the "cruel, and furious pagan, that dog 'Turk,' God's whip, the Devil's instrument, the devilish tyrant, murdering the poor Christians against the laws of all nations." A similarly eloquent appraisal of the Habsburgs, especially of Ferdinand I is explained by the fact that he was the instigator of the work.<sup>37</sup> This anti-Turkish propaganda pervades most of the newsletters which occasionally followed the campaigns in the Hungarian borderland. Its heroes were victorious Hussars or courageous captains, endowed with all the virtues of the "miles christianus."<sup>38</sup>

The same repulsive picture of the Turkish enemy is given on the pages of the Czech version of the "World Chronicles" by Johann Carion, translated by Burian Sobek of Kornice (1541). Daniel Adam of Veleslavín the most outstanding representative of Czech literature written for and by the members of the bourgeoisie, prepared a new edition of Carion's Chronicles in 1584, adding to it a valuable preface and the sequence of important happenings until 1576.<sup>39</sup> In his narrative of the Fourth Monarchy Veleslavín tried to explain the then almost common belief that "the end of the Turkish power is near and that the Day of Judgment is drawing near."<sup>40</sup> In Veleslavín's view this is not simply chiliastic belief. He stresses the danger looming on the horizon, the danger of internal strife in the Holy Roman Empire, the danger of destruction of both ecclesiastic and political bodies, because "the world is declining to the fall and one kingdom after another disappears." This is also the line in Veleslavín's "Politia Historica," a translation of Lauterbeck's Regentenbuch, published in the same year 1584.<sup>41</sup>

<sup>36</sup> O. Prefát z Vlkánova, *Cesta z Prahy do Benátek, a odtud potom po moři až do Palestiny* . . . Prague, 1546. The Library of the National Museum, Prague, 29 C 1. See also J. V. Prášek in *Časopis českého musea* 1894, 353—378, 518—534.

<sup>37</sup> Zikmund z Púchova, *Kozmografia česká, t. j. vypsání o založení krajín neb zemí i obyčejích národuv všeho světa*. Prague, 1554. (The University Library, Prague, 54 B 2), especially ff. DXVII—DXVIII.

<sup>38</sup> *Noviny o dvou potýkačích se* . . . s. l., s. d., (The Library of the National Museum, Prague, 31 C 2).

<sup>39</sup> *Kronyka světa* . . . od Jana Karyona, ed. by and with a preface by Daniel Adam z Veleslavína. Prague, 1584.

<sup>40</sup> *Kronyka světa* . . ., 478 et ff.

<sup>41</sup> Daniel Adam z Veleslavína, *Politia historica, O vrchnostech a správách svět-ských knihy patery* . . . Prague, 1584.

The aim of Veleslavín was entirely practical. He wanted to help his compatriots to "rule and be ruled both in times of war and peace nobly, laudably and peacefully." Nor could he omit the Turkish Question. He asked his Humanist friend, another member of the Protestant bourgeoisie, Jan Kocín of Kocinet to write for his adaptation of Lauterbeck's work a new section, called: "A preface to the Christian writer, loving his faith and his country, containing the advice of a famous, noble man, how to launch a campaign and war against the main, hereditary and blood-thirsty enemy, the Turk, for the defense of religion, life and goods."<sup>42</sup>

Why is he so bitterly anti-Turkish? "The Turks take the country, murder all the rich and noble people because of their wealth, kidnap the youth to distant lands, destroy what decorates life and drive out crafts and arts. They occupy towns and take land. Turkish serfdom is the worst," they are most cruel people — and their power now nearly reaches to the confines of Bohemia. This comes at the time when the state of the country from the military point of view is deplorable — and when the towns are without proper defense. All would be well, only if the towns gave arms to their youth to train into regular militias, instead of relying upon mercenaries. Merely speaking of past military virtues does not help, and that is what usually happens in the Assemblies (Diets). Inserted follows the translation of the treatise "Consilium de re militari contra Turcas instituenda" by the famous diplomat and traveller Auger Ghislain of Busbecq.<sup>43</sup>

Both friends, Veleslavín and Kocín, joined perhaps with a keen eye for the prospective readers, just before the beginning of the long Fourteen Year's War (1593—1606), in an effort to show the inhabitants of Bohemia the degree of the Turkish danger. The result of their endeavour was the translation of "The New Chronicle of the Turkish People" by Johann Löwenklau.<sup>44</sup> This book, dedicated to the commanders of the troops, sent out from Bohemia to the Hungarian border, was far more than a simple translation. In the Preface both writers point out the danger the Turks represented to the "common corps of Christendom." The Turks wanted to establish a common monarchy, they knew the discord and weakness of the Christians, whose soldiers were unruly, lawless and incompetent. The Czech nation was to defend Hungary against the Turks and therefore had to know its enemies.

The Turks won their victories, because their adversaries were internally divided, and because their social organisation surpassed that of the

<sup>42</sup> The Library of the National Museum, Prague, 29 B 1: Preface to Book Three: *Předmluva o tažení proti Turkům*, 283—313.

<sup>43</sup> Preface, especially 289, 290, 296, 300—308.

<sup>44</sup> *Kronika nová o národu tureckém, ve dva díly rozdělená... od Jana Levenklaia z Amelbeurnu a teď nyní v jazyk český přeložená od Jana Kocína z Kocínětu a Daniele Adama z Veleslavína*. L. P. 1594. Prague, 1594.

Christians. But the present-day Turks had already deserted the way of life of their ancestors. Just as other "Monarchies," the Turkish monarchy, once having reached the summit of its power, must necessarily decline. The Turks were God's punishment, sent because of the sins of Christians. But if those, to whom the book was dedicated, took all these things into account, they would be able to defend the country against the Turks, and at the same time defend their faith and guarantee "the common wealth of our dear country and the Slavonic nation."

These statements are remarkable in many ways. Both Veleslavín and Kocín were far from writing in the interests of the Habsburg ruler. Potentially, they were speakers for the subdued, but still existing bourgeois opposition against the Habsburgs. They knew that the position of their own "Estate" (or Order) was severely impaired. But they were persuaded that the towns of Bohemia had in their hands a means to build a better position for themselves and the Czech system of Estates. That is why they stressed the need for the burghers' militia, why they, very subtly of course, advised the military leaders of the country to use their troops for the double purpose: to defend Hungary and to build up a solid foundation of the country's bargaining power. Whether or not they believed in the approaching Day of Judgment — they realised the danger of the situation, and they were eager to prepare the country as well as they could for the approaching conflict "for Faith and Policy" — which is nothing but a faint echo of the Dutch battle-cry "Haec libertatis ergo, haec religionis ergo."

The beginning of the long Turkish war in 1593 marked the beginning of a political crisis of the Habsburg monarchy. Nevertheless, the hopes of Czech patriots were destined to remain unfulfilled, while their fears were more than fully realised.

### III

There were many people in Europe who at the end of the sixteenth century hold the view that the "revolutions of the world will in all likelihood before many days pass over our heads, forcibly carry us out of this peaceable time."<sup>45</sup> This fear of an approaching crisis led writers of pamphlets to express their belief in the necessity of a struggle against "danger and commotion of the whole Christendom," against the coming attack of the Habsburg against "the whole West and these lands. Since the successful revolt of the Dutch bourgeoisie against their feudal Spanish ruler, the United Provinces formed the nucleus of a loose "party," "nostre

---

<sup>45</sup> S. R. Gardiner, *Letters and other Documents illustrating the Relations between England and Germany* . . . Vol. II. London, 1868, 7.

comun party," of a predominantly Protestant camp. They were the adversaries both of the Catholic Church and the Spanish and Austrian Habsburgs. England, France, Venice and the German princes formed this "party". They had sympathisers in Central and Eastern Europe, among them the Transylvanian, the Hungarian and the Bohemian Estates. Their opponents formed a more clearly defined and more formidable group, numbering among them the combined might of the "Casa d'Austria," the two branches of the Habsburg dynasty, the Papal Curia, most of the Italian states and the "Spain of the North" — Poland. There were great differences among the member states of both groups, but each group had some characteristic features.

While the members of the former group were the "have-nots" of the 16<sup>th</sup> century, the latter were led by Spain which had, especially after 1580, virtually the monopoly in the exploitation of colonies. Spanish claims to a universal, Catholic monarchy were supported by the authors of innumerable pamphlets — and one of the catchwords was the defense of Christendom against the Turks — especially after the battle of Lepanto.<sup>46</sup> The Spanish monarchy was synonymous with the ideal of an absolute power. The characteristic feature of this Spanish ideal was total disregard of the interests of the smaller dependants of the ruling class, especially the bourgeoisie. Only in the Netherlands, in England and temporarily in France was the bourgeoisie powerful enough to get a share in the government of the country. In these countries, towns were flourishing centres of commerce and industry, with remarkable accumulation of capital. In Poland, Eastern Germany, and especially in the South of Europe the towns were being incorporated into the economy of large demesnes. The result was the decline of towns and attempts to legalize the serf-like conditions of the peasant population. A considerable majority of landholders preferred the older system of Estates to help them to overcome their economic difficulties. On the other hand, feudal monarchs found it easier to win to their side members of the high nobility. They discovered that their struggle against the opposition of the Estates coincided with their attempts to defeat Protestantism. Thus the fight against the defenders of the system of Estates went hand in hand with the fight against the Protestant nobility and against the Protestant burghers. Thus it appears that the political crisis of the late sixteenth and the early seventeenth centuries arose from a social and economic crisis.<sup>47</sup>

Not even Turkey was outside these conflicting systems. The interests of the growing bourgeoisie were strong enough to overcome the ideological

<sup>46</sup> See F. Braudel, *La Méditerranée et le Monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*. Paris, 1949, 923 ff.

<sup>47</sup> See J. V. Polišenský, *The Thirty Years' War, An Essay in Interpretation*. To be published in: Past & Present 1954.

obstacles — the politico-religious ideology of the feudal Middle Ages — only in England, France, the Netherlands. The fact that France, England, and later the Netherlands — even to a degree the Emperor himself — entered into regular political as well as commercial intercourse with the Porte and from time to time deliberately sought a military alliance against Christian adversaries cannot be explained simply by the different attitude of Catholics and Protestants respectively. Despite the growing secularisation of European politics the idea of “the common corps of Christendom” continued to hold its ground among Catholic and Protestant powers alike.<sup>48</sup> Although some of the militant Protestants were in doubt who was “the common enemy” — the Turk or the Pope,<sup>49</sup> — the majority of Protestants clung to the traditional idea of “the common corps of Christendom.”

Protestant statesmen justified a political alliance with the infidel only by the extreme danger to the national or Protestant cause. In times of crisis, however, French kings and Elizabeth of England showed no scruples in seeking Turkish help against Spain. After the crisis had passed, they felt obliged to represent themselves to the public as champions of “the common cause.” At the very beginning of the Emperor’s war against the Turks, Queen Elizabeth protested against the malicious rumour that “we have incited the most loathsome enemy of the Christian name to wage war on Christian princes.”<sup>50</sup> In her view the king of Spain was primarily responsible for “the present shedding of Blood between Christians (and) the daily diminishing of the Forces of Christendom.”<sup>51</sup>

There was no fundamental difference between the attitude of Genoese merchants and the English traders of the Turkey Company, there was no difference between the moral standards of the policy of the King of France, “le rois très chrétien” and the Queen of England, the Protestant “Defensor Fidei.” All we can state with certainty is the fact that the process of secularisation in political principles went much further in the countries belonging to the anti-Habsburg and anti-Catholic bloc, and that — generally speaking — the politico-religious ideology of the Middle Ages, in terms like “the Christian cause,” “Christendom,” “the Christian republic” was held especially by the members of the feudal ruling class. From this point of view we can measure the intensity of the feudal class-feeling by the intensity of the old politico-religious ideology.

If we want to measure the achievements at the Turkish border, we must never forget the close relation between the continuing fight of the Spanish Habsburgs against their adversaries, notably the Netherlands, and the offensive of the Austrian Habsburgs against the Turks during the

<sup>48</sup> See F. L. Baumer, op. cit., 26—28.

<sup>49</sup> Baumer, op. cit., 31.

<sup>50</sup> Queen Elizabeth to Rudolph II, Apr. 21, 1593, Rymer, Foedera XVI, 206—208.

<sup>51</sup> See F. L. Baumer, op. cit., 36.



fourteen Years' War (1593—1606). This offensive began when the military situation became much less favourable for the Turks. While the Imperial troops were put in the field in Hungary, the Turks were losing their best soldiers in the long and bloody wars which they had waged in Persia. Prague was visited by envoys of the Persian ruler and the court of Rudolph II was implored by the Persians and their companion, Sir Anthony Sherley, to enter into a powerful anti-Turkish coalition,<sup>52</sup> Prague was again and again the scene of diplomatic activity, but in the end nothing happened. After several battles the long struggle turned again into a war of fortresses, none of the parties could gain a decisive victory. The Emperor was incapable of deploying sufficient forces in Hungary. His mercenaries ravaged Hungary just as the Turks had done. Worse still, Rudolph II wanted to exploit his successes in forcing the Hungarian and Transylvanian nobility to yield their old privileges. The Estates saw their material welfare and rights threatened and Transylvania took up arms to save its independence. When Rudolph put into force all the old laws against "heretics" — laws which had never been applied — discontent broke out openly in the form of an insurrection. Stephen Bocskay won over to his cause the Heiducs — those bands of peasants and gentlemen, without hearth or home, who until then were in the pay of the Emperor. Thus began the revolt which modern Hungarian historians call the first war of independence.<sup>53</sup> The revolt was successful; Upper Hungary rallied to Bocskay, Transylvania elected him prince and Bocskay inaugurated the series of campaigns, the end of which was always the same — a peace which guaranteed the rights of the Estates and religious liberty. With the Peace of Vienna, concluded by Bocskay (1606), both aims seemed to have been achieved and the small country of Transylvania began to play quite an important part in European politics, opposed as it was both to the Turks and the Emperor.

The events in Hungary and Transylvania were not without importance for the fate of Bohemia. In the years 1593—1606 the Turkish war demanded heavy sacrifices. The outlay on troops in Hungary rose alarmingly. At the end of Ferdinand's reign it already stood at more than one million florins. The sums spent on Hungarian fortresses rose proportionately; the 600.000 florins of 1549 rose to 1,400.000 in 1572 and 1,500.000 in 1580. At the beginning of the Fourteen Years' War Bohemia and Moravia paid for the maintenance of garrisons in the Slovak mining towns not less than

<sup>52</sup> See: J. Macůrek, *Zápas Polska a Habsburků o přístup k Černému moři na sklonku 16. stol.* Prague, 1931; J. Matoušek, *Turecká válka v evropské politice v letech 1592—1594.* Prague, 1935. K. Stloukal, *Projekt mezinárodní ligy všeevropské s Persií z konce XVI. století.* Bidlův sborník, Prague, 1928, 147—156, deals with the mission of Sir A. Sherley.

<sup>53</sup> P. Pach Zsigmond, *Boje proti Habsburgovcom za nezávislosť v XVII. storočí. Kapitoly z uhorských dejín.* Bratislava, 1952, 113—135.

300.000 florins p. a. At the same time Silesia contributed about the same sum. But in 1606 the expenditure on the Hungarian fortresses was almost 3 million florins, and on defence in general about 6 million florins a year was spent at that period. As the regular revenue in Ferdinand's time was only about 1 million, and the taxes brought about the same sum, it is obvious what enormous increases there must have been to bring the revenue anywhere near to the level of the huge expenditure. A considerable part of the sum needed was covered by loans, often enforced loans, supplied by the unwilling burghers. The payment of the interest on these loans, not to speak of the loans themselves, further burdened the peasants and burghers. Thus Bohemia, which during the Fourteen Years' War paid something over 590.000 florins a year, had to vote an extraordinary taxation of almost 1 million during the last years before 1618. Together with Moravia, Silesia and Lusatia, Bohemia paid two million florins a year, more than three times as much as at the end of the reign of Ferdinand I.

If we were to calculate all the sums which flowed irretrievably from the Crown of Bohemia into Hungary, we should be left with staggering figures showing how great the sums were with which the Crown bought its safety from the Turks. But in 1605 a great part of Moravia was ravaged by the Turks and everybody knew that the government was to blame. The enormous sums could have been greatly reduced in both size and duration if only the Habsburg policy had been more reasonable.<sup>54</sup> As it was, heavy burdens of taxation and forced loans bled the towns white, and the unwise policy of the government filled the chief creditors, the small nobility, with uneasiness. At a time when small landlords became more and more dependent on the income from the interest on loaned money, they could not afford to leave the government in the hands of a clique of career hunters and adventures, mostly of dubious character. Thus both the economic and political life of Bohemia round 1600 showed serious signs of impending crisis.<sup>55</sup>

It was only natural that the events in Hungary were followed with interest, even eagerness. The years following 1593 mean a new period in the history of Czech newspapers. In the "noviny" — newsletters, the reports from the Turkish wars dominate. These periodicals were mostly translations of Latin and German newsletters. Most of them still related only one rebarkable event — the fall of the fortress of Filakovo, of the battle between the Turks and the Persians, of the victories of the Imperial armies at Papa and Vác and of their less glorious defeats.<sup>56</sup>

<sup>54</sup> R. Urbánek, *op. cit.*, 121.

<sup>55</sup> J. Polišenský, *Současný stav bádání o Bílé hoře*. Časopis Matice moravské 70/1951, Brno, 1—25.

<sup>56</sup> There is a large collection of newsletters of this type in the Library of the National Museum, Prague (e. g. 30 C 20).

Some of these "News" or "Relations" from Cassovia (Košice), Tokaj, Kysek (Günz), Kracow and Transylvania contained illustrations, some were accompanied by songs and poems. Between 1596 and 1600 the printers Šuman, Vald, Sedlčanský and Dačický began to print collections of several of these "true," "reliable," "joyous" and other News into small volumes with material from a certain period.<sup>57</sup> In 1597 these newsletters were published at intervals of one month or so. Much of this activity was stimulated by the Court and the Emperor himself. Most of these newsletters were approved by the censorship of the Archbishop of Prague.

B. Paprocký (as the Polish nobleman B. Paprocki de Glogoly et Paprocka Wola called himself in Moravia and Bohemia), a Catholic and a partisan of the Catholic party, closely connected with members of this party, participated actively in these beginnings of Czech journalism. Already in 1595 Paprocký published several leaflets and pamphlets, in prose and verses, wherein he advocated the campaign against the Turks and glorified the exploits on the battlefield. "Enjoyable Admonition to all Christian Monarchs against the Infidel," "The Attack on the Pagans," "The Memory of the Czechs, killed in the Battle of Kheredes" and „Little Song about the Captivity of Sir William Trčka of Lípa" are the most remarkable titles.<sup>58</sup> In 1602, Paprocký published his enormous heraldic book, called "Diadochos, id est successio, otherwise Succession of Princes and Kings of Bohemia... and all three Estates of the Famous Kingdom of Bohemia."<sup>59</sup> It contained an independent part, entitled "History of the Events in the Kingdom of Hungary and elsewhere." This is nothing but the first Czech "news reports", based on Czech and foreign newsletters, and on contemporary works on the Turks in German and Latin, whose authors Paprocký calles "neotherics" — journalists.

There is no glorification in the early printed songs. Most of them are composed to the tunes of religious hymns, they lament the fate of poor Christians, exhort to courageous defense and ask God for help.<sup>60</sup> Similarly there is no rejoicing to be found in the "Life of Peter of Rosenberk" by his historiograph, Václav Březan.<sup>61</sup> The burgher of the ancient town of Kutná Hora, Mikuláš Dačický of Heslov was, as we have already noticed, positively hostile to any help being sent to Hungary. It is difficult

<sup>57</sup> J. Volf, *Dějiny novin v Čechách do r. 1848*. Prague, 1930, 19 ff.

<sup>58</sup> K. Krejčí, *Bartoloměj Paprocký z Hlohol a Paprocké Vůle*, in: B. Paprocký z Hlohol, *Zrcadlo Čech a Moravy*, Prague, 1941, 251; The same, *Bartoloměj Paprocki z Hlohol a Paprocké Vůle*, Prague, 1946, 173 ff.

<sup>59</sup> *Diadochos, id est successio, jinak posloupnost knížat a králův českých...* Prague, 1602.

<sup>60</sup> *Píseň o Turku...*, in the volume of newsletters, 30 C 20, The Library of the National Museum. *Ježíši Kriste, všemohúci pane...* in the archives of the town of Levoča.

<sup>61</sup> V. Březan, *Život Petra Voka z Rosenberka*, ed. by F. Mareš. Prague, 1880, 154 ff.

to say how much this negative attitude was influenced by his personal experience, as he took an active part in the same campaign of 1594, which was led by Peter Vok of Rosenberk. The end of the hostilities and the conclusion of the armistice in 1606 was greeted by Dačický with real enthusiasm.<sup>62</sup>

The attitude to things Turkish, of three writers, who belonged to the ruling class, the Catholics Václav Vratislav of Mitrovic and Kryštof Harant of Polžice and the prominent member of the Unity of Brethren, Václav Budovec of Budov, is altogether different. As a page Vratislav took part in the embassy which brought gifts to the Turks in order to coax them into a prolongation of the truce. When the war started in 1594, members of the mission were imprisoned and for two years held under arrest. The sojourn in the Arsenal, on the galley and in the terrible Black Tower was vividly described by the "Little Turk" — as Vratislav was later called, in his Memoirs, not published until in 1777. While Vratislav died in 1635 as one of the Court's favourites, his two comrades died on 21<sup>st</sup> June, 1621, on the scaffold in the Old Town Square of Prague, as leaders of the fateful rebellion against the Habsburgs. Kryštof Harant of Polžice fought against the Turks in Hungary, before he set on the pilgrimage to the Holy Land in 1598. His "Travel from the Kingdom of Bohemia to Venice, then to the Holy Land..." was published in two volumes in 1600. While Vratislav used only moderately the available literature on the Turks and Turkey, Harant based the whole of his second volume on secondary authorities. Harant's travelogue is learned, crammed with information, because he was one of the most learned men of his time. Compared with the memoirs of Vratislav or the work by Martin Kabátník, Harant's narrative is much less interesting. But it was the authoritative work on the subject, especially before the publication of the "Anti-Alcoran" by Budovec (1614).

After his return from Western Europe, Budovec was appointed a member of the Imperial embassy sent in 1577 to Constantinople. As he wrote to his Humanist friend, D. Chytræus, he wanted to become acquainted with the Eastern lands. He was moved to the study of Turkish life and religion by political reasons, but he was just as eager to show the value of the true, that is the Protestant faith. His enmity towards the Catholic hierarchy appears when he pointed out that the Turks had at least the advantage over the Christian rulers that they never allowed their muftis to overrule them.<sup>63</sup> The power of the Turks, according to Budovec, was surpassed only

<sup>62</sup> M. Dačický of Heslov, op. cit., Part. XIII.

<sup>63</sup> V. Vratislav z Mitrovic, *Přihody*, ed. by J. Daňhelka, Prague, 1950. — K. Harant z Polžic, *Cesta z království českého do Benátek, odtud do země svaté...* Prague, 1600 (2 vols). See also: J. V. Prášek on Harant in *Časopis českého musea* 1893. — V. Budovec z Budova, *Antialkorán*, Prague, 1614 (The University Library, Prague, 54 B 126). See J. Glücklich, *Prameny a vznik Budovcova Antialkoranu*, Sborník G. Golla, Prague 1906, 279—297.

by that of Alexander the Great, but still, they had no chance to gain world supremacy — because the Vision of St. John had announced their fall. Very important is chapter XXI, dealing with the Turkish conception of state and government. Here he called the Turkish form of state “monotyrannis,” based on one hand on a complete religious toleration, on the other hand on the utmost subordination to the ruler.<sup>64</sup> The Turkish emperor was responsible to nobody, his government could not of course be compared with what Budovec evidently held as an ideal — the Roman “*politia*,” the noble government of the “old monarchy”. “There are, of course, things that the common people like,” says Budovec. Among these is the fact that nobody has hereditary possessions and that great might and property do not last. That is one of the factors that helped the Turks to win their victories. The common people in the conquered territories are not killed, notices Budovec, but they are little better than beasts, and they are driven mercilessly to work for Turkish soldiers, who get their living from peasant villages. “Because the Turks are no husbands and rarely craftsmen, but only soldiers, and they want to live from the sweat, yea from the blood of the Christians.” Above all, they steal the innocent children from peasants and make them into unscrupulous mercenaries. “But many Christians do not realize this heavy Turkish yoke. When their Christian lords ask from them tributes and taxes for the defense of the country, or even when God chastises them through their lords, they say foolishly that they would just as willingly live under the Turks as under bad Christian lords.”<sup>65</sup> These people, says Budovec, do not know what they say.

Budovec began to write his work in 1593 in order to show Christian warriors what they fought for and who was their enemy. He wanted to show what the Christian religions had in common, what was the basis of the unity of Christendom and finally, the importance of the Protestants in the ideological struggle. He was convinced that Bohemia would play an important role in this struggle. More important than his refutation of Islam were Budovec's views on Turkish government and society. The manuscript version of 1593 differs considerably from the printed version of 1614. The latter reveals the development of his political thought. The politico-religious ideology of the Middle Ages is here found again in full vitality. The idea of the solidarity of Christendom still receives expression, and the Turkish danger serves as a threat to the unruly commoners, who want to get rid of the feudal rule of their Christian lordships. Compared with the theses of Veleslavin and Kocín, Budovec, as is only natural, is still imbued with feudal ideology. This, of course, was not the best qualification for a prospective leader of a revolt against the monarch though he was a Catholic and a Habsburg.

---

<sup>64</sup> Budovec, *op. cit.*, 67, 69—70, 78.

<sup>65</sup> Budovec, *op. cit.*, 78, 79—81.

In spring 1605 the Hungarian nobility, badly pressed by the Imperial soldatesca, did not bow before the alliance with the Turks. In May 1605 the Hungarian rebels under Bocskay with auxiliary Turkish and Tartar troops began their attacks against the Moravian borderland. Moravia was at that time ruled by a clique of Catholic magnates, nominated by the Emperor against the will of the Protestant majority of the Moravian nobility. The sympathies of this majority were undoubtedly on the side of the Hungarians. In this difficult dilemma the head of this oppositional majority, the Moravian counterpart of Václav Budovec, Karel of Žerotín, decided against the alliance with the Hungarians and their heathen allies. Neither he nor the Catholic government however cared for the safety of the country, and thus the next months brought a wave of fierce raids into the Moravian countryside.

The unpreparedness of the incapable governors brought much suffering to the country. The courage, heroism even, of the common people facing the imminent danger is shown by three writers, a parson, a scribe of the city of Brno, and a yeoman-soldier. Jiřík Hovorius, the scribe, sees in the Turkish raids a punishment, Jan Urban of Domanín, small bailiff on the Žerotín demesnes in Southern Moravia, evaluates his personal experience and even his personal tragedy from a soldier's point of view. The anonymous author of the "Lamentation, Groans and Weeping of the Land of Moravia" speaks most eloquently for the common people who had to pay by their tortures, sufferings and death for the negligence of the ruling class. The Lamentation chastises mercilessly both the members of the incompetent government, appointed by the Emperor, and the members of the anti-Habsburg opposition. Its voice is that of the people who live in a feudal society but do not belong to any of the sections of the ruling class.<sup>66</sup>

The successful revolt in Hungary brought about the treaty of 1606 and the intensification of the struggle for power in all lands of the Austrian Habsburgs. The minority, the "Spanish" party was losing ground in the following years. In 1609, at the same time when the Dutch signed a 12 years' truce with the Spaniards (the Turkish truce was signed in 1606 for 20 years), the Protestant Estates of Bohemia gained a temporary victory over their opponents. The famous Letter of Majesty guaranteed their religious liberty, and, indirectly, their right to revolt against an unworthy monarch. A new constitution for the country was also prepared, but it was never agreed to by the Habsburgs. On the contrary, in 1617 the combined strength of the Spanish and the Austrian branches of the Habsburg family forced the Estates to accept Ferdinand II as their future

---

<sup>66</sup> *Lamentací, pláč a naříkání země Moravské*, ed. by F. Kameníček in 1894. See also: *Kniha o bolesti a smutku. Výbor z moravských kronik XVII. stol.*, ed. by J. Polišenský. Prague, 1948.

king. The "Spanish" party, again in power, started a campaign against their opponents, and these, calculating on the approaching renewal of hostilities on both fronts, in the Netherlands and in Hungary, tried to precede the coming onslaught. This led to the "Defenestration of Prague" in May 1618 and the beginning of the revolt of the Estates against the Emperor.

The revolt of 1618—1620 was the prelude to the long-drawn-out conflict of the Thirty Years' War. This conflict was the result of the above-mentioned political crisis of European society of the 16<sup>th</sup> century. In their relations towards the Turks, the Bohemian Estates followed the example of the Estates of Hungary and Transylvania, who based their policy on the exploitation of the enmity between the Turks and the Habsburgs. Until 1620, the Estates of Bohemia used the good offices of their Transylvanian friends, who through their agents in Constantinople were able to mar the activities of the Imperial agent, Lewis Mollart. From the end of 1619 the possibility of a Turkish intervention in the Bohemian War was reported by Mollart. In April 1620, the agent of the new King of Bohemia, Bitter, was received in audience at the Court at Constantinople. The Porte was evidently pondering which of the two sides was more willing to make far-reaching concessions. In the end the Porte sent a special mission to Hungary and Bohemia, which reached Prague by the end of April. It was decided to send a special embassy to Constantinople, and old Budovec was approached to lead it, but declined. Consisting of two middle-class Czechs, Ješín and Kohout, and a diplomatic agent, Jan of Köln, it left Prague by the beginning of July. Together with the representatives of the Hungarian and Austrian Estates, these agents of the kingdom of Bohemia reached Constantinople in November 1620. On 27<sup>th</sup> November, 1620, they were all solemnly received by the Sultan. A treaty was concluded, by which the Porte promised military aid for which Transylvania was to become again a Turkish tributary. The two contracting parties, the United Provinces of Bohemia, Hungary and Austria on one hand and the Porte on the other were to exchange presents every fifth year.<sup>67</sup>

These conditions of a treaty, which of course was never put in force because the battle of the White Mountain (8<sup>th</sup> November, 1620), radically changed the whole situation three weeks before its conclusion, did not bind the Estates more than the Emperor had been bound in the preceding decades. Its clauses corresponded to similar treaties which France or Venice had concluded with Turkey. The historian Skála was perfectly right when he quoted the Netherlands, England and France as

---

<sup>67</sup> A. Gindely, *Geschichte des böhmischen Aufstandes von 1618*. Vol. III, Prague 1878, 156 ff. See also: J. Polišenský, *Anglie a Bílá hora* (The Bohemian War and British Policy 1618—1620), Prague, 1949.

states whose example the agents of the King of Bohemia were to follow. Skála was eager to show that the Bohemians were in fact doing nothing which should prejudice the other Christian powers against them. He had good reasons to do it. This policy was already the target of fierce attacks both from the Catholic as well as from the Protestant (especially Lutheran) side. James I of Great Britain declared that if the Sultan was to attack the Emperor in large numbers, he would use all the forces of his realm to oppose him, even if the attack were in support of his son-in-law, Frederick of the Palatinate, King-Elect of Bohemia. In the event of such an attack, he asserted, he would not balk at fighting even against his own daughter, Queen Elizabeth of Bohemia.<sup>68</sup> James, who did not approve his son-in-law's Bohemian venture, because it was an illegal act against another sacred sovereign, the Emperor, revived the old scheme of a joint Christian undertaking against the Turk in the pamphlet, entitled "The Peace-Maker: or, Great Britain's Blessing." In it, James expressed his desire to see "the monarchical bodies of many kingdoms be one mutual Christendom" and peace, secured by the activity of "the factory of peace" — England. If we add that the projected alliance of England with Spain was warmly recommended, we can understand why James found no sympathy for the Bohemian rebels. 160 years later we find in James' Peacemaker the ideas which King George of Bohemia used in his proposal of a league of Christian princes. But while George used it to help his country to counter an imminent danger, the author of the Peacemaker did his best to bring old Bohemia to her ruin.<sup>69</sup>

\*

This cursory glance of the problems of the Turkish Question shows that this important and interesting theme requires thorough research. We can conclude by stating that the old Crown of Bohemia took a considerable part in the fight against the Turks. This participation had fateful results for Bohemia herself, because the country was losing capital and possibilities of a further economic development. As far as the attitude towards the Turks is concerned, the 15<sup>th</sup>—17<sup>th</sup> centuries brought forth remarkable changes. It is important to note that the traditional picture of the Turk, enemy of feudal-Catholic Europe, found its adherents among the members of the higher Estates — mostly feudal nobles. Those writers who spoke on behalf of the burghers of Bohemian towns saw in the Turks an obstacle to further economic and cultural development. This laicity of standpoint connects in an interesting way the Czech political thought of the 16<sup>th</sup> and 17<sup>th</sup> centuries with the political thought of

<sup>68</sup> F. L. Baumer, *op. cit.*, 37.

<sup>69</sup> *The Peace-Maker: or, Great Britain's Blessing*. London, 1619.



those countries, which were ruled by the bourgeoisie. This attitude differentiated in the critical years of 1618—1620 the Estates of Bohemia from some of their potential allies and was brought to naught by the battle of the White Mountain. It reappears in the works of J. A. Comenius, whose political thought also signifies in this respect the culmination of the development of post-Hussite Bohemia.

---

## ZEITGENÖSSISCHE DEUTSCHE STIMMEN ZUM FALL VON BYZANZ

Über die welthistorische Bewertung des Falles von Konstantinopel herrscht in der Geschichtswissenschaft eine seltene Einmütigkeit. Mögen die Ursachen, die zu der Katastrophe des byzantinischen Staates führten, auch verschieden beurteilt werden, hinsichtlich der Folgen dieses Ereignisses gibt es jedenfalls kaum abweichende Meinungen. Das türkische Joch, das sich auf die Völker des eroberten Reiches legte, konservierte gerade die schwächsten Seiten des zerschlagenen Staates und ließ die Ansätze progressiver Entwicklung, die sich vor allem in der letzten Phase seines Daseins bemerkbar gemacht hatten, verkümmern. Die bereits zerfallende Feudalordnung wurde noch einmal gefestigt, die frühkapitalistischen Ansätze dagegen unterdrückt. Der Handelsverkehr mit den italienischen Seestädten ließ nach und damit zugleich die Verbindung zu der fortgeschrittenen ökonomischen Ordnung des Westens und den durch sie bedingten geistigen Strömungen; die Produktion beschränkte sich weithin auf die autarke Befriedigung der Bedürfnisse der eigenen Familie, und das Gemeinschaftsleben stand unter dem beständigen Druck des despotischen Regimes, das die Eroberer errichtet hatten. Die Naturwissenschaften blieben ohne Pflege, die Philosophie wurde durch die theologische Spekulation fast völlig verdrängt, und die Gelehrten verließen zum großen Teil ihre Heimat und suchten im humanistischen Italien eine Zuflucht. Europa aber erzitterte vor der gewaltigen Militärmacht, die nicht nur die Balkanhalbinsel, sondern sehr bald schon auch Polen, Böhmen, Ungarn und Österreich ernstlich bedrohte.<sup>1</sup>

Obleich Deutschland zunächst von der Türkengefahr unmittelbar nicht betroffen war, wurde der Untergang des Byzantinischen Reiches dennoch nicht nur am Kaiserhofe und in den fürstlichen Hauptstädten notifiziert,<sup>2</sup> sondern ging sehr bald als Ereignis von epochaler Bedeutung ins Bewußtsein breiter Bevölkerungsschichten ein.<sup>3</sup> Während man im

---

<sup>1</sup> Für die Bewertung der byzantinischen Geschichte und Kultur ist der Beitrag Византия in der Большая советская энциклопедия, 2. Ausgabe, 8 (1951) 28 ff., nicht mehr zu entbehren; vgl. ferner W. F. Semjonow, *Geschichte des Mittelalters*. Berlin, 1952, 254 f.

<sup>2</sup> Vgl. G. Voigt, *Enea Silvio de Piccolomini*, 2. Berlin, 1862, 89 ff., und dens., *Hist. Zeitschr.* 3 (1860) 34 ff.

<sup>3</sup> Der andersartigen Beurteilung der Quellenlage Viktor von Kraus, *Deutsche Geschichte im Ausgang des Mittelalters (1438—1519)*, 1. Stuttgart und Berlin, 1905, 310, vermag ich mich nicht anzuschließen, zumal Kraus selbst darauf verweist, daß

Mittelalter das Imperium des Ostens keineswegs in seiner historischen Rolle als Bollwerk gegen den Ansturm der neuen Barbaren hatte empfinden wollen, wurde man mit dem Fall Konstantinopels alsbald des Schutzes inne, den man vordem genossen, so schwach er während der letzten Dutzenden der Paläologenherrschaft auch gewesen sein mochte; während man in den vergangenen Jahrhunderten für das schismatische Byzanz nur recht gelegentlich Geschmack und Interesse zeigte,<sup>4</sup> fing man jetzt an, sich mit dem einstigen Imperium und dem tapferen Eroberervolke zu beschäftigen, das die Märchenstadt am Bosphorus hatte einnehmen können. Die Überwindung der feudalen Gebundenheit durch das innere und äußere Wachstum der Städte, der seit den Kreuzzügen immer ausgedehntere Handel, die Ausbildung der Grundlagen der kapitalistischen Produktionsweise und die durch derartige ökonomische Entwicklungen hervorgerufenen gesellschaftlichen Strukturwandlungen hatten das Weltbild der die Feudalherrschaft ablösenden Klassen geweitet, und es ist nicht von ungefähr, daß Hieronymus Wolf, der um die Mitte des 16. Jahrhunderts eine erste Blüte der byzantinischen Studien einleitete, Sekretär im Fugerschen Handelshause war.

Die deutschen Chroniken der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts nehmen daher nahezu durchgehend vom Fall Konstantinopels Notiz und geben diesem Ereignis eine einheitliche Bewertung. Dafür einige Beispiele! Der brandenburgische Minorit Matthias Döring gibt in seiner bis 1464 geführten Fortsetzung der Chronik des Engelhus<sup>5</sup> die nachstehende Schilderung, in der er es an Worten der Kritik an Kaiser Friedrich nicht fehlen läßt; daß er diesem Bericht so weiten Raum gibt, obgleich in seinen Aufzeichnungen ansonsten die obersächsisch-brandenburgischen Verhältnisse durchaus im Mittelpunkt stehen,<sup>6</sup> zeugt von der Bedeutung, die Döring den geschilderten Ereignissen beimißt. Er schreibt (nach Riedel, *Codex diplomaticus Brandenburgensis*, IV/1. Berlin, 1862, 224, und Io. Burchardus Menckenius, *Scriptores rerum Germanicarum*, 3. Leipzig, 1730, 18):

---

unter den Feudalherren durch das türkische Vordringen die Erinnerung an die revolutionäre Hussitenbewegung wachgerufen wurde, die mit ihren sozialen Forderungen über das tschechische Volk hinaus gewirkt hatte (vgl. Karl Lamprecht, *Deutsche Geschichte*, V, 1<sup>4</sup>. Berlin, 1911, 119 f., und zuletzt Horst Köpstein, *Geschichte in der Schule* 6 [1953] 253).

<sup>4</sup> Die Geltung von Byzanz im Mittelalter wird treffend charakterisiert von Charles Diehl, *Les grands problèmes de l'histoire byzantine*. Paris, 1943, 14 ff. Mancherlei Materialien finden sich bei Gustav Soyter, *Neue Jahrbücher für Antike und deutsche Bildung* 4 (1941) 113 ff., und dems., *Leipziger Vierteljahrschrift für Südosteuropa* 5 (1941) 153 ff.

<sup>5</sup> Vgl. A. Potthast, *Bibliotheca historica medii aevi*. Berlin, 1862, 278.

<sup>6</sup> O. Lorenz, *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter seit der Mitte des 13. Jahrhunderts*, 2. Berlin, 1877<sup>2</sup>, 147; dort Anm. 3 auch biographische Bemerkungen über Döring.

Imperator Turcorum per terram et mare vallavit Constantinopolim cum 200.000 et cepit eam et populum redegit in servitutem imperatoremque et filium et filiam captivos duxit ad ecclesiam magnam Sancte Zophie. In cujus altari, prout famabatur, filiam stupravit patre et fratre insipientibus, quo facto et patrem et filium et filiam immaniter in frusta concidi iussit<sup>7</sup> cum protestacione, quod ante finem anni sequentis ita faceret pape et cardinalibus in Roma. Et ad id prosequendum muris Constantinopolis urbis solo equatis iter vertit versus Ungariam, in quo regno iam surrexit quedam [!] discolorum ex reliquiis heresis Bohemicalis congregata societas, que regnum prefatum depopulabatur ab intra, Turco ab extra invadente. In his omnibus imperator Fridericus australis sedit in domo plantans ortos et capiens aviculas, ignavus. Regnum quoque Ytalicum ad id nichil valet per gwerras per imperatorem post sui coronacionem in Ytalia relictas, ut sic bellum internum ecclesie infidelibus det ansam ecclesiam invadendi. Ita enim dicitur Turcum dixisse, antequam Alemanni bellicosi, quos plus pondero, concordare poterunt, intencionem meam de destruccione Rome videbo completam. Sicque Constantinopolis, que condita fuit anno Domini 334, hoc anno destruitur.

Das bis 1474 reichende Chronicon S. Aedigii in Brunsvig,<sup>8</sup> als dessen Verfasser ein anonymus quidam monachus illius coenobii zeichnet, — es kommt auch unter dem Titel: *Compendiosa chronica ab auctore antiquo collecta* vor — berichtet sehr viel kürzer (Text nach Gottfried Wilhelm Leibniz, *Scriptores Brunsvicensia illustrantes*, 3. Hannover, 1711, 596, und Johannes Pistorius, *Rerum Germanicarum scriptores*, 1. Regensburg, 1726, 1111):

Constantinopolis a Turcis capitur, in qua omnibus Christianis ab annis sex supra interfectis imperator Graecorum occiditur. Insuper alii circiter 60 millia vincti in captivitatem ducuntur, crucifixusque abominabiliter ab impiis illuditur.

Nicht viel mehr erfahren wir aus dem Rudimentum noviciorum — epitome sive systema historiae universalis.<sup>9</sup> Der Verfasser bleibt ungenannt; sein Werk schließt mit dem Jahre 1473 und erschien 1475 zu Lübeck im Druck — als erstes Druckerzeugnis in dieser Stadt. Über den Fall von Konstantinopel berichtet es S. 208 wie folgt:

Eodem etiam anno, qui est Domini MCCCCLIII, imperator Thurcorum quolibet die ter terra marique plus quam cum CCC milibus hominum ad LXVI dies tandem obtinuit eam imperatorem Grecorum ac patriarcha(m) cum civibus Christianis masculis ad instar pecudum trucidans mulieribus abductis raptisque virginibus XXVIII. die Marcii.

Von Späteren sei noch auf die Staindelsche Weltchronik<sup>10</sup> hingewiesen, die bis zum Jahr 1508 reicht. Hier lesen wir (nach Andreas Felix Oefelius, *Rerum Boicarum scriptores*, 1. Augsburg, 1763, 537):

<sup>7</sup> Mencken teilt noch eine Randnotiz der Döringschen Chronik mit: Putant quidam hos factum in vindictam infidelitatis, quod exercuit Grecus in exercitum Christianensem tempore Clementis papae et Friderici imperatoris [1190].

<sup>8</sup> Potthast, op. cit., 198.

<sup>9</sup> Potthast, op. cit., 520.

<sup>10</sup> Potthast, op. cit., 538.

Constantinopolis orientis imperii sedes vi et armis expugnata a Mahumeto Turcorum rege caedi diripitur XXIX. mensis Maji anno regni ejus tertio. In hujus urbis populatione Constantinus Palaeologus et ipse matre Helena genitus orientis imperator capite truncatus regni simul et vitae finem fecit, defecitque imperium Graecorum.

Schließlich sei bemerkt, daß Hartmann Schedel<sup>11</sup> seiner bekannten, 1493 im Druck erschienenen Weltchronik sogar einen Holzschnitt mit der Stadtansicht von Konstantinopel beigab;<sup>12</sup> sachlich bringt er nichts neues (Text bei Oefelins, a. a. O., 394).

Herrscht also in den Chroniken hinsichtlich der negativen Bewertung der Ereignisse von 1453 durchaus Einmütigkeit; so nimmt es wunder, in anderen literarischen Zeugnissen der Zeit auch recht andere Auffassungen vertreten zu finden; wir denken dabei an die Türkenlieder sowie an die Fastnachtsspiele, von denen eines auf diese Geschehnisse anspielt.

Türkenlieder erscheinen in größerer Zahl, und zwar vorwiegend in Süddeutschland, erst mit dem Jahre 1529, dem Datum der ersten Belagerung von Wien,<sup>13</sup> wie denn überhaupt im 16. Jahrhundert die Türkengefahr und Türkenfurcht in allen Zweigen der Literatur Deutschlands weiten Raum einnimmt.<sup>14</sup> Die Türken sind es, die von da an als die wahren Erbfeinde des deutschen Namens angesehen werden, und ihrem Vordringen Einhalt zu gebieten, wird als nationale Aufgabe erkannt. Freilich gibt es daneben auch im 16. Jahrhundert andere Stimmen; vor allem in Ungarn finden sich nicht wenige, die lieber türkisch als papistisch sein wollen, eine Einstellung, die wiederum bei den Deutschen Mißtrauen den Ungarn gegenüber hervorruft.<sup>15</sup> Verfügen wir also für die Zeit nach 1529 über eine ganze Anzahl derartiger Zeugnisse, so sind uns aus dem 15. Jahrhundert nur zwei Lieder erhalten geblieben, die sich mit den türkischen Vordringen beschäftigen, und diese beiden haben recht unterschiedlichen Charakter. Dem ersten der zwei Gedichte gibt R. von Liliencron, *Die historischen Volkslieder der Deutschen vom 13. bis 16. Jahrhundert*, 1. Leipzig, 1865, 460 ff., den Titel „*Türkenschrei*“.<sup>16</sup> Es umfaßt 33 Strophen zu fünf Versen und ist in zwei voneinander nicht unwesentlich abweichenden Fassungen überliefert. Den besseren Text A, für dessen Fixierung Lilien-

<sup>11</sup> Potthast, op. cit., 526 f.; Franz X. von Wegele, *Geschichte der Deutschen Historiographie*. München und Leipzig, 1885, 54 u. ö.; E. Fueter, *Geschichte der neueren Historiographie*. 3. Aufl. von Dietrich Gerhard und Paul Sattler. München und Berlin, 1936, 184 f.

<sup>12</sup> In verkleinertem Faksimile bei G. F. Hertzberg, *Geschichte der Byzantiner und des Osmanischen Reiches*. Berlin, 1883, 660.

<sup>13</sup> R. Wolkan in: Festschrift zum VIII. Allgemeinen Deutschen Neuphilologentage, Wien und Leipzig, 1898, 65 f.

<sup>14</sup> Vgl. R. Ebermann, *Die Türkenfurcht*, Dissertation Halle, 1904, 7.

<sup>15</sup> Ebermann, op. cit., 34 ff.

<sup>16</sup> Eine Übertragung ins Deutsch ihrer Zeit geben J. Görres, *Altdeutsche Volks- und Meisterlieder*. Frankfurt, 1817, 246 ff., und O. L. B. Wolff, *Sammlung historischer Volkslieder und Gedichte der Deutschen*. Stuttgart und Tübingen, 1830, 7 ff.

cron, a. a. O. 462, von den im Liede erwähnten Regenten her das Jahr 1455 als Terminus post und das Jahr 1456 als Terminus ante quem ermittelt hat, bietet der Münchner Cod. Lat. 9503 fol. 348 b; dort steht das Gedicht zwischen einem Bericht über die Kaiserkrönung Friedrichs III. (16. März 1452) und einer *Epistola ab episcopis Constantinopolitanis „ieczund zusam gefügt in der Walachey“ ad cives in Hermannstat et ad Hungaros data a. 1453 de urbe Constantinopoli expugnata*.<sup>17</sup> Den Text B, nach Liliencron 1453 aufgezeichnet, liefert der Heidelberger Cod. Pal. Germ. 525 fol. Als Verfasser nennt sich in der Schlußstrophe ein sonst nicht näher bekannter Balthasar Mandelreiß. Das Gedicht spricht von „uns“ (Str. 33) und „unserm Heer“ (Str. 32) und ruft zum Kampf gegen die Türken auf; es wendet sich also augenscheinlich an jene Heerhaufen, die sich infolge der eifrigen Agitation gewisser Hofkreise zusammengefunden hatten,<sup>18</sup> an deren Spitze Enea Silvio de Piccolomini stand, der Sekretär Friedrichs III. und nachmalige Papst Pius II.<sup>19</sup> Nachdem eingangs auf die Bedrohung der Christenheit durch die Türken in allgemeinen Worten hingewiesen wird, befaßt sich das Gedicht in den Strophen 5 und 6 mit dem Fall von Byzanz im besonderen:

- 5 Kriechen du warst ain edles land,  
 die Turken haben dich geschant,  
 haben dir genomen ain großen hort  
 und manig muterkind ermort  
 baid reich und auch die armen.  
 6 Constantinopel du edle stat,  
 we dem, der dich verraten hat!  
 von größerm jamer gehort ich nie!  
 du reust mich ser, das clag ich hie,  
 das laß dich, got, erparmen!

Daß der Verfasser in solchen Gemeinplätzen spricht, scheint Beweis dafür, daß er über die Einzelheiten des Geschehens in Konstantinopel kaum unterrichtet war; vor allem bleibt dunkel, was mit dem Verrat in Str. 6 gemeint sein soll.<sup>20</sup> Um so besser sind dagegen seine Informationen

<sup>17</sup> Schmeller, Halm und Meyer, *Catalogus codicum Latinorum bibliothecae regiae Monacensis*, II 1. München, 1874, 93.

<sup>18</sup> Für die Monate kurz nach dem Fall Konstantinopels wissen wir freilich wenig Exaktes über solche Kreuzfahrertruppen, dagegen standen zur Zeit des Reichstages in Wiener Neustadt (Februar bis April 1455) Heerhaufen bereit, die der Barfüßer Johannes Capistranus zusammengebracht hatte (Voigt, *Enea Silvio de' Piccolomini*, 2, 133, und E. Jacobs, *Johannes von Capistrano*, 1. Breslau, 1903, 136 ff.). Es liegt nahe, die Fassung A mit diesen Gegebenheiten in Verbindung zu bringen.

<sup>19</sup> Vgl. besonders seinen *Tractatus de captione urbis Constantinopolitanae* a. 1453 (weitere Schriften bei Potthast, op. cit., 105 f. und 286 f.).

<sup>20</sup> Der wenig griechenfreundliche Erzbischof von Mytilene Leonardus Chiensis seufzt in seiner *Historia Constantinopolitanae urbis a Mahumete II. captae* (J.—P. Migne, PG, 159. Paris, 1866, 934): Sed o Graecorum impietatem, o patriae proditores,

über die diplomatischen Schritte, welche der Erfolg der Türken auslöste. Er weiß von der Bulle Nikolaus' V. vom 30. September 1453,<sup>21</sup> kennt die Bemühungen um einen allgemeinen Landfrieden und appelliert schließlich, mit dem König von Frankreich beginnend, an die einzelnen „edlen Fürsten“ (Str. 15) und „ehrbaren Reichsstädte“ (Str. 29), dem Vordringen der heidnischen Türken ein Ende zu setzen — es sind dieselben Appelle, wie man sie auf den Reichstagen zu Regensburg und Frankfurt 1454 und zu Wiener Neustadt 1455 zu hören bekam;<sup>22</sup> aber auch die Mönche und Geistlichen sollen „wider die Türken fechten“ helfen. Dann dürfe man auch die Zuversicht haben, mit St. Peters und Mariä Unterstützung „mit Freuden“ (Str. 32) wieder nach Hause zu kommen. — Schon diese knappe Inhaltsübersicht dürfte Liliencrons Feststellung, a. a. O. 461, bestätigen, daß es sich bei dem Liede um bestellte Arbeit, um „ein Stück offiziöser Reichspoese“ handelt, das weder Schrecken noch Begeisterung noch auch eine wirklich volkstümliche Auffassung zeigt.<sup>23</sup>

Dagegen gibt das zweite der hier zu besprechenden Gedichte die wahre Stimmung weiter Volkskreise sehr viel deutlicher wieder. Liliencron a. a. O. 503 überschreibt es: *Von den Türken*.<sup>24</sup> Es umfaßt 40 Strophen zu je fünf Versen, von denen der zweite auf den ersten und der fünfte auf den dritten gereimt ist. Überliefert ist es in der Dresdner Handschrift M. 50 und in der Leipziger Handschrift 1590; der Dresdner gebührt der Vorrang. Als sein Verfasser nennt sich Str. 40 Hans Rosenplüt, ein Nürnberger Bürger, geboren zu Anfang des 15. Jahrhunderts, Teilnehmer an den Hussitenschlachten von Mies (1427) und Taus (1431), 1444 als Büchsenmeister beim Rate der Stadt Nürnberg angestellt, später kurze Zeit ohne viel Lust Wappendichter,<sup>25</sup> gegen Ende seines Lebens vielleicht im Dominikanerkloster St. Sebald lebend, Verfasser zahlreicher Fastnachtsspiele und Schwänke, aber auch politischer und geistlicher Ge-

---

o avaros! Damit ist jedoch augenscheinlich nur auf die geringe Bereitschaft der Byzantiner zu materiellen Opfern angespielt. Op. cit., 936 wird festgestellt, daß die Griechen gegen die lateinischen Verteidigungsmaßnahmen Obstruktion getrieben hätten, was Giustiniani veranlaßt habe, einen ihrer Anführer als Verräter zu bezeichnen. Es liegt auf der Hand, daß hier eine Dolchstoßlegende vorbereitet werden soll, die den ketzerischen Griechen die Alleinschuld am Untergang ihres Staates zuschiebt.

<sup>21</sup> Vgl. Liliencron, op. cit., 463, und neuerdings Roberto Cessi, Atti del Reale Istituto Veneto die scienze, lettere ed arti XCVII 2 (1938) 565 f. und 574.

<sup>22</sup> Vgl. Voigt, op. cit., 2, 89 ff., und Kraus, a. a. O., 311, 315, 319.

<sup>23</sup> Diesem Urteil schließt sich Wolfgang Stämmeler an in: Die deutsche Literatur des Mittelalters, Verfasserlexikon, begr. von Wolfgang Stämmeler, hgg. von K. Langosch, 3. Berlin, 1943, 227.

<sup>24</sup> In anderer Überlieferung erscheint es auch unter dem Titel „*Von den armen Jecken*“ (vgl. J. Demme, *Studien über Hans Rosenplüt*. Dissertation Münster, 1906, 8).

<sup>25</sup> A. Keller, *Fastnachtsspiele aus dem fünfzehnten Jahrhundert* 3. Stuttgart, 1853, 1079.

dichte;<sup>26</sup> das Türkenlied ist nach einhelliger Auffassung der germanistischen Forschung Rosenplüts gesichertes Eigentum.<sup>27</sup> Das Lied stellt Str. 40 fürs Jahr 1459 eine große Entscheidung in Aussicht; man darf von daher annehmen, daß es 1458, wahrscheinlich gegen Jahresende, verfaßt wurde. An einen näher zu umschreibenden Anlaß wird man nicht zu denken haben; die Türkenfrage war lange genug hingezogen worden, so daß die allgemeine Forderung nach Taten, die den Worten folgen sollten, nicht mehr zu überhören war.<sup>28</sup> Denn trotz Piccolominis Bemühungen und ungeachtet der Verhandlungen und Beschlüsse dreier Reichstage<sup>29</sup> war vonseiten des Reiches nichts Ernsthaftes zur Begegnung der Türkengefahr geschehen,<sup>30</sup> abgesehen von Capistranos im wesentlichen auf eigene Initiative betriebenen Zug<sup>31</sup> und der Ausschreibung neuer Steuern,<sup>32</sup> deren Verwendung für diejenigen, die sie aufbringen mußten, nicht zu kontrollieren war. Gerade in dieser Epoche höchster Gefährdung von außen spitzten sich die politischen und sozialen Gegensätze im Reiche immer mehr zu. Man konnte im Deutschland Friedrichs III. „vergessen, daß es im Lande einen Kaiser gab“,<sup>33</sup> so sehr waren Ansehen und reale Macht des obersten Herrschers gesunken, der sich allein auf die ihm durch seine Erblande zur Verfügung stehenden Potenzen zu stützen vermochte und im übrigen allenfalls darauf Anspruch erheben konnte, als der erste unter ihm gleichgestellten Feudalherren zu gelten. Diese Schwäche der Zentralgewalt führte zur Verselbständigung Böhmens, wo der Hussitenführer Podiebrad am 2. März 1458 zum König gewählt wurde,<sup>34</sup> sie führte aber zugleich auch zur Bildung einer Gegenpartei der Fürsten, an deren Spitze der Brandenburger Albrecht Achilles stand; so sehr hatten sich die Gegensätze zugespitzt, daß man 1458 mit einem offenen Ausbruch der Feindseligkeiten rechnete.<sup>35</sup> Nicht geringer waren die sozialökonomischen Widersprüche der Zeit.<sup>36</sup> Mit dem Zerfall des Feudalismus war auch die

<sup>26</sup> Über Leben und Werk vgl. Roethe in: Allgemeine Deutsche Biographie, 29. Leipzig, 1889, 222 ff. (eine ausgezeichnete, die progressiven Elemente herauskehrende Würdigung des Dichters), und H. Niewöhner in: Die deutsche Literatur des Mittelalters, Verfasserlexikon 3, 1092 ff.

<sup>27</sup> So schon V. Michels, *Studien über die ältesten deutschen Fastnachtspiele*. Straßburg, 1896, 121.

<sup>28</sup> Anders M. Jordan, *Das Königthum Georg's von Poděbrad*. Leipzig, 1861, 408 Anm. 1, der Str. 40 auf den Kongreß von Mantua beziehen will.

<sup>29</sup> Vgl. oben S.

<sup>30</sup> Vgl. z. B. die Charakteristik der historischen Situation durch Constantin Marinescu in: Actes du IV<sup>e</sup> congrès international des études byzantines, 7. Sofia, 1935, 341.

<sup>31</sup> Vgl. Anm. 18.

<sup>32</sup> Vgl. G. Voigt, *Hist. Zeitschr.* 3 (1860) 38 f.

<sup>33</sup> Semjonow, *op. cit.*, 213.

<sup>34</sup> Vgl. Jordan, *op. cit.*, 14.

<sup>35</sup> Liliencron, *op. cit.*, 505.

<sup>36</sup> Vgl. für das Folgende F. Engels, *Der deutsche Bauernkrieg*, 5. Aufl. Berlin, 1951, 37 ff.



Klasse der Feudalherren selbst zerfallen. Aus dem hohen Adel waren die Fürsten hervorgegangen, die sich, wie wir sahen, dem Kaiser gegenüber fast selbständig gemacht hatten, der mittlere Adel war beinahe gänzlich verschwunden, der niedere Adel — die Ritterschaft — ging seinem Verfall rasch entgegen. Ein Teil der Ritter war den Fürsten lehnspflichtig, andere reichsunmittelbar: War es da zu verwundern, daß sich die Fürsten bemühten, die noch unabhängigen Ritter sich botmäßig zu machen, und andererseits die Angehörigen des niederen Adels danach trachteten, reichsunmittelbar zu werden? Einigkeit bestand lediglich in der völligen Ausaugung der Leibeigenen und der Belegung der Hörigen mit immer neuen Abgaben. Eine ähnliche, ja noch weitergehende Aufspaltung wie der Adel zeigte die Geistlichkeit. Der aristokratischen Feudalhierarchie stand hier die plebejische Fraktion der einfachen Prediger gegenüber, die den anti-feudalen Kräften weithin ihre Theoretiker und Ideologen stellte. Diese waren in den Städten konzentriert, in denen sich infolge des Aufblühens des Handels und der Gewerbe neue, unter sich antagonistische Fraktionen herausgebildet hatten. Die Spitze der städtischen Gesellschaft machten die patrizischen Geschlechter aus, die sowohl die Stadtgemeinde wie auch die ihr untertänigen Bauern exploitierten. Gegenüber den Patriziern stand die bürgerliche Opposition, die sich aus dem mittleren und einem Teil des Kleinbürgertums rekrutierte, in der Überzahl; neben dieser bürgerlichen finden wir eine radikalere plebejische Opposition, in der sich verkommene Elemente der alten Feudalgesellschaft mit dem noch unentwickelten proletarischen Element der aufkeimenden bürgerlichen Gesellschaft verbanden. Unter allen diesen Klassen aber — mit Ausnahme der letzten — stand die große Masse der Nation, die Bauern, auf denen der ganze Schichtenbau der Gesellschaft lastete, die von allen ausgesaugt und exploitiert wurden.

Von diesen Klassengegensätzen und Klassenkämpfen im Innern und den von ihnen nicht zu trennenden Aktionen der großen Politik legt Rosenplüts *Türkenlied* Zeugnis ab. Es gibt in poetischer Form einen Überblick über die Lage und leitet davon die Aufforderung an Kaiser und Reich her, endlich die Initiative zu ergreifen und der allseitigen Gefährdung ein Ende zu setzen. Die verschiedenen Mächte und Mächtegruppen werden in dem Lied durch Vogelnamen bezeichnet, wie denn überhaupt mehr allegorisiert wird, als der Klarheit und Deutlichkeit zuträglich ist. Das Gedicht geht aus von Gerüchten, die 1458 umliefen: „Man sagt, die Türken sind ausgeflogen.“ Und wenn dabei vor Furcht die Gefahr auch übertrieben worden sein mag,<sup>37</sup> so ist es doch unbestreitbar, daß durch die Liquidierung der griechischen Feudalherrschaften Mohammed wesentliche Kräfte freibekommen hatte und es einzig bei ihm lag, wann er den Angriff weiter aufs Herz Europas richten wollte; die ungarischen Grenz-

<sup>37</sup> J. W. Zinkeisen, *Geschichte des osmanischen Reiches in Europa*, 2. Gotha, 1854, 106.

provinzen hatten jedenfalls nicht wenig unter den türkischen Streifzügen zu leiden.<sup>38</sup> Der Adler — gemeint sind Kaiser und Reich — möge daher nicht zögern, sonst würde er Federn lassen müssen! Auch müßte er sich vor seinen Untertanen schämen; denn die Zeisige und die Meisen, Bürger und Bauern, stünden zur Abwehr bereit<sup>39</sup> (Str. 1). Im übrigen gebe das Pferd seine Widerspenstigkeit auf, wenn man es scharf an die Kandare nehme (Str. 2): Die inneren Schwierigkeiten im Reiche würden sich leicht beheben lassen, wenn der Kaiser sich nur auf seine Herrscherpflicht besinnen wollte. Auch dränge die Zeit; hätten die Türken erst einmal Ungarn und Böhmen unter sich gebracht, dann werde notwendig der Angriff auf das Reich folgen (Str. 3/4). In solcher Zeit könne der Kaiser mancherlei von der Eule — gemeint ist König Podiebrad<sup>40</sup> — lernen, die sich auf die Politik verstehe; ein kluger Falkner würde die Türkengefahr dazu benutzen, um der unbotmäßigen Falken, der Fürsten, Herr zu werden (Str. 5), die selbst auf die Kirche nicht mehr hören wollen (Str. 6). Hartes Zugreifen aber ist unvermeidlich in einer Welt, die durch Eigennutz, Treulosigkeit und Sophisterei vergiftet ist (Str. 8/9), hat doch die Lässigkeit des Kaisers in den ungarisch-böhmischen Angelegenheiten die Türken nur ermuntert (Str. 10/11). Dabei glauben diese, Träger einer großen Mission zu sein, meinen sie, die Hoffärtigkeit der hohen Herren strafen zu müssen (Str. 12).<sup>41</sup> Und in der Tat ist es so, daß die Geier die Meisen aussaugen möchten, daß die Unterdrückung der Bauern zunimmt; darum, Kaiser, schaffe Ordnung im Reich! (Str. 14). Das ist allerdings nicht mehr leicht, nachdem die großen Reichsfürsten sich stolz erhoben und man sich von den Feinden der heiligen Jungfrau, von den Hussiten, mit Geld bestechen ließ (Str. 15—18). Doch freilich, seit die Fürsten nur auf ihre Bereicherung ausgehen und die „Meisen“ sich nicht mehr blicken lassen dürfen, seitdem hat der (hussitische) Bauer den Ritter zu besiegen gelernt, wie es die Schlacht bei Taus bewies (Str. 19/20), an der Rosenplüt bekanntlich selber teilnahm;<sup>42</sup> im übrigen besannen sich auch die Städter auf ihre militärischen Fähigkeiten, indem sie — im Städtekrieg von 1449/50<sup>43</sup> — die Herren und Ritter aufs Haupt schlugen (Str. 21).

<sup>38</sup> Vgl. J. v. Hammer, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, I. Pest, 1834<sup>2</sup>, 446; Zinkeisen, op. cit., 106 f.

<sup>39</sup> Man wird sich Liliencrons Konjektur (a. a. O., 506) „zu eingesellt“ anschließen müssen, da das überlieferte „zu im gesellt“ sachlich der Grundlage entbehrt.

<sup>40</sup> Über ihn vgl. die Anm. 28 genannte Monographie.

<sup>41</sup> Der Passus zeigt, daß es falsch ist, in den Türken und besonders in Mohammed II. nur „Menschentöter, Blutvergießer und Länderverwüster“ zu sehen; vielmehr brachte ihr Vordringen für die unterdrückten Klassen der Feudalgesellschaft zunächst mancherlei Erleichterungen (vgl. die Darstellung und Quellennachweise bei N. Jorga, *Geschichte des osmanischen Reiches*, 2. Gotha, 1909, 196 ff.).

<sup>42</sup> Vgl. oben S. 5.

<sup>43</sup> Liliencron, op. cit., 506. Rosenplüt hat auch den Städtekrieg mit seiner Dichtung begleitet; vgl. Uhland, *Schriften zur Geschichte der Dichtung und Sage*, 2. Stuttgart, 1866, 365 f.

Also heißt es für den Kaiser, mit den hussitischen Ketzern zu brechen, gegen die äußeren Feinde mit Entschiedenheit vorzugehen, die Feudalherren zur Vernunft zu bringen, — und er werde erkennen, daß der geringe Hasenbalg, d. h. die Bürger und Bauern, dem Reiche mehr wert sind als der fürstliche Zobelpelz (Str. 24). Hier fände das Reich allein noch seine Kraft; denn die Welt ist verderbt, die „manheit“ hat die Ritter verlassen, das Recht wird gebeugt, Mäßigkeit ist bei den Geistlichen nicht mehr zu finden (Str. 25—29). Noch weiter führt Rosenplüt seine Klagen: Die Fürsten können nicht Frieden halten, die Reichen nicht genug haben (Str. 30), die Liebe zu Gott ist gewichen, sodaß man sich wundern muß, daß der Antichrist seine Zeit nicht bereits für gekommen sieht (Str. 31). Denn in der Tat: Hier müßte der Herrgott selber dreinschlagen (Str. 33). In den Strophen 35—40 wendet sich das Gedicht noch einmal mit einem letzten Appell an den Kaiser: Herr Adler, wollt Ihr die Stare morden, welche doch nie ihre Ordnung übertreten haben? (Str. 35). Was habt Ihr Euch durch das Gold bestechen lassen, daß selbst das Kreuz den Staren und den Meisen, den Reichsstädten und den Bauern, keinen Schutz mehr bietet! (Str. 36). Erkennt doch, daß die Stare, die Reichsstände, die aufstrebende Kraft darstellen, während von den Falken, den Fürsten, keine Rettung mehr zu erwarten ist! (Str. 37). Ja, Herr Adler, Ihr entehrt Eure Würde, wenn Ihr, statt die Reichsstädte zu schützen, auf ihren Untergang hinarbeit! (Str. 39). Darum handelt jetzt weise, wo die Stunde der Entscheidung gekommen! (Str. 40).

Lag in Mandelreiß' Gedicht ein Dokument offiziöser Reichspoésie vor, ohne Schwung und innere Anteilnahme seines Verfassers, flügelharm wie das Imperium, zu dessen höherer Ehre es gesungen werden sollte, so macht sich Rosenplüt zum Sprecher der Interessen und Forderungen aufstrebender Klassen. Es sind die Reichsstädte in ihrer Gesamtheit — deren Fraktionen sind in den von Rosenplüt angerührten Fragen durch gemeinsame Interessen verbunden — die vom Kaiser eine aktive, dem Reiche und nicht dynastischen Vorteilen dienende Politik fordern; sie sind es, die sich gegen die wachsende, die Einheit des Reiches zerstörende Fürstenmacht wenden; sie rufen laut nach kirchlichen Reformen — die Reichsstädter, die sich den niederen Feudalherren, den Rittersn gegenüber, auf dem Schlachtfelde bereits als die Überlegenen erwiesen hatten. Was nun aber Rosenplüt aus der Zahl einer Zeitgenossen heraushebt und ihn zu einer der progressivsten Erscheinungen seiner Epoche macht, das sind seine Hinweise auf die Lage der Bauern, mit denen die Warnung einhergeht, daß deren politische Kraft ebensowenig unterschätzt werden darf wie die politische Potenz der Reichsstädte. Die neuen antifeudalen Klassen sind sich ihrer Stärke durchaus bewußt; Rosenplüt richtet daher an den Kaiser keine devoten Bitten, sondern eindeutige Forderungen, bei deren Begründung die Dinge unverblümt beim rechten Namen genannt werden. Es ist die gleiche Sprache, die wenige Jahrzehnte später die revolutionären Bauern führten.

Als noch schärferer politischer Kritiker — G. G. Gervinus stellt ihn nicht zu Unrecht in eine Reihe mit Hutten und den politischen Schriftstellern des 16. Jahrhunderts<sup>44</sup> — tritt uns Rosenplüt in „*Des Türken Fastnachtsspiel*“ entgegen, für dessen Abfassung sich nach 294,15<sup>45</sup> als Terminus ante quem das Jahr 1456 ergibt. Es hat, wie die verhältnismäßig große Zahl vorhandener Handschriften bezeugt,<sup>46</sup> weitere Verbreitung gefunden als die anderen Fastnachtsspiele Rosenplüts, Beweis dafür, daß es sowohl mit seiner Thematik an sich wie vor allem mit deren Behandlung die Aufmerksamkeit breiter Volksschichten auf sich zog. Ort der Handlung ist Nürnberg; hier ist der Sultan erschienen, dem die Stadt selber freies Geleit durch das Deutsche Reich gewährt hat.<sup>47</sup> Ein Herold führt ihn mit rühmenden Worten ein: Der Sultan, der Griechenland erobert hat, ist „mit seinem weisen Rat“ (288,8) aus dem fernen Orient, wo „es wohl und friedlich steht“ (288,10) und wo man zinsfrei sitzt (288,12), hierher gekommen, weil er aus den christlichen Ländern mancherlei Klagen zu hören bekam. Die Klagen kamen von den Bauern wie von den Kaufleuten und wandten sich gegen den Adel und seine Straßenräuberei, gegen die nur mit harten Maßnahmen etwas zu erreichen ist. Der Sultan ist bereit, wenn man sich an ihn wendet, für Frieden und Ordnung zu sorgen, ohne daß deshalb der christliche Glaube der Bittsteller auch nur im geringsten angetastet werden soll.<sup>48</sup> Soweit der Herold; auf ihn folgt ein Ritter (290,1). Alle diese Angebote des Sultans, stellt er fest, sind nur Köder, welche die Christen darüber hinwegtäuschen sollen, daß der Gott der Türken „des Teufels Bruder“ (290,13) ist; es komme ihrem Herrscher nur darauf an, sich im fremden Lande einzunisten; wer an ihn und seinen Gott glaubt, „der ist des Himmelreichs beraubt“ (290,15). Nach dem Ritter tritt wieder ein Türke auf, ein Rat des Sultans (290,16). Der warnt davor, gegen den Sultan Böses zu reden;

<sup>44</sup> *Geschichte der deutschen Dichtung*, 2. Leipzig, 1853<sup>4</sup>, 176.

<sup>45</sup> Man zitiert das Fastnachtsspiel nach den Seiten und Zeilen der Sammlung von A. Keller, *Fastnachtsspiele aus dem fünfzehnten Jahrhundert*, (1). Stuttgart, 1853, 288 ff. (Zur Stelle 294, 15 vgl. die textkritischen Bemerkungen ebd., 3, Stuttgart 1853, 1495). Andere Ausgaben des Spiels: J. Ch. Gottsched, *Nöthiger Vorrath zur Geschichte der deutschen dramatischen Dichtkunst*, 2. Leipzig, 1765, 48 ff., und L. Tieck, *Deutsches Theater*, 1. Berlin, 1817, 3 ff.

<sup>46</sup> Das Türkenspiel hält mit sieben Handschriften den Rekord unter den älteren Nürnberger Fastnachtsspielen, die sonst außerhalb Nürnbergs kaum verbreitet wurden (Leonhard Lier, *Studien zur Geschichte des Nürnberger Fastnachtsspiels*. Dissertation Leipzig, Nürnberg, 1889, 4); vgl. auch Keller, a. a. O., 3, 1493, Karl Holl, *Geschichte des deutschen Lustspiels*. Leipzig, 1923, 51, und die Beschreibungen der wichtigsten Handschriften bei Keller, a. a. O., 1326, 1348, 1382, 1450.

<sup>47</sup> Vgl. zur Einleitung A. Wohlwill, *Euphorion* 19 (1918) 9.

<sup>48</sup> Das entspricht genau der von den Türken in den unterworfenen Gebieten verfolgten Politik, vgl. Jorga, op. cit., 198, und H. Scheel, *Die staatsrechtliche Stellung der ökumenischen Kirchenfürsten in der alten Türkei*. Berlin, 1943 (Abhandlungen der Preussischen Akademie der Wissenschaften, Jahrgang 1942, Philosophisch-historische Klasse Nr. 9), 11.

denn dessen Gott sei mit ihm und führe seine Vorhaben glücklich zu Ende, das Kaiserreich von Trapezunt,<sup>49</sup> das „Königreich von Barbarei“<sup>50</sup> (291,4) und die Stadt Nigelossia<sup>51</sup> seien Zeugen dafür. Die Wechselrede setzt ein Christ fort, diesmal ein Edelmann (291,12). Wesentlich Neues weiß er freilich nicht zu sagen; der Türke solle aufpassen, daß er sich nicht selbst eine Grube grabe, wenn er sich in christlichem Lande festsetze — das ist die Warnung des Edelmannes. Der türkische Rat, der darauf das Wort nimmt (292,8) bringt sein Befremden über eine so feindliche Sprache zum Ausdruck; doch rät er trotzdem dem Sultan zur Milde, da, wer „sich bald läßt überwinden, derselbe schnell wieder abtrünnig wird“ (292,20—293,1). Der Sultan, der nunmehr (293,3) auftritt, hält sich an diesen Hinweis. Er sei nicht gekommen, um „zu kriegen“ (293,6) und zu betrügen, sondern weil gelehrte Bücher ihn dazu mahnten. Darin sei nämlich zu lesen, daß der Christen Unglück anheben werde, wenn die Bedrückten und Armen um ihr Recht und Gut gebracht würden, wenn die Satten sich des Hungernden nicht mehr erbarmten, wenn die Gelehrsamkeit zur Täuschung verwendet würde und die Herren den Bauern keine Ruhe mehr ließen. Die Nachrichten, die ihn erreichten, gestatteten den Schluß, daß dieser Zeitpunkt gekommen sei, daß sich der Christengott abkehre und eine Umwälzung der Dinge bald bevorstehe.<sup>52</sup> Da er das wisse, wolle er nicht Gewalt anwenden, sondern auf die Kraft der Überzeugung vertrauen; denn es sei alle Aussicht, daß der Gott der Türken, wenn sie sich ihm zuwendeten, „die Übel alle von ihnen nehmen“ (295,9) würde.

Nach dem Sultan stellt sich ein Bote des Papstes vor (295,11). Er überbringt einen Brief, dessen Inhalt er gleichzeitig vorträgt: Der Heilige Vater werde sich die Klagen über die Türken nicht länger mit anhören, sondern den Sultan in den Bann tun und mit andern harten Strafen belegen.

<sup>49</sup> Das Kaiserreich von Trapezunt fiel endgültig erst im Jahre 1462; jedoch war es bereits kurz nach der Einnahme Konstantinopels vollständig von Mohammed besetzt und nach Erlegung einer Tributzahlung wieder geräumt worden (Laonicus Chalcondyles p. 466 Bonn.; Zinkeisen, op. cit., 335 f.).

<sup>50</sup> Die Berber sind früh zum Islam übergetreten und bildeten, mit arabischem Blut vermischt, als Barbaresken durch Piraterie und Sklavenhandel bis ins 19. Jahrhundert eine unblässige Plage für die christlichen Mittelmeervölker (A. Philippson, *Das byzantinische Reich als geographische Erscheinung*. Leiden, 1939, 43 f.). Ihre — teilweise — Unterwerfung durch die Türken fällt allerdings erst ins 16. Jahrhundert. Doch darf man hier wie beim Folgenden Rosenplüts Worte wohl nicht auf die Goldwaage legen; Türken und Mohammedaner wird für ihn gleichbedeutend gewesen sein.

<sup>51</sup> In anderer Überlieferung Nicosio. Gottsched, a. a. O., 50 Anm., denkt — wahrscheinlich richtig — an Nikia, dessen im Jahre 1331 erfolgte Eroberung durch die Türken tiefen Eindruck hinterließ (Hammer, op. cit., 103 ff.); es könnte aber auch an Nikomedeia gedacht werden, das 1337 türkisch wurde (vgl. G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*. München, 1952, 403). Da der Kaiser nicht mit Namen genannt wird, wiegt es wohl nicht allzu schwer, daß diese Eroberung weit vor Mohammed II. stattfand.

<sup>52</sup> Zu der entscheidenden Stelle 294,10 ff., vgl. noch Michels, a. a. O., 188.

Ein Rat aus dem Gefolge des Sultans widerspricht ihm (296,4). Sein Herr sei nicht gekommen, um die römische Kirche zu zerstören; worum es gehe, das sei die Beseitigung der mannigfachen Mißstände, von denen er Kenntnis erhalten: Ungerechtigkeit der Richter, Schlechtigkeit der Beamten, Wucher der Juden, Schwelgerei der Pfaffen. Der Sultan werde „eine rechte Reformation“ (297,5) durchführen, und darum dürfte man „ihn als gering nicht schätzen“ (297,6). Auf ein solches Programm vermag der nunmehr auftretende Bote des Kaisers (297,7) nur mit einer Schimpfkanonade zu antworten, in deren Verlauf er dem Sultan alle Scheußlichkeiten mittelalterlichen Strafvollzugs androht. Aus dem Gefolge des türkischen Herrschers wird ihm daher denn auch die gebührende Abfuhr zuteil (298,3 ff.): „Wir fliehen nicht, man werd' uns denn jagen“ (299,9). Nach den Boten von Papst und Kaiser kann ein Abgesandter der Kurfürsten nicht fehlen. „Ich bin ein Bot' her von dem Rhein, da die Kurfürsten beieinander sein,“<sup>53</sup> stellt er sich 299,11 f. vor. Seine Beschwerden richten sich vor allem auf die bei der Einnahme Konstantinopels geschehenen Greuel: Unschuldige seien getötet, Priester ermordet, Frauen geschändet worden. Dafür müsse Sühne geheischt werden. Der türkische Sprecher antwortet darauf 300,10 ff. durch den Hinweis, daß die Kurfürsten bei ihrem Wohlleben, das nur durch Ausbeutung der Bauern möglich sei, allen Grund hätten, vor der eigenen Türe zu kehren.

Nachdem so viele Worte gewechselt, ohne daß doch nach irgendeiner Seite hin ein Entscheid gefallen wäre, geht das Spiel seinem Ende entgegen. Zunächst treten zwei Bürger auf, Mitglieder des Rates — in manchen Versionen sogar der Bürgermeister von Nürnberg persönlich<sup>54</sup> — und versichern Kaiser, Fürsten und Herren zum Trotz die Fremden ihres Geleitschutzes (301,11 ff.). Der Sultan dankt 302,7 ff. für solches Entgegenkommen und lädt seinerseits die „ehrsamen Bürger“ (302,8) zu einem Besuch in seinem Reich ein. Das durchaus konventionelle Schlußwort (303,6 ff.) gehört wieder dem Herold.

In den unterdrückten Klassen des 15. Jahrhunderts vermochte man also in den Türken keineswegs nur blindwütige Eroberer zu sehen, sondern wußte man sehr wohl, daß auch im eigenen Hause manches nicht zum besten bestellt war. Zwar suchten wie zur Zeit der Hussitenkriege die herrschenden Klassen, indem sie auf die Bedrohung des Reiches hinwiesen, von der nicht mehr zu überhörenden Forderung nach inneren Reformen abzulenken; doch muß man, so scheint mir, gerade Rosenplüts

<sup>53</sup> An ein bestimmtes Zusammentreffen der Kurfürsten wird man nicht denken dürfen, da solche Zusammenkünfte während der Regierung Friedrich III. zahlreich und fast durchweg in rheinischen Städten stattfanden (vgl. G. Erler in: Gebhardts Handbuch der Deutschen Geschichte, neu hgg. von Ferdinand Hirsch, 1. Stuttgart usw. [1909], 677 ff.) und die rheinischen Kurfürsten von Mainz, Trier und Köln die ranghöchsten waren.

<sup>54</sup> So auch Tieck, op. cit., 9.

Fastnachtsspiel und Türkenlied, worin beide Standpunkte deutlich genug hervortreten, als scharfe Proteste gegen derartige Ablenkungsmanöver ansehen — übrigens ist es nicht ohne Interesse, daß selbst Luther in den Jahren 1517 und 1524 gegen gleiche Tendenzen auftritt.<sup>55</sup> Die Fastnachtsspiele, die in der aufstrebenden Reichsstadt Nürnberg beheimatet sind, verleihen nicht selten auch sonst sozialen Forderungen Ausdruck, bestehen also keineswegs nur aus Zoten und „übermütigen Scherzen“.<sup>56</sup> Es spricht aus ihnen — und nicht anders aus Rosenplüts Türkenlied — das Selbstbewußtsein der Bürger eines blühenden städtischen Gemeinwesens, die sich gegen den Adel erfolgreich durchzusetzen vermochten und sich auch über Kaiser und Reich ebenso wie über Papst und Kirsche ein unabhängiges Urteil bewahrten;<sup>57</sup> Rosenplüts Spiel vom Papst, Bischof, Kardinal, König, Kaiser, Herzog usw. (Nr. 78)<sup>58</sup> gehört mit dem Türkenspiel in eine Reihe. Hier wird noch eindeutiger ausgesprochen, daß Kaiser und Papst die Bedrückung der Armen verschulden und die Adligen ein Emporkommen der Bürger und Bauern zu verhindern suchen.<sup>59</sup> Man darf daher bei der Interpretation des Türkenspiels nicht nur die Forderungen des am Handel interessierten Bürgers nach Frieden und Ordnung herausstellen,<sup>60</sup> sondern muß vor allem Rosenplüts Parteinahme für die plebejischen Elemente und die Bauern erkennen; es ist bezeichnend, daß im Gegensatz zu den Fastnachtsspielen anderer Verfasser nirgends in seinen Dichtungen die Bauern verspottet werden.<sup>61</sup> Auch genügt es nicht, ein solches Parteinehmen als Regung des Mitgefühls mit den Armen und Unterdrückten aufzuzeigen;<sup>62</sup> vielmehr gehört der Handwerker Rosenplüt, der weder mit den Meistersingern, geschweige denn mit den Humanisten Nürnbergs Kontakt hat,<sup>63</sup> selber zur plebejischen Opposition — Michels, a. a. O. 189, bezeichnet ihn als „Proletarier“ —, und es sind daher die sozialen und nationalen Forderungen seiner Klasse und der ihr nahestehenden, weil in gleicher Weise exploitierten Klasse der Bauern, die er ausspricht. Hier kündigt sich die revolutionäre Bewegung an, die im Großen Deutschen Bauernkrieg zu heller Flamme aufloderte; die zukünftige Forschung wird an diesem Vorboten der Revolution nicht mehr vorübergehen dürfen.

<sup>55</sup> Wohlwill, op. cit., 10.

<sup>56</sup> So Jordan, op. cit., 12, Anm. 9.

<sup>57</sup> Vgl. dazu Holl, op. cit., 52, und dens. in: Paul Merker und Wolfgang Stammer, *Reallexikon der deutschen Literaturgeschichte*, 1. Berlin, 1925/26, 358.

<sup>58</sup> Vgl. dazu K. Goedeke, *Grundriß zur Geschichte der deutschen Dichtung*, 1. Dresden, 1884<sup>2</sup>, 326, sowie Michels, op. cit., 188 ff.; die noch von G. Ehrismann, *Geschichte der deutschen Literatur bis zum Ausgang des Mittelalters*, II. 3. München, 1935, 583, geäußerten Zweifel an der Verfasserschaft Rosenplüts für das Spiel Nr. 78 sind nicht begründet.

<sup>59</sup> Zur Interpretation vgl. Roethe, op. cit., 227.

<sup>60</sup> So z. B. Michels, op. cit., 186, und Holl, *Geschichte des deutschen Lustspiels*, 51.

<sup>61</sup> Roethe, op. cit., 226.

<sup>62</sup> So Michels, op. cit., 137, und Niewöhner, op. cit., 1108.

<sup>63</sup> Niewöhner, op. cit., 1107.

## LES LANGUES SLAVES MÉRIDIONALES ET LA CONQUÊTE TURQUE

La Bulgarie écrasée par les Turcs; les Etats serbes réduits à la condition de vassaux, puis supprimés; la Bosnie conquise, et sa féodalité islamisée; la Croatie refoulée vers l'ouest, et obligée d'organiser une partie de son territoire en confins militaires; les Slaves divisés en deux camps, le camp des Turcs et le camp des chrétiens, avec un front de bataille permanent, *Ijuta pokrajina*; quelles ont été les répercussions linguistiques de ces événements énormes, qui se sont déroulés sur un certain temps, mais à un rythme rapide, en une succession de catastrophes brutales, et que symbolisent pour les Serbes le désastre de Kosovo, pour l'Europe chrétienne la prise de Constantinople?

Des changements historiques, les uns sont apparents, immédiats, spectaculaires quand il s'agit de la ruine d'Etats et de civilisations; les autres sont plus lents et plus secrets. Les changements linguistiques sont parmi les plus lents, et parmi ceux dont les causes profondes sont les plus difficiles à déceler. La conquête turque et une domination de quelques siècles ont-elles modifié les langues slaves des Balkans, et en quelle mesure? C'est à examiner, avec toutes précautions: il y a des actions directes et d'autres indirectes, il y a l'extérieur des langues, leur vocabulaire, et il y a leur structure. Mais une langue est l'instrument d'un milieu social, et le milieu des Balkans a été bouleversé par l'invasion turque. Ce sont des modifications du milieu linguistique, et leurs conséquences, qui sont visibles, et qu'il convient d'apprécier d'abord.

Les Turcs n'ont eu aucune intention de faire disparaître les langues slaves, ni d'assimiler les populations. Leur nationalisme était strictement religieux, et ils faisaient plus que de reconnaître et tolérer le christianisme, ils le respectaient. De leur côté les chrétiens, qui ont eu souvent tant à souffrir du régime turc, respectaient l'Islam, et ils faisaient la distinction nécessaire entre le Turc religieux, homme juste et fidèle à sa parole, et le Turc fanatique ou cupide.<sup>1</sup> Il y avait donc possibilité d'une collaboration entre les Turcs et les chrétiens, et elle a eu lieu en effet: la Serbie, regroupée autour du patriarcat de Peć, a joué un rôle important dans la Turquie

---

<sup>1</sup> Au XIX<sup>e</sup> siècle encore, en pleine lutte nationale, le grand poète Njegoš, dans son *Gorski Vijenac*, sait faire parler dignement le Turc Mustaj-kadija, et il lui fait prononcer un éloge vibrant de sa religion: *Kakva vjera da se s ovom mjeri, Kakav oltar bliže neba stoji?* Non, il est vrai, sans quelque intention parodique (*O Stambole, zemaljsko veselje, Kupo meda, goro od šććera*), car il s'agit d'un renégat orgueilleux, mais l'orientalisme romantique et la poésie des minarets ne suffisent pas à expliquer les beaux vers qu'il met dans la bouche d'un adversaire détesté, et il faut y reconnaître un hommage sincère à la noblesse de la foi de l'Islam.



d'Europe, et le serbe a été une des langues diplomatiques de l'Empire turc. Les conversions ont été assez nombreuses, mais volontaires, pour des raisons personnelles ou d'intérêt. En Bosnie, la noblesse est passée en masse à l'Islam: il est permis de douter que la Bosnie ait été bogomile, mais elle était schismatique et séparée des pays catholiques, et tandis que la noblesse orthodoxe serbe était accueillie dans les armées hongroises et disparaissait de Serbie, celle de Bosnie a pu ne pas savoir où se réfugier, et elle s'est convertie pour garder ses privilèges; quant au bon peuple des paysans, qui n'avait rien à perdre ou à gagner, il est resté catholique, et serf de ses seigneurs devenus turcs. Mais les convertis, s'ils changeaient de nationalité en même temps que de religion, conservaient leur langue slave. L'apport de population nouvelle de langue turque a été très limité: il n'y a eu de colonisation turque que sur quelques points seulement. Le turc ne s'est pas étendu à l'intérieur des Balkans, et, dans l'ensemble, la situation linguistique du domaine slave n'a pas été modifiée sensiblement par la conquête turque.

Dans le détail, des changements importants se sont produits. A l'ouest, la noblesse croate et la population ont été chassées d'une grande partie de leur territoire: la Bosnie turque s'est prolongée au-delà de l'Una, et la Croatie, dont le centre avait été autrefois en Dalmatie, s'est trouvée réduite à une zone assez étroite en bordure des provinces autrichiennes. Dans toute cette région conquise, et dévastée par la guerre, des colons nouveaux se sont installés, qui venaient de l'intérieur du pays turc. La domination turque a ainsi déplacé jusque loin à l'ouest une quantité considérable de population serbe, orthodoxe, qui en Bosnie et en Slavonie, s'est mêlée de façon inextricable à la population ancienne, catholique ou islamisée. La répartition des dialectes s'est trouvée fortement modifiée, et leur importance. Le štokavien, sous sa forme jékavienne qui est celle des Serbes orthodoxes, est venu concurrencer sur tout son domaine le štokavien ikavien des catholiques et des musulmans, et en manifestant plus de vigueur et une force d'expansion plus grande. Le čakavien, qui est l'ancien croate, avait connu au XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup> siècles un rayonnement qui l'avait étendu, comme langue religieuse, jusqu'en Bohême; il est définitivement relégué dans la Dalmatie vénitienne, sur le littoral croate, dans les îles et en Istrie, et le rôle qu'il joue dans la littérature de la Renaissance, brillant avec des écrivains comme Marulić, mais éphémère, ne fait pas illusion sur sa vitalité: ce n'est plus que le dialecte d'une petite zone côtière, morcelé en parlars locaux. La langue nouvelle croate est proprement le kajkavien de la capitale, Zagreb.

En Serbie, des modifications graves ont eu lieu aussi, mais elles ne sont pas le résultat de la conquête turque, et elles ne se produisent qu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et au début du XVIII<sup>e</sup>. Une émigration massive vide la Vieille Serbie de sa population et la transfère dans une Nouvelle Serbie, le sud de la Hongrie dévasté par les guerres. Ce ne sont pas des Turcs qui viennent occuper les régions abandonnées, mais des Albanais. Les Serbes

sont déplacés vers le nord, et écartés de la Macédoine qui avait été longtemps sous leur forte influence, mais qui n'était pas aussi sans les influencer. Les parlers de Vieille Serbie qui subsistent, s'ils sont nettement serbes, sont aussi des parlers de transition entre le serbe et le macédonien, de même que les parlers de l'est, des régions de la Resava et de la Morava, sont des parlers de transition avec le bulgare occidental serbisé. Des traits typiques du macédonien et du bulgare, comme la réduction de la déclinaison, l'emploi d'une particule fixée *će* de futur, se sont étendus en serbe jusqu'à la langue vulgaire de Belgrade. Le serbe oriental, le štokavien ékavien, pouvait courir le risque de se balkaniser, et de différer ainsi du štokavien jékavien des parlers plus occidentaux. Mais la Serbie nouvelle du sud de la Hongrie était un pays de colonisation où se rencontraient des émigrés de provinces diverses et où des catholiques, comme les *Bunjevci* venus des frontières de la Dalmatie, se sont joints aux orthodoxes. Les parlers serbes s'y sont mêlés et unifiés, et un solide groupe dialectal s'est constitué, parlers de la Hongrie, de la Sirmie et de la Serbie du nord, au contact de ceux de Slavonie et de Bosnie, et loin de l'influence des dialectes de l'intérieur des Balkans. Ce sont les Serbes de Šumadija qui ont libéré la Serbie, mais ce sont les Serbes de Hongrie, plus nombreux, plus riches et plus instruits, qui ont apporté la culture à la petite principauté de Serbie, et qui ont fixé la langue serbe moderne.

En dehors de cette émigration en masse hors des frontières turques, conséquence de guerres malheureuses, les déplacements de population étaient incessants à l'intérieur de la Turquie: l'ampleur en a été montrée par les travaux du grand géographe Cvijić et de son école. Il y avait ainsi un mélange constant des parlers. La domination turque a favorisé à la fois l'extension des parlers serbes et leur unification. Sur le vaste domaine qui va de Subotica à la côte de l'Adriatique, et de la frontière roumaine à la Croatie, on trouve beaucoup de particularités régionales ou locales, mais on ne peut pas distinguer de dialectes, sauf pour la région isolée du Monténégro. Même les différences entre les parlers serbes et les parlers des catholiques et des musulmans ne méritent pas le nom de différences dialectales. Seuls ont échappé à l'unification les parlers des régions restées en dehors de l'Empire turc: de la Dalmatie vénitienne jusqu'aux Bouches de Cattaro, et de la Croatie. Quand les Serbes ont eu, au XIX<sup>e</sup> siècle, à fixer leur langue littéraire, ils n'ont eu aucune peine à concilier deux tendances divergentes, celle des centres de Novi Sad et de Belgrade et celle de Vuk Karadžić: le serbe ékavien de Hongrie et de Serbie et le serbe jékavien d'Herzégovine sont pratiquement identiques. Pour les Croates, ils ont eu à opter entre trois langues littéraires, le čakavien ne comptant plus, et trois dialectes ou nuances dialectales: le kajkavien de Zagreb, l'illyrien ikavien de Dalmatie et de Slavonie, et le štokavien jékavien des orthodoxes, qui, grâce à la domination turque, occupait lui aussi une place importante dans les régions dépendant de la Croatie: sagement, ils n'ont pas retenu l'ikavien des catholiques, qui

était cher aux Dalmates, mais qui ne constituait qu'une variante inutile du même dialecte que le jékavien, et ils ont choisi le jékavien de Vuk Karadžić, réalisant ainsi l'union linguistique avec les Serbes. C'est une conséquence lointaine de la conquête turque, et de la situation de faveur que les Turcs avaient accordée au serbe dans leur Empire.

Car les Serbes avaient été privilégiés. Les Turcs identifiaient la religion et la nation, et l'Eglise serbe était puissante. Le patriarcat serbe de Peć, réorganisé au XVI<sup>e</sup> siècle, réglait les rapports entre les Serbes et les Turcs sur toute l'étendue de sa juridiction, qui était considérable, embrassant tous les orthodoxes de Serbie et de Bosnie, de Hongrie, de la Macédoine septentrionale et d'une petite partie de la Bulgarie occidentale. Au contraire, la Bulgarie, que les Grecs avaient toujours considérée comme une province de leur Empire, n'avait plus d'Eglise nationale et relevait directement du patriarcat grec de Constantinople, c'est-à-dire n'existait plus comme nation slave. Elle n'a pu que subir passivement la domination turque. Ses parlers n'ont pas connu de courant unificateur comme les parlers serbes : les différences dialectales sont sensibles en bulgare, normales d'ailleurs sur un territoire étendu. Pour la Macédoine, elle était partagée entre le patriarcat serbe de Peć et les archevêchés grecs d'Ochrid et de Thessalonique : ses parlers septentrionaux et centraux, marqués par une forte influence serbe dont l'origine première est antérieure à l'occupation turque, mais qui a été beaucoup favorisée par elle, présentent une assez grande unité, qui contraste avec le morcellement dialectal de la zone d'influence grecque.

Ainsi l'action de la conquête turque et de ses suites, l'organisation des pays slaves sous la domination turque, les guerres incessantes, a été considérable sur la carte linguistique des pays slaves. Quant à l'action sur les langues littéraires et sur la culture slave, elle a été naturellement désastreuse comme celle de toute occupation étrangère prolongée. La Bulgarie, immédiatement après le brillant développement de sa littérature du XIV<sup>e</sup> siècle, qui déclanche une renaissance du slavons dans tous les pays orthodoxes, est condamnée à un silence à peu près complet jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. La Serbie, dans des conditions meilleures, maintient un peu plus longtemps son activité littéraire, et la prolonge ensuite, mais extrêmement réduite, jusqu'au moment où elle se réveille en Hongrie au XVIII<sup>e</sup> siècle, sous l'influence russe et en slavons russe ou en un serbe très russifié. La littérature ne se développe que sur le pourtour de l'Empire turc et hors de lui : à Raguse, dans la Dalmatie čakavienne, en Croatie, en Slavonie ; la littérature religieuse de Bosnie n'est qu'une littérature à l'usage des catholiques, qui provient de Dalmatie. Or cette zone marginale est celle des plus grandes différences dialectales : malgré l'éclat de la littérature ragusaine, on n'a affaire qu'à de petites littératures régionales, écrites chacune dans son parler local. Une littérature nationale des Serbes et des Croates ne sera possible qu'après la libération des Turcs, sur la base des parlers des régions

centrales et orientales dont la domination turque avait favorisé l'unification, mais où elle avait étouffé la culture.

Mais il n'y a pas que la littérature savante et la culture des lettres : la littérature populaire, qui n'est souvent qu'un reflet grossier de la littérature savante, peut profiter de son absence pour se développer d'une façon originale. C'est ce qui s'est produit remarquablement dans les pays slaves du sud, et il n'est pas douteux que c'est la domination turque qui a permis la conservation jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle d'une poésie populaire vivante, en tenant les Slaves à l'écart de la civilisation moderne, qui la fait rapidement disparaître. Par là encore, elle a aidé à l'union linguistique des Serbes et des Croates, car l'union s'est faite sur la langue de la littérature populaire, qui est commune aux orthodoxes et aux catholiques. Les Turcs ont même apporté leur contribution à la littérature populaire slave, par des légendes, par leur poésie lyrique d'origine persane. Les chants populaires épiques présentent une évolution spécifiquement slave, mais ils continuent les chansons de geste médiévales, et bien après leur disparition dans les pays romans. Tout le Balkan turc a été un conservatoire du Moyen Âge : la chasse au faucon se maintenait en Bosnie, avec la féodalité dont elle était le passe-temps : et aussi le servage, ou un régime agraire qui en était bien proche, celui des *kmeti*, mais il est vrai que d'autres pays d'Europe s'accommodaient de ces régimes agraires, et que l'Autriche-Hongrie, succédant à la Turquie, n'a manifesté aucun empressement à supprimer celui de Bosnie. Le Monténégro avait gardé la division en tribus et en phratries. Pour l'ethnographe et le folkloriste, les pays de l'ancienne Turquie d'Europe sont un domaine admirable de recherches. Les écrivains slaves du siècle des lumières se montraient moins ravis de toutes ces vieilles coutumes, dont l'observation est si précieuse pour la science, et ils s'indignaient contre le régime turc qui avait maintenu les Slaves dans un état aussi arriéré.

Revenons à l'aspect linguistique du problème de l'influence de la domination turque. Les Turcs réunissaient dans leur empire des peuples de langues différentes, et ces langues s'influençaient mutuellement. La formation du futur à l'aide de l'auxiliaire « vouloir » se retrouve en grec, en roumain, en albanais, en bulgare et en macédonien, en serbo-croate, dans des conditions identiques ou très semblables. Il en est ainsi de beaucoup d'autres traits de langue : l'étude en est si riche qu'elle a appelé la création d'une discipline spéciale, la balkanologie. Les Turcs n'ont pas créé cet état de choses dans les Balkans, et l'action du grec et du roman sur le slave est bien antérieure à leur venue. Mais leur régime, qui maintenait toutes les langues sur un même pied d'égalité et interdisait, sauf en Roumanie, la formation d'unités nationales, a été des plus favorables au développement de ces interactions.

Pour la langue turque, elle a donné aux langues slaves beaucoup de vocabulaire, non seulement des substantifs, mais aussi des adjectifs et des

verbes : termes de la langue de l'administration et de l'armée, mots relatifs aux chevaux et au harnachement, au travail des métaux, aux étoffes et au vêtement, au mobilier, à la cuisine, à l'art des jardins, etc. Les emprunts sont particulièrement nombreux dans les domaines où les Turcs manifestaient de quelque façon leur supériorité, soit comme élément dominant, soit comme apportant une technique meilleure. Mais on les rencontre dans toutes les catégories sémantiques : ils témoignent d'une présence prolongée, et du prestige de la langue des maîtres. Avec un vocabulaire abondant, le turc a donné au slave des suffixes *-džija*, *-lija*, *-luk*, le suffixe verbal *-disati* qui est un hybride gréco-turc : des mots à finale *-e* ou *-i* ont dû être adaptés en slave, et le type des neutres en *-e*, plur. *-eta*, de noms d'êtres jeunes, s'est trouvé enrichi d'une catégorie nouvelle et étendue de noms de choses en *-e*.

Les mots turcs ont pullulé dans les langues slaves des Balkans, mais une partie seulement s'y sont fixés de façon définitive. Les langues empruntent toujours plus de mots qu'il n'est nécessaire : elles ne cherchent pas uniquement l'utilité, elles sacrifient à des modes. Les conditions changeant, la mode change, les mots superflus sont oubliés, et des emprunts nouveaux se substituent aux emprunts anciens. La mode turque est passée en Bulgarie et en Serbie, et beaucoup d'emprunts au turc, éliminés des langues communes, ne subsistent plus que dans les parlers ou comme archaïsmes de la littérature populaire. Mais il en reste un nombre important, qui ne sont plus sentis comme emprunts, et dont l'identification, devenue parfois difficile, n'est plus que l'affaire des étymologistes. Après quelques siècles de domination, une langue qui était celle d'un peuple puissant, qui apportait la culture orientale arabo-persane, mais qui n'était pas une grande langue de culture, a laissé des traces profondes dans le vocabulaire des langues slaves. On reportera dans le passé cette observation de faits récents. Les Slaves ont subi une autre domination de quelques siècles, celle des Gots. On reconnaît un certain nombre de mots gotiques en slave, les uns fixés dans les langues slaves, les autres qui n'apparaissent que dans les textes anciens. Ce n'est que ce qu'il en reste cinq siècles après le départ des Gots, et après les invasions slaves et toutes les influences nouvelles qui se sont exercées, et ces vestiges si nets et encore importants garantissent qu'il y a eu beaucoup d'autres emprunts, qui ont disparu, ou qu'on ne sait plus discerner. Il faut faire la part très large aux emprunts, emprunts de mots, de suffixes, adaptations morphologiques.

Il n'y a pas à chercher d'action du turc sur le système morphologique ou phonétique du slave. Mais la domination turque n'a-t-elle pas agi indirectement, en précipitant l'évolution des langues slaves, par le fait qu'elle supprimait les centres de culture qui entravent cette évolution ? Il faut se garder de la rendre responsable de la dégradation de la flexion nominale en bulgare-macédonien : les causes en sont antérieures, et plus profondes. Dans ce qu'elle a de susceptible d'une appréciation, la question se ramène à celle du développement de traits balkaniques dans les langues slaves, déve-

loppement qui a été évidemment favorisé par le régime turc. Mais il s'agit de faits, comme l'article postposé du bulgaro-macédonien, qui relèvent ordinairement de la phraséologie, et qui restent extérieur au système de la langue. Ils ont très peu atteint le serbo-croate, et cette langue de l'Empire turc garde un aspect parfaitement slave, avec un mélange très normal de traits anciens bien conservés et d'innovations. La domination turque a aidé à l'unifier, mais elle n'a sûrement pas hâté son évolution.

Les centres de culture n'empêchent pas l'évolution des parlers: c'est leur vie qu'ils menacent, en les faisant disparaître au profit de langues communes. La domination turque a opprimé les langues littéraires et les langues communes de culture. Les Bulgares et les Serbes ont été coupés de leur passé, et ils ont dû créer au XIX<sup>e</sup> siècle des langues littéraires toutes nouvelles.

---

# ТУРЕЦКАЯ ОПАСНОСТЬ И СРЕДНЯЯ ЕВРОПА НАКАНУНЕ И ВО ВРЕМЯ ПАДЕНИЯ КОНСТАНТИНОПОЛЯ

## Введение

В 1953 и 1954 годах исполняются годовщины двух важных событий в истории Европы. В 1354 году османские турки впервые вступили на европейскую территорию (у Галлиполи), в 1453 году они овладели столицей византийской империи и превратили её в центр своего азиатско-европейского государства. В этот промежуток времени, характеризованный все большей уступчивостью византийских императоров перед османской экспансией, полчища нахлынувших из Азии турок проникали все глубже и глубже на балканский полуостров, продвигаясь, в особенности, все ближе к нижнему течению Дуная. Еще в 60-х гг. произошло первое столкновение с венгерскими войсками, и с конца XIV-го века средневропейское венгерское государство, до тех пор защищаемое цепью вассальных государств, стало граничить с европейско-азиатской Турцией.

Хронология продвижения османского господства на балканском полуострове, а затем и в средней части придунайского края, теперь в общем и целом довольно хорошо известна. Мы знаем, каким образом османские турки распространились в этих местах и в какое время они завладели той или другой областью.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> См. работу Гамер-Пургштала (Hammer-Purgstall) 1834 и сл., Цинкейзена (Zinkeisen) 1840 и сл., I. Iorga, *Geschichte des osmanischen Reiches*, 1908 и сл., F. Babinger, *Die Geschichtsschreiber der Osmanen und ihre Werke*, Leipzig, 1927, J. Thury, *Török történetirók*, Budapest, 1890 и сл., K. Jireček, *Geschichte der Serben I/II*, 1914, 1918, Ст. Новаковић, *Срби и турци XIV и XV века*, Београд, 1933, I. Iorga, *Geschichte des rum. Volkes, I/II*, новейший обзор источников и литературы: Kosáry Domokos, *Bevezetés a magyar történelem forrásaiba és irodalmába*, I, Budapest, 1951.

<sup>2</sup> Изучение этого вопроса начал уже в 1824 году J. J. Sękowski, *Collectanea z dziejopisów tureckich, I/II*, Warszawa, 1824, затем Pietraszewski, *Nowy przekład dziejopisów tureckich, I*, Berlin, 1846. Боле многочисленные работы по этому вопросу возникли только во 2-ой половине XIX-го века и в начале XX-го века. Например: J. Bartoszewicz, *Pogląd na stosunki Polski z Turcyą i Tatarami*, Warszawa, 1860; A. Jabłonowski, *Sprawy wołoskie za Jagiellonów*, Źródła dziejowe X, 1878; A. Prochaska, *Sprawy wołoskie w 15 w.* Przew. nauk. liter., 1888; тот же автор, *Litterae de clade Varnensi ad Ludovicum Cardinalem datae*, Lwów, 1882; тот же автор, *List Andrzeja de Palatio o klęsce Warnenskiej*, 1882; *Uwagi krytyczne o klęsce Warnenskiej*, Rozpr. Akad. Um., hist. fil., 1900; Fr. Papée, *Polska i Litwa na przełomie wieków średnich*, I, Kraków, 1904; *Pamiętniki Jańczara czyli Kronika turecka Konstantego z Ostrowicy*,

Но у нас пока нет подробной истории османского господства в европейских областях, подробной картины местных экономических, социальных и культурных условий; все это нам известно только в общих чертах, пусть идет речь о собственно балканских странах или о венгерской средней части придунайского края, или о восточнокарпатском, молдавском Приднестровье. Насколько у нас есть некоторые такие работы, их результаты расходятся. Кроме того, у нас нет и более подробных и основательных работ об османо-польских,<sup>2</sup> османо-румынских,<sup>3</sup> османо-венгерских<sup>4</sup> исторических отношениях в XV-ом веке, хотя вопрос отно-

изд. J. Łoś, Kraków, 1912; I. Dąbrowski, *Władysław I. Jagiellończyk na Węgrzech, 1440—1444*, Warszawa, 1923; тот же автор: *La Pologne et l'expédition de Varna en 1444*, *Revue d'Etudes Slaves*, 1930; O. Halecki, *La croisade de Varna*, *Bull. of the International Committee of Histor. Sciences*, 1939; тот же автор: *The Crusade of Varna*, New York, 1943; J. Skrzypek, *Południowa wschodnia polityka Polski*, Warszawa, 1923; E. Zawaliński, *Polska w kronikach tureckich 15—16 w.* Stryj, 1938; F. Bujak, *Kallimach i znajomość państwa tureckiego w Polsce około pocz. 16 w.* *Studia geograf.-hist.*; Fr. Papée, *Jan Olbracht*, Kraków, 1936; V. Stachoń, *Polityka Polski wobec Turcji i akcji antyturckiej w wieku 15. do utraty Kilii i Białogrodu 1484*, Łwów, 1930; A. Zajaczkowski, *Turcja*, в сборнике: „*Polska i Polacy w cywilizacjach świata*“, Warszawa, 1939; O. Górka, *Stan badań i zadania historiografii stosunków polsko-rumunskich*, *Pam. IV. zjazdu historyków polskich 1925*; тот же автор: *Dziejowa rzeczywistość i racja stanu Polski na południowym Wschodzie, Polityka Narodów*, Warszawa, 1933; тот же автор: *Białogrod i Kilija a wyprawa r. 1497*, Warszawa, 1932; тот же автор: *Zagadnienie Czarnomorskie w polityce polskiego średniowiecza I., 1359—1450*, Warszawa, 1933 (*Przegląd hist.* X); тот же автор: *Kronika czasów Stefana W.*, Kraków, 1931, румынский перевод в *Revista istorică română*, 1934/36; тот же автор: *Nieznaný život Bajazida II.* Łwów, 1938; B. Baranowski, *Znajomość wschodu w dawnej Polsce*, Łódź, 1950.

<sup>3</sup> К этому вопросу: C. Giurescu, *Capitulățile Moldovei cu Poarta otomană*, București, 1908; A. Radulescu, *Luptele lui Ștefan cel Mare cu Turcii 1475 și 1476*, București, 1908; Hg. Zagovitz, *Stabilirea suzeranității turcești în Moldova*, *Convorbiri liter.*, 1914; R. Rosetti, *Incercări critice războaielor din anii 1475 și 1476 dintre Ștefan cel Mare și Turcii*, București, 1914; I. Ursu, *Ștefan cel Mare și Turcii*, București, 1914; T. G. Bulat, *Contribuția românească la opera de cruciat a lui Ioan Hunyadi*, *Rev. ist.* XII, 1926; T. Nicolau, *Ivan Huniade Corvin*, București, 1925; T. Popa, *Jancu Corvin de Hunedoara*, 1928; C. Moisil, *Spicuri din cronicarii Turci*, *Rev. soc. Tiner. Rom.* 1926; N. Jorga, *Cronicle turcești ca izvor pentru istoria Românilor*, *Acad. Rom., Mem.* IX. 1928/29; Fr. Babinger, *Cel Dintâi bir al Moldovei către sultan*, București, 1936 (volumul Omagial pentru frații Alexandru și Ion J. Lăpădatu); N. Jorga, *Histoire des Roumains*, IV. București, 1937; F. Babinger, *Beginn der Türkensteuer in den Donaufürstenthümern, Süd-Ost Forsch.*, VIII-1943; C. Giurescu, *Istoria Românilor, II*, București, 1943; P. P. Panaitescu, *De ce n'au cucerit Turcii țările române* (Interpretări românești, Studii de istorie economică și socială), București, 1947.

<sup>4</sup> Об отношениях венгро-турецких: L. Kiss, *Hunyadi J. utolsó hadjárata Bolgár és Szerbországban 1454 s Nándorfehérvár fölmentése*, Budapest, 1857; Fr. Salamon, *Magyarország a török hódítás korában*, Budapest, 1864; K. Vaszary, *I. Ulászló magyar király esküszegése és a várnai veszedelem*, Ráb, 1884; A. Huber, *Die Kriege zwischen Ungarn und den Türken 1440—43*, *Arch. f. öster. Gesch.* 1886; J. Horváth, *A várnai csatáról*, *Hadtört. Közl.*, 1888; V. Fraknói, *A várnai csata előzményei*, *Hadtört. Közl.*, 1889; J. Temesváry, *Hol verte meg Hunyadi J. Meződ Béget? 1442*, *Alsó-Fehérmegeyi tört. társ. évk.*, 1888; J. Thüry, *A várnai csatáról*, *Hadtört. Közl.*, 1892; тот же автор:



шений к османам приобрел уже тогда основное значение в развитии румынской, польской и венгерской истории и хотя без учета связей с турецкой сферой невозможно объяснить и многие основные проблемы тогдашней польской, румынской и венгерской истории. Еще менее известны вмешательства турецкой сферы в более отдаленные средневропейские<sup>5</sup> и западноевропейские области.<sup>6</sup> Мало разработан вопрос отно-

*Török történet írók (Török-magyarokori történelmi emlékek)*, Budapest, 1893; V. Peck, *Das Gedicht des P. Zotikos über die Schlacht bei Warna*, Ung. Revue, 1894; L. Kiss, *A rigomezei hadjárat 1448*, Hadtört. Közl., 1895; L. Kupelwieser, *Die Kämpfe Ungarns mit den Osmanen bis zur Schlacht bei Mohács*, Wien 1895; J. Bleyer, *Einige Bemerkungen über den Szegediner Friedensschluß u. die Schlacht bei Warna*, M. I. O. G. 1904; Frankl, *Der Friede von Szegedin und die Geschichte seines Bruches*, Leipzig, 1904; J. Melegdi, *A várnai ütközet és I. Ulászló király sírja*, Századok, 1908; D. Angyal, *A Szégedi béke 1444*, Budapesti Szemle, 1910; тот же автор: *Murad útja Várna felé*, Hadtört. Közl. 1910; тот же автор: *Le traité de paix de Szeged avec les Turcs*, Revue de Hongrie, Budapest, 1911; тот же автор: *Die diplomatischen Vorbereitungen der Schlacht v. Warna*, Ung. Rundschau 1913; M. Wertner, *Magyar hadjáratok a XV. sz. első felében 1401—1450*, Hadtört. Közl., 1911; J. Holub, *Adatok a török ellen tervezett 1455 — i hadjáratához*, Hadtört. Közl., 1911; G. Balanyi, *Nándorfejérvár ostroma és felmentése 1456*, Hadtört. Közl., 1911; Gy. Miskolczy, *Hunyadi J. török hadjáratai 1436—1456*, Hadtört. Közl., 1913; тот же автор: *Hunyadi János török háborúi*, Hadtört. Közl., 1914; B. Milleker, *A törököknek első betörései Délmagyarországba Zsigmond és Albert királyok idejében 1393—1439*, Temesvár, 1914, O. Székely, *Hunyadi J. első török hadjáratai 1441—1444*, Hadtört. Közl., 1919/21; L. Rásonyi, *Ungarische Bibliographie der Turkologie 1926/34*. Körösi Csoma Archivum I.; J. Somogyi, *Les grands orientalistes hongrois*. Nouvelle Revue de Hongrie 1933; K. Benda, *A keresztény közösség. Magyarország és a török hatalom a XV. században*, A. B. Magyar tört. Intézet Évkönyve, 1935, VI.; Hóman B., Gy. Szekfű, *Magyar történet II., III.*; L. Tóth, *Große ungarische Balkanforscher*, «Donauropa» 1942; L. Rásonyi, *Ungarn und die Türken, Ungarn und die Nachbarvölker*, Budapest, 1942; L. Fekete, *Balkan kutatás és a török történet-kutatás*, «Magyar Szemle», 1943; St. Gál (ред.), *Ungarische Balkanforschung*, Budapest, 1944; E. Horvath, *Ungarn und der Balkan zur Zeit der Byzantiner und Osmanherrschaft* (Ungarns Balkanforschung, 1944); L. Fekete, *Aufgaben der türkisch-ungarischen Geschichtsforschung* (Ungarns Balkanforschung, 1944); E. Rozmán, *A török kérdés a magyar irodalomban*, Pannonhalma, 1940; L. Elekes, *Hunyadi hadserege*, Budapest, 1951; тот же автор: *Hunyadi János minden vitéz embér példája*, Budapest, 1951; тот же автор: *Hunyadi*, Budapest, 1952.

<sup>5</sup> Отношения чешской среды к туркам до 60-х годов XV-го века пока недостаточно изучены. Ср. H. Jireček, *Válečníci čeští 15. století*, Č. Č. M., 1859; К. Виховатый, *Исторический элемент в старочешской песне о битве под Варной 1444*, Slavica X, 1931; R. Urbánek, *Vladislav Varneněik, Skutečnost a legenda*, Praha, 1937 (и указанная там литература).

<sup>6</sup> Об этом см. напр.: Ilwof, *Die Einfälle der Osmanen in die Steiermark*, Mitteil. d. hist. Ver. f. Steiermark 1860—61; Voigt, *Die Eroberung v. Constantinopol u. das Abendland*, Hist. Zeitsch. 1860; K. Haselbach, *Die Türkennoth im 15. Jhdt*, Wien, 1864; G. Köhler, *Die Schlachten von Nikopoli u. Varna*, Breslau, 1882; O. Bárszay, *Nikápoly*, Hadtört. Közl. 1894; N. Jorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades*, Paris, 1899—1903 I—III; J. L. Pastor, *Geschichte der Päpste*, III. 1924; J. Beckmann, *Der Kampf Kaiser Sigmunds gegen die werdende Weltmacht der Osmanen*, Gota 1902; J. Radonič, *Zapadna Evropa i balkanski narodi prema Turcima u prvoj polovini 15. v.* Novi Sad, 1905; E. Kling, *Die Schlacht bei Nikopolis*, Berlin 1906; Delbrück, *Die Ge-*

шений тогдашнего Запада к османской экспансии. Существующие работы по этому вопросу касаются в основном попыток организовать так называемые крестовые походы против турок в определенные периоды истории. Кроме того, существующие работы не учитывают всех видов источников, разбросанных по самым разнообразным европейским архивам и библиотекам. Возникшая до сих пор историческая литература не лишена и других недостатков. Западноевропейские исследователи не уделяют достаточного внимания источникам и интересам венгерских, румынских и славянских областей; венгерские, румынские и славянские историки части оказываются слишком под влиянием местных мелких деталей и вопросов и упускают из виду общие линии развития. Наконец, мы встречаемся и с фактом недостаточного внимания к румынской и славянской специальной исторической литературе со стороны венгерских историков и наоборот. Эти недостатки, естественно, тормозят более глубокое исследование отношений между османской и европейской сферами, и в еще большей мере в отношении многонационального пространства Средней Европы, который больше всех подвергался турецким нашествиям и которому приходилось в течение нескольких веков выносить всю тяжесть обороны всей Европы против турецкой Азии.

## I.

### *Средняя Европа и экспансия османских турок к Дунаю до конца XIV-го века*

Несмотря на все препятствия, связанные с развитием феодального строя, XIV столетие являлось в истории Средней Европы придунайской и карпатской областей периодом явной консолидации и экономического, политического и культурного процветания. В это время закончилось развитие колонизации на немецком праве в южной Польше, в Венгрии, в румынских землях и на Балканах (на сербской территории). Новой работой были освоены большие земледельческие и горные области, обнаруживались богатые местонахождения разнообразных ископаемых, завязались новые торговые сношения на сухопутных дорогах, ведущих к югу — в придунайские области и к Черному морю. Особое значение приобрела дорога, идущая через Львов к генуезским колониям, расположенным на побережье Черного моря, около устья Днестра, Прута

---

*schichte der Kriegskunst*, III. Berlin, 1923; M. Wertner, *A nikápolyi hadjárat*, Hadtört. Közl., 1925; W. Fritzmeier, *Christenheit u. Europa*, 1931; Azyz Suryal Attya, *The Crusade of Nicopolis*, London, 1934; C. Marinescu, *Le pape Calixte III. (1455—1458)*, *Alfonse d'Aragon, roi de Naples et l'offensive contre les Turcs*, Bucureşti, 1935; J. Skrzypek, *Bitwa pod Nikopolu* (Przegląd hist. wojsk), Warszawa, 1936; R. Rosetti, *Notes on the battle of Nicopolis*, *The Slavonic Review*, 1937, XV.; T. Pall, *Autour de la croisade de Varna*, Bull. Acad. Rom., 1941; H. Pfeffermann, *Die Zusammenarbeit der Renaissancepäpste mit den Türken*, Bern, 1946.

и Дуная, и другой путь, идущий через придунайскую область на Балканы, на сербскую и болгарскую территорию. В связи с экономическим процветанием Средней и Юго-восточной Европы увеличивалось местное население и происходило образование государств народностей. На новой основе росли мощные государства — чешское, венгерское и польское; укреплялась их политическая и военная организация. Небывалой высоты достигло сербское государство Степана Душана. В тот же период выкристаллизовывалась новая государственная жизнь у нижнедунайских румын, а именно в двух местах: в южной Валахии и более северной Молдавии. Все это представляло не случайное явление, а результат нового экономического расцвета и одновременно возникающего национального сознания и самосознания.

Именно в этот период консолидация, проявлявшаяся почти по всей Средней и Юго-восточной Европе, была нарушена вторжением османских турок, в результате которого в одних местах был уничтожен, в других поставлен под серьезную угрозу многообещающий подъем мелких среднеевропейских и балканских народов и их государств. Это вторжение началось с трагического факта: ему содействовал внутренний разлад в древней Византии, внутренние разногласия и раздоры, междоусобия претендентов на власть в византийской империи; первые отряды османских турок появились на Босфоре собственно по инициативе посорившихся претендентов на византийский престол и их сторонников.

Такая же обстановка содействовала турецкому продвижению на север через балканский полуостров. Возрожденные балканские государства не сумели создать и сохранить единый фронт против их общего врага и жили в несогласии друг с другом. Не раз они поднимали оружие друг против друга. Их ослабляли, кроме того, внутренние раздоры и противоречия, проявляющиеся внутри каждого из них в связи с экономическо-социальными противоположностями и в связи с богомильским движением. Все это, несомненно, облегчало продвижение османских полчищ на север, приводившее в одних местах к полному покорению некоторых областей, в других к обязанности платить дань, к которой принуждались земли, попавшие в орбиту турецкого влияния.

Причиной быстрого продвижения турок к Дунай явились, конечно, не только внутренние недостатки балканского полуострова, но и антагонизмы держав Средней и Западной Европы, не сумевших во-время и сознательно объединиться для необходимого политического и военного сотрудничества против опасности, угрожающей им с юго-востока.

Венгерское государство, средневековая мощь которого достигала во второй половине XIV-го века своего зенита и от которого балканские христиане прежде всего могли ожидать помощи, не поддержало должным образом балканских стран, хотя оно в остальном предъявляло на них претензии. Король Людевик Анжу не сознавал опасности, а скорее вносил беспокойство в балканскую среду: отчасти тем, что

предъявлял претензии на суверенные права над Сербией, Болгарией и Валахией, отчасти тем, что он поддерживал тенденции панской курии, направленные против православной церкви и против реформатского течения южнославянского богомилства. После же смерти короля Людовика, когда в обстановке завязавшихся внутренних боев правящий феодальный класс вел себя так, как будто и не было никакой турецкой опасности, трудно было надеяться на выступление со стороны Венгрии против турок в пользу балканских славян.

Другая великая держава, вмешивающаяся в XIV-ом в. в дела придунайских областей, т. е. объединенная с Литвой Польша, которая приобрела в 80-х гг. XIV-го в. протекторат над румынской Молдавией и разрослась в огромную монархию, не могла, правда, относиться безразлично к экспансии турок на Балканах и в областях при нижнем течении Дуная. Ее политика в этих областях, однако, была уже в XIV-ом в., а еще больше в XV-ом в. обусловлена скорее соперничеством с черноморской политикой Венгрии, чем соперничеством с турками. В такой обстановке являлось необходимым с точки зрения польских государственных интересов конца XIV-го в., которым на польском юговостоке угрожали крымские татары, поддерживать с турками скорее дружественные отношения, нежели неприятельские.<sup>7</sup> Это соперничество венгерской и польской политики, вызванное стремлением овладеть политическим влиянием в румынской придунайской области, имело в дальнейшем роковые последствия для единства оборонительного фронта Средней Европы против продвижения полумесяца и заставляло мелкие придунайские государства взять новую установку, вследствие которой врагом считалась прежде всего соседняя христианская сфера, а не турецкая.

Мелкие придунайские государства вступили на этот путь также и под влиянием странной политики тогдашнего Запада, разделенного внутренними распрями, проявлявшимися религиозными разногласиями, беспредельным религиозным утилитаризмом и эгоизмом. Внимание Западной Европы во второй половине XIV-го века сосредоточивалось на домашние дела, и западноевропейская сфера в общем не откликалась на известия о продвижении турок на Балканах во второй половине XIV-го в.; до конца XIV-го в. не было серьезного намерения собрать силы, чтобы дать отпор туркам. Правда, папская курия пыталась в 50—60-х гг. XIV-го века организовать крестовый поход против турок, но в общем безуспешно. Новая попытка организации крестового похода была сделана после неудачного сражения на Косовом поле в 1389 г., но она окончилась также неудачно. Папская власть, ослабленная расколом,

---

<sup>7</sup> Ср. об этом кроме указанных в прим. 2 работ: L. Kolankowski, *Dzieje W. ks. Litewskiego za Jagiellonów*. Warszawa, 1930; тот же автор: *Problem Krymu w dziejach jagiellońskich*. Kwartalnik hist. XIII (1899); тот же автор: *Polska za Jagiellonów*. Lwów, 1934.

лишенная бывшего авторитета, наконец перестала заниматься турецкой проблемой.

Не иначе обстояло дело в светской западноевропейской среде. В конце концов остались только две морские республики, к которым события на Босфоре имели прямое отношение: Генуя и Венеция. Они были в состоянии нанести серьезный удар мусульманской экспансии, особенно в случае дружного содействия с крупнейшей тогдашней средневропейской великой державой — Венгрией. Но такому сотрудничеству мешало то, что между морской венецианской великой державой и крупнейшей континентальной средневропейской венгерской великой державой с давнего времени не было нужного согласия (равно как и между слабеющей византийской империей и другими балканскими государствами, между генуэзской и венецианской республиками); как раз во второй половине XIV-го века нарастали дальнейшие противоречия между обоими лагерями на Адрии и в других местах Юго-восточной Европы.

Все это вносило лишь дальнейшее замешательство в балканскую атмосферу, в которой не без основания возникали сомнения, можно ли и целесообразно ли поддерживать интересы соседних западных великих держав, которые в случае победы над турками сами захотят овладеть балканской территорией.

В такой обстановке и во время борьбы балканских народов на двух фронтах — против агрессивного турецкого Востока и против эгоцентрического Запада, что заставляло примыкать то к тому, то к другому лагерю, смотря по моментальной конъюнктуре и временным выгодам — развитие Балкан во второй половине XIV-го века должно было неизбежно закончиться трагически; уже в 80-х гг. XIV-го века власть османских султанов расширилась на большую часть балканского полуострова, куда (в Адрианополь) вскоре перенесен был и центр тяжести османской империи, как бы в знак того, что целью турецкой политики является овладение всей Юго-восточной Европой. В то время, как слабеющая византийская империя была ограничена исключительно на территорию столицы и ее ближайших окрестностей, только самые северные части балканского полуострова сохраняли за собой временную независимость, хорошо понимая, что если они будут предоставлены самим себе, то они не смогут долго сопротивляться натиску азиатского завоевателя. В 1389 году побеждены были объединенные сербо-болгарские силы, поддерживаемые валашскими и венгерскими отрядами. Их поражение должно было иметь роковые последствия. Если северные и западные сербские области сохранили за собой известную долю независимости еще на протяжении ряда десятилетий, то в ближайшие годы самостоятельная болгарская государственная жизнь была полностью уничтожена на много столетий вперед; в 1394 году произошли первые столкновения между турками и валахами на собственно валашской территории (около

поселка Ровине, местоположение которого не удалось пока точно установить). В том же году румынская Валахия заплатила первую дань в Константинополь.

Османская империя, прочно закрепившаяся к этому времени только в Малой Азии, жестокими мерами укрепила свое господство также и на балканском полуострове. Его усилению в Юго-восточной Европе во второй половине XIV-го века содействовал тогдашний кризис западноевропейского общества, бесразличное отношение к вопросу защиты мелких балканских народов и европейской культуры от варварства Малой Азии. Борьба, в которой мусульманская сфера, имевшая твердое военное руководство, сознательно подчинявшаяся суровой дисциплине и вдохновляемая боевыми идеалами, имела явное превосходство над тогдашним Западом, не могла не закончиться неудачно, несмотря на удивительный героизм и замечательные проявления храбрости со стороны мелких народностей балканского полуострова.

Южнее нижнего течения Дуная возникла империя, базирующаяся на жестокой эксплуатации поработенных народов, империя, последовательно уничтожающая результаты развития европейской материальной и духовной цивилизации в юго-восточной части Европы. Прекратилось происходившее на балканском полуострове многообещающее развитие этногенезиса как раз в то время, когда оно должно было приносить свои плоды.

Когда турецкая власть продвинулась к нижнему течению Дуная, наконец все-таки сделана была первая попытка со стороны Западной Европы остановить нахлынувшие турецкие массы и отбить их назад. Особенно в самых близких венгерских областях, которые впервые после внутреннего кризиса 70—80-х гг. XIV-го века осознали серьезную опасность, угрожающую им после потери политического влияния в Валахии и у южных славян, стала очевидной необходимость обороны и последующей наступательной операции для предотвращения угрожающей Венгрии судьбы, постигшей балканские земли. За организацию похода против турок взялся император Сигизмунд Люксембургский, в руках которого сосредоточена была верховная власть над несколькими европейскими государствами, в том числе и над Венгрией. Правда, главные пути его политики были направлены не на Балканы; но в течение последнего десятилетия XIV-го века в окружающей его среде считалось необходимым выступить более авторитетно и в этих областях.

На некоторое время как будто вспыхнул энтузиазм XIV-го века для крестовых походов. В 1396-ом году дипломатические курьеры разъезжали по поручению Сигизмунда по Западной и Южной Европе, вербуя для нового крестового похода. Их внимание обращалось прежде всего к Франции, Бургундии, Венеции и германским землям. Вскоре собрались в Будапеште отряды из Англии, Франции, Германии, Италии и Венгрии, которые затем двинулись вдоль Дуная далее к югу, где они

перешли через Дунай под Оршовой в конце лета 1396-го года. Венецианские вооруженные силы должны были собраться на море с тем, чтобы напасть на османскую империю на море и отрезать азиатскую часть османской империи от ее европейской части.

Происходило последнее крестовое выступление западноевропейского крестоносного воинства против мусульман. Большое христианское войско, состоящее из разнороднейших элементов, вооруженное разнообразнейшими видами оружия, сражавшееся на основе неодинаковой тактики, вступало в бой с дисциплинированной, монолитной и самоуверенной турецкой армией.

Таким образом, исход боя был уже предрешен. Недостаток единства, единого плана, недоверие и разногласия между командующими напех собранных западных воинских частей, беспечность командного состава и недостаток дисциплины в отдельных отрядах, все это привело к тому, что турки в сражении под Никополем 28-го сентября 1396 года легко одержали победу, невиданную до тех пор в истории турецкой экспансии на европейской территории. Крупнейшая до того времени военная операция европейского Запада против турок, целью которой на последнем этапе планов являлось изгнание турок из Европы, наткнувшись на прочный, единый и крайне боеспособный фронт полумесяца, закончилась катастрофой вследствие необдуманности, недостатка нужной подготовки и устарелого способа ведения боя при помощи феодальной конницы.

Никополь стал первым крупным завоеванием османских турок у Запада. Пришлось надолго отказаться от мысли изгнать турок из Европы. Благодаря ошибкам Запада османская сфера получила перевес сил: очень возросла их самоуверенность, что пока проявлялось только некоторыми фактами. Вскоре после турецкого успеха была присоединена к турецкой империи болгарская видинская область, и турецкий гарнизон в ближайшее годы засел на северном берегу Дуная у Турну и Джудржу (Giurgiu), в начале XV-го века также и в Добрудже. Валахский князь, не получая помощи извне, оказался лицом к лицу с турками.

Для турок открылись также пути в южную Венгрию, лишенную нужных укреплений и необходимых военных мероприятий. Турецким войскам легко удалось перейти через реку Саву и опустошить территорию между реками Дравой и Савой в направлении Штирии. Не только Венгрия, но и Средняя Европа явно приближалась к поворотному пункту своей истории.

В то время, когда в Восточной Европе русская сфера стала связывать османские силы и в длительных боях задерживать своей грудью напор азиатской стихии, Западная Европа в течение ряда десятилетий после никопольского поражения не нашла в себе достаточно сил для серьезной операции против турок, а скорее избегала столкновения с турками. Великие морские державы — венецианская и генуэзская —

начали вступать в дружественные отношения с турецкими султанами. На немецких съездах турецкий вопрос, правда, несколько раз стал предметом обсуждения, но всегда безрезультатно. Папская курия, правда, в известной мере развернула пропаганду с целью создания новой анти-турецкой лиги, но побуждением для этой пропаганды являлись скорее личные выгоды и стремление укрепить свое собственное положение, нежели общая польза Европы. Хотя стало вполне очевидным, что турки стремятся захватить мировое господство и уничтожить существующую европейскую цивилизацию в пользу гегемонии кочевых нравов, правящие силы в тогдашней Западной Европе предались, как бы робея, удивительной бездеятельности. За исключением нескольких проповеднических слов, помимо предоставления время от времени денежных средств и помимо некоторых поставок военного материала, за который, впрочем, приходилось дорого расплачиваться, они не дали в общем ничего, что смогло бы оказать деятельную помощь покоренным и находящимся под угрозой народам Юго-восточной и Средней Европы. Они, наоборот, не раз подвергали угрозе существование народов, проживающих на рубеже османской и европейской сфер, предъявляя претензии на власть на балканской территории.

В этом серьезном положении Средняя Европа спаслась от дальнейшего напора отчасти благодаря собственному сосредоточению сил, отчасти благодаря внешним осложнениям, возникшим в тылу у османских турок на малоазиатской территории и завершившимся поражением турок под Анкарой в 1402 году. Эти осложнения замедлили турецкое продвижение в Среднюю Европу на несколько десятилетий.

## II

### *Турецкая опасность и Средняя Европа в первой половине XV-го века*

Борьба между османской и среднеевропейской сферами в первой половине XV-го века началась при неравных условиях и при разной группировке военных и других сил. Обе стороны состояли из феодальных государств; их характерные черты, однако, принципиально расходились. В обоих лагерях вырос многочисленный правящий класс, опирающийся на массы эксплуатируемого населения; характер и склонности этого класса отличались друг от друга. В Венгрии в начале XV-го века настоящая власть находилась в руках многочисленного слоя магнатов, опирающегося на мелкое дворянство и обладающего большими земельными владениями в разных областях государства.<sup>8</sup> Власть короля была оттеснена на задний план, и настоящей центральной власти так и не

<sup>8</sup> Ср. об этом из новейшей литературы: E. Molnár, *A. magyar társadalom története az Árpád-kortól Mohácsig*. Budapest, 1949, II; L. Elekes, *Hunyadi*. Budapest, 1952; из более старой литературы: J. Macûrek, *Dějiny Maďarů a uherského státu*. Praha, 1934.



существовало. Верхние слои магнатов находились в постоянных раздорах. Они создавали местные и общегосударственные лиги и одновременно выступали против всех попыток, направленных на ослабление их интересов и на усиление притока денежных средств в государственную казну в их личный ущерб. Материальная мощь этой магнатской верхушки долго основывалась на сельском хозяйстве; только в первой половине XV-го века она стала опираться также и на денежное хозяйство. Налог, взимаемый раньше натурой, стал взыскиваться деньгами. Магнаты начали обращать внимание на ископаемые богатства венгерской земли. Все это вело к дальнейшему, еще большему угнетению крестьянского класса, нарушению старинного права свободного выхода и т. д. Эти изменения происходили, конечно, в обстановке возрастающей классовой борьбы и все увеличивающегося числа случаев, когда эксплуатируемый класс пытался заявить свой протест против растущего экономического и социального гнёта с оружием в руках, то участвуя в сектантском движении, то наступая на позиции феодального класса, его имущество и его строй. В этих боях магнаты, естественно, одерживали верх, в общем легко подавляя крестьянские движения в первой половине XV-го века, отказываясь пользоваться крестьянскими силами при обороне страны и полностью присваивая себе монополию носить оружие и пользоваться вытекающими из нее привилегиями. Одновременно они старались избавиться от всех обязанностей, связанных с обороной страны. Значение магнатского бандерийского войска постепенно уменьшалось, его вооружение устаревало и становилось негодным; венгерское дворянство старалось освободиться от воинской повинности, ссылаясь на обязанность воевать и собираться в бой со своими бандериями только в определенных случаях и только внутри страны. Таким образом, военные силы в свое время знаменитого венгерского королевства в первые десятилетия XV-го века состояли из одних только бандерий и из отрядов тех магнатов, которые сами соглашались на военные операции. Становилось все очевиднее, что венгерское феодальное войско, в котором отсутствовал крестьянский элемент — крестьянские вооруженные отряды, не в состоянии защищать страну против иноземного нападения. Венгерское феодальное общество первых десятилетий XV-го века не могло взять на себя роль оборонительного вала средневропейского и западного христианства в борьбе с полумесяцем.

На такую роль не могла претендовать и тогдашняя Польша, где развитие в начале XV-го века пошло по аналогичному пути.<sup>9</sup>

Если обратить внимание на тогдашнюю Западную Европу, на помощь которой при обороне Средней Европы против турок, естественно,

<sup>9</sup> См. например мнение Гурки (Górka) в указанных его работах (примечания 2-е), где Гурка указывает на ошибочность мнения, будто бы Польша являлась в XV-ом в. валом христианства против турок; Lándor B., *Marx jegyzetei a magyar törtélemből. A tört. tudom. intézet értesítője*, I, 10—12.

возлагались в XV веке надежды, то положение дел здесь было совершенно подобное. Во время тогдашнего кризиса в западной церкви все планы антитурецкой лиги оставались только мечтами. Не было силы, могущей быть объединяющим элементом и ведущей к общим целям. Характерны в этом отношении слова делегата венского университета на церковном съезде в г. Констанца о том, что реформам, к которым стремится какой-либо один из западноевропейских народов, причиняется вред и ставятся преграды со стороны другого народа. Западно-европейское христианство было явно лишено твердого руководства; ни папа, ни император не пользовались надлежащим авторитетом. Единство западнохристианской сферы являлось только теорией. Западная Европа разделилась на государства народностей, находящиеся в раздоре друг с другом. Знаменитая «universalitas» западнохристианского мира отмирала; она еще кое-где проявлялась, но фактически она дожидала свой век.

Совсем иначе обострялось дело в начале XV-го века на стороне турок. И турки переживали свой период феодализма, отличающийся, однако, от тогдашнего феодализма в Средней или Западной Европе определенными характерными чертами. Правящий класс был организован на прочных военных началах. Основой военной мощи являлись «спаги», владельцы воинских феодалов (земельных владений в завоеванных провинциях). Они поставляли самые большие военные отряды для предстоявших боев. Военная мощь турок не нарушалась владельцами наследственных крупных поместий, которых (в отличие от Средней и Западной Европы) вообще не было в турецкой сфере. Таким образом, в турецкой среде не возникло в XV в. той феодальной анархии, которая в этот период стала почти всеобщим знаком средневропейского и западноевропейского феодального строя. Кроме того управление турецкой империей было более централизовано, чем в какой-либо части тогдашней Европы. Бесперебойному поступлению доходов в государственную казну уделялось гораздо больше внимания, чем в какой-либо другой стране. Именно большие финансовые резервы турецкой государственной казны давали возможность набора дальнейших войск на службу османской политики.

При таких условиях турецкое войско могло превзойти войско других европейских государств не только по количеству, но и по качеству, боеготовности, вооружению и т. п. Большую службу оказывали в боях отряды яничар, рекрутирующиеся из подростков побежденных христианских стран. Их число в первой половине XV-го века было еще небольшое (около 5—10 000 человек); но значение этих отрядов на много раз увеличивалось ввиду их фанатизма и преданности султанской власти. Кроме конных отрядов спаги, полков яничар и наемных солдат, весьма полезным оказалось в первой половине XV-го века и нерегулярное турецкое войско, рекрутирующееся отовсюду; так как его жалованье со-

стояло только из военных трофеев, именно его появление вызывало ужас в областях, подвергавшихся нашествию.

Не только количественный перевес, но и способ ведения боя, выросший из кочевых корней и вскоре применяющий и европейскую военную технику и, наконец, лозунг «священной войны», вдохновляющий турецких воинов и обязывающий их к страстной борьбе с «неверующими» — все это давало туркам большой перевес над силами Средней и Западной Европы, несмотря на то, что они пользовались варварскими средствами для своей экспансии и что турецкий строй являлся, собственно говоря, суровейшим феодализмом.

Этот факт представлял смертельную опасность как для народов, находящихся непосредственно под угрозой, так и для более отдаленных стран. Их развитию грозила опасность быть отброшенным назад как в экономическом, так и политическом, культурном и религиозном отношении. В первые десятилетия XV-го века, когда все внимание сосредоточивалось на гуситское движение и все свободные военные силы соседних стран использовались на его подавление, на счастье для Европы, главные турецкие силы были все еще заняты в Малой Азии, защищая ее от центробежных стремлений тамошних эмиров. Благоприятным фактом для Европы оказались и другие распри, возникшие в турецкой среде. Все это вело в XV веке к ослаблению давления османской Европы; турецкие отряды, размещенные в низовьях Дуная, совершали лишь небольшие набеги на Валахию, которая к концу второго десятилетия XV-го века снова была вынуждена платить на время «гарач» в Адрианополь, а отчасти и в Трансильванию. Слишком занятая чешскими делами, венгерская политика не была в состоянии оказать энергичное сопротивление даже и этим небольшим набегам. Впрочем, по сравнению с чешским вопросом турецкая проблема в первых двух десятилетиях XV-го века даже не представляла интереса для венгерского правящего класса. Он относился безразлично к самым животрепещущим и жизненным вопросам своей страны. Правда, венгерский король Сигизмунд Люксембургский несколько раз пытался в 20-х гг. XV-го века создать более прочную оборону на южновенгерской пограничной линии, особенно около сербского Белграда, присоединенного к венгерской сфере на основе соглашения, заключенного с сербским князем в 1426 году.<sup>10</sup> Он даже продолжал мечтать о большом походе против турок. Но этот поход при его жизни не осуществился. Он безуспешно пытался (в 1435 г.) осуществить свой прежний план создания крестьянского войска, подкрепленного наемным войском. Однако, правящий класс венгерских магнатов всегда воспрепятствовал ему в осуществлении этого замысла. Неспособный остановить турецкую экспансию в Среднюю Европу, он

<sup>10</sup> Об этом соглашении смотри F. Pesty, *Brankovics Gy. rác despot birtokviszonyai Magyarországon és a rác despotá cím. Akad. Értekez. a tört. kör. VI. Budapest, 1877.*

сопротивлялся использованию для этой цели сил крестьянских масс, движение которых он жестоко подавил в 1437 году в Трансильвании; он направлял свои силы скорее против своего собственного народа и других европейских народов, чем на оборону европейской цивилизации, находящейся под турецкой угрозой.

Вследствие этого в начале 30-х гг. XV-го века турецкие гарнизоны, засевшие в придунайских областях, все больше дерзали проникать вплоть до Темешвара (в 1436 г.) и в области при реке Саве.

Положение дел изменилось, когда подходила к концу героическая борьба чешских гуситов с превосходящими их силами христианского лагеря. Тогда отряды гуситских воинов, не находя себе применения на родине, устремлялись в соседние страны (Польшу и Венгрию), подавая пример того, что значит сила народных отрядов и их военная тактика в борьбе с врагом, имеющим даже превосходство сил.

Все заставляло воспользоваться и в Венгрии в боях с полумесяцем храбрыми чешскими отрядами и одновременно привлечь по их примеру к участию в боях с турками также и местные, венгерские крестьянские отряды. Крестьянская пехота могла стать эффективным противовесом отрядам яничар, и ее подвижное обозное укрепление могло оказать решающую помощь в оборонительных боях.

Такая попытка была сделана еще в 1437 году, когда чешские наемники, принимая впервые участие в балканских боях,<sup>11</sup> в значительной мере способствовали достижению победы над турками в сражении под Смедеревом. В доказательство одержанной ими победы они привели тогда на родину — впервые в чешской истории — турецких пленников, «чтобы ими (по словам чешского летописца) похвастаться в ознаменование своей победы над неверующими». С тех пор участие чешских наемников в турецких войнах стало обычным явлением, тем более, что в Венгрии в это время выдвинулся новый опытный полководец, Янош Гунади, ценивший опытных чешских бойцов, часто ими пользовавшийся и создавший по их образцу из рядов венгерского крестьянского населения новые военные отряды, способные (во время отживающей свой век венгерской феодальной военной организации) на более решительные операции при обороне Средней Европы против турок.

При таких условиях произошел резкий перелом в венгерско-турецких боях, несмотря на то, что в Венгрии после смерти Сигизмунда Люксембургского (в 1437 году) возникали новые внутренние кризисы и что и в тогдашнем христианском лагере не было нужного единогласия и единства на антитурецком фронте. Между остатками греческой империи, состоявшей из одного только Константинополя и ближайших окрестностей, и остальной Европой не было единодушия; дряхлеющая

---

<sup>11</sup> Более подробное изложение на основе более старой литературы и относящихся к вопросу источников см. у Р. Урбанка (R. Urbánek), *Vladislav Varnenčík*, 27.

и прозябающая византийская империя волей-неволей объединялась скорее с османскими турками, чем с тогдашним Западом. Нет и малейшего свидетельства о том, чтобы византийская империя в течение последних десятилетий своего существования получала — тайно или открыто — какие-нибудь денежные средства или какую-либо другую помощь. Поэтому она вынуждена была просить мира у Порты на все ухудшающихся условиях и платить все возрастающую дань. — В церковной сфере, правда, в теории осуществилась в 1439 году флорентийская уния латинской и греческой церквей, но на деле оба церковных лагеря были попрежнему далеки друг от друга; под внешним видом известного временного соглашения продолжалась традиционная взаимная ненависть и недоверие. Именно в критические моменты истории дружба старой Византии с турками и ненависть к Западу проявлялась сильнее, чем когда-либо в другое время. Тот же недостаток единства в христианской сфере стал очевидным и у населения западной части балканского полуострова (в Боснии), где так называемые патарены, преследуемые венгерскими магнатами и латинской церковью, вполне откровенно братались с турецкими завоевателями.

Таким образом, в 30—40-х гг. XV-го века нехватало единого фронта в христианском лагере. Христианский лагерь был разделен географически, экономически, культурно и политически. У западноевропейских народов не было особенного желания бороться с турками, которые стали проникать вперед, продвинувшись в 1438 г. в Трансильванию, а в 1439 г. завладели Семердрдией, одной из крепостей, защищавших области при среднем Дунае. Через год (в 1440 г.) они напали на Белград, единственный город, преграждавший туркам путь в Венгрию. Под предводительством султана Мурада II они снова пытались овладеть венгерскими областями при Дунае.

В более серьезных умах появлялась мысль о том, что случится, если Венгрия, раздираемая в начале 40-х годов дальнейшим внутренним политическим кризисом, междоусобицей, гражданской войной, разногласиями магнатов, нежеланием дворянства пойти на военные и финансовые жертвы, будет побеждена и присоединена к турецкой империи. Осознавалась необходимость сплочения сил, новой военной организации, новых способов обороны.

В минуту крайней опасности появился Янош Гуняди, впервые снискавший себе славу осенью 1440 г. в боях с турками недалеко Могача. Под его предводительством начался в 40—50-х гг. XV-го века новый этап героической борьбы Венгрии, вернее средней Европы вообще, с османами.<sup>12</sup>

<sup>12</sup> Роль Гуняди в венгерской истории и в истории боев с турками старается охватить во своих исследованиях (указанных в прим. 4) Элекеш (Elekes). Автор исходит из печатных и рукописных источников, дает новые взгляды и, в особенности, новое понимание вопроса. Его работа, однако, не лишена недостатков. Он не знает

На основании новейших исследований вопроса происхождения Я. Гунади можно утверждать, что этот вопрос перестал быть проблематичным и спорным. Не может быть сомнения в том, что его отец, по имени Вайк, происходил из валашского княжества и был по происхождению румын. Он переселился со своей родиной в Венгрию, где получил за услуги, оказанные венгерскому королю Сигизмунду Люксембургскому, замок и гунядское владение в Трансильвании, давшее имя ему и его роду. Бесспорно также, что таким образом и его сын Янош Гуняди выдвинулся в ряды среднего венгерского дворянства и в ряды преданных соратников короля Сигизмунда Люксембургского. Состоя на службе у него, он несколько раз побывал за границей, провел два года в Италии, затем посетил Прагу (в 1436 году). На чешской территории он имел возможность познакомиться с гуситским способом боя при помощи укрепленного обоза (вроде русских «гуляй-городов»). С тех пор он, несомненно, стремился использовать новую военную тактику и испытанных чешских наемников для предстоящей борьбы в другом конце Венгрии — против турок.

Его первая военная операция на южном фронте была проведена в небольшом масштабе. С относительно немногочисленным войском, организованным на собственные средства, которые постепенно увеличивались по мере того, как Гуняди приобретал новые имения и новые чины (семиградского воеводы, темешского жупана, белградского верховного капитана), он умело защищал дунайские крепости в окрестностях сербского Белграда и предпринимал смелые экспедиции на правый бегер Дуная.

Крупные доходы с собственных имений давали ему возможность пополнять земские и свои собственные войска чужеземными наемниками и создавать постоянное наемное войско. В его рядах находились представители разных народов. Но среди немцев и поляков явно преобладали уроженцы Чехии, приносившие с собой гуситские виды оружия и гуситскую военную тактику прямо с чешских земель в венгерские земли.<sup>13</sup>

Кроме того, Гуняди обратил внимание еще на один источник сил, которыми он собирался воспользоваться для успешного завершения

---

относящейся к вопросу чешской, польской и югославянской литературы, отчасти он пользуется румынской литературой, но он не обращает внимания на невенгерские издания источников. Он слишком сосредоточивается на описании личности Я. Гуняди. Период боев с турками в 1440—1457 гг. придется, несомненно, подвергнуть еще дальнейшему исследованию.

<sup>13</sup> Сведения о производстве оружия по гуситскому образцу на венгерской территории: B. Iványi, *Eperjes középkori agyúöntő háza és puskaporuralma. Hadtört. Közl.*, 1913, 1914; Toth-Szabó, *A cseh huszita mozgalmak és uralom története Magyarországon*. Budapest, 1917; J. Macûrek, *Husitství v rumunských zemích. Časopis Matice Moravské* (Brno, 1927); Z. Toth, *Matyás király idegen zsoldosserege. A fekete sereg*. Budapest, 1925. См. и вышеуказанные работы Л. Элекеша (L. Elekes), примеч. 4.

предстоящей борьбы с османами: на венгерские народные массы, к которым венгерские магнатские верхи относились с презрением, не желая ни в коем случае допустить их к обороне венгерской земли. Таким образом, Янош Гуняди принципиально разошелся с традицией феодального общества и с принятым у него способом ведения боя.

Войско, составленное таким образом и вооруженное новейшим оружием, подвергалось систематической подготовке, целью которой являлась оборона, но, несомненно, и нападение.

В обстановке некоторого умиротворения внутреннего положения в Венгрии после окончания междоусобицы начался в начале 40-х годов оживленный период оборонительных боев и смелых контрнаступлений против турок под руководством Я. Гунади в направлении Балкан. Ход этих боев не всегда протекал удачно для венгерского лагеря. Не раз он кончался для Венгрии и для Средней Европы прямо-таки катастрофально.

Но иной раз Гуняди, в свою очередь, достигал со своими «божьими воинами» таких успехов, что казалось, будто бы турецкое господство на европейской территории подходило к концу. Нечего и говорить о том, что в такие времена повышался интерес Западной Европы к судьбам Юго-восточной Европы, что на Западе на время опять оживали планы на создание общей антитурецкой лиги и что венгерское государство провозглашалось «твердыней христианства» против мусульманской Азии.

Драматическая борьба войск, руководимых Я. Гуняди, с турками началась в 1441 году сражением с турецким бегом Изгаком (Iszhák), варварски опустошившим окрестности Белграда, защищаемого венгерским гарнизоном. Еще в том же году Гуняди перешел в контранступление в направлении Семедрии и возвратился с богатыми трофеями. После того как в следующем 1442 году турецкие полки под руководством Мезида Бега проникли в Трансильванию (через Валахию) и беспощадно опустошили поречье Мароша, Гуняди одержал после начальной неудачи дальнейшую крупную победу в сражении, произошедшем недалеко от семиградского Белграда (Алба Юлия). Оказалось, что турецкие войска не являются непобедимыми и что использование народных отрядов и новой тактики в боях с ними может привести к дальнейшим поразительным успехам. Влияние этих событий проявилось как в Венгрии, так и в соседних областях. В Венгрии ускорились приготовления для борьбы против турок. Соседние валахское княжество свергло на время турецкое иго и присоединилось к антитурецкому лагерю.

С таким же результатом кончилась и следующая турецкая военная операция в 1442 году под руководством беглербега Сехабедина (Sehâbeddin), главнокомандующего турецкими войсками в европейской части турецкой империи, целью которой являлась оккупация обоих румынских княжеств и Трансильвании. Гуняди, не выждав тогда появления турецких полчищ на территории Трансильвании, предусмотрительно двинулся навстречу турецким войскам через Карпаты в долину реки Яло-

мицы, где произошло дальнейшее поразительное событие. Боевой обоз войска Гуняди, примененный по гуситскому способу, окружил один фланг турецкого войска и внес замешательство в турецкие ряды; сражение кончилось беспорядочным бегством турок с поля битвы. Едва половина турецкой армии, собиравшейся завоевать три христианские провинции (Валахию, Молдавию и Трансильванию), возвратилась к исходным базам и опорным пунктам на берегах нижнего течения Дуная. Поражение турок характеризуется в записи одного турецкого летописца следующими словами: «турецкие войска потерпели такое поражение, что этого и не выразить словами».

В протекающей с переменным успехом борьбе Средней Европы с турками положение складывалось опять благоприятно для Венгрии, представляющей в боях с турками в 40-х годах XV-го века Среднюю Европу и, собственно, Европу вообще. Возросла слава венгерской земли, ее полководца и его отрядов. На румынской реке Яломице была снова остановлена наступательная операция османов и Средняя Европа спаслась от новой непосредственной опасности турецкого вторжения. Перед взором торжествующего христианского лагеря снова появилась давняя цель: попытаться перенести войну на Балканы и оттеснить турок как можно дальше к югу, а то и вообще вытеснить их из Европы.

Наступал, очевидно, новый поворот в истории войн с турками.

В этой обстановке произошел знаменитый так называемый «долгий» поход против турок (с середины 1443 г. до начала февраля 1444 г.), во время которого войско Средней Европы проникло через Ниш и Софию глубоко на юг вплоть до балканского горного хребта. Положение сложилось благоприятно для экспедиции. Турецкие силы были тогда связаны событиями на азиатской территории. На Балканах покоренные народы ждал инициативы извне, чтобы свергнуть ненавистное иго.

Приготовления, сделанные до начала нового похода, свидетельствовали о серьезном характере похода. Большой упор сделан был на оружие бронированной конницы, особенно пригодной для того, чтобы сражаться с конницей турецких спаги. Кроме того, большое внимание уделялось вооружению пехотных частей. Много усилий прилагалось для обеспечения достаточного количества чешских боевых обозов, способных сыграть особую роль при обороне. Все это, конечно, не обошлось без участия чешских ротмистров и бойцов.

Итак, накануне похода (уже в марте 1443 года) в трансильванском городе Брашове готовились под надзором чешского мастера «гуситские подвижные укрепления, вооруженные бомбардами, ружьями и другим оружием».<sup>14</sup> Гуняди, очевидно, не ограничился боевым обозом, приведенным чешскими наемниками, приходившим прямо из чешских земель.

<sup>14</sup> L. Elekes, *Hunyadi hadserege*, 1951.

<sup>15</sup> J. Macûrek, *Husitství*, 85/6.



Он приказал строить по их образцу новые обозы в непосредственной близости территории предстоящих военных действий. Таким образом, в войске Гуняди насчитывался действительно многочисленный укрепленный обоз (около 600 повозок), если можно поверить свидетельству чешского бойца, принимавшего участие в великом походе. В войске находилось, несомненно, также и значительное количество чешских наемников, назначенных на службу на подвижном укреплении.<sup>16</sup> В начале похода упоминается в качестве командующего подвижным укреплением некий Ян Чапек из Сан, а в дальнейшем ходе экспедиции мы узнаем о ротмистре Енике из Мечкова как главном лице среди чешских бойцов.

В таком составе, при участии «чехов, поляков и других национальностей», к которым присоединились на юге и валашские, сербские, болгарские и албанские отряды, венгерское войско проникло под руководством Гуняди и короля Владислава на сербскую территорию. В первых числах октября 1443 г. оно овладело сербской крепостью Ниш, стремясь продвинуться через Софию и балканский горных хребет к турецкому центру в Европе, к Адрианополю.

Европейские державы, не оказавшие под предлогом собственных интересов и трудностей в общем никакой поддержки организации нового, невиданного со времени никопольского сражения крестового движения, с интересом следили за смелой военной операцией, начатой в середине октября 1443 году и пробивавшей себе затем дорогу к Софии, взятие которой произошло в первых числах ноября того же года. Они с интересом следили за возрастающим стремлением покоренных балканских народов, приветствующих новых крестоносцев как освободителей и вступающих в их ряды. Однако, даже и в то время они не оказали никакой помощи.

Итак, за недостатком деятельной поддержки со стороны великих континентальных и морских держав, вследствие природных препятствий (холод и трудности при переходе через западное предгорье балканского хребта) и недостатка продовольствия пришлось после полугодового похода прекратить экспедицию перед самой целью (Адрианополем) и отложить ее завершение на следующий год.

Это являлось, несомненно, роковым шагом. Он был сделан как раз в то время, когда оборонительная линия Средней Европы была отодвинута далеко на юг, когда был одержан ряд побед в боях с турками, когда возрождались к новой жизни балканские народы во главе с храбрыми албанцами под предводительством Георгия Кастриоты (Скандербег) и когда турецкие султаны, попавшие в трудное положение на европейской и малоазиатской территории, проявляли значительную уступчи-

<sup>16</sup> Časopis českého musea r. 1859; Archiv f. öster. Gesch. 1886, 198; Fontes rer. Austr. II/62, 68—74; Teleki, *Hunyadiak kora* I, 372; O. Székely, *Hunyadi első török hadjáratai 1441—1444*. Hadtört. Közl., 1919/21; Urbánek, *Vladislav Varnenčík*, 31; L. Elekes, *Hunyadi hadserege*, 1951, 18.

вость и желание заключить мир, чтобы укрепить свое пошатнувшееся положение.

Мир, заключенный между венгерским королем Владиславом и Высокой Портой в г. Сегедин к концу июля 1442 г. сроком на 10 лет, предоставлял, правда, Средней Европе известные выгоды, так как признанием независимости сербского деспота Георгия Бранковича. Венгрия перестала граничить с турецкой империей и не подвергалась прямой опасности турецкого нападения. На деле, однако, с точки зрения дальнейшего развития отношений Европы к турецкой сфере мир являлся такой же ошибкой, как и нарушение венгерско-турецкого мира, происшедшее в скором времени под влиянием папского легата Чесарини и западноевропейских держав, выражавших недовольство по поводу заключения сегединского мира и стремившихся втянуть Венгрию в орбиту своих интересов. Напрасно высказывались местами предупреждения, предостерегающие от того, чтобы Венгрия поступила на службу интересам западноевропейской политики.

Несмотря на все это, в венгерских правящих кругах, благодаря энергическому усилию папского нунция Чесарини, взял вверх лагерь, высказывавшийся за нарушение недавно заключенного сегединского мира и за продолжение войны с турками.

В течение нового крестового похода, в котором, по обыкновению, военные силы Западной Европы не принимали прямого участия, венгерские силы (преимущественно конные), вынуждены были ограничиться собственными отрядами и чужеземными наемными отрядами, в частности чешскими. До нас дошли имена чешских ротмистров Адама Будовца из Будова, погибшего под Варной, Яна Чапека из Сан и Еника из Мечкова, принимавших, вероятно, участие в походе.<sup>17</sup> О значительном участии чехов в новом походе на Балканы можно судить по многочисленному обозу, будто бы насчитывавшему более 2000 повозок, хотя, конечно, неизвестно, сколько из них являлось боевыми и сколько продовольственными.

Поход через балканскую территорию приходил в 1444 году (как и в 1443 году) в общем беспрепятственно и быстро. Было видно, что главные турецкие силы находятся не на европейской территории, а что они заняты в Азии. Войско двинулось в поход от Никополя 20-го октября, а в начале ноября оно уже находилось под Варной. Там оно очутилось в весьма критическом положении. В общем небольшой корпус (около 16 000 человек) стал лицом к лицу с большой турецкой армией, которой венецианский флот не смог преградить путь через Босфор, как было предусмотрено планом. Венгерское войско было разгромлено 10-го ноября превосходством турецких сил вопреки героизму чешских отрядов, укрепленный обоз которых напрасно старался спасти сража-

<sup>17</sup> См. R. Urbánek, *Vladislav Varnenčik*, 97.

ющиеся венгерские боевые отряды от окружения турками и сыграл на последнем этапе сражения важную оборонительную роль.<sup>18</sup>

Поражение христианских войск под Варной повлекло за собой последствия, аналогичные с последствиями никопольского поражения. Кризис, вызванный непредусмотрительной папской и венецианской политикой, снова подорвал веру балканских народов в возможность их освобождения; для сербов, болгар, валахов и албанцев положение сложилось хуже, чем когда-либо раньше. Увеличилась непосредственная опасность как для Венгрии, так и для Средней Европы вообще. Единственным положительным сопутствующим явлением сражения под Варной являлось восстание и освобождение храбрых албанцев во главе с Георгием Кастриотой (Скандербегом).

Последствия варненского поражения могли стать еще более катастрофальными для Средней Европы, если бы Янош Гуняди, как бы чудом спасшийся и пробившийся со своим отрядом на родину, не позаботился о новой организации дунайской оборонительной линии. В качестве вновь избранного капитана затисской и семиградской областей, Гуняди прилагал все усилия, чтобы в период, когда в Венгрии после смерти короля Владислава Варненского возобновилась феодальная анархия, способствовать укреплению центральной власти, способной нанести новый удар туркам. Такой же целью он задавался и после своего избрания в 1446 году губернатором всей Венгрии во время несовершеннолетия нового короля Ладислава. Он искал поддержки для такой политики не только у феодальных магнатов, заинтересованных и ныне, по своему обыкновению, только в собственных материальных выгодах, а прежде всего у мелкого и низшего дворянства, у городов и у широких масс населения, стараясь заинтересовать их в идее обороны венгерской земли. Он не менее надеялся и на помощь валашского народа, которому он неоднократно оказал поддержку.

Как только ему удалось закончить внутренние распри, Гуняди снова возвращался к давней своей идее борьбы с турками. С 1447 года он обращался с такой целью с посланиями к европейским государствам и к Риму, напоминая о том, что судьба Балкан и придунайских областей связана с судьбой Европы, и предупреждая об опасности нового напора со стороны турок.

Его призыв к Западу опять встретился с ничтожным откликом. Венгрия после поражения под Варной, правда, снова привлекала к себе внимание Европы, при чем на Западе осознавалось, что в период угасающей греческой империи и современной оккупации Балкан только одна Венгрия является единственно возможной защитой христианства (pro-

<sup>18</sup> О сражении под Варной ср. кроме вышеуказанной литературы: D. A. Ichčijev, *Историческата битка при Варна в 1444 г.* Периодич. списание на Българ. книж. друж., 1906; J. Dimitrov, *Сражението при Варна в 1444 г.* Изв. на Варнен-археолог. дружество, 1910.

pugnaculum et antemurale christianitatis); но за исключением лестных слов оттуда не приходило никакой материальной или какой-либо другой помощи. Папская курия ограничилась тем, что присвоила Гуняди титул воеводы.

Итак, во время все ухудшающегося положения албанского героя Кастриоты, Гуняди по своей инициативе выдвинул план, задающийся целью спасти Кастриоту и вместе с ним осуществить перелом на Балканах. В сентябре 1448 г. Гуняди двинулся с войском на юг, чтобы выручить албанского союзника.

Как и прежде, так и на этот раз он воспользовался чешскими отрядами и чешской военной тактикой (лагерем и укрепленным обозом), которой пользовались в то время и в Валахии.<sup>19</sup> По сведениям венгерских и турецких источников в венгерском войске находилось много чехов, поляков и немцев, передвигающихся на укрепленном обозе.<sup>20</sup> Современны исторические источники говорят о хорошем вооружении христианского войска, состоящем, несомненно, не только из вооружения, которое приносили с собой чужие наемники, но и из оружия, изготовляемого в такое время прямо на территории венгерского государства.<sup>21</sup>

Новая смелая военная операция Гуняди в 1448 году закончилась неудачей вследствие недостаточной поддержки со стороны Запада и измены на сербской территории. В сражении с султаном Мурадом на Косовом поле 17—19-го октября 1448 г. христианское войско потерпело прямо-таки катастрофальное поражение<sup>22</sup> вопреки героизму и самоотверженности христиан, вопреки новому применению чешского укрепленного обоза и эффективной стрельбе из пушек и ружей, установленных на обозе.

<sup>19</sup> Сведения об этом за 1448 г. у И. Мацурка (J. Macûrek), *Husitství*, 86.

<sup>20</sup> Турецкий аноним пишет, что в войске Гуняди были саксонцы, немцы, чехи, валахи. По сведениям турецкой хроники Нешри в нем находились чехи, поляки, валахи, секелы. Другие турецкие источники сводят большинство войска к спорам, венгерским чехам, полякам и немцам. См. Thûry, *Török történetirók*, I, 23, 62; *Fontes rer. Austr.* II, 67, 73, 77; L. Elekes, *Hunyadi*, 356. Chalkokondylas, бон. изд., 356, сообщает, что Гуняди отправился в поход с 2 000 повозок, при чем на каждой из них находились два легко вооруженных пеших бойца и одна пушка. См. также Teleki, *Hunyadiak kora* II, 79; Костић, Гласник Скопског научног друштва I (1925) 79—91.

<sup>21</sup> В 1448 году Гуняди требовал у города Братиславы, чтобы местные мещане поставили для его войска хорошо вооруженные повозки и мортиры. См. *Hadtört. Közl.* 1911, 570; Thalloczy-Aldáry, *Magyarország és Szerbia közti összeköttetések okleveltára*, 377—378.

<sup>22</sup> Chalkokondylas: бонский корпус, 356, 358, 369; Thury, *Török történetirók* I, 23, 146, 149, 151; Teleki, *Hunyadiak kora* II, 79. *Hadtört. Közl.* (1911) 570, (1912) 345, (1913) 571—578; Thalloczy-Aldáry, *A Magyarország és Szerbia közötti összeköttetések okleveltára*, M. N. H I, 33, 377—378; N. Jorga, *Du nouveau sur la campagne turque de Jean Hunyadi en 1448*. *Revue hist. Sud-est europ.* (1926) 13. ad; Urbánek, *Vladislav Varnenčik*, 33, примеч. 28; J. Macûrek, *Husitství*, 86.

Пехота, запершись на гуситском обозе, напрасно в течение трех дней отбивалась от врага до последней капли крови. В конце концов спаслась только конница, обладающая способностью быстрого передвижения, и вместе с ней и Гуняди, переживающий вторую свою неудачу в ряду своих боев с турками.

Несмотря на то, что сражение на Косовом поле закончилось поражением христианского войска, оно, конечно, оказалось небесполезным, так как в боях погибло и ядро турецких войск, что сказалось уже тем, что победители не решились преследовать бегущую венгерскую конницу, а довольствовались успехом, достигнутым на сербском поле битвы. Движению турок, впрочем, мешала также и деятельность восставших под руководством Скандербега албанцев.

Таким образом, 40-ые годы XV-го века кончились для Венгрии и Средней Европы без дальнейших бедствий. Венгрия отказывалась в течение ряда лет — при безразличном отношении к турецкой проблеме со стороны остальных христианских стран — от дальнейших попыток организовать поход против турок. Это имело роковые последствия для истории Европы. Положение турок на балканском полуострове укреплялось все больше, и османская власть получила возможность приготовиться к большому удару — к захвату старинной столицы византийской империи — Константинополя.

### III.

#### *Средняя Европа во время падения Константинополя*

Взятие Константинополя связано с именем султана Магомета II, пришедшего к власти после своего отца Мурада II в январе 1451 года. Он вскоре решил подчинить себе последние остатки византийского государства и, в частности, его центр — Константинополь, независимость которого нарушала связь турков между Азией и Европой.

Развернувшаяся борьба продолжалась недолго. Древний город Константина Великого был взят турками после непродолжительной осады 29-го мая 1453 года, вследствие чего весь босфорский пролив попал в руки турок.

Это событие имело важное значение. Турки овладели ключом к Черному морю и важным связующим звеном между своими малоазиатскими и европейскими владениями. Наследником восточно-римских императоров, из которых последний (Константин) пал геройской смертью в бою, защищая наследство своего великого предшественника и основателя Константинополя — Константина Великого, стал мусульманский султан, при чем Европа и пальцем не двинула, чтобы его спасти. Христианский лагерь скорее помогал турецкому султану. В турецком войске, осаждавшем Константинополь, находился вспомогательный отряд сербского

деспота, руководимый воеводой Якшой, и группа сербских горняков из шахт у Ново Брдо, оказывавших туркам весьма важную помощь при осаде Константинополя тем, что помогали уничтожать минами знаменитые укрепленные стены Константинополя.<sup>23</sup>

Северо-западная часть балканского полуострова, которая до тех пор сохраняла за собой самостоятельность и для которой падение Константинополя представляло особенно серьезную угрозу, так как она находилась под прямым ударом будущей турецкой экспансии в Европе, была поглощена во время этого события мирового значения взаимными спорами и раздорами. Все внимание сосредоточивалось на происходившую тогда войну города Дубровника с сербским воеводой Степаном, при чем завоевателю Константинополя предоставлялась исключительная возможность сделаться арбитром и извлечь из разногласий поссорившихся лагерей выгоду для себя.<sup>24</sup> Сербскому деспоту пришлось дорого расплатиться за сербскую помощь при осаде Константинополя. Уже в 1454 г. турки варварски опустошили его территорию и угнали десятки тысяч сербов в турецкое рабство.

Европейский Запад принял известие о падении Константинополя без особого волнения. Правда, папская курия обратилась к западным князьям с призывом к вооружению, но призыв не встретился с нужным откликом. В немецких землях заговорили о необходимости нового крестового похода против турок, но разработка планов так и была отложена на более позднее время.<sup>25</sup>

Вследствие того, что под влиянием султана-завоевателя во главе восточной церкви стал противник церковной унии, традиционная пропасть между Византией и Западом, между восточной и западной церквями в дальнейшем продолжала неизбежно углубляться.

Тем не менее, в Европе после некоторого размышления осознавалось все больше значение и последствия константинопольской трагедии. Становилось очевидным, что пока стоял христианский Константинополь, турецкая опасность не представляла непосредственной угрозы. Ныне, когда турки начали ряд военных операций, не опасаясь нападения в тылу, когда они постепенно овладели всеми островами в Эгейском море, очагом античной культуры Афинами и опять приблизились к Дунаю, к Адрии, в Албанию и к южноитальянским берегам, стала очевидной неизбежность их вторжения в Среднюю Европу и на итальянскую территорию. Стала очевидной невозможность поддерживать связь с итальянскими колониями на западном и северном берегах Черного моря и с храбрыми народами Кавказа. Осознавалась опасность, угрожающая важной житнице севернее нижнего течения Дуная — Валахии

<sup>23</sup> K. Jireček, *Gesch. der Serben II*, 198.

<sup>24</sup> Там же.

<sup>25</sup> Fráknói, *Magyarország egyházi és politikai összeköttetései a romai szentszékekkel*, II, 90—92.

и Молдавии, которые в случае экспансии на север могли исключительным способом укрепить материальную базу турецкой мощи.

Взоры Европы обращались к Венгрии, подвергающейся после падения Константинополя не меньшей угрозе турецкой экспансии и обладающей важным пунктом на пути турок в Среднюю Европу — сербским Белградом. Венгрия слыла в Европе защитником Европы и западного христианства; на нее возлагались надежды, что она остановит продвижение мусульман и на этот раз. Здесь жил Янош Гуняди, неоднократно доказавший, какое значение имеет воинское дарование, сочетающееся с личным мужеством и с доблестью преданных воинских частей в боях с врагом, хотя бы и имеющим превосходство сил. Снова обращались к нему взоры Европы.<sup>26</sup> Гуняди казался единственно возможным спасителем. Венгрия и он должны были сыграть главную роль в предстоящей борьбе с турками.

Каким образом реагировала Венгрия и, в частности, Гуняди на современные события? Падение Константинополя и новое продвижение турок на север в ближайшие годы явно встревожили венгерскую общественность.<sup>27</sup> Ясно вырисовывались линии дальнейшего развития. Донесения разведчиков говорили о том, что Могамет II собирается идти войной против Венгрии. Все свидетельствовало о том, что турки намереваются подойти как можно ближе к южной границе Венгрии и ликвидировать сначала плацдармы Венгрии — укрепленный сербский Белград с одной стороны, а с другой сербскую деспотию. Стало очевидным их намерение изолировать Венгрию также и с восточной стороны, со стороны Валахии и Молдавии, где румынское население, оказывающее на протяжении многих десятилетий сопротивление турецкому влиянию, снова стало платить Константинополю дань деньгами и кровью — сначала в Валахии, а затем в 50-х гг. XV-го века (в 1455 г.) и в Молдавии.

Стало также вполне очевидным, что главный удар будущего турецкого напора против Европы будет направлен не на север через румынские области при Дунае и через Приднестровье, а через Венгрию, которой, таким образом, суждено было стать или турецким плацдармом для дальнейшего продвижения в Европу, или же прочным валом Европы против варварства Азии.

Все это заставляло венгерских политических деятелей и, в частности, Гуняди, сохранившего за собой в качестве верховного капитана и управляющего королевскими доходами и после 1452 года, т. е. после прихода к власти в Венгрии короля Ладислава, большое влияние на венгерскую политику, предупредить внезапное нападение со стороны турок, во-время укрепить южную границу и позаботиться о накоплении

<sup>26</sup> L. Elekes, *Hunyadi*, 428 а d.; K. Benda, *A keresztény közösség, A B. magyar tört. intézet Évkönyve*, 1935.

<sup>27</sup> L. Elekes, *Hunyadi*, 1 с.

достаточных военных сил. Гуняди, по своему обыкновению, даже дерзнул пойти в превентивное контрнаступление. Летом и осенью 1454 г. он проник с быстрым конным отрядом вглубь северной Сербии и Болгарии, в направлении г. Крушевац, Ниш, Пирот и Видин. После длительного времени Гуняди снова двигался вперед по путям, которые ему были хорошо известны со времени прежних доходов против турок.

Гуняди, конечно, снова стал героем дня, к нему опять обращались взоры балканских народов, его имя снова встречалось в южнославянских песнях и опять становилось символом доблести и лозунгом войны против турок.

В такой обстановке приближался момент, когда турки решили осуществить свою давнюю мечту: нападение на Венгрию. Их приготовления не остались незамеченными и не без основания вызывали тревогу в немецких и итальянских землях. Было очевидно, что в случае падения Венгрии и дальнейшие страны станут жертвой турецкого нападения. Усиливалось настроение оказать поддержку Венгрии, но кто ни являлся инициатором нового антитурецкого похода — будь это папская курия, желающая укрепить под лозунгом крестового похода свой авторитет и свое положение, или венецианская республика, преследующая свои собственные торговые интересы в Леванте — их начинание оказалось, в конечном счете, бесполезным. Более успешной оказалась проповедь крестового похода францискана И. Капистрана, посещающего дворцы, города и деревни Средней Европы (чешские земли, Польшу и Венгрию) с целью вовлечения широких масс населения в борьбу с турками. Его слова нашли благоприятную почву особенно среди народных масс. Правящие дворянские круги, в конце концов, опять остались в стороне, равно как и европейские великие державы.

Пассивной осталась и Польша, хотя падение Константинополя и продвижение турок в области при румынском Дунае касались и ее интересов ввиду ее политики по отношению к православному населению в восточной части государства и ввиду того, что в румынской Молдавии, находящейся со второй половины XIV века под польским протекторатом, снова стала взыскиваться Высокой Портой денежная дань (гарач). Польша выступила тогда не особенно энергично в защиту своих суверенных прав в молдавском княжестве и не присоединилась к антитурецкой лиге. Она была, очевидно, озабочена домашними делами, происходившей тогда 13-летней войной с Пруссией и рознью с Москвой по поводу литовских (белорусских и украинских) земель. Польская политика во второй половине XV-го века всецело основывалась на стремление сохранить хорошие сношения с мусульманской сферой.<sup>28</sup>

Итак, вся тяжесть задачи отразить крупнейший турецкий напор на Среднюю Европу (в июле 1456 г. при обороне белградской крепости)

<sup>28</sup> См. работы, относящиеся к польско-турецкой проблеме, указанные в прим. 2.



ложились на Венгрию, на Гуняди и на народное войско, состоявшее из представителей народных масс нескольких среднеевропейских народностей (венгерцев, чехов, немцев) и воодушевляемое на самоотверженную защиту против турок великим проповедником И. Капистраном. В общем плохо вооруженные, но воодушевляемые сильной волей и любовью к свободе и родине народные массы, одержали под самоуверенным руководством Я. Гуняди 27-го июля 1456 г. беспрецедентную в истории христианских походов победу над турками. Турецкое войско, задачей которого являлось по намеченным планам взятие под руководством завоевателя Константинополя дунайского Белграда, открывающего доступ в венгерскую низменность, а затем в течение нескольких недель завоевание всей Венгрии, потерпело катастрофальное поражение. Лучшие его силы были уничтожены. Остающиеся части не были в состоянии продолжать бой и отступили вместе с раненым султаном на юг.

Венгрия спаслась и спасла одновременно и Европу от грозивших ей тяжелых страданий. Был отдален на полвека момент, когда туркам, наконец, удалось водрузить турецкий флаг над областями при среднем течении Дуная.

Таким образом, падение Константинополя в 1453 году было отомщено три года спустя в боях около белградской крепости — не с помощью западноевропейских держав или правящих кругов современного европейского общества, а благодаря усилиям вооруженных народных масс среднеевропейских народов, которые уже до этого неоднократно участвовали в знаменитых походах на Косово поле, к балканским горам и к Черному морю, удивляя всегда своей храбростью, боевой техникой, свободолобием и ненавистью к чужеземным агрессорам. Выдающуюся роль в этих боях сыграли чешские воинские части и их гуситская военная тактика, их укрепленный обоз и оружие. Не было, собственно, в 40—50-х гг. ни одного места военных действий в Средней и Юго-восточной Европе, где бы они не появились и не приняли деятельного участия.

Через них и чешские земли способствовали проведению великой цели, осуществление которой должно было стать первой обязанностью Европы в XV-ом в.: вытеснение турок из Европы в Азию, откуда они нахлынули в Европу на беду для Европы и ее цивилизации.

Осуществление этой цели оказалось вполне возможным после белградского поражения турок в 1456 году. Однако, командующий народным войском под Белградом напрасно обращался к Европе с призывом объединиться вместе с ним для большого похода против турок. Его призыв не нашел отклика у западноевропейских держав и у правящих кругов западноевропейского общества. Таким образом, неожиданная смерть Яноша Гуняди, заразившегося мором (11-го августа 1456 года), обозначала и крушение планов нового похода против турок. Исключи-

тельно благоприятная историческая возможность осуществления принципиального перелома в Юго-восточной Европе осталась неиспользованной.

Борьба с османами ограничивалась в дальнейшем только боями тех стран Юго-восточной и Средней Европы, которые подвергались непосредственной угрозе турецкой агрессии. Создание того, что покорение или ослабление среднеевропейских государств, выдвинутых на юго-восток, сопряжено с угрозой и для европейского Запада, было чуждо Западной Европе или, по крайней мере, являлось мало распространенным.

Между тем как Западная Европа XV-го века, раздираемая внутренними призисами и преследующая свои эгоцентрические цели, не нашла в себе достаточно сил, чтобы принять деятельное участие в борьбе с турками и способствовать решению турецкой проблемы, русская сфера, постепенно объединяясь вокруг нового центра Москвы, стала выполнять новую функцию.<sup>29</sup> Русская политика XV-го века все больше руководствовалась лозунгом решительной борьбы с турко-татарской сферой. Значение этой деятельности для развития европейской истории, для спасения европейской культуры и для малых среднеевропейских народов в их борьбе с турками во время безразличного отношения европейского Запада к турецкой опасности является вполне очевидным.

---

<sup>29</sup> К. В. Базилевич, *Внешняя политика русского централизованного государства*. Вторая половина XV-го века. Москва, 1952 г.

# L'EMPIRE BYZANTIN ET LES TCHÈQUES AVANT LA CHUTE DE CONSTANTINOPLE\*

*L'Union Florentine et les Tchèques.*

## 1

A la fin de l'année 1451 et au début de l'année 1452, au moment où la chute de Constantinople était imminente, le messager hussite négociait une Union avec l'Eglise grecque. Une lettre envoyée en Bohême par l'Eglise Constantinopolitaine et datée du 18 Janvier 1452, avait été conservée dans les archives de l'Université Charles IV et elle y resta longtemps ignorée de tous. Toutefois, grâce à l'influence de l'humanisme, elle fut enfin soumise au public. Ceci fut dû à l'influence de Gaspard de Nidbruck, conseiller de l'empereur Maximilien II, qui attira sur cette lettre l'attention de Flacius Illyricus. Illyricus la publia en grec avec une traduction en latin (1562).<sup>1</sup> Elle fut de nouveau publiée en 1602 par Freher,<sup>2</sup> puis par Palacký<sup>3</sup> et par Gilferding.<sup>4</sup> Pendant trois siècles, ce fut le seul document connu au sujet de ces relations. Mais en 1884, un professeur russe, I. Pal'mov, découvrit dans une édition du patriarche Dosithée de Jérusalem et datant de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle,<sup>5</sup> encore un fragment de la confession

\* L' auteur a travaillé ce sujet, pour la première fois, dans une étude tchèque qui, à cause de la langue, a échappé tout à fait à l'attention des byzantinologues. V. note 63.

<sup>1</sup> *Catalogus testium veritatis*, Arg., 1562, 495—498; Francof., 1666, 728—732. — *Recte hic quoque, suoque loco inseritur epistola Constantinopolitanae Ecclesiae ad Praegensem, eo tempore scripta, quam mihi optimus vir dominus D. Gasparus Nidbruc communicavit.* — L'original que, pendant des siècles, l'on considérait comme perdu, se trouve actuellement dans les Archives du Musée National à Prague. Il y est parvenu par une voie fort curieuse. En 1907, un revendeur l'offrit au directeur des Archives, M. Šulc. On découvrit que le document provenait de la bibliothèque de la famille Lobkowicz où il était entré d'une façon entièrement ignorée. Georges de Lobkowicz, alors maréchal du pays de Bohême, n'ayant guère réclamé le document celui-ci resta en possession des Archives. Selon M. A. Salač, qui prépare la publication de tous les documents relatifs aux négociations mentionnées, l'original grec et la traduction latine, font partie d'un seul document, les signatures des hiérarches, toutes en grec, étant placées au-dessous des deux versions [Cf. *Listy Filologické* I (1953) 237].

<sup>2</sup> M. Freher, *Rerum Bohemicarum scriptores aliquot antiqui*. Hanoviae, 1602.

<sup>3</sup> F. Palacký, *Dějiny národu českého v Čechách a v Moravě*. Praha, 1848, IV, I, 259, ann. 244.

<sup>4</sup> A. Гильфердинг, *Гус. Его отношение к православной церкви*. Спб., 1871; 2<sup>e</sup> éd. 1893, 44—53.

<sup>5</sup> Τόμος Ἀγάπης κατὰ λατίνων συλλεγείς καὶ τυπωθεὶς παρὰ Δωσιθέου πατριάρχου Ἱεροσολύμων, ἐν Γιασίφ, 1698 (σελ. 320—332).

de foi du messager hussite professée à Constantinople, et de celle de l'Eglise grecque qu'il avait apportée de Constantinople à Prague.<sup>6</sup>

La grandeur de la conception d'une Union de l'Eglise hussite avec l'Eglise grecque ne peut se comparer qu'au programme politique qu'avait conçu jadis le prince Rostislav à l'époque de la Grande Moravie. Au IX<sup>e</sup> siècle, une double coalition apparut à l'horizon politique de l'Europe Centrale, la première, Moravo-Byzantine, et la seconde, Bulgaro-Franque; deux Etats slaves essayèrent de se dégager de l'influence de leurs puissants voisins, l'Empire franc d'Orient et l'Empire byzantin, de même que de leur influence culturelle. L'acceptation de la foi chrétienne de Constantinople, qui à cette époque-là était la culture elle-même, était le prix de l'alliance tchéco-byzantine. Pourtant, l'analogie entre ces deux initiatives, l'une du IX<sup>e</sup> l'autre du XV<sup>e</sup> siècle, n'est que relative. L'acte de Rostislav fut celui d'un souverain, prince de la Grande Moravie; au XV<sup>e</sup> siècle, le messager hussite, envoyé à Constantinople, n'y agit pas officiellement. Mais c'était l'archevêque Rokycana, lui-même, chef des utraquistes, qui en était informé étant, peut-être, initiateur de cette action. Les savants qui traitèrent de ces événements et, en particulier, les anciens historiens russes s'efforcèrent de démontrer que les Hussites visaient à une Union avec l'Eglise orthodoxe, et ce qui les intéressa le plus fut la question que précisa F. Palacký le premier: quand et qui introduit le premier, dans les têtes tchèques, l'idée audacieuse d'une telle union?<sup>7</sup>

L'intérêt que les Tchèques portaient à l'Eglise et à l'Empire grec était dû à la tradition toujours vive de Cyrille et Méthode.<sup>8</sup> Au XV<sup>e</sup> siècle, celle-ci se fit fortement sentir lors du concile de Constance, où Jérôme de Prague se fit son porte-parole expressif et relata comment fut fondé le royaume de Bohême, ce qui entraîna l'inimitié ou la haine (*invidia*) des Allemands et des Grecs, parce que « les Tchèques (c'est-à-dire, évidemment, la chrétienté tchèque) étaient des descendants des Grecs » (*Bohemi descendissent a Graecis*).<sup>9</sup> Le schisme de Photius et, plus tard, celui de Céru-laire qui amenèrent une scission définitive entre l'Eglise d'Orient et celle d'Occident, ne pouvait guère ne pas influencer l'opinion des Tchèques sur la question religieuse. Jean Hus déclara, en 1404, au début de la lutte qu'il

<sup>6</sup> Les deux documents, Ἀπὸ τοῦ λιβέλλου τῆς πίστεως et Ἐκθεσις, chez И. Пальмов, *К вопросу о сношениях чехов-гуситов с восточною церковью в половине XV века*. СПб., 1889, 42—85; Гильфердинг, *op. cit.*, 78—115. Cf. ci-dessous, p. 210 sq.

<sup>7</sup> Palacký, *op. cit.*, 227.

<sup>8</sup> Cf. M. Paulová, *L'idée Cyrillo-Méthodienne dans la politique de Charles IV et la fondation du monastère Slave de Prague*. Byzantinoslavica XI (1950) 174.

<sup>9</sup> *Et descendendo ad speciem, dixit (Hieronymus) quod per neminem condemnaretur, nisi per suos de Bohemia et Teutonicos, qui odio ipsum haberent. Et allegando causam odii dixit, incipiendo, qualiter regnum Bohemiae fuisset constructum, et Bohemi descendissent a Graecis. Et quomodo fuisset invidia inter Graecos et Teutonicos...* Н. Hardt, *Magnum oecum. Concilium Constantiense*. Helmstadt, 1695, IV, 757. Cf. Гильфердинг, *op. cit.*, (СПб., 1893) 23, ann. I.

engagea pour amener la réforme, que les Grecs étaient schismatiques, condamnés à la damnation éternelle.<sup>10</sup> Mais plus la réforme hussite prenait de l'extension de même que les querelles avec la curie de Rome, plus aussi changea l'opinion sur la communauté orthodoxe, conséquence inévitable du schisme qui s'était opéré dans l'Eglise primitive. Dans un grave conflit avec le pape, Jean Hus, en tant que réformateur, en appelle plus tard aux Grecs et à leur Eglise qui ne reconnaît pas la primauté du pape et par là-même son origine divine.<sup>11</sup> L'opinion défavorable que les Tchèques avaient des Grecs schismatiques fut changée en Bohême en grande partie par Viklif qui sympathisait avec l'Eglise grecque. Ce fut principalement Jakoubek de Stríbro qui suivit en ceci l'exemple de Viklif.<sup>12</sup> Des passages de divers traités hussites prouvent en plus que les théologiens tchèques commencèrent à reconnaître en l'Eglise byzantine, l'Eglise originaire, celle qui avait enseigné Rome. Il plaisait aussi aux Taborites d'employer le pain levé pendant la communion mais ce fut surtout l'utraquisme qui forma un lien solide entre les deux religions, grecque et hussite.<sup>13</sup> Les catholiques eux-mêmes reconnaissaient cette analogie entre les Grecs et les Hussites, donnant ainsi involontairement naissance en Bohême à l'idée d'établir une Union avec l'Eglise byzantine. Ce fut ainsi qu'Enée Sylvius reprocha aux Taborites d'avoir copié le calice des Grecs.<sup>14</sup> Toutefois, au XV<sup>e</sup> siècle, des nouvelles parvinrent en Bohême de vastes actions politico-religieuses et enfin, de l'union de Florence même.

Vers la fin du concile de Constance, une députation du prince de Lithuanie, Vitold, arriva à Constance. Elle se composait des évêques orthodoxes des pays lithuano-russes, et à sa tête se trouvait le célèbre métropolite de Kiev, Grégoire Camblac.<sup>15</sup> Vitold et le roi de Pologne, Jagellon, souhaitaient former une vaste et puissante Lithuanie aux dépens des pays

<sup>10</sup> Dans le commentaire *in canonicas* (1404): *Greci sunt extra ecclesiam Romanam, extra quam nemo salvatur, quia non recipiunt papam cum cardinalibus*. *Opuscula*, II, 113. — F. Bartoš, *Německého Husity Petra Turnova spis o řádech a zvycích církve východní*. *Věstník Král. české Společnosti Nauk* 1915 (Praha, 1916) 1—25. Tirage à part 1915, p. 2, ann. 5.

<sup>11</sup> Dans la *Responsio ad scripta Mag. Stanislai* (1413): *Nam ante humanam constitutionem dotati papae et cardinalium Christi fideles non habebant recurrere ad papam et cardinales. Et nec nunc fideles per universum orbem sparsos artat Christus sponus recurrere ad illos, sicut nec recurrunt Judi et Greci, de quibus absit credere, quod singuli sint damnandi*. *Hist. et Monum. Mag. Ioannis Hus*, I<sup>2</sup>. Francof., 1715, 285. Cf. Гильфердинг, *op. cit.*, 15.

<sup>12</sup> Bartoš, *op. cit.*, 1—3.

<sup>13</sup> Les passages relatifs aux Grecs dans les traités des Hussites ont été recueillis par Bartoš, *op. cit.*, 9 sq.; Гильфердинг, *op. cit.*, 13, 15, 17—19, 23; Пальмов, *Вопрос о чаше в гуситском движении*. Спб., 1881, 149 sq.

<sup>14</sup> Raynaldus, *Annales Ecclesiastici*, an. 1451, c. 13, 386; Aeneae Sylvi *Opera omnia*, ed. Basil., 674.

<sup>15</sup> А. И. Яцимирский, *Григорий Цамблак*. Спб., 1904, 188 sq.; K. J. Hefele, *Konziliengeschichte*, VII, 342; Hardt, *op. cit.*, 1511.

d'Orient. Ceci n'était guère réalisable sans les principautés de Pskov et de Novgorod. Mais là les intérêts lithuaniens se heurtèrent toutefois aux revendications de puissants ordres de Croisés et à celles de Moscou. Vitold pensa alors à liquider la concurrence que lui faisaient les Ordres et à obtenir l'aide contre Moscou par l'Union avec l'Eglise catholique. De l'autre côté, l'empereur byzantin, Manuel II Paléologue ne cessa jamais de mettre tout son espoir en l'Occident, ni après la bataille d'Angora ni après le désapointement qu'avait été pour lui son voyage de trois ans en Europe Occidentale. C'est ainsi que prit naissance au concile de Constance l'idée d'une Union à l'Eglise grecque.<sup>16</sup> De nombreuses informations parvinrent à Prague du concile de Constance. Elles concernaient les deux plans: celui de l'Union de Rome avec l'Eglise chrétienne de Constantinople et celui de l'Union de Rome avec celle de Kiev.<sup>17</sup> L'Union Florentine même éveilla de plus un grand intérêt en Bohême, en particulier, parce que la communion sous les deux espèces ne constituait plus un obstacle pour mettre fin au schisme et était garantie aux Grecs. Encore en 1447, les membres de la délégation tchèque protestaient à Rome, auprès du pape Nicolas V, lors de la dispute au sujet du calice et de la confirmation de Rokycana, déclarant: « En acceptant pourtant le calice vous avez accepté aussi les Grecs. »<sup>18</sup>

En 1420 environ, les théologiens hussites obtinrent soudainement des instructions détaillées au sujet des rites de l'Eglise grecque, dans un traité du Hussite allemand, Pierre Turnov, qui, en Grèce, avait étudié personnellement les mœurs et les ordres grecs.<sup>19</sup> Et au concile de Bâle, nous pouvons constater que ce sont déjà les Tchèques qui réclament la présence, bien que vainement, des Grecs.<sup>20</sup>

En 1430 environ, l'influence mutuelle d'un triple complexe d'événements d'une importance mondiale commença à se faire sentir. Dans l'histoire de l'Europe ce furent: la révolution hussite, l'Union avec les Grecs et les Eglises d'Orient et le mouvement provoqué par la théorie des conciles. On peut constater entre eux d'intéressantes connexions.

L'Eglise romaine fut alors forcée de capituler de deux côtés à la fois et pour ainsi dire au même moment. Le postulat du mouvement de réforme hussite concerne surtout les disputes libres et il en fut de même dans tous les essais de conclusion d'une Union ecclésiastique. A Constance, Jean Hus avait déjà refusé de se soumettre à « l'autorité » du concile demandant à être convaincu de la vérité et du fait qu'il enseignait faussement. Mais

<sup>16</sup> A. Pichler, *Geschichte der kirchlichen Trennung zwischen dem Orient und Occident*, I. München, 1864, 383; Яцимирский, op. cit., 193; W. Norden, *Das Papsttum und Byzanz*. Berlin, 1903.

<sup>17</sup> F. Palacký, *Documenta Mag. Ioannis Hus*. Pragae, 1869, 538, 623, 677; K. Höfler, *Geschichtsschreiber der husitischen Bewegung in Böhmen*, II. Wien, 1865, 271.

<sup>18</sup> *Archiv Český*, II, 236. Cf. Palacký, *Dějiny*, IV, 1, 146.

<sup>19</sup> Selon Bartoš, op. cit., 4. le traité fut écrit en Bohême, probablement immédiatement après l'an 1415.

<sup>20</sup> Palacký, *Dějiny*, III, 3, 58.

au lieu de la dispute attendue, il se trouva à Constance devant un tribunal: accusé d'hérésie, il y fut jugé et condamné. A partir de ce moment, le postulat de la dispute ne cessa d'intéresser les théologiens hussites. Mais ce ne fut qu'après les défaites des Croisés à Ústí en 1426 et à Tachov en 1427, que le Concile, assemblé à Bâle en 1431, commençait à traiter avec les Tchèques sur cette base [le cardinal Julien Césarini lui-même pénétra en Bohême cette année-là (1431) à la tête d'une immense armée de Croisés qui fut de nouveau entièrement dispersée près de Domažlice; car les Croisés, pris de panique, s'enfuirent dans toutes les directions dès qu'ils entendirent de loin les chants des Hussites et la rumeur causée par leur approche]. Le Concile enfin capitula, en 1432, sous forme d'un traité signé à Cheb et de lettres conciliantes envoyées en Bohême. Le « juge élu à Cheb » (ainsi qu'il fut dénommé) représente le plus grand triomphe des Hussites tchèques. Là, le Concile permit aux Tchèques ce qu'il avait refusé à Jean Hus, c'est-à-dire que le concile de Bâle ne passerait plus de jugements, mais que l'on discuterait afin de savoir qui avait raison, et que le jugement serait confié à « l'Écriture Sainte et à la pratique de l'Eglise primitive de même qu'au concile et aux docteurs qui les observent ». <sup>21</sup> Le concile écarta la menace du schisme hussite par les compactats et régla ainsi la question tchèque. Presqu'en même temps, le pape et, par là-même, toute l'Eglise romaine, capitula au sujet de la dispute aussi envers les Grecs.

Au cours des siècles, le problème de l'Union des Eglises d'Orient et d'Occident avait subi quatre phases essentielles. Au XI<sup>e</sup> siècle, l'empereur Michel VIII Doucas et les Comnènes renouèrent des relations avec Rome. Ils espéraient obtenir, au moyen de l'Union, une aide militaire contre les Seldjoukides. A l'époque de l'Empire de Nicée, après la conquête de Constantinople par les Latins (1204), l'empereur Jean Vatatzès offrit l'Union contre la délivrance de la ville. Le premier Paléologue, Michel VIII, conclut, en 1274, l'Union de Lyon dans le but de se maintenir dans Constantinople vaincue, et d'éviter au prix de l'Union une offensive de la part de l'Occident qui tenait à ses revendications. Aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, le problème de l'Union se présenta dans sa dernière phase, toutefois, au même stade que celui où il prit naissance. De même que jadis contre les Seldjoukides, les empereurs byzantins réclamaient l'aide chrétienne occidentale contre de nouveaux envahisseurs orientaux: les Turcs ottomans. De la part des empereurs byzantins à qui revint toujours l'initiative dans tous les essais de l'Union des Eglises, ce ne fut jamais qu'un acte politique. De la part de l'Eglise byzantine, la lutte fut menée dès le début et dans tous les essais de réconciliation entre l'Eglise d'Orient et celle d'Occident, entre les évêques romains et le clergé orthodoxe, non seulement pour les statuts de l'Union (articles litigieux dogmatiques et reconnaissance de la primauté du pape) mais aussi pour assurer *de quelle manière* s'effectuerait cette Union. Dans ce dernier cas s'affrontaient des principes incompatibles.

<sup>21</sup> R. Urbánek, *Věk Poděbradský*, I. Praha, 1915, 91. *České dějiny* (ed. J. Laichter) III, 1.

Lorsque le pape Grégoire VII, à l'instigation de Michel VIII Doucas, étudia pour la première fois les plans de l'Union, il établit un programme qui était décisif, dès ce temps-là, pour toutes les prétentions de la curie romaine. Au cas d'une aide contre les Seldjoukides, l'Eglise d'Orient compenserait les avantages politiques par une complète soumission au pape. Grégoire VII, toutefois, n'avait guère eu l'intention de se contenter du reconnaissance de sa primauté. Il exigea que l'Eglise grecque acceptât — à cause de l'autorité de l'apôtre Pierre — les dogmes latins et, en particulier, l'article litigieux « filioque ». <sup>22</sup> Les différends dogmatiques devaient être réglés par l'autorité du pape. A partir de ce moment, la curie romaine exigea toujours et avec conséquence, les mêmes concessions : l'Union sous forme d'une simple acceptation des dogmes romains et l'abjuration de la primauté du pape par l'empereur, le clergé et le peuple. <sup>23</sup>

Le programme de l'Eglise d'Orient fut proclamé immédiatement après, dans une lettre de l'empereur Alexis Comnène. <sup>24</sup> Dans son désir d'éliminer les articles litigieux, la hiérarchie grecque réclamait la convocation d'un concile œcuménique ; et que là, en présence des Latins et des Grecs, une décision fût prise au moyen de disputations. L'Eglise ne voulut pas se soumettre, elle voulait qu'une décision fût prise sur une base de droits égaux aux deux Eglises. Les deux enseignements devaient être soumis à la disputation et les contestations réglées par une décision commune d'après les premiers synodes œcuméniques.

Le caractère politique des essais de l'Union fut naturellement la cause de ce que les empereurs, aussi longtemps qu'ils se trouvèrent assez puissants, négligèrent trop les postulats et les points de vue de leur hiérarchie. Le principe conciliaire fut pourtant exigé par les empereurs par égard envers leur clergé. Rencontrant à Rome une invincible opposition, ils lui cédèrent cependant trop facilement, brisant par la violence la résistance de la hiérarchie et la forçant à une soumission au pape. Ainsi furent traités les essais de réconciliation entre les deux Eglises, durant les XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. Il en fut de même pour la célèbre Union de Lyon en 1274, qui n'était de même rien d'autre qu'une simple soumission de l'Eglise byzantine à Rome.

Mais les successeurs de Michel VIII Paléologue ne se sentaient déjà plus assez puissants pour tenter ce que, lui-même, aurait pu faire. Dans les négociations contre les deux Eglises pour ainsi dire ininterrompues, celles de l'Union de Lyon marquent un intervalle de plus d'un demi-siècle et lorsqu'au XIV<sup>e</sup> siècle, les empereurs les renouvelèrent de nouveau, le principe des conciles leur parut absolument impératif. L'Union n'intéressait les empereurs qu' à un seul point de vue : le point de vue politique. Mais pour

<sup>22</sup> Norden, op. cit., 39.

<sup>23</sup> Ibid., 94, 95, 450.

<sup>24</sup> Ibid., 48.

<sup>25</sup> Ibid., 450 sq.



renouveler leurs violents essais comme jadis, ils n'étaient plus assez puissants. D'un côté, dû à l'affaiblissement considérable des forces de l'Etat, causé, au XIV<sup>e</sup> siècle, par des conditions défavorables à l'intérieur comme à l'extérieur: l'offensive turque et la guerre civile. De l'autre côté surtout parce que la résistance à l'Union s'accrut dans les milieux grecs à un tel point et la situation s'aggrava tellement qu'il devint impossible de penser à une nouvelle soumission de l'Eglise grecque.

Quant à la convocation d'un concile, tous les Paléologues des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles acceptèrent donc le point de vue de leur hiérarchie. Au cas où le pape donnerait son consentement, il n'était plus possible ni aux anti-unionistes extrêmes de Constantinople de s'opposer à un nouveau projet de l'Union car tous les hiérarques grecs proclamaient toujours publiquement leur vif désir d'un accord avec Rome. Seuls les papes, affirmaient-ils, peuvent être considérés comme responsables de la durée du schisme par leur refus de convoquer le concile.<sup>26</sup> Ce fut Andronic le Jeune qui inaugura cette nouvelle ère en renouvelant, en 1339, après l'intervalle déjà mentionné, de nouvelles relations avec la curie. Les expériences acquises grâce à l'Union de Lyon et surtout les débats violents qu'elle provoqua, se terminant par le rejet de l'Union, devaient lui être d'un secours dans ses efforts pour obtenir du pape son assentiment. On peut s'en rendre compte dans le magnifique discours prononcé par le confident de l'empereur, Barlaam, lorsqu'il essaya de convaincre le pape Benoît XII que toute opposition serait absolument impossible si l'Union était proclamée au concile. « Car, au fond de leur cœur, les Grecs étaient convaincus que tout ce qui était décidé au Concile œcuménique était juste et saint. » C'est pourquoi la convocation d'un concile « était le seul moyen d'obtenir l'Union ».<sup>27</sup> Pour la même raison, les empereurs Jean Cantacuzène,<sup>28</sup> Manuel Paléologue<sup>29</sup> et Jean

<sup>26</sup> Ainsi Nil Cabasilas lui-même, un des premiers représentants de l'opposition grecque à l'Union, démontre dans son ouvrage intitulé: Περὶ τῆς τῶν Ἐκκλησιῶν διαστάσεως, que la cause du schisme n'est à chercher ni dans le caractère sublime des dogmes dépassant l'intelligence humaine ni dans le manque de clarté régnant dans les Ecritures, ni, enfin, dans l'aversion des Grecs à l'égard de la primauté papale, mais uniquement: Τὸ μὴ κοινῇ τῆς οἰκουμένης συνόδῳ κυρωθῆναι τὸ ζητούμενον, τὸ μὴ προβῆναι τὴν λύσιν κατὰ τὰ παλαιὰ τῶν Πατέρων ἐν τοιοῦτοις ἔθῃ; ἀλλὰ τοὺς μὲν Ῥωμαίους διδασκάλους τοῦ ζητουμένου ἐθέλειν καθέζεσθαι, τοὺς δὲ ἄλλους ἐν μαθητῶν μοίρᾳ ὑπακούοντας ἔχειν. Migne, PG., 149, p. 685.

<sup>27</sup> *opinionem receperunt omnes (Graeci) ad animas suas, quia quod sit determinatum a generali concilio rectum et sanum est.* Si le problème est résolu par le concile, nemo erit, qui contradicat. Migne, PG, 151, p. 1333. — *Postea quotquot interfuerint, isti concilio exhibunt ad communem populum ea dicent: Viri, fratres, sanctum et generale concilium determinavit haec et haec, debetis ergo recipere ea. Et omnes ea sine dubio recipient. — Iste, sanctissime pater, solus modus est, sicut videtur mihi, per quem unio ecclesiae fieri potest.* Ibid., p. 1334.

<sup>28</sup> Cantacuzène au pape: οὐδὲ αὐτὸς οἶμαι πεισθῆσεσθαι ποτε πρὶν οἰκουμενικῇ σύνοδον ἀθροισθεῖσαν τὸ δοκοῦν ἀσφαλὲς ἀποφῆνασθαι περὶ τὴν πίστιν. — J. Cantacuzène, Ἱστορίων, IV, 9. Corpus Script. Hist. Byz., éd. Bonn, III, 59.

VIII,<sup>30</sup> successeurs d'Andronic réclamèrent avec instance la convocation du concile.

Mais sur cette base la cause de l'Union attint, au XIV<sup>e</sup> siècle, un stade de complète inertie. Il semblait presque paradoxal de demander aux évêques romains de céder sur la question fondamentale du concile, à une époque où les incessantes offensives turques rendaient l'Union des Eglises directement impérative, pour assurer l'avenir des Grecs. Les papes, en cette occasion, ne manifestèrent non plus la moindre bienveillance, usant de moins en moins d'égards dans leurs revendications envers l'Eglise byzantine. Toutefois, aucun d'eux n'exigea une soumission aussi complète, ni ne la traita avec une telle arrogance, ni n'usa d'une telle précision dans leurs revendications que ne le fit, en 1370, le pape Urbain V.<sup>31</sup> Tous les essais de l'Union n'aboutirent ainsi qu'à un échec final, tandis que, par sa politique, l'Empire byzantin courait à sa ruine. Sous le règne de Jean VIII, moins de cent ans après la formation à Gallipoli de la première enclave turque en Europe, il ne restait de l'Empire grec que des ruines: Constantinople et ses proches environs, le despotat de la mer Noire, séparé du reste de l'Empire, aux environs de Mesembria et d'Anchiale et la Morée. Soudainement, sans que rien eût pu le faire prévoir et au moment le plus critique de l'histoire de la lutte séculaire concernant la convocation du concile, le pape Eugène IV donna son consentement.

Il est très intéressant de constater que presque au même moment où il fut promis aux Tchèques à Cheb que leur foi serait le sujet d'une disputation au concile de Bâle, Christophe Garatoni, le légat du pape quitta

<sup>29</sup> Quant à l'opinion du pape disant *quod volumus unionem simpliciter cum Romana ecclesia ... affirmamus ... neque omnino unquam ipsum in mente dicere habuimus*. Les légats grecs avaient reçu l'ordre de faire tout leur possible pour amener la convocation du concile (*fieri concilium universale secundum ordinem et consuetudinem sanctorum septem universalium conciliorum*). Lettre de Jean VIII au pape Martin au nom de l'empereur Manuel du 14. XI. 1422. Nicolao Coleti, *Sacrosancta concilia ad Regiam editionem exacta*. Venetiis, 1732; Tom XVII, 106. Cf. S. Syropulos, *Vera historia unionis non verae inter Graecos et Latinos sive Concilii Florentini exactissima narratio*. Ed. Rob. Creighton. Hagae, 1660. S. II, c. VIII, 6; J. Zhishman, *Die Unionsverhandlungen zwischen der orientalischen und Römischen Kirche*. Wien, 1858, 12. A propos des négociations interrompues rien qu'à cause de ce postulat v. Rayn., an. 1422, c. XVI.

<sup>30</sup> Coleti, op. cit., XVII, 306, 309, 310, 338, 784.

<sup>31</sup> *Sed maioris gaudii esset (pour l'Eglise de Rome) ... si vos, ... derelicto invero schismate, cui damnablem et pertinaciter inistimini, ad unam sanctam cathol. et apost. ecclesiam, extra quam non est salus, et ad vicarii Christi et successoris apostolorum principis veram et puram obedientiam rediretis*. Rayn., an. 1370, c. 2. — *Cognoscatis ... pietatem ipsius ... et debitam obedientiam filiali confidentia venientes*. — *Caeterum synodum ... quam multi supervacue postulant, non concessimus ordinari, ne illa, in quibus dissidetis (cum, secundum quod tenet et docet S. R. E., certa fore noscantur, utpote sacrae scripturae testimoniis et sanctorum doctorum Lat. et Graec. eloquiis et sententiis et per fidem apostolicam comprobata) in dubietatis et curiosae disputationis scrupulum educatur*. Rayn., an. 1370, c. 3. Cf. Pichler, op. cit., 378.

l'Italie pour Constantinople, apportant l'autorisation du pape Eugène de *disputer* avec les Grecs, au concile, les questions de la foi, *dans le but de découvrir la vérité, pour que les deux Eglise en désaccord pussent obtenir*, de cette manière *l'Union et la paix tant désirées*.<sup>32</sup> Pour les Grecs et pour les partisans du mouvement tchèque, ce fut l'heure du plus grand triomphe et pour le pape, celle de la défaite la plus complète. Le principe d'après lequel l'enseignement de l'Eglise romaine ne peut être contesté et que la foi chrétienne ne peut être prise en doute ainsi que le proclamait depuis des siècles l'Eglise romaine, venait enfin de s'effondrer. Cet effondrement survenait de deux côtés à la fois. Mais les motifs de cette capitulation étaient très divers. La concession accordée aux Tchèques fut forcée par la lutte armée; quant à celle qui fut faite aux Grecs, on peut l'appeler acte d'adroite diplomatie, qui permettait au pape d'échapper à une catastrophe, plus grande encore, catastrophe enfantée justement à Bâle par le nouvel accroissement — du mouvement des conciles.

Le danger dans lequel se trouvaient les fondations même de l'Eglise, fondations qui reposaient sur l'autocratie du pape et sur laquelle les évêques romains avaient bâti durant des siècles, et qui fut causé au XV<sup>e</sup> siècle par la théorie des conciles, présenta tout à coup la question de l'Union avec les Grecs sous un aspect entièrement nouveau. Cette théorie lui donnait une valeur nouvelle, jamais atteinte auparavant. Norden compare le « conciliarisme » dans le problème grec au « césarisme » du XIII<sup>e</sup> siècle.<sup>33</sup> Rome avait alors triomphé du césarisme au moyen de l'Union de Lyon; de même, la gloire qui devait rejaillir sur le pape par la proclamation de son autorité par l'Eglise grecque, devait lui servir pour miner les forces du conciliarisme. Ce fut le choix entre deux maux qui força le pape Eugène à choisir le moindre. La capitulation de Rome dans la question du concile réclamé par les Grecs, lui permettait d'éviter l'autre, beaucoup plus grave, c'est-à-dire, le « conciliarisme ».

Le triomphe de l'Eglise grecque de 1432 fut donc atteint grâce à l'un des mouvements les plus intéressants de la pensée au Moyen Age. Mais ce mouvement avait encore d'autres conséquences. Dans les années qui suivirent, il fut cause que le destin même du pape se trouva entre les mains de l'Eglise grecque. Les membres du concile de Bâle avaient très bien compris le but de l'Union avec les Grecs, préparée par Eugène IV, et ils organisèrent une scène étrange qui devait étonner le monde entier: l'Occident, lui-même divisé et partisan de l'Union provoqua une lutte à Constantinople dans le but de gagner les Grecs à leur cause, et pour atteindre ce but, des messagers du pape et du concile arrivèrent à Constantinople. Une lutte s'était engagée, lutte secrète et publique menée pour

<sup>32</sup> *per viam disputationis veritate patefacta utraque ecclesia optatum unionis et pacis consequatur effectum*. Mansi, *Nova et amplissima conciliorum collectio*, XXX, 849; Pichler, op. cit., 387. Cf. Coleti, XVII, 789; Syrop., S. II, c. XXII, 18.

<sup>33</sup> Norden, op. cit., 722.

gagner l'empereur au moyen d'or et de promesses, et, finalement, ce fut l'empereur lui-même qui dut intervenir entre les légations afin d'éviter que le sang ne coulât.<sup>34</sup> Pour ainsi dire encore à la veille de la chute de Constantinople, Jean VIII était maître de la situation mondiale. Ce fut ainsi que, grâce à sa tradition et à son passé célèbres, l'Empire romain d'Orient apparut, pour la dernière fois, au premier plan de l'histoire universelle. La défaite du pape était chose accomplie, « si Bâle avait réussi à s'unir aux Grecs dans un XI<sup>e</sup> concile œcuménique ». <sup>35</sup> Mais pour les Grecs, c'eût été un acte trop révolutionnaire et en contradiction directe avec toutes leurs traditions. Pendant des siècles, l'Eglise d'Orient s'était efforcée d'obtenir par le pape la convocation d'un concile où le schisme serait aboli suivant l'exemple des premiers synodes œcuméniques. Mais là les évêques romains étaient toujours présents ou tout au moins représentés. Un concile œcuménique sans pape était inconcevable aux Grecs. Le patriarche refusa absolument de participer au concile si le pape n'y était présent.<sup>36</sup> Jean VIII Paléologue, suivant l'esprit de son époque, vota donc pour le pape Eugène et, par coïncidence, obtint au déclin de l'Empire grec ce que ses prédécesseurs avaient vainement essayé d'obtenir.

C'est ainsi que se réunit, en 1438—39, le concile mémorable de Ferrare-Florence où fut conclue l'Union de Florence qui eut un grand retentissement, même en Bohême, bien que les dignitaires de l'Eglise grecque fussent tous cruellement désappointés. A Lyon, les chefs des deux Eglises s'étaient donné la main; à Florence, ce furent les hiérarques des deux Eglises qui conclurent l'Union. Mais l'Union de Florence fut aussi l'œuvre de l'empereur, forcé par les besoins de l'Empire. Bien que les Grecs ne pussent s'entendre avec les Romains sur le champ théologique, il leur était impossible de reculer, lorsqu'ils se trouvèrent à Florence. L'Union ne fut

<sup>34</sup> Syrop., S. II, c. XXI, 17; S. III, c. XI, XII, XIII; Zhisham, *Die Unionsverhandlungen*. Cf. L. Chalcocondyles, éd. Bonn, I, VI, 287.

<sup>35</sup> Norden, op. cit., 722.

<sup>36</sup> Les entretiens avec Bâle avaient été, au début, mené dans l'espoir de voir le pape joindre la réunion. Aussitôt après avoir pris contact avec l'autre parti, les Grecs exigèrent du pape de ratifier leurs accords: *Item quod praedictis omnibus conclusis et concordatis, ac firmiter roboratis, summus pontifex expressum praebeat assensum per suas petentes bullas*. Coleti, XVII, 309. — Ils demandèrent que le pape vint à Bâle ou qu'il y déléguât son représentant: *ὅτι ἐν χρεῖα ἵνα ἐπιμεληθῇτε ὅπως ἂν ἐλθῇ κάκεινος ἐνθα γενήσεται ἡ σύνοδος, ἢ στάλη τοποτηρητάς*. Syrop. S. II, c. XXXV, 36. — Et en effet, les messagers de Bâle promettaient de s'en charger. Syrop., *ibid.*, 37. — A la demande qui était de savoir ce que les Grecs entendaient sous « synode œcuménique », le concile reçut de la part des messagers byzantins une réponse déplaisante: *quod papa et patriarchae sunt in dicta synodo per se vel procuratores suos*. Coleti, XVII, 319. — L'empereur et le patriarche dans une lettre à Bâle du 26. XI. 1435: *eius praesentia est necessaria*. Coleti, XVII, 739. Cf. *ibid.* 815, 816. — Le patriarche qui avait, dès le début des entretiens au concile de Bâle, gardé une attitude d'opposition, alla jusqu'à faire sa participation au concile dépendre de la présence du pape: *εἶπεν, ὡς εἴτερον ἐπιδημήσει ὁ πάπας ἐν τῇ συνόδῳ, ἐλευσόμεαι καὶ ἐγὼ*. Syrop., S. II, c. XXXVIII, 41. Cf. *ibid.*, c. XXVII, 25. Quant à d'autres témoignages cf. Norden, op. cit., 722, ann. 2.

pas seulement un « rêve de rédemption » pour sauver leur pays menacé, mais aussi une menace pour l'Empire ottoman. Lorsque les Grecs perdirent tout espoir en l'aide occidentale, les Turcs, par contre, cessèrent de craindre une intervention militaire, ce qui signifiait la ruine de l'Empire.<sup>37</sup> Une fois, dans leurs pourparlers avec le pape, les Grecs s'étaient trouvés à sa merci. L'Union de Florence était, de fait, un acte de consultations privées quand, après la clôture sans résultat de la dispute, l'empereur réussit, usant de contrainte et de raisons d'Etat, à forcer les hiérarches à apposer leurs signatures.<sup>38</sup> Sous forme d'un arrêt du concile, ce n'était qu'une nouvelle forme de soumission de l'Eglise byzantine à l'Eglise romaine.

L'Union de Florence fut solennellement proclamée à la cathédrale de Florence le 6 Juillet 1439. Ce furent le cardinal Julien Césarini et ensuite l'archevêque grec Bessarion de Nicée qui lurent, le premier en latin, le second en grec, le texte de la célèbre bulle de l'Union: *L  tentur c  li et exultet terra*.<sup>39</sup> Mais le chef du parti national grec, Marc Eugenikos, métropolite d'Ephèse, ne se laissant pas influencer refusa de signer l'acte de l'Union.<sup>40</sup> L'Union n'était donc pas unanime, et les perspectives de l'avenir furent énoncées avec beaucoup plus de justesse que celles que faisaient entrevoir la bulle de l'Union, par le pape Eugène lui-même. Lorsque celui-ci apprit le refus de Marc d'Ephèse, il proph  tisa, profondément   mu: λοιπὸν ποιήσαμεν οὐδ  ν.<sup>41</sup>

## 2.

L'Union conclue à Florence eut une profonde influence, même sur la situation en Bohême. Le compromis entre l'Eglise romaine et les T  ch  ques fut obtenu à Bâle au moyen de compactats. L'Union de Florence, brisant la force du mouvement conciliariste en Europe,   branla celle des Hussites. Le pape ne se crut pas obligé de tenir les engagements pris à Bâle, les compactats n'ayant pas été inclus dans le dernier compromis avec le concile. C'est ainsi que les Hussites se trouvèrent, dans la 5   décade du XV   siècle, de nouveau forcés de lutter pour les compactats, ce qui indiqua la direction de la politique t  ch  que de cette époque. Le roi Sigismond accorda au Parlement t  ch  que le droit de voter l'archevêque, et ce fut Rokycana qui fut élu, mais son élection ne fut jamais ratifiée par le pape. Les deux revendications t  ch  ques: la confirmation des compactats et l'élection de Rokycana étaient considérées par Rome comme des concessions fondées sur des principes. Si les T  ch  ques devaient obtenir par

<sup>37</sup> Migne, PG, 160, p. 395; Norden, op. cit., 714.

<sup>38</sup> Syrop., S. VIII, c. IV, 221; c. V, 223; c. VI, 226; c. XIV, 238; S. IX, c. VIII, 260; c. IX, 262.

<sup>39</sup> Coleti, XVIII, 522.

<sup>40</sup> Doucas, Corpus Script. Hist. Byz.,   d. Bonn, c. XXXI, 215.

<sup>41</sup> Syrop., S. X, c. IX, 294.

les compactats une position spéciale dans l'Eglise romaine, il s'agissait également d'un principe en ce qui concernait l'élection de Rokycana. Si la curie avait donné son assentiment, elle aurait porté atteinte aux principes des élections canoniques en pratique à l'Occident.<sup>42</sup> Si Rome conservait, dans la question des compactats, longtemps une attitude évasive, due à l'expérience acquise dans le passé, dans le cas de l'élection de Rokycana, elle agit cependant tout à fait ouvertement.

Toutefois la non-ratification de l'élection de l'archevêque fut la cause d'une crise très grave dans le parti utraquiste. On constata qu'il manquait de prêtres dûment ordonnés. Pour se faire ordonner, les Hussites devaient entreprendre de longs et coûteux voyages à l'étranger; mais refusant d'abjurer le calice,<sup>43</sup> ils revenaient souvent sans avoir reçu l'ordination, de sorte que le manque de prêtres ordonnés devint graduellement pour eux une question vitale. Finalement, en 1446, ils recoururent à des avertissements et des menaces énigmatiques qu'ils adressèrent à Rome, déclarant qu'ils s'adresseraient « au pape ou ailleurs »<sup>44</sup> ou bien qu'il se passerait « des choses peu ordinaires » (1447)<sup>45</sup> et que la curie entendrait des choses « étranges » au sujet des Tchèques (1448),<sup>46</sup> si elle ne confirmait pas l'élection de Rokycana et ne permettait pas l'emploi du calice. Un commentaire des contemporains de cette époque sur ces menaces a été conservé. En 1446, les utraquistes, semble-t-il, pensèrent de nouveau à se tourner vers Bâle,<sup>47</sup> puis une année plus tard, en 1447, à ordonner leurs prêtres selon la pratique dans l'Eglise primitive par une simple imposition des mains suivant l'élection de l'Apôtre Mathieu.<sup>48</sup> En Janvier 1450, il fut de nouveau proposé, au synode utraquiste de Prague, d'élire Rokycana « archevêque ordonnant ».<sup>49</sup> Mais se résigner à un clergé ordonné d'après la succession apostolique signifiait se mettre radicalement du côté des

<sup>42</sup> Rayn., an. 1451, c. XI, 385.

<sup>43</sup> R. Urbánek, *Věk Poděbradský*, II. Praha, 1918, 76. *České dějiny* (ed. J. Laichter) III, 2.

<sup>44</sup> Ibid., 83; cf. *Archiv Český*, I, 296.

<sup>45</sup> Urbánek, op. cit., 184; *Archiv Český*, II, 236.

<sup>46</sup> Palacký, *Dějiny*, IV, I, 165.

<sup>47</sup> *Archiv Český*, II, 412: Karvajal dans sa lettre datant du 6 Juillet 1446, adressée au noble Tchèque Kašpar Šlik de Holic: *per hoc intelligitur, quod volunt Basileam ad illos schismaticos*.

<sup>48</sup> L'auteur du rapport sur la légation de Karvajal: *et puto quod hoc volunt intelligere, quod sibi per impositionem manuum sacerdotes ordinabunt*. W. W. Tomek, *Dějepis města Prahy*, VI. Praha, 1885, 145, ann. I. — Urbánek, op. cit., 184, ann. I.

<sup>49</sup> E. Sylvius 9. II. 1450 dans sa lettre à Karvajal: *factus est per hos dies magnum hereticorum in Praga conventus, ubi querimonia non paucis fuerunt, quod neque a Romano pontifice confirmationem sui presulis obtinere possunt, neque a circumvicis episcopis consecrationem presbiterorum consequi, ex quo fit ut sacerdotum nimia inter eos paucitas est, eam ob causam visum est eis, ne, qui modo sunt inter eos presbiteri, Rochecanam consecrare debeant, isque postea quot malit ex sue secte hominibus ad presbiterium promoveat*. *Fontes Rerum Austriacarum*, 67, 101. — Urbánek, op. cit., 541; F. Bartoš, *Z počátků Jednoty bratrské*. Časopis Musea Král. Českého XCV, 4 (1921) 36, ann. 2.

Taborites, ce à quoi ne pouvaient se décider ni Rokycana ni le parti utraquiste. Une autre idée se manifestait contre ce plan: celui de *l'Union avec les Grecs*.

Dans d'autres sources historiques de l'époque, on ne retrouve, hélas, aucune mention au sujet de ces propositions diverses. Par qui et quand fut formulée la pensée d'envoyer un messager à Constantinople? L'on peu seulement dire avec certitude que Rokycana était informé des relations qui se formèrent entre les Grecs et les Hussites, et que peut-être même, elles s'établirent à sa propre instigation.<sup>50</sup> Mais la réalisation de ce projet n'eut lieu qu'après l'échec complet du concile de Lausanne et l'annihilation du mouvement des conciles, lorsque les Tchèques durent se rendre à l'évidence que Rome n'accéderait jamais à leurs désirs. En 1451, un moine fanatique bien connu, Capistran, entreprit dans des sermons passionnés où il condamnait les hérétiques, une attaque violente contre les utraquistes tchèques. Cette attaque provoqua une telle émotion et une telle indignation qu'elle fut — peut-être — la cause directe de la décision de traiter avec l'Eglise byzantine. Dans la bulle du 28 Octobre 1451, le pape, non seulement combla Capistran d'éloges, mais il y déclara directement que les utraquistes étaient des hérétiques.<sup>51</sup>

Le messager tchèque séjourna à Constantinople vers la fin de l'année 1451 et le début de l'année 1452. D'après les chroniques grecques, il s'appelait Constantin Platris, Tzeses-Anglikos (Tchèque-Anglais). Le 23 Février suivant, nous trouvons dans une lettre adressée aux princes allemands à Lauf, par les seigneurs tchèques, la quatrième menace secrète envers Rome, impliquant que « les Tchèques rejetés par Rome se voient forcés de recourir à eux-mêmes pour trouver les moyens propres à assurer leur salut. »<sup>52</sup> Il est incontestable que cette menace faisait partie des

<sup>50</sup> Ce n'est que Matouš Kolín de Chotěřina qui en 1574, dans son traité intitulé *Antiqua et constans confessio fidei ecclesiae Christi* (Bibl. du Musée National sig. 46 F 7) affirma que la décision d'aller à Constantinople fut prise en 1450, alors que *se tinrent à Prague et l'assemblée des Etats et la réunion du clergé*. Il est fort possible que, dès ce moment, on eût discuté déjà les « deux » alternatives (cf. note 49), et qu'on parvint à finir par accepter le plan grec, le moins radical. Urbánek, op. cit., 976. — Sur la participation de Rokycana, cf. Vaněk Valečvský, dans son traité sur le « Pouvoir temporel du clergé » (éd. J. Čelakovský; tirage à part des Zprávy Společnosti Nauk, 1881): *Il s'orienta vers les Grecs, traitant le pape d'Antéchrist*. Urbánek, op. cit., 548. Dans *Historie o těžkých protivenstvích církve české* on lit, à propos du message à Constantinople: *et tous accédèrent au conseil de Rokycana* (éd. de 1844—1849, p. 49). La seconde version (découverte par K. Höfler), de la réponse adressée par les administrateurs du Consistoire de Prague à Constantinople, porte directement le titre de *Revocatio Rokycanae a papa ad Graecos*, 1452, Nov. 14, Cod. Univ. Prag. I, p. 18. K. Höfler, *Geschichtschreiber*... III. Wien, 1866, 176. — Voir Urbánek, op. cit., 548.

<sup>51</sup> *Capistranus Triumphans*. Coloniae, 1740, 349.

<sup>52</sup> *Quid aliud dicere aut rimari possumus, quam quod ab ipsa Romana ecclesia violentia quadam reprimimur cogimurque de opportunis cogitare remediis, ac totaliter providere?* *Capistr. Triumph.*, 382; Tomek, op. cit., VI., 222.

démarches alors en cours contre Rome. Cette lettre est une preuve irréfutable de ce que les Tchèques n'ignoraient rien de la mission d'Anglikos (le consistoire utraquiste le dénomme d'ailleurs plus tard, directement, *legatus noster*)<sup>53</sup> même lorsqu'à Constantinople, il fut seul responsable des pourparlers concernant l'Union. Etant donné l'ignorance des Tchèques utraquistes, quant aux conditions existant à Constantinople, il leur était assez difficile d'inaugurer leurs pourparlers avec les Grecs d'une manière rigoureusement officielle. Une telle façon d'agir aurait signifié une rupture complète et définitive avec Rome. Le voyage d'Anglikos n'avait certainement qu'un seul but; celui de les informer. Il devait recueillir des informations au sujet de la situation de l'Empire, leur faire mieux connaître la foi et les ordres religieux de l'Eglise byzantine et, surtout, se rendre compte de l'attitude des Grecs envers l'Union projetée. Toutefois, Anglikos entra immédiatement en pourparlers au sujet de l'Union, acte pour lequel les utraquistes ne lui avaient pas donné pleins pouvoirs. Abusant ici de sa compétence, il fut naturellement obligé d'agir en son nom. Il semble que Rokycana, en particulier, n'avait nullement projeté d'aller aussi loin en espérant obtenir de l'Eglise orthodoxe seulement l'ordination des prêtres hussites ou peut-être même employer toute cette action comme une arme efficace pour contraindre Rome à céder...

Le messenger de Constantinople et sa tâche personnelle constituent une figure intéressante et un sujet de controverse. Du point de vue de l'histoire de la Bohême, de nombreuses discussions furent menées pendant les dernières années auxquelles participèrent F. M. Bartoš,<sup>54</sup> R. Urbánek<sup>55</sup> et M. Paulová,<sup>56</sup> au sujet de ce messenger dont l'identité fut longtemps et reste encore aujourd'hui une énigme. Ce messenger n'était-il pas le célèbre théologien anglais, pionnier de la réforme en Angleterre, Pierre Payne, surnommé Engliš (l'Anglais), qui, ainsi que personne n'ignore, dut s'enfuir de l'Angleterre, étant partisan de Wiclif, et se réfugier en Allemagne et de là en Bohême hussite où, pour ses talents d'homme d'Etat et de diplomate, il joua un rôle prépondérant dans le mouvement hussite et le destin des pays tchèques.<sup>57</sup> Cette théorie est soutenue, en particulier, par M. Bartoš (elle l'avait été auparavant par K. Höfler)<sup>58</sup> qui apporte à l'appui de sa thèse des documents vraiment graves. Bartoš s'appuie d'abord sur la dénomination du messenger des Hussites qui se trouve, selon lui, dans l'Ekthèse grecque: ὁ Κωνσταντινῆος ἱερεὺς ὑπὸ Ἀγγλίας καὶ μποέμων (« Constantin, prêtre d'An-

<sup>53</sup> Cf. ci-dessous, p. 172, anm. 60.

<sup>54</sup> Op. cit., 6; id., *Z počátků Jednoty*, 30 sq.

<sup>55</sup> Op. cit., II, 542—545.

<sup>56</sup> Op. cit., 9—11.

<sup>57</sup> A. Wood, *Historia et antiquitates Oxonienses*, Oxonii, 1674; J. Baker, *A forgotten Great Englishman*. London, 1894; E. F. Jacob, *The Bohemians at the Council of Basel 1433*, in: Prague essays presented by a groupe of british historians to the Caroline University of Prague on the occasion of its sixhundredth anniversary. Oxford, 1949.

<sup>58</sup> K. Höfler, op. cit., III (1866) 175.



gleterre et de Bohême ») (littéralement, des Tchèques) et plus loin Ἐγὼ Κωνσταντῖνος Πλάτρις καὶ ἄλλοίως Τζέσης Ἀγγλικός.<sup>59</sup> Le nom de Constantin, nous dit Bartoš, est accepté par le messenger lors de son entrée dans l'Eglise grecque, et Platriš, dénaturé sans doute par une faute d'impression de la part des Grecs, signifie probablement Petros ou Payne, de même qu'Anglikos veut dire Engliš, nom bien connu dans l'histoire des Hussites comme étant celui de Pierre Payne. Il interprète Ἐκθεσις, et appelle notre attention sur le fait qu'elle certifie que le messenger grec gagna beaucoup de disciples contre la religion romaine en Bohême, en Hongrie, Allemagne, Multanie et même en Valachie et en Angleterre. Tout ceci ne peut se rapporter qu'à Payne, protecteur des apôtres de Walden, Frédéric Reiser et Jean Valache de Multanie. Payne participa probablement, pendant les années 1430 et 1432, aussi aux débuts de la propagande hussite en Multanie. Toujours d'après M. Bartoš, Payne pouvait seul posséder les titres de *magister et doctor, amicus et coadiutor et legatus noster et fidelis amicus et cooperator noster*, données au messenger par le consistoire tchèque.<sup>60</sup> Payne était certainement, au moins en 1421, membre de ce consistoire. Le nombre de raisons que possède M. Bartoš pour appuyer sa théorie pourraient être encore élargi. Dans sa profession de foi, le messenger hussite déclara qu'il fut pourchassé jusqu'à Constantinople par ses persécuteurs romains (en un mot par le pape à la poursuite duquel il échappa, se sauvant de ville en ville).<sup>61</sup> Ceci semble également ne pouvoir se rapporter qu'à Payne qui, en 1413, dut s'enfuir d'Angleterre, afin d'échapper au bûcher et se trouva, plus tard, de nouveau deux fois en danger d'être livré, soit à Rome, soit à son pays d'origine. M. Bartoš, expert en la question hussite, réussit même à réfuter, d'une manière convaincante, nos objections que Payne, qui ressentait de la sympathie pour les Taborites dans leurs cruels combats contre le parti de Prague et se considérait comme leur obligé,<sup>62</sup> ne pouvait guère accepter le rôle de messenger de Rokycana et du consistoire utraquiste.<sup>63</sup> M. Bartoš répondit à nos objections en démontrant par une analyse très détaillée de la situation, que Payne, en tant qu'étranger, avait une position unique dans le mouvement hussite, bienvenu à Prague comme à Tabor, et essayant toujours de réunir en un seul bloc tous les partis hussites contre Rome.<sup>64</sup> Pourtant, nous considérons toujours l'identité du messenger comme sujet à controverse.

<sup>59</sup> Гильфердинг, op. cit., 78.

<sup>60</sup> Ibid., 118: Literae cleri ex Bohemia ad Graecam ecclesiam. Datae Pragae. 29. Septemb. 1452. — *Nam consolati estis nos literis vestris plenius amore atque favore incredibili in Constantinum magistrum et doctorem in Christo Jesu dilectum fidelem amicum et coadjutorem et legatum nostrum.* Cf. note 261, 262.

<sup>61</sup> Гильфердинг, op. cit., 82.

<sup>62</sup> En 1440 les Taborites ont empêché de le délivrer à ses ennemis romains et britanniques. Baker, op. cit., 113; Urbánek, op. cit., I, 381, ann. 2.

<sup>63</sup> M. Paulová, *Styky českých Husitů s Cařihradskou církví*, čas. Čes. Musea (1918); tirage à part, 10.

<sup>64</sup> Bartoš, *Z počátků Jednoty*, 32—35.

M. Urbánek qui considère, comme autrefois Pal'mov, que le messenger des Hussites ne pouvait être ni un Grec, ni un Anglais, est convaincu que ce ne fut pas Payne. Il s'agit de deux personnes différentes portant le même nom d'Engliš. Il n'était pas inconnu en Bohême au XV<sup>e</sup> siècle. D'autres personnes portaient encore ce nom;<sup>65</sup> d'habitude, ceux qui avaient habité en Angleterre pendant un certain temps ou y avaient fait des études. La titulature dans la liste des administrateurs pragois telle que *coadiutor, cooperator noster* — et cette objection de M. Urbánek est d'ailleurs admise par M. Bartoš — n'exige guère une explication détaillée que le messenger devait être l'un de leurs collègues. Les administrateurs donnent encore au messenger les titres de *magister et doctor*. Mais Payne ne se donne presque jamais d'autre nom que celui de maître.<sup>66</sup> Serait-il possible, se demande finalement M. Urbánek, qu'un vieillard âgé de plus de soixante ans (et Payne avait peut-être déjà atteint l'âge de 70 ans) entreprît deux fois, consécutivement, un voyage aussi dangereux?

M. Bartoš, au contraire, appelle l'attention sur la coïncidence remarquable du titre de docteur de Payne (διδάσκαλος) dont il était le seul à jouir parmi les contemporains hussites. Qu'un vieillard se décidât à entreprendre un voyage aussi lointain, est expliqué d'après lui par la crainte de l'échec qu'entrevoient les Hussites, après les sermons enflammés du franciscain italien (après le refus de ratification par le pape de l'élection de Rokycana en tant qu'archevêque ordinant, tout pouvait être perdu), et aussi par le vif désir qu'avait Payne d'empêcher par la solution byzantine, le désastre qui menaçait les Taborites. Il savait bien qu'ils ressentaient un immense respect pour l'Eglise grecque.<sup>67</sup> Toutefois et dans deux directions différentes, les sources d'informations grecques nous portent à réfuter les arguments de M. Bartoš. Tout d'abord, les noms du messenger tchèque ne se trouvent pas inscrits dans la confession de foi de l'Eglise grecque, c'est-à-dire l'Ekthèse, ainsi que le croit M. Bartoš, mais bien dans la confession écrite d'Anglikos lui-même et présentée au synode de Constantinople. En outre l'expression ὁ Κωνσταντινὸς ἱερεὺς ὑπὸ Ἀγγλίας καὶ μισθίων ne se trouve qu'à l'en-tête de cette confession et, indubitablement, ne doit guère provenir d'Anglikos. L'en-tête du document, intitulé « Du Livre De La Foi Présenté par... »<sup>68</sup> pouvait être ajouté par n'importe quel hiérarque grec, même par l'éditeur, le patriarche Dosithée au XVII<sup>e</sup> siècle. Seul est significatif le texte de la confession où Anglikos, parlant de lui-même, déclare: « Moi, .... Tchèque-Anglais » Ἐγὼ... Τῆς ἑσθῆς Ἀγγλι-

<sup>65</sup> P. ex. Jean et Mathias Engliš de Hnátice. Urbánek, op. cit., 544, anm. 1.

<sup>66</sup> Mais Urbánek ajoute que les *Staré letopisy české*, 87, apportent pour l'an 1433 le nom de: Alexandr Engliš, doktor písma sv. učenie Oxonského (Alexandre Engliš, docteur de l'Ecriture Sainte de l'école Oxonienne). Urbánek, 544.

<sup>67</sup> Bartoš, *Z počátků Jednoty*, 31.

<sup>68</sup> Ibid., 39, anm. 1.

<sup>69</sup> Ἀπὸ τοῦ λιβέλλου τῆς πίστεως ὃν ἔδωκεν... Гильфердинг, op. cit., 42.

«ός. Un théologien anglais, largement connu dès le concile de Bâle et qui jamais n'apprit le tchèque, parlerait-il ainsi? De plus appellerait-il les Hussites en parlant d'eux tout simplement « les nôtres » (οἱ ἡμέτεροι)?<sup>70</sup> Ceci semble à peine plausible. Après une analyse minutieuse des documents grecs, il est difficile d'admettre comme vraisemblable aussi l'interprétation de M. Bartoš de la mission du messenger en Angleterre et qui, selon lui, ne pouvait être remplie que par Payne. « Il est absolument inconcevable » déclare M. Bartoš « qu'un Tchèque de naissance puisse se vanter des succès de sa mission en Angleterre où, dans la première décade du XV<sup>e</sup> siècle, une sanglante et victorieuse anti-réforme avait déjà eu lieu ».<sup>71</sup> L'Ekthèse, pourtant, n'affirme rien de ce genre. Elle parle d'un messenger chargé d'une mission en Allemagne, en Multanie, en Hongrie et en Bohême, et continue en relatant que le messenger hussite déclare aussi que, même en Angleterre, il *existe* beaucoup de chrétiens enclins à la foi orthodoxe.<sup>72</sup> Déjà Pal'mov lui-même croyait que Constantin Anglikos était l'un de ces Hussites qui, à cette époque de troubles et à l'instar de Jérôme de Prague, voyageaient en différents endroits, soit dans le but de s'instruire soit de s'initier aux rites des religions étrangères. Il avait probablement passé un certain temps en Angleterre et de là sans doute provient son nom. Il avait certainement traversé l'Allemagne, la Hongrie, la Multanie et la Valachie. Dans tous ces pays affluaient alors les émigrants hussites, tant et si bien qu'en 1446, le pape Eugène lui-même reconnut la nécessité d'intervenir contre l'hérésie tchèque qui commençait à s'y répandre.<sup>73</sup> L'Ekthèse elle-même relate qu'Anglikos gagnait parmi les « émigrés » en Valachie et en Multanie beaucoup de disciples contre l'Eglise romaine (ἐκ τῶν ἐκεῖσε ἐπηλύδων).<sup>74</sup>

Mais le facteur décisif, en ce qui concerne notre question, nous semble être justement l'importance de Payne en tant que théologien hussite et co-créditeur de l'Eglise hussite. C'est cette importance qui ne nous permet pas d'identifier Payne à Anglikos. « L'Eglise hussite tchèque fut une des grandes œuvres, sinon la plus grande œuvre de la vie de Pierre » dit de Payne M. Bartoš lui-même.<sup>75</sup> Peut-on imaginer que Maître Engliš, qui lors du célèbre tournoi, qui eut lieu à Bâle au sujet du programme de la ré-

<sup>70</sup> Οὐ πιστεύω εἰς τὸν πάπαν, ὅπερ οἱ ἡμέτεροι ὁμολογεῖν ἀναγκαζόμενοι. Anglikos chez Гильфердинг, op. cit., 87.

<sup>71</sup> Bartoš, *Z počátků Jednoty*, 31, anm. 6.

<sup>72</sup> Ἄλλ' ὁ μᾶλλον ἐστίν, καὶ ἐφ' ᾧ μάλιστα καὶ ἀμέτρως εὐφράνθημεν, ὅτι καὶ πολλοὺς ἡμῖν ἐν τῇ αὐτῇ τῆς ἀληθοῦς πίστεως καὶ θρησκείας δόξῃ προσήνεγκεν, ἐν τε Μολδοβλαχίᾳ δηλονότι ἐκ τῶν ἐκεῖσε ἐπηλύδων, καὶ ἐν τευτονικοῖς καὶ οὐγγροις καὶ ἐν Μποεμίᾳ πλείστοις, καὶ ἐν Ἀγγλίᾳ διῶχουζόμενος πλείστοις ἐν τοῖς εἰρημένοις γένεσι τοὺς ὁμοίως αὐτῷ φρονούντας εἶναί, μᾶλλον δὲ τοὺς τῇ ὀρθοδόξῳ πίστει προσέχοντας... Гильфердинг, op. cit., 96.

<sup>73</sup> Rayn., an. 1446, c. 10.

<sup>74</sup> Anm. 71.

<sup>75</sup> Bartoš, *Z počátků Jednoty*, 40.

volution hussite, se tenait à cette heure historique aux côtés des trois principaux théologiens tchèques, représentants de la foi et de la révolution hussite, aurait pu, au déclin de sa vie, embrasser tout simplement la religion orthodoxe? M. Bartoš parle du « courage et de l'habileté » qu'il montra à « cette heure cruelle » où il fut obligé d'embrasser la religion orthodoxe, de la « dignité qui rend l'esprit éclairé inaccessible à l'étroitesse d'esprit de ceux qu'il est obligé de fréquenter » c'est-à-dire, dans ce cas-ci, les Grecs, et avec laquelle il « accomplit tout ce qui fut exigé de lui », en même temps annonçant « clairement aux Grecs » quelle opposition serait soulevée en Bohême par leur exigences prétentieuses.<sup>76</sup> Pourtant, dans aucun document ne trouvons-nous rien qui puisse certifier cette caractéristique. La confession signée par Anglikos laisse au contraire une pénible impression à l'idée qu'elle eût pu être signée par Maître Engliš. Rien n'y rappelle la théologie hussite. Anglikos, ainsi que nous le décrirons plus loin, reconnut passivement la foi grecque comme la seule vraie, et ceci dans toute son étendue, employant pour sa défense de véritables arguments grecs. Comme nous allons encore le voir, ils durent lui être directement dictés par les prélats grecs. Du point de vue théologique, sa tâche se révéla complètement passive et nous verrons plus loin qu'il ne fut qu'un jouet dans les mains de ses hôtes. M. Bartoš lui-même souligne le destin pénible qui l'attendait à Constantinople. D'abord considéré comme hérétique, il fut ensuite obligé d'embrasser la foi grecque et de changer de nom. Et l'on peut dire que ce qui fut exigé de lui fut, en principe, exigé de l'Eglise hussite: c'était la pleine acceptation de la foi orthodoxe, c'est-à-dire le même changement de religion qu'on avait exigé de Payne. Certaines concessions concernant les rites et surtout l'ordination des prêtres qu'offrirent les Grecs, furent ainsi caractérisées par M. Bartoš lui-même: les ordinations devaient être faites « nullement par Rokycana mais bien par des prêtres grecs envoyés dans un pays comme quasi-païen. Non pas comme une sœur à une sœur, comme il serait naturel de le faire, mais c'est en maître que l'Eglise grecque parle à l'Eglise hussite... »<sup>78</sup> Mais Anglikos ayant reçu la promesse de certaines concessions dans les rites et, de plus, l'invitation des Tchèques à se joindre à l'Eglise grecque, remporta si l'on considère le manque de souplesse de l'Eglise grecque — un succès réel diplomatique à Constantinople que M. Bartoš ne semble pas apprécier à sa juste valeur. Toutefois, nous verrons quel fut *le but* de ces concessions! C'est justement le rôle exact que joua à Constantinople le messenger tchèque en 1452, de même que le témoignage qu'en donnent les documents grecs, qui prouvent qu'il ne fut guère un théologien remarquable et apprécié. Tout ceci sera démontré dans une analyse progressive des événements qui se produisirent dans l'Empire byzantin en décadence.

<sup>76</sup> Ibid., 41.

<sup>77</sup> Ibid.

<sup>78</sup> Ibid.

*L'opposition des Grecs à l'Union*

Le dernier empereur byzantin Constantin XI reçut de son prédécesseur, Jean VIII, un bien lourd héritage. L'Empire n'était pas seulement menacé par les Turcs; les faibles forces de l'Etat byzantin étaient également minées à l'intérieur. L'Union de Florence, solennellement déclarée dans toute la chrétienté, ne fut point proclamée à Constantinople sous le règne de Jean VIII. On ne peut en expliquer la cause que par une analyse des raisons motivant l'opposition byzantine à cette Union.

Depuis le XII<sup>e</sup> siècle, la vie ecclésiastique dans l'Empire byzantin était influencée par deux factions: celle des politiciens (πολιτικοί) et celle des zélotes (ζηλωταί). Au sens plus large du mot ces deux partis influençaient toute la vie publique de la société byzantine, et l'on aurait pu les définir en parti latinophile et parti gréco-orthodoxe, c'est-à-dire, parti national. Selon plusieurs byzantinologues, les deux partis remontent à l'époque des luttes iconoclastes et des controverses entre Ignatiens et Photitiens. La lutte ainsi commencée s'accrût au XII<sup>e</sup> siècle après le schisme des deux Eglises. Au XV<sup>e</sup> siècle, elle atteignit des proportions sanglantes, alors qu'à la veille d'un danger mortel venant de l'extérieur, la discorde au sein même de la nation grecque favorisait le triomphe des Turcs, encore pendant le siège de Constantinople. La base des différends religieux était constituée par le caractère des relations que les partis entretenaient avec l'Etat. Tandis que le parti politique ou latinophile admettait l'influence de l'Etat dans les affaires de l'Eglise nécessitant le soutien de l'Etat, les zélotes défendaient fanatiquement l'indépendance de l'Eglise. Ce parti, mené d'abord par des moines intransigeants, s'efforçait de soumettre l'empereur lui-même à la discipline religieuse, ne craignant nullement de lutter ouvertement contre les forces de l'Etat, se sentant fort d'avoir pour lui le peuple constantinopolitain. Les deux partis luttèrent pour obtenir le pouvoir dans l'Eglise, c'est-à-dire pour obtenir toutes les places dans l'administration religieuse. Mais leur véritable importance nationale fut due à l'aspect de la politique de cette époque. Les politiciens, au fond tous opportunistes, étaient convaincus que seul l'Occident, à l'aide de ses princes et de ses chevaliers pouvait sauver l'Empire menacé. De là, leur attitude loyale envers l'Union des Eglises. Les zélotes, parti fanatique implacable, et en ce qui concernait les questions religieuses, querelleur et obstiné, mettait toute sa confiance en l'aide divine, ne se fiant aucunement à l'aide des latins hais, s'opposant par suite violemment à toutes concessions dans les questions de religion faites pour l'intérêt de l'Etat. Les politiciens se signalaient surtout par leur sens des affaires d'Etat et leur largesse d'esprit. Les autres n'étaient que des religieux fanatiques. Tout cela dépendait logiquement de l'origine sociale et de la position des membres des deux partis.

Parmi les politiciens se trouvaient, pour la plupart, le clergé séculier byzantin et en particulier, l'empereur lui-même, des membres de la haute hiérarchie, de la bureaucratie et de l'aristocratie, tous cultivés, possédant une grande fortune, n'ignorant rien de l'imminence du danger turc qui menaçait leur propre existence, et sachant apprécier à sa juste valeur l'importance de la politique extérieure. Une certaine partie du clergé séculier byzantin joignit aussi le parti des zélotes. Mais ce furent surtout des moines fanatiques, des ascètes, qui étaient le facteur décisif dans ce parti. Ceux-ci dédaignaient l'aide des Latins, mais, dans le cours des siècles, ils prouvèrent eux-mêmes qu'ils n'avaient aucune aptitude pour unifier et soulever la nation, pour la défense commune et efficace de l'Empire, même lorsqu'ils eurent pour eux toute la masse du peuple.

Toutefois l'obstacle principal à la réussite des plans de l'empereur en vue de l'Union avec Rome fut précisément le peuple qui se tenait en entier aux côtés des zélotes. Ces masses du peuple constituaient une barrière contre laquelle même les organes de l'Etat se trouvaient impuissants. Il n'est pas facile de reconstituer les éléments dont se composait cette puissante opposition du peuple. Ils étaient très divers : prolétariat, gens sans domicile fixe, ouvriers du port, mendiants, pèlerins, des exaltés errants, des déclassés auxquels se joignaient, de temps à autre, des dignitaires byzantins et des prêtres tombés en disgrâce et démis de leurs fonctions ; évêques auxquels avait été retiré leur siège épiscopal, moines expulsés de leurs monastères ; des êtres fuyant devant la loi, des sectaires et mêmes des membres de la famille impériale ; « classe de gens misérables, persécutés, inconscients et, pour cette raison, confiants et superstitieux, constamment poursuivis par les deux partis, soit des ennemis extérieurs, soit des fonctionnaires de l'Etat, êtres ruinés par les énormes impôts, épuisés par l'oppression des classes privilégiées des commerçants étrangers et des monopoles ; tous ceux enfin qui se laissaient facilement convaincre par les insinuations des représentants de ces forces cachées (que l'on trouvait toujours dans des chemins détournés) ». <sup>79</sup> Tous ceux-ci formaient une masse toujours prête à se livrer, sur un mot d'ordre, à de violentes manifestations dans les provinces ou la métropole, et à des bagarres inspirées par le fanatisme dans les rues de Constantinople.

Le caractère social de cette opposition nationale grecque contre la politique de la cour impériale, du clergé et du parti latinophile à la fois, est décrit d'une manière très expressive par Nicétas Choniates, lorsqu'il peint les scènes qui eurent lieu lors de la prise de Constantinople par les Croisés en 1204. Lorsque celui-ci, lui-même membre de l'état sénatorial — fuyant sous un déguisement avec ses enfants et ses parents, se trouva hors des fortifications de la ville, les bergers et les paysans de Thrace, au lieu

<sup>79</sup> Cf. A. A. Vasiliev, *History of the Byzantine Empire 324—1453*. Madison, Univ. of Wisconsin Press, 1952, 662.

de venir à son aide, lui firent des remarques ironiques et blessantes. Le sort de l'aristocratie appauvrie et mendicante laissait le peuple complètement indifférent.<sup>80</sup> L'historien laisse encore entendre que les basses classes s'enrichirent après la chute de Constantinople, achetant à bas prix des Latins les trésors dont ceux-ci s'étaient emparés à Constantinople.<sup>81</sup> Et des termes amers qu'il emploie pour décrire ces événements, il peut résulter que les classes dépendantes des paroikoi et des bergers byzantins espéraient obtenir, sous le gouvernement des Latins, même une amélioration de leur sort. Ils furent toutefois cruellement désappointés. En vérité, ce fut la position des seigneurs féodaux qui s'améliora, tout au moins, du point de vue juridique. Les actes de l'Empire latin prouvent que le pouvoir du nouvel empereur latin de rendre justice à ses vassaux était limité.<sup>82</sup> Les masses des paysans restèrent sous la domination totale de leurs seigneurs qui disposaient de leurs biens et de leur sort. D'après les actes du monastère de Kutlumus au mont Athos, on peut constater par exemple que le seigneur féodal pouvait encore au XIV<sup>e</sup> siècle faire cadeau du serf qui lui appartenait et de tous les biens qu'il possédait.<sup>83</sup> Le conflit qui s'éleva en 1262 entre les Paléologues et les Akrites habitant aux frontières de l'Asie-Mineure, se transforma en une réelle guerre paysanne qui, inévitablement, se termina par la défaite des rebelles.<sup>84</sup> Pendant la guerre civile qui ravagea l'empire entre les règnes de Jean V et de Jean Cantacuzène, une révolte, fomentée par les zélotes, et éclatant à Thessalonique, fut une véritable révolution sociale, qui se manifesta dans la commune de Thessalonique, de 1342 à 1349. Les biens fonciers de l'aristocratie et des monastères furent confisqués et distribués au peuple et aux membres de la milice nationale, à qui avait été confiée la défense de la ville. D'après Tafrali, les zélotes avaient suivi l'exemple des républiques italiennes, en particulier de celle de Gênes où, en 1339, fut renversé le gouvernement de l'oligarchie<sup>85</sup> patricienne. L'opposition de l'Eglise grecque dans l'Empire byzantin était donc soutenue par de nombreux cadres révolutionnaires, et son développement historique prit de plus en plus un caractère d'opposition nationale.

<sup>80</sup> Nicétas Choniates, éd. Bonn, III. — М. В. Левченко, *История Византии*. Москва, 1940, 231, 232.

<sup>81</sup> Сборник документов по социально-экономической истории Византии. Москва, 1951, 242.

<sup>82</sup> Pour prononcer le verdict sur un vassal, le souverain de l'Empire Latin nécessitait l'assentiment de tous ou, tout au moins, de la plupart des ses autres vassaux. Сборник документов, 231, 244, 245.

<sup>83</sup> А. Ф. Вишнякова—А. П. Каждан, *Новые материалы по аграрной истории Византии в XIII—XIV вв.* Виз. Врем. IV (1951) 210.

<sup>84</sup> Vasiliev, op. cit., 603—604; Левченко, op. cit., 240 sq.

<sup>85</sup> P. Charanis, *Internal Strife in Byzantium in the Fourteenth Century*. Byzantion XV (1940—1941) 208—230; Левченко, op. cit., 246; Vasiliev, op. cit., 683 sq.; O. Tafrali, *Thessalonique au quatorzième siècle*, 253.

Les classes moyennes étaient également mécontentes, étant exploitées, comme on le sait, par les communes italiennes. Ces villes commerçantes italiennes qui, dans les Etats des Croisés avaient reçu le droit de négociier et étaient exemptes des droits de douane, tandis que dans l'Empire byzantin, elles jouissaient de privilèges douaniers toujours croissants, s'enrichissaient aux dépens des Grecs. Les classes moyennes de l'Empire byzantin, artisans, commerçants et patriciens ne pouvaient guère amasser une grande fortune, tout le commerce maritime étant aux mains des Italiens. Après la chute de Constantinople en 1204, le centre du commerce levantin fut entièrement transféré en Italie, Constantinople n'étant plus qu'un entrepôt local pour le commerce sur la Mer Noire. L'exploitation des Grecs, la quatrième expédition des Croisés lancée contre l'Empire byzantin, la formation d'un Empire latin, la pénétration des éléments latins dans l'Empire byzantin et surtout les actes de violence commis par les conquérants francs, furent la cause que les Grecs se mirent à considérer les Latins comme leurs pires ennemis.

Au XV<sup>e</sup> siècle, le milieu grec devint encore plus défavorable aux plans de l'Union, à cause de la prépondérance des moines sur le clergé séculier. A partir de cette époque, toutes les places les plus hautes dans l'Eglise byzantine furent occupées par des moines, le siège du patriarche y compris.<sup>86</sup> En même temps s'accrut le mysticisme religieux comme jadis, sous l'empereur Héraclius lors des immigrations arabes, et il prit bientôt des formes affectées et des proportions inquiétantes, consécutivement aux désastres causés par l'Empire ottoman. Alors qu'au VII<sup>e</sup> siècle, le mysticisme fut étouffé sous la violence de la lutte iconoclaste, les luttes hésychastes, qui avaient les mêmes tendances, se terminèrent au XIV<sup>e</sup> siècle par la victoire du parti national. Les adversaires de l'hésychasme, bénéficiant de la culture latine et de la philosophie scolastique et sachant qu'il leur serait beaucoup plus profitable de former une entente avec les Latins, hommes cultivés et dont ils se sentaient plus proches qu'un rapprochement avec les peuples et courants orientaux, échouèrent. L'Union des deux Eglises ne signifiait donc pas seulement la réconciliation de deux théologies différentes mais aussi de deux nations étrangères entre lesquelles flambait la haine implacable des masses.

L'auteur soviétique Z. Udalcova a essayé récemment dans deux études très laborieuses, de faire une analyse de l'attitude, au XV<sup>e</sup> siècle, des dignitaires byzantins particuliers, religieux et séculiers envers l'Union et des deux partis, politique et zélote. Elle en est arrivée à conclure que des membres de la haute hiérarchie et du haut clergé se trouvaient dans les

<sup>86</sup> Vasiliev, op. cit., 664.

<sup>87</sup> З. В. Удалцова, *Борьба партий в Византии XV в. и деятельность Виссариона Никейского*. Виз. Врем. II (1949) 294—307; id., *Борьба византийских партий на Флорентийском соборе и роль Виссариона Никейского в заключении унии*. Виз. Врем. III (1950) 106—132.



deux partis. Mais le nombre de membres éminents dans le parti latinophile était insignifiant. Seul, le métropolite Bessarion de Nicée, plus tard le cardinal humaniste bien connu, acquit une célébrité mondiale. Les hauts dignitaires de l'Empire byzantin appartenaient pour ainsi dire tous au parti gréco-orthodoxe: Marc d'Ephèse et son disciple et successeur en tant que chef du parti des zélotes, Georges Scholarios, qui devint plus tard le patriarche Gennadios, les trois patriarches d'Orient; et, parmi les hauts fonctionnaires de l'Empire, on peut citer l'historien bien connu de l'Union de Florence, Silvestre Syropoulos et quelques autres encore. Mais c'était avec les masses du peuple de Constantinople que Jean VIII devait compter tout d'abord, celles-ci étant toujours disposées à suivre les instructions des chefs de l'opposition.

Une remarque particulière de l'auteur soviétique se rapporte à l'importance pour l'Etat du parti gréco-orthodoxe. D'après Z. Udalcova, même ce parti de l'opposition ne pouvait guère devenir une véritable force nationale, une force capable de soulever la nation pour la défense du pays, car les nombreux groupes et coteries religieux et féodaux qui se trouvaient à sa tête s'opposaient à n'importe quelles concessions sociales. Toujours d'après Z. Udalcova, le parti orthodoxe, soutenu tout d'abord par la nation, perdit peu à peu son influence sur les masses du peuple.<sup>88</sup> En tout cas, il dominait sans doute complètement l'esprit du peuple de Constantinople et des provinces entières, en ce qui concernait les questions religieuses, qui étaient synonymes à la haine des Latins.

Lorsque Jean VIII, à son retour de Florence, entra dans le port de Constantinople, une tragique nouvelle concernant sa famille l'y attendait. Pendant son absence, sa femme, l'impératrice, était morte subitement.<sup>89</sup> Syropoulos relate que l'empereur, plongé dans le désespoir, s'abstint non seulement de déclarer l'Union pendant plus de trois mois, mais négligea aussi d'élire le nouveau patriarche, le patriarche Joseph étant décédé à Florence.<sup>90</sup> Aucun changement n'eut lieu ni dans le clergé ni dans l'observation des rites religieux. L'Union ne fut pas proclamée, bien que le légat du pape, l'évêque de Coron, Christophe Garatoni fût arrivé à Constantinople en même temps que les Grecs afin de remplacer la curie lors de la proclamation de l'Union. Mais ni après son retour, ni durant les années suivantes, Jean VIII ne fit preuve d'aucun zèle dans l'intérêt de l'Union et il semble que sa désillusion ait eu une cause plus profonde — politique. Les Grecs étaient revenus de Florence pleins de trompeurs espoirs dans l'aide militaire promise à l'Empire et dans l'expédition des Croisés. Le pape avait promis que cette campagne des Croisés aurait lieu déjà l'année suivante, laissant entendre aux Grecs qu'il parviendrait à décider l'empe-

<sup>88</sup> Виз. Врем. III, 132.

<sup>89</sup> Syrop. S. XII, c. XI, 347.

<sup>90</sup> Ibid. S. IX, c. XVI, 276.

reur Albert à prendre le commandement de l'expédition.<sup>91</sup> La curie elle-même avait promis sa flotte et s'était engagée à envoyer immédiatement une petite armée au secours de Constantinople. A cette époque, l'Union convenait au pape. Eugène détrôné répondit déjà le 7 Juillet à Bâle — en annonçant l'Union avec les Grecs à toutes les cours régnantes. En même temps, il leur fit savoir qu'il envoyait à l'Orient une flotte et une armée, demandant à tous les chrétiens détenant le pouvoir de vouloir bien participer à cette campagne.<sup>92</sup> Malgré tout il semble que l'empereur, par son séjour en Italie et ses relations étroites avec les princes de l'Occident, se rendit compte de l'amère vérité que l'Empire byzantin ne pouvait, même au prix de l'Union, s'attendre à cette aide décisive de la part de l'Occident, de laquelle dépendait l'avenir de l'Empire.

Constantinople, au contraire, bien que la cour impériale n'eût encore accompli aucun acte par lequel le peuple pût se croire touché dans ses convictions, devint, dès le début, la proie de luttes intestines où régna bientôt un indescriptible chaos. Les nouvelles au sujet de l'Union et connues jusqu'alors de quelques seuls initiés s'infiltrèrent et se répandirent parmi le peuple, agissant amplement. Le clergé et le peuple furent saisis d'une violente indignation: les moines et les prêtres qui n'avaient pas assisté au concile de Florence accusèrent les participants d'avoir trahi leur foi et les accablèrent de cruels reproches. Et ils réussirent à exciter la masse du peuple à un point tel que celle-ci se mit à éviter tous les « latinophrones » ainsi qu'étaient surnommés les uniates, de même que toutes les églises où les services divins étaient célébrés selon les rites uniates, en témoignant, au contraire, une vive et bruyante sympathie à Marc d'Ephèse. Syropoulos relate que les passions déchaînées attinrent, dans l'espace de trois mois, de telles proportions que certains prêtres, lors de la lecture des noms figurant dans les diptyques ne prononcèrent même plus le nom de l'empereur.<sup>93</sup> En voyant cette opposition menée contre eux de tous côtés, les hiérarques qui étaient à Florence en vinrent à déclarer qu'ils avaient été forcés d'apposer leurs signatures à la bulle et beaucoup d'entre eux la révoquèrent.

Quelques diplomates assidus à la cour impériale crurent qu'il serait possible de concilier le clergé par l'offre du siège patriarcal à Marc d'Ephèse. Lors de l'élection du nouveau patriarche, non seulement Marc d'Ephèse refusa le siège, mais Antoine, métropolite d'Héraclée qui, lors de l'assemblée électorale, avait révoqué publiquement sa signature de la bulle, refusa également le siège, de même que Dorothée, métropolite de Trébizonde (qui fit une proclamation dans laquelle il déclara que non seulement il ne reconnaissait pas l'Union mais qu'il condamnait aussi la « voie »

<sup>91</sup> Rayn., an. 1439, c. 10; Coleti, XVIII, 498.

<sup>92</sup> Coleti, XVIII, 1229; Th. Frommann, *Kritische Beiträge zur Geschichte der Florentiner Kircheneinigung*. Hall, 1872, 21.

<sup>93</sup> Syrop., S. XII, c. I—II, 330—332.

<sup>94</sup> Ibid., S. XII, c. II, 332—333.

employée pour sa formation). Ici se fait clairement entendre l'amer désappointement de l'échec du synode œcuménique. Ce fut Métrophane, métropolite de Cyzique, prélat d'une importance beaucoup moins considérable que celle des chefs des diocèses de Thrace et de Trébizonde en Asie, qui accepta le siège de patriarche et signa une reversale disant qu'en tant que patriarche, il mettrait tout en œuvre pour que l'Union fût proclamée.<sup>95</sup> L'élection eut lieu vers la fin d'Avril. Mais l'existence de cette reversale fut maintenue secrète. Il importait à la cour impériale qu'aussi longtemps que le légat du pape se trouverait à Constantinople, les dignitaires de l'Eglise ne donnassent aucune marque publique du changement de leur opinion. Ce fut la raison pour laquelle le nouveau patriarche promit de traiter avec l'opposition sans faire exception de Marc d'Ephèse et d'Antoine d'Héraclée; et les deux staurophores, le grand ecclésiarque Silvestre Syropoulos et le grand chartophylaxe Michel Balsamon purent seulement grâce à cette promesse, maintenir leurs fonctions jusqu'après les fêtes de la Pentecôte.<sup>96</sup> Toutefois le 4 Mai, lors de l'intronisation du nouveau patriarche, le légat du pape se tint à la droite du patriarche tout le long du trajet, du palais impérial jusqu'au palais patriarcal, acte qui rendit évidente l'Union de l'Eglise grecque à l'Eglise romaine.<sup>97</sup>

Jean VIII n'osa toutefois jamais proclamer le décret de l'Union. Elle fut introduite dans l'Empire byzantin *via facti*, à la cathédrale de Sainte-Sophie, le jour de la Pentecôte, en présence de l'empereur, de la cour et du légat du pape, et pour la deuxième fois huit jours après, pendant la messe célébrée de nouveau par le patriarche, à l'église des Saints Apôtres. A partir de ce jour, d'après ce que nous en disent les sources, cette commémoration du nom du Pape fut faite tous les jours à la grande cathédrale et au palais de l'empereur.<sup>98</sup> Mais même la manière très diplomatique dont l'Union fut mise en vigueur et qui fit le secours de l'Occident promis par la curie très douteux, avait nécessité une intervention spéciale des pouvoirs de l'Etat, afin que cette Union pût être proclamée avec la

<sup>95</sup> Ibid., S. XII, c. III, 333—335.

<sup>96</sup> Ibid., S. XII, c. VII, 340.

<sup>97</sup> Ibid., S. XII, c. V, 336—337.

<sup>98</sup> De toute la situation et de l'opposition contre le patriarche, Frommann déduisit qu'à Constantinople la commémoration du pape avait sans doute eu lieu. Un témoignage incontestable de ce fait nous a été livré par la découverte d'une lettre de Christophe Garatoni du mois de Juin 1440, adressée à un Vénitien nommé Gabriel de Gabriellis. A mon savoir, le document a été, pour la première fois, publié par Iorga: *Notes et Extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV<sup>e</sup> siècle*. Paris, t. II (1899) 510. Le destinataire est sans nul doute l'évêque de Modon où, selon Le Quien (*Oriens Christianus*. Parisii, 1740, III, 1035) un nommé Gabriel de Gabrieli avait, de 1433 à 1448, rempli la fonction d'évêque latin, car la lettre mentionne les circonstances particulières de Modon. Syropoulos ne parle guère, chose curieuse, de cet événement de première importance mais la véracité du rapport fait par le légat ne saurait être mise en doute. La fuite des prélats de l'opposition, que Syropoulos date de Dimanche de Pâque sans d'ailleurs chercher à la motiver (S. XII, c. VI), en est la meilleure preuve.

dignité requise. Toutefois, la cathédrale étant vide, le peuple s'assembla dans les rues en vue de protester, et beaucoup de prélats assistèrent à la cérémonie par crainte des menaces proférées par l'empereur en cas d'absence. Les deux chefs de l'opposition, Marc et Antoine, préférèrent s'enfuir dans leurs diocèses, d'autres comme Dorothee de Trébizonde et les deux krucigéri, Syropoulos et Balsamon, s'abstinrent d'y participer.<sup>99</sup>

Mais cette première protestation publique de la part de l'opposition provoqua une profonde indignation de l'empereur. Syropoulos et Balsamon, effrayés, usèrent de subterfuges,<sup>100</sup> Marc d'Ephèse fut arrêté et envoyé en exil alors qu'il se rendait à Athos où il voulait se réfugier, afin d'échapper à la colère de l'empereur. Malheureusement, nos sources d'information sont si faibles qu'il nous a été impossible d'apprendre ni où il fut alors envoyé, ni quand ni comment il en fut rappelé. En 1444, nous le retrouvons parmi les hiéromonaques au monastère de Manganon à Constantinople.<sup>101</sup> Mais son arrestation ne fut pas une très grande catastrophe pour le parti de l'opposition. Le 16 Juin 1440, Marc écrivit une lettre à un hiéromonaque inconnu, Théophane. Il y relatait tout ce qui s'était passé depuis sa fuite de Constantinople jusqu'à son arrestation.<sup>102</sup> Cette lettre fut évidemment écrite alors qu'il se trouvait déjà en liberté ou, ce qui est fort probable, pendant son exil. En ce cas, cette lettre serait une preuve que, durant son exil, il était non seulement extrêmement bien informé de tout ce qui se passait mais qu'il lui était possible de correspondre et de diriger de là son parti.

Peu de temps après l'introduction de l'Union à Constantinople, le patriarche s'efforça de l'introduire aussi dans les provinces. Il annonça dans une synodique son élection, de même que la nouvelle Union avec l'Eglise romaine, y joignant, pour éviter tout malentendu, le texte de la bulle en grec et en latin. Il y déclarait les dogmes de la nouvelle Union, en termes toutefois assez succints, et les concessions autorisant l'Eglise grecque à continuer de réciter le symbolum sans *Filioque* et à conserver les anciens rites. Ces importantes concessions n'étaient, toutefois, nullement mentionnées dans la bulle. Enfin, il y donnait l'ordre d'insérer le nom du pape dans les diptyques, assurant par cette commémoration la

<sup>99</sup> Syrop., S. XII, c. VI.

<sup>100</sup> Ibid.

<sup>101</sup> Ce fait se trouve corroboré par un passage jusqu'alors non remarqué du 3<sup>e</sup> livre de Gennadios sur la Prédestination: Τὴν γὰρ ἀπόκρισιν (au sujet de la prédestination) ταύτην μετὰ τὸ συγγράφαι μικρὸν ἐν ἱερομονάχοις ἔτι ταπτόμενος ἀνέγνω (Marc) τῷ βασιλεῖ Ἰωάννῃ ἐν τῷ ναῷ τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, ὃν πεφανερωμένον ἐκάλουν, ἐγγιστα τῇ μονῇ τῶν Μαγγάνων. Ἀνέγνω δὲ παρόντος ἐμοῦ. ἦλθε γὰρ μηνυθεὶς ἐκ τῆς ὀηθείσης μονῆς... Migne, PG, 160, p. 1127. Sur son enterrement dans le même lieu cf. A. Démétracopoulos, Ἱστορία τοῦ σχίσματος τῆς Λατινικῆς ἐκκλησίας ἀπὸ τῆς ὀρθοδόξου Ἑλληνικῆς. Leipzig, 1867, 147, ann. 1.

<sup>102</sup> Migne, PG, 160, p. 1096 sq. — A. Démétracopoulos, Ὁρθόδοξος Ἑλλάς. Leipzig, 1872, 102—104.

réalisation de l'Union.<sup>103</sup> Cette mesure n'eut qu'un seul résultat, celui d'accroître à une rapidité inouïe, l'opposition contre l'Union et le nouveau patriarche, non seulement à Constantinople, mais aussi dans toutes les provinces. Dans certains diocèses, le clergé refusa de reconnaître Métrophane comme leur véritable patriarche et omit d'introduire dans les diptyques son nom et celui du pape. Il en fut de même en ce qui concernait les autres prélats uniates. Les moines et les prêtres sous leurs ordres refusèrent de célébrer avec eux les services divins. L'opposition exerçait partout une agitation toujours croissante. Marc d'Ephèse, ayant appris par exemple que le nouveau métropolite d'Athènes, Dorothée de Monemvasie, nommé par Métrophane, favorisait l'Union, exhorta Théophane à soulever contre lui le clergé du diocèse d'Athènes « afin que le châtiment de Dieu que subit Constantinople pour ses abus, ne retombe pas sur vos têtes ».<sup>104</sup>

A Constantinople où il était difficile, au commencement, de faire ouvertement partie de l'opposition, pour ainsi dire, sous les yeux de l'empereur, les prélats, membres de l'opposition, résignèrent leurs fonctions. Syropoulos et Balsamon se retirèrent dans la vie privée et ce fut en vain que le patriarche et l'empereur les prièrent de réintégrer leurs fonctions.<sup>105</sup>

Une querelle littéraire se développa à la même époque dans les rangs du clergé. Marc d'Ephèse répandit partout des traités de polémique théologique, ceci dans le but de gagner à sa cause le clergé grec et les plus grandes masses du peuple. Parmi les uniates, ce furent Joseph Plusiadenos, évêque grec de Modon et surtout Grégoire Protosynkellos, ancien confesseur de l'empereur, élevé à cette dignité lors du concile de Florence, favori de Jean VIII dont il jouissait de la confiance et de la faveur, qui prirent la défense contre Marc d'Ephèse et lui répondirent. Le conflit, comme d'habitude, concernait le dogme de « l'Emanation du Saint-Esprit ». Mais, ne se satisfaisant pas de cette dispute théologique, l'opposition attaqua avec violence les membres du synode les accusant de corruptibilité.<sup>106</sup> En 1274, Michel VIII engagea les hiérarques à reconnaître la primauté du pape, leur garantissant que pas une lettre ne serait changée dans le symbole et que les rites grecs seraient maintenus. Mais après l'Union de Florence, ces dites garanties devinrent l'arme la plus efficace dans les mains de l'opposition contre l'Union. On s'efforça de démontrer que même ces concessions étaient une preuve éloquente que l'Union de Florence n'était qu'une solution aboutissant à un compromis qui n'avait rien de commun avec l'Union véritable, idéale, que les Grecs attendaient du synode œcuménique, et que les hiérarques qui l'avaient formée, « s'étant arrêtés

<sup>103</sup> Pitzipios-Bey, *Die orientalische Kirche*. Wien, 1857, 228—229; cf. N. Iorga, Notes et extraits, II. Paris, 1902, 510, anm. 2.

<sup>104</sup> Migne, PG, 160, p. 1096—1100.

<sup>105</sup> Syrop., S. XII, c. VIII et IX.

<sup>106</sup> Marci Ephesii *Epistola ad omnes orthodoxos*. Migne, PG, 160, p. 132.

quelque part au milieu du chemin ne sont plus ce qu'ils étaient auparavant, n'ayant pas atteint le but qu'ils s'étaient proposé ». Car ils ne voulaient que trouver un moyen de former l'Union tout en restant sur leurs propres positions.<sup>197</sup>

Significative pour le destin de l'Union de Florence dans l'Empire byzantin, fut la mort subite de l'empereur Albert atteint de la peste, laquelle remit l'expédition des croisés à une époque indéterminée. Jean VIII, à partir de ce moment, montra déjà une indifférence complète envers l'Union, jugeant qu'il serait peu sage de l'aliéner le peuple en lui imposant l'Union, aussi longtemps que l'expédition n'était encore qu'en perspective et non une chose incertaine.

Ce fait contribua, d'une part, au développement, à Constantinople, du mouvement de l'opposition; d'autre part, elle rendit rapidement intolérable la position du patriarche. Déjà en Juin 1440, Marc d'Ephèse qui, arrêté un mois plus tôt, probablement était en exil jusqu'à ce moment, pouvait de là encourager ses adhérents et les exciter à la résistance à cause de l'indifférence de l'empereur. « Car étant renseigné sur l'état des choses » écrivait-il au sujet de l'impression causée sur Jean VIII par le désordre et le chaos existant dans les provinces « il ne réagit aucunement, ne prenant pas de mesures nécessaires, et il admet déjà qu'il regrette ce qui s'est passé et fait des reproches à ceux qui ont consenti et signé ».<sup>108</sup> Que ses remarques au sujet de l'inactivité de l'empereur n'aient nullement été exagérées, la preuve en est donnée encore dans un autre document irréfutable.

Au mois d'Avril 1441, le patriarche Métrophane abandonna soudainement son palais, menaçant de ne plus le réintégrer et de ne plus célébrer de services divins, si l'empereur n'effectuait pas dans l'Eglise les changements attendus et promis. Il était évidemment impossible à l'empereur de rester indifférent vis-à-vis de Rome, devant une preuve aussi éclatante de l'état de désordre existant dans le clergé grec. C'est pourquoi il s'empressa de reconcilier le patriarche. De fait, ses conseillers réussirent à influencer celui-ci, et il revint avant les fêtes de la Pentecôte à condition toutefois que l'empereur fît le nécessaire pour effectuer la réforme, et ceci immédiatement après les fêtes.<sup>109</sup> Mais la querelle qui éclata entre l'empereur et son frère Démétrius au sujet de la succession au trône, causa un conflit qui ne permit au souverain pas de tenir ses promesses.<sup>110</sup> Avant que ne parvinssent les premières nouvelles des préparatifs de l'expédition des Croisés de l'Occident qui avait été promise à l'empereur, l'Union de Florence amena l'Empire byzantin à deux pas de la ruine. Démétrius se

<sup>107</sup> Ibid., 125 sq.

<sup>108</sup> Ibid., 1097.

<sup>109</sup> Syrop. S. XII, c. XI, 347—348; tout en ne citant pas l'année exacte, Syropoulos nous informe de la fuite de Paul Asanes qui, selon G. Sphrantzès (éd. Bonn, I, II, c. 18, 193) eut lieu le 16 Avril 1441.

<sup>110</sup> Sphrantzès, éd. Bonn, II, c. 18, 192, 194—195; Chalcocondyles, VI, 305, 306.

tourna vers Murad, lui demandant de l'aide. Cette mésentente entre les deux frères convenait parfaitement à Murad qui voulut la mettre à son profit. Le sultan à qui le vrai but de l'Union était naturellement bien connu, avait déconseillé, à l'empereur d'entreprendre ce voyage en Italie, voulant à tout prix empêcher une réconciliation. Pourtant, malgré les menaces qu'il avait proférées, il n'attaqua pas Constantinople pendant l'absence de l'empereur, la cour ottomane ayant conclu, après mûre réflexion, qu'une attaque pendant les négociations de Florence pourrait avoir pour résultat de forcer les Grecs à former l'Union.<sup>111</sup> Après le retour des Grecs, Murad, soit occupé par les guerres dans les pays sous-danubiens,<sup>112</sup> soit souffrant, sembla croire les messagers chargés de cadeaux qu'avait envoyés Jean VIII, et qui avaient pour mission de le convaincre que Jean n'avait traité avec l'Occident que des questions dogmatiques, et il renouvela des relations amicales avec Byzance.<sup>113</sup> Il était pourtant dans l'intérêt des Turcs d'attaquer avant que les Croisés ne parvinssent en Grèce, et ce fut pourquoi ils accédèrent, à Andrinople, aux souhaits de Démétrius. A la tête de l'armée turque, il attaqua, le 23 Avril 1442, la ville de Constantinople.<sup>114</sup> Ce fut en vain que le frère aîné de l'empereur, le despote Théodore, s'empessa d'avertir le pape du danger soudain que courait la ville,<sup>115</sup> ce fut en vain que l'empereur même le supplia par les messagers spéciaux.<sup>116</sup> La victoire fortuite d'Hunyadi en Hongrie causa le rappel de l'armée turque<sup>117</sup> et la paix avec les Ottomans,<sup>118</sup> de même que la réconciliation entre les deux frères eut lieu sans aucune intervention étrangère, et sans l'intermédiaire de Venise qui offrait de servir de médiatrice (offre peu onéreuse pour elle et qui fut d'ailleurs le seul signe de sympathie de la part de l'Occident).<sup>119</sup> L'aide latine fit défaut au moment le plus critique et il n'est guère étonnant que la question de l'Union demeurât à un point mort.

Il n'était pas dans le caractère de Métrophane de voir se développer, sans réagir, le mouvement de l'opposition qui lui coupait l'herbe sous les pieds. C'est pourquoi il se mit à briser lui-même la résistance du clergé. Il démit les prélats de leurs fonctions et les remplaça par des uniates.

<sup>111</sup> Sphrantzès, II, c. 13, 180.

<sup>112</sup> N. Iorga, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, I. Gotha, 1908, 425—426, dans le recueil: *Gesch. der europ. Staaten*.

<sup>113</sup> Chalcoc., VI, 305; Doucas, éd. Bonn, XXXI, 215.

<sup>114</sup> Sphrantzès, II, c. 18, 194.

<sup>115</sup> Rayn., an. 1442, c. 18.

<sup>116</sup> Encore avant le déchaînement de la crise, Janachi Torcello, messenger de l'empereur, fut chargé de solliciter l'aide de la Hongrie et de Rome. Le 21 Février 1442, il se trouvait à Venise: Iorga, *Notes et Extraits*, I<sup>2</sup> (1902) 83; un autre messenger, le minorite Jacques, arriva à Venise, sur son voyage à Rome, le 17 Août. Ibid., 101.

<sup>117</sup> Iorga, *Geschichte*, I, 430; cf. p. 426.

<sup>118</sup> Sphrantzès, II, c. XVIII, 195—196. — Iorga, *Notes et Extraits*, I, 125.

<sup>119</sup> Iorga, *ibid.*, 102.

Ainsi en 1442 furent destitués beaucoup de métropolités dans le diocèse du Pont. Mais toutes ces mesures ne firent qu'aggraver la position du patriarche.

A l'instigation d'Arsène, métropolitte de Césarée Cappadocienne, chef du diocèse atteint du Pont, un synode de trois patriarches d'Orient s'assembla à Jérusalem en 1443 et exigea, tout refus entraînant l'excommunication, que les hiérarches nommés par Métrophane se démissent sous peine de l'interdit de leurs fonctions.<sup>120</sup> Arsène reçut alors les pleins pouvoirs d'agir au nom de ce synode dans tout ce qu'il entreprendrait dans le patriarcat constantinopolitain en faveur de l'orthodoxie grecque, particulièrement en ce qui concernait l'expulsion des prêtres impies de leurs diocèses. L'importance de cet acte fut considérable pour la vie intérieure dans l'Eglise byzantine. La sanction des patriarches des Eglises Orientales devint pour l'opposition, jusqu'alors mouvement illégal, un véritable soutien moral; l'audace du parti de l'opposition s'en accrut. Métrophane abandonna son palais pour la deuxième fois et se réfugia au monastère de Saint Jean-Baptiste, comptant, comme il l'avait fait deux ans auparavant, sur une intervention de l'empereur,<sup>121</sup> mais ce fut, cette fois-ci, avec succès. Ce fut la situation politique qui y contribua pour beaucoup.

Alors que les événements qui se déroulaient à Constantinople étaient franchement défavorables à l'Union, l'aide promise par l'Occident se faisait toujours attendre. La première pierre d'achoppement fut la mort de l'empereur Albert. Quant à la curie, elle avait, dans les premières années qui suivirent la formation de l'Union avec les Grecs, d'autres affaires à régler: le conflit avec le concile et la politique italienne l'absorbaient entièrement. Et le peu d'intérêt de l'empereur et le maintien au secret à Constantinople du décret de l'Union lui donnèrent une bonne excuse pour expliquer son inactivité.<sup>122</sup>

Mais les nuages menaçants qui s'amoncelaient au-dessus de Constantinople au printemps de 1442 forcèrent le pape à envoyer en Hongrie, dans les premiers mois de l'année, le cardinal Césarini afin de servir de médiateur dans le traité de paix qu'il voulait conclure, dans l'intérêt de la croisade, entre le roi Vladislav et Elise, mère de Ladislav Posthume.<sup>123</sup> Au moment le plus critique où Démétrius, à la tête de l'armée turque, apparaissait devant les murs de Constantinople et où l'Empire byzantin n'avait jamais eu autant besoin de l'aide du pape, celui-ci lui-même se trouvait gravement menacé. Le 2 Juin 1442, au moment où les suppliques désespérées de Byzance parvinrent en Italie, Alphonse d'Aragon, à ce moment le plus grand ennemi du pape, pouvait s'avancer librement vers Rome, ayant fait

<sup>120</sup> Leo Allatius, *De ecclesiae Occidentalis atque Orientalis perpetua consensione libri III*. Coloniae, 1648, 939—940.

<sup>121</sup> Syrop., S. XIII, c. XI, 348—349.

<sup>122</sup> Coleti, XVIII, 1229.

<sup>123</sup> Iorga, *Notes et Extraits*, I, 88, ann. 5



la conquête de Naples après une attaque particulièrement audacieuse.<sup>124</sup> Il était donc impossible à Rome d'envisager l'envoi d'une aide à l'extérieur. Le pape avait cependant bien compris les conséquences qui pouvaient résulter d'une telle passivité. En conséquence, dès que les circonstances le permirent, l'expédition des Croisés fut placée, au premier rang de la politique curiale.

En Mars 1443, un message adressé aux ecclésiastiques byzantins fut envoyé à Constantinople, dans lequel le pape déclarait avoir été informé que des opinions fausses se répandaient à l'Orient au sujet de l'enseignement latin concernant l'article du Saint-Esprit. Il priait les hiérarques de vouloir bien enseigner au peuple la vérité, et dans ce but une explication détaillée de la foi romaine avait été jointe à la lettre.<sup>125</sup> Il semble toutefois que le but réel de cette lettre n'y fût pas mentionné: informer les Grecs des préparatifs faits à l'Occident en vue de la réalisation de l'expédition promise. Ce ne fut nullement par coïncidence que la lettre fut rédigée le même jour que le pape fit un nouvel appel à tous les chrétiens d'Occident de contribuer suivant leurs moyens, soit financièrement soit par contributions personnelles, au succès de l'expédition des Croisés.<sup>126</sup> Quant à la mission du cardinal Julien en Hongrie, on pouvait considérer qu'elle avait obtenu aussi plein succès. Déjà, le 16 Décembre de l'année précédente un armistice avait été solennellement proclamé à Rab entre les parties combattantes. Vladislav, enthousiasmé, promit de se mettre à la tête de l'expédition des Croisés.<sup>127</sup> Le duc de Bourgogne rassembla à Nice une flotte auxiliaire, Venise<sup>128</sup> et Raguse<sup>129</sup> promirent également d'expédier les navires nécessaires. L'aide occidentale prenait ainsi une forme concrète.

Lorsqu'en Juillet, le patriarche implora de nouveau le secours de la cour impériale, le messenger, porteur de cette lettre devait, certainement

<sup>124</sup> F. Gregorovius, *Geschichte der Stadt Rom im Mittelalter*, VII. Stuttgart, 1870, 84.

<sup>125</sup> Coleti, XVIII, 1237.

<sup>126</sup> Rayn., anno 1443, c. 14—19 fit paraître cette déclaration portant la date, inexactement sans nul doute, du 1<sup>er</sup> Janvier 1442. Dans le texte, le pape dit: *Paulo vero post transmissionem cardinalis (Cesarini) et Episcopi (Christophe Garatoni) praedictorum dilectus filius Jacobus de Bononia ordinis minorum B. Francisci ad Constantinopolim... a nobis missus, rediens, miserias (à Constantinople) ... enarravit*. Cependant, Césarini fut probablement envoyé en Hongrie à une date postérieure au 1<sup>er</sup> Janvier 1442. Le 16 Mars, il arriva à Venise (Iorga, *Notes et Extraits*, I<sup>2</sup>, 88, ann. 5). Garatoni fut envoyé en Hongrie et en Valachie, etc., également plus tard. Ce n'est que le 20 Mars 1442 qu'on lui avait payé l'argent pour le voyage (*Notes et Extraits*, II, 20). Rentrant de Constantinople, le minorite Jacques, mentionné ci-dessus, ne se trouva à Venise que le 17 Août 1442 (*Notes et Extraits*, I<sup>2</sup>, 101). Frommann avait découvert une de ces déclarations adressée *Magistro Jacobo de Oratoribus Capellano in Castella*, dans le code Barberini, 437 sq., portant la date du 4 Mars 1443, date sans nul doute exacte, cette fois-ci (l. c. 205, ann. 3).

<sup>127</sup> Iorga, *Geschichte*, I, 431.

<sup>128</sup> Iorga, *Notes et Extraits*, 121, ann. 2.

<sup>129</sup> Ibid., II, 390.

déjà, être arrivé. On ne peut donc être étonné du consentement subit que l'empereur accorda aux requêtes du patriarche: dans 15 jours, le synode devait se réunir dans le but de réformer l'Eglise. Pourtant, même cette fois-ci, il n'en fut rien, car le premier Août, avant que les hiérarques ne se réunissent, le patriarche mourait subitement,<sup>130</sup> ce qui remit la question à une époque indéterminée; en effet, l'empereur décida de ne traiter avec l'opposition que d'après les résultats que donnerait l'expédition des Croisés.

De ces événements européens dépendait encore le règlement d'autres questions. A Byzance, il s'agissait surtout de l'élection du nouveau patriarche. Le pape Eugène comptait une fois de plus pour mettre fin aux désordres qui existaient parmi le clergé d'Orient. C'est pourquoi il se décida à organiser à Constantinople des «disputations théologiques publiques» dont le but serait de faire taire le parti national grec. Ce fut la raison pour laquelle le pape envoya le cardinal François de Saint-Clément, chef des galères romaines et légat du pape, avec pleins pouvoirs concernant toutes les affaires ecclésiastiques.<sup>131</sup> On espérait à Rome que la présence à Constantinople du chef de la flotte romaine auxiliaire, présence qui signifiait l'accomplissement de la promesse du pape, assurerait l'aide énergique de l'empereur. Toutefois, comme le cardinal ignorait le grec, il devait être accompagné de Christophe Garatoni, évêque de Coron, qui nous est déjà bien connu, en tant que propre disputateur.

Tous ces plans et suppositions s'effondrèrent lors des événements bien connus qui, durant les années fatales de 1443 et 1444, se déroulèrent sur les champs de bataille. L'action préliminaire à l'expédition des Croisés, de même que son début, semblèrent promettre le succès. Pourtant, l'expédition n'eut pas lieu en 1443 ainsi qu'on l'espérait,<sup>132</sup> à cause de la tension qui s'éleva entre la curie et Venise;<sup>133</sup> mais on en fit au moins un commencement. L'impatient Vladislav et l'enthousiaste cardinal Césarini entreprirent, vers la fin de l'année, une expédition au centre de la péninsule des Balkans, dénommée «longue expédition», et connue sous peu de toute l'Europe. La pénétration des armées chrétiennes après la prise de Nisch et Sofia jusqu'à la chaîne de montagnes des Balkans où eurent lieu plusieurs escarmouches en vue d'occuper le col de Romanie, fut considéré partout comme un énorme succès et le prélude de l'expulsion des Turcs

<sup>130</sup> Syrop., S. XII, c. XI, 348—349.

<sup>131</sup> La bulle du 8 Mai 1443: Theiner, *Vetera monumenta Slavorum meridionalium historiam illustrantia*, I. Romae, 1863, 380; Le Quien dit à propos de Francesco: *patrius Venetus, Eugenii II. Nepos, creatus Cardinalis 1431, Camerarius et Vice Cancellarius S. R. E., Patriarcha Constantinopolitanus et archiepiscopus Bisuntinus, demum Veronensis constitutus praesul a. 1438... mort le 5 Septembre 1453.*

<sup>132</sup> Dans sa lettre du 11 Juin 1443, le pape écrivit à l'empereur: *hodie que a nobis hunc recessit dilectus filius noster Franciscus... quem ad hanc dumtaxat causam ad partes Graeciae... transmissimus.* Coleti, XVIII, 1237; Rayn., an. 1443, 286.

<sup>133</sup> Iorga, *Notes et Extraits*, 138, ann. 2; 123, 125, 126, 141, ann. 2; 146.

de l'Europe.<sup>134</sup> Leurs espoirs atteignirent leur apogée quand, au printemps en 1444, le sultan Murad fut obligé de se rendre avec son armée à Karamanie<sup>135</sup> où la révolte venait d'éclater. Le plan de guerre des chrétiens était basé sur la supposition que les Turcs ne pourraient résister aux forces européennes des Croisés menés par Vladislav, si elles s'avançaient à l'intérieur des Balkans tandis que les flottes unies du pape, du duc de Bourgogne et de Venise occuperaient les détroits et les sépareraient du centre asiatique de l'Empire turc. Après le soulèvement de Karamanie, il semblait qu'une fois les détroits occupés, Roum se trouverait sans protection aucune. Le cardinal-légat, toutefois, ne put remplir sa mission, tandis que Murad, après une heureuse traversée du Bosphore anéantit les Croisés le 10 Décembre à Varna dans une bataille fatale. Le noble Vladislav y perdit la vie, succombant sous les coups des phalanges de fer des janissaires, et Césarini, l'âme de l'expédition, disparut sans laisser de traces.<sup>136</sup> L'expédition, entreprise dans un but très élevé, mais militairement trop faible, ne fit toutefois qu'aggraver la situation de l'Empire byzantin, agrandissant chez les Turcs une haine implacable contre les Grecs. Il est naturel qu'en de telles circonstances, la seconde tâche du légat à remplir concernant la réforme ecclésiastique n'eût aucun succès.

Les espoirs qu'avait mis le pape dans l'aide de l'empereur étaient pourtant bien fondés. Les prélats de l'opposition qui voyaient bien que l'expédition des Croisés était étroitement liée à la confirmation de l'Union détestée, voyaient leur avenir en danger. Les unionnistes, sûrs de leurs triomphe, « semèrent partout les menaces et la peur ». « Ils croyaient que le jour de leur triomphe était arrivé. »<sup>137</sup> Le cardinal trouva donc l'opposition dans un état de grand abattement moral. Heureusement pour elle, il ne sut pas profiter des premiers moments de son arrivée pour amener la réforme, laissant ainsi passer le moment psychologique, car il avait blessé l'empereur par ses exigences exagérées dans des questions futiles de cérémonial, et un temps précieux s'écoula avant que le légat ne fût reçu à la cour impériale. Par coïncidence, ce retard fut fatal. Toutefois les disputations<sup>138</sup> entre l'évêque de Coron et Marc d'Ephèse eurent lieu,

<sup>134</sup> Iorga, *Geschichte*, 433—434; Chalcoc. VI, 308.

<sup>135</sup> Chalcoc. VI, 323; Ducas, 220.

<sup>136</sup> Sphrantzès, II, c. 19, 197—199.

<sup>137</sup> Syrop., S. XII, c. XI.

<sup>138</sup> Sur les disputations en question, nous disposons de plusieurs témoignages plus ou moins incomplets. Syropoulos les mentionne en passant: καὶ μετὰ ταῦτα (après l'arrivée du légat) εἰς λόγους ἐλθόντες, οὐκ ἠδυνήθησαν συστήσαι τὴν ἑνωσιν ὡς ἠλπίζον οἱ ὑπὲρ αὐτῆς σπουδάζοντες. (S. XII, c. XI, 350). — Pareillement, Chalcocondyles, VI, 295, fait observer, tout-à-fait en général, qu'à Constantinople, des disputations eurent lieu entre Marc d'Ephèse et Georges Scholarios d'un côté et des légats du pape de l'autre, mais que ceux-ci ἀπεχώρουν ἀπρακτοὶ ἐπὶ Ἰταλίας. — Comme authentique on considérerait jusqu'alors le témoignage de S. Antoninus dans son « Histoire » tit. 22, c. 10 sq.: *cum cardinalis Venetus destinatus legatus in regionem illam Constantinopolitanam moram traheret, et in eius societate esset venerabilis episcopus Coronensis dominus*

mais, semble-t-il, après la bataille de Varna. La situation avait alors tellement changé qu'elles se terminèrent sans résultats aucuns. Non seulement l'audace et la confiance en soi de l'opposition prirent une grande extension après la défaite des Croisés, mais l'empereur lui-même ne manifesta plus aucun désir d'intervenir en faveur de l'Union. Les querelles théologiques se terminèrent d'une manière tout à fait opposée à celle qu'attendait Rome, ce que ne fit qu'augmenter le prestige et l'influence de Marc d'Ephèse. Le cardinal ne réussit qu'à effectuer l'élection d'un nouveau patriarche et ceci, semble-t-il, au prix d'une nouvelle intervention armée.

*Bartholomeus de Florentia, sacrae theologiae professor egregius et Graeci idiomatis non ignarus, placuit imperatori Graecorum ... ut fieret publica concertatio inter episcopum Ephesinum praefatum et Coronensem episcopum iam fama ibi celebrem. Quo facto Ephesinus praefatus iterum ab eo supertatus et confusus est et tanta ex eo absorptus tristitia, ut intra paucos dies expiraverit cum sua perfidia.* (Coleti, XVIII, 1297). — Que Marc eût disputé avec l'évêque de Coron, se trouve confirmé même dans le Synaxaire de Joseph Méthonensis: *Curam et in id* (c'est aux troubles causés par Marc d'Ephèse) *convertit Romana ecclesia, misso Coronensi episcopo ... ut cum Marco Ephesino disputaret ... sed pacta ibi una et altera disceptatione ... certamen vivatit* (Migne, 159, p. 1105). — Le témoignage d'Antoninus fut adopté par Le Quien III, 900 et 1040, où il dit que le nommé Barthélemy avait, originairement, été évêque à Argos, *ex Argolicensi ecclesie translatus est ad Cortonensem in Italia an. 1440, et rursus ad Coronensem ...*, ceci ayant eu lieu, selon la déclaration d'Antoninus, citée plus haut, vers 1445. — Les témoignages précédents s'averèrent cependant erronés. Marc d'Ephèse disputa avec l'évêque de Coron qui, cependant, ne fut guère Barthélemy, comme, s'appuyant sur Antoninus et Le Quien, l'admet Frommann, l. c., 207, mais toujours encore Christophe Garatoni. Dans les comptes de la chambre papale, on découvre plusieurs postes relatifs à Christophe, évêque de Coron, datant du 20 Mars 1442 (N. Ex. II, 20), du 9 janvier 1443 (ibid., 21), du 14 Février 1443 (ibid.), du 16 Janvier 1444 (N. Ex. II, 22). Ensuite du 14 et 28 Juin 1445 (ibid. 24). Le 28 Juillet 1446, 52 florins furent délivrés à domino Nicolao Gudelli — *iuxta ordinationem episcopi Coronensis* (ibid., 25) et le même jour, 291 florins furent payés *reverendo domino episcopo Cortoniensi (Bartholomeo)*. (N. Ex. II, 25). Le nom de Christophe, évêque de Coron, apparaît, pour la dernière fois, le 20 Septembre 1446 (N. Ex. II, 26), et, le 21 Juin 1449, on y trouve, pour la première fois, un poste désigné par le nom de *Barthélemy, évêque de Coron* (N. Ex. I, 27). Barthélemy fut donc nommé évêque de Coron entre le 21 Septembre 1446 et le 21 Mai 1449, donc à une date considérablement postérieure à celle que supposait Le Quien. — L'expédition partit en été 1444. Le cardinal arriva avec la flotte à Modon le 17 Juillet 1444 (N. Ex. I<sup>2</sup>, 180, 184). De là, il envoya, sur un bateau, l'évêque de Coron à la Crète pour y percevoir l'argent pour les indulgences (ibid., 180) et le 25 Juillet 1444, le duc de la Crète reçut une autre lettre de Loderano, chef de la flotte vénitienne de Modon, lui recommandant également l'évêque de Coron (ibid., 181). Christophe Garatoni se trouvait donc en compagnie du légat avec qui il partit pour Constantinople que, toutefois, il quitta avant le dernier, ainsi que l'atteste une autre lettre du même Loderano envoyée le 21 Mai 1445 à Modon: *que ce prélat (Christophe Garatoni) avait reçu l'ordre de revenir de Modon à Constantinople, s'il apprenait que les Hongrois ne reviendraient pas en Thrace* (ibid., 200). — Que Marc eût discuté à Constantinople avec l'évêque de Coron Christophe, se trouve d'ailleurs confirmé par le passage d'Antoninus disant *iam fama ibi celebrem*, mention qui se saurait aucunement viser Barthélemy mais uniquement Christophe qui avait visité Constantinople en 1437 déjà, lors des entretiens préliminaires sur l'Union (Coleti 863, 866; Le Quien, III. 1040) ainsi que, on le sait, même après le retour des Grecs.

L'expédition des Croisés eut un épilogue en Orient, l'année suivante. En Août 1445, un messager napolitain apporta de Pesth en Occident la nouvelle qu'Hunyadi et d'autres barons hongrois s'armaient en vue de venger Vladislav. De fait, en Juillet déjà, un traité avait été signé entre eux et le cardinal qui se trouvait alors à la tête de sa flotte sur les côtes du Levant, préparant une nouvelle expédition. L'armée hongroise devait être embarquée sur les bords du Danube et transportée à Constantinople et de là l'offensive devait être déclanchée.<sup>139</sup> Sans aucun doute, le cardinal posa comme condition l'élection d'un patriarche uniaste, ainsi que le prouvent les circonstances, car l'élection eut lieu le même mois que la signature à Constantinople du traité avec Hunyadi. Le successeur de Métrophane qui fut élu le 17 Juillet 1445 était l'ennemi littéraire et principal de Marc d'Ephèse, *Grégoire Protosynkellos*.<sup>140</sup> Le bilan actif pesait cette fois du côté de Rome. Mais en Décembre, le cardinal revint de son expédition des contrées danubiennes, n'ayant rien accompli, et, furtivement mit à la voile pour l'Occident vers la fin de l'année.<sup>141</sup>

### *Georges Scholarios*

Ainsi, l'union de Florence, qui devait délivrer l'Empire byzantin du pouvoir turc, manqua son but. L'Union s'effectua trop tard, au moment où la papauté avait depuis longtemps perdu son pouvoir universel, indispensable à la réalisation de son engagement. L'Union de Lyon, instituée au prix d'avoir détourné l'attaque du parti angevin avait, par rapport à la curie, des exigences nettement moindres. Charles d'Anjou, souverain de la Sicile par la grâce de Grégoire X, dut, finalement, se soumettre à la volonté du pape. Cependant, pour réaliser une grande croisade susceptible d'apporter à l'Empire byzantin l'appui sollicité, l'influence de la curie du XV<sup>e</sup> siècle se montrait déjà insuffisante. Les siècles précédents avaient fini par démoder les croisades. On en avait d'ailleurs trop abusé : contre les Hussites de Bohême, les Maures d'Espagnes, les Sarrasins d'Egypte, les Ottomans d'Orient — les bulles papales ne cessèrent, pendant le XV<sup>e</sup> siècle, d'appeler sous les armes les chrétiens de l'Occident, leur offrant, avec trop d'insistance peut-être, des indulgences. Le changement du but des croisades, qui n'était plus le même, était aussi important. Dans leur forme originale, les croisades étaient l'expression de l'état d'esprit et de l'ascétisme chrétiens des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles et représentaient un mouvement qui avait pour but la « délivrance du Tombeau du

<sup>139</sup> Iorga, *Geschichte*, I, 444.

<sup>140</sup> Sphrantzes, II, c. 19, 200.

<sup>141</sup> Le 8 Janvier, le légat se trouva, sur son voyage de retour, à Raguse. Iorga, *Notes et Extraits*, II, 417; à propos de l'expédition entière cf. Iorga, *Geschichte*, I, 444—446.

Christ ». Cette idée était la seule capable d'amener les chrétiens de l'Occident à remettre les questions d'actualité politique et à négliger, pour un certain temps, leur propres intérêts, au profit d'une grande œuvre commune. S'étant transformées en guerre sainte menée pour la libération des chrétiens unifiés d'Orient, des Grecs surtout, les croisades perdirent leur attrait vital. Tout en concernant l'entière chrétienté, la nouvelle idée était incapable de remplacer le but original, ceci d'autant plus que, dans le milieu latin, elle se heurtait à la haine de l'hellénisme dont l'intensité égalait l'aversion des Orientaux à l'égard des Latins. La sincérité de la conversion grecque, d'ailleurs discrédité, par le fond politique des Unions, était un sujet de doutes et de soupçons. Quant à l'importance réelle que l'existence de l'Empire byzantin représentait à l'Ouest, les Occidentaux s'en rendaient à peine compte. L'idée de leur propre « défensive » ne leur vint qu'après la chute de Byzance. D'autant plus faible devait fatalement se montrer l'appel des humanistes exhortant les Occidentaux à délivrer le sol classique de la Romanie des mains barbares. L'humanisme de l'époque de la « renaissance » en était peu capable en principe, son intérêt étant tourné plutôt du côté de la civilisation latine.<sup>142</sup> Tout effort aspirant à susciter une grande croisade nouvelle devait, de plus, se heurter fatalement, au déclin du Moyen Âge, à une tendance nouvelle dans la structure intérieure de l'Europe Occidentale : à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, le féodalisme, tombé en décadence, donne naissance à une multitude de nouveaux États qui, fondés sur le principe monarchique ou sur l'oligarchie des hautes classes forment une organisation beaucoup plus ferme, mais qui, durant leur évolution, étaient incapables pour faire s'unifier aux entreprises d'expansion. L'empereur et la diplomatie byzantine n'eurent cependant, pour conclure l'Union, aucun égard à ce changement si important. De ce point de vue, l'opposition constantinopolitaine, dissuadant le gouvernement de former une alliance avec l'Ouest, fit preuve d'une plus grande clairvoyance politique, bien que sa méfiance envers l'Ouest résultât plutôt de sa haine contre les Francs que d'une analyse réelle de la situation actuelle. Ce n'est qu'après la fondation de l'Union que l'on se rendit compte qu'une croisade de toute la chrétienté de l'Ouest — de laquelle l'empereur et la cour se promettaient le salut pour l'Empire — ne devait être qu'une chimère sans espoir de réalisation. La tentative, faible et funeste, de ruiner l'Empire turc rien qu'à l'aide de l'armée de Vladislav de Hongrie, n'eut d'autre résultat que d'approfondir les hostilités gréco-turques et de provoquer une expédition punitive des Turcs qui ravagèrent le Péloponnèse.<sup>143</sup> Par bonheur pour les Grecs, Murad, harcelé par la révolte des janissaires<sup>144</sup> et par les conflits rallumés dans la région

<sup>142</sup> Cf. Norden, D. IV A. II, 4.

<sup>143</sup> Chalcoc. VI, 341—349; Sphrantzes I, II, c. 19, p. 202.

<sup>144</sup> En 1446.

Danubienne,<sup>145</sup> se contenta d'une seule invasion. Ainsi l'Union de Florence ne fit donc qu'achever le schisme dans l'Eglise et dans la nation grecque et aggraver la situation politique en général. Mais cette triste expérience ne pouvait plus rien changer à l'état déplorable de l'Empire byzantin. Même avoir presque perdu tout espoir d'une libération future, Jean VIII ne put plus renoncer à l'Union qui représentait le seul appui de l'étranger, si faible fût-il. L'organisme de l'Etat grec était déjà tombé dans un état de décadence tel qu'il ne pouvait se permettre une pareille rupture. Si, par la suite de cette circonstance, l'échec de la croisade resta sans influence sur l'histoire politique, pour l'évolution intérieure de l'Eglise byzantine, il signifie, tout au contraire, un événement de première importance. L'empereur, dès le début partisan peu assidu de l'Union, cessa, durant les trois dernières années de son règne, de la soutenir pour de bon. Byzance assiste à une période où l'opposition, devenue assez puissante pour surmonter la peur que lui inspirait une attaque éventuelle de la part de l'empereur, sut s'assurer les sympathies de la grande majorité du peuple.

Le patriarche uniote Grégoire III prit conscience de la difficulté de son rôle après l'échec de la croisade. Il sentait sa position d'autant plus délicate que, dans sa personne, on avait élevé au siège du patriarche le principal adversaire littéraire de Marc. C'est pourquoi il n'accepta son élection qu'après de longues hésitations.<sup>146</sup> Cependant, la lutte imminente avec Marc d'Ephèse fut brusquement interrompue par la mort de ce dernier, en 1446.<sup>147</sup> Avant de mourir, Marc tenta d'assurer la réalisation de l'œuvre de sa vie par l'institution d'un successeur approprié. Il n'oublia cependant pas non plus, au seuil de la mort même, sa haine des uniotes, à laquelle il donna l'expression dans son *Extrema sententia* où, une fois de plus, il jura solennellement, en présence de beaucoup d'hommes remarquables, prélats de l'opposition sans doute, n'avoir rien de commun avec les uniotes, désirant empêcher ainsi le patriarche de déléguer, à ses funérailles, vu la haute dignité ecclésiastique de Marc, l'un de ses évêques. Car ceux qui ne connaissaient pas Marc pourraient croire qu'il eût quand même existé des accords secrets entre les deux adversaires, alors que, en réalité, « il fallait qu'ils restassent en tout séparés de nous, jusqu'à ce que le Seigneur eût lui-même apporté réconfort et la paix à son Eglise ».<sup>148</sup> Comme successeur, il recommanda au parti national *Georges Scholarios*.<sup>149</sup>

Ce dernier est une personnalité extrêmement intéressante. De disciple et ami de Marc d'Ephèse, Scholarios était devenu à Florence son principal en-

<sup>145</sup> Iorga, *Geschichte*, I, 446 sq.

<sup>146</sup> Frommann, op. cit., 211—215.

<sup>147</sup> Cf. Excursus I, chez Paulová, op. cit., 70—72.

<sup>148</sup> Δεῖ γὰρ παντάπασιν ἐκείνους εἶναι κεχωρισμένους ἡμῶν, μέχρις ἂν δῶ ὁ Θεὸς τὴν καλὴν διόρθωσιν καὶ εἰρήνην τῆς Ἐκκλησίας αὐτοῦ. Migne, PG, 160, p. 537.

<sup>149</sup> Ibid., 529—534.

nemi. De retour, il joue dans la vie publique de l'Eglise un rôle très effacé, pour devenir plus tard, à la surprise des historiens, héritier de la mission de Marc. A partir de ce moment, à la veille de la chute de Constantinople, on rencontre son nom à chaque pas. Il sera, par conséquent, d'un grand intérêt d'examiner plus en détail sa carrière mouvementée, d'autant plus que Scholarios joua le rôle principal dans les relations de Constantinople avec les Hussites.

Scholarios était né à Constantinople. La date de sa naissance est inconnue,<sup>150</sup> de même que tous les faits ayant trait à sa jeunesse. Tout ce que l'on sait est qu'il provenait de famille très humble, ce qui l'empêcha, à son grand regret, de devenir moine. Voyant la nécessité d'assurer l'existence de ses parents pauvres, il embrassa la carrière bureaucratique, beaucoup plus lucrative.<sup>151</sup> De scribe (γραμμάτικος) il devint juge impérial (κρίτης τῆς βασιλικῆς κρίσεως). Dans cette dignité on le rencontre à Florence.<sup>152</sup>

Dans sa jeunesse, Scholarios dut avoir, d'une manière ou d'autre, la possibilité de s'adonner aux études supérieures. Il fit preuve d'une vaste érudition en matière de théologie et de philosophie et d'une connaissance parfaite du latin. Il appelle Marc d'Ephèse son maître<sup>153</sup> qui, sans doute, lui inspira le désir d'embrasser la vie solitaire monastique. La grande intimité qui existait entre maître et disciple donna naissance à une amitié sincère qui, pendant de longues années, lia les deux hommes. Marc voyait, dès le début, l'extraordinaire talent de Scholarios, sa brillante intelligence et ses dons de rhéteur.<sup>154</sup> Scholarios éprouvait une profonde gratitude pour l'amitié que lui témoignait son maître de même qu'un grand respect, adoptant tous ses principes d'une rigoureuse orthodoxie grecque.

Parmi les dignitaires laïques, qui, pour leur piété et leur science, avaient été, sur l'ordre impérial, admis parmi les membres de la mission grecque envoyée en Italie, on trouve aussi Georges Scholarios, témoignage incontestable de son extraordinaire renommée. Il suffit de nommer son compagnon: le second laïque accompagnant la mission n'est personne d'autre que le célèbre platonicien du XV<sup>e</sup> siècle, Georges Gémiste Pléthon.<sup>155</sup>

De ces deux hommes, Scholarios avait déjà pris part aux entretiens préliminaires à Constantinople où il joua un rôle brillant. Dans une de ces réunions, Scholarios fut le premier à formuler, à l'adresse directe de l'empereur, son opinion qui eut la satisfaction d'être adoptée ensuite par

<sup>150</sup> Dräseke, *Zu Georgios Scholarios*. Byz. Zeitschr. IV, 579.

<sup>151</sup> Renaudot chez Migne, PG, 160, p. 255—256.

<sup>152</sup> Démétracopoulos, Ὁ οὐθ. Ἑλλάς, 110.

<sup>153</sup> Migne, PG, 160, p. 533.

<sup>154</sup> Avant sa mort, Marc dit à propos de Scholarios: Λέγω καὶ ἀποφαίνομαι περὶ τοῦ ἀρχοντος τοῦ Σχολαρίου, ὅτι οἶδα αὐτὸν ἐξ ἔτι πάνυ νέας τῆς αὐτοῦ ἡλικίας... ᾧ καὶ μέχρι τοῦ παρόντος ἐν τῷ ἐγγίξειν τὴν τελευταίαν μου ὁμιλῶν ἔχω ἀκριβῆ κατάληψιν περὶ αὐτοῦ, οἷός ἐστι φρονήσεως καὶ σοφίας, καὶ δυνάμεως ἐν τοῖς λόγοις. Migne, PG, 160, p. 529.

<sup>155</sup> Cf. F. S. Schulze, *Georgios Gemistos Plethon und seine reformatorischen Bestrebungen*. Geschichte der Philosophie der Renaissance, I. Jena, 1874.



les autres hiérarques comme devise directrice pour le concile de Florence : le synode œcuménique sera profitable à la patrie — et tous se déclarent prêts à y participer, à la condition expresse que tout conflit éventuel soit discuté selon toutes les règles synodales. « Si le schisme doit être déraciné énergiquement, » démontra Scholarios, « il faut d'abord rassembler tous les passages compris dans les écrits des Pères de l'Eglise et relatifs aux dogmes litigieux. Ensuite, il faudra les soumettre à l'analyse en respectant le procédé consacré du synode qui prévoit une libre discussion, et qui n'adoptera comme dogme juste et infaillible, que ce que les deux partis auront décidé déclarer comme tel ». Ce n'est guère un fonctionnaire de la cour qui parle ici, mais bien plutôt le disciple de Marc d'Ephèse donnant une expression exacte et hardie à tout ce qui dépendait du postulant centenaire des Grecs réclamant la convocation du concile. Pour cette même raison, le vote émis par Scholarios reçut l'assentiment enthousiaste de tous les prélats grecs. La même assemblée confia à Marc d'Ephèse et à Scholarios la noble tâche de compiler les citations respectives dans les livres de Nil Cabasilas.<sup>156</sup>

C'est cependant pour la dernière fois que l'on rencontre les deux amis ensemble. Au concile, ils se séparèrent pour adhérer à deux camps hostiles. La rupture se produisit déjà avant la première séance à Ferrare, lorsqu'on aborda la question de savoir par quoi inaugurer les disputations. Tous furent d'accord sur le choix du sujet : l'Emanation du Saint-Esprit. Cependant alors que Marc et la plupart des hiérarques réclamaient qu'on discutât d'abord la forme de cette querelle en commençant par les débats sur l'addition « filioque », c'est-à-dire la question de savoir si l'Eglise romaine avait le droit de changer, à elle seule, le « symbolum », Scholarios prit la défense du vote émis par l'archevêque de Nicée Bessarion, demandant une solution immédiate de la différence inhérente du dogme.<sup>157</sup> Par là, Scholarios se rangea du côté des hiérarques plus avisés. L'Eglise romaine avait de tout temps prétendu que la défense du III<sup>e</sup> synode œcuménique (Ephèse en 431) de changer le « symbolum », défense invoquée par les Grecs, visait uniquement des changements réels, et aucunement l'addition « filioque », laquelle, loin d'adopter une modification au symbole ne faisait qu'interpréter ce qu'il contenait implicitement. Pour cette raison, il était visiblement indispensable de commencer par résoudre la propre polémique dogmatique. Ce n'est qu'après l'avoir résolue qu'on pouvait décider si « filioque » élargissait le symbole, ou y ajoutait quelque chose de nouveau. Bessarion ne réussit cependant pas à faire triompher sa proposition. L'avenir allait la justifier. Des débats inutiles se prolongèrent pendant deux mois à Ferrare. Le Concile fut ensuite transféré à Florence où la proposition de Bessarion fut adoptée.

<sup>156</sup> Syrop, S. III, c. VI et VII.

<sup>157</sup> Ibid., S. VI, c. XII.

Le premier conflit entre Marc et Scholarios concernait, on le voit, plutôt la forme de la polémique, mais devait bientôt se manifester sur des questions de principes.

Ce fut au moment le plus critique de tout le séjour à Florence, que Scholarios vint se ranger manifestement du côté des ennemis de Marc. Les disputations se terminèrent sans avoir abouti à une solution positive. Les réunions publiques furent interrompues le 24 Mars. Les participants du Concile furent saisis de confusion et de doutes. Une agitation nerveuse et le souci de l'avenir de l'Union gagna toute l'assemblée. Pour comble de désarroi, un messenger de Constantinople apporta une nouvelle alarmante disant que le sultan Murad allait livrer une attaque contre la ville. L'empereur alerté sollicita humblement l'aide du pape. Eugène refusait cependant tout appui, aussi longtemps que les Grecs ne se seraient pas ralliés à l'Eglise d'Occident. Or, le 14 Avril, Scholarios vint déposer sur la table du synode, ses trois célèbres oraisons qui, par leur ardente défense de l'Union, signifiaient une rupture on ne peut plus nette avec Marc, en contenant l'appel le plus chaleureux pour l'accomplissement de l'Union. Marc lui-même recherche les motifs de la conversion de son ami dans « la vanité, le désir de la gloire et d'un bien-être trompeur ».<sup>158</sup> L'essence même des oraisons de Scholarios nous montre cependant que la nouvelle attitude de leur auteur était due à un changement profond de sa plus sincère conviction.

Ce que veut Scholarios n'est guère une union purement politique et formelle, mais toujours *une unité dogmatique idéale*. A Florence, Scholarios avait entrepris un vaste travail théologique d'où, en dépit de l'échec des réunions publiques, résulta sa ferme conviction qu'une véritable unité était possible et que sa réalisation ne demandait que de la bonne volonté. Stimuler cette bonne volonté parmi les représentants de l'Eglise grecque — voilà le but que Scholarios se proposa et qu'il chercha à atteindre, d'un côté, par des raisons politiques, faisant appel, avec une éloquence frémisante, aux sentiments patriotiques, et, de l'autre, énumérant les avantages que donnerait le rapprochement plus étroit des Grecs avec la civilisation apparentée des Latins, sur un rapprochement éventuel des premiers avec les peuples de l'Orient. Ses motifs ne découlaient cependant nullement de l'Evangile du parti orthodoxe. Ils témoignent d'un changement beaucoup plus radical chez l'ancien disciple de Marc d'Ephèse. Ce changement fut d'ailleurs lent à se déclencher.

Depuis plusieurs années, un conflit intérieur, imperceptible à l'origine mais ranimé par l'influence de la cour, ne cessait de travailler l'âme de Scholarios, l'acheminant, inévitablement, à une rupture définitive avec Marc. S'étant assuré une position importante dans les rangs de la bureaucratie, Scholarios se dégagea de l'influence que le parti nationaliste grec avait jadis exercée sur lui et prit l'habitude d'envisager les choses d'un point de vue beaucoup plus vaste. Etant cependant ancien disciple de Marc,

<sup>158</sup> Migne, PG, 160, p. 1095.

il ne sut jamais aller jusqu'à considérer la confession comme un simple moyen politique. Comme nous venons de le mentionner, le profit politique de l'Empire ne constituait nullement, aux yeux de Scholarios, le but auquel la religion devait être sacrifiée, mais uniquement un moyen qui devait rendre la hiérarchie grecque plus accessible aux déductions théologiques de Scholarios et à l'idée de la création de l'Union dogmatique. Nous voici en face de la véritable origine du changement qui venait d'affecter les opinions de Scholarios.

Les disputations qui eurent lieu à Florence révélèrent nettement les multiples divergences existant entre les opinions que différents Pères de l'Eglise d'Orient et d'Occident avaient émises au sujet du dogme du Saint-Esprit. En face de ce fait, Scholarios se décida à mettre d'accord toutes ces divergences, car « les admettre signifierait », démontre-t-il, « tout confondre et rejeter toute foi ». Quant au procédé susceptible d'harmoniser toutes les contradictions et de découvrir un accord mutuel entre les Pères de l'Eglise et en rapport à l'Ecriture, Scholarios le voit dans « la solution de toutes les contradictions textuelles selon le vrai sens », à condition qu'on se décide à ne plus considérer, désormais, le simple silence que les Pères d'Eglise d'Orient gardent au sujet de la descendance de l'Esprit du Fils, comme preuve irréfutable d'une attitude strictement négative. L'harmonie enfin établie entre les Pères de l'Eglise, tel est le but d'un nouvel examen impartial que, dans ses discours, Scholarios ne cesse de recommander chaleureusement.<sup>159</sup>

Les discours ne disent cependant rien sur la façon dont il s'imaginait cette harmonie. C'est dans l'Ekthèse grecque, adoptée, à la fin d'Avril, par la majorité des hiérarques et provenant de la plume de Scholarios que l'on peut trouver le renseignement nécessaire. Selon cette Ekthèse, les Grecs croyaient que le Saint-Esprit „ἐκ τοῦ πατρὸς ἐκπορεύεσθαι“ mais aussi „ἰδίον δὲ τοῦ υἱοῦ εἶναι, καὶ ἐξ αὐτοῦ ἀναβλύζειν“ et „οὐσιωδῶν ἐξ ἀμφοῖν ἵγουν ἐκ πατρὸς δι' υἱοῦ προχεῖσθαι.“ L'opinion adoptée finalement par Scholarios était donc une opinion médiatrice rappelant les anciennes concessions de Vatatzès,<sup>160</sup> et que les Latins rejetèrent comme trop vague. Scholarios intervint alors encore une fois dans les disputes. Le 29 Mai, il assista, par ordre de l'empereur, à l'assemblée finale des Grecs, pour exprimer, conjointement avec l'empereur, le patriarche et d'autres prélats, son opinion sur l'Union. A ce moment, Scholarios alla plus loin que dans son Ekthèse. Dans la formulation définitive de son opinion, il admit textuellement que le Saint-Esprit émanait „ἐκ τοῦ πατρὸς καὶ τοῦ υἱοῦ“ dans le sens (qui découle de ce qui vient d'être dit) de „διὰ τοῦ υἱοῦ“.<sup>161</sup> En la même occasion, se déroula une scène extrêmement pénible pour Marc d'Ephèse. C'est lui que, sans nul doute, visaient les allusions de Scholarios,

<sup>159</sup> Les oraisons de Scholarios chez Migne, PG, 160, p. 385—524.

<sup>160</sup> Syrop. S. XIII, c. XVI et XVII.

<sup>161</sup> Coleti, op. cit., XVIII, 492 sq. Cf. Frommann, op. cit., 89, 93.

lorsque celui-ci soulignait l'absence des qualités mentales nécessaires à la pénétration des subtiles nuances du dogme relatif au Saint-Esprit comme la seule raison motivant la résistance de certains prélats, et qu'il condamnait l'orgueil et l'avidité de gloire de quiconque oserait s'opposer au synode oecuménique.<sup>162</sup> Il devait d'ailleurs sous peu regretter ses paroles.

L'Union prit à la fin, on le sait, un tour entièrement différent. Le compromis proposé par Scholarios fut abandonné. La bulle *Laetentur caeli* signifie une soumission des Grecs au point de vue dogmatique. La façon dont l'Union fut réalisée était également en contradiction flagrante avec la proposition de Scholarios adoptée pour norme par les prélats grecs : la plupart des hiérarques signèrent uniquement pour céder à la contrainte de l'empereur. Marc resta logiquement dans les rangs de l'opposition. Au lieu d'aboutir à une union dogmatique, on était menacé par le danger d'une soumission forcée de l'Eglise grecque à la papauté, soumission due à une crise qui s'était produite dans son intérieur.

De funestes pressentiments et un mécontentement non dissimulé commencèrent à se manifester parmi les membres du Concile. Le frère de l'empereur, le despote Démétrius, partit, en guise de protestation, pour Venise, afin de ne pas assister à la signature de la bulle. Scholarios, profondément désappointé de l'issue des événements, quitta, à sa suite, prématurément Florence.<sup>163</sup>

A partir de ce moment, les sources historiques gardent un long silence sur Scholarios, qui, pendant plusieurs années, s'efface de la vie publique. Et lorsque, longtemps après, son nom réapparaît dans l'histoire, personne ne reconnaît en lui l'ancien défenseur de l'Union à Florence.

La crise intérieure se manifesta chez Scholarios déjà lors de son séjour à Florence et se refléta dans son départ pour Venise. Après Varna, qui signifia pour lui une déception même dans le domaine politique, cette crise aboutit à une conversion intégrale au parti nationaliste grec. Considérés du point de vue de cette conversion, les événements de Florence prennent l'aspect d'un simple épisode qui n'eut d'autres résultats que de faire dévier Scholarios, pour un laps de temps peu considérable d'ailleurs, de sa carrière habituelle. Dans l'histoire, ce même épisode est cependant devenu la cause de toute une série de troubles et a suggéré aux historio-graphes anciens l'hypothèse de l'existence de deux ou trois personnages différents ayant porté le nom de Scholarios.<sup>164</sup> Au point de vue psycho-

<sup>162</sup> Coleti, *ibid.*

<sup>163</sup> Au sujet du départ de Démétrius, Syropoulos nous dit: ἀπῆλθον δὲ μετ' αὐτοῦ καὶ οἱ σοφώτατοι διδάσκαλοι ὅτε Γεμιστός καὶ ὁ Σχολάριος μηδὲ αὐτοὶ παρεῖναι βουλόμενοι. Syrop., S. IX, c. XI, 268; Scholarios lui-même, comme Dräseke l'avait signalé dans le Byz. Zeitschr., IV, 574, en parle dans son premier livre sur l'Esprit Saint: μᾶλλον δὲ συσχευαζομένην ἰδὼν ἀπηλλάγην, πρὶν ἐξεργασθεῖν τὸ δρᾶμα.

<sup>164</sup> Cf. Dräseke, *Zu Georgios Scholarios* dans le Byz. Zeitschr., IV, 561—580; Pitzipios, *L'Eglise orientale*, II. Rome, 1855, c. 7, 73 sq. Selon Frommann, *op. cit.*, aussi Tosti, *Storia dello scisma greco*, II. Firenze, 1856, 142 sq.

logique, la volte-face de Scholarios ne constitue cependant rien d'extraordinaire ni d'inconcevable.

Si Scholarios aboutit, au cours des années, à la ferme conviction selon laquelle le compromis qu'il avait jadis favorisé à Florence, devait absolument être rejeté — l'Eglise grecque ayant, elle seule, gardé intacte dès le début l'authenticité du dogme — ce n'est là que le résultat d'un processus psychologique auquel, après le retour dans le milieu grec pénétré par la croyance fanatique en l'authenticité et le caractère exclusif de l'orthodoxie, maints hiérarques avaient fini par succomber, retirant leurs signatures de la bulle de l'Union. Pour Scholarios qui, ne faisant pas partie du clergé, n'avait pas été obligé de signer la bulle,<sup>165</sup> le changement d'opinion était plus naturel encore. Incontestable fut aussi l'influence que Marc d'Ephèse exerça sur lui lorsque, oubliant le grave incident de Florence, il fit lui-même les premiers pas vers une réconciliation avec son ancien disciple.<sup>166</sup> Son effort en vue de reconquérir Scholarios pour le parti national grec est d'ailleurs aisé à comprendre. Le revirement d'un courtisan éminent signifiait, pour Marc et pour l'opposition, un gain direct et non négligeable ainsi qu'une satisfaction personnelle bien méritée.

Dans une scène émouvante de réconciliation, Scholarios sollicita, on le sait, le pardon de Marc en avouant sa faute. La date de leur réconciliation reste cependant incertaine. On ne saurait dire avec certitude, si elle eut lieu immédiatement après Varna ou plus tard.<sup>167</sup> Dans les années suivantes, à cause de sa position élevée sans doute, Scholarios se tint à l'écart,<sup>168</sup> jusqu'au moment où le testament de Marc le mit, d'un seul coup, à la tête de l'opposition. Le testament prouva également la profondeur et la sincérité de la réconciliation entre les deux hommes. Marc confia à Scholarios son œuvre inachevée, le considérant comme le seul capable « parmi ceux qui restent encore, de prêter appui à la vraie foi ».<sup>169</sup> Scholarios, profondément ému par la confiance de son maître mourant, assumait la tâche que Marc lui légua et jura de « défendre et de professer » l'enseignement de Marc « comme ce dernier l'aurait fait lui-même » et

<sup>165</sup> Fabricius, op. cit., 350.

<sup>166</sup> Voir *Epistola Marci Ephesini ad Georgium Scholarium* chez Migne, PG, 160, p. 1091.

<sup>167</sup> Ibid., 533.

<sup>168</sup> D'une façon extrêmement suggestive, Marc écrit à Scholarios avant sa mort: "Ισως ἐν τοῖς προλαβοῦσιν ἀρχοῦσαν συμμαχίαν ἡγοούμενος, τὴν ὑπ' ἐτέρων τινῶν, καὶ μάλιστα τὴν ὑπ' ἐμοῦ, οὐκ ἐφαίνετο καθαρῶς τῇ ἀληθείᾳ συμμαχῶν ὑπὸ τινῶν ἀνακοπτόμενος τυχὸν λογισμῶν εἷη καὶ ἀνθρωπίνων. Ἀλλ' ἐγὼ καὶ πρότερον οὐδὲν, ἢ καὶ πάννυ μικρὸν συνεισήνεγκα τῇ συμμαχίᾳ... Maintenant, je suis sur le point de mourir. Διὰ τοῦτο ἀξιῶ αὐτόν, ἵνα καλοῦντος νῦν τοῦ καιροῦ, μᾶλλον δὲ κατεπείγοντος, τὸν ἐν αὐτῷ κεκρυμμένον τῆς εὐσεβείας σπινθῆρα ἀνακαλύψῃ. Migne, PG, 160, p. 532; Scholarios dans sa réponse: ἀλλὰ νῦν... καθαρῶτατον καὶ φανερώτατον τῆς ἀληθείας συναγωνιστὴν ἔταξα. Ibid., 533.

<sup>169</sup> ὅτι αὐτὸς μόνος ἐκ τῶν εὐρισκομένων κατὰ τὸν καιρὸν τοῦτον δύναται δοῦναι χεῖρα βοηθείας τῇ ὁρθῇ πίστει. Ibid., 532.

« d'être prêt à endurer la souffrance et la mort dans la lutte pour la foi ».<sup>170</sup>

L'oraison funèbre que Scholarios prononça aux funérailles de Marc le présenta, pour la première fois, au peuple comme chef de l'opposition. Scholarios profita de cette occasion pour dénoncer publiquement ses activités à Florence comme erronées, donnant ainsi pleine satisfaction à son maître.<sup>171</sup> Ce pas, d'une hardiesse inattendue chez un dignitaire de la cour, ne manqua pas de le priver de la grâce que l'empereur lui avait auparavant témoignée. Scholarios comptait d'ailleurs lui-même se dégager de sa fonction à la cour, insoutenable à la longue, vu son activité dans les rangs de l'opposition. Il résolut de renoncer à ses fonctions à la cour et, fidèle au rêve de sa jeunesse, d'entrer dans les Ordres. Mais il ne réalisa son plan que beaucoup plus tard, après la mort de Jean VIII (le 31 Octobre 1448), en demeurant jusqu'à ce jour à la cour de l'empereur, comme il nous dit lui-même, pour ne pas éveiller le soupçon de s'être retiré dans le calme d'un monastère sans vocation intérieure, pour la simple raison d'échapper à la disgrâce de l'empereur.<sup>172</sup> Devenu moine, il vécut, pour la plupart du temps, dans le monastère du Pantokrator, ayant pris le nom de *Gennadios*.

Qu'il eût pu, cependant, maintenir sa position à la cour jusqu'à la mort de Jean VIII, malgré son attitude négative, est particulièrement caractéristique. Après le désastre qu'avaient subi les croisés, Jean VIII, comme nous l'avons déjà dit, devint complètement indifférent à l'Union, voyant l'impossibilité du pape Eugène de prêter son appui à l'Empire. Il ne renonça cependant jamais, chose curieuse à remarquer, à l'idée d'une réforme ecclésiastique. En 1446, un nouveau légat du pape fait son apparition à Constantinople. C'est l'évêque Barthélemy de Crotone<sup>173</sup> en Italie

<sup>170</sup> Ibid., 535.

<sup>171</sup> Extraits de cette oraison cf. Frommann, op. cit., 95 sq.

<sup>172</sup> Scholarios dit dans son « Apologie »: *Deinde optimo illo imperatore indignationem prae se ferente ob verorum dogmatum defensionem committendum non existimavi, ut quibus fabula ignota erat, videretur me ira imperatoris ad Christi jugum compelleret, et quod invitus ad tranquillam vitam confugerem*. Renaudot chez Migne, PG, 160, p. 258.

<sup>173</sup> Frommann situe les disputations en 1447, démontrant que le pape avait alors, pour la seconde fois, envoyé à Constantinople le cardinal Francesco Condolmer, accompagné, en fonction de « disputateur », de Jean de Monte Nigro, comme d'ailleurs Allatius l'avait déjà supposé. Les prétendues disputations de Marc et de Jean de M. N., qui auraient eu lieu après le retour de Marc de Florence, constituent une erreur. Allatius et, à son exemple, Frommann (l. c., 217) appuient leurs affirmations sur un passage tiré de l'ouvrage de Jean Plusiadenos: *Disceptatio pro Conc. Florentino*, où l'on lit que Marc d'Ephèse, voyant les sympathies que, après son retour, on lui témoignait de tous les côtés, se livra à des attaques énergiques contre les Latins et le synode. Έκει γάρ ἐξητειρο παρὰ τοῦ φρά Ἰωάννου ἐν τῇ διαλέξει, καὶ αὐτὸς δειλιάσας τὸν ἀγῶνα, ἔτι δὲ καὶ μὴ δυνάμενος ἀντιλέγειν εἰς τὰ φανότατα, ἀπέδρασε. Κἀν τὰ ὕθρα ἐν ταῖς γωνίαις γενόμενος συνέγραφε τε καὶ ἔλεγε μηδενὸς ἐλέγχοντος. (L. Allatius, *Graecia orthodoxa*, I. Romae, 1630, p. 620; Migne, 159, p. 992.) Dans la traduction latine la tournure ἐκεῖ — πανταῦθα a été traduite inexactement par quelque-indequ, ce qui altéra le sens authentique du passage. Plusiadenos mentionne manifestement les disputations tenues (ἐκεῖ) au synode

méridionale, Italien né à Florence. Sa mission est celle que Christophe Garatoni avait cherché à remplir deux ans auparavant : étouffer l'opposition ecclésiastique à Constantinople. Ainsi, Constantinople devint, une fois de plus, la scène de doctes disputes qui eurent lieu dans le palais de Xylalas et dont le résultat ne pouvait qu'être négatif, étant donné l'absolue sécurité et la pleine liberté de parole que, pour cette fois-ci, l'empereur avait garanties aux prélats de l'opposition.<sup>174</sup> Plus tard, après la mort de l'empereur Jean, Scholarios, avec un profond sentiment de gratitude, se rappelle de la bienveillance que le souverain avait en ce temps manifestée mais qui, pour lors, ne pouvait nullement atténuer la haine de l'opposition contre l'empereur. Celui-ci, persévérant officiellement partisan fidèle de l'Union, nourrissait, dans la société byzantine, un courant favorable à l'Ouest que soutenaient non seulement les fonctionnaires de sa cour mais aussi l'entourage immédiat du patriarche. Aux yeux du parti national, il se rendit par là-même coupable de la perte de beaucoup de Grecs. C'est pourquoi au dire de Scholarios, « il fut à juste titre privé de tous les honneurs ecclésiastiques, pour ne pas avoir observé l'intérêt de l'Eglise ».<sup>175</sup> Cette affirmation témoigne de ce que les menaces des patriarches d'Orient avaient sans doute été réalisées, et que l'opposition commença de supprimer le nom de l'empereur dans les services divins. Jean VIII vécut ainsi

de Florence où la controverse principale sur le « filioque » fut, en effet, soutenue par Marc, d'un côté, et Jean de M. N., autrement dit aussi Jean Provincialis, de l'autre. Selon les Actes, l'empereur, voyant l'impossibilité d'aboutir à un accord avec Marc, avait fini par lui défendre de continuer les disputations (Coleti, XVIII, sessio XXIV, 385). Après quoi, Jean de M. N. déclara Marc pour vaincu : *videtur victus desperasse propterea non convenit in synodum*. (Coleti, XVIII, S. XXIV, 386). Plusiadenos, adversaire de Marc, se plaît à répéter cette assertion (*Refutatio Marci Eugenici* chez Migne, 159, p. 1037 A B, 1037 C D, 1060 B C, 1060 D) et c'est au même fait que se rattache le passage mentionné. Tout autre interprétation du passage serait inévitablement une erreur. — Que ces disputations aient eu lieu en 1446 et que le rôle de disputateur ait été rempli par Barthélemy de Crotone, le fait se trouve attesté par les comptes de la chambre papale, où, selon Iorga, *Notes et Extraits*, II, 25, le 28 Juillet 1446, on rencontre le poste suivant : *Ordre de retenir 291 florins pro 290 ducatis venetis, quos ipse Thomas (de Spinellis, depositarius) solvi fecit in Venetia per litteram cambii, Michaëli Zono, scudifero sanctissimi Domini nostri pape, pro mittendo Constantinopolim reverendo patri Domino Cortoniensi, oratori prefati Domini nostri pape, Petro Nannis de Colle Valliszelze, familiari prefati Domini episcopi Cortoniensis, pro expensis suis pro eundo Constantinopolim pro factis Domini nostri. — Constituentes in totum florenos auri de Camera trecentos.*

<sup>174</sup> Scholarios, dans son ouvrage *De additione ad symbolum*, dit à ce propos : Δέδωκεν (l'empereur) ἡμῖν ἄδειαν ἐν τῷ Ξυλαλᾷ λεγομένῳ παλατίῳ πολλάκις συνελθεῖν, καὶ δοῦναι ἀπόκρισιν περὶ τῆς ἐνοστάσεως παρόντος τοῦ λεγάτου καὶ μεγάλῃν ἀνάγκην ἐπάγοντος ὑπὲρ τῆς ἐνώσεως. Καὶ ἡμῶν ὥρίμως, καὶ ἐσκεμμένως τὴν ἀπόκρισιν δεδωκότων αὐτῷ, προσέταξεν ὑπογραφῆναι τὸν τόμον ἐκεῖνον, ἢ τὸν τῆς πίστεως λίβελλον, ὃν καὶ ὑπογεγραμμένον λαβὼν, ἀντείπε μὲν οὐδὲν οὐδ' ἠνώχληκε φανερώς... Migne, PG, 160, p. 731.

<sup>175</sup> Καὶ τῶν μὲν τῆς Ἐκκλησίας τιμῶν ἐστεργήθη δικαίως, ἥς οὐ προὔργου πεφρόντιεν. Ibid., 732.

assez longtemps pour voir les résultats funestes de sa politique : étant resté indifférent aux deux partis, il finit par s'attirer l'hostilité des deux.

Cependant, lorsque, le 31 Octobre 1448, il mourut,<sup>176</sup> l'opposition avait tout droit de le regretter. L'avènement au trône de Constantin XI mit une fin énergique à la liberté dont elle avait joui durant les dernières années. Cette période de liberté ne manqua toutefois pas de porter fruit, comme on le constate au moment de la lutte engagée contre le nouvel empereur. Toute la fervente sympathie que Constantin XI manifestait à l'égard de l'Union, ne prévalut pas contre la puissance de l'opposition que les trois dernières années avaient dangeureusement accrue.

### *La chute de Constantinople et l'épisode tchèque*

Lorsqu'il monta sur le trône, l'empereur Constantin avait déjà pris des engagements concernant sa politique ecclésiastique. Déjà en 1440, il avait promis au pape Eugène, par l'intermédiaire de l'évêque de Coron, que dès qu'il parviendrait au pouvoir, il ferait tout son possible pour obtenir la pleine réalisation de l'Union et la proclamation de la bulle.<sup>177</sup> C'est la raison pour laquelle son avènement au trône fut attendu de Rome à Byzance avec un vif espoir de tous les amis de l'Union, et, naturellement avec méfiance de la part de l'opposition.

Cette dernière se manifesta aussitôt. A l'instigation de Gennadios, les prélats faisant partie de l'opposition essayèrent d'assurer leur position contre le nouvel empereur et cela de la manière habituelle à l'Empire byzantin. Ils firent le couronnement solennel du souverain conditionné par l'accomplissement de leur exigences. Leur sujet nous est resté inconnu, mais il s'agissait certainement du rejet de l'Union.<sup>178</sup> Toutefois, au lieu de satisfaire leurs exigences, l'empereur s'entendit avec le successeur du pape Eugène, Nicolas V, et probablement afin d'enlever à l'opposition toute occasion de le forcer à céder à ses demandes (ce qu'il n'avait guère l'intention de faire) il renonça tout à fait au couronnement à Constantinople et ce fut à Mistra, sa résidence du Péloponnèse jusqu'à ce moment, qu'il posa lui-même sur sa tête la couronne impériale (6 Janvier 1449).<sup>179</sup> Mais bientôt il se trouva dans une situation beaucoup plus délicate lorsque, vers la fin de l'année 1449, le troisième légat du pape arriva à Constantinople, dans le but de discuter avec le parti national. C'était l'évêque Barthélemy nommé, pour l'instant, à la place de l'évêque Christophe Garatoni de Co-

<sup>176</sup> Sphrantzès, II, c. 19, 203.

<sup>177</sup> Coleti, op. cit., XVIII, 1229.

<sup>178</sup> Renaudot chez Migne, PG, p. 259.

<sup>179</sup> Sphrantzès, III, c. I, 205. Ce fut sans doute ce couronnement extraordinaire qui amena Doucas à déclarer que Constantin n'avait guère été couronné : οὐπω γὰρ ἦν στεφθεῖς, ἀλλὰ οὐδὲ στεφθῆναι ἔμελλε διὰ τὸ προορηθὲν, πλὴν βασιλέα ἐκάλουν Ῥωμαίων. Doucas, c. 34, 234.



ron.<sup>180</sup> Sa mission prouve qu'on avait formé à Rome l'espoir trompeur que, sous l'égide du nouvel empereur, les disputes théologiques donneraient de meilleurs résultats qu'au temps de l'indifférent Jean VIII. Mais le schisme avait fait de trop grands progrès parmi le peuple grec pour que Constantin pût lancer une violente attaque contre l'opposition, à laquelle les Constantinopolitains étaient fanatiquement dévoués, de sorte que la dispute se termina comme à l'ordinaire. Gennadios, finalement se considéra comme victorieux et les deux partis se retirèrent sans résultats aucuns.<sup>181</sup>

L'empereur réussit pourtant, grâce, sans doute, à des promesses et à son propre zèle, à améliorer les relations romano-byzantines. En 1451, dans l'intérêt des Grecs menacés, Nicolas V servit de médiateur entre la France et l'Angleterre afin d'assurer de nouveau, après un long intervalle, la paix entre les deux pays.

D'autre part, les conditions s'aggravaient de jour en jour à l'intérieur de l'Empire byzantin. A cette époque, une nouvelle et violente lutte prit naissance au sein même de l'Eglise provoquée par l'influence plus grande de la politique latinophile de la cour. Dans cette lutte, la question de la valeur de l'aide occidentale passa au premier plan, étant donné le danger croissant que constituait l'Empire turc et qui jetait l'empereur dans les bras de Rome. Dans des traités très détaillés, Gennadios compara l'aide du pape « à des ombres » : il le prouva par des exemples dans l'histoire et accusa le pape de n'avoir même pas fait pour les Grecs ce qu'il aurait vraiment pu faire, par exemple, leur laisser les revenus de l'Eglise de Crète, de Cicile, de Corcyre, « qu'il retient, nous en ayant dépouillés ». A son tour, l'autre parti prêta de mauvais desseins à Gennadios à l'égard de la patrie et le rendit responsable de la ruine de l'Empire.<sup>183</sup> L'agitation s'accrut, l'on en

<sup>180</sup> Le 21 Juin 1449, on trouve dans les comptes de la chambre papale le *paiement à Barthélemy, évêque de Coron, pour ses dépenses* « *eundo ad certa loca pro factis sanctissimi Domini nostri pape* ». Le but de son voyage nous est révélé par le poste datant du 12 Mars 1450 et disant: *Ordre de retenir les sommes suivantes, payées par le Dépositaire des Martelli: Cosmo et sociis predictis, pro totidem quos solvi fecerunt in Constantinopoli, de mandato dicto Domini nostri, reverendo in Christo patri Domino Bartholomeo, episcopo Coronensi, ibidem per dictum dominum nostrum transmissum, florenos 250*. Iorga, *Notes et extraits*, II, 27. Cf. *ibid.* le poste datant du 20 Mars 1450; ensuite du 19. XII., 5. X. 1451, 9. XII., 23. III. 1452, p. 28; du 27. III. 1454, *ibid.* p. 29.

<sup>181</sup> Gennadios dans son deuxième livre sur l'Esprit Saint, dédicacé à l'empereur de Trébizonde Jean Comnène, dit au sujet de son premier livre: *Τὸ μὲν πρῶτον βιβλίον ἡμῖν ἐπὶ ταῖς μελέταις συντίθεται τῶν πρὸς τὸν ἐπίσκοπον ἐκεῖνον ἀγώνων, ᾧ πολλάκις ἐπ' αὐτοῦ βασιλέως καὶ τῆς συγκλήτου πάσης τῆς παρ' ἡμῖν καὶ τῶν ὁμοδοξούντων ἐκείνῳ παρόντων πάντων σχεδὸν διεiléγμεθα, ὅς καίτοι σοφὸς ὢν οὐχ ἡμῶν, ἀλλὰ τῆς ἀληθείας ἦτον ἐφάνη*. Migne, PG, 160, p. 665.

<sup>182</sup> Rayn. 1451, c. 7 et 9.

<sup>183</sup> Cf. l'ouvrage de Gennadios: *De additione ad symbolum* chez Migne, PG, 160, p. 713—732; le deuxième livre sur l'Esprit Saint, *ibid.* 665—713; le premier livre sur l'Esprit Saint dans le travail de Simonides des: *Ὁρθοδόξων Ἑλλήνων θεολογικαὶ γραφαὶ τέσσαρες*. — Au sujet de l'aide prêté par l'Occident, Gennadios dit dans ce livre: *ἐκ τῶν παρεληλυθότων χρόνων ἴσμεν καλῶς σκιάς οὐδὲν διαφερόσαν*. Dräseke, *Byz. Zeitschr.*,

vint à des menaces mutuelles et la lutte atteignit son point culminant en Août 1451, lors du départ de Constantinople du patriarche Grégoire.<sup>184</sup>

Jusqu'à présent, tous les historiens ne cessent de rechercher la vraie cause de ce départ. Les historiens des époques précédentes allèguent la cause du départ de Grégoire au synode de toute l'Eglise orthodoxe qui, dit-on, eut lieu à Constantinople en 1450 et qui répudia l'Union Florentine et destitua Grégoire. Abstraction faite de la différence de temps — le patriarche ne s'enfuit qu'au moins six mois après sa destitution — le savant russe, Papaioannou, a prouvé d'une manière tout-à-fait convaincante que les actes du dit synode, qui sont la seule source nous faisant apprendre son existence, étaient falsifiés.<sup>185</sup>

Fromman déclare que Grégoire, dont la position vis-à-vis du synode était devenue très précaire, usa alors du danger turc toujours menaçant pour se rendre à Rome et demander du secours. Cette explication confirmée par un document « anonyme », n'est guère convaincante.<sup>186</sup> Le pape indigné, ainsi qu'on pourra s'en rendre compte dans les lignes suivantes, insiste pour que le patriarche soit rappelé. Absolument inacceptable est également l'opinion de Hefele qui déclare que Grégoire fut répudié de Constantinople avec l'assentiment de l'empereur.<sup>187</sup> Le paradoxe est évident dès que l'on observe la situation politique d'alors.

Le 2 Février 1451 mourut le sultan Murad.<sup>188</sup> Par sa mort la situation de l'Empire byzantin devint, pour ainsi dire, soudainement désespérée. Murad fut le dernier des empereurs turcs qui se contenta de la situation assez libre de ses vassaux chrétiens, qui lui étaient contribuables. En la personne de son successeur, Mehmed II, fut placé à la tête de l'Etat ottoman un impérialiste par excellence. Autre circonstance bien pire encore pour le destin de l'Empire romain d'Orient mourant : c'était ce même souverain qui, en 1444, attendant anxieusement à Andrinople la traversée du détroit par son père, avait compris dans le vrai sens du mot, l'importance de Constantinople. La situation qui s'était développée lors de la dernière croisade ne devait jamais se renouveler. L'esprit conciliant que Mehmed II manifesta lors de son avènement au trône en renouvelant des relations amicales avec tous, n'était qu'une remise de l'attaque à une date ultérieure.<sup>189</sup> Le sul-

IV, 575. — Dans l'ouvrage « De additione » surtout : S'il ne pourrait venir en aide d'une autre façon *σαςφές ἐστιν, ὡς ἡδύνατ' ἂν τὰ μέγιστα βοηθεῖν τὰς προσόδους τῶν ἐκκλησιῶν συμπάσας ἀποδιδούς τῆς ἐν Κερκύρα, τῆς ἐν Σικελίᾳ, τῆς ἐν Κρήτῃ, τῶν ἄλλων νήσων, ἃ ἐξ ἡμῶν ἔσχεν ἀρπάσας, καθάπερ ἄλλοι τὴν τῶν νήσων ἀρχήν* etc. Migne, PG, 160, p. 729.

<sup>184</sup> Sphrantzès, III, c. I, 217.

<sup>185</sup> Voir Excursus I., p. 224—225.

<sup>186</sup> Frommann, op. cit., 224—225, anm. 3.

<sup>187</sup> K. J. Hefele, *Die temporäre Wiedervereinigung der griechischen mit der lateinischen Kirche*, Theol. Quartalschrift 30 (1848) 213.

<sup>188</sup> Doucas, c. XXXIII, 228—229; Sphrantzès, III, c. I, 210; Chalcoc. VII, 375; Crusii *Turcograecia*, 14; Iorga, *Geschichte*, I, 454.

<sup>189</sup> Doucas, c. XXXIII, 232, 233.

tan voulait tout d'abord humilier Karamanie qui s'était révoltée dès qu'elle avait appris la mort de Murad. Pour le malheur des Grecs, elle fut bientôt soumise.<sup>190</sup> Au printemps, il sembla que prendrait fin, temporairement du moins, aussi la longue maladie de l'Empire ottoman: la guerre dans les régions danubiennes se terminait par un armistice avec la Hongrie, guerre dont Byzance tirait le plus de profit. Déjà au début de 1451 courait partout le bruit<sup>191</sup> des plans d'attaque de Mehmed. Constantin, ayant besoin de secours traita à Naples avec le roi d'Aragon,<sup>192</sup> gagna Raguse à sa cause en lui accordant des privilèges commerciaux,<sup>193</sup> fit tout son possible pour maintenir des relations amicales avec Gênes, et négocia son mariage en Serbie<sup>194</sup> voulant avoir des alliés à l'arrière-plan de la Turquie. Mais comme c'était la curie qui lui importait le plus, la fuite du patriarche fut pour lui un véritable désastre. Elle détruisit son amitié avec le pape, amitié si laborieusement formée peu de temps auparavant. Ce fut pour cette raison que Constantin, en toute hâte, envoya un messenger à Rome dans le but d'effectuer une réconciliation avec le pape. En ce qui concerne le patriarche Grégoire, il nous semble qu'il ne faut pas supposer un motif spécial qui eût causé sa fuite de Constantinople. Le patriarche, fatigué et épuisé par la lutte constante et de jour en jour plus violente,<sup>195</sup> envisageait depuis un certain temps déjà, de donner sa démission.<sup>196</sup> Mais c'était le désappointement qui l'amena à réaliser son intention — le désappointement qu'il ressentit lorsqu'il se rendit compte que Constantin, en qu'il avait mis tout son espoir, n'était non plus en état de faire cesser l'opposition systématique du clergé et des moines.

Le messenger de l'empereur, Andronic Bryenne, arriva à Rome presque au même moment que Grégoire. Les sources faisant défaut, il ne nous a pas été hélas possible de connaître en détail de quelle manière l'empereur présenta ses excuses au sujet des événements qui venaient de se passer. On peut seulement constater, d'après la réponse du pape, qu'il s'efforça

<sup>190</sup> Doucas, c. XXXIV, 233 sq.; Chalcoc., VII, 377.

<sup>191</sup> Sphrantzès, III, c. 2, 223.

<sup>192</sup> Rayn. 1452, c. 16, 402.

<sup>193</sup> Miklosich-Müller, *Acta et diplomata graeca*, III. Vindobonae, 1865, 228—230.

<sup>194</sup> Sphrantzès, III, c. I, 207—216; c. II, 221—222.

<sup>195</sup> Ceci se trouve confirmé dans le passage des *Turcograecia* 5, où l'on dit que Gregorios τὸ σκάνδαλον αὐξανόμενον ὁρῶν καὶ τὴν ἄλωσιν προλέγων, παρητήσατο, προειπὼν...

<sup>196</sup> Gregorios dans la lettre à l'empereur de Trébizonde, datant probablement de l'an 1450: Ἐγὼ δὲ πληροφορῶ τῇ σῇ ὑψηλοτάτῃ βασιλείᾳ ἐπὶ μάρτυρι τῇ ἀληθείᾳ ἐξ ὅλης τῆς ψυχῆς ἀποδέχομαι ἐξελεῖν τοῦ πατριαρχείου. Οὐδέποτε γὰρ ἀνέβη τὸ τοιοῦτον ἐπὶ μάρτυρι τῷ Κυρίῳ εἰς τὸν ἐμὸν λογισμόν, τὸ γενέσθαι με ἐπίσκοπον Κωνσταντινουπόλεως, ἀλλ' οὐδὲ πρὸ τριάκοντα χρόνων, ἵνα γένωμαι ἀρχιερεὺς, ἀλλ' ἐν μόνῳ ἐμμένειν τῷ τῶν μοναχῶν σχήματι. Χρέος δὲ ἔχω ἀπαραίτητον κατὰ τὸ ἐνόν μοι διασαφῆσαι οὐ μόνον τῇ σῇ ὑψηλοτάτῃ βασιλείᾳ καὶ ἱερᾷ ψυχῇ, ἀλλὰ καὶ παντὶ ἀνθρώπῳ. Νῦν οὖν ἀπὸ μέρους διασαφῶ, καὶ ὁ πάλιν ἐλλείπει εἰς ἱκανοποίησιν, καὶ τοῦτο, εἰ Θεὸς κελεύει... ἀποπληρώσωμεν. Migne, PG, 160, p. 216.

d'assurer Nicolas V de ses sentiments unionistes et de son zèle envers la réalisation de l'Union, exprimant même son vif désir de *proclamer le décret de l'Union*. Il excusa l'état de choses actuel, le rejetant, à juste titre, sur les nombreuses difficultés contre lesquelles il se débattait.<sup>197</sup> Il espérait concilier le pape en faisant preuve de bonne volonté, mais son espoir fut déçu.

La fuite de Grégoire provoqua à Rome une indignation extrême, mais sans aucun doute, elle survint à propos, dans un certain sens, pour servir les intérêts de la diplomatie romaine. Depuis des années déjà, la curie s'efforçait en vain de faire proclamer la bulle de l'Union à Constantinople. La fuite de Grégoire lui donna maintenant le meilleur prétexte pour mettre fin à cette situation confuse. Nicolas V, dans sa réponse envoyée le 11 Octobre, *refuse, pour la première fois depuis la formation de l'Union, tout secours à l'Empire* aussi longtemps que ne seraient pas agréées toutes les demandes romaines concernant la proclamation de la bulle, le rappel du patriarche et la réalisation de l'Union par la voie de la commémoration du nom du pape.<sup>198</sup>

Ce fut le moment le plus critique depuis la formation de l'Union Florentine quand, à la fin de l'année 1451 ou au début de l'année 1452, Bryenne apporta cette réponse à Constantinople.<sup>199</sup> La lettre du pape ne permettait aucun subterfuge, ne laissait aucun doute. Ce qu'il voulait, il le déclarait clairement et avec précision. Le mot solennel « Union », déjà prononcé officiellement deux fois à l'Ouest, devait enfin se faire entendre pour la première fois à la cathédrale de Sainte-Sophie en tant que véritable garantie et non pas seulement comme preuve d'une réconciliation formelle. Ce fut à Constantin de faire ce que n'osa même pas l'empereur Jean — proclamer l'Union, treize ans après sa conclusion. Sinon, il devait en subir toutes les conséquences. Qu'à la veille de l'offensive turque, il choisît la première possibilité, ne laissait aucun doute, surtout lorsque le danger s'accrut encore pendant l'absence de Bryenne. L'armistice turco-hongrois si appréhendé fut signé pour trois ans, le 20 Novembre 1451.<sup>200</sup> La catastrophe n'était plus qu'une question de jours. Malgré cela pourtant, *des groupes de l'opposition fanatiques firent tout leur possible pour empêcher l'acceptation des conditions romaines*. Gennadios, prévoyant ou déjà averti du fait que l'empereur voulait essayer une fois encore de s'entendre avec l'opposition, prépara une protestation de son parti et, sans aucun doute à dessein, renforça les rangs des oppositionnistes. Quelques métropolitains,

<sup>197</sup> Ibid., p. 1201—1202.

<sup>198</sup> Ibid., p. 1201—1212.

<sup>199</sup> La lettre du pape porte la date du 11 Octobre; d'après les conditions de voyage de ce temps-là, Bryenne put revenir vers la fin de Décembre. L'œuvre de M. Marinesco, *Note sur quelques ambassadeurs byzantins en Occident à la veille de la chute de Constantinople sous les Turcs*, Annuaire de l'Institut de Philol. et d'Hist. Orientale et Slaves, 1950, ne m'est, hélas, accessible.

<sup>200</sup> Iorga, *Notes et Extraits*, II, 465, anm. I; *Actes et fragments*, III, 23—27.

membres de l'opposition, peu vraisemblablement par hasard, se trouvaient alors à Constantinople: ceux de Philippopoli, de Tirnovo et de Nicomédie. Leurs signatures devaient donner du poids à la manifestation projetée. C'est à ce moment où la tension était la plus haute qu'apparut, sur la scène de Constantinople — le messager tchèque.

Constantin Anglikos arriva dans la métropole grecque presque au même moment que Bryenne, à la fin de l'année 1451 ou au début de l'année 1452. Si nous connaissons les conditions qui régnaient alors dans l'Eglise orientale, il nous est facile de comprendre que son voyage était inutile. Il ne pouvait être question d'une Union entre les Hussites tchèques et l'Eglise de Constantinople à une époque où les cercles officiels et de la cour et de l'Eglise — représentés, après la fuite de Grégoire, par d'autres prélats unionistes — avec l'empereur en tête, qui selon les principes césaropapistes était le chef de l'Eglise orthodoxe, étaient adhérents de l'Union Florentine. Anglikos aurait pu trouver faveur et sympathie parmi les groupes de l'opposition, mais il était impossible de conclure avec eux une Union, car bien qu'ils eussent l'appui du peuple, ils n'étaient pas les représentants officiels de l'Eglise grecque. Pourtant, le parti de l'opposition entra en négociations avec Anglikos — nous verrons encore que c'était dans son propre intérêt.

Dès son arrivée à Constantinople, Anglikos entra en relations avec certains hiérarques de l'opposition. Ne connaissant pas le grec, il ne pouvait s'entretenir qu'avec les membres du clergé qui l'amènèrent chez Gennadios au monastère du Pantocrator. Là, d'après les sources historiques, il donna la raison pour laquelle il était venu: il voulait embrasser la religion grecque et obtenir pour ses compatriotes la confession orthodoxe, afin qu'il pussent la connaître et suivre son propre exemple.<sup>201</sup> Ou peut toutefois se demander, à supposer que l'envoyé fût vraiment Payne, si c'était vraiment son désir d'adhérer à l'Eglise orthodoxe, ou s'il y fut forcé pour obtenir l'Union demandée, à quoi on avait changé son prénom. Comme il venait de Bohême, on se méfia de lui tout d'abord. Les hiérarques le considéraient comme hérétique.<sup>202</sup> A Byzance, comme en Europe Occidentale, le nom de Hussites était mal famé. On avait gardé à Constantinople un souvenir très vif de la tempête soulevée, en 1435, lors des pourparlers préliminaires en vue de la conclusion de l'Union, quand le concile de Bâle compara les Grecs aux Tchèques. Les Grecs se sentant outragés, toutes les négociations de paix manquèrent d'échouer.<sup>203</sup> Pourtant la méfiance qu'inspirait Anglikos disparut soudainement. Lors de la discussion théologique avec Gennadios, tout l'intérêt se porta sur le point principal, celui qui avait causé le

<sup>201</sup> "Εχθεις δοθεισα τῷ προειρημένῳ ἱερεὶ Κωνσταντίνῳ, chez Гильфердинг, op. cit., 92 sq.

<sup>202</sup> *Epistola Constantinopolitanae Ecclesiae ad Bohemos*, chez Гильфердинг, op. cit., 48.

<sup>203</sup> Syrop., S. II, c. XXVIII sq.

schisme entre les Grecs et l'Eglise romaine: la question « filioque ». <sup>204</sup> Autant qu'il nous a été possible d'en apprendre d'après la confession de foi d'Anglikos, qui nous est restée et dont on reparlera plus tard, ce différend dogmatique de même que le second concernant la formule de baptême, <sup>205</sup> ne furent pas des pierres d'achoppement pour la mission d'Anglikos, car le Hussite tchèque se fit convaincre de la justesse de la doctrine grecque. *Il fut accueilli à l'Eglise grecque* <sup>206</sup> et les prélats de l'opposition lui témoignèrent une bienveillance extraordinaire. Ils manifestèrent non seulement leur obligeance, d'envoyer en Bohême la confession qu'il avait demandée, mais ils invitèrent eux-mêmes les Hussites par une lettre spéciale à s'unifier. <sup>207</sup> Frommann, qui avait pris connaissance de cette lettre mais doutait de sa véracité (on reparlera de ceci plus loin) exprima en son temps l'opinion « qu'enfin il ne serait peut-être pas impossible que le parti orthodoxe, par l'accord avec les Tchèques, put espérer acquérir de nouvelles forces ». Mais Frommann se trompait en remettant toute cette action à l'époque de 1443 à 1445. <sup>208</sup> À ce temps-là, à la veille de la chute de Constantinople, pour « cette » raison, les prélats de l'opposition n'avaient plus aucun intérêt à une Union avec les Hussites. Toute la valeur de la mission d'Anglikos résidait pour eux dans l'heure présente.

Le Hussite tchèque, qui haïssait le pape, devint aux heures critiques que Constantinople traversait à l'heure de son arrivée entre les mains de l'opposition, l'instrument propre à *soulever le peuple* par lequel elle espérait influencer la décision de l'empereur et empêcher l'acceptation de l'ultimatum du pape.

D'une lettre de Georges Scholarios (Gennadios), rédigée le 27 Novembre 1452, on peut constater qu'encore *au moment du retour de Bryenne de Rome*, un manifeste signé fut publié à Constantinople par l'opposition contre l'Union et contre les desseins de l'empereur de proclamer cette Union. Les hiérarques de l'opposition y ajoutèrent leurs signatures pour lui donner plus de poids, déclarant qu'ils n'accéderaient jamais à la commémoration du nom du pape, à moins qu'auparavant un accord ne se fit avec le pontife romain d'après les principes du synode, convoqué jadis contre Veccos et d'après la doctrine des maîtres et des Pères de l'Eglise d'Orient. <sup>209</sup>

<sup>204</sup> Ἀπὸ τοῦ λιβέλλου τῆς πίστεως ὃν ἔδωκεν ὁ Κωνσταντῖνος... etc., chez Гильфердинг, op. cit., 85.

<sup>205</sup> Ibid. 89.

<sup>206</sup> Ἐκθεσις chez Гильфердинг, op. cit., 94.

<sup>207</sup> Ibid., 97; Epist. Const. Eccl. ad Bohemos, ibid., 46: ἐκρίνευ αὐτῇ ἡ ἱεροαγία ἐκκλησία γράψαι τε πρὸς ὑμᾶς καὶ πρὸς τὴν μετ' αὐτῆς ἑνωσιν (decrevit illico haec sacrosancta Ecclesia ad vos scribere et ad unionem pariter secum adhortari).

<sup>208</sup> Frommann, op. cit., 203, ann. 2.

<sup>209</sup> Cet événement nous a été rapporté par une lettre de Gennadios du 27 Novembre 1452 ou l'auteur, passant en revue sa vie précédente et exprimant son inébranlable volonté de poursuivre la voie qu'il avait choisie, nous dit: Ἐμμένω... καὶ ταῖς ὑπογραφαῖς,

Le manifeste provenait, sans aucun doute, de l'assemblée (du synode) convoquée par l'empereur où se fit un nouvel et dernier essai d'obtenir le consentement de l'opposition à la proclamation de l'Union, et il nous semble que, sans trop présumer, nous pouvons supposer qu'aussi Anglikos y prit la parole et que sa cause y fut discutée.<sup>210</sup> L'empereur, informé par l'opposition de l'arrivée d'Anglikos et de ses désirs, lui accorda sans doute une audience, dans le but de faire une concession au parti de l'opposition, ne se rendant pas compte, évidemment, des conséquences qui en résulteraient. L'essai de parvenir à la réconciliation échoua comme tous les autres; le synode se termina en une violente protestation contre l'Union de la part des membres de l'opposition, et ceux-ci rendirent possible à Anglikos de prononcer à cette occasion, un discours antiromain. C'est en effet la seule manière de tirer au clair les événements qui eurent lieu à cette époque à Constantinople, de même que le motif de la lettre qui fut remise à Anglikos. L'opposition décida de traiter la cause tchèque en public. Anglikos fut amené dans un temple situé près de la cathédrale de Sainte-Sophie où se tint réuni le synode et où les moines avaient amassé le peuple, pour que, d'une part, Anglikos transmette aux hiérarques assemblés sa confession de foi écrite comme preuve de sa fidélité à la religion orthodoxe, et, d'autre part, pour qu'il y fit un discours, dont le sujet avait été, évidemment, convenu d'avance.

Un des témoins oculaires, Ubertino Pusculo, raconte succinctement qu'Anglikos loua les dogmes grecs et qu'il attaqua violemment le pape. On peut facilement s'imaginer le contenu du discours d'après la confession de foi qu'Anglikos fit à cette assemblée et qui y fut, peut-être, directement lue ou prononcée. Elle est d'un style byzantin frappant et semble avoir été destinée à fanatiser les auditeurs grecs.<sup>211</sup>

ἀς μετὰ τῶν τότε συμφωνούντων ἐκκλησιαστικῶν ὑπεγράψαμεν ἐν τῷ τοῦ λεγάτου καιρῷ (1446, cf. ci-dessus, p. 309 n. 1), καὶ ὕστερον μετὰ τὴν πρεσβείαν τοῦ Κύρ Βουεννίου, ἧς οὐκ ἐκoinώνησα τοῦ μὴ δέξασθαι ἡμᾶς ποτε τὸ τοῦ πάπα μνημόσυνον, ἕως ἂν ὦμεν περὶ τὰ καίρια τῆς πίστεως δόγματα διηρημένοι τε καὶ ἀσύμφωνοι πρὸς αὐτὸν κατὰ τὴν ἀπόφασιν τῆς εἰρημένης Συνόδου καὶ τῶν ἁγίων πατέρων ἡμῶν καὶ καθηγεμένων πάντων. Δεμέτρα-  
copoulos, 'Ορθ'. Ἑλλάς, 118.

<sup>210</sup> Voir Excursus I., p.

<sup>211</sup> Que l'opposition se soit ainsi servie de la présence d'Anglikos est prouvée par le témoignage d'Ubertino Pusculo. (*Ub. Pusc. Brixiensis Constantinopoleos II. IV.* Edité par A. Elissen dans: *Analekten der mittel- und neugriechischen Literatur*. Leipzig, 1857, vol. 3.) Pusculo était Italien, né à Brescia, il connaissait le grec et le latin et devint plus tard professeur de ces deux langues dans sa ville natale. Il vivait à Constantinople avant l'année 1453 et fut témoin de sa chute qu'il décrit dans un poème dédié à Nicolas V. Tout en étant écrit du point de vue d'un latin, qui voit dans la catastrophe de 1453 le doigt de Dieu, châtiant le schisme grec, il n'en est pas moins vrai que les faits qu'il décrit ont une grande valeur, l'auteur ayant été un témoin oculaire doublé d'un intellectuel et, ils servent souvent à éclaircir d'autres témoignages jusqu'ici contestables. En ce qui concerne les négociations avec le hussite tchèque, je considère le témoignage de Pusculo comme véridique pour les raisons suivantes: Pusculo s'est toujours montré

Elle se compose de deux parties.<sup>212</sup> La première semble être une préface dans laquelle Anglikos explique la raison pour laquelle il se révolte contre le pape. Toutefois, nous n'y apprenons rien des conditions existant en Bohême ainsi que nous aurions pu l'espérer. Dans son discours plein d'attaques violentes contre le pontife romain, qu'il traite de loup, de Judas, d'infracteur aux lois divines, de source de tous les scandales, etc., il accuse le pape de prêcher l'Évangile d'une tout autre manière que les

un reporter digne de foi si nous comparons ses informations à celle d'autres sources. Une partie de son poème a été imprimé chez Гильфердинг (op. cit., 56—58, v. 498—558), mais ce n'est qu'un simple fragment qui n'a de valeur que par la situation existant juste avant la chute de Constantinople et où il parle d'Anglikos. Il décrit ainsi cette situation:

- L. II. c. VIII. vs. 396—469. Nicolas V envoya une lettre à l'empereur, dans laquelle il exigeait que l'empereur accomplît les tâches que s'était imposées l'empereur Jean qui, tout en ayant formé l'Union, *n'avait pas proclamé la Bulle de l'Unification*. Il lui rappela que aussi le « successeur » de l'empereur Jean était obligé de tenir ses promesses, que l'avenir de la Grèce dépendait de son Union avec Rome et que ce n'est que depuis qu'il rejetait les lois romaines que l'Empire courait à sa ruine. Avec l'aide de Rome, l'Empire grec peut de nouveau connaître la gloire, sans elle, il deviendra la proie des barbares. Si l'empereur *proclame le décret de l'Union* et s'engage à ce que le nom du pape soit prononcé dans les diptyques, seulement alors, peut-il compter sur l'aide latine.
- z. VIII. vs. 470—488. La perplexité de l'empereur qui se rend compte qu'avec des paroles évasives il n'arrivera à rien et qu'il faut absolument qu'il prenne une décision.
- c. VIII. vs. 489—498. L'empereur prend conseil des hommes d'État, ils le tranquilisent et promettent de le conseiller.
- c. VIII. vs. 498—530. Mais à ce moment, le Tchèque hérétique arrive à Constantinople et les chefs de l'opposition profitent de sa présence pour exciter encore davantage le peuple contre l'Union.
- c. VIII. vs. 531—558. Le Tchèque est amené à l'église où les moines avaient amassé le peuple. Là, Francullius traduit en grec son discours dans lequel il anathématise le pape. La nouvelle se répand dans toute la ville produisant les résultats attendus.

Il est évident que *ces faits sont authentiques*. La lettre citée plus haut est datée du 11 Octobre 1451 (Migne, 160, p. 1201; Rayn. XVIII., 375—376), son contenu est absolument identique. Les dates de l'arrivée de Bryenne et d'Anglikos coïncident également, Bryenne se trouvant à Rome le 11 Octobre, le 10 Novembre à Naples (Iorga, *Notes et Extraits*, II, 48, anm. 4) et, vers la fin de l'année 1451 ou au début de l'année 1452, il pouvait arriver à Constantinople. Anglikos s'y trouvait certainement le 18 Janvier 1452 (date de Epist. ad Bohemos; Гильфердинг, op. cit., 52). Qu'il eût été admis dans l'église a été certifié dans l'Ἐκθεσις (σελ. 326, Гильфердинг, 95) de même qu'il y prit la parole (ibid., 96).

<sup>212</sup> Ἀπὸ τοῦ λιβέλλου... chez Гильфердинг, op. cit., 78—84; 84—92.



ancêtres ainsi qu'on put le constater à Florence, au synode qui ne « se réunit pas au nom du Christ », ensuite de s'être arrogé le droit de changer à volonté les commandements, altérant ainsi la foi par des additions menteuses (allusion au « filioque »), causant ainsi un schisme parmi le clergé et les fidèles. Dans la deuxième partie, faisant sa confession de foi, il critique, d'une manière très détaillée, les différences entre la doctrine romaine et la doctrine grecque et, louant les dogmes grecs, il accuse le pape « d'hérésie ». Il nomme Gennadios « le grand maître », « l'ornement de la religion orthodoxe chrétienne », « un sujet d'admiration dans beaucoup d'éparchies ».<sup>213</sup> Le discours, prononcé naturellement en latin, fut immédiatement traduit en grec au peuple rassemblé dans l'église et il provoqua, de fait, tous les résultats qu'on en attendait. La révolte et le fanatisme des auditeurs se répandirent aussitôt dans toute la ville,<sup>214</sup> en digne accompagnement du manifeste du parti de l'opposition.

Le synode accorda à Anglikos la confession grecque-orthodoxe (Ἐκθesis δοθεῖσα τῷ προειρημένῳ ἱερεῖ Κωνσταντίνῳ)<sup>215</sup> qu'il réclamait. De même que la profession de foi d'Anglikos, elle se composait de deux parties. La première contient la description des mouvements d'Anglikos à Constantinople qu'on avait mise dans cette confession à son désir expressif.<sup>216</sup> La deuxième partie renferme la propre confession. En outre, il reçut la lettre mentionnée plus haut<sup>217</sup> dans laquelle les hiérarques soussignés invitaient les Tchèques à conclure l'Union avec l'Eglise orthodoxe, consentaient — après l'accord mutuel — à certaines concessions dans les services religieux et promettaient de procurer aux Tchèques un nombre suffisant de pasteurs dès que l'Union serait faite.<sup>218</sup>

Ces deux documents, la confession et la lettre, avaient été rédigés soit au nom de l'Eglise byzantine, soit en celui des Eglises Orientales. Le synode adressait sa confession « aux puissantes nations catholiques du monde entier, et particulièrement à ceux qui vivaient à l'Occident dans de lointains pays latins »<sup>219</sup> (l'Ekthèse n'était pas adressée directement aux Tchèques bien qu'elle leur fût destinée) comme le représentant de l'Eglise byzantine et de toutes les Eglises d'Orient. Le début du passage commence ainsi : « Le Saint Synode Orthodoxe de Constantinople, parlant au nom du siège patriarchal qui représente notre Eglise, à l'unité et avec le consentement

<sup>213</sup> Ibid., 85.

<sup>214</sup> Cf. ci-dessus, note 211.

<sup>215</sup> Гильфердинг, op. cit., 92—115.

<sup>216</sup> Ibid., 97.

<sup>217</sup> *Epist. ad Bohemos*, voir note 202 et 207.

<sup>218</sup> καὶ μετὰ ταῦτα (après l'Union) σὺν ἐπιμελείᾳ μεγίστῃ καὶ ἀγάπῃ, προνοήσομεν περὶ πνευματικῶν ποιμένων καὶ ἐπισκόπων, τῶν ὑμετέρων ψυχῶν, ποιμαίνοντων ὑμᾶς τῷ λόγῳ τῆς ἀληθείας, καὶ τῷ παραδείγματι τῆς ζωῆς οὗ θλιβόντων. Ibid., Гильфердинг, op. cit., 50.

<sup>219</sup> Ἐκθesis chez Гильфердинг, op. cit., 93.

des saints patriarches orthodoxes de l'Orient... »<sup>220</sup> Le passage est en relation avec la fuite du patriarche Grégoire.

D'après les règlements en vigueur dans l'Eglise byzantine, à l'époque où le patriarche n'était pas à Constantinople, le synode pouvait remplacer l'Eglise byzantine mais, naturellement, seulement dans le cas où il était convoqué *de iure*, c'est-à-dire par l'empereur, chef de l'Eglise grecque suivant les principes césaro-papistes. C'est pourquoi nous pouvons lire dans le texte de la confession que le synode se rassembla sur l'ordre de l'empereur. Cette déclaration, toutefois, ne figure pas dans l'en-tête. Les hiérarques décrivant tout d'abord comment Anglikos était arrivé à Constantinople, lui donnent le titre de « Noble Prêtre et Maître » (ou bien docteur),<sup>221</sup> ils expliquent qu'il désirait recevoir l'enseignement de l'Eglise grecque et offrir une preuve convaincante que lui-même avait la foi orthodoxe, puis embrasser la religion grecque; ils le remettent ensuite aux mains de Gennadios pour que ce dernier le soumette à divers examens et en informe le synode. Le synode nomme Gennadios « le maître sage », « frère en Jésus-Christ » et « guide dans la sagesse divine et humaine ».<sup>222</sup> Lorsque Gennadios eut persuadé les hiérarques (ἡμᾶς ἐπιηροφώρησεν) de la foi orthodoxe d'Anglikos, ils s'assemblèrent, continue la confession, sur l'ordre de l'empereur Constantin pour — ainsi que l'indique le texte — interroger le Hussite Tchèque (δῶσοντες... ἀκρόασιν). Ce n'est ici, c.-à-d. dans le texte qu'une phrase fut intercalée déclarant que le synode se réunit sur l'ordre de l'empereur. La lettre envoyée en Bohême commence également par les mots: « La Sainte Eglise de Constantinople, mère de tous les croyants orthodoxes et leur maître, aux éminents frères et fils aimés en Jésus de la nation tchèque... »<sup>223</sup> Si toutefois nous étudions de près qui sont les représentants de l'Eglise byzantine et parlant en son nom, nous constatons, d'après ce que nous savons des signataires, qu'ils sont, pour ainsi dire tous, des membres de l'opposition; et la manière dont les deux documents furent rédigés montre une quantité d'irrégularités telles qu'ils furent considérés comme faux, la confession n'étaient pas encore connue.

Le droit d'inviter une nation étrangère à joindre l'Union au nom de l'Eglise byzantine appartenait au patriarche qui pouvait le faire au moyen d'une simple lettre.<sup>224</sup> Dans le cas mentionné plus haut, alors qu'aucun patriarche ne se trouvait à Constantinople, le droit en revenait au synode

<sup>220</sup> Ἡ ἱερὰ τῶν ὀρθοδόξων σύναξις ἡ ἐν Κωνσταντινουπόλει, τῆς πατριαρχικῆς καθέδρας ἐπιτροπεύουσα τῆς τῇ καθ' ἡμᾶς ἐκκλησίαν παριστανούσης, ἐν ἐνότῃ καὶ συμφωνίᾳ τῶν τῆς ἀνατολῆς ἀγιοτάτων καὶ ὀρθοδόξων πατριαρχῶν. Ibid. 92—93.

<sup>221</sup> ὁ αἰδέσιμος ἱερεὺς καὶ διδάσκαλος... Ibid., 94.

<sup>222</sup> Ibid., 95.

<sup>223</sup> Ἡ Ἱερωαγία τῆς Κωνσταντινουπόλεως ἐκκλησία, ἡ μήτηρ πάντων τῶν ὀρθοδόξων καὶ διδάσκαλος, πᾶσι καὶ ἐκάστοις τοῖς ἐνδόξοις ἀδελφοῖς καὶ υἱοῖς ἐν Χριστῷ ἀγαπητοῖς, τῶν Ποιμένων... *Epist. ad Bohemos*, Гильфердинг, op. cit., 44.

<sup>224</sup> Migne, PG, 102, p. 698, c. 3, 703, 714.

du clergé grec sous forme d'une lettre synodiale (c.-à-d. apostolique).<sup>225</sup>

Nos documents, toutefois, ne furent pas rédigés de cette manière, la seule correcte dans le cas donné. Bien que les hiérarques grecs eussent discuté au synode avec Anglikos il ne lui donnèrent sous forme d'une lettre synodiale, que la confession mentionnée (n'osant pas donner à leur assemblée son vrai nom, *σύνδοδος*, ils se servirent du mot médiateur *σύναξις*). Par contre ils invitèrent les Tchèques à joindre l'Union par une simple lettre accompagnée de signatures, bien que les dignitaires de l'Eglise n'eussent le droit de parler que s'ils étaient tous réunis, c'est-à-dire en synode. Si les signatures avaient été apposées sous la confession, c'eût été correct. Dans le document publié par le synode, une fois de plus contre la coutume, les noms des participants manquent. Leur nombre restreint nous étonne également (sept en tout) bien qu'il n'eût, en principe, qu'une importance secondaire. La cause tchèque ne pouvait être traitée qu'en un « synode interne » (*σύνδοδος ἐνδημοῦσα*)<sup>226</sup> où ne participaient que les membres du clergé qui se trouvaient à Constantinople. Ceci nous pourrait enfin expliquer pourquoi, dans la lettre invitant une nation étrangère à l'Union avec l'Eglise byzantine, on ne trouve, chose remarquable, aucune signature de la haute hiérarchie byzantine. Des quatre métropolitites ayant apposé leurs signatures, trois viennent de provinces soumises au gouvernement turc, et l'on ignore d'où provient le quatrième. D'autre part, le caractère inofficiel de la lettre est, par contre, irréfutablement prouvé par les signatures de trois des „ἀρχόντων τοῦ κλήρου“. Selon la coutume, dans l'Eglise d'Orient les fonctionnaires attachés à la cathédrale de Sainte Sophie apposaient leurs signatures après celles des dignitaires du haut clergé, tout au moins toujours tous ceux de la première pentade. Si l'un d'eux était absent ou si sa place était vacante, l'un des fonctionnaires des autres pentades signait à sa place mais, nulle part, ne trouvons-nous seulement trois signatures.<sup>227</sup> Seul le classement des signatures est correct.

Mais ces documents montrent encore dans un autre sens, des insuffisances bien plus importantes.

Dans les documents byzantins publiés indépendamment par n'importe quel synode du clergé grec et destinés à être envoyés au-delà des frontières de l'Eglise grecque, nous trouvons toujours, tout d'abord, clairement expliqué quelle est sa relation avec le patriarche. Que ce soit ou une simple attestation que le clergé agit, en l'occurrence, au nom de l'Eglise grecque « dû au décès du patriarche — son siège étant encore vacant »<sup>228</sup> ou bien qu'une certaine action soit entreprise sans le consentement du patriarche, situation alors analogue à la nôtre lorsque Grégoire, fervent unioniste, était absent. Mais dans des cas aussi extraordinaires, jamais n'a manqué l'attesta-

<sup>225</sup> Ibid., 102, p. 699—707 c. 6.

<sup>226</sup> Brokgauz, *Enciklopedičeskij slovar* sous le mot Patriarch.

<sup>227</sup> Cf. p. ex. Migne, PG, 151, p. 716, 763.

<sup>228</sup> Ibid., 102, p. 699—702 c. b.

tion spécifiant que le clergé agissait en pleine connaissance et avec l'assentiment du chef séculier de l'Eglise, c'est-à-dire, l'empereur.<sup>229</sup> Dans le texte de la confession de notre synode, nous lisons au commencement qu'il remplaçait le patriarche mais c'est en vain que nous cherchons ce qui importe le plus, les motifs pour lesquels le synode avait reçu les pleins pouvoirs. L'attestation la plus importante, celle que l'invitation des Tchèques se fit à la connaissance de l'empereur et avec son consentement, manque totalement dans nos documents. Il est vrai, nous le savons déjà, qu'une phrase fut intercalée dans le texte de l'Ekthèse. Elle déclarait que, sur l'ordre de l'empereur, le légat tchèque avait obtenu une « audience » mais rien de plus. Et ce passage, ce qui est encore plus significatif, bien qu'il fût rédigé très diplomatiquement, ne fut inséré que dans le texte de la confession, c'est-à-dire dans le document de moindre importance, qui n'était adressé à personne en particulier, tandis que, *dans le document principal*, dans la lettre adressée directement aux Tchèques, invitant les Hussites à joindre l'Union et honorée de signatures, *il n'est nullement question de l'empereur, aucune mention n'était fait non plus du patriarche.*

La garantie la plus sûre que, dans les documents remis à Anglikos, nous avons le manifeste des groupes de l'opposition qui, naturellement, se donnaient toujours comme les vrais représentants de l'Eglise grecque, réside évidemment dans les noms des signataires.

Macaire, métropolite de Nicomédie, certainement un adversaire de l'Union, signa le premier. Jadis à Florence, Macaire s'était laissé influencer et avait signé le décret de l'Union,<sup>230</sup> mais il passa plus tard à l'opposition, rejetant avec un autre dignitaire du clergé, Léon nomophylaxe la doctrine latine, dans une spéciale déclaration de foi. Elle fut insérée, ainsi que l'atteste Démétracopoulos, par le patriarche de Jérusalem, Nectarios, dans son œuvre „Περὶ τῆς ἀρχῆς τοῦ πάπα“, aujourd'hui très rare et pour nous, malheureusement, inaccessible. Le deuxième, également membre de l'opposition, fut le métropolite bulgare de Tirnovo, Ignace. Il avait également signé à Florence la bulle de l'Union, mais dans la double énumération des unionistes faisant partie des actes du synode, son nom manque.<sup>232</sup> La tradition honore la mémoire de ces deux dignitaires, fidèles disciples de la religion grecque orthodoxe, ainsi que le prouvent les actes du synode de l'année 1450. On ignore tout des deux autres métropolitains, Joseph de Philippopoli et Acace.

Viennent ensuite les signatures des fonctionnaires de l'Eglise.

Le premier, Silvestre Syropoulos, partisan zélé de l'orthodoxie grecque et l'auteur de l'histoire de l'Union de Florence, nous est assez connu. Dans la lettre adressée aux Tchèques, il signe: « Grand Ecclésiarque et diacre. »

<sup>229</sup> Cf. Mansi, XXIV, 74.

<sup>230</sup> Coleti, op. cit., XVIII, 529, 1186.

<sup>231</sup> Démétracopoulos, Ὁρθ. Ἐκκλ. 109.

<sup>232</sup> Coleti, op. cit., XVIII, 496, 512.

Comme d'ailleurs nous le savons, il avait abdiqué dès 1440.<sup>233</sup> Depuis, aucune source ne mentionne sa réhabilitation ainsi qu'il était tout naturel, quand les cercles officiels de l'Eglise étaient toujours unionistes. Le deuxième fonctionnaire était également un adversaire invétéré de l'Union, Théodore Agallianos, « dikaiophilax, hiéromnemon et diacre », ainsi qu'en témoigne sa signature. En 1452, Agallianos était déjà célèbre pour son travail de polémique dirigé, au profit de l'opposition, contre Jean Argyropoulos. Celui-ci, maître et grammairien de Constantinople, partisan de l'Union et qui, plus tard, après la chute de Byzance, devint le précepteur des fils de Cosme de Médicis à Florence,<sup>234</sup> avait écrit après l'Union de Florence, un traité théologique sur la Saint-Esprit. Nous pouvons constater dans la préface que ce fut à l'instigation du brillant homme d'Etat, Lucas Notaras, qui lui avait demandé son opinion à ce sujet. Argyropoulos profita alors de l'occasion pour gagner à la cause uniate Notaras, tout puissant dignitaire, ce qui provoqua, du côté de l'opposition, une contre-polémique dont l'auteur fut précisément Agallianos.<sup>235</sup> Sa grande intimité avec Gennadios est prouvée aussi par le fait que ce dernier dédia plus tard à Agallianos comme à son ami, son quatrième livre « De la Prédestination » qu'il écrivit en 1460 environ. Cette dédicace nous apprend encore qu'après la chute de Constantinople, lorsque l'opposition s'empara du pouvoir, événement décrit ci-dessous, Agallianos fut promu « Grand Oeconome ».<sup>236</sup>

Le dernier signataire du document qui fut envoyé en Bohême fut le chef de l'opposition — Gennadios lui-même.

Quelle fut l'impression que le légat tchèque rapporta de Constantinople?

Sa confession de foi fut adressée à Constantinople — ainsi que nous pouvons le constater d'après le texte — « au vénéré siège du patriarche de Constantinople, chef de l'Eglise orthodoxe et catholique ».<sup>237</sup> Les administrateurs du consistoire utraquiste de Prague répondirent, comme nous le verrons encore plus bas, au message de l'Eglise grecque, par une lettre du 29 Septembre 1452. Cette réponse était adressée à « l'empereur Constantin Paléologue, et au patriarche Gennadios ». Cette destination de la réponse tchèque à l'empereur et au patriarche est une preuve qu'Anglikos, qui ignorait le grec et devait se contenter des informations à lui données en latin par le clergé, se fit une opinion toute personnelle de la situation à Constantinople, opinion que nous ne pouvons que conjecturer. Il devait être tout à fait sûr que Gennadios n'était guère patriarche. Mais la position qu'il tenait parmi les autres prélats de l'opposition le persuada,

<sup>233</sup> Cf. ci-dessus, p. 184.

<sup>234</sup> J. A. Fabricius, *Bibliotheca graeca*, ed. Harles, XI, 460.

<sup>235</sup> Les deux ouvrages chez Migne, PG, 158, p. 991, 1011.

<sup>236</sup> Ibid., 160, p. 1137.

<sup>237</sup> τῇ Κωνσταντινίου πολιτίδι καθέδρᾳ πατριαρχικῇ ἀξιοτάτῃ, τῇ κεφαλῇ τῆς ἱεροαγίας τε ὀρθοδόξου καὶ καθολικῆς ἐκκλησίας... Ἀπὸ τοῦ λιβελλοῦ chez Гильфердинг, op. cit., 78.

semble-t-il, de ce qu'il le deviendrait instamment. Pouvons-nous supposer que la réponse tchèque est l'expression de l'espoir que la situation changerait à Constantinople dans le sens désiré par l'opposition avant que la réponse tchèque n'y parvînt, ou bien la dédicace de la réponse tchèque était-elle préméditée, visant à indiquer que le Consistoire tchèque ne pouvait négocier qu'avec l'Eglise officielle?

Après le départ du messenger tchèque, l'Empire byzantin s'achemina rapidement vers sa ruine. Bien qu'elle n'atteignît pas son but, *l'agitation de l'opposition, avec l'aide d'Anglikos, eut pourtant une certaine influence*: l'empereur remit à plus tard sa décision de l'ultimatum du pape qui menaçait d'effectuer une scission complète avec le peuple. Toutefois, hésiter longtemps était chose impossible. Au mois de Mars et sans que rien n'eût pu le faire prévoir, Mehmed II se dirigea vers le détroit et commença à bâtir un bâtiment de douane afin de tarir la source principale des revenus de Byzance: les droits de douane du Bosphore. Lorsque le bâtiment fut érigé, il apparut, aux yeux des Byzantins stupéfaits, sous la forme d'une citadelle avec tours et batteries, dominant tous les environs.<sup>238</sup> C'est alors que nous trouvons Bryenne en Mai à Venise, en route pour Rome dans le but d'accepter, au nom de l'empereur les conditions du pape. Ce fut en Juin que commença la dernière guerre de l'Empire byzantin.<sup>239</sup>

Contre toute attente, un nouvel espoir surgit, on entrevit la possibilité de surmonter la crise qui menaçait au cœur de Constantinople même. Le pape n'y envoya pas l'ex-patriarche Grégoire. L'honneur de proclamer l'Union en Grèce revint au Cardinal russe bien connu, Isidore, qui avait été expulsé de Moscou pour avoir adhéré à l'Union, et vivait à la cour du pape.<sup>240</sup> L'empereur réussit à gagner à sa cause ce légat d'origine grecque qui donna son assentiment à la proclamation de la bulle, à la condition toutefois que, le danger turc une fois écarté, les théologiens élus par les deux partis soumissent chaque article de la bulle *Lætentur cœli* à une nouvelle révision.<sup>241</sup> Le but de cette concession était évident. C'était probablement le seul moyen par lequel Constantin espérait quand même arriver à une entente avec les hiérarques de l'opposition.

Toutefois, même de cette manière, il ne réussit pas à gagner Gennadios. Seulement quelques groupes moins belliqueux, membres du clergé séculier et de la bureaucratie, se rassemblèrent autour du légat. Mais Gennadios le reçut par l'intermédiaire d'une lettre ouverte, qu'il fit clouer sur la porte de sa cellule, et qui était adressée aux habitants de Constantinople, essayant ainsi d'exciter leur passion *comme il le fit au début de*

<sup>238</sup> Sphrantzès, III. c. III, 233.

<sup>239</sup> Ibid., 234.

<sup>240</sup> Chalcoc., VIII, c. 394—395; Sphrantzès, III, c. II, 325.

<sup>241</sup> Doucas, c. XXXVI, 255; Frommann, op. cit., 228, 245; Norden, op. cit., 720; Dräseke, Byz. Zeitschr., V, 580 sq.

*l'année au moyen du discours d'Anglikos.*<sup>242</sup> Il n'assista point aux délibérations préliminaires bien qu'on l'eût prié instamment d'y participer,<sup>243</sup> et continua de fomenter la révolte.<sup>244</sup> Ainsi, lorsque le 12 Décembre 1452, date inoubliable, le « cardinal de Rome », 13 ans après la constitution de l'Union en l'Italie, la proclama solennellement à Constantinople,<sup>245</sup> une foule passionnée se réunit au monastère du Pantocrator, réclamant des conseils et la ligne de conduite à suivre. Et quand Gennadios, refusant de sortir, fit clouer sur la porte du monastère une nouvelle lettre démagogique, le schisme, à l'intérieur de la ville, était chose accomplie.<sup>246</sup>

En de terribles scènes de fanatisme religieux et dont le théâtre fut alors Constantinople, la lutte séculaire pour l'Union atteignit son point culminant et même la présence de l'ennemi aux portes de la ville ne parvint pas à la maîtriser. Les prêtres refusaient d'administrer les mourants qui avaient participé aux services divins des unionistes, la cathédrale était vide. Le peuple et le clergé injuriaient les unionistes dans les rues, les traitaient d'hérétiques, se livraient à des scènes folles et, dans leur aveuglement, accusaient l'empereur, le rendant responsable de ces malheurs, pour avoir appelé, par l'Union, le châtiment de Dieu.<sup>247</sup> La défense de la ville contre l'ennemi fut organisée par les Latins. Les Vénitiens possédaient les clefs de la ville, les forts à proximité du palais de l'empereur étaient gardés par Justinien, chef de la flotte auxiliaire de Gênes envoyée au secours par la république qui voulait protéger Galata.<sup>248</sup> De même, toutes les places importantes et positions stratégiques furent occupées par des Latins, qui devinrent les confidents et conseillers de l'empereur.<sup>249</sup> Constantin décerna à Justinien, en qui il avait le plus de confiance, les plus grands honneurs; la dernière chrysobule de Byzance, destinée à lui, le prouve: la donation de l'île de Lemne.<sup>250</sup> Cette faveur accordée aux Latins eut pour résultat, avec la continuation du siège, d'accroître la dissidence dans la ville. Les Grecs supportaient difficilement que la défense de la ville eût été confiée aux Latins, les deux partis rivalisaient entre eux et de nouveaux désaccords se multiplièrent.<sup>251</sup> Par une ironie du sort, une intervention mal à propos de la part de l'Ouest et obtenue par l'Union, accéléra encore la chute de Constantinople.

Ce fut en vain que Constantin pria différentes cours d'Europe de lui venir en aide.<sup>252</sup> A l'Ouest, on s'était accoutumé aux fréquents conflits

<sup>242</sup> Démétracopoulos, Ἰστ. τοῦ σχίσμ., 163.

<sup>243</sup> Lettre du 15 Novembre 1452 chez Démétracopoulos, op. cit., 166—172.

<sup>244</sup> Lettre du 27 Novembre, Démétracopoulos, Ὁρθ. Ἑλλάς, 116—118.

<sup>245</sup> Doucas, c. 36, 252 sq.; Chalcoz., c. VIII, 394.

<sup>246</sup> Lettre du 12 Décembre, Doucas, 245; Dräseke, Byz. Zeitschr., V, 585.

<sup>247</sup> Doucas, 255—264; Sphrantzès, III, c. IV, 261.

<sup>248</sup> Sphrantzès, III, 238—250; Doucas, c. 38, 265.

<sup>249</sup> Sphrantzès, III, c. III, 241—253.

<sup>250</sup> Doucas, c. 38, 265.

<sup>251</sup> Sphrantzès, III, c. IV, 262.

<sup>252</sup> Rayn. an., 1452, c. 16, 402; Doucas, c. 36, 252.

qui avaient lieu aux portes de Constantinople et il faut dire que personne ne s'attendait à une catastrophe. De même, le discours que prononça Enée Sylvius, chef-d'œuvre d'humanisme et de rhétorique, resta sans effet aucun. Il avait été chargé par le pape, en 1452, à l'occasion du dernier voyage de l'empereur Frédéric à Rome, d'obtenir de celui-ci qu'il organisât une expédition en Orient.<sup>253</sup> Le pape fut informé, dans une réponse peu amicale qu'il fallait d'abord régler les différends à l'Ouest. Pourtant, les appels désespérés de Byzance causèrent à Frédéric quelques remords car, vers la fin de Mai, ses messagers apparurent dans les lignes turques apportant une note dans laquelle l'empereur menaçait de rompre l'armistice hongrois si Mehmed II n'abandonnait pas le siège de Constantinople.<sup>254</sup> Toutefois, la menace eut des résultats funestes. La possibilité de nombreuses complications futures au Nord força Mehmed à accélérer l'attaque contre la ville,<sup>255</sup> si bien qu'au moment où les navires de guerre du pape, formant une importante flotte auxiliaire, arrivèrent dans les eaux de la mer Egée,<sup>256</sup> Constantinople tombait aux mains des Turcs<sup>257</sup> et la tête de Constantin, tombée dans le combat, fut attachée au *forum Augusteum* en guise d'avertissement.<sup>258</sup> La victoire de l'Empire ottoman anéantit définitivement le parti latin dans la ville et Gennadios, jusqu'alors chef de l'opposition, fut placé à la tête de l'Eglise grecque sous le protectorat de Mehmed II lui-même, comme le patriarche Gennadios II.

### EPILOGUE

L'histoire doit se poser la question suivante: Quelle influence peut-on, en réalité, accorder à l'idée audacieuse d'unir les Hussites à l'Eglise de Constantinople? Cette idée, qui par un hasard malheureux ne put prendre forme et se réaliser à cause de la chute de Constantinople, était-elle susceptible de vie ou bien était-ce une idée stérile, prédestinée à ne rester dans l'histoire qu'un simple épisode? Nous avons pu constater qu'en 1452, cette Union était absolument irréalisable.

Dans les œuvres des historiens byzantins, autant que je sache, deux auteurs mentionnent les négociations avec la Bohême. Ce fut, au XVII<sup>e</sup> siècle, Leo Allatius, auteur du célèbre ouvrage: *De occidentalis atque orientalis ecclesiae perpetua consensione*. L'impulsion fut due à *Epistola ad Bohemos*, qui lui tomba dans les mains. Il l'inséra dans son œuvre et en fit la critique. Parmi les historiens plus récents, Frommann mentionna ces négociations. Il était impossible à ces savants qui possédaient des

<sup>253</sup> Rayn. an., 1452, c. 4 sq.

<sup>254</sup> Même lettre du 22 Janvier 1453, chez Iorga, *Notes et Extraits*, II, 481—482.

<sup>255</sup> Sphrantzès, IV, c. II, 326.

<sup>256</sup> Rayn., an. 1453, c. 2.

<sup>257</sup> 29 Mai 1453; Sphrantzès, III, c. VIII, 288.

<sup>258</sup> Doucas, c. 40, 300.



informations détaillées sur les conditions existant dans l'Eglise grecque, de ne pas douter de l'authenticité du document envoyé au Consistoire tchèque. Tous deux refusèrent de l'accepter comme source historique et le déclarèrent faux. « Qu'était jadis cette Eglise Constantinopolitaine, » déclare Allatius, « au nom de laquelle signèrent trois ou quatre évêques et trois membres du clergé constantinopolitain, sans patriarche et sans ses suffragants? »<sup>259</sup> Frommann qui, par erreur, classe les négociations à l'époque du siège vacant du patriarche, entre 1443 et 1445, c'est-à-dire entre la mort de Métrophane et l'avènement de Grégoire Protosynkellos, ne veut pas, il est vrai, déclarer ouvertement que le document est faux, mais, en réalité, son opinion le laisse entendre.<sup>260</sup>

Dans l'état actuel des recherches historiques, ces opinions n'ont naturellement plus de valeur. Aujourd'hui, alors que nous possédons la réponse des Tchèques utraquistes et, après la découverte de Paľmov, aussi la confession de foi d'Anglikos, même celle qui lui fut donnée par les Grecs, il est impossible de douter de l'authenticité de la lettre mentionnée, en ce sens qu'elle fut vraiment envoyée en Bohême à cette époque. Comme lettre officielle de l'Eglise grecque, elle ne saurait toutefois être considéré, n'étant qu'un témoignage des groupes de l'opposition. Et ainsi s'expliquent aussi les critères d'Allatius sur la falsification du document.

Nous pouvons donc, après cette analyse détaillée, répondre à notre question: Etait-il possible de réaliser l'Union des Hussites à l'Eglise grecque? — d'une manière négative et certifier que cette Union était irréalisable. Soit que Rokycana et les utraquistes eussent envisagé une séparation complète de la juridiction romaine et une Union avec l'Eglise grecque, soit qu'ils eussent uniquement désiré obtenir un évêque et des prêtres nommés d'après la succession apostolique, à l'époque où l'Eglise officielle de Constantinople faisait partie de l'Union de Florence et où le destin de l'Empire dépendait du pape, les Tchèques ne pouvaient, logiquement, espérer d'elle aucun appui contre Rome.

Mais revenons encore à Constantin Anglikos et essayons de comprendre quelles furent les impressions réelles que firent en Bohême ses informations.

Le négociateur tchèque se trouvait à Constantinople le 18 Janvier 1452 (date de *Epist. ad. Boh.*). De son retour à Prague et des informations qu'il y donna, nous savons peu de choses. Ce n'est qu'à la date du 29 Septembre 1452 que l'on retrouve dans les sources une trace de ses activités. Ce jour-là, « les administrateurs du Consistoire utraquiste de Prague » répondent par une lettre à l'invitation grecque.<sup>261</sup> Cette lettre nous a été

<sup>259</sup> *Quae enim unquam ecclesia Constantinopolitana fuerit, in qua nullus patriarcha Byzantii, nullus ex suffraganeis sed tres aut quatuor tantum Episcopi et tres ex eodem clero Constantinopolitano subscribunt? — De ecclesiae, 951.*

<sup>260</sup> Frommann, op. cit., 202, ann. 2.

<sup>261</sup> *Litterae cleri ex Bohemia ad Graecam ecclesiam. Datae Pragae, 29. Sept. 1452.* Chez Гильфердинг, op. cit., 116—119.

conservée. L'original fut découvert à Prague<sup>262</sup> et n'y parvint qu'après bien des aventures. Un contemporain d'alors, le sous-chambellan, Vaněk Valečovský, relate que cet original fut envoyé, en Bohême par le pape lui-même « parce qu'il lui fut remis des mains des Grecs ». <sup>263</sup> Par quels chemins? ... ici, le champ des hypothèses est illimité. Anglikos parvint-il encore à pénétrer dans Constantinople assiégée, ou bien le document tomba aux mains des partisans du cardinal Isidore ou bien, après la chute de la ville, entre les mains de quelque ancien adhérent du latinisme?

Le contenu de la réponse tchèque consiste en un remerciement officiel à l'invitation grecque. Il ne nous donne, hélas, aucune idée du stade concret des négociations: les membres du Consistoire de Prague renvoient les Grecs aux instructions orales données à Anglikos.<sup>264</sup> Mais pourtant, du contenu de cette lettre, se réduisant pour ainsi dire à « rien », il est possible de reconstituer les événements.

Il faut tout d'abord constater que si Prague répond, ce n'est qu'après un très long intervalle. Etant donné des conditions normales, on peut supposer qu'Anglikos rentra de Constantinople au mois de Mai au plus tard — de Prague, on ne répond qu'à la fin d'Octobre. Un autre point très significatif de la lettre est l'effort évident d'éviter toute responsabilité. Déjà, le fait que toutes les négociations devaient être traitées oralement le prouve, de même que la phrase dans le texte concernant le messenger tchèque *sua sponte nos convenerat*,<sup>265</sup> qui rejetait sur le messenger toute responsabilité des négociations relatives à l'Union. Mais surtout le fait que les utraquistes, à l'encontre des hiérarques grecs, n'apposèrent aucune signature. En conséquence, il nous est impossible de certifier, Rokycana excepté, qui furent les utraquistes qui dirigèrent ces négociations.<sup>266</sup> Le document gardé dans les archives du Consistoire de Prague, est la dernière source qui prouve, qu'aux côtés de Rokycana, se trouvaient encore en 1452 d'autres administrateurs au sujet desquels nous ne possédons aucun détail.<sup>267</sup>

<sup>262</sup> Vers 1860, par K. Höfler dans la bibliothèque du prince Lobkovic. Publiée pour la première fois par F. Palacký, *Urkundliche Beitr. zur Geschichte Bohmens*, 51<sup>1</sup>—53. (Fontes rerum Austriacarum, Abt. II, Bd. XX.)

<sup>263</sup> Vaněk Valečovský, éd. Čelakovský, dans les Rapports des sessions de Král. Č. Sp. 1881 (22): (*Rokycana*) voyant que, du côté de Rome, il n'avait aucun espoir d'obtenir l'archevêché sollicité, il s'orienta brusquement, avec ses prêtres, vers les Grecs, traitant le pape d'Antéchrist, ainsi que le démontre, plus en détail, cette lettre-là que le pape lui-même avait envoyée en Bohême, l'ayant reçue de la part des Grecs.

<sup>264</sup> *petimus ab eo (d'Anglikos), ut invisurus vestram dignitatem ... communicet vobis ea, quae in arcanum cordis ejus sinum contulimus et conferri deinceps vobiscum volumus*. Lit. cleri chez Гильфердинг, op. cit., 118.

<sup>265</sup> Ibid., 118.

<sup>266</sup> A propos de Rokycana cf. note 224; de même plusieurs références dans les écrits des Frères de Bohême chez Goll: Čas. Čes. Musea 1885, 57; cf. J. Bidlo, *Akty Jednoty bratrské*, I. Brno, 1915, 203, note 3; 197, n. 2; 326—327; 309, n. 1.

<sup>267</sup> K. Krofta, *Boj o konsistoř pod obojí v l. 1526 až 1575 a jeho historický základ*. Český Čas. Hist., XVII, 47—48.

Quelle fut donc l'impression que causèrent en Bohême les nouvelles d'Anglikos? Les Tchèques ne considéraient pas d'autres négociations avec l'Eglise grecque comme une chose impossible, mais il semble qu'ils n'en espéraient pas grand'chose. Ce qu'ils avaient lu dans la lettre de l'opposition grecque et dans la confession orthodoxe n'invitait guère à un renouvellement de relations.

L'Union avec l'Eglise grecque plaçait les Hussites devant de nouvelles et importantes contestations religieuses. La confession de foi de l'Eglise Orientale était d'abord conforme, dans la question concernant l'emploi du pain levé pendant la messe, au rite qui était en usage chez les Taborites qui venaient d'être vaincus,<sup>268</sup> et elle réclamait des changements dans la manière de baptiser.<sup>269</sup> En outre, les Hussites se trouvèrent forcés de prendre un nouveau point de vue envers le problème encore peu connu en Bohême, « filioque ».<sup>270</sup> L'Union avec l'Eglise Constantinopolitaine ne se serait pas effectuée sans querelles théologiques. Il est compréhensible que le parti utraquiste gouvernant n'eut aucune envie de les provoquer, au moment où la campagne victorieuse que menait justement Georges de Poděbrady contre les Taborites avait réduit les partis religieux au nombre de deux.

L'importance que les Grecs attachaient dans leur Ekthèse au septième concile oecuménique ainsi qu'aux luttes iconoclastes firent une impression également défavorable en Bohême. Si l'on peut dire que le mouvement de réforme tchèque se développa surtout à cause de la résistance des fidèles à se soumettre au formalisme extérieur de l'Eglise romaine, il faut ajouter que les explications détaillées au sujet du respect qu'il est nécessaire de montrer à la Croix du Christ, aux images des apôtres et des saints ainsi qu'à leurs reliques devinrent très impopulaires dans le milieu tchèque.<sup>271</sup> La seconde caractéristique des Hussites tchèques étant leur grande moralité, les informations d'Anglikos à ce sujet ne pouvait guère les contenter.<sup>272</sup>

C'est pourquoi il est compréhensible que les rapports tchéco-grecs dussent avorter dès le début. Prague fut encore informé des changements survenus dans l'Eglise grecque à la suite de la chute de Constantinople. Celle-ci eut une tout autre importance que celle qu'on lui prête d'habitude. L'opinion est courante que, à la suite de cette catastrophe, les négociations concernant l'Union à l'Eglise grecque devaient nécessairement échouer. En vérité, c'est plutôt le contraire. Aussi longtemps que Constantinople était aux mains des chrétiens et qu'elle était gouvernée par les Paléogues qui dépendaient, pour une époque indéterminée, de l'aide de l'Ouest latin, il ne pouvait pas être question d'une Union des Hussites à l'Eglise grecque.

<sup>268</sup> \*Εκθεσις chez Гильфердинг, op. cit., 107.

<sup>269</sup> Ibid., 106.

<sup>270</sup> Ibid., 99—105.

<sup>271</sup> Ibid., 110—112.

<sup>272</sup> Cf. p. ex. Syrop. et Migne, PG, 160, p. 731—738.

Seulement, avec la chute de la ville entraînant celle du parti latinophile régent et avec l'avènement au pouvoir du parti grec orthodoxe dont le chef était Gennadios, le plus important protecteur des négociations avec les Hussites, ceux-ci pouvaient espérer un appui de l'Eglise grecque. Les Grecs eux aussi, semble-t-il, prirent soin d'informer les Tchèques des changements survenus dans la situation. D'après le frère Lucas, « des prêtres grecs, frères mendiants, vinrent à Prague après la chute de Constantinople et se rendirent chez Rokycana » — la supposition qu'ils fussent venus dans un but défini est très vraisemblable — « et à Tejn, ils célébrèrent leurs services divins suivant leurs propres rites ». <sup>273</sup> Ils constatèrent toutefois, que Rokycana et les utraquistes tchèques, après les expériences qu'ils venaient d'acquérir, avaient perdu tout intérêt pour l'Union projetée.

D'intéressantes relations tchéco-orthodoxes apparaissent encore une fois dans l'histoire — naturellement sous d'autres conditions et sur un terrain totalement différent. Ce furent les relations qui se formèrent entre la branche polonaise des Frères Tchèques et l'Eglise orthodoxe Russo-Lithuanienne. Ce fut en Pologne, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, et en rapport avec la formation de la coalition entre l'aristocratie protestante et l'aristocratie orthodoxe, qui avait pour but d'entraver l'expansion croissante des éléments catholiques sous Sigismond III, que l'on essaya à Vilno d'effectuer l'Union de leurs fois. A cette négociation prit part, aux côtés des protestants polonais, la communauté des Frères Tchèques dont le chef était Šimon Bohumil Turnovský. A cette occasion, les Frères se souvinrent aussi des relations tchéco-byzantines de 1452 qui, chez Š. Turnovský, s'exprimèrent en un témoignage plein de fierté consciente: que, déjà alors, les chrétiens de l'Orient recherchaient une Union avec les disciples de Jean Hus. « Dieu choisit notre pays du Nord, » écrit-il en 1599 <sup>274</sup> « pour la ré-

<sup>273</sup> Dans son ouvrage sur la « Restauration de l'Eglise » (Obnovení církve), il raconte que les Frères Tchèques avaient l'intention d'envoyer un message en Grèce, mais, après avoir discuté avec les Grecs qui, à cette époque, se trouvaient à Prague et célébraient le service divin dans l'église de Týn, ils constatèrent qu'il n'y aurait aucun avantage à vouloir chercher en Grèce des serviteurs de Dieu. — Dans l'ouvrage datant de 1527 où l'on dit que, après la chute de Constantinople etc., v. le texte. Goll dans ČČM, 1885, 57; cf. J. Bidlo, op. cit., 203, ann. 3.

<sup>274</sup> Š. B. Turnovský, *Kazania Synodowe*, 1599, c. IX; dans le c. XXXI le même auteur nous dit: *Wiele skoro P. B. poezł tych wiekow ostatnich ewangelią swoją w tych naszych krajach północnych, odnawiać zaraz Graecowiae... pisali do ewangelików Czeskich potomków Husowych a w miłości braterskiej jím się ozwali. I czem jest list jich posłany od Nicodemia Macariusza patriarchy i braci jego z Constantinopola r. 1451.* — De Turnovský une polémique intéressante contre les jésuites s'est également conservée portant le titre de *Controversia Evangelicorum cum catholicis Romanis* (Ms. du Musée Nationale 1Eb1, p. 122, c. 14) où il réfute la thèse des jésuites *Graecarum ecclesiarum iudicio damnatos esse evangelicos* par le contenu de la lettre *Ep. Const. eccl. ad Boh.*, qui nous est connu et qui fut publié à la même époque (1562) par Flaccius Illyricus dans le recueil *Catalogus testium veritatis*.

forme de la religion. Deux cents ans auparavant, il réveilla Hus et Jérôme. De leurs feux, des étincelles se répandirent à travers toute l'Europe, si bien que les Grecs, par la lettre de leur patriarche Nicodème envoyée aux Tchèques protestants en 1451, exprimèrent leur amitié et leur offrirent l'Union. » Ce qui ne réussit guère, même alors.

#### Excursus I.

Dans sa brillante étude qui satisfait à toutes les exigences scientifiques d'une étude critique moderne [Аκты так называемого последнего Софийского собора (1450). Виз. Врем. II (1895) 394—415], Papaioannu réussit à fournir une triple preuve de ce que les Actes n'étaient qu'un faux. Son argument principal contre la prétendue véracité des Actes consiste à avoir démontré qu'en 1450 plusieurs personnages mentionnés dans les Actes n'avaient aucunement pu assister au synode en question. Ainsi, p. ex. (je me bornerai à ne citer que les plus importants arguments de l'auteur) Marc d'Ephèse qui, à ce moment-là, était déjà mort (cf. Paulová, op. cit., 70—72); ensuite le nommé φράτερ Λεονάρδος, sans doute identique à Léon de Chios qui ne vint à Constantinople qu'en 1452, et surtout Métrophane de Cyzique, mort en 1443 (ici., 189). Le Métropolit de Kiev était, en 1450, Jona, alors que les Actes citent un certain Théodor. Marc n'aurait aucunement pu signer ἑξαρχος τῶν πατριαρχῶν. ceux-ci étant présents au synode. Ensuite, Papaioannu relève plusieurs inexactitudes dans les titres et l'ordre incorrect dans lequel ils se suivent. Au chap. 2, il examine l'authenticité du synode lui-même, considéré en tant qu'événement historique, pour aboutir à la conclusion que ce synode n'avait jamais existé. Georges Koresios au 17<sup>e</sup> siècle est le premier à en parler, pour l'avoir trouvé dans les Actes en question. Par contre, aucun écrivain de l'époque ni des deux siècles suivants (15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles) ne le mentionnent. Scholarios, p. ex., passant en revue, dans la lettre du 27 Nov. 1452, son activité antérieure, n'aurait certes pu l'avoir omis. De l'autre côté, le fameux synode convoqué, en 1484, sous le patriarche Siméon de Trébizonde, se déclara expressément pour le premier synode (πρώτη) qui τὴν ἐν Φλωρεντίᾳ ἐκείνην παρανομοτάτην κατέβαλε καὶ ἀνέτρεψε σύνοδον.

Au chapitre 3, Papaioannu développe son hypothèse selon laquelle Georges Koresios aurait, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, sous le patriarche Athanasé Patelarios, falsifié les Actes, s'appuyant, pour ce faire, sur l'assemblée du clergé constantinopolitain convoquée par Scholarios à une époque coïncidant avec la date du synode de St Sophia, assemblée que le falsificateur aurait transformée en synode œcuménique.

Cette hypothèse utilise un passage de la lettre écrite par Gennadios le 27 Nov. 1452 ou l'auteur dit.: ἐμμένω ... τῇ Ὁμολογίᾳ τῆς πίστεως μου, μᾶλλον δὲ τῆς καθ. Ἐκκλ., ἣν πρὸ τριῶν ἐνιαυτῶν ἐπεχειρησάμενως ἐξέδοκα (à la fin de 1449 ou au début de 1450, sans doute en relation avec la disputation avec Barthélemy de Coron, cf. p. 203) καὶ ταῖς ὑπογραφαῖς, ἃς μετὰ τῶν τότε συμφωνούντων ἐκκλησιαστικῶν ὑπεγράψαμεν ἐν τῷ τοῦ λεγάτου καιρῷ (en. 1446, cf. p. 201 anm. 173) καὶ ὕστερον μετὰ τὴν πρεσβείαν τοῦ Κῦρ Βρυεννίου (1452) ἧς οὐκ ἐκοινωνήσα τοῦ μὴ δέξασθαι ἡμᾶς ποτε τὸ τοῦ Πάπα μνημόσυνον etc. (ibid.). Papaioannu, qu'une histoire détaillée de Florence intéressait fort peu, ne met aucune distinction entre ces trois événements, les situant tous entre 1449 et 1450. Son idée (très juste, me semble-t-il) selon laquelle le falsificateur aurait, dans ses Actes, transformé l'assemblée convoquée par Scholarios en synode œcuménique de St Sophia, a besoin d'une seule modification: il faut préciser que l'assemblée respective fut celle que Scholarios convoqua au retour de Bryenne au mois de Janvier 1452, qui (p. 210) protesta contre la politique uniante de la cour et à laquelle prit part même le Hussite tchèque. Cette interprétation apparaît d'autant plus vraisemblable qu'à l'époque mentionnée, quelques métropolites des provinces se trouvaient à Constantinople (cf. p. 215), dont Macaire de Nicomédie et, surtout, Gennadios sont nommés même dans les Actes de 1450 (Allatius, *De ecclesiae*, 1387, 8).

C'est avec les mêmes Actes du synode de St Sophia que se trouve en intime rapport la controverse ayant trait au problème suivant: Était-ce le patriarche gréco-orthodoxe Athanase qui, en 1450, vint remplacer Gregorios sur son poste de chef de l'Eglise Grecque, ainsi que l'attestent les dits Actes? A part ces derniers, on rencontre le nom d'Athanase ou, plus souvent encore, d'Anastase, dans les témoignages confus des annales russes de la fin du 16<sup>e</sup> siècle (Полное собрание русских летописей, VIII, 129—143), où le patriarche Anastase est dit avoir survécu à la chute de Constantinople et avoir obtenu des privilèges de la main de Mehmed, erreur manifeste témoignant d'une confusion entre Anastase et Scholarios.

Les opinions des savants sur ce problème sont, bien-entendu, loin d'être unanimes. Alors qu'Allatius (*De consensu*, 1391 sq.), et Le Quien (I, 311) nient l'existence d'un patriarche nommé Athanase, Papaioannu se montre, en raison du témoignage des annales russes mentionnés, plutôt enclin à l'admettre. Ces témoignages, relativement récents et nourris de bruits vagues que seule la tradition avait conservés, ne sauraient, bien-entendu, réfuter la réalité historique (sans d'ailleurs tenir compte de l'évolution des événements historiques que nous venons d'esquisser et qui rend une pareille interprétation complètement impossible): tous les historiens byzantins de l'époque ignorent, sans exception, et le synode et Athanase. La seule remarque qui, à la rigueur, pourrait se rattacher à ce dernier, est le témoignage de Sphrantzès (op. cit., 304) disant qu'en 1453, Scholarios fut élu patriarche car ἦν προαποθανὼν ὁ πατριάρχης, remarque qui ne saurait guère viser Gregorios vivant à Rome. Cependant, ce témoignage d'un historien que les problèmes de l'Eglise intéressaient fort peu et qui, par conséquent, aurait très facilement pu commettre une erreur dans une mention tout-à-fait générale et à laquelle il attribuait une importance moindre, s'efface devant la description exacte et véridique de Turco-graecia (p. 79) où l'on lit qu'en 1453 εἶπαν (à Mehmed) οἱ κληρικοί, ὅτι ἀπὸ πολλὴν καιρὸν πατριάρχην δὲν ἔχωμεν ἐπειδὴ ὁ πατριάρχης ὅπου ἦτον θεληματικῶς ζῶντος τοῦ ἀφῆκε τὸ σκαμνὶ τοῦ, καὶ ἀπο τότε ἄλλον δὲν ἐκάμαμε. S'appuyant sur ce document, même Lebedev, *Очерки истории Византийско-Восточной церкви*, 437—439, en est abouti à renier l'existence du patriarche Athanase, comme nous dit Papaioannu.

Mais une preuve décisive de l'inexistence d'un patriarche gréco-orthodoxe Athanase, à l'époque en question, réside, pour nous, dans l'absence de sa signature dans la lettre adressée par l'opposition à la Bohême (cf. p. 215 suiv.). Si le patriarche avait existé, les Tchèques n'auraient pu non plus attribuer le titre de patriarche à Scholarios (cf. p. 216). Qu'en Janvier 1452, alors qu'Anglicos séjournait à Constantinople, Athanase n'y fût pas, se trouve confirmé même par Ubertino Pusculo (cf. p. 317, anm. 1) qui dit à propos de Scholarios (chez Гильфердинг, 56): *quem Danai ... primum erroris habebant, hereseosque ducem*. Le 27 Novembre 1452, le prétendu patriarche Athanase ne se trouvait pas non plus à Constantinople, car Scholarios écrit à cette date: *testor, quod ... ecclesiam cum aliis tribus sanctissimis patriarchis ... habeo tamquam veram matrem* (Renaudot chez Migne, 160, p. 272). Nulle part on ne nomme un quatrième patriarche Athanase qui, pourtant aurait nécessairement dû être élu avec l'assistance de Gennadios, étant partisan de la coterie que ce dernier représentait. Athanase est également inconnu au cardinal Isidore qui, après la prise de Constantinople, lorsqu'il décrit, dans sa lettre du 15 Juillet 1459 à Nicolas V, la déclaration de l'Union dans la ville, à la veille de sa chute, ajoute: *Attamen Scholarios ille et alii 8 monachorum, sociorum suorum, une cum eo unione prefata abalienarunt se*. Iorga, *Notes et Extraits*, II, 522.

## LES APPELS DE CONSTANTIN XI PALEOLOGUE A ROME ET A VENISE POUR SAUVER CONSTANTINOPLE (1452-1453)

Le 6 Janvier 1449, le despote de Morée, Constantin, quatrième fils de Manuel II Paléologue et d'Hélène Dragash, était couronné empereur à Mistra, sous le nom de Constantin XI Paléologue et le 12 mars il arrivait à Constantinople. Il était réservé au nouvel empereur, héritier de quelques territoires réduits à Constantinople, à sa banlieue et au Péloponèse, d'être le dernier empereur de Byzance et de succomber en héros sous les assauts des Turcs, après avoir vainement tenté de défendre sa capitale avec l'aide de l'Occident.

Soldat héroïque à l'heure du danger, Constantin XI semble avoir manqué de sens politique, notamment entre 1449 et 1452, en attendant l'aggravation de la menace turque pour prendre les mesures nécessaires. Constantin XI comprenait, cependant, que le destin de Byzance était désormais lié à celui de l'Occident et que de ce côté seul pouvait venir le salut. Aussi était-il décidé à tout faire pour se procurer cette aide indispensable pour lutter contre la menace mortelle que représentaient les Turcs.

Sans doute, Byzance pouvait faire appel à son allié naturel, l'Europe chrétienne, mais à condition de renoncer à son nationalisme étroit et vieilli, pour s'intégrer à la communauté européenne, en acceptant l'Union des Eglises, seul moyen alors de faire de l'Empire byzantin un Etat de l'Europe chrétienne. Mais, chaque fois qu'il avait été question d'Union avec l'Eglise romaine d'Occident, les basileis s'étaient heurtés à la résistance obstinée de leur Eglise, farouchement attachée à sa complète indépendance. Il fallait, sinon abandonner tout projet d'Union religieuse, tout au moins, lorsque celle-ci avait été solennellement décidée, comme en 1439 à Florence, renoncer à l'appliquer. Aussi, au moment où Constantin XI devenait empereur, Byzance avait en fait rompu avec l'Eglise romaine.

Assurément, les Byzantins avaient des raisons de s'indigner de l'ingérence des Occidentaux dans l'Empire, et, en particulier, dans le domaine commercial. Deux puissances s'y attribuaient chaque jour une place grandissante: Venise et Gênes, qui, sur ce marché lointain et l'intérêt vital pour elles, poursuivaient toutes deux leur rivalité séculaire. Grande et même seule triomphatrice de la IV<sup>e</sup> Croisade de 1204, Venise, tout comme Gênes du reste, était solidement installée à Constantinople. Toutes deux intervenaient dans les affaires intérieures de l'Empire et chacune, après la victoire de son protégé, se faisait octroyer de nouveaux privilèges commerciaux, continuant

ainsi leur lutte pour la suprématie économique à l'intérieur de l'Empire byzantin. La colonie vénitienne, dans la capitale même, avec son quartier à peu près autonome sous l'administration de son baile, était très florissante. Depuis longtemps déjà, Byzance avait renoncé à percevoir sur le trafic vénitien, comme sur le trafic génois, des droits de douane ou de port, et cet abandon de souveraineté politique avait largement contribué à hâter la décadence du port byzantin proprement dit de Constantinople. La Ville gardée de Dieu était, en quelque manière, dédoublée : d'une part, la ville byzantine en décadence, d'autre part, la ville occidentale, vénitienne et génoise, en plein essor. Ainsi, derrière la façade d'un empire grec souverain, Venise et Gênes menaient leurs affaires comme elles l'entendaient, ce qui était l'essentiel pour l'une comme pour l'autre.

Mais cette situation importante que Venise et Gênes s'étaient créée dans l'Empire agonisant, dont elles se posaient dans une certaine mesure en protectrices, devait les mettre en conflit avec les Turcs. La Sérénissime République, en particulier, dont l'impérialisme irritait le Sultan, s'en rendait très bien compte. Bien que Venise ne cherchât pas de conflit, les heurts avec les Turcs étaient nombreux et souvent graves. Ni la Seigneurie ni le Sultan ne se fiaient aux bons sentiments affichés officiellement de part et d'autre. Les Turcs voulaient chasser Venise de l'Orient et Venise le savait fort bien. Ainsi s'explique qu'à la différence de Gênes, Venise comprit très vite où était son devoir et surtout son intérêt.

Plus de flotte, plus d'armée, plus de commerce, plus d'Empire. C'étaient bien les Turcs, Venise et Gênes qui désormais commandaient la vie de l'Empire byzantin. Ce fut le mérite de Constantin XI de comprendre cette situation et de tenter de concilier les intérêts de l'Empire et ceux de l'Occident. Le fit-il avec toute l'habileté nécessaire ? Sut-il doser ses offres et susciter les secours suffisants ? Se heurta-t-il à des difficultés insurmontables ? C'est ce que nous allons tenter de voir, en rappelant les efforts qu'il fit, dans ses négociations en particulier avec Rome et avec Venise, pour sauver Byzance, en quelque manière, malgré elle.

Le 12 Mars 1449, Constantin XI arrivait à Constantinople. Il s'occupa immédiatement du rétablissement de l'Union des deux Eglises. Mais pour ne pas éveiller les craintes du clergé byzantin, il agit avec prudence et d'une manière indirecte. Le 20 Avril 1449, en effet, le gouvernement de Gênes faisait savoir au pape que Constantin XI venait d'envoyer à Gênes le Pérôte Jean de Mare, qui avait parlé des bonnes dispositions de l'empereur à l'égard de l'Union religieuse. Gênes engageait le pape à envoyer un ambassadeur à Constantinople pour féliciter l'empereur et engager des conversations au sujet de l'Union.<sup>1</sup> Constantin XI était-il sincèrement unioniste ? Sphrantzès le nie et présente la politique religieuse de l'empereur comme un expédient contre le danger turc. Il est certain que Constantin XI refusa de nommer

<sup>1</sup> N. Iorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV<sup>e</sup> siècle*, III. Paris, 1902, 240—241.



patriarche de Constantinople Isidore de Kiev, comme le lui aurait conseillé Sphrantzès;<sup>2</sup> il est certain aussi que Constantin XI, tout en proclamant indirectement l'Union avec Rome, en faisant célébrer le 12 Décembre 1452, à Sainte-Sophie, en présence de la cour, du Sénat et du haut clergé, une messe selon le rite romain, recula, à la suite de l'agitation que provoqua cette messe uniате, devant la mise au pas des antiunionistes.<sup>3</sup> Byzantin avant tout, il semble toutefois que Constantin XI agit loyalement à l'égard de Rome, mais évidemment plus par raison que par inclination. Quoiqu'il en soit, Constantin XI, dès son arrivée au pouvoir, s'était rendu compte de la situation et il avait très vite, bien que très prudemment, tenté de renouer les relations avec l'Occident, seul dispensateur de secours éventuels.

La prudente démarche de Constantin XI en 1449 auprès du pape était le fait d'un homme d'Etat sensé. Mais, l'empereur resta soumis pendant deux ans avec trop de docilité aux exigences de son entourage et commit de graves maladresses, en cassant un mariage utile, en menaçant de nouvelles impositions ceux qui devaient être ses alliés et en irritant Rome, en tolérant l'exil de son patriarche unioniste.

Sphrantzès est le seul à nous parler des pourparlers de mariage entre Constantin XI et la fille du doge de Venise Foscari<sup>4</sup> Francisco et lui attribue peut-être une importance excessive. Les pourparlers avaient eu lieu alors que Constantin XI était encore despote de Morée. Sur l'intervention de Sphrantzès et d'un grand nombre d'autres personnages, Constantin XI avait été contraint de céder. Mais les choses changèrent lorsque Constantin XI devint empereur. La cour de Byzance mit son veto à semblable projet de mariage. Il est incontestable qu'un pareil mariage aurait prouvé, mieux que toute autre mesure, la place occupée par Venise dans l'Empire. Constantin XI désirait évidemment, en concluant cette union, redorer son blason, car la fille du doge apportait une « belle dot » et la Sérénissime République aurait peut-être trouvé là un motif de plus de s'intéresser au salut de l'Empire byzantin. Mais la cour de Byzance se refusa à accepter comme impératrice celle qu'elle aurait fort bien admise comme despoina de Morée. « Comment, dit Sphrantzès,<sup>5</sup> les princes et les princesses de la capitale auraient-ils pu accepter comme leur maîtresse et souveraine une fille de Vénitien et comment auraient-ils pu voir tous ses gendres et ses fils devenir parents de l'empereur; le doge était peut-être un personnage illustre, mais il n'était nommé que pour un certain temps. » On devine aisément par ces quelques mots de Sphrantzès ce que dut être l'opposition farouche de la vieille cour nationaliste à « une fille de Vénitien ». Constantin XI n'insista pas, du reste, et fit savoir au doge que le mariage était rompu. Le doge et Venise ne semblent pas avoir trop mal pris cette nouvelle manifestation de latinophobie

<sup>2</sup> Sphrantzès, éd. Bonn, 325; Doucas, Bonn, 255.

<sup>3</sup> Doucas, Bonn, 264.

<sup>4</sup> Sphrantzès, 324.

<sup>5</sup> Sphrantzès, *ibid.*

aggressive, car nul autre historien à l'exception de Sphrantzès, n'a insisté sur lui; le rôle d'impératrice de Byzance allait, du reste, bien vite devenir peu enviable.

Cependant, pour remédier à la situation financière peu brillante de l'Empire, Constantin XI décida d'imposer de nouveaux impôts à ses sujets. Les archives de Venise sont seules, semble-t-il, à nous renseigner sur ces mesures.<sup>6</sup> Les Vénitiens furent-ils seuls soumis à ces nouveaux impôts? S'il en fut ainsi, il y aurait eu de la part des Byzantins une nouvelle vexation à l'égard des Occidentaux. Il semble bien toutefois que le parti nationaliste était encore à l'origine de cette mesure inamicale et surtout maladroite, comme a l'air de le montrer l'intervention du grand duc Luc Notaras, l'éternel Latinophobe, bien qu'il soit assez malaisé d'établir le rôle exact qu'il joua en cette affaire.

Quoi qu'il en soit, en Mars 1450, le baile vénitien prévenait de toute urgence Venise que Constantin XI imposait aux Vénitiens de Constantinople de nouvelles taxes. Il s'agissait des cinq mesures suivantes: les courtiers et agents commerciaux vénitiens étaient soumis au contrôle byzantin; un droit d'octroi frappait toutes les marchandises en provenance d'Andrinople, autrement dit, de Turquie; un acquit était perçu sur les vins entrant à Byzance et cet acquit frappait même les plus petites quantités de vin entrant dans la capitale, les amphores de vin; tout Grec devait payer un droit pour tout achat à un marchand vénitien, ce qui obligeait celui-ci à baisser ses prix; enfin, un droit de douane de 25% de la valeur du chargement était levé sur toute frégate vénitienne pénétrant dans le port de Constantinople.

Le Sénat vénitien, devant ces mesures, envoya aussitôt en Août Nicolas de Canale demander leur suppression pure et simple. Si satisfaction n'était pas donnée, les Vénitiens devaient se retirer « en un lieu sûr » et devaient refuser de payer ces diverses taxes. De plus, l'ambassadeur devait exiger le paiement immédiat de 17.143 hyperpères, avancés à Constantin XI par Venise et remboursables en cinq termes, dont trois étaient déjà écoulés, sans avoir fait l'objet du moindre remboursement. Enfin, si Constantin XI s'obstinait malgré tout à ne pas donner satisfaction à Venise, les Vénitiens demanderaient asile aux Turcs et leur achèteraient la place d'Héraclée de Thrace, sur la Marmara, à 80 km à l'ouest de Constantinople.

Nous ignorons le détail des négociations de Nicolas de Canale. En tout cas, Constantin XI se rendit compte qu'il était allé trop loin. Le 23 Octobre 1451, il écrivait au doge une lettre fort humble, où il annonçait que les mesures, qui avaient inquiété Venise, étaient rapportées. Les impôts sur les vaisseaux, sur les vins, sur les Juifs vénitiens étaient supprimés; de plus, le baile de Venise pourrait de nouveau exercer son droit de justice civile et criminelle sur ses nationaux, bien que ce droit fût tombé en désuétude.<sup>7</sup>

<sup>6</sup> N. Iorga, *Notes et extraits*... III, 254—255.

<sup>7</sup> S. Romanin, *Storia documentata di Venezia*, IV. Venezia, 1855, 245.

Constantin XI réservait, toutefois, la question des marchandises amenées par voie de terre (peaux et denrées diverses), dont le grand duc Luc Notaras insistait pour que la perception des droits lui fût confiée. Pour quelle raison, le mégaduc Luc Notaras réclamait-il, lui un marin, ce rôle de douanier, sinon pour l'exercer avec une rigueur excessive. Ces droits, du reste, ne seraient pas perçus avant le retour de l'ambassadeur grec, que Constantin XI envoyait à Venise porter sa lettre et régler le conflit.

Enfin, complétant cette série de maladresses envers l'Occident, Constantin XI, s'il ne toléra pas la réunion d'un concile antiunioniste à Sainte-Sophie en 1450 (aucun document ne permet d'affirmer si ce concile eut lieu ou non),<sup>8</sup> laissait toujours en exil en Italie le patriarche Grégoire III Mammas, qui avait dû s'y réfugier à cause de ses sentiments unionistes. Le jeu mené par Byzance était dangereux et maladroît, car la situation empirait brusquement, à la fin de 1452 et allait enlever très vite à l'Empire toutes les illusions trompeuses où se complaisaient, sinon Constantin XI, du moins son entourage.

La situation de l'empire était, en effet, très critique pour deux raisons : d'une part, Mahomet II revenait, à la fin de 1452, à Andrinople et s'occupait fièvreusement de la fin de Constantinople,<sup>9</sup> d'autre part, jamais en Europe, le moment n'avait été plus défavorable à l'idée d'une croisade en faveur de Byzance. Charles VII finissait de « bouter les Anglais hors de France », en Angleterre commençait la guerre des Deux Roses, l'empire germanique avec Frédéric III était en pleine anarchie, en Bohême, Georges de Podiebrad venait de s'imposer comme « administrateur général du royaume », Scandinaves et Polonais se désintéressaient des problèmes méditerranéens. L'Italie, que tant de liens rattachaient à l'empire byzantin, était déchirée par la lutte entre Venise et le roi d'Aragon et de Naples, Alphonse V, à Milan et à Florence. Seuls deux Etats étaient pleins de bonne volonté, le duché de Bourgogne, avec Philippe le Bon et la Hongrie avec Jean Hunyadi, mais l'un et l'autre réclamaient des alliés et un chef. Seul, le Pape aurait pu devenir le chef de la chrétienté, mais il ne sut ou ne voulut être qu'un prince italien.

Malgré ces circonstances très défavorables, Constantin XI ne pouvait faire autrement que de demander à l'Occident de venir au secours de ce qui restait de son Empire. Nous avons étudié ailleurs<sup>10</sup> les appels que le basileus adressa à Gênes, à la Hongrie, à Alphonse V d'Aragon, et à Frédéric III; nous voudrions examiner ici les appels adressés par Constantin XI au Pape et à Venise.

<sup>8</sup> Ch. Diehl, R. Guillard, L. Oeconomos, R. Grousset, *L'Europe orientale de 1081 à 1453*. Paris, 1945, 371.

<sup>9</sup> Doucas, 247—248.

<sup>10</sup> R. Guillard, Αἱ πρὸς τὴν / Δύσιν ἐκπλήσσει, Κωνσταντίνου ΙΑ' τοῦ Δραγάτος πρὸς σωτηρίαν τῆς Κωνσταντινουπόλεως. Ἑπετηρίς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν XXII (1952) 60—74.

*Constantin XI et Nicolas V.*

Dès son arrivée au trône, Constantin XI, on l'a vu, s'était rendu compte de la nécessité de rétablir avec Rome l'Union religieuse, proclamée à Florence, en 1439. Le pape Nicolas V ne semble pas lui avoir répondu, car il n'est question nulle part de pourparlers entre Rome et Constantinople avant la mission d'Andronic Bryenne, en 1451. Sans doute, Nicolas V avait-il pensé que la demande indirecte et vague, transmise par Jean de Mare à Gênes, qui en avait à son tour informé le Saint Siège, ne témoignait pas d'un bien grand enthousiasme et qu'il était absolument nécessaire que le basileus se résignât à entrer en contact personnel avec lui. Aussi, ce ne fut vraisemblablement pas de gaieté de cœur que Constantin XI se décida à pressentir de nouveau le Pape. Dès le début, du reste, les conversations allaient s'engager dans l'atmosphère de méfiance que l'Eglise byzantine avait créée et, en Italie, le patriarche exilé Grégoire III Mammas, ne devait vraisemblablement pas avoir parlé d'une façon très favorable à Nicolas V de ses persécuteurs et du basileus qui avait toléré son exil.

En 1451, Constantin XI envoyait à Rome un ambassadeur Andronic Bryenne Leontarios,<sup>11</sup> qui se présentait en Août, à Nicolas V. Andronic Bryenne était chargé de présenter à Nicolas V les propositions de Constantin XI: remise en vigueur et établissement solide de l'Union conclue à Florence; mention du nom du Pape dans les diptyques, lors des cérémonies à Sainte-Sophie; rétablissement du patriarche Grégoire III Mammas sur son trône de Constantinople.<sup>12</sup> Andronic Bryenne devait aussi insister auprès du Pape pour que celui-ci choisisse avec soin ses négociateurs, car il fallait un diplomate avisé, habile et d'une inépuisable patience pour apaiser la haine inexpiable née du schisme séculaire des deux Eglises.

Nicolas V, satisfait de voir Byzance prendre les devants, trouva les offres du basileus raisonnables et résolut d'engager des pourparlers. La lettre, par laquelle Nicolas V répondait à Constantin XI, nous a été conservée.<sup>13</sup> Elle est datée: « le 5 des ides d'Octobre (10 Octobre) de l'an de l'Incarnation de J.-C. 1451, la cinquième année de notre pontificat ». C'est un document de haute importance, qui définit clairement la politique pontificale envers l'Empire byzantin à cette époque.

Après avoir loué Constantin XI de ses bonnes dispositions et rappelé la satisfaction qu'il avait eue de recevoir des offres directes de Byzance, Nicolas V déplorait longuement les échecs précédents. « Nous avons compris

<sup>11</sup> Sur Andronic Bryenne Leontarios, cf. C. Marinesco, *Le pape Nicolas V (1447—1455) et son attitude envers l'empire byzantin*. Actes du IV<sup>e</sup> Congrès Intern. des Etudes Byz. (Sofia, 1935) 332—333. Voir aussi: C. Marinesco, *Note sur quelques ambassadeurs byzantins en Occident à la veille de la chute de Constantinople sous les Turcs*. Annuaire de l'Institut de Philol. et d'Hist. orientales et slaves X (1950) 426. L. Mohler, *Aus Bessarions Gelehrtenkreis*. Paderborn, 1942, 572.

<sup>12</sup> Doucas, 255.

<sup>13</sup> Migne, PG 160, c. 1201—1212.

ton grand désir de proclamer l'Union de Florence et les raisons qui t'en ont empêché jusqu'ici. Mais nous sommes bien certain que ton prédécesseur Jean VIII, s'il l'avait voulu, aurait pu triompher de la résistance obstinée de son Eglise et faire accepter l'Union solennellement conclue par lui ».<sup>14</sup> Byzance devait aujourd'hui se résoudre à reconnaître la suprématie pontificale : « Il est nécessaire, disait Nicolas V, que celui qui veut vraiment reconnaître le Symbole et une seule et sainte Eglise catholique, tienne pour certain que cette Eglise a une seule tête, à laquelle il doit obéissance ».<sup>15</sup> Faute de s'être soumise à cette obéissance, Constantinople avait subi et subissait aujourd'hui encore tous ses malheurs. La Providence voulait châtier ainsi les rebelles de Byzance, ces relaps qui, après chaque tentative nouvelle pour renouveler l'Union, retombaient criminellement dans le schisme.

Rien cependant n'était perdu. Après avoir mis ainsi Constantin XI en face des responsabilités de ses prédécesseurs, de son clergé, de son peuple, Nicolas V se montrait plein de mansuétude et tout disposé à pardonner encore, à ne considérer les irréductibles que comme des fils prodigues et prêts au repentir. « Si tu montres plus de sagesse, si tu reconnais l'Union conclue, ainsi que ton clergé et les grands de ton Empire et avec eux le peuple de Constantinople, nous serons toujours, nous, nos vénérables frères les cardinaux de la Sainte Eglise Romaine, et toute l'Eglise d'Occident attentifs à maintenir ton honneur et ta prospérité ».<sup>16</sup> C'était là une promesse implicite de Croisade que Nicolas V formulait. « Mais, ajoutait Nicolas V, si toi et ton peuple refusez l'Union, tu nous contraindras à adopter une attitude qui concilie votre salut et notre honneur ». Nicolas V entendait vraisemblablement par là restreindre son intervention, au cas d'un échec de l'Union prévue, de façon à ne pas défendre, en quelque manière, Byzance malgré elle. Les chrétiens d'Occident, en effet, ne tiendraient guère à mourir pour Byzance, si celle-ci continuait à les considérer comme des ennemis.

Après cette déclaration très nette de principe, Nicolas V faisait connaître ses conditions. Celles-ci, du reste, ne dépassaient pas celles que Constantin XI avait lui-même proposées. « Pour donner à cette affaire un début, disait Nicolas V, qui nous promette que les négociations seront continuées, nous voulons que tu rappelles sur son siège patriarcal le patriarche de Constantinople, de façon qu'il ne soit plus considéré comme un prêtre indigne, mais comme le véritable patriarche de l'Eglise de Constantinople. Qu'il ordonne en personne les prêtres ou qu'ils soient ordonnés suivant ses instructions. Que le nom du Pontife romain soit mentionné dans les diptyques et que toute l'Eglise grecque prie pour lui, en le désignant nommément, comme elle le fait pour les princes de l'Eglise byzantine et les bons serviteurs de l'Etat ».<sup>17</sup>

<sup>14</sup> Migne, PG 160, c. 1201—1203.

<sup>15</sup> Migne, PG 160, c. 1204.

<sup>16</sup> Migne, PG 160, c. 1209—1210.

<sup>17</sup> Migne, PG 160, c. 1210.

Répondant aux inquiétudes de Constantin XI en ce qui concernait l'attitude que prendraient les chefs du clergé grec, Nicolas V s'offrait à recevoir avec honneur à Rome les ecclésiastiques réticents, à répondre à leurs doutes, à leurs demandes et à les amener à l'Union à force de patience et de persuasion. Enfin, Nicolas V concluait sa lettre par ces mots : « Telle est notre réponse à ta lettre et à ton envoyé. Nous connaissons ta sagesse. Agis donc en prince sage devant Dieu et devant les hommes. Nous formons des vœux pour ta prospérité ».<sup>18</sup>

Ainsi Nicolas V adoptait la même attitude ferme que ses prédécesseurs. Il acceptait les propositions de Constantin XI, témoignant par là d'une modération, qui aurait dû être depuis longtemps fixée sur la valeur des propositions impériales, chaque fois réduites à néant par la résistance du clergé byzantin. Nous ne connaissons pas, du reste, l'attitude grecque à la suite de la réponse de Nicolas V. Nous ignorons tout, en effet, des rapports entre Constantin XI et Nicolas V de Novembre 1451 à Novembre 1452. Tout ce que nous savons, c'est qu'à Rome, on discutait, non sans vivacité, de la question de savoir s'il fallait venir au secours de ces schismatiques endurcis qu'étaient les Grecs. Le fait nous est révélé par un très intéressant opuscule anonyme, qui parut à Rome dans le courant de 1452.<sup>19</sup>

Cet opuscule révèle combien les avis étaient partagés. Deux partis s'opposaient. Le premier estimait que l'on ne devait avoir aucun rapport avec des hérétiques, des schismatiques et des excommuniés; ces schismatiques devaient subir le châtement naturel de leurs péchés.<sup>20</sup> Le second parti, auquel appartient l'auteur de l'opuscule, en s'appuyant aussi bien sur les Pères de l'Eglise que sur les auteurs profanes, comme Aristote, Salluste, Valère Maxime, Sénèque, faisait appel à la fraternité chrétienne et affirmait que l'on devait venir au secours des Grecs, quand bien même ils étaient des schismatiques et des ingrats.<sup>21</sup> Si l'on refuse de soutenir les Grecs on peut craindre qu'après la prise de Constantinople, il y ait un grand nombre de chrétiens qui soient massacrés.<sup>22</sup> On prétend que les Grecs persisteront dans leur schisme; il est certain que c'est le fait d'un grand nombre d'entre eux, mais pas de tous; il y a parmi eux des gens distingués aussi bien laïcs qu'ecclésiastiques; que feront-ils? Personne ne le sait; au reste, il n'y a pas lieu de s'occuper de l'avenir; il s'agit actuellement d'accueillir l'appel de chrétiens qui sont si cruellement attaqués par les Turcs.<sup>23</sup> Enfin, Constantinople doit être défendue à cause de son passé si glorieux: de grands savants y ont vécu, des hommes d'une piété exemplaire y ont défendu l'orthodoxie, d'innombrables reliques de saints et de somptueuses églises se

<sup>18</sup> Migne, PG 160, c. 1211—1212.

<sup>19</sup> L. Pastor, *Geschichte der Päpste im Zeitalter der Renaissance bis zur Wahl Pius II*. Freiburg i. Br. I (1886) 448—449. (1925, Tome I, 601—602.)

<sup>20</sup> L. Pastor, op. cit., 448—449, n. 5.

<sup>21</sup> L. Pastor, op. cit., 449, n. 2.

<sup>22</sup> L. Pastor, op. cit., 449, n. 3.

<sup>23</sup> L. Pastor, op. cit., 449, n. 4.

trouvent à l'intérieur de ses murs. Ne serait-ce que pour honorer Constantin le Grand, qui a tant mérité du peuple chrétien et en particulier de l'Eglise romaine, on est tenu de tout faire pour empêcher que Constantinople tombe entre les mains des Turcs.<sup>24</sup> L'auteur termine en donnant les raisons pour lesquels le Pape doit tout particulièrement faire tous ses efforts pour sauver Constantinople; il insiste sur tous les malheurs qui menacent l'Orient, sur la cruauté des Turcs, sur la nécessité d'établir une paix en Italie, sinon durable, tout au moins momentanée et il montre que les dangers, qui menacent Constantinople, Chypre et toutes les côtes de la Méditerranée, doivent inciter tous les souverains et princes chrétiens, et en particulier tous les prélats à tout faire pour la défense de la chrétienté.<sup>25</sup>

Quoiqu'il en soit, et peut-être aussi dans la crainte de voir les Turcs, après s'être emparés de Constantinople, se jeter sur l'Italie, Nicolas V se montra disposé à poursuivre les pourparlers avec Constantin XI. Le 22 Mai 1452, Nicolas V envoyait à Constantinople celui de ses cardinaux qu'il estimait le plus capable de se concilier la faveur du clergé grec, Isidore, ancien métropolite de Kiev, moine grec originaire du Péloponèse ou de Thessalonique, esprit très distingué et théologien de grande science, plus apte aussi à déjouer les subtilités théologiques des théologiens grecs et plus souple au cours des négociations. Isidore de Kiev arrivait avec un secours de 200 hommes, qui devait créer un préjugé favorable en ce qui concernait les intentions du Pape.

Constantin XI accueillit avec joie et honneur Isidore de Kiev<sup>26</sup> et les conversations s'engagèrent aussitôt sur la base des lettres échangées entre Constantin XI et Nicolas V. Constantin XI semble alors voulu sincèrement mener à bien l'œuvre de réconciliation. Mais il n'eut pour le soutenir que quelques membres de l'Eglise. Sphrantzès déclare qu'il conseilla alors à l'empereur de nommer Isidore de Kiev patriarche de Constantinople<sup>27</sup> (ce qui semblerait indiquer que Grégoire III Mammas n'était pas encore de retour à Constantinople), afin de faire accepter plus facilement par les Byzantins la réalisation de ses projets. Mais, par prudence, Constantin XI ne suivit pas le conseil de Sphrantzès. En ce moment même, les anti-unionistes reprenaient l'offensive.

Les plus fanatiques, en effet, tentèrent de ruiner les efforts de Constantin XI, en répandant toutes sortes de bruits, qui contribuèrent à diminuer le zèle d'Isidore de Kiev en faveur de ses compatriotes. De plus, l'empereur, accompagné du Sénat et des prêtres et diacres unionistes de cœur ou par opportunisme, voulant célébrer dans une sincère union la messe à Sainte Sophie, les latinophobes endurcis, τὸ σχισμαστικὸν μέρος, comme les appelle Doucas<sup>28</sup> se rendirent au monastère du Pantocrator, où s'était retiré Georges

<sup>24</sup> L. Pastor, op. cit., 449—450, n. 5.

<sup>25</sup> L. Pastor, op. cit., 450.

<sup>26</sup> Doucas, 253.

<sup>27</sup> Sphrantzès, 325.

<sup>28</sup> Doucas, 253.

Scholarios, le futur patriarche Gennadios. Converti à l'antiunionisme par Marc d'Ephèse, après le concile de Florence (1439), il passait pour le chef du parti antiunioniste. Théâtralement, avec une mise en scène voulue, Georges Scholarios feignit la plus grande douleur et déclara à ses fidèles :<sup>29</sup> « Malheureux Romains ! Dans quelle erreur êtes-vous tombés ! Avez-vous perdu tout espoir en Dieu ? Espérez-vous dans la puissance des Francs ? Avez-vous perdu votre piété avec votre ville, où elle va être détruite ? Aie pitié de moi, Seigneur ! Je l'atteste en ta présence : je suis innocent de cette erreur. Reconnaissez, mes malheureux concitoyens, ce que vous faites ; avec l'esclavage, qui va s'abattre sur vous, vous avez trahi la foi reçue de vos pères et vous avez avoué votre impiété. Malheur à vous, lorsque vous serez jugés ! » Puis, Georges Scholarios afficha cette déclaration à la porte de sa cellule, à l'intérieur de laquelle il s'enferma.

Après avoir lu cette déclaration, rapporte Doucas,<sup>30</sup> on vit des religieuses, « qui passaient pour mener une vie pure et toute consacrée à vénérer Dieu dans l'orthodoxie, suivant leurs propres impulsions et les prescriptions de leur maître Gennadios, menées par leurs higoumènes, leurs confesseurs, les prêtres et des laïcs, hurler l'anathème contre le décret d'Union et contre ceux qui l'avaient approuvé, qui l'approuvaient et qui l'approuveraient ». Bien plus, on vit la populace, au sortir du monastère, se précipiter dans les cafés et, le verre en main, lancer l'anathème contre les Unionistes et le lever en l'honneur de la Théotokos, en la suppliant de venir encore défendre et protéger la capitale, comme elle l'avait déjà fait jadis contre Chosroès et le Khagan et contre les Arabes. Les plus exaltés allaient jusqu'à crier : « Nous n'avons pas besoin de l'aide des Latins ni de l'Union. Loin de nous, le rite des azymites ! »<sup>31</sup> C'était une vraie folie antiunioniste. Dans les confessionnaux, on refusait l'absolution aux unionistes et on avertissait les malades qu'il était préférable pour eux de mourir sans recevoir les saints sacrements, plutôt que de les recevoir d'un uniate.<sup>32</sup>

Cette haine aveugle pesa lourdement sur les négociations. Devant la résistance de son peuple, Constantin XI n'osa pas réagir avec violence ni punir ces fanatiques qui ruinaient son œuvre de salut. Quant aux partisans de l'Union, réunis à Sainte-Sophie, après avoir entendu Isidore de Kiev, ils se rallièrent aux conditions posées par Nicolas V. Toutefois, ils laissèrent entendre à Isidore de Kiev que la situation actuelle n'était que provisoire. Aussitôt le danger turc écarté, « un certain nombre de personnalités choisies examineraient le décret et réviseraient tout ce qui serait contraire à l'orthodoxie ».<sup>33</sup> Par contre, tous étaient d'accord pour célébrer à Sainte-Sophie une messe en commun, où seraient mentionnés les noms du pape Nicolas V et du patriarche Grégoire III Mammas, alors absent.

<sup>29</sup> Doucas, 254.

<sup>30</sup> Doucas, 254, 255.

<sup>31</sup> Doucas, 255.

<sup>32</sup> L. Pastor, *op. cit.*, 451.

<sup>33</sup> Doucas, 255.



La messe de Sainte-Sophie fut dite, le 12 Décembre 1452, par le cardinal Isidore de Kiev, afin de témoigner de la réconciliation de l'Eglise grecque et de l'Eglise romaine. Ce fut une comédie. Au reste, si Constantin XI et ses partisans communiquèrent, la plupart s'abstinrent, « car ils regardèrent cet office comme impur ».<sup>34</sup> On conçoit que cette haine du clergé et la réticence de l'empereur aient mécontenté Isidore de Kiev, qui pouvait se demander à bon droit, ce qu'il faisait dans cette ville, qui semblait chaque jour le repousser davantage. Nous n'avons plus la correspondance d'Isidore de Kiev et de Nicolas V, mais il est vraisemblable que le cardinal ne pouvait complètement céder au Pape l'accueil peu enthousiaste qu'il avait reçu à Constantinople. Toutefois, Isidore de Kiev resta à Constantinople et participa à sa défense. Ce n'était pas sans courage de sa part, car Gennadios continuait plus ou moins ouvertement sa campagne de dénigrement contre lui et les antiunionistes lui faisaient sentir combien sa présence était indésirable. Si l'on croit, en effet, Doucas,<sup>35</sup> ce serait au moment de l'arrivée des Turcs devant les remparts de Constantinople qu'il faudrait placer les criminelles paroles du mégaduc Luc Notaras : « Mieux vaut voir en pleine ville régner le turban des Turcs que la mitre latine », allusion peut-être plus ou moins directe au valeureux prélat, qui avait décidé de combattre avec un désintéressement si grand.

On ne saurait, toutefois, soutenir que ce furent les manifestations hostiles contre Isidore de Kiev qui empêchèrent Nicolas V d'envoyer des secours effectifs à Constantinople, comme le montrent son biographe Infesura ou l'archevêque Antonino de Florence, contemporains des événements.<sup>36</sup> Mais il est certain, comme le constate avec raison C. Marinesco<sup>37</sup> que les 200 hommes, amenés par Isidore de Kiev, et qui prirent part aux combats contre les Turcs, furent la seule troupe expédiée par un souverain occidental « d'une manière officielle » à Constantinople assiégée, les quelques 2.000 Latins de la défense ne représentant pas tel ou tel pays, mais les intérêts commerciaux des commerçants vénitiens, génois, catalans ou encore la passion guerrière mais strictement personnelle de quelque chevalier occidental.

Médiocrement sollicité par Isidore de Kiev, entravé par les guerres d'Occident, Nicolas V, finalement, ne fit pas grand chose pour Byzance. Le 28 Avril 1453, un mois à peine avant la chute de Constantinople, Nicolas V nommait l'archevêque de Raguse, Jacopo Veniero de Recanati, son légat en Orient et commandant d'une flotte qu'il voulait envoyer au secours de Constantinople.<sup>38</sup> Cette flotte, composée de cinq galères seulement, et qui était sous le commandement effectif d'un marin de profession, Stefano Mutino, partit pour Constantinople trop tard.<sup>39</sup> Le mois suivant, en Mai,

<sup>34</sup> Doucas, 255.

<sup>35</sup> Doucas, 264.

<sup>36</sup> C. Marinesco, *Le pape Nicolas V...*, 333.

<sup>37</sup> C. Marinesco, *Le pape Nicolas V...*, 338.

<sup>38</sup> C. Marinesco, *Le pape Nicolas V...*, 338.

<sup>39</sup> C. Marinesco, *Le pape Nicolas V...*, 339.

alors que Constantinople était peut-être déjà tombée aux mains des Turcs, Nicolas V s'adressait à Venise pour qu'elle lui armât cinq vaisseaux destinés à la défense de Constantinople. Le pape offrait 14.000 ducats pour la solde des équipages pendant quatre mois (ce qui semble prouver que l'Europe s'attendait à une résistance plus longue de la ville). Mais la Sérénissime République, avec son âpreté coutumière, exigea une somme plus élevée; on marchandait, tout en poussant l'armement des galères.<sup>40</sup> Mais c'était trop tard, et cette nouvelle flotte de 5 vaisseaux ne put partir pour le Levant qu'à l'automne de 1453.

Sur son lit de mort, Nicolas V, entouré de ses cardinaux, se justifia de sa conduite à l'égard de Constantinople. Il déclara qu'il avait toujours été décidé à aider Constantin XI de toutes ses forces, mais qu'il avait dès le début compris qu'à lui seul, il ne pouvait s'opposer victorieusement à la puissance énorme des Turcs. Aussi avait-il déclaré très nettement aux Grecs que tout ce qu'il possédait, argent, bateaux et hommes, était à leur disposition, mais que Constantin XI devait s'adresser aussi à d'autres princes catholiques. Partis pleins de confiance, les ambassadeurs byzantins étaient revenus peu après à Rome, en avertissant le Pape qu'ils n'avaient obtenu aucun secours des souverains qu'ils étaient allés trouver. Ainsi, déclarait Nicolas V, l'aide pontificale n'avait pu être effective au moment voulu. Il y a incontestablement une part de vérité dans ces réflexions in extremis de Nicolas V.<sup>41</sup>

### *Constantin XI et Venise*

Le conflit de 1450<sup>42</sup> n'avait pas altéré les bonnes relations de Constantin XI avec Venise. De son côté, la Sérénissime République avait assez bien pris le refus de Constantin XI d'épouser la fille du doge Francisco Foscari.<sup>43</sup> Venise trouvait, en fait, son avantage dans le maintien du statu quo. Les Archives vénitiennes nous prouvent la fréquence et la courtoisie des rapports entre Constantin XI et Venise, pendant cette période.

Dès le début de 1451, avec la mort du sultan Mourad II, Constantin XI, soucieux de l'avenir, tentait de reconstituer une armée permanente. Il songea à recruter des servants de balistes en Crète. Or, celle-ci était possession vénitienne. Constantin XI demanda à Venise l'autorisation de choisir dans son île ses futurs soldats. Le 5 Juillet 1451,<sup>44</sup> le doge de Venise faisait savoir au duc de Crète que Constantin XI était autorisé à lever des balistaires dans les possessions vénitiennes, afin de se défendre contre les Infidèles, « qui le menacent en tout temps ». De plus, le doge déclarait avoir appris

<sup>40</sup> N. Iorga, *Notes et extraits* ... III, 286—287. Cf. C. Marinescu, op. cit. 339.

<sup>41</sup> L. Pastor, op. cit. 454. Cf. L. Marinescu, op. cit. 333.

<sup>42</sup> Cf. plus haut, p. 229.

<sup>43</sup> Cf. plus haut, p. 228.

<sup>44</sup> N. Iorga, *Notes et extraits* ... III, 264.

qu'un certain nombre de sujets de Venise s'engageait dans les troupes turques pour lutter contre les chrétiens et plus particulièrement contre l'empereur de Constantinople, « ce qui déplaît tout à fait », ajoutait le doge, « attendu que nous avons toujours été favorables à la chrétienté et à ses intérêts ». En conséquence, le doge interdisait désormais aux Crétois de s'engager parmi les Infidèles.

Ainsi, avant que fussent connus les projets de Mahomet II, Venise définissait très clairement son attitude avec cette déclaration de principe : « Nous avons toujours favorisé la chrétienté et ses intérêt. Puissance en paix, tout au moins en apparence, avec les Turcs, Venise assurait dès ce moment Constantin XI, dans le conflit que chacun pressentait comme ne devant pas tarder à éclater, sa neutralité bienveillante, en attendant peut-être mieux encore.

La situation empirant, dès le début de 1452, un ambassadeur byzantin prenait le chemin de Venise. Encouragé par l'accueil favorable fait à sa demande, l'année précédente, et comprenant que l'aide la plus sérieuse lui viendrait de Venise, Constantin XI s'adressait à la République, avant même de s'adresser au Pape.

Le tome XIX du *Liber secretorum*, qui contient les *Deliberazioni senato* nous a transmis trois importants documents, relatifs aux négociations entre Constantin XI et Venise, de l'avènement de Mahomet II (1451) à la chute de Constantinople. Le premier document est du 13 Février 1452.<sup>45</sup> Constantin XI avait fait présenter à Venise par son ambassadeur une demande pressante de secours, que ce dernier devait aussi transmettre à Florence et à Rome. Le Sénat de Venise approuvait l'ambassadeur de se rendre aussi à Florence et auprès du Pape, pour obtenir des subsides, qui seraient d'autant plus efficaces qu'ils seraient plus importants. Quant à la demande de secours adressée à Venise, le Sénat déclarait que Constantin XI devait savoir dans quelle situation sérieuse se trouvait alors la République avec la guerre de Lombardie. Il lui était donc difficile de donner satisfaction au basileus. Toutefois, une fois connues les décisions des autres princes d'Italie, « l'empereur trouvera toujours les Vénitiens prêts à faire ce qui sera honorable ». En attendant, Venise consentait à fournir à l'empire du salpêtre et des cuirasses, qui seraient adressés au baile de Constantinople. Celui-ci les prendrait en charge et l'empereur en réglerait le montant par lettres de change. Ainsi Venise se montrait réticente, alors que dès l'année précédente, son attitude avait semblé être fixée. Comment expliquer ce changement d'attitude ? Si l'on s'en rapporte à Sphrantzès,<sup>46</sup> il y aurait eu alors, τότε, à Venise une séance du Grand Conseil, où le doge Foscari, ulcéré du refus de Constantin XI de devenir son gendre, aurait fait échec à ses demandes de secours et aux avis des partisans de l'intervention armée, Aloisio Loredano et Antoine

<sup>45</sup> S. Romanin, *Storia documentata di Venezia*, IV. Venezia, 1855, 245—246; H. Vast, *Le cardinal Bessarion*. Paris, 1878, 196 n. 3.

<sup>46</sup> Sphrantzès, 323—324.

Diedo. Ces derniers, écrit Sphrantzès, « firent un long discours, où ils montrèrent, eux et bien d'autres, que si la ville était prise, leurs intérêts seraient très lésés, mais ils ne purent convaincre le doge de venir au secours de l'empereur ».<sup>47</sup>

Sphrantzès semble attribuer au doge une puissance qu'il n'avait pas. Les doges n'étaient alors que les représentants officiels de la République et n'avaient pas de pouvoir effectif. Malgré tout le ressentiment que le doge Foscario pouvait avoir contre Constantin XI, il n'aurait pu empêcher la République de venir au secours de Constantinople, dès ce moment, si le Sénat de Venise l'avait décidé. La latinophobie de Sphrantzès invite à se montrer prudent. L'attitude de Venise peut s'expliquer parce qu'elle venait de renouveler en 1451, pour la troisième fois avec Mahomet II le traité de paix conclu avec Mourad II.<sup>48</sup> De plus, il était naturel que, si l'Europe décidait de diriger les secours destinés à sauver l'Empire byzantin, Venise attendît de connaître l'attitude de ses alliés éventuels, et en particulier, celle du chef des Croisés, le Pape. Sans doute, on pourrait se demander, si Venise avait décidé de se ranger du côté de Constantinople, pourquoi elle avait cru bon de renouveler le traité de paix avec les Turcs. Mais la situation en 1452 était certainement très complexe. Mahomet II avait jusque là fort habilement dissimulé ses intentions et il est possible que certains Vénitiens aient pu encore se leurrer sur les intentions véritables du sultan. Tout n'est, incontestablement, pas clair dans l'histoire de l'opinion vénitienne, au début de 1452. Mais, si l'on pense aussi à la situation d'alors en Italie, où Venise menait la guerre contre Milan, ce fait joint aux autres permet d'expliquer dans une certaine mesure les atermoiements de la Sérénissime République.

Venise, cependant, ne se désintéressait pas du sort de Constantinople. Les nouvelles reçues de Constantinople étant assez alarmantes, le 31 Août 1452, la République écrivait à Gabriele Trevisan, vice-capitaine du Golfe, de partir immédiatement avec une galère de Crète, de se rendre d'abord à Corfou, pour y recevoir des fonds et de quoi équiper deux autres galères, et de faire voile vers Négrepont; une autre galère et des fonds devaient lui être fournis aussi par Modon. A Négrepont, un conseil de guerre examina les moyens de venir au secours de Constantinople.<sup>49</sup>

De plus en plus impuissant à défendre seul sa capitale, Constantin XI s'adressa de nouveau à l'Occident et à Venise, en particulier. Le 16 Novembre 1452, une nouvelle ambassade byzantine arrivait à Venise. L'ambassadeur de Constantin XI disait nettement: « On ne peut plus douter que le sultan se soit décidé à assiéger la ville par terre et par mer et à s'en emparer au printemps prochain ». Le Sénat lui répondit qu'il était fort affligé de ces nouvelles pour l'empereur et pour le salut de la foi chrétienne. Mais il ne fit rien et il engagea l'ambassadeur à aller trouver le Pape. « Si nous le

<sup>47</sup> Sphrantzès, 324—325.

<sup>48</sup> H. Kretschmayr, *Geschichte von Venedig*, III. Gotha, 1920, 359.

<sup>49</sup> S. Romanin, op. cit., 246—247.

voyons s'engager ainsi que d'autres, nous aussi, persévérant dans nos bonnes dispositions habituelles, nous contribuerons volontiers à la sainte entreprise pour sauver ledit empereur de Constantinople et ladite cité ».<sup>50</sup> Ainsi, en cette fin de 1452, Venise reste toujours hésitante. Si, pour Constantin XI, la menace contre sa capitale s'est aggravée depuis la construction de Roumili Hisar, en Août, et le pousse à adresser des demandes plus pressantes à Venise, celle-ci, qui ignore encore le grave incident, qui a eu lieu six jours auparavant, devant Roumili-Hisar et qui a révélé brusquement la haine de Mahomet II contre Venise, celle-ci reste dans l'expectative. Mais l'exécution d'Antoine Rizzo va ouvrir les yeux d'abord aux Vénitiens de Constantinople, puis à la République elle-même.

Le 10 Novembre 1452, en effet, le capitaine vénitien Antonio Rizzo, revenant de la mer Noire avec deux vaisseaux, voulut forcer le Bosphore, sans se soumettre au contrôle turc. Comme il arrivait à la hauteur de Roumili Hisar, les grosses pièces du fort entrèrent en action et coulèrent ses deux vaisseaux. Les survivants réussirent à s'échapper en chaloupe. Dès leur arrivée au rivage, ils furent arrêtés par les Turcs et conduits à Mahomet II. Ils déclinerent leur qualité de Vénitiens et invoquèrent l'état de paix qui existait entre Venise et les Turcs. Mais Mahomet II les fit torturer sur le champ, puis décapiter. Leurs corps restèrent longtemps exposés sur la place publique de Dèmotika, où avait eu lieu l'exécution.<sup>51</sup>

Les réactions des Vénitiens furent promptes, surtout celles de la colonie vénitienne de Constantinople. Plus vite informée, plus exposée, la colonie vénitienne de Constantinople n'attendit pas les instructions de la métropole et se mit aussitôt à la disposition de Constantin XI. Les deux galères vénitiennes à course rapide, sous le commandement de Gabriele Trevisan et du noble Zaccharia Grioni, expédiées par Venise pour escorter, pendant leur retour, les trois grosses galères marchandes, venant, comme chaque année, de la mer d'Azov, avec les produits de la région du Don, se trouvaient alors à Constantinople, après avoir réussi à franchir, on ignore comment, le redoutable barrage de Roumeli-Hisar.<sup>52</sup> Si l'on en croit, Nicolas Barbaro, ce fut le 13 Décembre 1452, que l'on décida de retenir à Constantinople ces cinq bateaux, pour la défense, le cas échéant, de la capitale. Cette décision n'alla pas sans provoquer une vive résistance des équipages et Gabriele Trévisan montra les ordres qu'il avait reçus de Venise, lui enjoignant de quitter Constantinople, dans les dix jours après l'arrivée de la galère de Trébizonde. Mais le baile Girolamo Minotto, après une longue et vive discussion, réussit à faire décider, par 21 voix contre une, qu'il y avait cas de force majeure et que l'on retiendrait, si nécessité était, les bateaux par la force. On décida

<sup>50</sup> S. Romanin, op. cit., 248; H. Vast, op. cit., 196.

<sup>51</sup> Doucas, 248. Cf. G. Schlumberger, *Le siège, la prise et le sac de Constantinople par les Turcs en 1453*. Paris, 1922, 31—32, où l'on pourra comparer les récits de Nicolo Barbaro et de Doucas.

<sup>52</sup> Doucas, 257. Cf. G. Schlumberger, op. cit., 39.

de frapper d'une énorme amende de 3.000 ducats tout capitaine, qui chercherait à s'enfuir avec son bateau.<sup>53</sup> La colonie vénitienne avait ainsi, dès cette heure, fait son choix et elle fut une alliée fidèle de Constantin XI.

Quant à Venise, dès qu'elle apprit l'affaire d'Antonio Rizzo, elle comprit du même coup que tout le destin de la République en Orient était en jeu. Aussitôt informée de l'événement, Venise écrivit à Nicolas V.<sup>54</sup> Il n'est pas certain que le Pape ait répondu aussitôt, car il devait attendre le rapport de son légat, le cardinal Isidore de Kiev, arrivé seulement à Byzance le 12 Décembre. Quoi qu'il en soit, sans avoir peut-être encore de réponse du Pape, car Venise n'en fait pas mention dans sa lettre, la République écrivait le 4 Février 1453 à Alphonse d'Aragon, signalant à « cet éternel ennemi des Infidèles » le danger où se trouvait Constantinople, d'après des lettres récentes. Le sultan rassemblait, en effet, toutes ses forces contre la ville. Venise avait déjà écrit à ce sujet au Pape, comme au chef suprême de la chrétienté. Elle priait le roi de Naples de prendre lui aussi des mesures en faveur de Constantinople.<sup>55</sup>

Mais surtout, Venise, malgré la guerre d'Italie, où elle luttait avec Alphonse d'Aragon contre Milan et Florence, Venise se prépara à intervenir elle-même, moins, il est vrai, comme soldat de la chrétienté que pour sauvegarder ses intérêts en Orient. Dès le 19 Février 1453, un membre du Sénat proposa d'armer deux des meilleurs vaisseaux, d'y faire embarquer 400 hommes et de les faire partir le 8 Avril. D'autres vaisseaux seraient aussi armés. La proposition fut votée. Le préambule de la décision nous renseigne sur l'esprit dans lequel Venise entraît en lutte: « Pour la gloire de Dieu, le bien de la chrétienté, l'honneur de Notre-Seigneur, et pour l'intérêt et l'utilité des marchands et citoyens de Venise, il faut veiller à ce que la ville de Constantinople ne tombe pas aux mains des Infidèles. »<sup>56</sup> Sans doute, c'était avant tout pour défendre ses intérêts que Venise allait combattre, bien qu'aient été mis en avant, pour la forme « la gloire de Dieu et le bien de la chrétienté » Mais Venise intervenait et c'était là l'important. Le 9 Mars le Sénat déclarait, en effet: « Factum Constantinopolitanum importantissimum est ».<sup>57</sup>

L'armement des vaisseaux fut aussitôt ordonné et se poursuivit jusqu'en Mai. Il est difficile, faute de renseignements précis sur l'état de la marine et des arsenaux de Venise à cette époque, de dire si une activité fébrile ou une nonchalance fataliste présidèrent aux préparatifs. Il semble que le temps mis à l'armement fut à peu près normal. On ignore si les deux galères, qui devaient appareiller le 8 Avril, partirent au jour dit ou si leur départ fut retardé. En tout cas, les vaisseaux, qui remportèrent sur l'amiral turc

<sup>53</sup> S. Romanin, *op. cit.* IV, 249—250; G. Schlumberger, *op. cit.*, 40—41.

<sup>54</sup> *Senatus Secreta* XIX, 184; cf. L. Pastor, *op. cit.*, 453.

<sup>55</sup> N. Iorga, *Notes et extraits*... III, 280—281.

<sup>56</sup> N. Iorga, *Notes et extraits*... III, 281.

<sup>57</sup> N. Iorga, *Notes et extraits*... III, 282.

Balthoglou la victoire du 20 Avril, étaient des vaisseaux génois ou pontificaux et byzantins, mais non vénitiens.<sup>58</sup> D'ailleurs, en partant le 8 Avril au plus tôt, ces deux galères n'auraient pu se trouver à Constantinople le 20 avril.

Le 24 Février 1453, enfin, Venise avait reçu une troisième demande de secours de Constantin XI.<sup>59</sup> La République répondit que l'on négociait une entente entre l'empereur d'Allemagne, le roi de Hongrie, le roi d'Aragon et le Pape. La République exagérait, d'ailleurs, l'importance de cette entente. La menace turque créait bien le climat favorable à une entente, mais les pourparlers étaient peu avancés. Le Sénat, d'un autre côté, critiquait le peu d'enthousiasme des « coalisés », dont il trouvait à juste titre les promesses de secours insuffisantes. Sans doute, les coalisés avaient déjà fait beaucoup, mais ils devaient faire à leur tour encore un peu plus pour le salut de la chrétienté entière. Venise était toute prête à contribuer pour sa part et elle avait déjà beaucoup fait.

Cette dernière remarque était assez inexacte, au 24 Février 1453, date à laquelle les préparatifs ne faisaient que commencer, mais le 7 Mai confirma la déclaration du Sénat. Ce jour-là, en effet, le Sénat fit comparaître devant lui Jacopo Loredano, capitaine général de la mer et lui confia solennellement la flotte, enfin, prête, « pour la gloire de Dieu, l'honneur des chrétiens et la sauvegarde de Constantinople ».<sup>60</sup> Loredano avait pour instructions, pendant sa traversée, « de ne causer aucun dommage quel qu'il fût aux villes, aux populations ou aux bateaux des Turcs, car nous sommes toujours en paix avec eux ». Mais il devait répondre à la moindre attaque. Restriction de pure forme. Le successeur de Balthoglou, peu désireux d'être traité comme l'avait été celui-ci, n'aurait certainement pas laissé passer la flotte vénitienne, sans l'attaquer. Loredano partait bien en réalité pour défendre Byzance contre les Turcs; au reste, en lui remettant le commandement de sa flotte, le Sénat lui rappela qu'il emmenait avec lui la destinée de Venise: « Nous nous confions à ta valeur ».<sup>61</sup>

Cette flotte était-elle suffisante? Elle semble s'être composée de 5 galères armées à Venise; elle devait prendre à Modon deux autres galères venues de Crète avec 1.500 à 2.000 ducats et elle devait attendre à Ténédos les autres vaisseaux.<sup>62</sup> De toute manière, cette flotte devait être peu importante et elle ne devait transporter que 2.000 hommes au plus. Bessarion, dans sa lettre de Juillet 1453 au doge Foscari<sup>63</sup> ne dit rien des effectifs; il se contente d'insister sur l'excellent moral des « bouillantes troupes » de Venise et il ajoute: « Tout le monde tenait pour certain que le secours

<sup>58</sup> Sphrantzès, 247—250; Doucas, 268—270; L. Chalkokondylès, 389—390.

<sup>59</sup> H. Vast, op. cit., 196, n. 3.

<sup>60</sup> N. Iorga, *Notes et extraits* ... III, 283.

<sup>61</sup> N. Iorga, *Notes et extraits* ... III, 284.

<sup>62</sup> S. Romanin, op. cit. IV, 254.

<sup>63</sup> N. Iorga, *Notes et extraits* ... II, 518. Cf. H. Vast, op. cit., 454—456

envoyé par Venise était suffisant pour défendre la ville ». Mais Bessarion, qui cherchait à susciter une nouvelle croisade pour reprendre aux Turcs la ville que l'Occident n'avait pas su conserver en temps utile, est dans une certaine mesure suspect d'exagération volontaire.

Sans doute, 2.000 hommes contre 100.000 Turcs semblent un renfort dérisoire. Mais il faut songer que les défenseurs, qui ne furent guère plus de 8.000 à 10.000 au plus, avaient repoussé quatre assauts avant le 29 Mai 1453. Ce renfort était donc appréciable. De plus, et surtout, Venise rompait ouvertement avec Mahomet II, qu'elle envoyât 1.000 ou 10.000 hommes. Elle avait intérêt à s'engager totalement et à ne pas ménager ses forces, puisqu'elle avait fait son choix ; ce furent vraisemblablement des difficultés de recrutement qui limitèrent son effort. Mais, quoi qu'il en soit, Venise, consciente de son intérêt, fit tout ce qu'elle put.

Loredano emmenait avec lui un ambassadeur, Marcello.<sup>64</sup> Ce dernier devait d'abord saluer Constantin XI et lui exposer comment, malgré les difficultés dans lesquelles elle se trouvait, la République lui envoyait tous les secours qu'elle pouvait. Si, à son arrivée, Constantin XI avait signé un accord avec les Turcs ou si ceux-ci avaient levé le siège de Constantinople, Marcello devait revenir immédiatement. Sinon, il devait entrer en relations avec Mahomet II et lui expliquer les raisons de l'intervention de la République. « Nous tenons et pensons que Byzance est nôtre, disait Venise, à cause des droits et juridictions que nous y avons toujours eus et que nous y avons présentement. Dans cette ville, en effet, nous faisons flotter librement notre bannière et nous y avons notre baile ». Ainsi, par son intervention diplomatique et militaire, Venise prenait nettement position et signifiait à Mahomet II qu'elle n'admettrait pas sa mainmise sur Constantinople. Elle se chargeait de la défense de l'Empire byzantin, en danger de mort.

Marcello devait proposer une trêve aux Turcs et aux Grecs. Si celle-ci était conclue, toute la défense serait réorganisée sous la direction des Vénitiens et l'on pourrait attendre des secours nouveaux venus d'Occident, si Mahomet II, malgré l'attitude énergique des Occidentaux, ne renonçait pas à son projet. Venise entraînait donc bien en lice et ne paraissait nullement disposée à abandonner la partie. Mais c'était trop tard. Mahomet II devança ces projets inquiétants pour lui et le 29 Mai, au matin, les Turcs entraient dans Constantinople. Quand partit la flotte de Loredano ? Jusqu'où alla-t-elle ? Tout ce que nous savons par la lettre de Bessarion, c'est qu'elle se trouvait « au milieu de son trajet », le 29 Mai. Elle ne devait donc vraisemblablement pas avoir dépassé les possessions vénitiennes de Morée, lorsque lui parvint la nouvelle de la chute de Constantinople.

Ainsi, assez bien disposé pour Constantin XI, malgré le conflit de 1450 et l'échec du mariage de celui-ci avec la fille du doge Foscari, la République,

<sup>64</sup> N. Iorga, *Notes et extraits* ... III, 285.



tout en étant en paix avec les Turcs, le soutint de sa neutralité bienveillante. Mais, Etat marchand, en relations commerciales actives avec les Turcs, Venise, aussi longtemps que l'impérialisme turc ne la gêna pas dans son activité commerciale, répugna à une rupture officielle et c'est ce qui explique ses réticences aux demandes que Constantin XI lui adressait de s'engager « à fond » en sa faveur. Mais du jour où elle fut directement menacée, Venise comprit qu'en laissant succomber Constantinople, elle se portait à elle-même un coup mortel. Aussi, les Vénitiens de Constantinople se rallièrent-ils sans hésitation à Constantin XI, et la République appela l'Europe à l'aide et, devant les retards apportés par celle-ci, équipa à ses frais une flotte de secours, qui ne put arriver à temps.

Il se peut, d'ailleurs, que Venise, en défendant Byzance, ait trouvé le moyen de rétablir, comme en 1204, sa domination sur la capitale de l'Empire byzantin, car il est probable que Venise aurait fait payer cher à Constantin XI une intervention heureuse; la République était trop réaliste pour avoir mobilisé ses ressources, sans l'espoir d'un substantiel profit. Mais, d'un autre côté, il ne restait plus à Constantin XI que le choix entre l'impérialisme turc et l'impérialisme vénitien. Prince chrétien et sympathisant avec l'Occident, dans la mesure où un Byzantin pouvait l'être, Constantin XI avait choisi Venise, lorsque la chute de Constantinople empêcha l'Empire de devenir un simple protectorat de la Sérénissime République. Car ce fut bien peu pour Byzance et beaucoup pour elle-même que Venise vint au secours de Constantin XI Paléologue.

---

## LA TIARE OU LE TURBAN

« Je préférerais voir régner dans cette ville le turban du Sultan à la tiare du Pape, » avait déclaré, la veille de la prise de Constantinople, l'un des plus hauts dignitaires byzantins, le mégaduc Notaras. Ces paroles, que la tradition séculaire avait conservées, ont souvent été citées comme l'expression d'une haine aveugle et obscure. En réalité, elles rendent en raccourci tout un programme politique. Examinons d'abord qui était l'homme qui les avait prononcées?

Les Notaras ne se firent remarquer parmi la noblesse byzantine que vers le seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. Le père de Luc, Nicolas Notaras, remplissait les fonctions d'interprète auprès de l'empereur Manuel II, dont il était l'un des conseillers les plus proches, ensuite auprès de Jean VIII.<sup>1</sup> Ses deux fils commencèrent bientôt leur apprentissage dans le service de l'Etat; le frère de Luc, Jean, était échanson lorsqu'il fut tué en 1422, pendant le siège de Constantinople par le sultan Murad.<sup>2</sup> On retrouva son cadavre, la tête séparée du tronc; la famille avait dû être riche, puisque le père racheta aux Turcs cette tête son pesant d'or.<sup>3</sup> Les sources nous parlent à plusieurs reprises des richesses de Luc Notaras. En 1453, il devait être d'un certain âge déjà, puisqu'il avait franchi les divers degrés d'une carrière politique et se trouvait nanti des plus hautes dignités. Il avait en son temps rempli une ambassade auprès du sultan<sup>4</sup> et, en 1441, il avait accompagné le frère de Jean VIII, le despote Constantin, à Lesbos, comme amiral en chef de sa flotille.<sup>5</sup> Lorsque Constantin devint empereur, il obtint non seulement le titre de mégaduc mais la dignité du μέγας, formant la transition entre le premier ministre et le conseiller du monarque.<sup>6</sup> Aussi, après la prise de Constantinople, Mahomet lui reprochait-il de n'avoir pas usé de son influence auprès de l'empereur pour obtenir la reddition de la ville.<sup>7</sup> On rencontre souvent le nom de Notaras chez les derniers chroniqueurs byzantins, surtout en rapport avec les événements de 1452/53. Leurs témoignages sont toutefois sujets à caution car ils proviennent, le plus souvent, de la part des adversaires politiques de Notaras. Léonard de Chios lui re-

<sup>1</sup> Doucas, *Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae*, Bonnae 1834, cap. 19, p. 93. Malheureusement, je ne suis plus en possession de mes notes, et comme les sources respectives ne sont pas toujours à ma portée, j'en appelle à l'indulgence du lecteur toutes les fois qu'il m'arrivera de donner une citation incomplète.

<sup>2</sup> Ibid.

<sup>3</sup> Ibid.

<sup>4</sup> Op. cit., cap. 19, p. 96.

<sup>5</sup> Sphrantzès, *Corp. Script. Hist. Byzantinae*, Bonnae 1838, liber II, cap. 18, p. 193.

<sup>6</sup> R. Guiland, *Le protovestiaire G. Sphrantzès*. Etudes Byzantines VI (1948), fasc. I.

<sup>7</sup> Doucas, cap. 40, p. 299.

proche d'avoir perdu courage pendant les derniers jours du siège.<sup>8</sup> Sphrantzès, à son tour, ne peut publier les objections que Notaras avait, en 1451, prononcées au sujet de l'avancement du premier. En écrivant sa chronique, vingt ans après les événements, malade, rudement éprouvé par l'âge et l'infortune, il garde ses anciennes rancunes. En parlant de la mort des fils de Notaras, tragiquement semblable à celle de son propre enfant, il ne trouve rien de meilleur en guise d'oraison funèbre que de rappeler que ces pauvres jeunes gens étaient fort stupides.<sup>9</sup> Critobule que, entré au service du Sultan, n'était guère mêlé aux passions qui troublaient alors les Constantinopolitains, parle de Notaras avec la plus grande estime. Il ne sait que trop louer sa piété, les qualités de son esprit, la considération dont il jouissait parmi les siens et les étrangers. Tedaldi, en général fort impartial, ne lui fait aucun reproche.<sup>10</sup>

Pendant le siège de 1453, on avait confié à Notaras le commandement d'une partie des murs, voisine du secteur le plus menacé par l'artillerie turque.<sup>11</sup> C'était donc un poste bien important. Selon Doucas, Notaras avait fait preuve d'une rare vigilance et d'un grand courage.<sup>12</sup> C'était lui qui avait découvert que les Turcs creusaient une galerie pour faire sauter les murs; ayant rassemblé tous les mineurs de la ville, il déjoua ce projet et sauva ou, tout au moins, prolongea la vie à ses concitoyens.<sup>13</sup> Lorsque, le 29 Mai, Constantinople fut prise, Notaras combattit jusqu'au dernier moment. Selon les uns, il déposa les armes lorsqu'il n'y avait plus rien à faire; selon les autres, il quitta son poste, abandonné déjà par la plupart des autres défenseurs, pour rejoindre sa famille et partager son sort.<sup>14</sup> Doucas raconte que Mahomet II, après avoir racheté à ses soldats Notaras et sa famille, les traita avec déférence, leur permit de rester dans leur palais, et ayant appris que la femme de Notaras était malade, il alla la voir en l'appelant sa mère. La faveur du sultan ne devait, cependant pas, être de longue durée. Le lendemain soir, s'étant enivré, le sultan demanda à Notaras de lui envoyer au banquet le cadet de ses fils, un beau garçon de 14 ans. Le malheureux père savait bien ce que cela signifiait, les débauches du sultan étant connues. Il répondit donc qu'étant chrétien, il refusait de se soumettre à une telle ignominie. Il persista dans son refus, tout en sachant qu'il provoquait presque un verdict de mort. En effet, le sultan irrité, ordonna de le faire exécuter immédiatement avec ses deux fils et son gendre. Le dernier désir

<sup>8</sup> *Monumenta Hungariae Historica*. Budapest, s. a. v. XXI, Léonard de Chios, archevêque de Mitilène. Lettera XVI Augusto 1453.

<sup>9</sup> Sphrantzès, l. c.

<sup>10</sup> M. H. H. v. XXI, Critoboulos, *De Rebus gestis Mohametis II*. 1451—1467. Tedaldi, Martène Durand, *Thesaurus Novus Anecdotorum* I. Paris, 1717.

<sup>11</sup> Sphrantzès, liber III, cap. 4, p. 254.

<sup>12</sup> Doucas, cap. 38, p. 273.

<sup>13</sup> G. Schlumberger, *Le siège, la prise et le sac de Constantinople par les Turcs en 1453*. Paris, 1922, p. 203 sq.

<sup>14</sup> Doucas, op. cit., cap. 40, p. 299, 400.

du condamné fut d'être exécuté le dernier, pour qu'il pût soutenir ses enfants en cas de défaillance. Pas un mot de blasphème ne s'échappa de ses lèvres. Assistant à la mort de ses fils, il pria avec la plus profonde humilité. Les têtes coupées furent apportées au sultan et on laissa les corps gisant sur le sol. Le femme de Notaras, « une personne renommée par sa piété, sa bonté, son humanité et sa grandeur d'âme », fut déportée avec d'autres prisonnières et mourut en route.<sup>16</sup>

Sphrantzès nous montre les mêmes événements sous un jour différent. Selon lui, Notaras, après la prise de la ville, aurait fait un acte de soumission au sultan, en lui offrant un vrai trésor en or et en bijoux. Cependant Mahomet II, furieux de la résistance que lui avait opposée la ville, ne se laissa pas fléchir et ordonna l'exécution de Notaras et de ses fils.<sup>17</sup> Ces deux relations ne sont pas aussi contradictoires qu'on pourrait le croire au premier abord. En temps de guerre, de révolution et de troubles, les gens sont enclins à convertir leurs biens en or ou en bijoux, pour pouvoir les cacher ou les emporter avec plus de facilité. Il est aisé de comprendre qu'un homme aussi riche que Notaras ait pu posséder une réserve pareille, qu'il avait peut-être offerte à Mehmed II comme prix de rançon. Plusieurs personnes avaient, par ce moyen, reconquis leur liberté,<sup>18</sup> et Notaras pouvait très bien l'avoir tenté, lui aussi, d'autant plus qu'il connaissait la corruptibilité de l'entourage du sultan. En lisant Sphrantzès, on se demande par contre, pourquoi Notaras, tel que nous le représente la chronique, n'avait pas quitté la ville durant le siège? Bien d'autres l'avaient fait,<sup>19</sup> et, riche qu'il était, il aurait pu s'échapper beaucoup plus facilement que les autres. Il aurait pu, à l'exemple de beaucoup d'autres, tenter de gagner Galata, au prix de son fameux trésor, pendant les 54 jours que dura le siège. Il préfère rester à son poste jusqu'au bout et les insinuations de Sphrantzès prouvent que, dans le camp ennemi, on le considérait comme un des promoteurs principaux de la résistance. Aussi les accusations de Sphrantzès et d'autres contemporains, également hostiles à Notaras, semblent-elles injustes et mal fondées. L'archevêque de Chios, Leonard de Mitilène, confirme que Notaras avait fait preuve de beaucoup de courage, tant pendant le siège qu'au moment de sa mort.<sup>20</sup> On pourrait citer plusieurs exemples d'un changement subi dans la conduite de Mahomet envers les vaincus, dès que ceux-ci refusaient de se soumettre aveuglément à sa volonté ou qu'un changement intervenait dans sa politique. Six nobles furent décapités en même temps que Notaras, et d'autres exécutions suivirent.<sup>21</sup>

<sup>15</sup> Loc. cit.

<sup>16</sup> Op. cit., cap. 42, p. 314.

<sup>17</sup> Sphrantzès, lib. III, cap. 9, p. 293.

<sup>18</sup> Ibid.

<sup>19</sup> Op. cit., liber III, cap. 3, p. 241.

<sup>20</sup> Leonard de Chios, op. cit.

<sup>21</sup> Schlumberger, op. cit., p. 357 sq. Sphrantzès, op. cit., lib. III, cap. 9, p. 293.

Ainsi, à travers les informations contradictoires que nous offrent les sources, le grand duc Notaras nous apparaît comme *un homme dévoué à son pays et à sa famille*, profondément pieux, actif, courageux, réfléchi et surtout — chose entre toutes rare — doué de grandes qualités morales. Un homme pareil, au surplus descendant d'une famille noble et aisée, avait dû jouer un rôle important dans la vie publique. Il était franchement hostile à l'alliance avec l'Occident catholique.

Or, presque dès le début de son existence, l'Empire byzantin se trouva en face d'un dilemme qu'on pourrait nommer sa question d'Orient et question d'Occident. Située entre l'Europe et l'Asie, Byzance devait décider de quel côté tourner ses efforts et son expansion, à quels intérêts vouer son attention et donner sa préférence. En un mot, il lui fallait se décider si elle serait un Etat occidental ou oriental. Justinien et ses prédécesseurs s'abandonnaient encore aux grandes illusions d'un empire universel, mais cet empire que Justinien le Grand avait reconstitué, ne reposait sur aucune base solide, soit économique, soit militaire. Il commença à s'écrouler dès la première moitié du VII<sup>e</sup> siècle. C'est alors que, par suite des invasions slaves, les Balkans se détachèrent de Byzance: un Etat bulgare s'y fonda et devint bientôt l'ennemi acharné de Byzance, tandis que les Arabes, galvanisés par l'Islam, lui arrachaient ses meilleures provinces. Les deux siècles suivants ne sont pas moins funestes: dans la Méditerranée, le progrès continu des Musulmans, dans les Balkans, les principautés serbes, auxquels il devenait de plus en plus difficile d'imposer une autorité, au Nord les Russes, transformés de marchands en guerriers et menaçant la capitale, et, bientôt, les Normands qui ayant traversé les mers et les détroits, vinrent s'établir en Sicile. En Europe commencent à se fonder de grands Etats barbares et l'Italie est presque entièrement perdue pour Byzance. L'Asie déverse des flots de peuples nomades qui, errant dans les plaines de la Russie Méridionale, n'aspirent qu'à s'installer dans l'Empire byzantin.

Pour parer à tous ces dangers, il aurait fallu à Byzance un système de fortifications d'abord. Si le fait que maintes invasions menaçant la capitale, durent s'arrêter sous ses murs, prouve que la défense des frontières était très faible, il atteste, en même temps, la portée stratégique d'une ville fortifiée. Les fortifications à elles seules ne suffisent cependant pas. Il faut encore des garnisons dans ces places fortes, il faut une armée pour veiller aux frontières et, pour réaliser une défense efficace, il aurait fallu avoir un gouvernement énergique et ferme, capable de se faire obéir et ayant à sa disposition des moyens pécuniaires.

Ces moyens, le pays pouvait les fournir. Il était encore vaste et riche, et bien qu'ayant dû renoncer à ses aspirations d'universalisme, il gardait toujours le rôle d'un pays intermédiaire entre l'Asie et l'Europe, rôle important et lucratif. Il est vrai qu'en étudiant la Loi Agraire, on a l'impression d'un manque de main-d'œuvre, mais le pays pouvait être repeuplé. Un autre mal,

irréversible cette fois-ci, rongeaient cependant les forces de l'Empire: le progrès constant de la féodalisation, qu'on note au VI<sup>e</sup> siècle déjà et qui va en augmentant jusqu'à la chute de l'Empire. Les terres de couvents restent en friche, faute de cultivateurs, le gouvernement manque de recrues pour l'armée, de contribuables pour payer les impôts, mais les grands propriétaires fonciers possèdent des fortunes énormes, ils entretiennent des contingents armés qu'ils emploient à se faire mutuellement la guerre. La population rurale et citadine qui, par son travail, fournit les moyens d'existence à l'Etat, est accablée d'impôts, de charges, ruinée par les guerres civiles. Au fur et à mesure que son nombre diminue et que ses forces s'épuisent, elle se détache de plus en plus de cet Etat, où rien n'est fait pour sauvegarder ses intérêts.

*Le féodalisme* n'est évidemment pas un phénomène purement byzantin, mais il *devint particulièrement funeste à Byzance*, car il s'y développa au moment où l'Etat, menacé de toutes parts, avait besoin de consolider toutes ses forces pour pouvoir résister. Il résista tant que ses adversaires, eux aussi, étaient en proie à la division féodale; il fut perdu lorsque les Turcs lui opposèrent une organisation infiniment plus parfaite, un gouvernement centralisé, une assiette d'impôts bien assis et une armée régulière.

On n'était pas sans s'apercevoir à Byzance que l'Empire courait à sa perte; il fallait aviser. La tentative de reconstituer une classe de cultivateurs libres et d'arrêter le développement de la grande propriété foncière, tentative entreprise par les empereurs iconoclastes et ceux de la dynastie macédonienne, échoua complètement. Les Comnènes, les Anges et les Paléologues, descendant d'une aristocratie féodale et soutenue par elle, y renoncèrent définitivement. Ne pouvant plus trouver à l'intérieur du pays les moyens nécessaires à sa défense, ils les cherchèrent au dehors et leurs regards se tournèrent vers les Etats d'Occident.

Les relations byzantino-latines avaient subi, depuis Justinien, des changements profonds. Les grands rêves d'un empire universel étaient abandonnés depuis longtemps et, ayant fait place à des projets beaucoup plus modestes: garder les dernières possessions byzantines en Italie Méridionale. Depuis l'installation des Normands en Sicile, c.-à-d. depuis la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle, il avait fallu renoncer même à ce dernier postulat. A partir de la IV<sup>e</sup> croisade, Byzance n'aspire plus qu'à recouvrer les territoires dont elle avait été dépouillée en 1204 et qui étaient indispensables à son existence même. Mais ce qui fut reconquis par Michel VIII ne fut plus à vrai dire, réincorporé à l'Etat: la Morée se transforma désormais en un apanage des Cantacuzènes et des Paléologues. Les petits Etats, fondés à la suite des croisades et surtout à la suite de la IV<sup>e</sup>, étaient, eux aussi, des principautés féodales, exposées, ainsi que Byzance, au danger turc. Une alliance entre les principicules latins et les grands féodaux byzantins semblait donc possible. On alla à Byzance encore plus loin: on songea à organiser une ligne des Etats chrétiens contre les Turcs. Les négociations à ce sujet (comme toutes

les négociations avec les Latins) furent menées par l'intermédiaire du Saint Siège. Le pape était le chef de la chrétienté occidentale, il était le seul qui pouvait lancer l'appel à une croisade, il était aussi le protecteur des Etats latins en Orient. Le Saint Siège d'ailleurs était fort intéressé dans une entente avec Byzance: précédée d'une union religieuse, elle lui aurait apporté une extension de l'autorité papale sur les Eglises de Serbie et de Bulgarie. Elle aurait également facilité les rapports avec la population orthodoxe des territoires reconquis par les Latins. Cela explique pourquoi cette alliance, de caractère politique, prenait l'aspect d'une question religieuse. Il est vrai que l'empereur Manuel II avait tenté une entente directe avec les souverains de France et d'Angleterre, mais ces tentatives n'aboutirent à rien. Ses fils, Jean VII et après lui, Constantin XI, voyant leur empire (ou plutôt le lamentable reste de ce qui était jadis un empire), à l'agonie, s'accrochèrent à l'union comme au dernier espoir de salut. Les conditions, proclamées à Ferrare-Florence en 1439, furent confirmées en 1452 par Constantin XI sans la moindre opposition, et le légat du pape arriva à Constantinople en Novembre de la même année, pour recevoir au nom du pape Nicolas V un acte de soumission de la part du clergé grec. L'union fut proclamée à Sainte-Sophie, avec la plus grande solennité, 300 prêtres célébrant la messe selon le rite latin.<sup>22</sup> Notons en passant que, contrairement à la pratique habituelle du Saint Siège, ce légat n'était pas, cette fois, un étranger, mais un Grec de Thessalonique ou du Péloponèse, Isidore, ancien métropolite de Russie.<sup>23</sup> Cela explique l'ardeur qu'il mit à la défense de la ville, et l'attitude conciliante qu'il adopta en face de l'aversion manifeste envers l'union.

Le pacte byzantino-latin fut très *mal accueilli* par la population de la ville et une partie de sa noblesse. Dans l'église de Pantocrator, les prêtres de l'opposition célébraient la messe selon le rite orthodoxe, en présence d'une multitude de fidèles;<sup>24</sup> ceux qui, pour une raison quelconque, ne voulaient pas abandonner Sainte-Sophie, protestait avec véhémence chaque fois que le nom du pape était mentionné pendant la prière.<sup>25</sup> Les prêtres unionistes étaient considérés indignes de remplir leur sacerdoce et les sacrements administrés par eux étaient, aux yeux de ces orthodoxes, nuls. Quiconque venait se confesser, devait dire s'il entretenait des relations avec les unionistes, et l'on refusait l'absolution et les sacrements, même à ceux qui se trouvaient en danger de mort, s'ils étaient soupçonnés de nourrir des sympathies pro-unionistes.<sup>26</sup>

Les raisons de cette inimitié étaient anciennes et profondes. Pour la population de Byzance, une union avec Rome ne signifiait rien d'autre qu'une domination latine à Byzance. Cette domination, on la connaissait

<sup>22</sup> Doucas, op. cit., cap. 36, p. 252.

<sup>23</sup> Schlumberger, op. cit., p. 7. Doucas, loc. cit.

<sup>24</sup> Doucas, op. cit., cap. 36, p. 253.

<sup>25</sup> Léonard de Chios, op. cit.

<sup>26</sup> Doucas, loc. cit.

bien : la IV<sup>e</sup> croisade et l'exemple des territoires conquis par les Latins au cours des siècles avaient avisé les Byzantins. Elle apportait partout le régime féodal dont l'Eglise catholique était un des premiers représentants. L'occupation latine de 1204—1263 laissa partout intacte la grande propriété foncière, mais elle ruina les petits cultivateurs. La situation des villes n'était pas meilleure : depuis longtemps déjà, le commerce avait passé des mains des Byzantins en celles des Vénitiens et des Génois. Ils s'introduisaient partout, détenaient les meilleures échelles maritimes, jouissant de tous les privilèges et, comme si cela ne leur suffisait pas, ils bravaient les décrets et les lois, toutes les fois qu'ils s'en trouvaient gênés. L'ouvrier, l'artisan et le marchand byzantins se rendaient bien compte que ces intrus s'appropriaient le produit de leur travail et s'enrichissaient à leurs dépens ; ils voyaient aussi que cette concurrence impitoyable ruinait non seulement l'individu mais, en même temps, l'Etat. Sous ce rapport, la domination turque pouvait paraître sinon plus désirable (car il serait déplacé d'employer ce mot), en tout cas plus facile à supporter. Nous avons plusieurs témoignages de ce que ces marchands italiens, insolents, rusés, entreprenants, étaient franchement détestés à Constantinople. Bertrandon de Brocquière en parle et il exprime le même sentiment que Notaras, mais à rebours, quand il avoue préférer de beaucoup les Turcs aux Grecs.<sup>27</sup>

Il y avait une considération encore, subconsciente chez la majorité des antilatins mais importante : la conviction qu'un peuple, même conquis, ne cessait d'exister tant qu'il conservait sa langue et la civilisation qui lui était propre. Sous ce rapport encore les Turcs étaient moins dangereux que les Latins. Ce seraient eux qui devraient faire des emprunts à la civilisation grecque, plutôt qu'imposer la leur. Leurs coutumes les tenaient à l'écart des peuples conquis, les prescriptions du Coran les inclinaient à tolérer chez les vaincus leur propre organisation religieuse. Ils laisseraient donc intacte l'Eglise orthodoxe avec ses rites et sa hiérarchie que l'union avec Rome devait forcément détruire. Or, la population de Byzance nourrissait pour sa religion un attachement sincère, malgré les griefs qu'elle pouvait avoir contre le clergé. Les esprits plus éclairés se rendaient compte que l'Etat, même appauvri et rétréci, gardait, grâce à son Eglise, une certaine supériorité sur les autres pays orthodoxes. La capitale, quoique pillée par les croisés, restait encore le centre de la hiérarchie orthodoxe et le but des pèlerinages. Les territoires, arrachés depuis longtemps à l'Empire, s'y rattachaient encore par les liens de la religion. Ceux qui restaient sous la domination musulmane avaient gardé une certaine autonomie religieuse et reconnaissaient l'autorité du patriarche constantinopolitain. L'orthodoxie y constituait un signe de distinction entre les vainqueurs et les vaincus, les deux races différentes. Quant aux territoires occupés par les Latins, les conquérants s'y efforçaient de rompre à tout prix la liaison entre les Eglises

<sup>27</sup> Cité chez Schlumberger, op. cit., p. 5 sq.



locales et celle de Constantinople, et toutes sortes de vexations et même de persécutions y étaient à l'ordre du jour.<sup>28</sup> L'attachement à l'orthodoxie y était très fort et prit une forme de protestation contre le joug étranger. Accepter l'union, c'était s'aliéner ces populations, car il était clair qu'elles n'y adhéreraient point, non seulement par sentiment religieux, mais parce que l'union pour elles n'apportait vraiment aucun avantage.

Mais d'abord, en 1453, *ces avantages étaient-ils réels?* L'empire des Comnènes et même celui des Paléologues avait encore une importance économique, stratégique et militaire, il pouvait offrir au Saint Siège quelques millions de convertis, ramener au sein du catholicisme les Slaves des Balkans, mais la situation avait bien changé depuis: en Novembre 1452, Byzance n'était que l'énorme capitale d'un empire qui n'existait plus. Pour qui donc était cette union, rétablie avec tant d'éclat? Pour les cent milles habitants de la ville, si encore ils étaient une centaine de milles, ce qui paraît fort douteux. La Morée constituait, comme il a été dit, une principauté indépendante, la Bulgarie et la Serbie, déjà subjuguées par les Musulmans, n'étaient pas intéressées dans l'union, dont elles n'avaient rien à espérer. Bref, en 1452, Byzance ne pouvait plus offrir une alliance au Saint Siège, elle ne pouvait qu'implorer son aide. Seulement pour ceux qui, comme Notaras, connaissaient l'Occident, cette aide paraissait fort problématique; les croisades de Nikopolis et de Varna se terminèrent par une complète défaite, les petits Etats latins, fondés en Proche-Orient au cours des siècles, succombèrent sous les coups de l'Islam et tous les efforts du St. Siège pour les secourir n'aboutirent à rien. Les îles conquises par les Latins, comme Lesbos et Chios, étaient tributaires du sultan.<sup>29</sup>

Lorsque Manuel II, voulant sauver Constantinople, conçut le projet de l'offrir avec ses environs à Venise, celle-ci refusa, bien que la ville eût une excellente situation commerciale et qu'elle fût habitée par une nombreuse et riche colonie vénitienne.<sup>30</sup> Plusieurs années plus tard, le fils de Manuel, Andronic, céda à la République Thessalonique son apanage, qu'il n'était plus en état de défendre, mais cela ne sauva pas la ville, qui fut prise par Murad, sans que Venise eût pu l'empêcher. Etant donné l'importance économique de la Méditerranée et du Pont Euxin pour les républiques marchandes de l'Italie, elles auraient dû déclarer la guerre au sultan déjà en 1452, lorsque Mahomet II ferma l'entrée du Bosphore à leurs galères, fit décapiter les citoyens de Venise et insulter son pavillon. Gênes et Venise supportèrent tous ces outrages bien que la puissance turque, établie sur les octrois, ruinât leur commerce.

<sup>28</sup> A. Pichler, *Geschichte d. Kirchlichen Trennung*. München, 1864, 321 sq. — Luchaire A., *Innocent III. La question d'Orient*. Paris, 1911, passim. Evert-Kappesowa H., *La société byzantine et l'union de Lyon*, *Byzantinoslavica* X (1949) 28—41.

<sup>29</sup> Heyd, *Geschichte d. Levantehandels im Mittelalter* I. Stuttgart, 1879, 158 sq.

<sup>30</sup> Op. cit., p. 264.

Comment — se demandaient les anti-unionistes — espérer que les Latins feraient pour les Grecs ce qu'ils n'avaient pas fait pour eux-mêmes?

Il est indéniable que les papes n'avaient pas réussi à monter ce qu'ils appelaient une croisade, et qui n'était, en somme qu'une coalition des Etats chrétiens contre les Turcs. Venise et Gênes, les seules qui disposaient d'une flotte — condition indispensable dans une guerre contre les Turcs — étaient divisées par de constantes rivalités. Elles auraient pu obtenir Constantinople sans tirer seul coup de canon, il leur aurait suffi de délier la bourse. Mais ce n'était pas assez de posséder Constantinople, il fallait la garder; la ville n'était plus qu'un petit îlot noyé parmi les possessions turques, et pour la maintenir, il aurait fallu fournir un effort formidable, qu'à Venise et à Gênes on jugeait risqué et inutile. L'analogie de Thessalonique n'était nullement encourageante. Venise avait établi ses factoreries le long de la voie qui menait en Orient, mais avait trouvé beaucoup plus profitable d'ériger ces places en petites seigneuries féodales, dépendant de la cité — mère, que de les gouverner elle-même. Constantinople avec sa colonie vénitienne, autonome et dirigée par un bailli, était semblable à une de ces factoreries, et Venise comptait sans doute la garder sous la domination turque, aussi bien que sous celle des Grecs. Quant aux grands Etats d'Europe Occidentale, ils ne répondaient point à l'appel du pape, car, n'étant point menacés par l'invasion des Turcs, ils n'avaient aucun bénéfice à attendre d'une intervention armée contre ces derniers.

Le France et l'Angleterre venaient d'ailleurs à peine de sortir de la guerre de Cent Ans. Elles se trouvaient, à ce moment de leur histoire, où la division féodale commençait à céder la place à un gouvernement centralisé, ce qui ne se passait pas sans luttes acharnées. Elles étaient en outre agitées par l'antagonisme social, qui éclata ou qui devait se manifester sous peu par de graves séditions. L'Allemagne par contre... « se divisait de plus en plus, tandis qu'en France et en Angleterre, le gouvernement commençait à se centraliser et la nation à se former. En Allemagne, ceci est impossible car... ses diverses provinces et aussi les groupes entiers de provinces, étaient encore complètement isolés l'un l'autre ».<sup>31</sup>

Persuadés qu'il n'y avait rien à gagner du côté des Latins, les anti-unionistes devaient plutôt tenter un rapprochement avec les pays de l'Europe Orientale, mais la situation de ce côté n'était pas beaucoup plus favorable. La Russie, divisée encore en plusieurs principautés, devait en premier lieu songer à s'affranchir du joug tartare et à se consolider autour du grand duché de Moscou. Ces deux problèmes, dont dépendait son existence, absorbaient toutes ses forces vitales. Restaient la Hongrie et les Etats slaves des Balkans, et une alliance avec eux aurait été le seul moyen de salut, étant donné que tous ces pays étaient menacés par le même ennemi: les Turcs, dont la puissance ne pouvait se développer qu'à leur dépens. Malheureuse-

<sup>31</sup> Архив Маркса и Энгелса X, р. 343.

ment, pour une alliance avec la Bulgarie et la Serbie, il était déjà trop tard. L'accroissement du régime féodal avait amené un démembrement de ces deux Etats en principautés; ceci, en les affaiblissant, facilita aux Turcs leur conquête. Depuis la fin du siècle précédent, les deux Etats avaient perdu leur indépendance devant tributaires du sultan. L'antagonisme des classes qui agitaient ces pays, provoquait de plus en plus fréquemment des séditions et les empêchait de consacrer toutes leurs forces à la lutte contre l'ennemi extérieur. Les peuples bulgare et serbe combattirent héroïquement pour leur indépendance et incontestablement contribuèrent à arrêter les progrès des Turcs en Europe, mais réduits à se défendre contre les forces musulmanes, infiniment supérieures aux leurs, et contre leurs propres oppresseurs, ils durent succomber. Et cela d'autant plus que les grands féodaux serbes et bulgares étaient toujours prêts à faire cause commune avec les agresseurs byzantins ou turcs, et à sacrifier les intérêts de leur pays pour sauvegarder les leurs. Le rapprochement entre Byzance et la Bulgarie n'avait jamais été rien d'autre qu'une entente entre les grands propriétaires, dirigés contre les classes dépossédées. Cette entente qui n'embrassait qu'un petit cercle d'élite de la population du pays, ne put résister au moment d'une sérieuse épreuve. Voilà pourquoi les troupes serbes et bulgares se trouvaient en 1453, sous les murs de Constantinople, comme contingents auxiliaires du sultan, au lieu de grossir les rangs des défenseurs de la ville.

Quant à la Hongrie, depuis Nikopolis et Varna, sa noblesse était décidée à éviter un conflit avec les Turcs, d'autant plus qu'elle épuisait ses forces, à partir de 1437, en des luttes intestines entre divers candidats au trône. La vingtaine de grands magnats magyars, qui gouvernaient le pays, étaient beaucoup plus tentés de garder les riches villes marchandes du littoral de l'Adriatique, qu'avait conquises au siècle précédent la dynastie Anjovine au détriment de la Serbie, que de combattre avec les Serbes contre les Turcs. A ce prix-là, ils étaient prêts à s'entendre avec le sultan.

Enfin, l'alliance éphémère avec le royaume de Trébizonde, à laquelle on songea un moment,<sup>32</sup> ne pouvait être prise au sérieux; ce petit Etat qui tirait toutes ses ressources du commerce entre les pays de l'Orient et ceux du bassin de la Mer Noire, n'avait aucune force militaire et recherchait toujours les bonnes grâces du sultan. D'ailleurs il était situé trop loin pour pouvoir apporter une aide.

Ainsi, à cette dernière heure de son existence, Constantinople était réduite à peu près à ses propres forces. Le légat pontifical avait apporté l'union et beaucoup de promesses, mais son escorte armée était limitée à 200 hommes.<sup>33</sup> Giustiniani, un condottiere génois, avait amené quelques centaines de chevaliers,<sup>34</sup> — il y avait en outre quelques galères vénitiennes et

<sup>32</sup> Sphrantzès, liber III, cap. 1, p. 250.

<sup>33</sup> Mon. Hung. Hist., XXI; Doucas, op. cit., cap. 36, p. 253.

<sup>34</sup> Sphrantzès, liber IV, cap. 2, p. 327.

génoises dans le port de la Corne d'Or, et les membres de la colonie vénitienne se trouvaient sur les murs parmi les défenseurs. Les Grecs n'en éprouvaient aucune reconnaissance: on savait bien que ces Latins demandaient à être payés pour leurs services. Giustiniani s'était fait promettre l'île de Lemnos, Hunyadi avait fait comprendre, avant le siège encore, qu'il était prêt à rompre avec le sultan au prix de quelques cessions territoriales de la part du basileus.<sup>35</sup> Ainsi, pour prolonger son existence, la ville devait se dépouiller du peu qui lui restait, et l'avenir la verrait encore plus affaiblie, encore plus impuissante devant le péril constant.

Dans cette situation, la population de la ville était prête à imputer aux Latins toutes les infortunes du siège; on soutenait que la flotte turque n'aurait pu être transportée du Bosphore dans la Corne d'Or sans une aide de la part des Génois de Galata, on soupçonnait que les habitants de cette ville avaient trahi au sultan le plan des assiégés d'incendier la flotte ennemie, ce qui fit échouer l'entreprise. On disait même que c'étaient les envoyés de Hunyadi qui montrèrent aux artilleurs turcs comment ils devaient tirer pour mieux abattre les murs.<sup>36</sup> On oubliait que ces formidables canons avaient fait des brèches considérables, dès le premier jour du siège, c.-à-d. dès le 6 Avril, tandis que la légation hongroise n'arriva au camp turc que vers la seconde moitié du mois de Mai. Et d'ailleurs, les cannoniers au service de Mahomet II, avaient-ils besoin de tels renseignements? Ne savaient-ils se servir des canons qu'ils avaient eux-mêmes construits? On alla jusqu'à soutenir que, lorsque par suite d'une négligence quelconque, un de ces canons monstres eut éclaté, Hunyadi envoya un spécialiste pour en couler un autre.<sup>37</sup> Propos malveillants, fondés sur l'origine hongroise du fameux cannonier Orban!

Mahomet II d'ailleurs n'avait nullement besoin des ces politesses; les chrétiens, sans se faire prier, accouraient dans son armée. Elle en comptait 30.000; il est vrai que ce chiffre comprenait aussi les contingents qu'avaient dû envoyer les pays tributaires, mais la plupart de ces chrétiens servaient de leur propre gré, attirés par la perspective d'un gain. Il suffit de nommer ces cannoniers habiles qui étaient tous chrétiens, ou l'amiral Baltoglou, qui était un Bulgare; des aventuriers sans doute, mais aussi des deshérités qui espéraient échapper à leur infortune. Les moyens dont disposait Mahomet II, étaient inépuisables. Ils en fit preuve en munissant son armée de cette formidable artillerie qu'il fit construire à Andrinople par les meilleurs spécialistes de l'époque et transporter au bord du Bosphore au prix de frais énormes, ou en faisant transporter, pendant une seule nuit, ses navires du Bosphore dans la Corne d'Or. Pour préparer la ville, tant bien que mal, au siège, l'empereur Constantin XI avait été forcé de puiser dans le trésor de

---

<sup>35</sup> Doucas, cap. 38, p. 273.

<sup>36</sup> Doucas, *ibid.*

<sup>37</sup> Schlumberger, *op. cit.*, p. 96

l'Eglise<sup>38</sup> et, contre les troupes innombrables du sultan, lui, qui n'avait pas d'argent pour payer les mercenaires, ne pouvait opposer que 6 ou 8 milliers d'hommes, y compris les renforts latins.<sup>39</sup>

La situation était désespérée, mais on s'accrochait à un dernier moyen de salut, en nouant des négociations clandestines avec le grand vizir Hali Pacha, pour persuader Mahomet II d'abandonner le siège.<sup>40</sup> Mais les bonnes intentions du vizir, payées à prix d'or, ne servirent à rien.

La ville fut prise après 54 jours de siège, n'ayant pu résister au feu de l'artillerie. Cette arme avait été employée pour la première fois pendant le siège de Constantinople en 1422, mais elle n'eut pas alors de grande portée. *Le canon de 1453 marqua une nouvelle époque* dans l'histoire de l'art militaire, et la stupéfaction que produisit en Europe la chute de Constantinople, était, selon toute probabilité, causée par la crainte de voir une arme, tellement formidable, entre les mains des Musulmans. Les humanistes, tels que le pape Pie II, déploraient la « seconde mort de Virgile et de Homère », mais la grande majorité de ses contemporains était loin de partager ses sympathies pour les Grecs et son admiration pour leur génie.

Une coalition d'Etats chrétiens d'Occident ne fut pas organisée après la chute de Constantinople; la flotte du pape attendait, paraît-il, dans le port de Chios un vent favorable pour cingler au secours de Constantinople; ayant appris l'issue du siège, elle retourna en Italie, sans risquer une tentative de reprendre la ville. Vingt ans après la Morée, la principauté d'Athènes,

<sup>38</sup> Sphrantzès, liber III, cap. 4, p. 256.

<sup>39</sup> Sphrantzès, liber III, cap. 3, p. 240, donne ce chiffre. Il devait être bien informé, car c'est lui qui fut chargé par l'empereur de dresser la liste de tous ceux qui pouvaient porter les armes.

En apprenant ce chiffre, Constantin fut terrifié et recommanda à Sphrantzès de le garder secret pour ne pas semer la panique. Plusieurs passages dans les textes nous font croire cependant que tous les hommes valides étaient appelés sous les armes. Sphrantzès (loc. cit.) nous raconte que les femmes, les enfants et les vieillards ainsi que ceux d'entre les hommes qui étaient incapables de prendre part au combat, avaient reçu l'ordre de porter la nourriture aux combattants et de réparer les brèches dans les murs. Donc, les hommes étaient, presque tous, occupés ailleurs. Une garde spéciale faisait la ronde pour dépister ceux qui s'efforceraient de se soustraire du service dans les rangs (Schlumberger, op. cit., p. 186). Enfin, selon Doucas, les Musulmans auraient tué 2000 défenseurs le 29 Mai, au moment de la prise de la ville, ce qu'ils n'auraient jamais fait, s'ils avaient su combien était restreint le nombre des prisonniers mâles à prendre (Doucas, cap. 39, p. 289). On s'était toujours étonné que les défenseurs de Constantinople eussent été si peu nombreux, mais il me semble que la ville était beaucoup plus dépeuplée qu'on ne le pense d'habitude. Déjà les voyageurs de la première moitié du XV<sup>e</sup> s. Clavijo, Bertrandon de la Brocquière, Tafur — nous parlent de grands espaces vides dans l'enceinte de la ville. Il est plus que probable que, dans l'espace d'une année entre les apprêts du siège et le siège même une grande partie d'habitants avaient quitté Constantinople comme ceci eut lieu pour Thessalonique dans les mêmes circonstances. La population de cette ville fut réduite en un délai très court de 40.000 habitants à 7.000. (O. Tafrali, *Thessalonique au XIV<sup>e</sup> s.* Paris, 1913, p. 16.) On donne cent mille habitants à Constantinople en 1453, mais ce chiffre pourrait se trouver encore exagéré.

<sup>40</sup> Sphrantzès, liber III, cap. 4, p. 265.

les Cyclades, l'île de Patras, l'Albanie et la Bosnie, les possessions latines du bassin de la Mer Noire, tombèrent aux mains des Turcs. Le turban avait établi sa domination non seulement à Constantinople mais dans tout le Sud-Est de l'Europe.

Avait-il cependant vaincu? « *Les assimilateurs turcs les plus cruels parmi les assimilateurs, avaient pendant des centaines d'années, torturé... les nations slaves...* »<sup>41</sup> « *Pendant des centaines d'années, les assimilateurs turcs s'efforcèrent d'estropier, de désorganiser les langues des peuples balkaniques... mais ils n'y ont pas réussi* ». <sup>42</sup> Le cas de Grecs est exactement le même.

---

---

<sup>41</sup> J. V. Stalin, *Сочинения* XI, 347.

<sup>42</sup> J. V. Stalin, *Марксизм и вопросы языкознания*. Moscou, 1950, 26.

# DAS FETHNĀME ÜBER DIE SCHLACHT BEI VARNA\*

(Zur Kritik Ferīdūns)

Der Text der Siegesbotschaft (fethnāme) des Sultans Murad II., die nach der Schlacht von Varna (1444) erlassen wurde, ist aus der Schriften-sammlung Aḥmet Ferīdūns, betitelt „Münşe'ât üs-salātin“, schon seit langem bekannt, und zwar in drei Fassungen. Eine dieser Fassungen war an Mirza Ġihānşāh, die andere an Qaraman oğlu İbrāhīm Beg, die dritte an Mirza Şāhruh gerichtet. Vor ungefähr hundert Jahren erschienen die drei Fassungen des Fethnāmes auch im Druck,<sup>1</sup> doch konnten die Originalhandschriften noch längere Zeit nicht aufgefunden werden.

Einen Teil des Textes der oben an erster Stelle erwähnten, an Mirza Ġihānşāh gerichteten Fassung dieses Fethnāmes hat Adnan Sadik Erzi an Hand des *Arşiv kılavuzu*<sup>2</sup> im *Archiv des Topkapı Sarayı Müzesi* aufgefunden und 1950 im *Belleten* veröffentlicht.<sup>3</sup> Den Text der gefundenen Handschrift verglich er in seiner Abhandlung mit dem in Ferīdūns Münşe'ât publizierten Text, sowie mit einer anderen Fassung desselben Fethnāmes, die einer bisher nicht veröffentlichten Schriftensammlung entstammt,<sup>4</sup> und vermerkte sorgfältig die Abweichungen der drei — parallelaufenden — Textfassungen.

Anlässlich einer meiner Studienreisen in der Türkei (im Jahre 1939) machte ich Photokopien von Schriftstücken verschiedener Archivbestände,<sup>5</sup> und da stieß auch ich auf jenen Textteil des Fethnāmes, den unlängst A. S. Erzi am angeführten Orte veröffentlicht hatte, ja ich konnte sogar — ebenfalls im *Archiv des Topkapı Sarayı Müzesi* — unter einer anderen Signatur (E 11.994) die Fortsetzung dieses Textabschnittes auffinden. Das Schriftstück war nämlich auf mehrere zusammengeklebte Blätter geschrie-

\* Seit 1949 heißt die Stadt Varna *Stalin*.

<sup>1</sup> Ahmed Ferīdūn, *Münşe'ât üs-salātin*, Istanbul 1. Ausgabe 1924 (1848 u. Z.); 2. Ausgabe 1274 (1858 u. Z.). Den Text an Mirza Ġihānşāh siehe Bd. 1, 170—173, an Qaraman oğlu İbrāhīm Bd. I, 233—235, jenen an Mirza Şāhruh, Bd. I, 221—222 (die Angaben beziehen sich stets auf die 2. Ausgabe).

<sup>2</sup> *Topkapı Sarayı Müzesi kılavuzu*, Istanbul 1938 (bisher bis zum Stichwort *Han-gerli Bey zāde*).

<sup>3</sup> *Belleten*, cilt XIV, sayı 56, 595—631. Ankara 1950.

<sup>4</sup> *Şarī Abdullāh efendi Münşe'āti*, siehe die Mitteilung von Adnan Sadik Erzi in der angeführten Nummer des *Belleten*, S. 631 und ff.

<sup>5</sup> Ich möchte auch hier den türkischen Behörden, besonders der Direktion des Topkapı Sarayı Müzesi und namentlich Herrn Tahsin Öz für ihre zuvorkommende Liebenswürdigkeit, die sie mir bewiesen, meinen aufrichtigen Dank sagen.

ben worden, und mit der Zeit löste sich an einigen Stellen der Klebstoff, die einzelnen Blätter, aus denen das Schriftstück bestand, fielen auseinander, gerieten an verschiedene Stellen und wurden schließlich bei der Bestandaufnahme unter verschiedenen Nummern in Evidenz genommen.<sup>6</sup>

Fügt man die zusammengehörigen Blätter aneinander, hat man — wie es die weitere Beweisführung ergibt — den zeitgenössischen Text des an Mirza Ğihānšāh gerichteten Fethnâmes vor sich, von den einführenden Sätzen abgesehen, die in Feridûns Veröffentlichung 17 Druckzeilen und beiläufig  $\frac{1}{7}$  des Gesamttextes des Fethnâmes ergeben. Damit aber kennen wir nun im wesentlichen das *erste* jener Schriftstücke aus älterer Zeit,<sup>7</sup> dessen Text Feridûn in sein Münşe'ât aufgenommen hat. Dies ermöglicht uns, einen der Texte Feridûn's mit einer der Urhandschriften zu vergleichen. Diese Möglichkeit müssen wir benützen, um an Hand des textkritischen Vergleiches hinsichtlich des Problems der Bewertung Feridûns mit einem Schritt weiter voranzukommen.

Vorher jedoch stellt sich noch die Frage, ob der aufgefundene Text nun tatsächlich aus der Zeit der Schlacht bei Varna stammt, ob wir es also mit einem zeitgenössischen Texte, oder bloß mit einer späteren Abschrift zu tun haben?

Zwischen dem Jahre der Schlacht bei Varna und dem Zeitalter Feridûns (d. h. dem Zeitpunkte, da Feridûn Abschriften von Schriften zu sammeln begann) sind wenigstens hundert Jahre verstrichen. Ein genügend großer Zeitausschnitt, um den Unterschied schon an der äußeren Schriftform feststellen zu können. Der Schriftzug des Fethnâmes ist nun tatsächlich einfacher, weniger entwickelt (undifferenzierter) als jener der Handschriften zur Zeit Feridûns; dieses Schriftstück muß schon deshalb weit älter sein als jene, die aus den Jahrzehnten Feridûns datieren, und dürfte demnach im allgemeinen aus dem Zeitalter der Schlacht bei Varna stammen.

Ein weiterer Beweis hinsichtlich des Alters dieses Schriftstückes ist jener Umstand, daß es in einer solchen Form zur Ausstellung gelangte, die in türkischen Kanzellarien bei allen Schriftstücken (so auch bei den Fethnâmen) die übliche war: das Papierblatt wurde nämlich nur auf der einen

<sup>6</sup> Wie ich mich entsinne, unterlief mir zu gleicher Zeit — mit einer anderen Signatur — auch ein längerer Anfangsabsatz einer Urkunde, von dem ich als von einem unbrauchbaren Urkundenbruchstück keine Aufnahme machte. Es ist möglich, daß dieses Bruchstück der dritte, ergänzende Teil des Fethnâmes war und mit der Zeit ebenfalls gefunden werden wird.

<sup>7</sup> J. H. Mordtmann erwähnte bei der Besprechung der orientalischen Handschriften seines Vaters, A. D. Mordtmann, anerkennend die Abhandlung Mükrimin Halîls (auf die ich noch später zurückkomme) und kritisierte die hier zur Frage stehende Sammlung Feridûns. Er hielt es für verdächtig, daß bisher keine der Urkunden, die Feridûn in seine Sammlung aufgenommen hatte, gefunden werden konnte, wo es doch höchst unwahrscheinlich erscheint, daß sie seit der Zeit Feridûns alle verlorengegangenen wären. (Der Islam, XIV, 362, Anm.)



Seite beschrieben (was hingegen bei gewöhnlichen Abschriften im allgemeinen nicht der Fall war); dieses Schriftstück ist also auch schon deshalb für ein zeitgenössisches, ja amtliches Exemplar anzusehen. Und schließlich ist noch der dritte Beweis über die Entstehungszeit der vorliegenden Fassung dieses Siegeschreibens anzuführen: daß es Byzanz, die Hauptstadt des zu jener Zeit mit den Türken verfeindeten byzantinischen Kaiserreiches als „Istanbul“ erwährend — gemäß der ungeschriebenen Regel türkischer Stilistiker — mit dem konventionellen, pejorativen Attribut versieht und die Stadt „Istanbul, das elendige“ nennt. Nun konnte aber ein Türke solch ein pejoratives Attribut im Zusammenhang mit Istanbul nur vor 1453 anführen, d. h. nur zu jener Zeit, da Istanbul noch eine feindliche Stadt war.<sup>8</sup> Es ist demnach bestimmt, daß das Schriftstück aus der Zeit vor dem Fall von Byzanz stammt, also aus den Jahren, die unmittelbar auf den Zeitpunkt der Schlacht bei Varna folgten, und daß es ein zu amtlichen Zwecken verfaßtes zeitgenössisches Schriftstück ist. Wir betrachten und nennen es daher im folgenden als das zeitgenössische Exemplar des Fethnâmes.

Die sich hier ergebende nächstfolgende Frage, weshalb dieses zur Versendung bestimmte Schriftstück heute in einem Istanbuler Archiv in einer *Urkundensammlung des Osmanischen Hauses* vorzufinden ist und warum es nicht dorthin gelangte, wohin es beschieden und beordert war, kann leicht beantwortet werden. Unter den Schriftstücken der Archive befinden sich oft solche, die zwar in Reinschrift vorliegen, jedoch nicht zur Expedition gelangten; der Umstand, daß ein bereits zur Absendung bestimmtes Schriftstück schließlich doch zurückgehalten wird, kann gar viele Gründe haben; und es dürfte immerhin so manches dafür gesprochen haben, daß das vorliegende Exemplar des Fethnâmes über die Schlacht von Varna zurückgehalten wurde, daß man es nicht „expedierte“.<sup>9</sup> Unserer Meinung nach deshalb, weil das Schriftstück auf mangelhafte Weise ausgestellt worden war, weil die Schrift bei weitem nicht genügend richtig, schön und ansehnlich war; ja sie war sogar hinsichtlich der sprachlichen Korrektheit nicht einwandfrei. Zu diesen Feststellungen führt uns die innere Untersuchung des vorliegenden Schriftstückes.

Bei dieser Untersuchung kann als Ausgangspunkt die erwähnte Abhandlung von A. S. Erzi dienen, in welcher der Verfasser — wie wir darauf bereits hingewiesen haben — das bei ihm in der Photokopie 4 Seiten ergebende zeitgenössische Exemplar mit dem bereits bekannten gedruckten

<sup>8</sup> Die angeführten Ausgaben des *Münşe'ât* von Feridûn bringen dieses Attribut im Zusammenhang mit Istanbul gleichfalls nicht. Im Zusammenhang mit dem Fethnâme über die Schlacht bei Varna ist die Abhandlung von A. S. Erzi wohl die erste türkische Textveröffentlichung, die beim Namen Istanbul auch das erwähnte Attribut anführt.

<sup>9</sup> Die Auffassung A. S. Erzis, daß „es auf unbekannte Art und Weise wieder erworben worden sei“ und so wieder in das *Topkapı Sarayı* zurückgekommen wäre (Belleten, XIV, 618), kann demnach nicht viel Wahrscheinlichkeit für sich beanspruchen.

Text Ferīdūns und dem entsprechenden Text im Münše'āt des Šarī 'Abd-ullāh (gest. 1660) verglich.<sup>10</sup> A. S. Erzis Ergebnisse zusammenfassend, können wir feststellen, daß dieser von ihm veröffentlichte Textteil in arabischer Druckschrift 73 Zeilen ergibt, und daß es in diesem Text von 73 Zeilen nur zwei solche Druckzeilen gibt (Zeile 53<sup>11</sup> und 84), deren Text nicht eine oder mehrere Abweichungen aufweisen würde.

Da der weitere Teil des zeitgenössischen Exemplars des Fethnāmes ebenfalls vorliegt, könnte man auch hier Abweichungen anführen. Wir sehen uns jedoch dazu nicht genötigt, denn wir könnten damit nur den veröffentlichten Text vergleichen, dies aber ist überflüssig. Unserer Meinung nach kann man sich mit der Feststellung dessen begnügen, daß — wie auch aus dem Faksimile ersichtlich — die Schreibweise des weiteren Textabschnittes des Fethnāmes auf ein und dieselbe Hand aus derselben Zeit hinweist, und das Schriftstück in diesem weiteren Teile ähnliche Eigenheiten aufweist.

Wir möchten hier vielmehr jene Beobachtungen zusammenfassen, die wir auf Grund der Untersuchung des zeitgenössischen Exemplars über dieses selbst vermerken können; sodann wollen wir zwischen diesem und jenem Text, der bei Ferīdūn vorliegt, eine Parallele ziehen.

Der Schreiber des zeitgenössischen Exemplars schrieb an vielen Stellen ungenau und fehlerhaft, setzte die diakritischen Zeichen stellenweise falsch und sinnlos.<sup>12</sup> Wir heben hier einige dieser falsch und sinnlos geschriebenen Textstellen hervor, und zwar so, daß wir die beanstandeten Stellen an Hand des von A. S. Erzī veröffentlichten gedruckten Textes anführen.<sup>13</sup>

Der Hattāt schrieb die den folgenden entsprechenden Wörter falsch (und möglicherweise sinnlos; die nicht eingeklammerte Nummer bezieht sich auf die Zeilennummer der Photokopie, die eingeklammerte auf die entsprechende Zeile der Veröffentlichung A. S. Erzīs):

|                               |                                                    |
|-------------------------------|----------------------------------------------------|
| 1 (22) مي شكافيم (23) لا أبقي | 3 (27/28) ملت نبوي                                 |
| 4 (29) اهل ايمانند ; ده زنان  | 6 (36) اراء ثاقبه                                  |
| 12 (48) بر كشرت               | 17 (57) زخاير اكابر واصاغر عرصه تلف كشت            |
| 18 (59) على القتال            | 20 (62) معبد ز ناصره انام (63) سازند (64) غير ضلال |

<sup>10</sup> Die Untersuchung A. S. Erzīs war richtig und nützlich, doch blieb eine Frage ungeklärt. Wie A. S. Erzī selbst sagt (siehe a. a. O. S. 619), hat er drei Textfassungen verglichen, und in den Anmerkungen kommen tatsächlich die Varianten dreier Fassungen vor. Doch konnte ich aus seinem Artikel nicht entnehmen, woher der Grundtext stammt, den er im Druck (S. 620—631) veröffentlicht und mit den parallelen Varianten versehen hat.

<sup>11</sup> In den Anmerkungen wird Zeile 52 erwähnt, dies ist jedoch ein Druckfehler.

<sup>12</sup> Ich meine selbstverständlich nicht das Fehlen oder Vernachlässigen der diakritischen Zeichensetzung, sondern deren sinnlose Setzung und die falsch abgeschriebenen Wörter.

<sup>13</sup> Die Textstellen zeichne ich deshalb mit jenen Wörtern, die sie — angenommener Weise — ausdrücken wollten, da ich diese Textstellen für falsch und teilweise für unleserlich betrachte.

|                                |                                                                          |
|--------------------------------|--------------------------------------------------------------------------|
| 21 (65) الراس (66) سالهاست     | 27 (79) الفساد                                                           |
| 36 (95) بسعی بی دریغ کوشیده    | 34 (90) درهیجان آمد (91) عواطف                                           |
| 45 (113) برکشیدند              | 37 (93) zwischen zwei in der Mehrzahl stehenden Zeitwörtern: ذخیره گذارد |
| 48 (118) راسخ تر               | 40 (103) تأیید                                                           |
| 53 (128) شیر شرزہ . . .        | 47 (116) ومبارزان . . .                                                  |
| 55 (131) درتندیل . . . ; انمار | 49 (121) das Zitat in arabischer Sprache; دلیران کار دیده                |
| 56 (134) hier fehlt: از        | 52 (126) زمین تاب . . .                                                  |
| 60 (146) کردند                 | 57 (136) آورد                                                            |
| 65 (152) اطفأ                  | 69 (160) برحسب جهد                                                       |

Bei den angeführten Stellen müssen wir im Falle mehrerer Wörter (oder Ausdrücke) darauf verweisen, daß ihre Niederschrift in paläographischer Hinsicht auch von der liberalsten Interpretierung nicht als richtig und leserlich bezeichnet werden kann. Wir sind der Meinung, daß der Schreiber diese Textstellen nicht verstanden hatte und sie demzufolge auch nicht entziffern und lesen konnte, und wir selbst wären in derselben Lage, käme uns nicht ein anderes Exemplar des Textes zu Hilfe, nämlich die bekannte Variante der Inšā-Bücher, z. B. der sogenannte Ferīdūnsche oder aber der Šarī ‘Abdullāhsche Text.

Zum Verständnis der vielen Schreibfehler sei hier daran erinnert, daß — wie in allen Kanzellarien, so auch in den türkischen — die Aufsetzung des Konzepts und dessen Abschrift („Reinschrift“) nicht ein und derselben Person oblag; das Konzept wurde von dem M ü n š ī aufgesetzt, die Abschrift oder Reinschrift besorgte der „Kalligraph“, der Ḥaṭṭāt. Der Ḥaṭṭāt, der die Abschrift des vorliegenden zeitgenössischen Exemplars besorgte, hat offensichtlich nicht das Konzept des Briefes verfaßt, ja, da er — wie es die oben angeführten Stellen beweisen — den Text nicht immer verstand, konnte er ihn auch nicht überall einwandfrei abschreiben; er kannte wohl den Kanzleistil, kannte viele Ausdrücke, aber es war ihm nicht jedes Wort und nicht jeder Ausdruck geläufig. Einzelne Textstellen waren ihm unverständlich, aber er hat auch diese pflichtgemäß und nach seinem besten Wissen und Können abgeschrieben.

Nachdem wir feststellen konnten, daß das zeitgenössische Exemplar von solch verhältnismäßigem Werte ist, möchten wir dieses mit jenem Ferīdūns vergleichen. Die unbedeutameren *Stilabweichungen* möchten wir mit einzelnen Beispielen belegen, im Falle *sachlicher Abweichungen* werden wir diese jedoch nachdrücklich hervorheben.

Beispiele für *Stilabweichungen* (das Wechseln von sinnverwandten Wörtern und Wortverbindungen usw.):

- 3 (27) معانده - مناضله; دشمنان - منکران (28) اجماع - اجتماع (27)  
 5 (32) العجم والعرب - المشارق والمغارب  
 7 (36/37) es entfallen die Wörter همکی und جملکی  
 11 (45) انصار - اتباع (46) منحوس - مأیوس  
 12 (48) ساعتي; ذل - قهر (52/53) 15 نموده - کرده (48)  
 17 (53) das Wort بصد entfällt  
 22 (66) طغیان وهدم جدور عدوان - طغیان وهم بنیان عدوان (68) اراء صائبه ما - عزیمت تواترما  
 25 (75) خود را - خودشانرا (96) 37 بیت - شعر (75)  
 38 (97) بدین رباعی منطلق است - بدین دوبیت منطلق است  
 39 (101) پناه بحمايت - پناه بعنايت حمايت رباني (102) 39/40 روز سه شنبه - يوم الثلث (101)  
 وعنايت رحمانی  
 41 (104) نواله - سلطنه (107) 42 صحايف کردکارف - صحيفهء کامکاری (104)  
 43 (108) مستعينا بالآلر - متوكلاً على الله (111) 44 معاونت - منفعت (108)  
 56 (134) آخر الامر - درين ميانه  
 66 (155) هنيه - سنيه (159) 69 نسوان - عورات (155)

Auch weichen die Exemplare hinsichtlich längerer, aus mehreren Wörtern bestehender Redewendungen voneinander ab, so in der Zeile 5—7 (30—38), 19 (60—61), 23 (69—70), 26—28 (76—81), 36 (95), 46—47 (113—116), 50 (121), 51 (123), 58 (138—141), 60 (144), 62—64 (149—151). Schließlich ist dann noch eine lange, sich auf mehrere Zeilen erstreckende Abweichung im Schlußabschnitt des Textes zu vermerken [Zeile 70 (162—166)].

*Sachliche Abweichungen* von dem ursprünglichen Text erscheinen an zwei Stellen. Zu ihrem Verständnis bedarf es einer kurz zusammenfassenden Inhaltsangabe des Schriftstückes, die aber kaum einige Sätze ergibt, da der sachliche Inhalt dieses 8—10 Druckseiten belaufenden Fethnâmes nur sehr gering ist. Das Schreiben teilt dem Adressaten mit, daß der Sultan, der fast Jahr für Jahr gegen die Ungläubigen von Arnabūd, Iflāq sowie Istanbul oder jene von Üngürüs einen „Glaubenskrieg“ führt, diesmal wieder gegen die Ungläubigen zu Felde gezogen ist, die sich unter der Führung des Königs von Üngürüs und des .ā.ūs-i menḥus (in der anderen Fassung: . . .-i meʿyūs) der müstehil-i gemāzī ül-āḥir sene samān ve arbaʿin ve samān-mī<sup>14</sup> über den Donaustrom setzten und mit dem Tekur von Istanbul verbündet gegen Edirne vorrückten. Der Sultan habe ihnen eine Schlacht geliefert und sie in dieser geschlagen, der König von Üngürüs sei in Gefangenschaft geraten und ermordet worden.

In Ferīdūns Text fehlt von diesen spärlichen reellen Daten die Jahreszahl und der Textteil über die feindlichen Heerführer lautet einer fehlerhaften Lesart zufolge fälschlich: *قرال انكررس و بابوس منحوس*<sup>15</sup>.

Hinsichtlich der Lesart und Interpretierung des Datums ergibt sich keine Schwierigkeit, und hier ist auch nichts zu beanstanden.

Nicht so untadelhaft erweist sich jedoch die Interpretation der Namen der einzelnen Feinde. In Ferīdūns Ausgabe finden wir in der Fassung an Mirza Ġihānšāh wie auch in jener an Mirza Šāhruḥ an der entsprechenden Stelle... بابوس, und obwohl auf der Photokopie مانوس zu sehen ist,<sup>16</sup> wird dies auch von A. S. Erzi für بابوس مأیوس gelesen, und demzufolge wird von ihm das Wort *Bābūs* (*Pāpūs*) unbegründeterweise und fälschlich für eine bisher unbekannte Variante des türkischen *papas*, *papa* gehalten. Erläuternd fügt er dann hinzu: „*der Papst* (d. i. Eugenius IV.) *hat an der Schlacht selbst nicht teilgenommen, spielte aber bei den Vorbereitungen eine eminente Rolle ... und es ergibt sich füglich die Erklärung, daß das Feth-nāme unter Bābūs ihn meint.*“<sup>17</sup>

Eine solche Lesart und Interpretierung dieser kritischen Stelle (بابوس) ist jedoch falsch. Unzweifelhaft erheischt die richtige Lesart des Wortes in allen Fällen يانوش *Yānōš*, mit dem Attribut يانوش مأیوس (in der anderen Fassung يانوش منحوس), und es birgt den Namen des Ungarn *János* (*János Hunyadi*, *Johann von Hunyad*).

Wir können also auf Grund unseres Vergleichs zusammenfassend feststellen, daß sich der analysierte Text Ferīdūns in seinen Einzelheiten wohl mit dem zeitgenössischen Exemplar deckt, jedoch mit ihm nicht völlig übereinstimmt. Die Phraseologie des Ferīdūnschen Textes entspricht jener des zeitgenössischen Exemplars, der Stil ist der gleiche, die Sätze laufen mit denen der zeitgenössischen Fassung parallel, der Text Ferīdūns folgt Schritt für Schritt dem zeitgenössischen Text. Und doch weicht er davon auch zugleich Schritt für Schritt ab. Es ist kaum eine Zeile zu finden, deren Text sich in Struktur und Rhythmus von dem zeitgenössischen Exemplar unterscheiden würde, aber kaum eine einzige Zeile stimmt mit dem zeitgenössischen Text völlig überein; fast jede Zeile ergibt wenigstens hinsichtlich

<sup>14</sup> 13. Oktober 1444.

<sup>15</sup> Im Schreiben an Mirza Ġihānšāh in der Form *قرال انكررس و بابوس منحوس* (siehe Ferīdūn I, 170), in jenem an Qaraman oğlu Ibrāhīm *قرال بد فعال* (siehe Ferīdūn I, 234) und im Schreiben an Mirza Šāhruḥ lautet diese Stelle *رئيس ضلال و رأس اضلال بابوس* (siehe Ferīdūn I, 221). — Die, an der letztgenannten Textstelle befindliche Ergänzung <و> ist meiner Ansicht nach in der Wiedergabe A. S. Erzis falsch als *قرال اصفى* <و> gesetzt (a. a. O., 617, Anm. 25).

<sup>16</sup> Belleten a. a. O., Lev (Tafel) CIV, von oben die zweite Zeile.

<sup>17</sup> Belleten a. a. O., 617.

- 1 سلام الله ولما لم ينفى عن الارض لثأرهم من كافهم ووردهم على حالهم <sup>مستحقين</sup> وراهم <sup>مستحقين</sup>
- 2 منقته وانه جنم له بالافلا في نفاقه في قباله من كانه وذا بالقرن من اجل ذلك الكفره وانه باطنها
- 3 الكون من حواسن عالمه وصوره وصوره وصوره <sup>والجسم من كنهه</sup> <sup>والجسم من كنهه</sup> <sup>والجسم من كنهه</sup>
- 4 وانه باصفه وصوره من جلاله <sup>الصفه من جلاله</sup> <sup>الصفه من جلاله</sup> <sup>الصفه من جلاله</sup>
- 5 عن موصلهم ولو فاجاهم لاصح لهم المصارف للاسلام ولما لم يراهم <sup>السلام</sup> <sup>السلام</sup> <sup>السلام</sup>
- 6 وروايتكم السلام والصلوة على محمد وآله <sup>السلام</sup> <sup>السلام</sup> <sup>السلام</sup>
- 7 وحمد لله رب العالمين <sup>السلام</sup> <sup>السلام</sup> <sup>السلام</sup>
- 8 لاسمهم من روزنامه السلام على محمد وآله <sup>السلام</sup> <sup>السلام</sup> <sup>السلام</sup>
- 9 ومقامه ولو لم يكن في الدنيا <sup>السلام</sup> <sup>السلام</sup> <sup>السلام</sup>
- 10 ما حاصره من نعمه وفضل الله عليه <sup>السلام</sup> <sup>السلام</sup> <sup>السلام</sup>

- [illegible]





۲۹ روضہ ریاضی و علم کلام نعمانی علیہ السلام افراتیم و جملہ شیعیان کی مسماو .

وہاں سے رہے اور ان کے لئے شجرہ و شاخوں کی طرح تیار ہوئے اور ان کے

[illegible]

32  
لن فخر بما نزلت من رجاها ولكن خرم بها على العالمين ما مقرر خواصها

33 نور روزی الامم خواج آیه و لولاه لطمعنا فی انما فی نفرار و دی ما یطرح فی النبی فی احوال ما بعد تعالی و غرور

34. فرما فی جنطیار و عواصم الشان فی الحول و حیال و اعطای التیقام استقامت

34 در اینجا بمطابق و مواضع در میان  
و فواید بسیار دارد و اینها را باید  
35 در این علم در نورانی فرمودیم و اینها را باید

[illegible]



[illegible]

اسلام کا اعلیٰ معیار اور اس کی اصلاح و ترقی کے لئے جو کچھ ضروری ہے وہ سب لکھا گیا ہے۔

49 حاشیہ: اہل اللہ سے منسوب ہونے والے اعمال و کلمات کو "عقائد" کہتے ہیں۔

و لعل سور و کما رجبنا من و سئل ان لم یجاب بالهادر و فی بعض النسخ و قد اکتفی به

[illegible]

52 حوض الرضاه للرضا ما لا يشبه غيرها كذا في بعض ما يروى في فضلها وما يروى في فضلها وما يروى في فضلها

از هر یک از اینها عمارت که طهارت و اجتناب از شرک و کجایا و صوابی است که  
 53

53 از کمال و در دنیا و آخرت و باطن و ظاهر و در هر یک از اینها  
54 پس آنکه ملا را اعلیٰ و اصغر و حق و جبر و معلوم و مجهول و

هو الله تعالى الذي لا يدرك بالحواس ولا يوصف بالصفات  
هو الله تعالى الذي لا يدرك بالحواس ولا يوصف بالصفات

استحاجیه در نزد و لو اعلیٰ العار نفیر او قال لمرسله قدرا من المهر منی به حاجت خود که فرمود

56

57

عظماهم في حال غيبته ركنه وسلاجه المرحي اجناديه ورجل الصاعقه والاسفل من الجلال والجلال



sinnverwandter Wörter und Wortpaare eine — wenn auch geringfügige — Abweichung. Und von zwei Textstellen haben wir bewiesen, daß sie auch inhaltlich bedeutend von dem zeitgenössischen Exemplar abweichen.

Man kann also nicht behaupten, Ferîdûns Text sei eine unmittelbare Abschrift des zeitgenössischen Schriftstückes, sie dürfte vielmehr auf eine Formelsammlung zurückzuführen sein, wie die Sammlung Ferîdûns selbst, wie sie Beamte der Kanzellarien überall und zu allen Zeiten zu sammeln, zu bewahren und einander zu übergeben pflegten, um sich ihrer bei ähnlichen Fällen zu bedienen.<sup>18</sup>

Die vielen Abweichungen von dem zeitgenössischen Exemplar aber dürften darauf zurückzuführen sein, daß Ferîdûns Text *das Resultat mehrfacher Abschriften* darstellt, die in den bis zur Zeit Ferîdûns verstrichenen mehr als hundert Jahren von Hand zu Hand, von Feder zu Feder gingen.

Diese unsere Meinung können wir durch Anführung entsprechender Daten aus den Werken türkischer Historiker bekräftigen. Bekanntlich erheischte es der Stil türkischer Historiker, ihre Texte unter anderem mit Einschaltung von Erlässen und anderen Hoheitsschreiben der Sultane abwechslungsreicher zu gestalten, denn die Veröffentlichung solcher Urkunden erwies den höfischen Zeilen ihrer Werke, der Verherrlichung des Osmanischen Hauses — dessen sie sich alle befleißigten — gute Dienste. In ihren Werken veröffentlichten sie oft den gesamten Text solcher Urkunden; und bei manchen Historikern finden wir ebensolche Texte, die auch im *Münşe'ât* Ferîdûns vorliegen. Sa'ed-ed dîn, ein jüngerer Zeitgenosse Ferîdûns<sup>19</sup> (er starb

<sup>18</sup> Dies wird auch durch zahlreiche Beispiele in der Abhandlung A. S. Erzis belegt (siehe die angeführte Nummer des Belleten, 636 und ff.).

<sup>19</sup> Bekanntlich starb Ferîdûn im Jahre 1583. Ich möchte hier, um die über ihn bekannten biographischen Daten (s.: Babinger, *GOW* 106, *IslAns.* IV, 569) zu ergänzen, bzw. um das Zeitalter Ferîdûns und ihn selbst eingehender zu charakterisieren, auf einige weniger bekannte Daten aufmerksam machen, von denen einige infolge der Beziehungen des damaligen Osmanenreiches zu den Ungarn in ungarischen Quellen erhalten blieben; eine dieser Angaben wurde mir aus einer bisher nicht veröffentlichten türkischen Archivquelle zugänglich.

Ferîdûn war seit Juni 1570 an als *Re'îs ül-küttâb*, dann seit Dezember 1573 an als *Nişangî* bis zum Ende des Jahres 1575 einer jener hohen Würdenträger, die am türkischen Hofe als einflußreiche Personen galten, und die — gemäß einer mit der Zeit aufgekommenen Gewohnheit — von den Fürsten der dem Sultan tributpflichtigen Vasallenstaaten noch privatim Geschenke zu erhalten pflegten. Das Verzeichnis, in dem der Geschäftsträger des Woiwoden von Siebenbürgen an der Hohen Pforte die Tributzahlungen für das Jahr 1573 und die damit verbundenen Auslagen verrechnet, führt auch einen „Ferodon aga“ an, der vom damaligen siebenbürgischen Woiwoden István Báthori [Woiwode von Siebenbürgen (1571—1575), später König von Polen (1575—1586)] zum Geschenk 200 Taler, einen Humpen und einen goldverzierten Brustpanzer erhielt. Der hier genannte „Ferodon aga“ ist zweifellos Ferîdûn, der Verfasser des *Münşe'ât*. (An Hand des Verzeichnisses teilen wir vergleichsweise mit, daß aus Anlaß der Tributzahlung, die sich auf 10.000 Taler belief, der „Groß-Vezir“ Soqollu Mehmed 5.000 Taler, jeder Pascha 500 Taler und ein wertvolles Geschenk erhielten.) Unter ähnlichen Umständen, als Ferîdûn bekanntlich *Re'îs*

im Jahre 1599), bringt im *Tağ el-tevārîh* zwei solche Texte, die auch bei Feridün zu finden sind. Es sind dies die Schmähschriften des Sultans Selim I. an den Schach Isma'îl, die dem Inhalt nach und auch in einzelnen Textteilen einander gleichen.<sup>20</sup> Sa'd-eddîns beide Schriftstücke stimmen im Wesentlichen mit denen Feridüns überein, zeigen aber zugleich einige geringfügige Abweichungen. Ibrâhîm Pečevî (gestorben im Jahre 1650—51) veröffentlicht in seinem Geschichtswerk jenen Brief des Schachs Tahmâsp, den er vor Abschluß des Friedens von Amasia an Sultan Süleyman schrieb, sowie das Antwortschreiben des Sultans Süleyman auf diesen Brief. Beide

*ül-küttâb* war, erhielten der *Nişanğî* und der „Cancellarius“ ebenso wie die Paschas vom siebenbürgischen Woiwoden je 300 Taler. [Beide Daten blieben in einem zeitgenössischen Konvolut, in den Schriften des *Protocollum Bathorianum* erhalten, jetzt in der Handschriftensammlung der Széchenyi-Bibliothek zu Budapest, Fol. Hung. 37. Die Schriften veröffentlichte László Szalay in seinem Werk: *Adalékok a magyar nemzet történetéhez a XVI. században* (Beiträge zur Geschichte der ungarischen Nation im XVI. Jahrhundert). Pesth 1859, 249; derselbe in *Erdély és a porta 1567—1578* (Siebenbürgen und die Hohe Pforte 1567—1578). Pesth 1862, 115 und 300.]

Dieselbe Quelle beinhaltet in zeitgenössischer ungarischer Übersetzung den Bericht des Ahmat (Ahmed) čauš vom 13. Oktober 1573. Ahmat čauš war einer der Leute István Báthoris an der Hohen Pforte. Er wollte dem Woiwoden von Siebenbürgen sichtlich gute Dienste erweisen, da er ihn über die Verhältnisse an der Pforte eingehend unterrichtete und ihn neben anderem darauf aufmerksam machte, die gebührende Besenkung der einflußreichen Hofleute keinesfalls zu versäumen (die deutsche Übersetzung des zeitgenössischen ungarischen Textes bietet hier wohl eine entsprechende und inhaltlich getreue, aber verständlichermaßen keine stilistisch-zeitgemäße Wiedergabe):

„Und jetzt wissen Eure Gnaden auch, was für ein Mann der Ober-Cancellarius, Ferdom aga ist, in welch großen Gnaden er beim gnädigen Pascha steht, so sehr, daß man von ihm das zu tun, was ihm zu tun nicht beliebt, keinesfalls verlangt, und was er zu ändern wünscht, ändert er; ja selbst der Sohn des großmächtigen Kaisers (d. i. des Sultans) bringt ihm Geschenke; er war aber Euren Gnaden bis vor kurzem gram, doch da er nun sieht, daß Eure Gnaden ihm zugetan sind und ihn mit Euren Geschenken bedacht haben, ist er zu Euch ebenfalls wohlwollend. Weshalb ich Eure Gnaden bitte, sich ihm weiterhin gefällig zu erweisen, und ihn — wie auch jetzt — mit Geschenken zu bedenken, denn andernfalls könnte er — und wäre er selbst ein Pascha — Eurer Sache nicht noch mehr schaden. So hat er denn auch zur Zeit ein Anliegen an Eure Gnaden, das zu erfüllen ich selbst Eure Gnaden ebenfalls ersuche, um seiner Freundschaft nicht verlustig zu gehen. Dies aber ist folgendes: Eure Gnaden mögen ihm eine schöne Karosse mit vier Rossen schicken, womit ihm Eure Gnaden gewiß eine große Freude bereiten werden; denn ich sehe, daß es ihm sehr darum zu tun ist. Deshalb mögen auch Eure Gnaden dies zusammen mit den Geschenken des Gnädigen Pascha schicken. Denn ich weiß, daß er so sicherlich nicht zögern wird, Euren Gnaden behilflich zu sein, wenn Eure Gnaden schriftlich oder mündlich einer Unterstützung bedürfen, so nur Eure Gnaden ihm besagten Wunsch erfüllen.“ [Siehe S. 37 des bereits angeführten *Protocollum Bathorianum*; veröffentlicht bei László Szalay, *Erdély és a porta*, 96; in Auszügen bei Endre Veress, *Báthory István erdélyi fejedelem és lengyel király levelezése* (Der Briefwechsel István Báthorys, Fürst von Siebenbürgen und König von Polen), Kolozsvár 1944, I, 265].

Dieser Wink von Ahmed čauš wird durch eine weitere, von Oktober 1573 datierte Aufzeichnung des *Protocollum Bathorianum* sozusagen beglaubigt, die unter der Überschrift *Firidin aga an István Báthori* folgendes besagt: „Nehmet unseren Dank und seid unserer Dienste gewiß. So habet Ihr also die Tributzahlungen geleistet; was Ihr

Schriften liegen auch bei Ferîdûn vor.<sup>21</sup> Solaqzâde (gestorben im Jahre 1657—58) bringt die Schmähschrift Sultan Süleymans an den Schach Tahmâsp, und diese Schrift ist auch bei Ferîdûn veröffentlicht worden.<sup>22</sup>

Die von diesen Historikern veröffentlichten Schriften stimmen im allgemeinen nur in dem Maße mit den entsprechenden Texten Ferîdûns überein, in welchem der von Ferîdûn publizierte Text der Siegesbotschaft an Mirza Ğihânsâh mit dem zeitgenössischen Exemplar dieses Schriftstückes übereinstimmt.<sup>23</sup> Daraus ergibt sich aber der Schluß, daß die bei Ferîdûn vorliegenden Texte den Schriftstellern, die nicht viel später als Ferîdûn

mir zugesandt, hat man mir auch gegeben, es sei Euch im Namen Gottes gedankt. Danach habe ich jetzt keine Wünsche, da Ihr euch mir freundlich erwieset, wofür ich Euch wohl zu Diensten sein will; doch ersuche ich Euch jetzt flehentlich, dem Nisantschibeg seinem alten Wunsche gemäß das zu senden, was ihm zusteht und was Ihr bisher versäumt habt; denn er ist schon seit langem im Dienste des Kaisers, und seid ihm zu Gefallen, denn er ist auch seit langer Zeit unser brüderlicher Freund und Magister, und was Ihr ihm gebet, wollen wir nehmen, als hättet Ihr es uns zugesandt.

Und wenn Ihr uns eine Kutsche samt Rossen schicket, so seien es so gute und schöne Rosse, wie Ihr es für Euch selbst wünschet; denn was Ihr mir befiehlt, und wenn Ihr von mir gute Rosse oder was immer wünschet, bin ich auch immer bereit, Euch nach Eurem Wunsche zu dienen. Und ich begehre nichts, nur daß Ihr nun die Kutsche samt Rossen schicken möget. Gott sei mit Euch.“ (Veröffentlicht bei László Szalay, *Erdély és a porta*, 111—112; in Auszügen bei Endre Veress, a. a. O. I, 268).

Schließlich kann ich aus einem Verzeichnis, das wohl nur etliche Jahre später zusammengestellt worden ist, über Ferîdûn einige bisher unbekannte Angaben anführen, die davon berichten, mit welchen Geschenken die hohen Würdenträger des Reiches, sowie die Statthalter der einzelnen Gebiete aus Anlaß der im Jahre 900 (1582) abgehaltenen *Sünnet*-Feierlichkeiten dem Padischah und dem gefeierten Şehzâde aufwarteten. Aus dem am 23. rebî'ül-âhîr des Jahres 900 (17. April 1582 u. Z.) zusammengestellten Verzeichnis ist ersichtlich, daß Ferîdûn dem Padischah kein Geschenk überbracht hatte. Sein Geschenk, das er dem Şehzâde zugesandt hatte, „*pîşkeş-i Ferîdûn bîk tevqî'î, berâ-i şehzâde-i ğivân-baht*“ bestand aus folgendem: *kelâm-i qadîm, müzehheb, ğild bir///, kitâb-i Hamza-i Nizâmî, müzehheb ve muşavver, ğild bir///, kitâb-i dîvân-i müzehheb, ğild iki///, ğilân* (غلان), *neferen dört ///, gulâm-i bî-zebân, neferen bir*. (Archiv des Topkapı Sarayı Müzesi, D. 9.614.)

<sup>20</sup> Sa'd-eddîn II, 252—254, 256—257; bei Ferîdûn I, 383—386. — Sa'd-eddîn nennt dieses Schreiben نامهء سيوم, Ferîdûn hingegen كوندريلان نامه.

<sup>21</sup> Peçevî I, 329—333 und 337; bei Ferîdûn, 620—625.

<sup>22</sup> Solaqzâde, 527; bei Ferîdûn II, 19—20.

<sup>23</sup> Als Ausnahme ist Ğayrullâh efendi zu betrachten, in dessen Werk drei solche Texte vorliegen, die auch von Ferîdûn in seine Sammlung aufgenommen worden sind [eine der Fethnâmen über die Schlacht bei Mohács im Jahre 932 (1526 u. Z.), das Fethnâme über die Besetzung von Buda (Ofen) im Jahre 948 (1541 u. Z.) und einer der Drohbriefe des Sultans Süleyman an Schach Tahmâsp, bei Ğayrullâh efendi XI, 73, 142 und 171, bei Ferîdûn I, 546, 551 und 541]. Ğayrullâh efendis Texte unterscheiden sich der Form nach kaum von jenen Ferîdûns, geben jedoch die Ergänzung einiger wesentlicher Mängel. Hierbei darf aber nicht vergessen werden, daß Ğayrullâh ein neuzeitlicher Historiker ist (er starb im Jahre 1866 u. Z.), der nach der erstmaligen Drucklegung des *Münşe'ât* noch 19 Jahre lebte, also sich der gedruckten Ausgabe bedienen konnte und dies auch sicherlich getan hat.

selbst lebten, nicht nur aus einer einzigen Textfassung, z. B. aus der des *Münše'āt* von Ferīdūn, sondern auch aus anderen Quellen bekannt waren, das heißt: diese Texte zirkulierten in mehreren Varianten von Hand zu Hand und waren sozusagen allen geläufig. Dieser Umstand sei hier noch mit einem weiteren Beweis bekräftigt.

Das Begrüßungsschreiben des Schachs Tahmāsp, das er (kurz nach dem Friedensschluß von Amasia, zwecks Schaffung einer freundschaftlichen Atmosphäre zwischen den beiden Dynastien) aus Anlaß der Einweihung des Süleymāniyye-ġāmi' an Sultan Süleyman richtete, ist nicht nur bei Ferīdūn, sondern auch in einer neueren Ausgabe in der persischen Chrestomathie von Ch. Schefer veröffentlicht.<sup>24</sup> Ch. Schefer gibt nicht die Quelle an, der er seinen Text entnommen, und weist mit keiner Anmerkung darauf hin, daß dieser Text auch bei Ferīdūn vorliegt; dies war ihm augenscheinlich gar nicht bekannt. Die beiden Textfassungen sind im wesentlichen gleich, weichen aber in nebensächlichen Einzelheiten ebenfalls sehr oft voneinander ab.

Diese Übersicht, besonders aber der Vergleich des Fethnāmes über die Schlacht bei Varna mit dem zeitgenössischen Exemplar bekräftigt nicht die Auffassung jener, die dem *Münše'āt* Ferīdūns als historischer Quelle einen großen Wert beimaßen,<sup>25</sup> und gibt auch in der Diskussion, die sich neuer-

<sup>24</sup> Ch. Schefer, *Chrestomathie Persane*. Paris 1885, II, 214—220; bei Ferīdūn: I, 524 ff.

<sup>25</sup> Wie das *Münše'āt* von Ferīdūn in älterer Zeit von den Türken selbst bewertet wurde, zeigt jener Umstand, daß man dieses Werk fortsetzte (denn bekanntlich ist jener Teil, der nach der Seite 101 des zweiten Bandes folgt, eine spätere Ergänzung) und davon in beträchtlicher Anzahl Abschriften verfertigte (Franz Babinger führt nur in den europäischen Bibliotheken außerhalb der Türkei 8 vollständige oder teilweise Exemplare des Werkes an, s. *GOW*, 107); die neuzeitliche Bewertung des *Münše'āt* kennzeichnet dessen allgemeine Hochschätzung, was auch die bereits angeführten zwei Ausgaben beweisen. Hinsichtlich der Bewertung des Werkes in Europa sei hier darauf verwiesen, daß sich besonders die Geschichtsforscher der an der Frage interessierten Völker immer eingehend mit dem *Münše'āt* beschäftigt haben.

Um 1800 war L. M. Langlès der Meinung, daß solche Schriften, wie die des *Münše'āt*, bedeutende historische Quellen darstellen, und veröffentlichte aus einer Handschrift, ohne deren Verfasser zu kennen und dessen Namen zu erwähnen, 88 Schriften in Auszügen (*Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque nationale*, Bd. V, Paris, in dem 7. Jahr der Revolution); J. Hammer publizierte im Jahre 1833 ebenfalls Regesten zahlreicher Schriften dieses Werkes (s. *GOR* IX, 246, 335); 1853 übernahm Moritz Wickerhauser in sein hauptsächlich aus historischen Texten zusammengestelltes Lesebuch (*Wegweiser zum Verständnis der türkischen Sprache, Eine deutsch-türkische Chrestomathie*. Wien, S. 213—150) ganze Abschnitte aus dem *Münše'āt*, wenn auch vielleicht nur deshalb, um zur Übung auch Beispiele historischen Stils anzuführen; János Repiczky befaßte sich 1854—1855 mit einzelnen Teilen des Werkes, namentlich mit den Tagebüchern des Sultans Süleyman; diese gab F. A. Behrnauer 1858 teilweise auch heraus (*Sulaiman des Gesetzgebers Tagebuch auf seinem Feldzuge nach Wien*); ähnlich veröffentlichte József Budenz 1867 einzelne Abschnitte der Tagebücher auf Grund des im Druck erschienenen Textes von Ferīdūn oder einer der Abschriften des *Münše'āt* (*Szülejmán szultán naplója 1529-ki bécsi hadjáratáról* [Das Tagebuch Sultan



dings um die Bewertung Ferîdûns entspann, dem Zünglein der Waage nicht zugunsten Ferîdûns den Ausschlag. Eine solche grobe Fälschung allerdings, wie sie Ferîdûn durch Mükrimîn Halil nachgewiesen wurde,<sup>26</sup> hat Ferîdûn im Falle des Fethnâmes über die Schlacht bei Varna nicht begangen, da so ein Schriftstück, welches Ferîdûn als expeditiertes Schreiben in seine Sammlung aufnahm, tatsächlich existierte. Aber die Feststellung dessen, daß Ferîdûn die Abschrift der Urkunde nicht nach dem Original gab, zeugt für Mükrimîn Halil, der schon seiner Zeit die Meinung vertreten hatte, Ferîdûn habe nicht die Originaltexte, sondern nur die Abschriften, Formelbücher und Sammlungen seines eigenen Zeitalters als Quellen benützt.

Ferîdûns Sammlung gehört aber schon deshalb nicht zu den wertvollsten Geschichtsquellen, weil die von ihm gesammelten Schriften — darüber hinausgehend, daß sie bloß Abschriften aus zweiter Hand darstellen — auch inhaltlich von geringfügigem historischen Werte sind.<sup>27</sup> Ferîdûns Sammlung (namentlich jener Teil des *Münşe'ât*, der tatsächlich Ferîdûn zugesprochen

*Süleymans auf seinem Feldzuge nach Wien im Jahre 1529*]. Pesth, Magyar Történelmi Társ., Bd. XIII); auch V. D. Smirnow benützte bei seiner historischen Abhandlung über die Krim (Крымское ханство под верховенством отоманской порты до начала XVIII в. Санктпетербург 1887) das *Münşe'ât*; József Thury publizierte im Jahre 1893 und 1896 hinsichtlich der ungarischen Geschichte einschlägige Textabschnitte des Werkes in ungarischer Übersetzung [*Török-magyarok történelmi emlékek (Türkische Denkmäler ungarischer Geschichte)* Irók (Scriptores) I, 277—396, II, 390—405]. In den Jahren 1917—1921 erschien die Abhandlung Mükrimîn Halils (auf die wir in der folgenden Anmerkung Bezug nehmen); Jan Rypka veröffentlichte im Jahre 1932 die Regesten von 37 Schriften des *Münşe'ât* (Festschrift Georg Jacob. Leipzig, 241—269); Endre Antalffy übersetzte 1934 einzelne Teile jener Abschnitte des Ferîdûnschen Werkes, die auf die rumänische Geschichte Bezug haben, ins Rumänische (Bulletinul Comisiei istorice a Romaniei, XIII, 1 ff., Bucuresti); 1939 verglich Kurt Holter die im Wiener Staatsarchiv befindlichen türkischen Schriftstücke mit jenen, die im *Münşe'ât* vorliegen (Mitteilungen des österreichischen Instituts für Geschichtsforschung, XIV. Erg., Band XIV, 429 ff. Innsbruck). Wie aus den hier angeführten Angaben hervorgeht, ist das Werk Ferîdûns seit über hundert Jahren Gegenstand einer ständigen historischen Forschung, das *Münşe'ât* war eine oft angeführte und in seinen Daten oft benützte Quelle.

<sup>26</sup> Bekanntlich gebührt Mükrimîn Halil die Anerkennung für jene mutige Arbeit, mit der er die im *Münşe'ât* veröffentlichten und auf die ersten Herrscher des Osmanischen Hauses bezüglichen Schriften äußerst eingehend untersuchte (*TOEM*, Jahr 1336—1339, 161—168, *TTEM*, Jahr 1340, 37—46, 95—104, 216—226), die früheren Ansichten über Ferîdûn änderte und dessen Bewertung herabsetzend, der Auffassung von ihm eine entsprechendere Richtung wies. Der Bewertung Mükrimîn Halils schlossen sich auch andere Forscher an (J. H. Mordtmann, *Der Islam* XIV, 362, Anm.; Franz Babinger, *GOW*, 107; Ismail Hakki Uzunçarşılı, *Isl. Ans.* IV, 569), und allen Anzeichen nach dürfte das *Münşe'ât* nur so lange als wertvolle Quelle betrachtet werden, bis die sich anbahnende Archivforschung nicht die Kenntnis weit wertvollerer Quellen, die Kenntnis der Originalschriftstücke selbst, ermöglicht.

<sup>27</sup> Die Mängel der Ausgabe des Ferîdûnschen Textes (die zahlreichen Druckfehler, die Außerachtlassung der chronologischen Reihenfolge, die Auseinanderwerfung zusammengegehörender Schriften) hat bereits auch J. Rypka beanstandet. (Festschrift G. Jacob, 243).

werden kann und nicht eine spätere Hinzufügung darstellt), besteht aus „kaiserlichen“ Schriften, zum größten Teil aus Fethnâmen, Inthronisationschriften, also aus zu feierlichen Anlässen verfaßten „Fest- und Prunkschriften“, die von den sich der stilaren Feinheiten befließigenden Kanzelisten, als nachahmungswürdige Schriftvorlagen gewertet wurden, welche von den zur Untertanenehrfurcht erzogenen Hofleuten als schriftliche Be- weise der Hoheit der Sultane ehrfürchtig geschätzt wurden. Die Absendung solcher Schriften verfolgte immer politische Zwecke: das Verkünden der Macht und Größe des Sultans, „erfreuliches Schreiben“ (*tebşir*) dem Freunde, verblühte „Drohung“ (*tehdid*) den rivalisierenden Herrschern;<sup>28</sup> die Mitteilung der Nachricht über die Ereignisse diente aber eigentlich nur zum Vorwand, und es konnte sogar die Erwähnung des Schlachtfeldes weg- bleiben, wie dies aus dem Falle des Fethnâmes über die Schlacht bei Varna ersichtlich ist. Die in diesen Denkmälern auffindbaren geringen inhaltlichen Elemente kamen dann indem geläufigen, und eben deshalb nicht variierten, weitschweifigen Worthäufungen und mächtigen, floskelreichen Redensarten zum Ausdruck, wie dies die mohammedanische Kultur der Zeit erforderte. Feridûns Schriftensammlung spiegelt die Kultur des Zeitalters und der Landschaft, die Kultur der mohammedanischen Welt des Mittelalters, und Feridûn, als Sammler solcher Schriften, konnte nur das vermitteln, was er von der Kultur des Zeitalters und der Landschaft, von der Kultur der mo- hammedanischen Levante erhalten hatte. Deshalb haben die Texte Feridûns nichts mehr zu sagen als die Kroniken; ihre in kurzer Zeit erfolgte zweite Auflage bedingte nicht der Wert dieser Schriftstücke als historische Quellen, sondern sie fand ihre Begründung in den höfischen und dynastischen Be- ziehungen dieser Texte.

---

<sup>28</sup> Köprülüzade Mehmed Fuâd, *Bizans müesseselerinin osmanlı müesseselerinin te'siri nakkinda bazı mülâhazalar, Türk hukuk ve iktisat tarihi mecmuası*. Istanbul 1931, I, 273.

## LA CHUTE DE CONSTANTINOPLE ET LES PEUPLES ORTHODOXES

Dans la vie des peuples parfois survient un moment qui, sans être une révolution, brusque leur histoire. Telle est la situation provoquée par la chute de Constantinople, en 29 mai 1453. Alors l'histoire balkanique et celle de l'Orient orthodoxe prennent un autre visage, quoique les Turcs s'affirment continuateurs du vieil empire byzantin, en réunissant dans leur empire otoman tous les peuples orthodoxes des Balkans, de la région danubienne, de l'Asie Mineure et de l'Orient.

Jusqu'à cet événement, Byzance lutte — contre le destin de 476, qui avait frappé l'Ouest — encore presque tout un millénaire. Elle soutient une lutte douloureuse et traversée d'épreuves, elle lutte toute en saccades, efforts tendus, désastres retentissants, redressements prodigieux. Il n'est pas d'histoire plus dramatique que l'histoire byzantine, dit l'historien Jos. Calmette,<sup>1</sup> « il n'est pas de plus significatif pour l'humanité, car Byzance a jeté un vif éclat civilisateur, a protégé par sa résistance la chrétienté tout entière; elle en a sauvé le capital intellectuel, elle lui a donné le temps de constituer une Europe ... Constantinople sera pour longtemps la seule vraie grande ville de la chrétienté ... elle fait l'ébahissement des croisés venus de l'Ouest ... comme la ville lumière ».

Cette constatation explique les conséquences défavorables survenus par la chute de Constantinople. Je m'efforcerai d'illustrer celles-ci par quelques constatations concernant l'histoire ecclésiastique aux alentours de 1453.

### I.

#### *Le patriarcat œcuménique et les peuples orthodoxes*

L'intérêt principal du Patriarcat œcuménique est de maintenir en permanence l'unité confessionnelle de l'Eglise orthodoxe et de paralyser les tendances contraires, dans le trouble général, déterminé par les interventions papales dans les Balkans et par la présence des Turcs aux portes de l'Europe. Sa conduite suit le principe de l'empereur Léon VI le Philosophe, que le patriarche doit agir *πρὸς τὴν Ὁρθοδοξίαν καὶ τὴν ἑνωσιν τῆς ἐκκλησίας* — ad orthodoxam opinionem et ecclesiam unionem (Migne, P. G. 113, c. 464). Mais le péril islamique d'Orient et les insistances latines d'Occident n'ont point réussi à orienter justement les souverains des Balkans sur leur devoir commun. On constate, à Byzance, que par la division politique des Balkans

---

<sup>1</sup> *Le monde féodal*. Clio 4 (Paris, 1937) 56 sq.

se sont éveillées des tendances politiques bulgares et serbes (par Stéphane Dušan), visant à dominer la « Romaine » sur le Bosphore et brisant ainsi la solidarité nécessaire en ces moments. La situation s'aggrave quand l'empire byzantin lui-même s'engage dans une guerre intérieure de laquelle peuvent profiter les voisins.<sup>2</sup>

Dans cette situation dangereuse, le patriarche œcuménique songe plus loin qu'aux seuls intérêts du moment. Se rappelant l'expérience passée, avec les croisés,<sup>3</sup> le patriarche suit avec attention ce qui se passe dans les Balkans, aux environs du Danube et plus au Nord, vers la Russie. En conséquence, il agit avec résolution, lorsque l'empereur Jean V Paléologue commence des conversations unionistes avec Rome, en 1367. Alors le patriarche Philotéos (1353—1354 et 1364—1376), qui s'attache parfois par politique à ces discussions, acceptant un accord avec Rome, par un concile œcuménique, soutient la consolidation intérieure et administrative de l'Eglise orthodoxe. Il exhorte également les orthodoxes des Balkans, de la Russie, de la Syrie et de l'Egypte, à rester fidèles à l'Orthodoxie. Ainsi, pour maintenir l'unité d'action et d'attitude, il envoie des métropolitains grecs en Russie, en Moldavie, dans les Balkans, malgré les reproches qui lui sont adressés, quand ces peuples désirent des métropolitains de leur propre nation. Dans ce cadre, il adjoint encore au métropolitain d'Arges de l'Ungrovlachie (existant dès 1359), le métropolitain de Séverin, qui jouera un rôle assez important pour la Transylvanie; en 1371 il rétablit la métropole de Halicz en Pologne; en 1375, il annule l'anathème de 1352 contre le patriarcat serbe de Peči, et commence des pourparlers avec la Moldavie, pour y créer aussi une métropole. Ce fait se réalise en 1391, et puis le patriarche Antoine IV établit une stavrophigie patriarcale dans le monastère de Peri-Hrušovo en Russie Carpathique.<sup>4</sup> Il se réconcilie avec la Bulgarie, et le patriarche de Tirnova reconnaît sa faute de 1346. Mais après la bataille décisive de Maritsa, en 1370, aussi la Bulgarie, à côté de la Serbie, est abaissée par les Turcs et l'on perd presque le contrôle des confins. Pendant ce temps, la Russie, dont le métropolitain de Kiev—Moscou est encore soumis au patriarcat œcuménique, s'appuie sur le victorieux Démètre Donskij (1389).

Toutefois, l'Orthodoxie unit les croyants, et maintient ainsi la communion des églises composant l'Eglise orthodoxe. A cette unité orthodoxe s'ajoute la contribution de la théologie, répandue du S. Mont Athos. Ici s'était précisé la conception hésychaste, promue par de grands esprits, St Grégoire Palame, Neilos Cabasilas, Nicolas Cabasilas, patriarche Philo-

<sup>2</sup> G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*. München, 1940, 389 sq.

<sup>3</sup> M. Şesan, *Cruciadele şi biserica orthodoxă*. Cernauti, 1937; idem, *Die administrative Einleitung des byzantinischen Reiches zur Zeit der Komnenen und Angeloi*. Cernauti, 1942; idem, *De ce Unia?*, Jassy, 1946, 7 sq.

<sup>4</sup> O. Halecki, *Un empereur de Byzance à Rome*. Varsovie, 1930, 235 sq.; S. Reli, *Istoria vîetii bisericeşti a Românilor I*. Cernauti, 1942, 212; St. Lupşa, *L'ancienne métropole de Transylvanie*. Sibiu, 1943; V. Grecu, *Bizanţul şi catolicismul în trecutul nostru*, Studii Theologice 9/10 (1950) 556 sq.

téos, Syméon de Thessalonique, et d'autres. Pour l'empire byzantin, le hésihasme marque non seulement un important fait religieux, mais aussi un grand fait culturel, parce que se manifeste ainsi le courant orthodoxe traditionnel, bien accueilli par le peuple croyant. L'opposition thomiste, soutenue par Barlaame de Calabre et Démetre Kydones, accuse le hésihasme palamite d'hérésie, mais sans raison, parce que le palamitisme explique mieux le problème de l'essence et des attributs de Dieu. Le grand ascète Grégoire le Sinaïte de Panori se charge donc de l'éducation des nombreux étudiants, venus de Serbie, Bulgarie, Russie et des pays roumains au S. Mont Athos, pour procéder unitairement dans cet enseignement de l'Eglise.<sup>5</sup> Ces étudiants deviennent plus tard des représentants éminents de l'Eglise orthodoxe, dans les différentes contrées. Notons: le serbe Cyprien, qui s'enfuit de Serbie et devient le respecté métropolite, et même saint, à Moscou († 1406); le grand patriarche bulgare Euthyme de Tirnovo († 1400), qui érige une école théologique; son disciple est l'historien Constantin le Philosophe († 1432); le savant Grégoire Tsamblac, parent de Cyprien et peut-être d'origine valaque († 1420), qui est exarche patriarcal de Constantinople, puis professeur à l'école princière de Součeava en Moldavie, où le suit son disciple, le moldavien Moïse le Philosophe (cca 1425) — et devient ensuite métropolite à Kiev; puis s. Nicodème de Chilandar († 1407), qui organise les monastères de l'Ungrovlahie et dont les disciples viennent jusqu'en Moldavie. En ces conditions d'expansion culturelle byzantine, se créent aussi des conditions favorables pour commencer les traductions en roumain des Livres Saints.<sup>6</sup>

Ceux-ci et d'autres inconnus, parlent de la théologie palamite, dans laquelle Dieu entretient des liaisons permanentes avec ses croyants, parce que ses attributs, la lumière, les énergies hariques, la grâce, l'intelligence et l'amour divin sont les moyens directs par lesquels il réalise le rapprochement entre Lui et l'homme. Ensuite ils parlent de la profonde mystagogie de Nicolas Cabasilas, par laquelle le chrétien s'élève jusqu'à Jésus, qui, toutefois, descend vers l'homme. Et justement aux temps des grands périls, les croyants souhaitent davantage avoir l'appui de Dieu et un rapport étroit avec Jésus-Christ, le Sauveur. Tel est aussi le motif, pour la diffusion parmi les orthodoxes de plusieurs acathystes, adressés aux S. Nicolas de Myralique, S. Pierre et Paul, l'Assomption de la S. Vierge et des autres.<sup>7</sup> Ainsi s'unissent en même foi les Byzantins avec les Bulgares, les Serbes, les Roumains, les Galiciens, les Ukraïniens et les Russes. Tous comprennent de même manière cette doctrine, et réagissent de la même façon; les idées rédemptrices unifient les orthodoxes des contrées variées, en circulant partout sans passeport.

<sup>5</sup> M. Șesan, *La théologie orthodoxe postpatristique*, manuscrit, 17 sq.

<sup>6</sup> M. Șesan, *Originea și timpul primelor traduceri românești ale sf. Scripturi*. Cernauti, 1939, passim.

<sup>7</sup> Voir Akathyst, dans Russk. theol. encykl. 1, c. 374 sq.; v. Megalé hel. Encykl. 3, c. 34 sq.

Parmi ces biens culturels, se trouve aussi l'art et la peinture religieuse, qui exprime intuitivement l'enseignement orthodoxe. L'art propre byzantin s'accommode aux éléments nationaux et locaux, et pénètre dans l'Ecole bulgare de Tirnovo, dans la peinture des Serbes Ljubomir et Rada Borović, dans l'école de peinture roumaine-moldave; on la retrouve chez Théophane le Grec de Moscou, et surtout chez le grand peintre russe André Rjubelev († 1440).

Mais l'orage turc se précise, après l'échec éclatant des croisés français et hongrois, qui n'avaient pas écouté le conseil sage de Mircea le Vieux, à Nicopole, en 1396. La Bulgarie est définitivement soumise et le patriarche Euthyme exilé. Bajazet renonce à attaquer Constantinople, pour ne point provoquer une croisade de tous les chrétiens, parce qu'il redoute une solidarité chrétienne, au cas où il attaquerait « la ville superbe et chère pour les chrétiens », comme nous en informe l'historien roumain Démètre Canteмир, dans son *Histoire de l'empire otoman*, Partie I, chap. 5, VII. Cette hésitation prolonge l'agonie byzantine encore pour soixante années. Mais personne ne soupçonnait alors la gravité de la situation, surtout en Occident.

L'empire byzantin de Manuel II († 1425) et la Serbie de Stephane Lazarević († 1427) s'approchent de leur fin; les pays roumains résistent encore par Mircea le Vieux de l'Ungrovlahie († 1418) et Alexandre le Bon de Moldavie († 1433). Si l'Ukraine souffre la soumission par la Pologne, la Russie regarde son ascension. En ces moments, le patriarche byzantin s'efforce de sauver la situation religieuse, quand la défaite de l'empire semble évidente. Alors quoiqu'il pût advenir, l'Eglise orthodoxe doit rester intacte. De leur côté, les Turcs soutiennent le redressement du patriarcat bulgare de l'Ochride, après 1410, en l'opposant au patriarcat œcuménique. Dans cette situation, de nombreux Bulgares et Serbes se réfugient dans les pays roumains, en apportant avec eux les lumières de leur propre culture. Les pays balkaniques s'appauvrissent, mais la conscience orthodoxe s'affirme chez les peuples. Certains Byzantins cherchent un refuge en Occident, portant avec eux les études classiques-humanistes byzantines. En ce temps, en 1417—1419, malgré sa conviction, le métropolite Grégoire Camblak conduit à Constance, une délégation orthodoxe, composée de délégués byzantins, lithuaniens, russes, moldaves et serbes, pour discuter la possibilité d'une entente confessionnelle. A Constance, il entend parler de la condamnation de Jean Hus, qui avait basé ses propositions sur les écrits de S. Jean Damascène.

Enfin, en 1438, vient à Ferrare la délégation byzantine, conduite par l'empereur Jean VIII Paléologue et le patriarche Joseph II, pour en signer, le 6 juillet 1439, la fameuse union avec le pape Eugène IV, à Florence. La délégation orthodoxe ne soupçonnait point que tout était en vain; elle ne savait même pas que le pape Eugène, avec qui elle discute et signe, avait été excommunié auparavant, le 25 juin 1439, comme rébelle et hérétique, par le concile général de Bâle. Et si elle l'avait su, aurait-elle discuté avec le concile

de Bâle? Quelles auraient été alors les conséquences? Qui peut le dire! Mais le concile de Bâle avait été lui aussi excommunié par le pape, en février 1439. En Occident, à ce moment, n'existait donc aucune autorité ecclésiastique reconnue; pendant ce temps, se poursuit la guerre de Cent ans, entre l'Angleterre et la France. On voit, qu'Eugène avait plus besoin des Byzantins que ceux-ci de lui. Néanmoins, la présence des humanistes byzantins à Florence stimule la critique, en opposant à l'aristotélisme scolastique, le platonisme idéaliste. Cela impressionne de telle sorte, que le futur pape Pie II, l'humaniste Aeneas Sylvius Piccolomini, déclare franchement, qu'on ne peut pas se considérer assez savant, sans avoir étudié un temps à Constantinople<sup>8</sup>. Ghémistos Pléthon enchante ses auditeurs, en combattant toute théocratie impériale et papale. Alors, Nicolas Cusanus et Laurentius Valla commencent à vérifier les documents, et à refuser les Décrétales d'Isidore et la Donation constantinienne, comme des écrits faux.

L'union florentine éveille les suspensions du sultan Mourad II, qui écrit contre l'union. Mais un torrent de protestations s'élève de la part des orthodoxes; protestation du métropolite Marc Eugénique et de Georges Scholarios, qui avaient participé au concile; protestation du patriarche de l'Ochride, du patriarche serbe de Peć, du métropolite de l'Ungrovlahie; le métropolite unioniste Isidore de Kiev est enfermé, puis il s'enfuit à Rome; le métropolite Visarion de Nicée est chassé, et vient aussi à Rome; le métropolite Damien de Moldavie et autres retirent leurs signatures, quand les trois patriarches d'Orient, avec l'assentiment des archevêques de Chypre et du Sinai, condamnent, au synode de Jérusalem, en 1443, l'union florentine. Le patriarche unioniste de Constantinople, Métrophane II de Cyzique, perd les sympathies et on cherche mieux la liaison avec les patriarches de Peći et Ochride, dans les terres du despote serbe Georges Brancoviçi. Le résultat espéré à Florence manque, sauf le cercle humaniste du cardinal Bessarione (Visarion) en Occident. Après la bataille de Varne, en 1444, quand les croisés, conduits par le roi hongrois Ladislas, sont entièrement écrasés, Byzance reste toute seule en face des Turcs menaçants. L'empereur doit féliciter le sultan pour sa victoire à Varne.

Le patriarche unioniste, Grégoire III Mamas, est suspecté par les Russes, qui proclament l'autocéphalie du métropolite Iona de Moscou, en 1448, parce qu'ils veulent sauver l'Orthodoxie, et garder intacte la foi. En 1450 le patriarche Grégoire est déposé et un synode de Constantinople, en 1450—1451, déclare l'union florentine non avenue, et les signatures non valables. Un nouveau patriarche n'est pas élu, à cause des troubles et des suspensions.

Néanmoins, Constantinople reste encore un centre d'intérêt. Ainsi le roi Alphonse V d'Aragon et de Naples, songe de nouveau à une Constantinople latine, sous son sceptre. Mais cette tendance politique manque

---

<sup>8</sup> P. Negulescu, *La philosophie de la Renaissance I*. Bucarest, 1949, 227.

de réalité. D'autre part, le hussite Constantin Anglicus (Plastris, Payneus, Petr Engliš) essaie un accord avec le patriarchat œcuménique, selon le conseil de Rokycana de Prague, qui connaissait bien l'inclination des maîtres Jean Hus et Jérôme de Prague, vers l'Orthodoxie. Mais arrivé à Constantinople, vers la fin de l'an 1451, il y apprend l'invitation du pape Nicolas V, faites le 11 octobre à l'empereur Constantin XI, de promulguer enfin l'union de Florence. Or, le patriarche manque encore. Alors Anglicus se rallie à Georges Scholarios, qui combattait Rome et l'union. Anglicus vient de nouveau à Constantinople, à la fin de l'an 1452, mais il y trouve le cardinal Isidore qui, en posture de patriarche latin et vicaire pour Constantinople, proclame l'union avec Rome, le 12 décembre 1452. A la suite de quoi les hussites cessent de porter intérêt pour Byzance et cette impression se transmettra à leurs successeurs.<sup>9</sup>

Les orthodoxes préfèrent donc le turban turc, en conservant leur Orthodoxie, à l'éventualité consistant à admettre le chapeau de cardinal et à trahir l'Orthodoxie, comme nous en informe l'historien M. Doucas (p. 264). Le cardinal doit partir en fuite.<sup>10</sup> En 29 mai 1453, la ville tombe, après un combat acharné, parce que le sultan Mahomet II est furieux des pourparlers byzantino-occidentaux, qui par ailleurs, demeurent infructueux.

A ce moment suprême, manque le patriarche œcuménique, et ceci peut être interprété dans un sens symbolique, comme signifiant que l'Eglise orthodoxe ne s'engage pas aux derniers événements concernant Byzance.

## II.

### *Considérations sur la chute de Constantinople.*

La chute de Constantinople détruit une existence politique millénaire; pour l'Orient orthodoxe, c'est un coup affreux, parce qu'on ne pouvait concevoir la vie sans une magnifique Byzance chrétienne-orthodoxe. A l'Occident, on ignore encore le fait, quoique les Génois, qui avaient échappé de la chute, avaient informé leur entourage de la tragédie de Constantinople.

Les orthodoxes, réunis autour des antiunionistes et Georges Scholarios, expliquent la chute en disant qu'elle est le châtiment divin pour l'acceptation de l'union florentine. D'autre part, les latins et les philo-unionistes, groupés autour de Bessarion et Isidore, expliquent la chute comme une punition divine, parce que les orthodoxes n'avaient pas accepté l'union avec Rome. Quant au peuple croyant, il voit dans la débâcle un signe divin,

<sup>9</sup> M. Paulová, *Styky českých husitů s cařihradskou církví na základě církevních poměrů byzantských*, Čas. Čes. Mus. (1918—1919); id., ici 158 sq.; Fr. Hrejsa, *Dějiny křesťanství v Československu III*. Praha, 1948, 74 sq., 86 sq. — Plus tard le confirme Václav Budovec, venu en 1577 à Constantinople, v. M. Šesan. *Václav Budovec și încercările de unire ale Protestanților cu biserica ortodoxă din Constantinople*. Cernauti, 1937, 11 sq.

<sup>10</sup> G. Hofman, *Quellen zu Isidor von Kiev als Kardinal und Patriarch*. Orient. Christ. Period. XVIII (1952) 143 sq.



l'accomplissement de la prophétie sur le triomphe temporel de la fauve apocalyptique, après lequel viendra l'avènement de Jésus et les temps heureux. Des lamentations historiquement orientées sur la chute de Constantinople, sont dues aux historiens byzantins Laonikos Chalkokandyles, Michel Doucas, Georges Sphrantzès et Critobule; mais sans écho correspondant parmi les historiens de l'Occident.

La chute est un malheur culturel, parce que Byzance avait toujours plus à donner aux voisins qu'à recevoir; elle alimentait l'Occident et elle avait encore beaucoup à offrir aux orthodoxes, parce que son trésor culturel n'était pas épuisé, pouvant toujours enrichir la civilisation des peuples orthodoxes. Comme le fait observer le byzantinologue G. Ostrogorsky, « Byzanz war stets der gebende, das Abendland der nehmende Teil ... die abendländische Welt fand in Byzanz die Quelle » (p. 412). Pour les orthodoxes, le patriarcat œcuménique était donc l'expression de la culture chrétienne et de l'Orthodoxie des S. Pères de l'Eglise et des S. Conciles œcuméniques. Il était le centre certain, par ses synodes endémiques, auquel on pouvait toujours appeler en cas de doute. Mais maintenant, c'est la ruine partout. Maintenant tout devient stagnant, et les peuples orthodoxes, sans pouvoir plus profiter et s'alimenter de Byzance, doivent commencer à partir des origines, c'est-à-dire qu'au lieu de continuer en culture et en théologie, ils doivent se contenter d'éléments primaires, du Psautier et les Livres culturels.

Les Bulgares et les Serbes, qui avaient lutté pendant des siècles contre Byzance, contribuant aussi à son affaiblissement, maintenant, après la chute de Smédérévo, se taisent, apaisés par les Turcs, qui ont tiré davantage. Désormais Ochride n'est plus un contraire de Constantinople, étant soumise de même façon. La Russie éloignée est bien aise de son autocéphalie et de sa victoire sur les Tartares; elle jouera plus tard son rôle important à Constantinople. Restent les Roumains, qui par leur nom de « roumains » s'approchent si bien de la « romanie » byzantine. Ils ont leur mot à dire en cette situation, comme nous le verrons au chapitre suivant.

A Constantinople — le Stamboul islamique — parmi les ruines et les souvenirs, reste le patriarcat œcuménique, dépouillé de toutes ses splendeurs terrestres. Il perd St<sup>e</sup> Sophie, les églises, les palais, la bibliothèque, mais il garde toujours la chose la plus chère: l'Orthodoxie. Le désastre, puis l'ascension du patriarche Georges Gennadios Scholarios, orthodoxe connu et authentifié par sa confession de la foi orthodoxe, réconcilie de nouveau les peuples orthodoxes avec le malheureux patriarcat œcuménique. La Byzance politique du Bosphore a été anéantie, mais elle continuera, autant que possible, par le patriarche-éthnarque. Néanmoins surgit cette question: s'éveillera-t-elle une nouvelle Byzance?

En tout cas, l'Orthodoxie contribue à défendre les peuples balkaniques contre la dénationalisation, l'Eglise reste toujours centre de culture et de résistance. Désormais les patriarches continueront par tradition leur mi-

nistère ecclésiastique, et resteront les vrais défenseurs de l'Orthodoxie. En ce sens, le patriarche œcuménique Niphone II, exhorte, en 1506, de Târgovişte en Ugrovlachie, tous les orthodoxes des Balkans à rester fidèles à l'Orthodoxie, expliquant la nullité de l'union florentine et en affirmant leur devoir de maintenir la communion avec le patriarcat œcuménique. Si la situation politique a changé, rien ne change à l'égard de l'Eglise et le patriarcat, bien qu'appauvri, reste toujours orthodoxe.

En effet, si l'on considère l'évolution historique des quatre derniers siècles après le schisme, on peut justement constater que l'événement de 1054, qui ammena le schisme chrétien, orthodoxe-catholique, dans l'Eglise, eut pour conséquence naturelle l'événement de 1453. La solidarité chrétienne ayant été brisée par la scission confessionnelle et par le refus de l'Orthodoxie en Occident,<sup>11</sup> chaque partie regarde ses intérêts propres, en s'éloignant de l'autre. Les rapprochements de Lyon, en 1274, et de Florence, en 1439, contribuèrent à la séparation plutôt qu'à un accord entre Orient et Occident. Le résultat, on le voit, fut l'abandon de l'Orient byzantin.<sup>12</sup>

Mais la chute de Constantinople pose ensuite encore une autre question ; celle-ci de l'héritage byzantin. Qui devra désormais se considérer comme le véritable héritier de la Byzance bosporienne ?

Le sultan Mahomet II s'en considère le vrai maître, par conquête, dominant le territoire presque entier de l'empire byzantin. La Rome papale réclame l'Orient orthodoxe, par droit de l'union florentine ; mais elle est prête à traiter avec Mahomet ; le pape Pie II promet au sultan, en 1459, que s'il devenait chrétien catholique, le pape lui reconnaîtra la conquête des pays balkaniques.<sup>13</sup> Enfin, se dresse maintenant la Russie, parce que le prince Ivan III de Moscou, ayant épousé Sophie, nièce du héros de Constantinople, se considère le véritable héritier de l'empire byzantin. Par conséquent, Byzance peut passer encore plus au Nord, selon les paroles du moine russe Philotée, adressées en 1512 au grand prince, que « Moscou devienne la troisième Rome », après la chute de la deuxième sur le Bosphore.

Ainsi la chute de Constantinople marque, par ses conséquences un événement de proportions européennes, mais, peut-on dire aussi, de proportions mondiales. Voici pourquoi : si l'avènement de Mahomet au pouvoir en 622 devint d'abord condition du moyen âge européen, selon les conclusions de l'historien Henri Pirenne, on peut maintenant tirer cette deuxième conclusion, que l'avènement de Mahomet II à Constantinople, en 1453, déter-

<sup>11</sup> M. Şesan, *L'Orthodoxie et Catholicité*. *Orthodoxia* I (1951), 115—131; idem, *Orthodoxie, Byzance et Rome*. *Byzantinoslavica* XII (1951); idem, *Ortodoxia în trecutul Europei centrale*. *Studii Teologice* 1/2 (1950) 80 sq.

<sup>12</sup> M. Şesan, *La périodisation de l'histoire universelle de l'Eglise*. Cernauti, 1939, 28 sq., 55 sq.; idem, *Periodizarea istorică*. *Altarul Banatului* 1/6. Caransebes, 1946, 9 sq.; idem, *De ce Uniunea?* p. 10 sq.

<sup>13</sup> H. Pfeffermann, *Die Zusammenarbeit der Renaissancepäpste mit den Türken*. Winterthür, 1946, passim; G. Hofman, *Il vicariato apostolico di Constantinopoli*. *Orient. Christ. Analecta*, 1935, 103.

mina la découverte de l'Amérique, parce que les Occidentaux furent forcés de chercher une autre voie commerciale vers l'Inde, quand la voie par la Méditerranée était barée par les Turcs.

Ainsi, par sa chute, Byzance donne indirectement aux Européens, encore un cadeau important.

### III.

#### *L'écho de la chute de Byzance dans les Pays roumains*

Les Roumains de Moldavie, Ungrovlahie (Tara românească) et de Transylvanie s'élèvent entre deux traditions « romaines » ; d'abord la tradition romaine-byzantine, plus proche, orthodoxe, culturelle, artistique et politique, qui s'écroule en 1453 — et la tradition romaine-latine, éloignée, par liaisons ethniques et linguistiques, mais catholique, exprimée par la politique papale, polonaise et magyare. Les Turcs n'apportent rien de byzantin et rien de nouveau dans la culture. Reste seulement le patriarcat œcuménique orthodoxe et l'art byzantin, qui soutiennent des souvenirs magnifiques. Alors les pays roumains s'orientent en politique, en culture et en art, selon leur intérêt et, finalement, se dirigent aussi vers la troisième Rome-Moscou.

La propagande latine s'efforce de prouver aux Roumains, après 1439, que leur place, par leur origine et leur langue, est aux côtés de Rome. En ce sens parle Aeneas Silvius — Pie II, des colonnes romaines venues aux temps de Traiane en Dacie et il renouvelle l'idée du pape Innocent III, qui avisa, en 1204, le tsar Ioanitsa des Vlaquo-bulgares, que « *a Romanis traxerunt originem* ». <sup>14</sup> Ainsi voulait-on effacer dans l'esprit roumain le souvenir de la Romania byzantine, qui n'était plus alors qu'une réminiscence magnifique, la réalité étant turque. Mais c'est toujours le patriarcat œcuménique qui tourne les regards roumains vers Constantinople et vers son passé byzantin.

Les pays roumains doivent eux-mêmes reconnaître la suprématie turque, leur rôle n'est plus de déplorer la chute byzantine, mais d'agir. Ils jouent alors un rôle principal de réception byzantine et d'appui envers les orthodoxes grecs, bulgares et serbes. Les aides roumains, culturels et économiques, se rencontrent au S. Mont Athos, à Constantinople, dans l'Orient orthodoxe, dans les Balkans et Sirmium. C'est une Byzance après Byzance, servie par les Roumains. <sup>15</sup>

<sup>14</sup> I. Bărbulescu, *Curentele literare la Români în perioada slavonismului*. Jassy, 1928, 54 sq.; I. G. Sbiera, *Codicele Voronețean*. Cernăuți, 1885, 337 sq.; idem, *Miscările culturale și literare la Români*. Cernăuți, 1887, passim; M. Șesan, *Originea și timpul prămelor traducerii române*. 1939, 53 sq.

<sup>15</sup> N. Iorga, *Byzance après Byzance*. Bucarest, 1935, passim; M. Beza, *Urme românești în Orientul ortodox*. București, 1935; Bodogae T., *Ajutoare române la sf. Munte Athos*. Sibiu, 1941; Romanescu M., *Mile domnești în Srem și Herzegovina*. București, 1941.

Les premières chroniques roumaines, écrites en slavon,<sup>16</sup> nous enseignent sur l'aversion des Roumains envers les nouveaux maîtres de Byzance. La Chronique de Bistritza (1359—1509) ne parle pas de la chute de 1453, mais se réjouit de la victoire de Stephan le Grand de Moldavie sur les Turcs, en 1475: « une grande joie a été parmi les chrétiens et tous les souverains voisins et les vrais chrétiens, parce que le voïvode a défait les langues païennes — les Turcs » (p. 55). — La Chronique serbomoldavienne du Neamts (325—1512) rappelle pour l'an 6961 = 1453, que « l'empereur Mehmed Beg a pris Tsarigrade (forme slavone) dans le mois du mai 29, en un jour de mardi (p. 101) et, usant d'une interprétation apocalyptique qualifie le sultan de « tsar qui se nomme l'Antichrist, selon les écrits des livres ». — La Chronique Moldo-polone de Nicolas Brzeski (1566) mentionne seulement que les Valaques doivent payer des tributs aux Turcs (p. 121). — Cependant, pour manifester la culturalité byzantine chez les Roumains, on invite le patriarche Niphone II, et le voïvode Neagoe Bassarabe de l'Ungrovlahie bâtit, en 1517, la splendide cathédrale de Curtes de Argeș, en style byzantin et avec secours russe, en invitant à la consécration même le patriarche de Constantinople.

Mais, exposés au danger turc, les Roumains qui « défendent leur pauvreté, peine et peuple », songent plus à leurs origines romaines de Traiane, dont suggère le diacre Coresi, dans ses publications de 1561—1581. Quand, au XVII<sup>e</sup> siècle, le péril turs s'affaiblit, les pays roumains sont accablés par les Grecs, qui apportent avec eux le courant Neohellénique, venu d'Alexandrie. Alors le voïvode Basile Lupu de Moldavie († 1653) se comporte comme un vrai basileus byzantin, se mêlant à la politique de Stamboul et proposant comme patriarche œcuménique le savant métropolite Barlaame de Jassy. Il réalise encore le concile de Jassy, en 1642, auquel participent les délégations orthodoxes de Constantinople et de Kiev, pour en préciser la Confession orthodoxe, composée par le métropolite roumain Pierre Moghila de Kiev.

Le boyard Grégoire Ureche († 1647), utilisant dans la chronique roumaine des informations locales, latines et polonaises, conclut,<sup>17</sup> que les Roumains de Moldavie, Ungrovlahie et Transylvanie ont une origine commune et qu'ils « descendent de Rome » (de la Râmne tragem). D'après lui, le concile de Florence n'a pas réussi, sauf une querelle plus profonde, malgré la présence du patriarche de Tsarigrade et de l'empereur, dont l'empire s'est réduit à la capitale, son titre étant seulement « par nom » (p. 15 sq.). Son intérêt pour Byzance est réduit, parce qu'il craint encore le péril turc (p. 33). Après avoir mentionné la bataille de Nicopole, il parle « de la chute de Tsarigrade », sans commentaires; il souligne seulement l'oppression turque sur les Grecs, Bulgares et Serbes, ordonnée par « l'empereur » turc (p. 74). Le

<sup>16</sup> Publiés par Bogdan I., *Cronici inedite referitoare la istoria Românilor*. București, 1905.

<sup>17</sup> *Le chronographe de Moldavie*, éd. Giurescu C. C. Bucarest, 1939, p. LI, 5, 80.

boyard historien Miron Costin souligne, en 1684, dans sa *Chronique du Pays Moldave et Valaque*, l'origine romaine des Roumains (éd. Bogdan, p. 186), qui dépendent toutefois du patriarcat de Constantinople; mais après le concile de Florence, ils se sont tournés vers Ochride orthodoxe (p. 198). Sur la chute, il précise: « Les empereurs grecs dominèrent à Stamboul, après que Constantin le Grand eut transféré le siège de Rome à Vizantia, où s'érige à présent le Stamboul turc (p. 184). Plein de haine envers les Turcs, il préféra la disparition des Roumains, plutôt que de payer sans cesse le tribut.

Enfin le prince moldave Démètre Cantemir, réfugié en Russie, après 1711, rappelle dans sa « *Descriptio Moldaviae* », écrite en latin, en 1716, l'origine romaine des Roumains, expliquée par le nom « *țara românească* » et par la langue populaire (Part I, chap. 1 et Part II, chap. 15). Puis il mentionne que l'empereur Jean Paléologue donna au voïvode Alexandre le Bon de Moldavie, le titre de despote et les insignes royales (P. II, ch. 1), celui-ci ayant utilisé les Vasilicales byzantines et les écrits de Kuropalatis et Kodinos, pour ranger ses boyards, gardant pour lui les mêmes titres de l'empereur byzantin (P. II, ch. 6 et 11); que le métropolite moldave jouit d'une autonomie similaire au patriarche d'Ochride, mais que les Roumains évitent la foi latine de Rome, se tenant à l'église orientale, parce qu'au-paravant aussi l'Occident professa la même foi, c'est-à-dire l'Orthodoxie (P. III, ch. 1—2). L'influence byzantine chez les Roumains est importante, et il estime les Grecs, comme « le peuple le plus sage » (P. II, ch. 17). Mais « la calamité turque de la Porte otomane » a bouleversé les empires bulgare et serbe, et même la capitale des Grecs tombe sous une force étrangère » (P. II, ch. 15). La Moldavie reçoit des familles impériales, comme les Cantacuzènes, Chrysoberges et autres, et, surtout, pendant le règne de Basile Lupu, l'esprit roumain s'éveille, en liaison avec le patriarcat œcuménique (P. III, ch. 5).

Dans son « *Histoire de l'empire otoman* », première œuvre de cette espèce dans la littérature européenne, écrit en latin, puis traduit en anglais (1734), en français (1743) et en allemand (1745), Cantemir décrit ainsi la chute de Constantinople (Livre III, ch. 1, I): « Ce que les prédécesseurs avaient désiré, mais non réussi, a été réalisé par Mahomet II; il prend Constantinople, ville fortifiée et fort défendue, de laquelle il fait la capitale de son règne, après avoir anéanti l'ancien empire oriental. Son attaque de Constantinople est d'abord en vain. Les Grecs luttent comme des héros; la situation est fort grave. Les chrétiens luttent pour la vie, la liberté et la religion, tandis que les Turcs luttent pour la victoire et pour l'empire (III, 1, V). L'empereur Constantin XI combat avec la plus grande bravoure, jusqu'à sa mort ». Mais Cantemir explique la chute finale de Constantinople par une cession, combattant, en ce sens, les informations grecques et latines. Il dit qu'une partie de la ville s'était rendue au sultan, pour garder la vie et les églises, selon les informations de l'historien turc Ali-Effendi (III, 1, IX, note 22). Par conséquent, la ville se serait enfin rendue après un combat

héroïque et n'aurait pas été conquise, par un héroïsme turc! Cantemir constate: « lorsqu'un chêne vieux ébranchu tombe, il morpe et jette par terre les arbres des alentours; ainsi la chute de Constantinople a aussi attiré la chute des autres villes, qui préférèrent alors un maître gracieux, qu'un vainqueur » (III, 1, XI).

Ainsi commencent les Roumains à se lamenter de la chute byzantine. Un moine du XVIII<sup>e</sup> siècle compose un traité sur « L'histoire de la ville de Tsarigrade, quand régna Constantin, l'empereur chrétien et a été conquis par les Turcs aux chrétiens, c'est-à-dire aux Grecs, selon la volonté de Dieu, pour s'accomplir l'écriture des hommes savants » (explication apocalyptique). Puis<sup>18</sup> vient une copie de 1837 sur: « L'histoire comme fut capturée Tsarigrade des Grecs par les Turcs, en 1453 ». En 1840, le moine Kiriaque de Secul fait un voyage à Jérusalem, passant par Tsarigrade. Voici ses réflexions: « A distance, la ville paraît fort belle... mais je n'ai observé nulle chose de remarquable, sauf les dgéamies et les routes, tracées encore par l'empereur Constantin; si Tsarigrade était restée dans la main de l'empereur chrétien, il serait devenu la plus belle ville sous le ciel ». Au chapitre « Histoire de Tsarigrade », il utilise plusieurs sources, « comme les livres byzantins (vizantides) et le grec qui porte le nom de Sphrantzès et autres, pour en faire une histoire digne de la connaissance du peuple roumain ». Son manuscrit sur la chute comprend 20 pages, format grand.<sup>19</sup> — Enfin, le moine Annanie Méléga, publiée à Bucarest, en 1869, un « Fragment historique sur la destruction dernière de la sainte cité de Jérusalem et la capitulation de Byzance (Vizantia), la nouvelle Rome, maintenant Constantinople ».

Ainsi constatons-nous, en terminant, les formes sous lesquelles s'est exprimé le regret sincère des écrivains roumains, pour la chute de Constantinople, en 1453.

<sup>18</sup> Voir les Manuscrits Nos 44 et 154 de l'Académie Roumaine, notés par I. Bianu, *Catalogul manuscriselor române I*. Bucarest, 1907, 105.

<sup>19</sup> G. Giugle, *Călătoriile călugărului Chiriac dela Mănăstirea Secul*. Biserica Ortodoxă Română (1936) 153 sq.

# TABLE DES MATIERES DE LA XIV<sup>E</sup> ANNEE:

|                                                                                                                               |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Préface de la rédaction . . . . .                                                                                             | V   |
| M. TURKOVÁ/PRAGUE: Le siège de Constantinople d'après le Seyāhatnāme d'Evliyā Čelebī . . . . .                                | 1   |
| I. DUJČEV/SOFIA: La conquête turque et la prise de Constantinople dans la littérature slave contemporaine . . . . .           | 14  |
| V. GRECU/BUCAREST: La chute de Constantinople dans la littérature populaire roumaine . . . . .                                | 55  |
| J. V. POLIŠENSKÝ/PRAGUE: Bohemia, the Turk and the Christian Commonwealth (1462—1620) . . . . .                               | 82  |
| J. IRMSCHER/BERLIN: Zeitgenössische deutsche Stimmen zum Fall von Byzanz . . . . .                                            | 109 |
| A. VAILLANT/PARIS: Les langues slaves méridionales et la conquête turque . . . . .                                            | 123 |
| И. МАЦУРЕК/БРНО: Турецкая опасность и средняя Европа накануне и во время падения Константинополя . . . . .                    | 130 |
| M. PAULOVÁ/PRAGUE: L'Empire byzantin et les Tchèques avant la chute de Constantinople . . . . .                               | 158 |
| R. GUILLAND/PARIS: Les appels de Constantin XI Paléologue à Rome et à Venise pour sauver Constantinople (1452—1453) . . . . . | 226 |
| H. EVERT-KAPPESOWA/ŁÓDŹ: La tiare ou le turban . . . . .                                                                      | 245 |
| L. FEKETE/BUDAPEST: Das Fethnāme über die Schlacht bei Varna . . . . .                                                        | 258 |
| M. ŖESAN/SIBIU: La chute de Constantinople et les peuples orthodoxes . . . . .                                                | 271 |

## OBSAH

|                                                                                                                      |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Předmluva redakce . . . . .                                                                                          | V   |
| M. TURKOVÁ/PRAHA: Obléhání Cařihradu podle Seyāhatnāme od E. Čelebi . . . . .                                        | 1   |
| I. DUJČEV/SOFIA: Turecké výboje a dobytí Cařihradu v soudobé slovanské literatuře . . . . .                          | 14  |
| V. GRECU/BUCAREST: Pád Cařihradu v lidové literatuře rumunské . . . . .                                              | 55  |
| J. V. POLIŠENSKÝ/PRAGUE: Čechy, Turci a křesťanstvo (1462—1620) . . . . .                                            | 82  |
| J. IRMSCHER/BERLIN: Soudobé německé hlasy k pádu Byzantska . . . . .                                                 | 109 |
| A. VAILLANT/PARIS: Jihoslovanské jazyky a turecké výboje . . . . .                                                   | 123 |
| J. MACŮREK/BRNO: Turecké nebezpečí a střední Evropa v předvečer a v době pádu Cařihradu . . . . .                    | 130 |
| M. PAULOVÁ/PRAGUE: Říše Byzantská a Češi před pádem Cařihradu . . . . .                                              | 158 |
| R. GUILLAND/PARIS: Jednání Konstantina XI. Palaiologa s Římem a Benátkami o záchranu Cařihradu (1452—1453) . . . . . | 226 |
| H. EVERT-KAPPESOWA/ŁÓDŹ: Tiara nebo turban . . . . .                                                                 | 245 |
| L. FEKETE/BUDAPEST: Zpráva o bitvě u Varny . . . . .                                                                 | 258 |
| M. ŖESAN/SIBIU: Pád Cařihradu a orthodoxní národy . . . . .                                                          | 271 |

Vydává Slovanský ústav Československé akademie věd v Nakladatelství ČSAV. Tiskne  
Knihtisk, n. p., závod 01 v Praze. Administrace NČSAV, Praha II, Žitná 25, telefon  
22 93 08, 23 19 50. Novinové výplatné povoleno dohlédacím poštovním úřadem Praha 022  
pod č. j. 313-136-Ře-53. Toto číslo vyšlo 30. března 1954.